G. LASSALLE
AGEN

La revue blanche

La revue blanche

Tome XXIX

SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1902

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1902

AP
20
R446
E.29

LIBRARY
FEB 27 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

A Paterson

Tisseur de soie

De la rive droite de l'Hudson, après avoir traversé Jersey-City, un chemin de fer électrique s'élance sur l'étroite route consolidée à travers l'étendue floue des marécages, dans la direction de Paterson — Paterson que les journaux du globe ont souventes fois signalé comme la « Capitale d'Anarchie » où des évadés du vieux monde s'en vont affuter des couteaux et mâchonner des balles de plomb contre la quiétude des rois.



Les attentats et les complots, tous les actes de la Révolte ont été décidés là-bas.

On y prépare un regicide comme à Pithiviers un pâté.

Les feuilles d'Europe et d'Amérique, bien informées, ont orné de cette légende la petite ville industrielle, parce que Gaetano Bresci, avant de tirer le roi d'Italie, avait travaillé des mois dans une usine de Paterson ; et parce que lors de leur passage en Amérique maints exilés, de Kropotkine à Malatesta, y sont allés serrer les mains de quelque camarade expatrié.

C'est un centre d'émigration.

Italiens, Belges, Français, tisseurs de soie plus que de linceuls, travailleurs du fer et de l'acier — socles de charrue et non poignards, — ouvriers habiles et rapides ont trouvé, dans les usines modernes de la cité, des salaires moins dérisoires que dans les creusots de notre continent.

Ils se sont fixés.

Non que la ville à maisons de bois soit attrayante au bruit des chutes captées en force motrice pour ces usines qui cachent, derrière la verdure grimpante des vignes vierges et des lierres, la tristesse morne des ateliers, prisons comme ailleurs. Mais là du moins le pain quotidien — la viande aussi.

Et quelques heures pour soi-même.

Ceux qui dans nos villes d'Europe avaient souffert et vu souffrir, déjà réfléchi un peu, emploient ces heures de loisir à s'instruire et à entraîner leurs camarades moins avertis. L'aisance relative ne les a pas encore figés dans l'indifférence.

Voilà sans doute qui est suspect !

Ils ont plusieurs groupes d'études. Un journal français : *Germinal*. Un espagnol : *El Despertar*. Et Bresci, qui frappa Humbert, donnait chaque semaine son obole pour aider la *Questione Sociale*.

Savait-on qu'il tuerait un roi ?

Le métier de tisseur, à Paterson, alors était moins précaire qu'aujourd'hui où des grèves indiquent le progrès des exigences patronales. Bresci avait pu mettre quelques cents francs de côté ; profitant des facilités de transport, à l'occasion de l'Exposition de Paris, il visiterait la grande foire et ferait un tour jusqu'au pays. Il gardait à Paterson, non seulement des objets, des lettres, comme certainement on n'en laisse pas quand on se prépare à mourir ; mais il y laissait son enfant, sa femme qu'il aimait — et qu'il embrassa sans adieu.

Les camarades qui le virent partir se doutaient si peu de ce qu'il adviendrait que plusieurs d'entre eux le chargèrent de commissions toutes puériles.

Ils ne chargèrent pas son revolver.

Son revolver! Ils devaient croire qu'il n'en possédait même pas; ou du moins s'il en avait un, comme presque tout le monde en Amérique, nul ne pouvait songer que bientôt il en ferait jaillir les balles. C'était un garçon d'une nature plutôt timide, causant doucement, cherchant ses mots; serviable et doux. Nerveux peut-être, un léger tic aux plis du nez...

Régicides

Du mystérieux, du merveilleux, des conjurés, des serments, couteaux dans l'ombre, tirage au sort — et l'homme s'en va, par les chemins, accomplir son œuvre de sang.

La tradition facile à suivre même en feuilleton permet d'accommoder les faits à toutes les sauces historiques. C'est plus facile. Pas besoin de penser.

Laissez courir.

Les ergoteurs psychologues ne regardent pas plus loin que leur bout de copie et l'on conte encore au public que des sectaires tiennent assemblée pour jouer des têtes de monarques.

La réalité est plus simple.

Elle est plus grave. Ce n'est plus le fanatisme, les ambitions d'un parti qui combinent le meurtre du prince. Autres temps ceux de Jacques Clément, de Ravaillac et des sourdes machinations. Aujourd'hui c'est spontanément qu'un homme se dresse dans la foule et vise le roi.

Il y a un état d'esprit.

Un état de nerfs. Des gens très calmes d'habitude s'émeuvent jusqu'à l'action lorsque les remous de la cohue les mettent fortuitement en présence du personnage de gala qui signifie la Royauté. Est-ce l'héritage indivis de la pensée dominante que légua la Révolution? Quand bousculé, heurté par les coudes et les vivats de la populace, un impulsif ne peut plus fuir le tourbillon qui le roule autour du carrosse où parade le demi-dieu, comment ne pas comprendre qu'il s'agite un drame poignant dans sa cervelle.

Il faut souhaiter qu'il n'ait pas d'armes.

Le souhaiter — pour lui d'abord. Une existence en paye une autre, et mieux vaut à tout prendre la vie que n'importe quel genre de suicide. Mais à quoi sert proposer?

Ce n'est plus exprès qu'on tue les rois.

Leur passage dans notre époque est l'immédiate provocation qui éveille de subites répliques. Echec au roi! au chef, à l'être

représentatif de tout ce que, dès l'école primaire, on nous enseigne à haïr — et pas assez à mépriser. Ils sont plus conscients ces pays où, lorsque circule l'empereur, toutes les fenêtres sont closes et les rues strictement désertes.

Etait-il aussi de Paterson, le citoyen américain qui fit élire M. Roosevelt en supprimant son prédécesseur?

Czolgosz n'avait jamais porté ses pas sur la rive droite de l'Hudson, et c'est des bords du Michigan qu'il se rendit à Buffalo où il rencontra Mac Kinley. Il aurait pu se contenter d'un *shake hand* à son président qui jouait la comédie cordiale en pratique aux Etats-Unis. Le petit colporteur misérable aurait dû comprendre l'honneur que lui faisait l'homme des trusts, de la finance et de « l'étalon d'or », en le laissant venir à lui. Une sensibilité fâcheuse l'empêcha de goûter cette joie dans la tranquillité béate de la foule qui défilait. Une ironie le flagella. Et, sans longue préméditation, il préféra solder de sa vie l'éclat d'une phrase discordante ponctuée de trois points de suspension.

Tous les journaux américains furent alors édifiants à lire : « Que l'on frappe des rois, concédaient-ils, dans les pays de la vieille Europe où des restes de barbarie permettent des régimes surannés : mais chez nous, mais en République ! »

Et pour prouver péremptoirement que les Républiques actuelles se différencient des empires et des monarchies d'autrefois, les publicistes nouveau-monde demandaient qu'on appliquât sur l'heure des supplices appropriés : ils réclamaient l'écartèlement.

On innove peu.

Les républiques ont transposé la monarchie. L'hypocrisie des formules éclate à la lueur des mœurs.

Enduire un homme de pétrole, y mettre le feu après l'avoir solidement branché, est un procédé qui pour être employé journellement contre les nègres des Etats-Unis n'apporte qu'un léger progrès aux bûchers des Inquisitions.

L'électrocution elle-même, bien moderne et scientifique, où l'officiant est ingénieur, garde une teinte mi-religieuse : elle canalise le feu du ciel : la foudre en chambre — en chambre ardente. On aimerait çà par temps d'orage : et sur la place. Mais trop peu de monde y assiste et l'on vole un spectacle au peuple.

Le lynchage est plus démocratique.

En France comme aux Etats-Unis, dans ces républiques de

choix, il suffit de crier : « Au voleur ! » pour que la bonne foule s'élance dans le noble but de s'emparer d'un pauvre diable qui s'enfuit. S'il trébuche on l'écharpera.

D'ordinaire le même populo acclame toutes espèces de rois et autres présidents de républiques.

Et quand d'aventure cette foule, cette foule de M. Prudhomme, au lieu d'acclamer, se précipite pour assassiner le chef d'Etat — comme en elle est toute morale, toute justice, etc. — ça ne s'appelle plus un régicide ; on dit :

— C'est une Exécution.

La Compagne

J'ai vu la compagne de Bresci. Ce ne fut pas à Paterson ; mais dans un faubourg de Jersey City, à Hudson Heigts, dans la petite maison où la solidarité des camarades fit mieux que lui donner asile. Le pavillon, à la lisière du bois Palisade's, non



loin des fabriques, avait été aménagé en boarding house ; de façon qu'au lieu de se satisfaire d'une charité aux lendemains

douteux, ceux qui s'intéressaient à la femme du condamné lui fournissaient le moyen de pourvoir elle-même à sa vie en prenant quelques pensionnaires parmi les ouvriers des usines d'alentour. Peut-être aussi l'arrière-pensée que ce serait pour ces ouvriers, américains la plupart, l'occasion d'une curiosité proche d'un désir de comprendre...

La volonté de faire de la propagande est la caractéristique absolue de ces hommes qu'on traite d'énergumènes et dont, à l'exception près, l'initiative est fraternelle et les procédés dogmatiques : nous pourrions dire parlementaires.

Un besoin de s'épancher, de convaincre, tombe souvent à discutailler ou s'écoule en déclamations à l'honneur de sociétés futures.

Ailleurs c'est pire :

Une science rudimentaire s'ébat dans des discours-prêches où ronronnent les mots d'harmonie, d'amour et de machinisme...

On crée une nouvelle morale.

On devient sectaire sans le savoir. On patauge. On excommunie. On caresse. On enrégimente. Et c'est par les petits côtés que l'on fait connaître une idée.

Des prosélytes applaudissent, et des néophytes gâtent leur vie parce qu'ils n'ont compris qu'à demi.

On débite des conférences.

Il arriverait, si de temps à autre les choses n'étaient mises au point, qu'il y aurait le mensonge anarchiste comme il y eut le mensonge chrétien.

Trop de tendance à parler de la Cause. On oublie que dans ce monde adverse et que nous croyons sans lendemain, chacun doit avoir sa cause :

Et que recommencent les duperies dès qu'on tient boutique d'espoir.

Moins que d'autres révolutionnaires les immigrants en Amérique sont portés à se laisser bercer par les promesses de l'âge d'or. L'effort personnel qu'ils ont fait, en osant les routes, pour s'en aller vers du mieux, les prédispose à la recherche des points de vue les plus clairs. Bon nombre de ces hommes d'action qui sont individualistes prennent leur plaisir où ils le trouvent en aidant une femme restée seule.

Cela, c'est plus que des paroles. Et c'est plus que ne font les

peuples pour les vieux parents du soldat qu'ils envoient mourir en campagne.

C'est autant que le bureau de tabac pour la veuve du commandant.

Et ceux qui donnent cette leçon de la main largement ouverte pour une joie de leur goût, pour une œuvre de fraternité, ne disposent d'aucun budget et rationnent leur repas du soir. Tandis que les gouvernements, tandis que les capitalistes, qui par paquets lancent des hommes aux hécatombes coloniales, déclinent toutes responsabilités envers les parents de leurs morts, on peut voir de simples artisans, par le seul fait d'une idée, assumer délibérément les charges laissées par l'un d'eux, qui partit sans que nul ne l'y poussât.



Un révolté en mourant sera moins inquiet pour les siens que le militaire patriote — s'il est pauvre et n'a que sa patrie !

La compagne du régicide est une forte femme de trente ans, au front découvert, aux grands yeux pas très expressifs, au sourire comme étonné. Fille d'Irlandais, née en Amérique, elle ne connaît pas le français et sait à peine quelques mots d'italien. Bresci, lui, ne savait pas l'anglais, ou si peu. Et, sans appuyer, on discerne que si ces deux êtres pouvaient s'entendre c'est qu'ils ne causaient pas beaucoup.

Deux bébés jouent devant la porte ; Madeleine à l'air décidé,

et Muriel la toute petite, qui vint au monde deux mois après que son père s'en fut allé...

Le drame qui plane sur ce sourire et cette enfance, l'attitude presque recueillie des rudes ouvriers des fabriques qui fréquentent le boarding house; tout, depuis la sollicitude des compagnons qui, le dimanche, viennent embrasser les petits; tout impressionne et fait songer.

La police trouve que c'est dangereux et mille honteuses tracasseries sont faites à une pauvre femme qui garde le même sourire — le même sourire étonné...

Le dernier Complot

Heureusement l'autorité veille. Elle agit. J'étais encore à Paterson au moment où fut dévoilé le dernier complot de la saison.

Cette fois il s'agissait de supprimer Victor Emmanuel III; le fils après le père. Le coup partait du même endroit; l'assassin partait de la même ville, du même foyer de conjuration. Ils avaient donc raison ceux-là qui parlaient de ténébreux complots.

On faisait la preuve.

Un homme dont les circonstances me permettent d'écrire le nom, un certain Inocenti Rafaele organisait l'attentat et recrutait à Paterson. Cet homme arrivé depuis peu tenait des propos violents, colportait des formules d'explosifs et développait un plan de campagne qui fut compris des camarades.

Cet homme était un mouchard.

Son aventure mérite de rester comme type des moyens employés par l'autorité pour accréditer des légendes qui « justifient » de larges coups de filets dès que s'en présente l'occasion. Inocenti Rafaele, qu'avant même de tenir pour mouchard on méprisait comme hâbleur, avait fini par reporter tous ses soins à la culture intensive d'un compagnon sans ouvrage et qui l'écoutait, taciturne; quand il le crut mûr pour l'action, il précisa. On s'en irait en Italie, on abattrait le louveteau; œuvre à deux : Rafaele payerait le voyage, l'autre frapperait. Entendu. Le compagnon taciturne avait deviné son partenaire; il le suivit.

Pas bien loin. Mais suffisamment pour savoir que l'Inocenti avait ses petites entrées au consulat italien de New York. C'est curieux comme les personnes d'apparence le plus taciturne ont parfois des trouvailles gaies; l'embauché de Rafaele fit remar-

quer à son complice que l'on ne pouvait décemment aller massacrer un monarque dans une tenue aussi peu cérémonieuse que le veston d'atelier : il se fit offrir un complet, une montre pour voir l'heure du crime! et le revolver indispensable. Après quoi, rendez-vous fut pris pour les derniers préparatifs.

Ce beau samedi de veillée d'armes, où l'on devait boucler les valises, restera dans quelques mémoires. En son complet battant neuf, un peu avant le temps convenu — la montre avançait peut-être — l'homme enrôlé pour tuer le roi pénétra d'un pas assuré dans la maison isolée où Rafaele allait le rejoindre. L'assassin était accompagné d'une dizaine de personnages à la mine peu satisfaite. Le complot se corsait sans doute. Rafaele ne s'ennuierait pas.

Le fait est que lorsqu'il se présenta, le quidam fut plutôt surpris. Sans la moindre brutalité, et pour apprendre à la police qu'on peut opérer poliment, on retourna les poches du monsieur et l'on ouvrit son portefeuille. Rien de suspect. Les compagnons allaient être forcés de procéder comme de simples juges à l'interrogatoire du prévenu, lorsque celui-ci, pris de peur, préféra des aveux complets :

— Ne me faites pas de mal, supplia-t-il, je dirai tout.

On le mit à l'aise. Il expliqua que, condamné pour vol à Turin, s'étant enfui en Amérique et se trouvant sans ressources à New York, il s'était rendu au consulat dans l'intention de se livrer; là, il avait fait connaissance avec un fonctionnaire qui lui promit d'obtenir la remise de sa peine s'il fournissait quelques renseignements — sensationnels, insista-t-il — sur les anarchistes de Paterson.

Le malheureux avait accepté.

Depuis, on lui donnait de l'argent et des conseils; ce n'était pas lui qui avait eu l'idée de l'affaire. Et maintenant il demandait pardon, jurait que les anarchistes l'avaient converti sans le vouloir par leur bon cœur, leurs beaux espoirs; jamais, au dernier moment, il n'aurait eu le courage de laisser partir le camarade dont le signalement était déjà expédié par toute l'Italie. Il tremblait, la face blémie; sa voix hoquetait dans le silence. Lamentable, il tomba à genoux. La scène avait assez duré, énervante, crispant les poings. On le releva. Et repoussant l'opinion de quelques-uns qui voulaient lui griller au front, en lettres indélébiles, TRADITORE, on termina avec méthode, scrupuleusement.

Comme on avait débuté par la fouille, et que dans cette voie il y a l'engrenage, on lui fit écrire et signer sa « déposition ».

On bertillonna même un peu : à la lumière oxydrique, on prit sa photographie ; histoire d'envoyer un souvenir aux groupements révolutionnaires où le Rafaele serait peut-être tenté de se faufiler par la suite. Les rôles ainsi renversés, après l'anthropométrie, on leva l'écrou du policier, omettant seule l'opération trop banale, trop lâchement bourgeoise, du classique passage à tabac.

Les conjurés de Paterson, une fois au moins, ne tuaient pas leur homme.

N'empêche qu'un revolver de plus (don du consul d'Italie) est dans la circulation. L'autorité ne redoute pas de jouer avec une arme à feu. Cet objet de curiosité est sans doute déjà passé de main en main, qui sait où ? comme un pur bibelot.

Le revolver historique fera-t-il un jour parler de lui ?

Zo d'Axa

Le Consolateur [1]

CHAPITRE V (*Suite*)

DANIEL TIENT DANS SES MAINS UNE EXISTENCE

...La route tremblait depuis l'aube, et avec elle la maison. Ebrouements, galops ferrés, bêlements, rumeur de laine, — cris de roues, sonores cahots, — jurons gras, compliments traînards, saluts clairs. Riche serait la foire, et gaie la fête.

Daniel songeait.

— Qu'adviendra-t-il? mon dieu!

...On parquait les moutons près du pont ; aux arbres de la berge on attachait les ânes. On essayait les pouliches le long du cours, de jeunes garçons à leur tête, emportés : aux mains des marchands de fouet claquaient les mèches. Les porcs fondaient au plein soleil, contre des murs. Des instruments aratoires dormaient. Et dans le moindre coin de pré, derrière les boutiques de toile, quelque vache tirée par la longe tournait lentement sur elle-même, des paysans tournant autour.

— Tu ne vas pas voir le bétail?

— Tout à l'heure...

Daniel poursuivait sa pensée.

— N'est-il déjà rien advenu?

...Le déjeuner avait été particulièrement soigné par Félicie. Sans doute en espérait-elle quelque prodige. Dinde dorée à la coquille. Tarte aux prunes. Crème prise. Une nappe à la table. De petits verres à Bordeaux auprès des grands. Une corbeille de glaïeuls et de passeroses, allégée d'asperge montée... — Et ce fut un repas comme tous les autres, muet, triste, sans échange, sans gourmandise.

— Une jolie fête! grommelait la vieille bonne.

Eh! cette fête, Daniel la maudissait. Qu'avait-elle besoin d'insulter à sa peine? Calé entre deux pans de mur, près du

(1) Voir *La revue blanche* des le 1er et 15 août 1902.

petit figuier sans figues, il « se rongeait » bien seul... Et voici que de la « pâture » la joie populaire montait, en un brouhaha menaçant, fait de souffles, de pas, de cris, de sons nasillards et de rires; que les tirs, d'un plomb sec claquaient, que crépitaient les loteries, que de lourds maillets plaquaient des coups sourds à réveiller parfois des timbres; que des orgues, sur des manèges entraînées, éclataient de cuivres puis s'éteignaient pour éclater de nouveau puis s'éteindre; qu'aigres et maigres des musiques, de parade à parade comme de ton à ton rivalisaient, que grondaient les tambours, tonnaient les grosses caisses, pétait la poudre dans l'obsédant appel d'alarme d'une cloche infatigablement sonnée.

— Assez!

La rumeur du jardin en était couverte. Daniel cria :

— Assez! Assez!

Il ne put entendre sa voix. Comment eût-il entendu sa pensée? La crainte la faisait chanter plus discrètement qu'une abeille. Mais il fallait l'entendre quelle qu'elle fût : elle seule importait. Le vent charriait des fanfares.

— Ils se moquent! ils se moquent!

Daniel s'enfuit. La joie forçait sa chambre. Du haut en bas de la fenêtre les vitres frémissaient.

Où s'enterrer? s'engloutir? le puits ou la cave? Où avoir le droit d'être douloureux?

— Oh! le salon!

Partie morte de la maison orientée vers le silence, close d'épais volets, dénuée d'habitants, où des souvenirs sommeillaient plus vieux que Mme Mellis, étrangers à elle! Nul n'y entrait, nul n'y passait jamais. Qui viendrait obséder Daniel dans cette tombe?

Il se glissa, s'enferma, à tâtons, suivit les meubles, crut reconnaître un canapé, s'y étendit, et dans un recueillement funèbre, délira.

— Que devient-*elle*?... Elle sait... *Il* lui a tout appris... sa volonté... la mienne... la mienne! voyons... Qu'a-t-elle fait?... Elle s'est jetée par la fenêtre... — il n'y a pas d'étage... Elle s'est empoisonnée plutôt... — Elle est morte!

Il se leva dans un grand cri.

— Non… pas si vite… Mais quoi? quoi? il faut pourtant savoir… savoir…

Daniel avait trop fui la petite maison de briques roses : il s'y fût jeté à cette heure. Trop détesté Lagarde : quel bien ne lui voulait-il pas? Trop légèrement accueilli les nouvelles quotidiennes de la malade : voici que d'en manquer, il sanglotait. Enfin! s'intéressait-il donc à elle, à eux? Et pâtissant lui-même, allait-il un peu compatir?

— Mais il faudrait pourtant savoir! savoir!

Comment? — Y aller? A cette heure? Par cette après-midi de foire où dans le bourg grouillait tout le canton? — Y envoyer quelqu'un? mais qui? et que lui dire?

— Je crains bien d'avoir tué la femme de ce pauvre Lagarde. Allez donc voir si elle n'est pas morte.

Ah! ah! ah! — C'était bien le moment de rire. Qui avait ri?

Non, non! se consumer dans l'ignorance…. attendre… Quand les rues seraient vides, la nuit tombée, comme un voleur… Attendre…

Les heures s'étiraient. Dans le même anxieux délire, il attendit.

…Sous la porte du salon sombre, la raie de clarté faiblissait… Dans le corridor chantait la cuisine… Carrioles, bêtes, piétons gagnaient la route… Le faubourg s'animait de nombreux retours. Daniel devait laisser passer le dîner encore…

Comme Félicie en quête de persil courait au potager, il s'échappa de sa retraite, et, feignant de rentrer, ouvrit et fit claquer la porte de la rue. Alors, il descendit naturellement le perron.

La foule avait vidé le champ de foire ; les musiques dormaient ; derrière leurs baraques, les forains sur des fourneaux ronds, cuisaient la soupe. Dans l'air calmé, l'attente devenait légère. Daniel put respirer.

— A table!

Il touchait son heure. Il ne bouda point. Mais bientôt, il ne sut plus dissimuler son impatience. Le repas trainait bien.

— Que de plats, Félicie!

Reproche ou compliment. Mais aussi, comme à manger Mme Mellis était lente! Et cette pendule qui n'avançait pas! Il n'y tint plus, et — avant la fin — se leva.

— Tu sors?

— Un peu.

— Déjà?

Il était sorti. Il courait.

Au loin du faubourg, nuit et vide. Quelques réverbères perdus... de quoi éviter les ordures et les rigoles... mais pas plus... Puis, des intérieurs d'ouvriers éclairés, rideaux transparents, portes ouvertes ; la famille au grand complet pour le souper : voix hautes, rires ; des hommes en manche de chemise versant à boire, des femmes, un tablier sur leur robe fraîche, servant ; des enfants bourrés, luisant de sauce. Daniel tenait le milieu de la chaussée, peur d'être vu... Et les promenades... Sous les feuilles opaques, il touchait le sol, sans le voir, d'un pied tâtonnant, indécis... L'ombre pesait... Le cœur lui battait davantage... Il semblait courir à un crime.

Enfin! la maison de Lagarde. Il approcha. Elle n'avait point l'air de vivre. La fenêtre de la salle à manger était noire ; noir le double carreau qui surmontait la porte... Seule, mais si faiblement, paraissait éclairée la chambre. Entre les lattes des persiennes, une petite lueur tremblée, à peine décelait une veilleuse à huile... Allait-il sonner? Il eut un scrupule, une attention... Elle reposait, dormait peut-être... Il en lâcha le cordon de sonnette, respectueux et craintif... Que faire? S'il frappait seulement, Lagarde entendrait. Il frappa, mais d'un doigt si discret qu'il eût mieux valu ne rien faire. En effet, nul ne répondit. Il attendait, prêtait l'oreille. Rien. Frapper plus fort? Il n'osait pas... Il n'osait plus même effleurer la porte.

— Si elle dort, c'est bon signe, dit-il ; j'aurai des nouvelles demain.

Tendrement, s'attarda son regard encore, sur la fenêtre où la pauvre lueur tremblait, comme malade ; — et il revint tout content, satisfait, ou feignant de l'être. Dans les familles rassemblées le souper s'achevait. Par les trouées des

ruelles sur la « pâture », on voyait s'allumer les chevaux de bois dans un resplendissement de glaces et de cristaux. La fête reprenait à peine. Il se coucha.

— Elle dort... Bon. Faisons de même.

Il s'étonna de ne pouvoir. Ses yeux aussitôt fermés se rouvraient. Il dut s'avouer tristement que la paisible vision de la petite maison rose n'avait pas suffi à le rassurer ; sa nuit serait ce qu'avait été sa journée.

Dans les flonflons d'un bal voisin, incessants, insistants, monotones, de danse en danse, d'heure en heure, il attendit l'aurore, l'appela, la guetta. Le silence se fit ; les lointains blanchissaient ; aux carreaux ruisselants il colla son visage, suivit le petit jour, l'exhorta, le pressa, et lui-meme levé, lavé, vêtu, sortit. Il allait chez Lagarde.

— Pas six heures !... Trop tôt...

Il ne rentra cependant point.

Immense et vide était le champ de foire. Sous une voiture, un chien gronda. Des toiles pisseuses fermaient les boutiques. L'herbe, foulée, avait jauni... Des papiers traînaient... Au milieu de l'énorme avenue, seul, perdu, Daniel soupira :

— Voici ma fête à moi.

Il gagna plus vite la berge ; puis, soudain grelottant, les promenades... Mais une fois là, il n'y put tenir. La maison l'attirait... Il y courait en dépit de l'heure...

Close, muette, telle que la veille, sauf que nulle lueur n'en dorait les volets, elle demeurait assoupie. Juste en face, sur un banc de fer, le dos à l'allée, Daniel s'assit.

Le bourg prolongeait son repos. C'était lendemain de fête et dimanche. L'église sonnait la messe du matin... Un pas discret de dévote glissait... Les façades, insensiblement éclairées, allaient vivre. Une laitière avec ses brocs d'étain, de porte en porte, remplissait les pots, placés dehors exprès. Les maisons s'ouvrirent... On passa la tête... On balaya le seuil... Daniel fut remarqué... Et on causa... Mais pouvait-il entendre, hypnotisé par cette porte qui s'obstinait à rester close ? Il considérait longuement, avec des yeux d'amant, le pied de vigne, les grappes tirant sur le fil de fer bien

tendu, les deux géraniums, l'un, le rose, fané, l'autre, le rouge, epanoui, brûlant, et chaque brique... Elle était là, derrière...

Mais une clef fouillait la serrure, tournait, le verrou était repoussé, lentement s'ébranlait la porte. Daniel n'eut qu'un bond.

— Oh ! vous m'avez fait peur... Vous êtes matinal ! mes compliments...

— Oui... je passais par là... après ma promenade...

— A cette heure ?...

— Alors, vous voyant...

— Chut ! plus bas ! elle dort encore... Je vais en profiter... je suis à vous...

Il prit la boîte au lait sur la marche du seuil, l'alla porter dans la cuisine, et ressortit.

— Je laisse la porte entr'ouverte; comme ça, si elle sonne... j'entendrai...

Et désignant le banc vert adossé au mur :

— Mettons-nous là, dit-il.

On s'assit. Daniel, anxieux, supplia :

— Eh bien ?

— Eh bien, ç'a été terrible... terrible... à ne pas se l'imaginer... Elle aurait tenu un couteau qu'elle me l'aurait planté dans la poitrine...

— A ce point ?

— Une vraie furie... D'abord... je n'osais pas... Mais elle m'attendait là... Il a fallu se décider... Non, mon ami, elle ne m'a pas laissé finir ma phrase... Elle était déjà debout... hors du lit... et elle se jetait sur la porte... et elle criait... « Ah ! ah ! je partirai quand même... je partirai toute seule... » J'ai dû la tenir... la mater presque...

— Et puis ?

— Elle n'a pas décoléré de la journée... Une folle... Elle se serait tuée à ce métier là...

— Mais après ?

— Après... j'ai pu lui faire prendre un peu de chocolat, tout de même... Joint à la fatigue... ça l'a fait dormir... Elle dort encore...

— Elle dort... — Croyez-vous que ça continue?

Lagarde regarda Daniel. Il lui sembla plus inquiet que lui... Il s'affola.

— Vous le croyez?...

— Non... non...

Mais un brusque coup de sonnette rompit leur entretien... Lagarde se dressa.

— Adieu... voici qu'elle s'éveille...

Et revenant :

— Ah! je ne pourrai probablement pas vous retrouver à onze heures comme d'habitude... Maintenant que nous nous sommes vus, d'ailleurs...

— Alors, à quand?

C'était à Daniel, cette fois, de réclamer une rencontre.

— Mais quand vous voudrez...

— Je puis passer aux nouvelles?...

— Parfait... Ne sonnez pas. Frappez... Adieu...

Il disparut.

— Il est plus calme... Elle a dormi... — Mais, cette crise? — Il fallait s'y attendre... ça passera... — Hé! hé! à force de se répéter, c'est que ça peut la conduire à la folie... à quelque chose d'analogue. Dieu!... si elle ne fait pas un malheur avant!... — Et quel bon effet sur sa maladie! C'est capable de la tuer... la tuer...

Tout le jour, Daniel attendit à la grille la nouvelle incessante d'un événement trop prévu... Oh! comme cette vie lui devenait précieuse... comme il l'eût couvée, nourrie de la sienne, s'il eût pu... Que n'avait-il le droit de la veiller, de suivre un instant son destin? Hélène était plus que sa femme à lui... plus que sa femme...

Rien ne vint. L'angoisse s'éternisa. Ce fut le soir. Daniel n'osa retourner chez Lagarde.

— Deux fois par jour... je pourrais l'effrayer... Et il faudrait le rassurer ensuite...

Le lendemain, au matin, il trouva la porte seulement poussée. Cela lui évitait de frapper. Il entra. Il fit deux pas dans le corridor, et s'arrêta. On parlait dans la chambre de la malade, et haut et fort, on disputait. Il distinguai deux voix, l'une très familière, grêle, étouffée celle

de Lagarde, l'autre aiguë, brève, sèche. Tous les mots l'atteignaient.

— Je te dis que j'irai... et que j'irai sans toi.

— Ma pauvre amie...

— Oui... Et je me ferai délivrer... On me séquestre ici... Je suis libre après tout... Je ne suis pas folle... Ah ! on voudrait bien me faire passer pour folle... afin de se débarrasser de moi... Mais j'ai ma tête... ah ! ah ! et je le prouverai...

— Mais je n'ai jamais dit...

— Tu le penses... Tu t'imagines que je ne sais pas ce que tu penses ?... Mais je quitterai cette maison, cette prison... Je ne voulais pas y venir. C'est toi qui m'y as traînée, oui, traînée... Tu as profité de ce que j'étais faible, malade, sans défense... Mais je ne le serai pas toujours, malade... Je ne le suis plus... Et je m'en irai...

Un silence. La malade, essoufflée par ce flot de paroles, haletait. Un pauvre gémissement mouillé était toute la réponse de Lagarde.

— Oui... je m'en irai.. et bien mieux... je veux m'en aller tout de suite... et je m'en vais...

Le sommier grinça : deux pieds nus claquèrent sur le parquet : d'un bond, Hélène s'était levée. Daniel, à travers la muraille, voyait ses moindres mouvements.

— Voyons... mon amie... Hélène... tu es folle...

— Ah ! tu l'as dit... Tu ne peux plus nier maintenant... Non... quoi que tu dises, je ne suis pas folle : je m'habille et je pars...

Des vêtements étaient froissés. Lagarde la regardait faire, sans courage... Daniel songea :

— Elle s'habille... Elle va paraître...

Mais il ne tentait pas un seul pas pour sortir. Il la sentit qui s'approchait, traînant les jambes, allait toucher la porte, puis, brusquement, s'affaissait sur le premier siège, en soupirant :

— Je ne peux pas...

La voix était douloureusement assourdie. Déchirante, une quinte de toux éclata. Lagarde la ramenait à son lit.

Daniel en avait assez entendu. A reculons, en tirant dou-

cement la porte, il sortit — et puis s'enfuit à toutes jambes, hanté. L'objet de son inquiétude, aperçu jusqu'ici à travers les plaintes de l'employé, prenait soudain une précision intolérable. La dispute criait en lui... Son esprit en moulait toutes les paroles... Ses dents claquantes les mâchonnaient.

— Et j'en suis cause. Et, partie, elle sourirait, renaîtrait.

Et il ne savait pas se dire, que nulle part elle n'eût été contentée, et par rien, que la rage de contredire habitait sa pauvre cervelle, comme la maladie son corps... Non ! non ! il voyait les choses au mieux à Paris, au pire à Argentières. L'inoubliable scène en était la preuve obsédante.

Daniel connaissait enfin la douleur humaine : ce que ne lui avaient pas appris trois mois de relations attristées, deux minutes de vie venaient de le lui révéler soudain.

— Pauvre femme !... gémissait-il.

S'il eût dit :

— Pauvre homme ! c'eût été de lui-même qu'il eût parlé. Le petit employé passait au second plan. Hélène pouvait lui tenir au cœur, à la chair, par une longue communauté d'existence : elle tenait à la conscience de Daniel.

Et il faudrait encore qu'il consolât cet homme !

— Il est plus tranquille que moi... c'est à moi d'être consolé...

Devant Lagarde il ne pouvait plus retenir ses larmes :

— Je suis un peu nerveux.

Il s'excusait. Il se forçait à la sérénité, au calme, pour n'entendre point de pires gémissements. Combien lui coûtait la moindre parole ! Naguère, indifférent, il voyait ces douleurs d'en haut : il les relevait jusqu'à lui. Aujourd'hui il était descendu jusqu'à elles, plus bas même. Il devait remonter le cours de son émotion. Il s'épuisait à ce labeur.

Chaque matin, il se levait, avide de nouvelles : frappait discrètement ; Lagarde ouvrait. Il le recevait, soit dans la salle, soit dans la cour. Daniel était tôt renseigné ; mais il ne pouvait partir sans avoir payé la nouvelle d'un encouragement menteur. Il le savait et venait quand même.

Les crises s'étaient encore reproduites. A l'entêtement de

Lagarde. Hélène opposait un entêtement égal. Ces dépenses d'énergie la ruinaient. La maladie eut raison d'elle.

— Rien? hier? Ah! mon bon Lagarde... que je vous embrasse...

Daniel exultait.

— Pas si vite... Il y a autre chose que des crises...

— Quoi... quoi?...

— De la faiblesse... des sueurs et du sang...

— Du sang?

— Elle n'en avait pas rendu depuis deux mois.

— Pas possible?...

— Oui... et le médecin ne la trouve pas bien.

Daniel se figeait.

— Ah! mon ami... je suis tranquille, allez... On ne l'entend plus... elle prend tout ce qu'on veut. Je la préférais nerveuse... oui... nerveuse... quand elle m'insultait... On dirait qu'elle n'a plus de vie...

— Mais le docteur?... Que dit-il au juste?

— Il me cache quelque chose... je le sens...

— Non... vous vous faites des idées... Voyons... ça ira mieux... N'est-ce pas?... Les crises l'ont brisée... Il faut qu'elle se répare...

Daniel répondait à ses propres craintes, et n'arrivait qu'à les fortifier.

— Je veux bien le croire, pleurait Lagarde.

Daniel ne le croyait pas.

Il revint le soir même : c'était la même chose.

— Elle a bu un demi-verre de lait... sans le vomir

Et soudain :

— Ah! que vous êtes bon de vous déranger comme ça... pour moi...

— C'est bien le moins...

Daniel ne se voulait point en faire un mérite. Pour lui seul, chaque jour, il recommençait son douloureux pèlerinage.

— Comment va-t-elle?

Le même état s'éternisait. On ne pouvait plus songer à lever Hélène. Comme elle avait besoin de distraction, Lagarde se tenait le plus souvent auprès d'elle. Et longeant

les arbres, traînant les pieds dans un épais tapis de feuilles mortes, Daniel venait. Octobre avait dépeuplé le jardin. Il semblait malade comme elle. Les arbres attendaient vainement la taille. Daniel veillait sa victime en pensée.

Hélas! elle dépérissait. Le médecin n'osait l'avouer à Lagarde, dont il avait pénétré le pauvre et faible caractère. Il le leurrait d'un vague espoir. Lagarde, très naïf, en tranquillisait Daniel comme lui-même.

— Ça ne va pas plus mal...

C'est-à-dire pas mieux. Tous deux ignoraient ces subtilités de langage.

— Il faut patienter...

Daniel, patiemment, n'en suivait pas moins scrupuleusement le cours de la maladie.

Vers le milieu d'octobre, durant un de ces repas sans paroles, auxquels s'était résigné Mme Mellis, Félicie, pensant intéresser Daniel, sans doute, rompit le silence glacial.

— Il parait que ça ne va guère chez les Parisiens... J'ai rencontré Victoire, la femme de ménage. Pauvre petite dame, elle n'avale plus rien de solide... pas une bouchée de pain ! ... que du lait : elle n'a déjà plus d'estomac! Et puis elle ne quitte plus le lit... On la porte pour retourner les matelas, arranger les draps et les couvertures. Elle tousse et elle tousse... qu'on croirait que sa poitrine se déchire.

— La malheureuse, dit Mme Mellis, mieux vaudrait pour elle n'être plus.

— Allez, madame, ça ne veut point tarder... Elle a eu des crises nerveuses qui l'ont mise à bas et le médecin a dit comme ça qu'elle ne durerait pas jusqu'à l'hiver,..

Daniel se sentit trépasser. Il dit en songe :

— Oui, j'ai vu le mari... il est bien affecté...

— Et encore, reprit Félicie, le médecin lui cache la vérité. Il a dit comme ça à Victoire, mais il ne faudrait pas le répéter...

Pour rester droit, Daniel se cramponnait à la chaise.

— Qu'as-tu, Daniel ?

— Rien... un étourdissement...

— Tu es pâle... Va faire un tour à l'air... tu reviendras..

Il eut la force de sortir. L'air l'excita. Il piétina de long

en large, sur moins de deux mètres d'allée, comme un fauve en cage.

— Pas jusqu'à l'hiver? ça ne se peut pas... et c'est moi...

Le sable criait.

— Mais vais-je le croire? Des racontars de domestiques... de vieilles femmes... Pourquoi pas? Ah! ah! — Mais le médecin... — Le médecin va-t-il faire ses confidences à la femme de ménage? C'est trop ridicule... Elle ne va pas bien, certes, mais pas plus mal...

Il s'en assurerait lui-même. Il remonta.

— Votre déjeuner est au chaud... je le sers?...

— Non Félicie, merci, je sors...

Il prit son chapeau et bondit dans la rue.

— Quelle existence! songea la vieille bonne en retirant les plats du four.

...Daniel frappait, entrait.

— Eh bien?

— La même chose...

— Ah!... le médecin?...

— Il n'est pas mécontent.

— Elle dort?

— Justement.

— Ah!...

Daniel avait son idée — et n'osait la dire. Une curiosité malsaine s'insinuait en lui.

— Ah!... est... est-ce... que... je pourrais... la voir... souffla-t-il.

Et il se tut, rouge de honte.

D'abord étonné, Lagarde n'hésita cependant point : avait-il des secrets pour un pareil ami!

— Si vous voulez... Il suffit d'entr'ouvrir la porte...

Et il le fit.

Daniel, avide, se pencha. Ses yeux se fermèrent le temps d'un frisson. Le spectacle dépassait tout ce qu'imaginait son angoisse. Une chambre encombrée en plein désarroi; un fauteuil couvert de vêtements mêlés; la cheminée de marbre gris, une table à tapis, et la table de nuit chargées, salies, gluantes, de flacons de toutes couleurs et de toutes formes, de verres, de tasses, de cuillers ayant servi, allant

servir... Et la grande masse blanche du lit, dans la pénombre. Il ne vit pas la malade d'abord. Mais bientôt, ses yeux accoutumés distinguèrent, aussi pâle que l'oreiller où elle reposait, une face. La maigreur accusait des traits déjà très nets : les arcades sourcilières soulevaient une peau trop molle ; les joues s'enfonçaient jusqu'aux dents ; deux lignes bleues indiquaient les lèvres ; les longs cils baissés étaient noirs comme les cheveux réunis en natte, que le sommeil avait rejetés de côté. Cette femme avait dû être belle, de cette beauté pure et sans distinction, commune dans les faubourgs parisiens. La maladie l'avait défigurée, de vingt années vieillie. Et que restait-il de son corps ? rien n'en indiquait la présence : il semblait fondu dans les draps. Seul le buste émergeait, avec les bras sortis qui montraient, dans des manches trois fois trop larges, des poignets d'os et de maigres mains trop veinées : l'alliance à peine usée flottait autour du doigt sans chair. Une odeur de fièvre et de pharmacie s'exhalait d'elle Elle ne bougeait pas, et son souffle léger fusait discrètement entre ses lèvres, sans que frémît la poitrine creusée. On l'eût crue morte.

Daniel chancelant s'accota ; les gonds chantèrent ; Hélène ouvrit les yeux.

— Elle s'éveille ! — J'entre seul, dit Lagarde : attendez-moi.

Et il disparut. La porte était close. Mais Daniel fasciné avait pu voir, sous les paupières soulevées, des yeux de globe bleuté, de pupille noire largement dilatée — à faire peur.

Lagarde reparaissait :

— Elle se rendort... Elle voulait sa potion... Eh bien ?

Daniel demeurait sans réponse. L'employé précisa :

— Eh bien ! elle n'est pas si mal... à voir... !

— Non... non... C'est la première fois que... et vraiment...

— N'est-ce pas ?

Ils se quittèrent.

Daniel s'enfuit n'importe où, sans savoir... Il traversa toute la ville. On s'étonnait... — depuis si longtemps ! — on saluait. Il répondait presque dans un sourire. Il ignorait ce qu'il faisait... Il était fou...

Bientôt l'ombre des maisons ne le couvrit plus; il se trouvait sur le pont : il fit halte. Il fut au parapet, formulant sa détresse.

— Le docteur a raison... elle n'ira pas jusqu'à l'hiver... Ce sont ces crises... Et qui les causa? Félicie ne me l'a pas mâché ce matin...

Et sourdement :

— Assassin... assassin...

Il revoyait la moindre ride de cette figure lamentable : il se les attribuait toutes. Il ne semblait pas se douter qu'elle était venue déjà pâle et faible à Argentières. Un jour, un mot, avaient suffi à lui enlever toutes ses vigueurs et toutes ses grâces. Il l'avait tuée.

— Assassin... Assassin...

Le ciel était terne; les derniers oiseaux s'envolaient. Dans les prés en contrebas, sur les berges, les touffes de peupliers frémissaient. On entendait les battoirs frappés au lavoir proche. La sucrerie, au détour du fleuve par sa géante cheminée vomissait une fumée noire; des chalands se laissaient glisser, un cheval tirait. Et sous Daniel, entre les arches, l'eau livide, gercée, paraissait stagner, s'arrêter, attendre... Écrasé, il la regardait d'un œil fixe, il se penchait vers elle, son accablement l'y poussait. Il eut l'idée subite du suicide.

— Ma foi... j'en ai assez vu... assez fait... le mieux serait... de...

Il se cramponna.

— Quoi! la mort?...

Il claqua des dents. Lui? mourir? Il quitta, fuit le parapet... Il avait trop peur de lui-même... Il était au milieu du pont : une carriole lancée chargée de sacs lourds le frôla... Elle eût pu l'écraser. Quand le danger fut bien passé :

— Cela eût mieux valu peut-être... dit-il.

Il ne le pensait pas.

(A suivre.) HENRI GHÉON

Les Congrégations et l'enseignement en Bretagne

En hommage à MM. WALDECK-ROUSSEAU et COMBES.

Celui-là qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde. — LEIBNITZ.

Il y aura du bruit dans Landerneau, et voici que cet ironique dicton — lancé, au temps du bon Lafontaine, pour dire le calme absolu de la jolie petite cité bretonne — le dérisoire dicton s'est justifié : l'application, aussi douce que tardive, de la loi sur les congrégations vient d'accomplir ce miracle. Par les rues tortueuses et sommairement pavées. à l'huis des couvents, ne flottaient plus les robes grises des Filles de la Sagesse. le long voile noir des Ursulines, les vastes manches des noires Visitandines, les cornettes blanches de Saint-Vincent-de-Paul ou le léger tulle noir qui recouvre les coiffes, en forme de cœur, des sœurs de la Providence et non plus les jupes aux mille plis des sœurs de Saint-Michel toutes blanches ou des dames de Saint-Thomas-de-Villeneuve toutes noires ; les bonnes sœurs étaient prisonnières de leurs protecteurs. Landerneau, tel un volcan oublié, a secoué sa séculaire torpeur ; Landerneau a menacé d'élever des barricades, de faire revivre le bon temps de la Ligue. Landerneau voulait conserver ses bonnes sœurs et, *ma Doué!* gare à quiconque voulait faire respecter la loi...

Pour une fois, Landerneau, s'étant mis à la tête d'un mouvement, du coup acquérait la gloire d'être imité. Les feuilles bien pensantes de Bretagne publiaient avec enthousiasme, le 1er août dernier, que

la situation est particulièrement critique à Saint-Méen et au Folgoët, où les femmes menacent de tirer par les fenêtres et les hommes de se faire hacher jusqu'au dernier plutôt que de laisser expulser les sœurs. Plus de travaux : on monte la garde et les clairons sont prêts à sonner l'alarme et la charge si l'on aperçoit les gendarmes.

A quoi le *Gaulois* du lendemain répliquait :

En Bretagne on s'y prend d'autre façon pour résister aux attentats de M. Combes. On s'insurge, on se révolte, on défie l'autorité.

On ne veut plus avoir affaire à un régime que tous les honnêtes gens condamnent, et l'on commence à retirer des caisses d'épargne les fonds qui y sont déposés.

A Lesneven — une petite, très petite ville — les retraits se montent à la jolie somme de 25.000 francs.

M. Combes veut la guerre. On la lui fera à lui et à ses amis, et si les nôtres sont avisés, ils boycotteront les francs-maçons et les combistes, comme le gouvernement lui-même boycotte les modérés.

Suivant l'exemple donné par l'*Annuaire Catholique* — lequel, à la suite de ses renseignements sur chaque diocèse, donne la liste des « fournisseurs recommandés » — nos très catholiques compatriotes d'Armorique ont depuis longtemps déjà mis en pratique cette façon. d'un évangélisme peut-être pas très orthodoxe, de terroriser les craintifs commerçants : car ces étranges chrétiens visent toujours à l'argent et c'est ainsi que les élections ont été là-bas prétexte à quêtes fructueuses : nous pouvions lire dans la *Dépêche de Lorient* du 21 février dernier cette savoureuse constatation :

QUIMPER. — *Les élections.* — La candidature de M. Servigny réunit surtout les sous des quêtes. De tous les côtés, en effet, l'on quête. A la campagne, sous le patronage des dames de la noblesse, et aussi du clergé, l'on quête pour empêcher les messieurs prêtres d'être chassés par l'infâme gouvernement. En ville, c'est autre chose, il faudra offrir un cadeau en *or* au Pape, il faut entretenir les églises pauvres, et l'on quête.

Une des caractéristiques du Breton, du Bas-Breton surtout, est de s'imaginer que les mesures gouvernementales sont toujours prises contre lui et non édictées dans l'intérêt de tous. On a reproché aux éloquents et joyeux félibres de faire du séparatisme : ont-ils jamais demandé que dans les écoles de Provence l'enseignement soit donné en langue provençale ? Que ne lutte-t-on sérieusement contre l'idée séparatiste qui domine dans la Bretagne cléricale, la Bretagne noire dont les catéchismes sont écrits en breton, qui donne en breton le simulacre de l'enseignement ! Les Bretons catholiques ne veulent rien voir au delà de leurs « clochers à jours », de leur petite Bretagne. « *Catholiques et Bretons toujours* », « *Vivent nos prêtres* », « *Doué ha va bro* », arborent puérilement leurs petits journaux et leurs grandes bannières.

Précédemment, dans une étude, *La Bretagne païenne* (1), et ici même, dans *La Bretagne alcoolique* (2), j'ai exposé l'action funeste du clergé breton, de ce clergé qui tond ses ouailles et les maintient dans la plus sordide ignorance. Les folles colères que ces « réquisitoires » (comme on m'a fait l'honneur d'appeler ces modestes travaux) ont soulevé chez les jésuites et dans le monde clérical breton m'ont incité à poursuivre ces études qui participent à la fois de l'histoire, de la chirurgie et de l'hygiène. Aujourd'hui, je veux montrer ce qu'en Bretagne sont les ordres religieux et comment on y enseigne.

(1) [illegible] 1900, [illegible] de la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*).
(2) *La revue blanche* du 1er juin 1901.

I

Une des affirmations chères à MM. Coppée, Lemaître et de Mun est que la République, la « gueuse », a persécuté l'Église, qu'elle annihile la foi religieuse, qu'elle chasse et dépouille prêtres, moines et sœurs.

Pour répondre les chiffres seuls suffisent, même *incomplets* (de par la faute des congréganistes qui fuient les recensements), que donnent les « états statistiques de la France par départements » publiés par le ministère du Commerce. On verra, par le tableau suivant, si la République n'est pas autrement tolérante à l'égard des congrégations que ne furent la royaute et l'empire.

Aperçu de l'Accroissement des Congrégations en Bretagne Recensements 1861, 1893, 1896, 1900

Documents puisés dans la *Statistique de l'Empire 1861; l'Annuaire catholique, 1893; l'Annuaire statistique de la France, 1899; l'Enquête sur les Congrégations, 1900, etc.*

DÉPARTEMENTS	CONGRÉGATIONS			MAISONS occupées par les Congrégations			MEMBRES DES CONGRÉGATIONS			
	1861	1899	1900	1861	1893	1900	1861	1893	1896	1900
Ille-et-Vilaine...	37	28	66	207	239	1.018 E	1.855	Les statistiques tant officielles que religieuses sont muettes sur le nombre des congréganistes.	2.400	Même remarque que pour 1893
Côtes-du-Nord..	34	29	54	241	266 A	514 E	1.689		1.610	
Finistère	20	23	44	92	97 B	487 E	820		1.496	
Morbihan.......	26	25	54	150	81 C	1.395 E	1.407		1.506	
Loire-Inférieure.	29	30	63	168	50 D	1.531 E	1.072		1.705	

A. — Chiffres extraits de l'*Annuaire Catholique.* La mention **etc.**, suit la nomenclature des établissements des quatre congrégations suivantes : **Frères de l'Instruction chrétienne, Religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve, Filles de la Croix, Filles de la Providence.**

B. — Chiffres extraits de l'*Annuaire Catholique.* La mention **et dans un grand nombre d'établissements du diocèse** suit la nomenclature des établissements des **Filles du Saint-Esprit ou Sœurs blanches.**

C. — Chiffres extraits de l'*Annuaire Catholique.* Les mentions **etc.. ou très répandues dans le diocèse, ou et dans un grand nombre de paroisses** suivent la nomenclature des cinq congrégations suivantes : **Frères des Écoles chrétiennes, Sœurs de la Charité de Saint-Louis, Filles du Saint-Esprit, Filles de Jésus. Sœurs de la Providence.**

D. — Chiffres extraits de l'*Annuaire Catholique.* Les mentions **etc. et et dans plusieurs paroisses** suivent la nomenclature des établissements des sept congrégations suivantes : **Frères des Écoles chrétiennes, Frères de Saint-Laurent-sur-Sèvre, Frères de Lamennais, Prêtres de l'Immaculée-Conception, Sœurs de la Sagesse, Sœurs des Tiers-Ordres du Mont-Carmel, de Saint-François et de Saint-Dominique, Religieuses de Torfou.**

E. — Chiffres extraits de *Résultats statistiques du Recensement des Industries et Professions* T. III : *Région de l'Ouest au Midi* et précédés de la mention **non compris les écoles, hôpitaux et ouvroirs.**

N.-B. — En 1897, d'après *Le Clergé français, annuaire de 1898*, on comptait 516 maisons occupées par des communautés religieuses dans l'Ille-et-Vilaine ; 304 dans les Côtes-du-Nord; 295 dans le Finistère; 348 dans le Morbihan et 310 dans la Loire-Inférieure.

Les perturbateurs cléricaux — et si peu catholiques vraiment — objecteront furieusement que le gouvernement vient de fermer les écoles congréganistes. Voyons cette hécatombe et, par la même occasion, jetons un coup d'œil sur la propriété foncière de ces pauvres congréganistes :

DÉPARTEMENTS	SUPERFICIE des Départements	Contenance cadastrale des immeubles occupés par les congrégations	Nombre des congrégations	Établissements congréganistes	Établis. congréganistes fermés conformément aux décrets de juil. 1902
Ille-et-Vilaine......	650,627	891 h. 93 a. 20 c.	66	1.018	»
Côtes-du-Nord......	687.590	927 85 62	54	514	9
Finistère..........	671.796	306 37 22	44	487	38
Morbihan...........	679.578	1651 16 51	51	1.395	8
Loire-Inférieure.....	693.957	838 20 86	63	1.531	»

Sur *quatre mille neuf cent quarante-cinq* établissements congréganistes existant en Bretagne, le gouvernement « persécuteur » en a fait fermer CINQUANTE-CINQ ; en 1861, sous l'Empire que regrettent les cléricaux, il n'y avait, dans toute la Bretagne que *huit cent cinquante-huit* établissements congréganistes, aujourd'hui, et malgré la fermeture des cinquante-cinq maisons, il y en a QUATRE MILLE TRENTE-DEUX de plus.

Faisons encore une remarque : avant l'application des derniers décrets (application qui modifie si peu les chiffres !) il y avait en France 1.473 congrégations et communautés religieuses possédant des immeubles d'une contenance cadastrale de 48.757 hectares 38 ares 57 centiares ; or, à elle seule, la Bretagne compte le *cinquième* des congrégations, soit 281, et presque le dixième de la propriété foncière congréganiste, exactement 4.621 hectares 53 ares 41 centiares.

Devrait-on dire « pauvres congrégations » ou « pauvre Bretagne » ? MM. de Mun et Piou estiment-ils donc que le manque d'hygiène, la pauvreté et l'ivrognerie ne sont pas, en Bretagne, causes suffisantes de dépopulation pour désirer une toujours plus grande extension du célibat monastique et canonique ? La République enfin est-elle moins tolérante que la monarchie ? Il est vrai, ce sont les royalistes qui nous l'ont appris sous l'Empire, qu'un régime politique n'est beau que... sous un autre régime.

En ce qui concerne la dépopulation et sous la réserve faite précédemment (réserve absolument confirmée par les enquêtes officielles du ministère du commerce et les rapports des inspecteurs d'académie) que les congréganistes, et même des membres du clergé séculier, se sont en grand nombre et volontairement soustraits aux recensements, il est néanmoins curieux de savoir le nombre des célibataires des deux sexes qu'avouaient, en 1896 seulement, les diocèses de Bretagne.

Recensement du Clergé séculier et des Membres des Congrégations religieuses en 1896.

Documents puisés dans l'*Annuaire statistique de la France, 1899; Résultats statistiques du recensement des Industries et Professions*; *Dénombrement de 1896, T. III; Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique, 1898, 1899, 1900; Annuaire catholique, 1893, 1896, 1900, 1901; Semaine religieuse*, etc.

DÉPARTEMENTS	CLERGÉ SÉCULIER [1] Archevêchés, évêchés, chapitres cures, succursales vicariats, séminaires.	CLERGÉ RÉGULIER [2] Religieux et Religieuses	TOTAL des Membres des clergés séculier et régulier	POPULATION présente dénombrement de 1896	PROPORTION des membres des clergés séculier et régulier par 1000 habitants
Ille-et-Vilaine......	1.291	1.440 [3]	2.731	619.101	4.41
Côtes du-Nord.......	1.192	966	2.158	602.657	3.58
Finistère............	1.030	898	1.928	728.590	2.64
Morbihan...........	909	904	1.813	548.475	3.30
Loire-Inférieure......	897	1.023	1.920	644.222	2.98
Total pour la Bretagne.......	5.319	5.231	10.550	3.143.045	3.35

II

On a dit avec raison que l'Espagne mourait, comme Byzance, de la politique et des moines. Or, moins les courses de taureaux — jeux imbéciles, cruels et sales que certains maires bretons remplacent d'ailleurs avantageusement par des courses d'ivrognes — j'ai pu constater, au cours de mes nombreux séjours dans l'un ou l'autre de ces deux pays, que la Bretagne offre, ethnologiquement, physiologiquement et moralement, des traits de ressemblance extraordinaire avec l'Espagne.

(1) Ne sont pas compris dans cette colonne : 1° Les prêtres aumôniers de maisons religieuses; 2° les aumôniers de la marine, en retraite ; 3° les prêtres précepteurs ; 4° les prêtres, vicaires auxiliaires ou desservants sans traitement ; 5° les prêtres en retraite officiant dans une paroisse.

(2) Ne sont compris dans cette colonne que les membres de congrégations religieuses *professant* dans les établissements congréganistes suivants : *Écoles primaires. Écoles mixtes* (sous la réserve faite plus haut) et *Écoles maternelles*. Les feuilles et statistiques du recensement officiel ne mentionnent ni le nombre de maisons, ni le détail ou le total des membres de congrégations religieuses professant dans leurs établissements d'enseignement secondaire, se livrant au commerce (Hôtels, Maisons de santé, Distillerie, Industries diverses), à la prédication ou à la vie contemplative.

(3) En 1901, environ 4500 membres, d'après la *Semaine Religieuse* du diocèse de Rennes (article et chiffres reproduits par le *Salut de Saint-Malo* du 4-6 mars 1901). Il n'est donc pas exagéré de supposer que les chiffres officiels ci-dessus peuvent être majorés de 1/3 au minimum par le clergé séculier et des 2/3 au moins pour le clergé régulier. Ce qui donnera pour les cinq départements les proportions suivantes, proportions qui sont évidemment au-dessous de la réalité. Ille-et-Vilaine : 6.65 ; Côtes-du-Nord : 5.30 ; Finistère : 3.93 ; Morbihan : 4.95 ; Loire Inférieure : 4.23. Soit le 5.06 pour 1000 habitants dans toute la Bretagne.

Un jour, le maréchal Lopez Dominguez, avec qui j'avais l'honneur d'en causer, me mit sous les yeux ce passage d'un de ses plus récents discours :

Le budget des cultes de l'Espagne est de 44 millions.

L'Etat donne annuellement pour l'instruction publique : 1 million et demi ; le reste doit être fourni par les communes qui, pour la plupart, sont sans ressources.

Depuis 1857, l'instruction est obligatoire : sur 3 millions et demi d'enfants, 1.104.000, soit moins du tiers, fréquentent les écoles. A Madrid même, 10.000 enfants ne peuvent recevoir d'instruction, faute de locaux suffisants.

Il y a, en Espagne, 23.176 instituteurs, soit environ un instituteur pour plus de 150 élèves ; leur traitement, qui est généralement dérisoire, ne leur est payé que tardivement.

Par contre, *les couvents sont toujours plus riches et* FONT CONCURRENCE *aux industriels en exerçant toutes espèces d'industries.*

Tout cela s'applique également à la Bretagne où sans parler des frères, des « bons » frères de Ploërmel et autres fabricants de pastilles bechiques ou d'eaux dentifrices, de chocolats ou de dragées, de liqueurs ou de meubles, les « bonnes sœurs » se font si volontiers les hôtesses des baigneurs de la côte d'Emeraude.

Citons-en quelques-unes des hôtelleries religieuses les plus renommées.

Côtes-du-Nord. — C'est d'abord à Saint-Quay, le doyen de ces couvents-hôtelleries que Charles Sauvestre présentait ainsi, dans son *Enquête sur les congrégations religieuses*, en 1867 : « A Saint-Quay un couvent de religieuses tient une hôtellerie qui est le rendez-vous du beau monde breton. Il s'y fait même beaucoup de mariages. »

Puis, autres hôtelleries religieuses à Val-André en Pléneuf, près Saint-Brieuc, à Plestin-les-Grèves et à Trégastel, proche Perros-Guirec.

Finistère. — Les religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur-de-Jésus « » reçoivent des dames pensionnaires dans leur maison de Quimperlé ».

Morbihan. — Le superbe couvent-hôtellerie de Saint-Gildas-du-Rhuys, non loin de Sarzeau.

Loire-Inférieure. — Sœurs franciscaines oblates du Cœur-de-Jésus, maison de Pornichet, fondée en 1884, établissement de pensionnaires pour la saison des bains. Familles entières. Prix de 7 à 10 francs. »

Sœurs de l'Immaculée Conception, « maisons à Sainte-Marie-de-Pornic et au Pouliguen, reçoivent des pensionnaires pendant la saison des bains. »

Sœurs de la Providence dites aussi sœurs, de Marie-Joseph « maison à Sainte-Marie près Saint-Nazaire, reçoit pendant la saison des bains de mer dames, jeunes filles et enfants. »

. . . .

Et cela sans parler de vingt autres maisons de moindre importance ;

aussi, dans une de ses « gazettes rimées » où il conte ses villégiatures Raoul Ponchon a-t-il pu décrire sur le vif ces *Auberges Sacrées*.

Le long des côtes bretonnes
Çà et là, souvent
Tu vois des couvents de nonnes
A l'abri du vent,
Bien situés, confortables
Sous le firmament,
Avec parcs, jardins, étables,
Tout le tremblement.

. . . .

Ces chastes couvents de vierges,
Ces communautés,
Se transforment en auberges
Pendant tout l'été.

. . . .

Elles sont là trente nonnes
Et peut-être plus,
Tant cuisinières que bonnes
Aux charmes joufflus.
Celles-ci font la popotte,
Veillent aux rôtis ;
Celles-là cirent les bottes,
D'autres font les lits.

. . . .

Je ne dis rien de leurs prêtres,
Qui sont légion,
Comme absolument les maîtres
De la situation.

Examinons l'enseignement congréganiste et ses rapports avec l'enseignement laïque.

III

Le recensement scolaire de 1896-97, lequel servit de base à une partie des travaux de la commission d'enquête parlementaire sur les congrégations, nous donne ce relevé du personnel enseignant des écoles congréganistes, écoles primaires élémentaires et supérieures :

DÉPARTEMENTS	ÉCOLES	Instituteurs	Institutrices	ENSEMBLE personnel enseign.
Ille-et-Vilaine	560	314	1.077	1.391
Côtes-du-Nord	435	173	760	933
Finistère	291	205	687	892
Morbihan	436	228	633	861
Loire-Inférieure	298	205	817	1.022

Le tableau n° 598 de « l'Annuaire statistique de la France pour 1899 » (XIXe vol.) ne donne ni le nombre, ni le détail du personnel enseignant des écoles mixtes. Nous ne pourrons être taxés d'exagération si nous assignons un seul professeur congréganiste à chacune des écoles congréganistes mixtes et nous aurons ainsi à ajouter à l'ensemble du personnel professoral congréganiste de l'enseignement primaire les chiffres ci-dessous (1) :

	Écoles congrég. mixtes				
Ille-et-Vilaine	49	+	1.391	=	1.440
Côtes-du-Nord	33	+	933	=	966
Finistère	6	+	892	=	898
Morbihan	43	+	861	=	904
Loire-Inférieure	1	+	1.022	=	1.023

Si l'on veut comparer les enseignements laïque et congréganiste, nous ne pouvons trouver les éléments complets du parallèle dans « l'Annuaire statistique de la France » que pour l'année scolaire 1893-94, car, chose étrange, les bureaux de statistique ne suivent malheureusement pas chaque année les mêmes méthodes de classification : chose bien plus étrange encore, les rapports des inspecteurs d'Académie, rapports il y a quelques années fort complets, bourrés de chiffres, très clairs, sont depuis 1897 de plus en plus laconiques et évasifs. Quoi qu'il en soit, on trouvera, à la page 37, ci-contre, ce tableau comparatif.

Ne concluons pas encore et voyons l'enseignement primaire donné aux cours des années scolaires 1892-1893 et 1897-1898 dans les écoles laïques et congréganistes primaires élémentaires et supérieures, écoles mixtes et maternelles ; tout aussitôt va apparaître, pour ce laps de cinq ans, la progression du mouvement clérical dans l'enseignement :

DÉPARTEMENTS	ENSEIGNEMENT LAÏQUE				ENSEIGNEMENT CONGRÉGANISTE				Écoles laïques en plus (+) ou en (moins) en 1898	Élèves d'écoles laïques en + ou en — en 1898
	1892-1893		1897-1898		1892-1893		1897-1898			
	Écoles	Élèves	Écoles	Élèves	Écoles	Élèves	Écoles	Élèves		
Ille-et-Vilaine..	462	39.664	490	40.750	515	67.676	560	66.653	— 70	— 25.903
Côtes-du-Nord.	691	57.371	413	48.661	753	59.750	435	50.365	+ 318	+ 9.385
Finistère......	726	81.685	267	42.648	720	82.883	291	46.981	+ 429	+ 35.902
Morbihan.....	176	58.497	399	49.057	495	41.621	436	54.184	+ 59	— 13.563
Loire-Inférieure	181	47.856	344	50.177	509	49.861	298	48.917	+ 211	+ 944
Totaux...	2.839	265.079	1.913	231.327	3.022	300.791	2.020	267.100	en plus 1.002	en plus 33.691

(1) Chiffres portés à la 2e colonne du Tableau de la page 33.

L'Enseignèment, année 1893-94

(d'après l'*Annuaire Statistique de la France*)

		ILLE-et-VILAINE		COTES-du-NORD		FINISTÈRE		MORBIHAN		LOIRE-INFÉRIEURE	
		Établissements	Élèves	Établissements	Élèves	Établissements	Élèves	Établissements	Élèves	Établissements	Élèves
ENSEIGNEMENT LAIQUE	Lycées de garçons	1	519	1	320	2	1.056	2	588	1	959
	» » jeunes filles	»	»	»	»	1	136	»	»	1	202
	Collèges communaux	2	268	2	285	3	1.037	2	192	1	212
	Écoles primaires	126	36.939	590	50.316	647	73.115	401	33.408	419	41.925
	Écoles mixtes	32	1.812	94	6.221	60	4.030	61	3.139	11	773
	Écoles maternelles	4	913	7	807	19	4.540	11	1.950	21	2.161
	TOTAUX	465	40.451	694	57.979	732	83.914	480	39.277	487	49.232
CONGRÉGATIONS	Institutions et Collèges	70	13.695	61	33.210	156	50.370	64	36.905	76	26.850
	Écoles primaires	464	58.734	344	10.003	231	36.398	313	38.655	307	41.980
	» mixtes	53	4.563	36	4.061	7	727	41	4.033	1	95
	» maternelles	28	4.379	33	4.597	29	5.523	45	6.403	36	5.102
	TOTAUX	615	111.371	474	81 871	423	93.018	463	85.996	420	77.027
Différences :	Établissements laïques en +	»	»	+220	»	+309	»	+ 17	»	+ 67	»
	» en —	—150	— 70.921		— 23.892	»	— 9.101	»	— 16.719	»	— 27.795

Soit pour la Bretagne :

2.858 établissements laïques fréquentés par 270.853 élèves.
2.395 » congréganistes » 449.283 »

Quels sont les résultats de cette concurrence faite aux écoles laïques par les congrégations?

Ceux-ci :

1° D'après le 24e volume de *la Statistique annuelle de la France* pour l'année 1894 : pour 23.936 mariages, soit 47.872 hommes et femmes, les illettrés ne sachant ni lire, ni écrire, se répartissent ainsi :

DÉPARTEMENTS	HOMMES	FEMMES	ENSEMBLE
Ille-et-Vilaine	443	663	1.106
Côtes-du-Nord	1.030	1.467	2.497
Finistère	1.548	2.340	3.888
Morbihan	1.080	1.396	2.476
Loire-Inférieure	501	757	1.271
	4.605	6.623	11.228

Soit presque le quart de la population matrimoniale des cinq départements en l'année 1894!

2° D'après les travaux des conseils de révision, le nombre des illettrés pour les classes 1888, 1892, 1897 (je prends à dessein des périodes quinquennales) n'a pas subi une décroissance que l'augmentation annuelle des écoles congréganistes depuis 1861 aurait pu faire prévoir :

DÉPARTEMENTS	CLASSE 1888	CLASSE 1892	CLASSE 1897
Ille-et-Vilaine	647	564	296
Côtes-du-Nord	1.319	828	567
Finistère	1.595	1.148	1.077
Morbihan	1.582	1.261	1.266
Loire-Inférieure	633	411	275

En 1898, le nombre des jeunes gens de la classe 1887 ne sachant ni lire ni écrire ayant été de 16.454 pour toute la France, le Finistère et le Morbihan (la Bretagne bretonnante) ont, avec le chiffre de 2.343, donné plus de *un sixième* d'illettrés.

Ces chiffres n'ont-ils pas une éloquence navrante? et la Bretagne a-t-elle fait un grand progrès intellectuel depuis 1880 par exemple, alors que cette année-là, dans le département du Finistère, rien que parmi les enfants de treize ans complètement privés d'instruction, on comptait

2.008 garçons et 3.678 filles, soit 5.686 pauvres êtres dont la plupart fréquentaient plus ou moins les écoles congréganistes où l'enseignement se bornait à l'étude du catéchisme, du catéchisme breton! En revanche, et en conséquence aussi, la criminalité nous donnait dix ans plus tard cet effrayant stock de condamnations (extrait de l'*Annuaire statistique* pour 1891) :

DÉPARTEMENTS	En Cour d'Assises	En Correctionlle	Délits contre les mœurs	Mendicité	Vagabondage	Coups Rebellion	Tapage nocturne Ivresse Voies de fait	ENSEMBLE
Ille-et-Vilaine ...	88	2.604	37	177	530	576	1.214	5.226
Côtes-du-Nord ...	29	1.732	18	225	157	411	1.083	3.655
Finistère	55	3.195	51	103	103	601	4.601	8.709
Morbihan........	46	1.834	28	71	30	560	1.614	4.183
Loire-Inférieure..	55	2.995	42	213	131	618	2.469	6.523

IV

Dans la *Bretagne païenne* comme dans la *Bretagne alcoolique*, j'ai dit l'ordinaire sagesse et la louable prudence dont sont empreints les conseils et les ordres que les prélats chefs des diocèses bretons ne cessent de prodiguer à leur clergé; mais, j'ai démontré aussi, avec toutes preuves à l'appui, le peu de cas que le prêtre breton fait des paroles de son évêque, lequel n'est jamais qu'un étranger pour ces singuliers recteurs et desservants.

Voici, par exemple, quelques extraits d'une excellente « lettre circulaire » de l'évêque de Vannes, Mgr Latieule, adressée au clergé de ce diocèse « à propos des écoles, des catéchismes, de la confession des enfants :

... Vous ne ferez jamais trop en faveur des écoles catholiques, mais restez toujours vis-à-vis des autres écoles, dans les limites de la justice et de la plus entière charité.

... La justice réclame de ne rien dire, de ne rien faire qui puisse porter atteinte à la considération des écoles publiques.

... Ne rendons pas les instituteurs responsables d'une loi qu'ils n'ont pas décrétée et ne portons jamais en chaire, ni dans notre ministère sacré, des récriminations stériles et irritantes.

... Que nos écoles privées méritent le beau nom d'écoles libres. Que les enfants y viennent, que les parents les y envoient librement. Qu'ils sachent bien que nous ne prétendons leur faire ni violence ni contrainte.

... S'il faut qu'un pasteur, vrai père, soit très bon pour les enfants des écoles libres, soyez dix fois père, cent fois bon, vous ne le serez jamais assez pour les autres. Laissez tomber sur eux à l'occasion les paroles les plus affectueuses et les plus encourageantes; qu'ils s'aperçoivent que vous les aimez, eux aussi, que vous êtes, que vous serez toujours, et en tout, un

pasteur plein de charité. Jamais une parole capable de leur fermer le cœur, jamais un reproche à leur adresse ou à celle de leurs parents. Sont-ils coupables en quelque chose? Dans leur droiture native, ils ne comprendraient pas vos sévérités et vos rigueurs.

... Nous vous connaissons trop, nous vous avons placés trop haut dans notre estime pour croire à ces rigueurs supposées, à ces refus systématiques d'absolutions, préjugeant la conscience du pénitent et dont on voudrait charger quelques-uns d'entre vous. Avec l'Église, avec les saints docteurs, vous réprouverez comme nous tout ce qui serait de nature à vexer les consciences et à les éloigner, contre toute justice, du plus miséricordieux de tous les sacrements.

Mais il y a loin des préceptes évangéliques aux actes des gens d'église! Voici comment le clergé obéit à de telles circulaires. Que le lecteur se dise bien que je ne fais que ramasser au hasard une poignée de *faits récents* et *indiscutables*, une simple poignée, car, aussi bien des volumes ne suffiraient pas s'il me fallait énumérer les abus de pouvoir, les exactions, les diffamations, les violations des lois civiles et religieuses dont se rendent chaque jour coupables tant de prêtres et tant de congréganistes bretons.

Je puise donc dans mes correspondances, dans des collections de journaux bretons, dans mes souvenirs :

A *Questembert* (arrondissement de Vannes), comme dans maintes autres bourgades, la tolérance n'est qu'un vain mot et il faut montrer patte blanche pour obtenir l'absolution de messieurs les ministres du culte. Tant pis pour les pères de famille qui envoient leurs enfants aux écoles laïques! Cet acte est considéré ici comme un crime.

Allaire (arrondissement de Vannes). — Par ici le jubilé donne en plein et toute la population suit les exercices avec ferveur. Il est venu deux ou trois charretées de prêtres étrangers pour l'occasion, tous bons vivants : trogne rubiconde, ventre replet. Il y en a cependant un tout petit qui ne vaut pas pipette; c'est un gars de Pleugriffel, de la circonscription de Rohan. Celui-là quand on entre au confessionnal et avant même qu'il ait ouvert le tiroir qui le sépare du pénitent, pose à brûle-pourpoint cette question : « A quelle école envoyez-vous vos enfants? »

Si c'est à l'école laïque, immédiatement la machine se referme et le malheureux père de famille en a fini de jubiler.

Cléguer (arrondissement de Lorient). — On n'est pas du tout content de M. le recteur [a Cléguer, parce qu'il a deux poids et deux mesures pour les examens de la première communion. Ainsi, il n'admet pas les enfants des écoles laïques quoiqu'ils connaissent mieux leur catéchisme que ceux des écoles dites chrétiennes qui ont été naturellement tous admis. Il y a à cela une bonne raison : c'est M. le recteur en personne qui enseigne le catéchisme aux élèves du « bon » frère, ce dernier ayant refusé de le faire.

Est-il vrai, d'autre part, que notre pasteur cherche à accaparer les élèves des écoles laïques en leur promettant de leur donner leur première communion à dix ans (au lieu de 11 ans) s'ils vont à l'école congréganiste?

C'est grâce à ces manœuvres et à des menaces aux fermiers des châtelains que l'école des frères réussit à maintenir son effectif.

Rappelons à ce propos un fait révoltant qui se passa au commence-

ment de l'année dernière, dans l'arrondissement de Châteaulin et que M. Ferrero rapporta ainsi dans le *Bulletin des Instituteurs de France* :

J'ai reçu ces jours derniers, d'un village reculé de Bretagne, des lettres me racontant comment, en ce pays, le clergé entend la liberté de l'enseignement. Un fermier, père de sept enfants, envoyait ceux de ses fils qui pouvaient fréquenter l'école chez l'instituteur laïc; le chemin à parcourir était moins long que pour se rendre chez les frères de la doctrine chrétienne; de plus, aucune rétribution n'était réclamée; cela ne faisait pas l'affaire de la gent enfroquée; aussi, lorsqu'arriva l'une de ces nombreuses fêtes que célèbre l'Eglise, où les chrétiens honorent leur dieu en l'avalant, le fermier alla s'agenouiller au tribunal de la pénitence, le recteur refusa carrément l'absolution au pénitent, s'il ne promettait, séance tenante, d'envoyer ses fils à l'école congréganiste. La peur de l'enfer agissant, le fermier promit tout ce que voulait Monsieur le curé et les gars prirent le chemin de l'école des ignorantins où une rétribution scolaire est exigée. L'instituteur laïc reprocha justement à ce père de famille sa faiblesse en cette circonstance; le benoît ensoutané apprit la démarche de l'instituteur et s'en vengea en le faisant déplacer.

Ceci se passait, il y a quelques semaines seulement, dans le Finistère, où l'aimable M. Collignon est préfet.

Il peut paraître excessif que des fonctionnaires soient ainsi livrés au caprice d'un clergé haineux et passionné. Il en est cependant ainsi dans ce pieux pays breton où l'on ne peut faire un pas sans se heurter à des moines de toutes robes, où les prêtres sont maîtres absolus.

Un siècle après la Révolution, c'est encore le pays des chouans, en guerre contre toute idée de progrès, hostile à toute émancipation, cristallisé en sa rêverie d'un autre âge.

Autron parson, monsieur le curé, est tellement maître que bien des mairies bretonnes, pour ne pas dire les deux tiers, ne sont que les prolongements des sacristies. Dans une commune du Finistère, un conseiller municipal répondait, l'an passé, à l'instituteur qui faisait une demande de crédit pour les indigents :

— Une subvention? J'en voterais plutôt une pour supprimer vos écoles

Et ce même conseiller promettait une pièce de cinq francs aux élèves de l'école laïque qui n'obtiendraient pas leur certificat.

A Bohal, petit bourg situé tout près de Malestroit, arrondissement de Vannes, c'est un curé insolent qui, l'an dernier en mai, répondait ainsi à l'institutrice laïque venue lui faire visite.

— J'espère que votre fonction se bornera à garder les quatre murs.

Et quelques jours après, il refuse tous les élèves de l'institutrice, sauf un garçon, aux examens de première communion.

Loyat (arrondissement de Ploërmel). — ... Des élèves de Loyat, trop éloignés du chef-lieu de leur commune se rendent en classe à Guilliers, les uns aux écoles laïques, les autres aux écoles congréganistes.

Lors de l'examen de la première communion, M. le recteur de Loyat n'a pas voulu interroger les enfants fréquentant les écoles laïques de Guilliers, et les a renvoyés en bloc.

Inutile de dire que les élèves des écoles congréganistes ont été tous admis, quoique n'allant pas au catéchisme dans leur commune : ils étaient autorisés à suivre le catéchisme à Guitliers.

Les élèves de l'école laïque, au contraire, étaient tenus de se rendre deux fois par semaine au catéchisme à Loyat : ce qui leur faisait perdre deux jours de classe par semaine.

Exiger des élèves qui fréquentent les écoles laïques de se rendre au catéchisme deux fois par semaine, à une distance de 6 kilomètres — 12 kilomètres aller et retour — puis les renvoyer ensuite sans examen lors de la première communion, c'est, il me semble, abuser de la bonté des gens.

Rappellerai-je ce curé de Bury (Morbihan) qui refusa l'extrême-onction à une vieille grand'mère à l'agonie parce que les petits-enfants de celle-ci allaient à l'école laïque ? Mais celui-là du moins fut déplacé. Partout, en Bretagne, nous constatons — l'Inspecteur d'Académie du Finistère le constatait aussi dans son rapport à la fin de l'année dernière — nous constatons le refus des sacrements, les vexations, les boycottages et les diffamations employés par les prêtres et les congréganistes comme moyens de lutte contre les écoles laïques.

Rappellerai-je la protestation que MM. Jean Palliern, Yves Le Roux et Mme Anna Le Corre, pères et mère de famille habitant Langonnet, adressaient le 5 novembre 1898 à leur évêque pour protester contre le vicaire de leur paroisse l'abbé Goubin qui leur avait *publiquement* refusé la communion parce qu'ils envoyaient leurs enfants à l'école communale ?

Les catholiques bretons eux-mêmes en ont assez et de leurs prêtres et de leurs « bons frères » et de leurs « bonnes sœurs » et si l'intérêt, la passion du gain ne guidait pas tous leurs actes il y a longtemps que la Bretagne serait débarrassée de cette huitième plaie, le cléricalisme ! Mais, abbés, recteurs, frères, moines, sœurs décident des clientèles et alors... adieu tout courage, tout respect de soi-même.

Elles abondent ces protestations de catholiques bretons à leurs évêques. Je citerai encore celle d'un certain nombre de mères de famille de Saint-Geraud (Morbihan) adressaient en avril 1899 à l'évêque de Vannes pour protester contre leur curé et son vicaire qui leur refusaient non seulement l'absolution mais même la confession parce qu'elles avaient laissé leurs petites filles à l'école laïque au lieu de les envoyer chez des religieuses venues depuis quelques jours à peine s'installer à Saint-Geraud.

Mais revenons encore à des faits plus récents, datant de quelques mois :

Spézet, arrondissement de Châteaulin. — ... Le presbytère de Spézet mène depuis longtemps une campagne à fond de train contre les institutions républicaines et par les refus de confession et de communion le curé espérait de bons résultats.

Des sœurs venant de s'établir ici dans un établissement superbe, il s'agissait de leur amener des élèves, tâche difficile car l'institutrice laïque habite

depuis longtemps notre localité et a eu comme élèves les mères de famille d'aujourd'hui.

Aussi, le dimanche, en chaire, le curé traitait-il notre institutrice de démon et déversait sur elle les plus méchantes insinuations. Mais tout à une fin et ce curé vient de voir son traitement supprimé.

Loin de désarmer, ce sacerdote continue de plus belle ; trois semaines après on nous écrit :

L'institutrice laïque n'a plus le droit de mettre des bancs dans l'église comme les congréganistes, pour faire assister ses élèves aux offices. Du moins, elle croyait pouvoir faire comme tout le monde en payant, mais le recteur lui fit signifier par son bedeau, à elle et à ses 75 élèves qu'il leur était défendu de mettre des chaises à l'église, même en payant.

A la suite de cette monstrueuse algarade 21 conseillers municipaux sur 23 ont signé une pétition énergique demandant le renvoi du recteur.

Même aventure, précédemment en 1898, 1899, 1900, à Tréguier (*Indépendance bretonne*, 14 nov. 1900) où cela devient tragi-comique, et en 1901 et ces mois derniers dans une foule d'autres paroisses.

Audierne. — A l'issue de la grand'messe, le jour de la Fête-Dieu (juin 1901) la procession sortait comme d'habitude de l'église : les enfants des écoles communales des filles, sous la conduite de leurs maitresses l'attendaient au passage avec leurs étendards près du reposoir. Tout à coup, il se produit un tumulte; c'est M. le recteur qui discute avec la directrice de l'école et lui interdit de suivre le cortège avec les emblèmes de ses élèves sous prétexte qu'ils ne sont pas bénits. A noter que le recteur s'était refusé à les bénir, à moins qu'ils ne restassent à l'église.

Mais aussi pourquoi, à l'encontre de la loi et des règlements scolaires, instituteurs et institutrices laïques conduisent-ils leurs élèves aux offices ? Pourquoi dans presque toutes les écoles bretonnes (l'*Enseignement primaire* par Ant. Bott. *La Bretagne nouvelle* — mars 1901) font-ils dire la prière à la rentrée et à la sortie des classes et font-ils même réciter le catéchisme aux élèves ? « Je sais, ajoute, le directeur de la vaillante revue des Bleus de Bretagne, je sais. que dans certains centres cela se passe avec l'assentiment de l'inspecteur primaire. Instituteurs. institutrices et inspecteurs croient cette concession nécessaire pour attirer plus d'élèves a l'école publique. »

— Et surtout ne nous faites pas d'histoires avec le clergé !

Et M. Antoine Bott avoue tristement que c'est par cette phraséologie lâche que plus d'un haut fonctionnaire accueille la visite de l'instituteur breton.

V

Depuis Condorcet jusqu'à M. Rabier, en passant par les Guizot, les Duruy, les Paul Bert, les Jules Ferry et les Compayré, nos hommes politiques et nos hauts fonctionnaires de l'enseignement sont souvent — aussi justement que platoniquement, hélas ! — exalté la mission de

l'instituteur laïque, « ce modeste pionnier du progrès et de la pensée humaine! », ils ont maintes fois paraphrasé cet axiome de Liebnitz : « Celui-là qui est le maître de l'éducation peut changer la face du monde. »

Mais on n'a rien changé du tout, car la situation de l'instituteur reste précaire et son autorité est sans cesse réduite, quand elle n'est pas bafouée, par ceux-là même qui ont mission de le défendre, c'est-à-dire par les maires des communes et par les inspecteurs d'Académie eux-mêmes.

En Bretagne, et sans doute ailleurs aussi, presque toutes les fois qu'un conflit s'élève entre un instituteur laïque et un congréganiste ou un prêtre, l'Administration — préfecture, mairie ou conseil académique — laisse l'instituteur se débrouiller à sa guise à la condition qu'il ne fasse aucun bruit et l'exhorte à un calme qui doit aller jusqu'à l'oubli des injures. Et c'est ainsi que chambrées par la cure ou le château, circonvenues par le simulacre d'une majorité cléricale, les « autorités » n'encouragent pas ces admirables parias, permettent que des recteurs insolents et cupides se livrent à toutes les vexations contre eux et les laissent enfin trop souvent diffamer par ces petits journaux qu'entretiennent, si nombreux en Bretagne, les ambitions cléricales.

Je l'ai dit et je ne cesserai jamais de le répéter car on ne le saura jamais assez : pour le clergé breton, l'enseignement laïque c'est le plus mortel ennemi comme le constatait, dans un rapport sur l'*Éducation populaire en Bretagne*, Paul Guieysse qui écrivait ;

> Il n'est que trop triste de constater que, dans la majeure partie de la Bretagne, l'enseignement laïque est combattu avec une violence inouïe par le clergé, qui entretient des écoles congréganistes ou en favorise la création, partout où elles peuvent avoir quelques chances de succès. Tous les moyens de pression possibles sont employés.

On ne pardonne pas à ces bons citoyens d'inculquer aux enfants du peuple les saines idées de liberté et l'attachement aux institutions républicaines : on leur fait même un crime de n'être pas de famille exclusivement bretonne! Bien plus on leur reproche de ne pas enseigner en langue bretonne...

Un instituteur, dont on me communique une intéressante lettre, écrivait l'an dernier à l'un de mes amis : « Le clergé ne néglige rien pour combattre le français. L'an passé, un curé disait à un jeune enfant de notre école, qu'il entendait parler français : — Ne parle pas français où tu iras avec le diable! »

Ce que l'on ne saura jamais assez, c'est le nombre de congréganistes qui enseignent sans être pourvus de brevets; en 1900, dans le Finistère, les congrégations en avouaient quarante-cinq! (*Rapport de l'inspecteur d'Académie du Finistère*).

Ce que l'on ne saura jamais assez, ce sont les ruses employées par ces singuliers éducateurs pour essayer d'échapper à tout contrôle. Cela est si vrai que les inspecteurs d'Académie confondent maintenant dans

leurs « états individuels », instituteurs laïques et congréganistes ou omettent ces derniers.

J'ai prouvé comment, au profit des cléricaux et sous le regard bienveillant d'inspecteurs timorés, la neutralité religieuse — ordonnée par la loi — n'était pas observée dans les écoles laïques ; il y a plus encore : il s'est trouvé des inspecteurs d'Académie pour autoriser un chanteur ambulant — excellent homme d'ailleurs, je me hâte de le dire — à parcourir les écoles et à y chanter, en classe, des couplets dans le genre de celui-ci que je copie textuellement dans un des placards que le bonhomme vend aux bambins et aux instituteurs ; c'est le refrain d'une chanson intitulée *Yvonne la Bretonne* :

Mais Yvonne la Bretonne aimera
Autrou Doue, Guerc'hes Vari, Santez Anna;
Que l'impie pleure ou rie, quant à moi
Je garderai ma religion et ma foi.
On aura beau dire
On aura beau rire
Dam feiz a d'har groaz
Renonced, biscoaz !

Et ce placard, où s'alignent cinq chansons du même goût, porte ces titres et sous-titres : Les Nouveautés Scolaires ! *Œuvres dédiées à l'Instruction publique et autorisées par les inspecteurs d'Académie de Quimper et Quimperlé, à être chantées en classe, par J. Grobon.* (Arzano, 1899).

Ce brave Grobon, *artiste lyrique autorisé !* Petit, râblu, bedonnant, le poil dru à peine grisonnant, le menton à peu près rasé, comme il convient à l'ex-comique d' « Au rendez-vous de l'Armée » vague café-concert de Guingamp ; cet aède, guilleret et trottinant, je le revois, par les dures routes du Cap, de Pont-l'Abbé à Goulien, secoué dans sa carriole où, sous la bâche, le petit harmonium fait une grosse bosse. Je le revois, loquace et jovial, les yeux en vrilles, la pipe au bec, s'en aller sceptique, au trot menu de son bourriquot et passer de l'école communale à l'école congréganiste, chantait ici et là, les mêmes stances et les mêmes berceuses, autorisées par MM. les Inspecteurs :

Dors mon cher petit
Pendant que maman te berce
. . . .
. . . .
Depuis ce matin
Papa fait sa pêche au loin.

Mais le père va revenir et, dit cette berceuse, bleue, d'Yann Nibor,

Il va te piquer
Avec sa barbe de père
Il va te piquer
Pour te faire un peu bisquer.
. . . .

VI

Avant de conclure, qu'on me permette de citer ces passages d'une lettre que m'adressait, l'année dernière, M. F..., conseiller municipal d'un important et clérical chef-lieu de canton du Finistère. celui-là est ardemment, sincèrement républicain, c'est un de ces « bleus de Bretagne » qui, sous la direction de l'amiral Reveillère, du député P. Guieysse, de l'érudit Armand Dayot, des écrivains Henry Bérenger, Antoine Boll et de magistrats, de « bons juges », tels Nardin, Le Guiner, Kerdrain, Sevrain ou de vaillants professeurs comme J. Francès, continuent l'œuvre de Hoche et finiront bien par affranchir leur admirable pays du monstrueux joug clérical.

... Vous êtes un peu dur pour mes concitoyens, mais je dois avouer que c'est malheureusement trop vrai, et que le caractère superstitieux jusqu'au fanatisme, les habitudes d'intempérance et la croyance stupide du Breton aux jongleries de ces maudits ensoutanés, est un fait trop réel. Même ceux qui ne sont pas croyants et qui jaugent à leur juste valeur ces exploiteurs de la crédulité bretonne n'ont pas le courage de s'affranchir de ces pratiques superstitieuses.

Ils vont à la messe en gouaillant le curé et retourneront aux vêpres en se moquant du vicaire; mais ils ne pourraient s'abstenir de ces pratiques stupides. Je crois que la crainte des châtiments qu'a si bien su leur inspirer ceux qui ont encore trouvé cette ficelle pour les tenir sous le joug, fait plus que tout le reste pour les maintenir dans cette voie.

Pour vous en convaincre, il faudrait que vous puissiez assister à ce qu'ils appellent un « jubilé ». Deux sortes d'idées y sont seules agitées : les tortures de l'enfer et les joies du paradis, avec tableaux à l'appui.

Des peintures enfantées par un cerveau en délire y représentent des choses vraiment horribles et terrifiantes, et la peur fait plus sur ces natures primitives que ne pourraient faire les seules choses qu'ils devraient enseigner : l'amour du prochain, la vérité, la justice, l'égalité, l'amour du beau et du vrai

Mais cet enseignement leur serait trop préjudiciable, et tant que l'instruction n'aura pas pénétré dans les masses et ne leur aura pas permis de se rendre compte du joug néfaste qu'ils subissent, nous ne pourrons, malgré tout notre bon vouloir et nos efforts, que faire avancer bien lentement l'œuvre d'émancipation que doit entreprendre tout homme de cœur.

Cette œuvre d'émancipation, morale et sociale, a été entreprise aussi par l'Université avec les cours post-scolaires ou conférences pour adultes.

« Les cours d'adultes sont en général bien accueillis par les populations qui en comprennent l'intérêt et l'utilité; LE CLERGÉ SEUL Y EST HOSTILE, nous explique le *Rapport de l'inspecteur d'Académie sur la situation de l'enseignement primaire dans le Finistère, présenté au conseil départemental 1900*; mais un très petit nombre de communes votent des allocations aux maîtres chargés des cours; beaucoup refusent toute indemnité pour le chauffage et l'éclairage. »

Là encore, et toujours, les malheureux instituteurs ont à lutter contre l'indifférence et trop souvent l'hostilité non déguisée de municipalités entretenues par le clergé et les congrégations.

Néanmoins l'abnégation des instituteurs résiste à ces épreuves, le tableau suivant, qui ne se rapporte qu'au Finistère, le prouve :

ANNÉES	NOMBRE DE COURS		PROFESSEURS		AUDITEURS	
	Laïques	Congréganistes	Laïques	Congréganistes	Laïques	Congréganistes
1880	104	9	105	9	3.597	535
1900	288	»	556	»	10.077	»

Comme je l'ai dit plus haut, il est regrettable que les inspecteurs d'Académie ne tiennent pas soigneusement état des congréganistes, car nous eussions été heureux de savoir si le dévouement des pédagogues congréganistes se rapprochait un peu plus en 1900 qu'en 1880 du dévouement des instituteurs laïques.

* * *

J'arrête enfin cet exposé que j'ai tâché de présenter aussi complètement que faire se peut ; il faut conclure maintenant.

Devant les moyens déloyaux de la concurrence cléricale, les maîtres laïques ne sont pas suffisamment protégés. On ne se soucie pas assez du recrutement des élèves et des maîtres des écoles laïques.

Nous voyons en effet dans un très récent rapport d'un inspecteur d'Académie du Finistère qu' « une des causes de l'infériorité de la fréquentation des écoles laïques fut que jusqu'en 1888 le Finistère ne pouvait se suffire à lui-même pour le recrutement de ses maîtres titulaires, adjoints et stagiaires. Il est encore dans la difficulté où se trouve l'Ecole normale d'instituteurs à recruter des candidats (52 pour 1900, l'école devant compter 80 élèves répartis en 3 classes), l'Ecole annexe éprouvant aussi la même difficulté.

La raison de cette pénurie de candidats n'en est-elle pas, comme je le disais précédemment, à ce que la situation reste précaire de l'instituteur qui en est encore à formuler ces humbles desiderata exposés, il y a deux ans déjà, par le *Bulletin des Instituteurs* :

1° Amélioration du traitement des stagiaires porté de 900 francs à 1.100 francs ;

2° Echelle des traitements des titulaires allant de 1.200 francs à 2.200 francs ;

3° Avancement de droit tous les cinq ans et au choix après quatre ans pour un quart au moins de l'effectif, permettant ainsi à l'instituteur de jouir de 30 à 40 ans du traitement maximum ;

4° Remaniement des indemnités de résidence et une fraction de l'indemnité pour les régions dépendant de grandes aglomérations ;
5° Mise à la retraite d'office à 55 ans ; liquidation et jouissance de la pension assurée à cet âge ;
6° Unification des traitements des instituteurs et des institutrices.

Pour en revenir au début de cette étude : MM. les représentants, cléricaux et royalistes honteux, de la Bretagne font cause commune avec les perturbateurs clients ou fournisseurs de presbytères et de congrégations et poussent à la propagande par le fait et à la violation d'une loi par trop bénigne qui ne ferme en Bretagne que **55** établissements congréganistes sur les **4.032** fondés là-bas depuis **1861** alors qu'auparavant il n'en existait que **858**. Ces bons apôtres qui mettent toujours en avant les périls protestant ou juif (1), que diraient-ils si, juste mais très fâcheux retour des choses d'ici-bas, M. Combes s'avisait pour les punir de décréter la démolition de la fameuse et si élégante flèche du Kreizker à Saint-Pol-de-Léon ? Louis XIV, monarque et catholique pourtant, fit bien raser en 1673 la le superbe clocher de l'église de Lambourg dont les habitants de Pont-l'Abbé étaient si fiers ; par ce vandalisme le souverain punissait une révolte de paysans contre l'imposition du papier timbré.

Pour conclure, nous demandons, avec M. J. Francès, un des jeunes professeurs bretons les plus éminents :
1° Poursuivre avec toute la rigueur des lois tous les abus du clergé et des congréganistes, notamment en ce qui concerne leurs infractions contre les lois scolaires et les procédés vexatoires dont ils usent envers les maîtres laïques ;
2° Faire nommer l'instituteur par le recteur de l'Université et non par les préfets, lui assurant ainsi plus de stabilité et d'indépendance ;
3° Veiller à la stricte observation des décrets sur l'instruction obligatoire.

Le même enseignement pour tous.
La science à l'école.
La religion à l'église.

Austin de Croze

(1)

DÉPARTEMENTS	ÉTABLISSEMENTS	
	Protestants	Israélites
Ille-et-Vilaine........	8	Néant
Côtes-du-Nord........	»	»
Finistère................	10	»
Morbihan...............	1	»
Loire-Inférieure.......	3	»

La Prostitution et la Police des Mœurs

Les révolutions politiques et le progrès des sciences ont sans doute depuis la fin du XVIII[e] siècle modifié profondément notre droit public et notre conception des rapports sociaux, mais ils n'ont pas assez modifié les administrations qui doivent assurer la pratique quotidienne des principes nouveaux. Et si le Parlement français entreprenait, comme le firent en 1872 les Chambres anglaises, la revision des règlements contraires à l'esprit comme à la lettre des lois nouvelles, sans doute en supprimerait-il également quelque douze cents.

Cette opération amènerait, entre autres réformes, et plus d'un siècle après la déclaration des Droits de l'Homme, la suppression de l'esclavage en France.

Car il est actuellement dans ce pays une classe importante d'êtres pour qui l'esclavage existe rigoureusement, et tel qu'il ne fut jamais plus étroit en aucun temps ni en aucun lieu.

C'est la classe des prostituées.

Et il existe une autre classe d'êtres qui appliquent à ces femmes, que d'inexorables lois économiques astreignent à se vendre, une réglementation grotesquement féroce, issue de leur propre initiative.

Ou plutôt, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas à la classe totale des prostituées qu'ils l'appliquent, mais à son énorme prolétariat. Car la police se découvre avec respect devant ses patriciennes et fournit même des gardes d'honneur aux hôtels des prostituées riches.

Quels que soient les efforts des congrès et de la presse contre la police des mœurs, cette institution, pour ne plus couper aux femmes le nez, la langue ou les oreilles, reste comparable à ce qu'elle fut au moyen âge.

Mêmes procédés d'enlèvement brutaux, de coups, d'insultes, de séquestration arbitraire en des geôles puantes, humides, grouillantes de vermine, avec alimentation infecte; même délaissement des femmes quant aux soins que leur santé réclame le plus souvent après les commotions de leur arrestation ou de leur détention ou par suite de leur état de misère; soins le plus souvent brutaux dans les services de médecine ou de chirurgie où elles sont admises et dont les locaux en général seraient jugés trop défectueux pour le bétail; enfin même exploitation pécuniaire.

Le préfet de police ou le ministre de l'Intérieur déclarent périodiquement à la tribune du Conseil municipal ou des Chambres (Voir, par

exemple, le discours de M. Waldeck-Rousseau du 20 janvier 1902) que la police des mœurs n'existe plus, que les brutaux agents des mœurs sont remplacés par de paternels gardiens de la paix, alors qu'on a simplement changé leur dénomination en les rattachant à la police municipale sans changer leur mode de recrutement, et qu'on a augmenté leur nombre du contingent tout entier des agents cyclistes.

Ils déclarent qu'on va démolir Saint-Lazare et prévoient déjà les crédits de sa reconstruction en un lieu mieux isolé ; et à Saint-Lazare même on construit de nouveaux ateliers pour les filles.

Ils déclarent indéfiniment que le système actuel n'est que provisoire et ils en aggravent continuellement les formalités dolosives : telle la prescription des photographies sur les cartes, dont nous parlerons plus loin.

La question de la police des mœurs traverse en ce moment une phase intéressante. En effet, jusqu'ici toutes les tentatives faites par la police pour obtenir la consécration légale de ses actes d'arbitraire ont complètement échoué : or une Commission extraparlementaire vient d'être nommée avec mission d'étudier la question — pourtant bien éclaircie — et de proposer des mesures légales.

La conférence internationale de Bruxelles, qui met en présence abolitionnistes et réglementistes et se réunit tous les trois ans, doit, ayant déjà voté en 1899 des conclusions contraires à la doctrine médicale des règlements, se réunir de nouveau, du 1er au 6 de ce septembre et proposer, elle aussi, des mesures légales.

Nous estimons que toute mesure légale ajoutée au droit commun qui punit l'attentat à la pudeur, le détournement de mineur ou l'excitation de mineur à la débauche, ne ferait que consacrer en le déguisant le système actuel.

Les lois existantes (art. 331 à 334 du Code pénal, articles 1382 et suivants), et d'autre part, l'observation des mesures concernant le désordre ou le scandale sur la voie publique, suffisent amplement en l'espèce. On s'en contente en Grande-Bretagne et dans beaucoup de grandes villes du continent et le nombre des cas vénériens y diminue.

Observons sur le vif les procédés actuels de la police.

Des agents en « bourgeois », — qui, en dépit des soins que la préfecture prétend donner à leur recrutement, sortent tout simplement de l'armée ou du corps des gardiens de la paix dont ils ont été éliminés par des mesures disciplinaires, ou des brigades de sûreté, — parcourent jour et nuit les rues, les places, les établissements publics, les gares, à l'affût des filles notoirement connues d'eux, ou bien des racoleuses non encore inscrites, des petites ouvrières sans travail qui fréquentent les bancs des promenades publiques et qu'ils ne manquent pas alors de racoler eux-mêmes pour leur enlever tout moyen de protestation, voire même des enfants de douze ans qui leur paraissent désœuvrées, qu'on reconnait vierges à la violation officielle du dispensaire et

qu'on envoie néanmoins à Saint-Lazare, quitte à terroriser les parents s'ils réclament.

Il faut aux agents des mœurs une certaine moyenne d'arrestations, qui s'élève quand l'ouvrage presse chez l'entrepreneur de Saint-Lazare, — comme l'a reconnu M. Lecour, ancien chef de la 1re division, — et dont dépendent leurs bonnes notes. Si les arrêtées ne sont pas encore inscrites, sont « nouvelles », l'agent touche une gratification.

On conçoit à quels trafics et à quelles scènes peuvent donner lieu ces arrestations. Si la femme résiste, elle est poussée à coups de botte, assommée de coups de poing, traînée par les cheveux, fût-elle évanouie, fût-elle malade, fût-elle enceinte, et se voit gratifier d'un rapport d'attentat à la pudeur qui lui vaudra quelques mois de prison.

Elle est dès lors le souffre-douleur des bons agents des mœurs.

Elle ne « couchera plus dans son lit », sortant de Saint-Lazare le matin pour rentrer le soir au Dépôt; et bientôt, ses hardes séquestrées à l'hôtel meublé qu'elle habite, elle errera par les rues aux rares nuits de liberté, jusqu'à ce qu'elle ait gagné de quoi payer d'avance un nouvel hôtelier (1).

Voilà donc la malheureuse au poste. Là commencent, assaisonnées des injures policières, les mesures prophylactiques.

Au poste, les femmes, enfermées au violon ou conservées dans la salle des agents, suivant les dispositions du sous-brigadier de service, ont en général la faculté de faire venir du dehors quelque boisson, vin ou alcool,

---

(1) Citons, entre mille, quelques exemples d'arrestations.

Le samedi 12 avril 1902, les agents des mœurs E. et B. aperçoivent, à la terrasse d'un café débit de tabac de l'avenue d'Antin, trois filles de leur connaissance, prenant paisiblement une consommation. Ils ordonnent aux femmes de les suivre. Celles-ci refusent. Il était à peine 10 h. 1/2 du soir : les agents s'installent à la terrasse, prennent un bock et attendent patiemment leur proie jusqu'à la fermeture du café, à 1 h. du matin. Ils happent alors les femmes et dressent à l'une d'elles, qui s'était réfugiée à l'intérieur du café, un rapport de rebellion qui aurait pu lui valoir plusieurs mois de prison.

Le lendemain, le propriétaire du café est convoqué au commissariat de M. Prélat et se voit menacé d'une contravention pour défaut d'éclairage de sa terrasse. Toutefois, malgré les menaces des agents, il affirme courageusement qu'ils ont failli à leur consigne, vu les conditions de l'arrestation,et se voit renvoyé indemne ; le rapport de rébellion dressé contre la fille disparut d'ailleurs ; celle-ci encourut une peine administrative de 6 jours á St-Lazare.

Nous citons ce fait, bien qu'il n'ait eu aucune suite grave, comme topique et très courant parce que ses diverses phases ont en général des suites judiciaires, tant pour les femmes, que pour les patrons de café. Dans les quartiers populeux les agents des mœurs ne manquent jamais d'accuser lesdits patrons de transformer leur salle en repaire de souteneurs ; ce fait arriva rue Quincampoix au cours de l'année dernière ; le cafetier fut acquitté par les tribunaux.

Voici un autre genre d'arrestations.

Le 30 mars 1902, un agent arrête, avenue des Champs-Elysées, une femme de sa connaissance, assise à côté d'un monsieur bien mis. Le monsieur proteste, accompagne les agents et la femme jusqu'au commissariat de M. Prélat, passe sa carte et — c'était un avocat portant un nom des plus officiels—fait remettre en liberté sa protégée en même temps que le commissaire et les agents lui expliquent laborieusement ces procédés d'arrestation. Le lendemain d'ailleurs la même femme était reprise et particulièrement bousculée.

qu'elles absorbent en un verre *commun* : première mesure contre la contagion.

Elles passent la nuit pêle-mêle, les propres et les sales, les galeuses, les pouilleuses, les eczémateuses et celles qui ne le sont pas ; d'infects « paniers à salade » les emportent : vers deux heures du matin, pour celles munies de leur carte, le lendemain à une heure et demie seulement, et à jeun, pour celles qui l'ont oubliée ou qui n'en ont pas encore, comme Mme de Sebastiani, Mme W.., etc., c'est-à-dire après que le commissaire soit venu les déclarer de bonne prise (1).

Toute la nuit les sinistres véhicules déversent au dépôt spécial de la préfecture de police leur cargaison. On peut obtenir la permission d'assister à ce lamentable spectacle à la condition de s'engager à le « regarder de haut », selon un mot de M. Laurent.

Les femmes doivent rapidement répondre à l'appel de leur nom et, bousculées, injuriées toujours, se présenter à la « fouilleuse ». Puis elles sont remises dans la salle commune aux mains des sœurs de St-Joseph de Cluny. Il est deux heures passé. Elles courent au tas de paillasses, — infects grabats dégoûtant de vermine, de déjections, de sang menstruel, s'y affalent quelquefois, harassées, malades : celles qui disposent de 50 centimes peuvent obtenir, s'il en reste, une pistole, cellule séparée, où pullulent, comme dans la salle commune, les souris, les rats, les poux, etc.

Telles sont les mesures préliminaires, et qui d'ailleurs subsistent à St-Lazare, que prend la police pour assurer la prophylaxie des maladies contagieuses.

Cinq heures du matin : réveil. Personne n'a dormi ou si peu, les unes jouant aux cartes, les autres fumant. Aucune toilette, bien entendu. Bientôt c'est le « chocolat », infect brouet composé de quelques morceaux de choux et de carottes non nettoyés et à peu près crus nageant dans une eau puante.

C'est le régime des coupables ; la loi, qui n'a d'ailleurs rien à voir ici, n'accorde plus aux tortionnaires des prisons le brodequin ni la roue, mais elle leur laisse, outre les coups, ce qu'on pourrait appeler la *torture alimentaire*, à côté de la torture morale (2).

---

(1) Le dimanche 23 février, à 8 heures du soir, une rafle était opérée aux Champs-Elysées. D'un coup cinq femmes furent appréhendées. En arrivant au poste du Grand Palais l'une d'elles, faible et anémique, névrosée, terrifiée par l'arrestation, tomba, vomissant le sang par caillots énormes, puis s'évanouit et, au réveil, resta pendant deux heures comme paralysée, sans pouvoir articuler un son, la figure décomposée. Le sous-brigadier B. l'avait fait jeter, sans même une paillasse, sur la toile cirée des « macchabées » ; comme plusieurs agents montraient pour elle de la compassion, faisaient mine de la vouloir soigner, demandaient même sa mise en liberté il les rabroua durement. Jusqu'à 4 heures du matin, la malheureuse resta ainsi abandonnée. Le sous-brigadier C. vint alors remplacer B. et se montra plus humain. Il donna à la malade une paillasse, lui fit une couverture de son propre manteau et lui prépara un grog chaud. A 7 heures 1/2 l'officier de paix Murat, faisant sa tournée, remarqua l'état lamentable de la femme qui de la nuit n'avait cessé de cracher des caillots de sang et la renvoya enfin. Elle possédait en tout et pour tout la somme de 3 francs.

(2) Le 5 février, Marguerite T., arrêtée la veille dans le quartier de la gare St-Lazare, se

A onze heures du matin, arrive à la préfecture le sous-chef de la 3e section (2e bureau — 1re division). C'est un des fonctionnaires les plus puissants de la République.

Dans le huis-clos de son cabinet vert, s'érigeant en tribunal d'exception, il va condamner, sans appel, sans discussion, sans autre règle que son bon plaisir, sans instruction ni assesseurs ni avocat, cent cinquante à deux cents citoyennes *aux peines qu'il voudra*. Et cela en moins d'une heure, distribuant ainsi quotidiennement plus de trois ans de prison.

En cas d'absence un scribe quelconque le remplace.

Rapidement, à la file indienne, les femmes passent : le chef jette un coup d'œil sur le rapport de l'agent qui a opéré l'enlèvement et prononce son arrêt ; si la femme réclame il double la dose. Elle peut bien, une fois rentrée au dépôt, réclamer à la commission des mœurs : mais sa réclamation ou bien orale, ou bien écrite et remise ouverte à un gardien, sera, en général, sans effet, si même elle parvient à destination ; et dans tous les cas la femme peut être sûre désormais d'attentions spéciales.

Les condamnations varient en général de deux jours à quinze jours et sont quelquefois beaucoup plus importantes quoi que prétende la police ; elles pouvaient atteindre un an avant la campagne abolitionniste. Celles de deux jours se purgent au Dépôt, les autres à Saint-Lazare.

On remarquera qu'elles sont prononcées simplement pour faits de racolage, qu'elles ont lieu avant la visite médicale et n'ont aucune relation voulue avec le temps d'évolution des maladies, contrairement à ce qu'affirmait M. Waldeck-Rousseau dans son discours du 20 janvier à la Chambre.

Les retards de visite constatés par les timbres de la carte, le quartier où la femme a été arrêtée sont souvent pris en considération, mais en réalité tout dépend du bon plaisir et... des besoins de l'entrepreneur de Saint-Lazare.

Nous avons parlé de la commission des mœurs : elle se compose du Préfet de police ou plutôt d'un secrétaire le représentant, des chefs de la 1re division, du 2e bureau et de la 3e section, et se réunit tous les vendredis. Il s'y passe des scènes navrantes.

---

voit d'abord accorder la liberté par le sous-chef de bureau qui juge les filles ; puis, sur la plainte de la « fouilleuse » qu'elle avait accusée de certaines privautés, est condamnée à 4 jours d'emprisonnement.

Il était midi. Crise terrible, hémorrhagie, vomissement de sang. On la jette sur une paillasse crasseuse au dépôt. La sœur Chrysostôme qui a l'habitude de caresser les femmes à coups de clefs (de clefs de prison) estime que « c'est du chiqué », et lui refuse tout secours, alléguant d'ailleurs que c'est là une juste punition du vice.

A 5 heures, toujours comateuse, Marguerite T. est chargée par deux gardiens dans la voiture de St-Lazare où les femmes sont empilées à raison de deux par cellule.

En arrivant dans la geôle, ses compagnes la descendent sous les jurons des gardiens. On la conduit d'abord à l'infirmerie, mais le lendemain elle est renvoyée au quartier des condamnées. Quatre jours après, elle sortait, horriblement malade, fiévreuse, sans avoir cessé de cracher le sang.

La commission des mœurs a pour but essentiel d'homologuer la mise en carte d'une femme. Celle-ci est présentée par le sous-chef de la 3e section, et quelquefois dès sa première arrestation. Si elle est mineure, on prend, affirme la préfecture, quelques renseignements sur les intentions de la famille à son égard. On cite aussi des mineures qui, ne voulant point accepter leur mise en carte, ont été conservées en cellule jusqu'à *quarante jours*, le temps de devenir « raisonnables » (1).

Mise en carte, la femme est l'esclave de la police.

Partout où un agent des mœurs la rencontrera, de jour ou de nuit, il pourra l'arrêter.

Elle n'a plus le droit de sortir, elle n'a plus le droit de se loger. « Votre domicile dit-on aux filles, c'est la Préfecture ». Elle est hors la loi et on le lui répète à satiété avec d'ignobles injures; l'argent nécessaire à payer ses bourreaux (crédits du dispensaire) est inscrit au budget de la Ville de Paris, en vertu de l'art. 23 de l'arrêté du 12 messidor an VIII, constitutif de la Préfecture de Police, et qui parle ainsi du Préfet de Police :

« Il assurera la salubrité de la ville en prenant des mesures pour la « prévenir et arrêter les épidémies, les épizooties, les maladies « contagieuses... en faisant *arrêter, visiter les animaux suspects de « mal contagieux et mettre à mort ceux qui en sont atteints.* »

Ainsi « les femmes, dit Yves Guyot, ne sont que des *animaux* dont « l'abatage non seulement est admis, mais est rangé parmi les « dépenses obligatoires ! »

Saint-Louis et Louis le Débonnaire avaient ordonné l'abatage des femmes : de cruels supplices furent en vigueur jusqu'à la Révolution; la Police qui se réclame de toutes les anciennes ordonnances, jusqu'à Charlemagne, a cependant trouvé mieux peut-être de nos jours.

Les gens au cœur tendre mais d'âme bien pensante trouvent que les femmes n'ont que ce qu'elles méritent.

Voici le modeste feuillet distribué aux femmes lors de l'encartage et contenant l'énumération des devoirs de leur état.

On y remarquera, entre autres précautions hygiéniques, que les femmes ne peuvent jamais renouveler l'air de la chambre... qu'on leur refuse d'ailleurs, et qu'elles ne peuvent aller à leurs visites médicales, puisque le dispensaire est situé dans la Cité et que les ponts leur sont interdits.

D'ailleurs, sortiraient-elles « *en règle et dans l'heure* », on ne les en arrête que mieux.

---

(1) Mme Avril de Sainte-Croix raconte que tout récemment une fille de 13 ans 1/2, venue de Versailles, arrêtée et reconnue syphilitique, est mise en carte par la commission des mœurs qui s'en justifie par ce joli mot : « Que vouliez-vous que nous en fassions, elle était syphilitique. »

C'est [illegible] aussi la commission des mœurs qui, au mois de décembre 1900, envoya à St-Lazare, [illegible] en correction à Nanterre une fille de 14 ans, arrêtée en plein jour rue St-Martin par des agents des mœurs, qui la virent en conversation avec des filles en cartes, — elle [illegible] : — elle fut reconnue vierge au dispensaire. Ses parents la réclamèrent à la police qui [illegible] rendit en les priant de ne plus recommencer. Généralement, les parents pauvres, terrorisés par la police, ne réclament pas.

PRÉFECTURE DE POLICE. — 1re DIVISION, 2e BUREAU, 3e SECTION (*Modèle 49*)

Obligations et défenses imposées aux femmes publiques

Les filles publiques en carte sont tenues de se présenter au moins tous les quinze jours au Dispensaire de Salubrité pour y être visitées.

Il leur est enjoint d'exhiber leur carte à toute réquisition des officiers et agents de police.

Il leur est défendu de provoquer à la débauche pendant le jour; elles ne pourront entrer en circulation sur la voie publique, qu'une demi-heure après l'heure fixée pour le commencement de l'allumage des réverbères et, en aucune saison, avant sept heures du soir, et y rester après onze heures.

Elles doivent avoir une mise simple et décente, qui ne puisse attirer les regards, soit par la richesse ou la couleur éclatante des étoffes, soit par les modes exagérées.

La coiffure en cheveux leur est interdite.

Défense expresse leur est faite de parler à des hommes accompagnés de femmes ou d'enfants, et d'adresser à qui que ce soit, des provocations à haute voix ou avec insistance.

Elles ne peuvent, à quelque heure et sous quelque prétexte que ce soit, se montrer à leurs fenêtres qui doivent être tenues constamment fermées et garnies de rideaux.

Il leur est défendu de stationner sur la voie publique, d'y former des groupes, d'y circuler en réunion, d'aller et venir dans un espace trop resserré et de se faire suivre ou accompagner par des hommes.

Les pourtours et abords des églises et temples, à distance de 20 mètres au moins, les passages couverts, les boulevards de la rue Montmartre à la Madeleine, les Champs-Élysées, les jardins et abords du Palais-Royal, des Tuileries, du Luxembourg et le Jardin des Plantes leur sont interdits. L'Esplanade des Invalides, les quais, les ponts et généralement les rues et lieux déserts et obscurs leur sont également interdits.

Il leur est expressément défendu de fréquenter les établissements publics ou maisons particulières, où l'on favoriserait clandestinement la prostitution, et les tables d'hôte, de prendre domicile dans les maisons où existent des pensionnats ou externats, et d'exercer en dehors du quartier qu'elles habitent.

Il leur est également défendu de partager leur logement avec un concubinaire ou de loger en garni avec une autre fille, ou de loger en garni sans autorisation. Dans le cas où elles obtiendraient cette autorisation, il leur est absolument interdit de se prostituer dans le garni.

Les filles publiques s'abstiendront, lorsqu'elles seront dans leur domicile, de tout ce qui pourrait donner lieu à des plaintes des voisins ou des passants.

Celles qui contreviendront aux dispositions qui précèdent, celles qui résisteront aux agents de l'autorité, celles qui donneront de fausses indications de demeure ou de noms, encourront des peines proportionnées à la gravité des cas.

Avis important. — Les filles inscrites peuvent obtenir d'être rayées des contrôles de la prostitution, sur leur demande et s'il est établi par une vérification, faite d'ailleurs avec discrétion et réserve, qu'elles ont cessé de se livrer à la débauche.

Quant à la note philanthropique de la fin, nous ne pouvons que signaler sa douce ironie. Quand une fille en carte, ayant trouvé du

travail, demande sa radiation, un policier va, trois mois durant, enquêter chez son patron. Celui-ci, apprenant la situation de son employée, la congédie immédiatement. Les seuls refuges des filles sont les Bons Pasteurs et Cie, autres bagnes. A celui de Paris (71, rue Denfert-Rochereau), on travaille de quatre heures du matin à dix heures du soir, sans toucher un sou, et au seul prix d'une nourriture pas toujours ragoûtante ; comme boisson : de l'eau, bien entendu. Des punitions spéciales destinées à apprendre l'humilité et l'obéissance : privation de nourriture, coups, cachot, se traîner sur les genoux, frapper un certain nombre de fois le sol de son front, lécher ses propres crachats sur le parquet. Aucun soin d'hygiène intime n'est permis : pour toute hygiène morale et récréation : cantiques, prières, confessions.

Chez les Ursulines de la rue Saint-Jacques, même système. Toutefois le menu culinaire vaut une citation spéciale : pommes de terre et *vinaigre à discrétion*. Les bonnes sœurs expliquèrent au docteur Jullien de Saint-Lazare que ce vinaigre est destiné à donner appétit pour ces pommes de terre. — La mortalité atteint là, comme au Bon Pasteur, plus de 5 0/0 pendant la première année de séjour.

Donnons maintenant le règlement de 1778, œuvre du lieutenant de police Lenoir, et dont la police, voire les tribunaux font toujours le plus grand cas ; il défend tout logement aux filles et s'avère d'ailleurs ainsi en contradiction avec le précédent qui permet l'asphyxie en garni autorisé.

ORDONNANCE DE POLICE DU 6 NOVEMBRE 1778

. . . .

Article premier. — Faisons très expresses inhibitions et défenses à toutes femmes ou filles de débauche de raccrocher dans les rues, etc...

Art. 2. — Défendons à tous propriétaires et principaux locataires des maisons de cette ville et faubourgs d'y louer ni sous-louer les maisons dont ils sont propriétaires ou locataires qu'à des personnes de bonne vie et mœurs, bien famées, et de ne souffrir en icelles aucun lieu de débauche à peine de 500 livres d'amende.

Art. 3. — Enjoignons auxdits propriétaires ou locataires des maisons où il aura été introduit des femmes de débauche, de faire dans les vingt-quatre heures leur déclaration par-devant le commissaire du quartier contre les particuliers ou particulières qui les auront surpris, à l'effet par le commissaire de faire leurs rapports contre les délinquants qui seront condamnés à 400 livres d'amende et même poursuivis extraordinairement.

Art. 4. — Défendons à toutes personnes, de quelque état et condition qu'elles soient, de sous-louer, jour par jour ou autrement, des chambres et lieux garnis à des femmes ou filles de débauche, ni de s'entremettre directement ou indirectement auxdites locations sous la même peine de 400 livres d'amende.

Art. 5. — Enjoignons à toutes personnes tenant hôtels, maisons et chambres garnies au mois ou à la quinzaine, à la huitaine, à la journée, etc..., d'écrire de suite, jour par jour et sans aucun blanc, les personnes logées chez elles

par noms, prénoms, pays de naissance et lieux de domicile ordinaire sur des registres de police qu'ils devront tenir à cet effet cotés et paraphés par les commissaires du quartier et de ne souffrir dans leurs hôtels, maisons et chambres, aucuns individus sans aveu, femmes ni filles de débauche se livrant à la prostitution, de mettre les hommes et les femmes dans des chambres séparées, de ne souffrir dans les chambres particulières des hommes et des femmes prétendues mariés qu'en représentant par eux des actes en forme de leur mariage, ou en le faisant certifier par écrit par des gens notables et dignes de foi, le tout à peine de 200 livres d'amende.

Il y aurait lieu, pour donner une idée théorique à peu près complète de la réglementation de se reporter aux règlements calqués sur celui du 16 novembre 1843 « concernant les diverses opérations du service actif du dispensaire de salubrité », l'organisation de la brigade des agents des mœurs, etc. Mais ces longues instructions sont contenues en substance dans l'arbitraire et l'imbroglio des deux documents précédents.

Nous reproduisons le fac-similé de la carte délivré aux femmes.

1902

CADRE réservé *à la photographie*

Nom ....
Prénoms ....
née à ....
le ....

Les visites auront lieu *le* ...... *et le* ...... *de chaque mois.*

Lorsque la visite tombera un **dimanche** ou un **jour férié**, elle sera remise au lendemain.

Les jours fériés sont : le **1er Janvier**, le **Mardi-Gras**, le **Vendredi-Saint**, le **Lundi de Pâques**, l'**Ascension**, le **Lundi de la Pentecôte**, le **14 Juillet**, le **15 Août**, la **Toussaint** et la **Noël.**

MOIS	1re QUINZAINE	2e QUINZAINE
JANVIER...		
FÉVRIER ..		
MARS		
AVRIL.....		
MAI.......		
JUIN		
JUILLET ...		
AOUT		
SEPTEMBRE		
OCTOBRE ..		
NOVEMBRE		
DÉCEMBRE		

Les visites ont lieu tous les quinze jours ; elles ont lieu tous les huit jours dans les maisons de tolérance ; mais elles n'ont pas lieu aux jours fériés dont la police a augmenté le nombre légal.

Les cartes ont subi depuis le 1er janvier 1901 une modification : l'addition du cadre réservé à la photographie. Cette photographie doit être

fournie par la femme elle-même, en double exemplaire et être exécutée d'après la façon du service anthropométrique. Sinon : punitions supplémentaires.

L'origine de ce perfectionnement vaut d'être contée : Depuis longtemps on avait remarqué, tant au dépôt qu'à Saint-Lazare, des substitutions de personnes dans les condamnées. Parmi ces chiennes, il s'en trouvait qui, mises en liberté, alors que d'autres — malades ou ayant enfant à la maison — étaient impitoyablement condamnées.... les remplaçaient sans plus d'éclat.

MM. les policiers ont décidé de changer ça et que leur juste vindicte aurait plein effet. Ce trait montre qu'ils ne sont pas disposés encore à abandonner leur proie (1).

---

(1) Avant de continuer la revue des méfaits quotidiens de la police des mœurs, citons quelques traits relatifs à la vie d'une même femme à qui l'esprit d'indépendance, doublé d'ailleurs d'une impulsivité maladive, attira toutes les persécutions ordinaires de cette institution. Nous n'insisterons pas sur les faits particulièrement navrants qui amenèrent Z. sous la griffe de la police des mœurs. Disons seulement qu'à vingt ans, pour échapper à un mariage de raison, elle suivit à Paris un officier qui fut longtemps son ami. Là un sien oncle lui extorqua bientôt, par signature, une somme de 5.000 francs que lui avait léguée un philanthrope bien connu, en guise de prix de bonne conduite payable à sa majorité.

Lors de sa première arrestation par l'agent B. de la brigade du 8e arrondissement, le maître des filles à la 3e section de la Préfecture jugea bon de l'inscrire, alors qu'on attend généralement la troisième arrestation, et, comme elle refusait, il la fit préalablement demeurer quarante jours en cellule.

L'agent B. la persécuta ensuite particulièrement, l'envoyant à la correctionnelle par de mensongers rapports, non content des innombrables séjours à Saint-Lazare que lui et ses collègues lui procuraient.

Voici un fait dont un témoin nous a rendu compte et que déjà nous avons relaté (*Humanité Nouvelle*, nov. 1900).

Le 29 août 1900, suivie par les agents des mœurs, place du Carrousel, comme elle descendait de l'omnibus, Z. est prise d'une crise nerveuse. L'agent C. la frappe sans merci et, aidé de ses collègues, la transporte au poste. De nombreux témoins les suivent ; l'un d'eux entre et fait sa déclaration malgré les agents et laisse sa carte à Z., promettant de témoigner en sa faveur.

A peine est-il parti que cette carte lui est enlevée ; elle se voit conduire immédiatement, afin d'éviter le commissaire de police, au poste du boulevard du Palais où elle passe la nuit [illegible] couverture, et passablement malade. Le lendemain elle se voit accusée d'outrage public à la pudeur et de rebellion et le surlendemain condamnée par la 11e Chambre à 20 jours de prison cellulaire qu'elle accomplit à Nanterre.

Toutefois cette condamnation était très inférieure à ce qu'attendaient les policiers : les [illegible] sincères et douloureuses, comme chez les simples héros de Tolstoï, de leur victime [illegible] l'atténuèrent sans doute. Elle sortit de prison, squelettique, les prunelles [illegible] les cheveux poussés comme ils poussent aux morts, en proie constamment à d'horribles crises. Elle écrivit à M. Lépine une longue lettre.

Le 16 décembre 1900 nous fûmes témoins du fait suivant, narré le surlendemain par la *Petite République*. A 10 h. ½ du soir, Z. traversait la place du Carrousel en son [illegible], au bras d'un monsieur quelconque. Deux agents des mœurs connus sous les pseudonymes [illegible] de Camille et Citrouille la viennent arrêter. Elle et son compagnon [illegible]. Mais arrive par derrière l'agent Cousin. — Allons marche, dit-il et d'un grand coup de pied dans les reins il étend Z. sur le sol. Puis les agents aidés d'un gardien de la paix se mettent en devoir de transporter leur victime au poste et renvoient son partenaire horrifié. Z. criait d'abord, mais elle s'évanouit bientôt. Nous vou-

Rejoignons la théorie des esclaves qui, pourvues de leurs condamnations, passent sans transition du bureau de la 3e section, aux spéculums du dispensaire.

Les choses vont là non moins rapidement. D'abord, comme les médecins du dispensaire aiment la propreté, les filles doivent, avant de se préparer à leur examen, se laver toutes à la file *dans la même cuvette*, dont elles changent l'eau au moyen d'un robinet. L'opportunité de cette mesure n'échappera à personne, surtout si on se rappelle que Ricord a établi qu'une seule goutte de pus vénérien diluée dans un verre d'eau, suffit à assurer la contagion.

Un agent de police muni d'un registre, appelle les noms et prend les cartes pour les estampiller, les « taxer », — c'est le mot consacré, sans doute parce que les filles payaient et paient encore, dans certaines villes, 3 francs par visite.

Or, voici comment se passe cette visite : un jeu de spéculums de dimensions diverses plongent dans un même pot de vaseline. Dès que l'un d'eux a servi, la « panseuse » l'essuie sommairement d'une serviette qui *servira pour tous*, le replonge dans la vaseline, et... il attend une autre patiente.

« M. Routier de Bullemont, rapporte Yves Guyot dans son admirable livre *la Prostitution* (1), p. 293, disait un jour devant moi, pour vanter l'habileté de M. Clerc, le médecin en chef du dispensaire, qu'il visitait *cent vingt femmes à l'heure*, deux par minute ! »

Ce sont également les chiffres donnés par la police, par exemple par M. Carlier (période de 1855 à 1870). — Rien n'est changé depuis. Condamnées en moins d'une heure, cent femmes sont également visitées en

---

lûmes nous interposer et suivîmes le convoi au poste où Z fut durement jetée sur les dalles. Pendant notre déclaration nous eûmes d'ailleurs à subir les injures et les menaces des policiers. Z put se relever, demanda à boire et lança le reste d'un gobelet d'eau à la tête d'un sous-brigadier, disant : « Je ne serai pas cette fois condamnée pour rien ». Elle fut immédiatement rouée de coups. Plus de six semaines après, lors du jugement elle en portait encore les traces et le coup de pied de l'agent Cousin l'empêchait encore de descendre les escaliers de Saint-Lazare sans être soutenue.

Le lendemain de son arrestation, elle voulut réclamer auprès du commissaire de police, mais ce fonctionnaire l'injuria cependant qu'un agent zélé lui crachait à la figure.

Elle fut l'objet de l'accusation classique d'outrage à la pudeur et aux agents, voire de rébellion et coups envers ceux-ci. Le service des mœurs sut nourrir son dossier, car la préfecture de Police, elle aussi a son 2e bureau et ordonna sur nous-mêmes plusieurs enquêtes où, à défaut, d'autres accusations, nous fûmes honoré du titre d'individu louche. Z, condamnée d'ailleurs en dehors de notre témoignage, eut six mois de prison.

Sa peine finie et après de longues et douloureuses péripéties que nous ne narrerons pas, Z., qui travaillait assidûment depuis plus de trois mois et qui était munie d'excellentes références, sollicita sa radiation. Elle fut alors spécialement filée, et, le 5 août dernier, elle fut arrêtée au sortir d'un café de l'avenue d'Antin, où elle avait apporté un chapeau confectionné par elle. Ses réclamations causèrent de nouvelles enquêtes dont elle attendit cinq jours durant le résultat sur les planches du dépôt. Elle ne dut sa libération qu'à une intervention spéciale, sortit presque folle et est encore malade, sans aucun espoir d'échapper à ses bourreaux.

(1) Fasquelle, 7e édition, 3 fr 50.

moins d'une heure. Aussi personne ne conteste : 1° l'inefficacité de cette visite pour reconnaître les maladies : 2° les nombreuses contagions qu'elle détermine, comme le bon sens l'indique et comme M. Fournier le reconnaît. C'est là une des principales cause de l'augmentation de la syphilis.

Il faut dire aussi à la louange des médecins du dispensaire que, souvent, ils se contentent de jeter un coup d'œil sur les muqueuses buccales.

Nous n'insisterons pas sur les révoltes, les crises nerveuses, etc. qui se produisent en ce repaire du viol policier. Les agents sont là, et les bonnes cellules, qui mettront à la raison les récalcitrantes.

Les femmes reconnues malades, qu'elles proviennent des rafles de la veille ou qu'elles soient retenues à leur visite bimensuelle, iront à St-Lazare où elles seront traitées, non comme des malades, mais comme des coupables, soumises, quoi qu'aient pu faire en cela les médecins de l'hôpital-prison, à une nourriture débilitante, bien faite pour annihiler toute résistance organique au développement de la maladie. Avant la campagne abolitionniste les soins donnés à St-Lazare tenaient plus de la main du bourreau que de celle du médecin : il y aurait encore beaucoup à dire, mais il faut toutefois reconnaître certaines atténuations. D'ailleurs, une fois guéries, les femmes n'ont plus à subir, dit-on, aucune punition, pour avoir été malades. Cette coutume existe encore dans certains régiments.

Iront aussi à St-Lazare les condamnées de la 3e section. Vers 5 heures les voitures cellulaires les emportent pêle-mêle, à la sombre bastille du Faubourg St-Denis, celle dont M. Léo Melliet demandait le 20 janvier à la Chambre la suppression.

Pendant les chaleurs de l'été, une bonne partie des femmes, descendant des voitures méphitiques, où elles étouffent, dans les cours glaciales de la géhenne, s'évanouissent ; mais les esclaves ont la vie dure : on n'y prend pas garde.

Un gardien appelle les noms et demande les domiciles : il inscrit le tout. Il faut noter immédiatement que ce gardien constitue à lui tout seul — comme le sous-chef de la 3e section — un autre tribunal d'exception, mais qui fonctionnera à la sortie des condamnées.

A ce moment, en effet, le même gardien redemande aux femmes les mêmes renseignements et au cas où celles-ci, qui ne tiennent pas à signaler leurs véritables domiciles à la police, se trompent, il les renvoie en prison... jusqu'à ce qu'elles se soient rafraîchi la mémoire, et sans autre vérification d'ailleurs. Le 5 avril 1902 une femme fut retenue 24 heures parce qu'elle ignorait dans quel arrondissement se trouvait sa rue.

Une fois inscrites au greffe de St-Lazare, les femmes sont fouillées et passent dans la 2e section qui leur est réservée dans les *cours*.

Elles sont réparties en quatre ateliers froids et nauséabonds ; il n'en existait jusqu'à cette année que trois ; mais on est tellement disposé à démolir St-Lazare *qu'on vient d'en construire un quatrième.*

Là les femmes travailleront sous la surveillance, rien moins que maternelle, des sœurs de St-Joseph de Cluny qui, à la moindre incartade, les enverront au « jetard » ou cellules de correction, situées sous les combles.

Toutefois on entre aisément dans les bonnes grâces, des servantes du Seigneur par quelques offrandes sagement multipliées, que celles-ci savent adroitement provoquer : pour mettre un cierge à la chapelle, pour revenir à la vertu, pour l'âme de telle femme morte à la prison, pour « boire la gobette » ou verre de vin de la cantine, dont les bonnes sœurs se contentent d'empocher le prix. — Les femmes qui n'ont pas d'argent ne peuvent obtenir que rigueurs et c'est souvent une cause de désordre dans le désordre. Nous ne disons pas tout...

Ajoutons que parmi les sœurs, les débutantes s'efforcent d'être justes et compatissantes ; mais elles se voient rabrouées par les vieilles.

On se couche à 7 heures en des lits à paillasse ou sur des paillasses sans lit quand le contingent habituel est dépassé. On se lève à 4 h. 1/2; autrefois le cri de « Vive Jésus » était le signe du réveil ; maintenant c'est le signe de la croix suivi de cantiques.

A quoi travaillent les femmes de St-Lazare ? On n'a pas encore établi pour elles le *tread mill* ou roue à marcher de nos anciens bagnes métropolitains, comme le demandait la police. Il existe un entrepreneur de travaux de couture. En janvier et février dernier, avant les expositions de blanc des grands magasins, on amenait à St-Lazare, tous les jours, de 80 à 100 femmes ; les ateliers qui en renferment ordinairement 40 en contenaient une centaine, renouvelées tous les 4 jours en moyenne, serrées comme des sardines : les pouilleuses, les galeuses et les propres.

Un seul atelier envoya d'une fois aux magasins du Printemps quelques jours avant l'exposition de blanc (3 février) 56 paquets de 12 paires de drap chacun. Une femme gagne 4 sous pour ourler un drap, après avoir payé de sa poche fil et aiguille, mais la moitié, soit 2 sous, appartient de droit à l'Administration.

Quand les expositions de blanc furent terminées les paniers à salade n'amenaient guère qu'une vingtaine de femmes par jour ; un jour le 7 mars, sept seulement ; le reste était mis en liberté à la Préfecture ou conservé seulement 2 jours au Dépôt.

A St-Lazare les légumes servis au bouillon du matin comme à la soupe de quatre heures sont d'infects résidus de greniers où rats, souris et calendres ont laissé plus de déjections que d'albumen ; à St-Lazare, boulangerie centrale des prisons de la Seine, le pain est immangeable ; la viande, donnée le dimanche seulement, est le plus souvent pourrie et les femmes sortent malades (1).

(1) Le dimanche 7 juillet 1901, les 300 femmes que contenaient les ateliers de Saint-Lazare furent malades après avoir mangé le bœuf pourri qu'on avait bien voulu leur octroyer ce jour-là. La même chose était arrivée les deux dimanches précédents.

Réclamation ; les sœurs font miroiter la cellule de punition ; le directeur répond aux femmes qu'elles n'en « ont pas autant à manger au dehors ».

Aux réclamations qu'elles formulent à ce sujet on répond : « C'est trop bon pour vous ».

Néanmoins à la suite des réclamations du mois de novembre dernier, les cuisiniers furent remplacés par des sœurs : toutefois cela seul ne saurait modifier la qualité des matières premières.

Les prisonnières peuvent, il est vrai, se procurer, à des prix exagérés, quelque supplément de nourriture et de boisson à la cantine ; mais, souvent elles manquent d'argent et celui qu'on peut leur envoyer du dehors ne leur parvient pas toujours. Elles peuvent aussi avec la permission des sœurs, lire le *Petit Journal* qu'on leur passe en fraude, pour dix sous (1).

Enfin la sortie même de cette géhenne ne s'accomplit pas sans de multiples vexations ; les condamnées de plus de 4 jours repassent par le Dispensaire, les autres sortent directement. Outre les punitions encourues, comme nous l'avons dit, pour erreur dans la répétition des renseignements donnés à l'entrée, les femmes seraient également punies si elles ne prenaient toutes la direction de la Porte St-Denis ; sans doute pour que les matrones du quartier les puissent plus aisément insulter, comme les gavroches les insultèrent à l'heure de « l'embarquement » dans le panier à salade, au poste de leur arrestation.

Voilà donc la femme rejetée au trottoir un peu plus affaissée, un peu plus désemparée et qui, souvent, ne retrouvera plus la chambre d'hôtel contenant ses hardes, incapable qu'elle est d'en solder le retard. Le soir même, avant peut-être, elle sera de nouveau arrêtée et regravira le calvaire; il arrive aux femmes poursuivies par la haine des agents d'être un mois entier « sans coucher dans leur lit », grâce à une suite de condamnations de quatre jours.

La femme descend alors la spirale du désespoir, cherche de vaines consolations dans l'alcoolisme et souvent — but suprême de la police — ne voit plus qu'un refuge, un tombeau, la maison de tolérance, repaire de l'alcoolisme obligatoire, de brutalités odieuses, et foyer le plus actif d'infection vénérienne (2), mais où du moins les agents ne la pourchasseront pas.

E. Skandha.

---

(1) Les sœurs de Saint-Lazare pratiquent encore un autre petit commerce.

Chaque jour, entre 11 heures et 2 heures, alors que la « cheffesse » va faire son rapport, [illegible] les punitions, ou pendant le déjeuner de celui-ci, certaines [illegible] chargées de provisions de bouche qu'elles revendent à leurs [illegible] ou « soubrettes » et celles-ci aux condamnées.

(2) M. [illegible], maire de Salins-du-Jura, qui fit fermer, malgré les menaces du part [illegible], la maison de tolérance, a présenté le dossier complet de cette [illegible] Droits de l'Homme à Paris.

On y [illegible] de police de Salins exigeait sa chambre particulière au [illegible] par mois de la maison et que ses grosses factures étaient payés par la [illegible]. Le [illegible] qui dut à un certain moment le remplacer lui écrivit pour con[illegible], exposant que la sienne ne lui valait que 40 francs par mois.

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

L'échec de l'impérialisme. — Le couronnement d'Édouard VII, a valu à M. Chamberlain un échec et un mécompte. Cette déconvenue, au reste, mériterait à peine qu'on en parlât, si elle ne marquait une date dans l'histoire de la politique britannique et si elle n'atteignait à la fois le grand homme de Birmingham, le parti actuellement dominant Outre-Manche et un système fédératif qui depuis 1890, a fait quelque bruit dans le monde.

Il s'agit de la doctrine de la plus grande Angleterre, née sans doute des appétits d'un Beaconsfield, adoptée par Charles Dilke, puis tombée aux mains des unionistes, et prônée aujourd'hui par la quasi unanimité des conservateurs et par un fort contingent de radicaux et de libéraux. Car si M. Chamberlain est le chef en titre de l'impérialisme, lord Salisbury et M. Balfour s'étaient inclinés devant ses aspirations, et lord Rosebery n'en avait nullement discuté la formule. On peut dire qu'à la veille du couronnement le fédéralisme anglo-saxon, c'est-à-dire le rapprochement de toutes les communautés anglo-saxonnes pures — métropole et colonies — était la thèse souveraine chez nos voisins : elle exprimait aussi bien leurs tendances présentes que le risorgimento celles des italiens de 1848 à 1870 ou l'unification et le pangermanisme, celles des Allemands entre la réunion du Parlement de Francfort et le traité du même nom.

Examiner cette théorie qui a été, pendant une douzaine d'années, l'âme même de l'évolution britannique et qui a triomphé du vrai libéralisme et de l'humanitarisme un peu timide de Gladstone, c'est trop dater déjà. L'impérialisme n'est plus un système d'idées confuses, incertaines, contradictoires : il a pris corps dans un programme précis et ce programme a subi un premier échec qui fait mal augurer de son avenir, mais qui ne constitue pas encore la condamnation définitive.

Cet événement important, sur lequel les documents exacts font défaut (et naturellement le cabinet de Londres ne s'est pas empressé de les publier), s'est produit au moment même où la cérémonie du sacre d'Édouard VII devait symboliser la grandeur de l'Angleterre nouvelle. La déception en a été d'autant plus profonde et plus douloureuse. Les premiers ministres coloniaux, qu'on avait pensé éblouir par les splendeurs de Westminster et dont on s'était imaginé aussi forcer les dernières résistances, n'ont point capitulé.

C'est que jusqu'ici M. Chamberlain, et ses amis, et ses disciples, n'avaient pas tenu un compte suffisant de la volonté des colonies. Ils avaient supposé que celles-ci, toutes fières d'être avec la mère-patrie en contact permanent et plus direct, accepteraient sans débat ses conditions. Mais les communautés anglo-saxonnes des deux mondes, à

tout le moins les deux plus puissantes d'entre elles, le Dominion et l'Australie, prétendent traiter d'égal à égal avec le Royaume-Uni. Elles se renferment même dans un particularisme qui confine à l'égoïsme et marquent pour les conceptions réalistes une préférence qui apparaît comme un élément ethnique indiscutable. Et alors que le chef du Colonial office croyait n'avoir qu'à dicter des clauses et à recueillir des adhésions, il n'a enlevé que de très minces avantages qui masquent piteusement sa défaite.

En vérité, les conférences de Londres ont montré, dans les colonies autonomes, deux catégories très distinctes : d'une part des annexes converties au jingoïsme par force ou par cause accidentelle — le Natal, le Cap, la Nouvelle-Zélande —, de l'autre des groupements de tempérament plus caractérisé, réfractaires à une association trop étroite, peu prompts à verser dans un fédéralisme qui constituerait pour eux un recul — le Dominion et l'Australie. L'un, devenu loyaliste depuis qu'il possède une charte de liberté, hésite devant une perte même partielle et minime — mais symbolique — de la quasi indépendance conquise; l'autre, qui représente le plus gigantesque effort colonisateur de la race, où la démocratie s'est épandue largement, où les lisières des États ont eu peine à s'abaisser récemment devant un commonwealth plus ample, ne se découvre aucun intérêt commun avec la métropole. Il accepterait bien un pacte qui lui conférerait tous les avantages, mais il n'entend pas les partager même avec le Royaume-Uni.

En matière militaire, navale, financière, M. Chamberlain n'a rien obtenu que des promesses évasives ou des actes sans valeur. Quelques centaines de milliers de francs par an que les colonies verseront pour la flotte ne seront qu'une goutte d'eau invisible dans l'océan du budget. En matière douanière, le refus de l'Australie et du Canada d'adhérer à un Zollverein a été catégorique. Or, du coup, la base de l'impérialisme, la base réelle et exclusive, l'économique, a été fortement ébranlée, car si le cabinet de Londres a songé à créer un syndicat sans précédent, c'était avant tout pour retrouver la prospérité industrielle et commerciale perdue, en accaparant certains débouchés et en rétablissant sous une forme plus libre et moins humiliante l'ancien pacte colonial.

Les ministres des grandes communautés ont consenti à accorder à la mère-patrie quelques clauses de faveur, mais leur portée est nulle, et M. Chamberlain n'a pu faire une brèche sérieuse au protectionnisme qui abrite tant de possessions contre les importations du dehors, y compris celles des Anglais.

Au fond, la défaite est bruyante et complète. Matériellement, elle frappe les intérêts les plus immédiats du Royaume-Uni ; moralement, elle lui démontre que dans les deux hémisphères, chez ses sujets ou chez ses nationaux transplantés, le particularisme l'emporte sur le sentiment de l'origine et de la tradition.

Et pourtant la conception de l'impérialisme n'est pas plus ruinée définitivement que le pangermanisme ne fut écrasé après la dissolution du Parlement de Francfort, ou l'idée unitaire italienne après 1848. Mais

il ne reste plus d'alternative qu'entre cette Fédération rejetée aujourd'hui, — et le séparatisme qui entraînerait l'Australie, le Canada, l'Afrique Australe, à rompre tout lien d'interdépendance, comme jadis les Etats-Unis d'Amérique. Peut-être l'Angleterre a-t-elle eu tort de poser la question ou de l'avoir trop tôt évoquée.

PAUL LOUIS

GAZETTE D'ART

Espagnols (1). — Ceci immédiatement les poste en dehors des innombrables artistes étrangers à Paris campant: ils restent autochtones. Paris les affine, les aiguise, les épanouit, et ne les déforme pas. Ils sont nombre, et chacun a et garde son individu; exprimer chacun par l'épithète qui spécifie et les ramasser toutes, çà et là contradictoires l'ensemble les accorde et caractérisera l'art espagnol actuel : — Fiévreux, rauque; âpre, chaleureux, caustique: à la fois éclatant et terreux; la rudesse et la superbe; grande allure, et désinvolte et remuante, enfermée dans une gravité têtue — perpétuelle impression du feu de charbonnier cuisant dans la forêt, sous la terre d'où il projette des étincelles et des flaques de feu. Il leur manque la souplesse et la subtilité. On imagerait exactement la différence entre cet art et l'art français en disant que l'un est la lumière et que l'autre est la flamme. Zuloaga, Nonnell Monturiol, Yturrino, Anglada, etc... avec éclat divulguent aux Salons de la Nationale ces qualités typiques de leur race. D'autres, dans les expositions particulières. Pablo d'Uranga (*Course de nuit*), pandémonium qui serait une mascarade aux flambeaux, à travers un style assez hâtif et lâché, exprime des mérites de coloriste, qui reçoivent leur pleine expression dans la *Sévillane à la Grille,* où le noir chaleureux de la mantille lutte et joue avec le blanc soyeux et chatoyant d'une robe, enamourée du corps flexible et souple qu'elle épouse. Dario de Regoyos procure dans une aquarelle, *Brouillard vu de la Falaise* (un soleil blême tel un jaune pain à cacheter, isolé entre deux nappes de nuages mauves et roses, au-dessus et au-dessous: le vide, la terre a disparu), un beau frisson de vertige. Ses *Croquis d'Espagne* sont d'une main tatillonne ; mais *les Toits de Fontarabie*, polychromie sourde, mate, lumières sombres et cernées, présente un dessinateur incisif et nerveux. Il réussit (2) la transparence cristalline, irisée des cimes des montagnes, neigeuses, ensoleillées. Ricardo Canals (*Procession à Séville*, *Promenade dans le Parc*), vineux, aux couleurs au contraire s'entrechevauchant, ou qui mène en sourdine la musique des robes d'Andalouses à port de reines encanaillées, joue, lui, sur les valeurs, dextrement.

Manuel Losada retient plusieurs des qualités qui font le peintre pur; sa polychromie prend le même sens qu'une harmonie monochrome: des noirs et des gris; il voit et exprime avec largesse et grandeur; son

(1) Galerie Silberberg, rue Taitbout, 29. Voir *Gazette d'Art*, 15 février 1900, 15 juillet 1901.

(2) Galeries Durand-Ruel, 16, rue Laffitte.

Marchand de Billets de Loterie, bonhomme bossu, tortu, jaune et morose, a la majesté grave et triste d'un prince déshérité. En autre lieu (1) Picasso, naguère furieux festoiement de couleurs, concentre sa vigueur dans le sens de l'énergie. Un petit enfant grave, presque raidi, au menton têtu, au front lourd, aux yeux souffrants, méfiants, impitoyables, traité rien que dans les bleus et qui pose comme un infant historique. Une fille au tub, maigres jambes et maigre torse, qui debout, épongeant sa hanche, hausse haut l'épaule du bras qui mène l'éponge, figure une beauté grêle, contournée, sereine avec étrangeté. *L'Hétaïre*, ses contours cernés sur le fond de bleu mat, majesté qui s'ignore, la contorsion féline de l'épaule et des mains, la fixité du regard sous la coiffure comme d'idole de son vaste chapeau à panache bleu foncé, font d'elle quelque chose d'hiératique, qui se précise dans *la Vierge aux cheveux d'or* (la même, ou sa sœur?) : rien qu'une très jeune femme sur son ventre allongée ; la tête redressée qui vaguement regarde ; d'un nez court de bête le froncement qui aspire et flaire : stupeur d'animal qui serait dieu : quelque sphinx. Cela dans la matité éclatante d'a-plats emprisonnés de contours soigneusement cherchés, accusés profondément : cette simplification appuie matériellement l'impression de vitrail qu'engendre l'esprit de ces toiles. Herman Anglada : sur le fond rougeoyant d'une vague fête foraine nocturne, l'apparition d'une femme, vapeurs ou mousselines semblent ses robes vert absinthe et comme translucides, aiguisées au roux ardent de sa chevelure, à la rose du chapeau, silhouette d'élégance tragiquement penchée (c'est un jeu de la perspective) au dessus de la grosse et hideuse vieille, trottant au premier plan : une jeune et une vieille courtisanes passant et sans se voir, rien plus, et cela compose un double fantôme cruellement étrange et beau. Léal da Camara (celui-là, Portugais), expose sa galerie, vulgarisée par *l'Assiette au beurre*, des souverains : déformations telles qu'en produiraient des miroirs tordus qui seraient intelligents, et par l'étirement du masque reflèteraient au vrai si l'on ose dire l'âme.

Au même lieu, Abel Faivre : portrait de jeune fille, sur le fond neutre, avec les tons bellement beurrés et rôtis d'entre Boucher et David. Bernard Lemaire : des pastels et l'esquisse d'un buste de Fillette aux Camélias : roseurs et blondeurs voluptueuses, là, sur la nuque, le cou, l'épaule. Malteste ses compositions enluminées, dessin patient et loyal, dessin de lithographie, et fait moins pour la fantaisie que pour l'interprétation serrée de la nature. Rouveyre hardi, savant et artiste, montre un dessinateur et un peintre sous le caricaturiste. Un bon pastel de Gottlob.

Ramon Pichot (2) a moins d'acuité, moins de sécheresse aussi que Dario de Regoyos, plus d'enveloppement : sa peinture est grasse : il pratique les jeux de couleurs et de valeurs de Canals avec moins de verve mais plus de distinction (mérite rare chez ces Espagnols volontiers tri-

---

(1) Galerie Weill, rue Victor-Massé.

(2) Galerie Hessèle, rue Lafitte.

viaux : il jette allègrement, joyeusement presque, et avec hardiesse ses silhouettes de femmes aux corsages, aux robes, chaudement bigarrés ; il chante sans crier.

Mérodack-Jeaneau qui est Français rapporte d'Espagne (1) des études, tableaux et croquis. L'écart entre les deux races apparaît flagrant ; ceux de là-bas travaillent sous la poussée immédiate de leur génie avec une indifférence pour le sujet qui va du détachement en quelque sorte aristocrate au mépris brutal. Tout leur est bon, avec une attirance pourtant vers le sauvage et l'épicé. Ce qui gratte le palais ; pas plus. Zuloaga à part, ils ne composent, ne recherchent l'ordonnance décorative : ils ne choisissent pas. L'autre, dans ses études de femmes du peuple, insiste sur l'étirement d'un torse, la mouvance du ventre, l'inquiétude de la croupe saillante et remuante, la cambrure des reins, l'œillade qui presque louche, raccrocheuse ; puis le rapport des nuances de la chevelure et de la prunelle, de celles-ci et de la vêture bigarrée, de tout cela avec le paysage, les maisons sourdement ou violemment polychromes dont les polychromies jouent entre elles : et tout qui s'équilibre selon la couleur, s'équilibre encore selon les plans, les lignes, « se compose », spontanément, croquis ou toile, forme tableau : il est passionné. Ou mieux son œil d'artiste a choisi un sujet, immédiatement par un obscur élan des sens, et le reconstruit en choisissant encore, de par la même passion. Inné souci du style, de pourvoir d'une signification : c'est le goût français, c'est l'abstraction française. (Nous le louâmes, relatant l'Exposition des *Indépendants* ; redisons cette louange, regrettant cependant la roideur sèche où s'engourdit son façonnement des mains).

Avec plus d'éclat que Losada, de robustesse que Picasso, Yturrino (2) manifeste plusieurs des qualités de quoi l'ensemble compose un grand peintre ; et moins complet que Zuloaga, qui demeure l'incontestable maître, il reste plus nature, plus pur : la civilisation aisément agrémente de fleurs étrangères les revêches broussailles du terroir, et celles-ci songe à les friser. Yturrino voit large, puissant et rude ; un sens précieux du groupement et du décor produit que ses compositions spontanément forment tableau : un tableau qui, bien que les personnages gardent le rôle actif, palpite jusque dans l'attifement des femmes, jusque dans son atmosphère : et dans son paysage : car ce peintre possède aussi, avec véhémence, le sens de la vie. Son réalisme âpre et brutal ne se départira point d'une majesté naturelle ; sa couleur est franche et grasse, son modelé hardi et sûr. Il lui manque seulement (deux toiles de Cézanne première manière, 1863, l'accusent par comparaison) la profondeur, l'élégance et la sérénité.

Tous ces artistes espagnols ont du tempérament, de la race, et de l'individualité ; chacun parfait possesseur de son jardin personnel, très personnel, à la fois très parent du jardin voisin. Ils n'ont pas encore leur grand homme, le conquérant qui absorbe tout et tout renouvelle, fait dater

(1) Emile Sagot (« Le 20e siècle »), rue Laffitte, 21.

(2) Galerie Vollard, rue Laffitte.

tout de lui, qui se façonne un illimité univers. Ils se souviennent avantageusement de Goya, de Zurbaran, d'Herrera, s'aiguisent avec Manet, Monet, Degas, Carrière, nos impressionnistes. Lequel — le moment est mûr — se fera leur Greco? Il est vrai que ce grand initiateur du grand art hibérique n'était point né espagnol; et nécessairement, qui sait? alors... Carrière peut-être...

FAGUS

GESTES

La Quadrature du Disque. — Nous avons étudié ici même « le Tir dans Paris ». Ce serait restreindre de façon quelque peu indigne notre souci de la défense nationale que de n'étudier point, compendieusement du moins, le tir hors Paris. Or par quelle voie le Parisien — nous entendons le citoyen respectable, patenté si faire se peut, procréateur ou responsable d'une quantité suffisante de futurs défenseurs nationaux — par quelle voie le Parisien se rend-il hors Paris? Par la voie ferrée assurément, la même qui sert à la mobilisation; ainsi donc l'observateur le plus superficiel ne saurait mettre en doute que, s'il existe des tirs organisés hors Paris, c'est le long des chemins de fer qu'on en trouvera des vestiges.

On se souvient de la défectuosité et du danger des anciens champs de tir : alors que le simple chasseur de lapins est tenu de séparer la propriété où il les massacre, par une solide clôture, « des héritages voisins », les fervents du fusil Lebel ne se croyaient obligés à d'autre précaution philanthropique que la sonnerie « Commencez le feu » ou « Cessez le feu », interprétation purement conventionnelle d'ailleurs de certains sons de clairon, compréhensibles aux seuls initiés. De là des hécatombes d'innocents promeneurs, entraînés vers cette musique militaire par une attraction bien naturelle. Le tir le long des voies ferrées, au contraire, présente cet avantage qu'il a lieu dans un espace enclos de barrières, et que les stands y sont établis suivant de magnifiques lignes droites.

Les cibles y abondent. On connaît ces disques, peints de couleurs visibles de loin et disposés de telle sorte qu'au moindre attouchement ils se hérissent de protubérances compliquées, à l'instar de la statue de Chappe, ou métamorphosent soudain leur aspect, ainsi que, dans les tirs forains, une porte, percutée au centre, s'ouvre à deux battants pour laisser glisser sur des rails une poupée offrant entre ses bras un paquet de biscuits. De même, il n'est pas rare qu'un tireur plaçant sa balle, comme disent les militaires, « à un point », il n'est pas rare que les alentours de la cible s'animent comme la mécanique des horloges suisses : ainsi, il se peut qu'il passe un train. La balle « à deux points » est récompensée d'un déraillement, et en outre, sur la manche du vainqueur on brode un cor de chasse.

On distingue deux sortes de ces cibles ou disques : le disque rond ou disque proprement dit, et le disque carré.

Le disque carré est l'ancien modèle courant militaire. Tout soldat

connaît ces cibles blanches, coupées d'une croix noire, où il s'est exercé à ses premiers tirs. Sur les voies ferrées, l'apparition de ces disques carrés commande l'arrêt des trains, afin de ne point troubler le tir. Il est sans attrait d'ouvrir le feu sur des cibles analogues, mais d'un modèle plus réduit, dont se plaisent à parsemer la campagne des géomètres arpenteurs. Leur percussion n'est suivie d'aucun curieux effet.

Il peut paraître étrange qu'à la guerre les médecins et ambulanciers portent sur leur personne ces mêmes cibles, plus voyantes encore, la croix étant rouge. Mais on remarquera qu'à l'inverse des anciens croisés, et depuis le perfectionnement des armes à feu, ils la disposent prudemment sur une partie non vitale, le plus souvent le bras. De plus industrieux détournent de leur corps l'attention de l'ennemi, en fixant la croix-cible sur quelque objet inanimé, tel qu'une voiture chargée de malades. De tout à fait subtils enfin, par une ruse renouvelée des sauvages de l'Amérique du Nord, incitent le tir adverse à se perdre dans les airs en suspendant l'emblème visé au bout d'un long bâton.

ALFRED JARRY

LES LIVRES

DOSTOIEVSKI : **Un Adolescent** (Éditions de *La revue blanche*, in-18 de 620 pp., 3 fr. 50). — La consciencieuse biographie de Dostoïevski par N. Hoffmann nous renseigne fort peu sur *Un Adolescent*. Du moins savons-nous que le livre fut écrit en 1875, cinq ans après *les Possédés*, au an avant *Krotkaia*, au temps où l'auteur allait reprendre, sous forme de revue mensuelle, son *Journal d'un écrivain*. Surtout il faut noter que le plan des *Frères Karamazov* était conçu dès 1870, et que Dostoïevski ne cessait d'y songer : ce devait être une ample trilogie, manifestant tous les aspects de sa doctrine religieuse ; mais, après dix ans d'attente, il n'en put achever que la première partie, peu de mois avant sa mort. Il semble donc qu'en pleine incubation de son œuvre maîtresse, Dostoïevski se soit trouvé distrait, puis conquis par un sujet non pas plus beau, mais plus urgent, et qui d'ailleurs porte l'empreinte des mêmes idées et des mêmes soucis. Il voulut le traiter sans retard : aussi, pressé de revenir à ce qu'il appelait d'avance « son dernier livre », et d'agir sur ses contemporains par une série d'articles théoriques, écrivit-il d'un trait l'*Adolescent*, dans une de ces débauches de travail dont il était coutumier. Cette œuvre de premier jet est, par là même, singulièrement révélatrice et captivante : Les moyens dont use l'art de Dostoïevski s'y laissent d'autant mieux discerner, qu'une composition hâtive, à la fois savante et gauche, échoue à les mettre en parfait accord. L'impression d'ensemble est ainsi plus confuse et plus vive l'émotion immédiate. C'est un livre écrit avec fièvre, qu'il faut lire tout d'une haleine ; sinon l'on risquerait de s'y perdre, tant les événements y sont rapides, et soudaines les révolutions sentimentales.

Le titre de la traduction allemande : *Jeune génération*, s'il traduit mal le titre russe (*Podrostok*), répond cependant à l'intention de Dos-

toïevski. Celui-ci ne veut point tant faire une monographie de l'âge ingrat, que suivre la croissance d'une jeunesse nouvelle, née pour changer les destins de la Russie. Il craindrait d'y mal réussir s'il retenait — ainsi que Tourgueniev, dans *Pères et Enfants* — les traditions aristocratiques de la famille russe où se trouve, dit-il, « tout ce que nous avons eu de beau jusqu'ici, du moins tout ce que nous avons eu d'équilibré. » Il cherche donc l'âme d'une époque trouble « dans une famille de hasard » : et c'est par cette tentative « de clicher une humanité en formation » qu'il excuse le désordre et le chaos de son roman : « Comment empêcher ces figures barbares de faire craquer la ligne où il faut qu'une œuvre d'art s'enferme ? Comment éviter les erreurs, les exagérations et les lacunes ? Que reste-t-il à faire à l'écrivain ? Deviner et... se tromper. »

L'adolescent, Arcade Macarovitch Dolgorouki, est un bâtard qui porte rageusement un nom de prince. Sa mère est une serve élue par le maître, et qui se soumit sans péché : — son père légitime, un artisan mystique : — son père naturel, Versilov, un vivant problème, « gentilhomme de la souche ancienne et communard parisien : amoureux de la Russie et tout ensemble son contempteur ; impie et prêt à mourir pour une chimère » ; naïf et dissolu, puéril et flétri, enfin le plus indécis et le plus fougueux des amants. Élevé loin des siens, Arcade a longtemps souffert et dans sa tendresse, et dans son orgueil. Il rentre dans sa famille détenteur de deux papiers, dont l'un peut nuire à son père, et l'autre perdre une femme. Ajoutez que son père aime cette femme d'un amour assez violent pour se déguiser en haine : que lui-même va l'aimer de semblable façon : qu'il voue à son père une affection tremblante où se mêlent le besoin d'estimer, la crainte de mépriser ; et qu'un concours de circonstances bizarres vient encore compliquer le drame qui se joue entre ces trois êtres. Voilà de quoi soulever des tempêtes où toutes les passions d'un cœur juvénile surgiront, lutteront sous de brusques éclairs : Générosité vague, sournoise convoitise, vanité maladroite, ambition de prouver sa force, de dominer et d'étonner, roidissements d'énergie, découragements sans fond, prurits de bassesse et d'humiliation ; tout le bien et tout le mal, alternés ou confondus. Tels sont les effets où triomphe Dostoïevski : avant lui la littérature les ignorait, et c'est par eux que se marque sa puissance de créateur.

Le talent pittoresque lui manquait : plutôt que de se tourmenter pour en acquérir l'apparence, il en fait oublier l'absence par d'autres dons. Ce trait l'oppose à Dickens, à Tourguéniev, à Tolstoï, autant qu'à Balzac, Flaubert ou Zola. Ceux-ci sont par tempérament *des visuels*, et deviennent sans effort des écrivains plastiques : il incarne le type contraire, que M. Ribot appelle *idéo-émotif*. Le monde extérieur n'existe pour lui qu'aux instants où la passion l'illumine. Son génie est d'imaginer des sentiments, de les imaginer à la fois très intenses et très spéciaux : si spéciaux, que pour les produire il faut des situations rares : si intenses, qu'il y faut des situations extrêmes. Pour tendre et prolonger de telles situations, pour enchevêtrer les mailles du filet où des hommes

vont se débattre, il ne ménage point les combinaisons romanesques: il les prodigue autant et plus que les romanciers chez qui l'aventure forme le principal intérêt. Vingt ou trente personnages vont, viennent, s'entre-croisent, passent tour à tour au premier plan. Pas un qui n'ait sa tare et son énigme, pas un que l'on puisse connaître ou qui se connaisse tout entier. Tous sont unis par des relations apparentes, couvrant des rapports mystérieux qui peu à peu se dévoileront, et chacun tient tous les autres, mais est aussi tenu par tous: si bien que l'un ne bouge point sans que les autres soient aussitôt remués, et que parfois un seul mot change la face du roman, comme un seul coup retourne une partie d'échecs. Ils se rencontrent en tous lieux, à toute heure de jour et de nuit, au cours de journées si remplies que les lois de la durée semblent n'exister plus. Ils parlent, ils disent ce qu'ils veulent dire, et surtout ce qu'ils voudraient taire. Parfois, ils parlent d'eux-mêmes, plus souvent de sujets généraux, comme Dieu, la mort ou l'autre vie, et c'est alors qu'ils se livrent le plus, c'est alors que leur confidence a l'accent le plus personnel. Ils épuisent toutes les émotions, depuis la cruauté superbe jusqu'à l'ingénue bonté: ils parcourent tous les degrés de la honte douloureuse, étant tous, ou presque tous, des Humiliés, des Offensés; enfin, dans quelque crise aiguë d'ivresse, de faim, de fièvre ou d'hystérie, ils mettent à nu leur plaie la plus intime, ils la fouillent avec un rire de cynisme ou de désespoir.

A les entendre délirer, on apprend des choses obscures que n'enseigna jamais aucune sagesse. Nietzsche nomme Dostoïevski, à côté de Stendhal, comme son maître en psychologie. Par contre, des esprits sévères se plaignent de trouver chez Dostoïevski moins de clairvoyance réelle que de prestigieux artifice. Faire agir chaque personnage au rebours de ce qu'on attend, rendre plausible l'improbable, étouffer la règle sous les exceptions, c'est — disent-ils — donner à peu de frais une illusion de profondeur. Le reproche est immérité : les caractères, qui ne sont point fixes, restent liés et continus ; toujours ce qu'ils deviennent éclaire et complète ce qu'ils étaient ; et leurs revirements, qui d'abord étonnent, s'expliquent après coup par de puissants motifs. Et pourquoi se plaindre que leurs émotions soient excessives et morbides, si nous les reconnaissons même sans les avoir éprouvées. La vérité propre à l'art ne réside ni dans la clarté logique, ni dans la liaison rigoureuse des causes et des effets. C'est pourtant à quoi s'attachent nos romanciers ; et peut-être, en cela, sont-ils trop attentifs aux théories de la science moderne. La croyance au déterminisme est légitime ; la méthode déterministe est un danger ; elle simplifie la vie intérieure, elle y réduit la part de l'imprévu. Amener comme nécessaire un sentiment connu, c'est un vain jeu de la raison abstraite. Montrer un sentiment neuf comme possible et naturel, c'est le miracle de l'intuition. En parelle matière, découvrir n'est autre chose qu'inventer.

Si les romans de Dostoïevski ont un aspect fantômatique, si ses héros se convulsent ainsi que pour rompre un cauchemar dont ils ne seraient qu'à moitié dupes, cette impression n'est point due au caprice d'une

cervelle hallucinée. La psychologie de Dostoïevski est toute imprégnée de morale mystique. La souffrance de ses créatures ne lui semble vraiment qu'un mauvais songe, parce qu'il sait l'immense possibilité du bonheur où elles baignent sans s'en douter. Le fond de l'homme est amour; la haine, la colère, le mépris, la rancune ne sont que de l'amour ignorant et de l'amour méconnu. Les hommes s'aiment éperdument : mais ils ne le savent pas, frappés qu'ils sont d'une même cécité qui peut-être est une faute, ou peut-être une erreur. Parfois il semble que le voile se déchire, qu'une évidence éblouissante éclate, qu'un être comprend enfin ses semblables, et va se sentir vivre en eux. Ivre de confiance et de dévouement, volontiers il crierait *sa* vérité. Mais quand il est prêt à la dire, les autres ne sont pas prêts à l'écouter. Et lui bientôt ne se souviendra plus. Ils errent, combattent en aveugles, se poussent au précipice, méconnaissant le salut tout près d'eux. Dans *Un l'Adolescent*, Versilov, l'entrevoit en rêve.

L'homme vivra-t-il jamais sans Dieu? Pendant une certaine période, c'est possible... Je me figure le combat terminé. Après les tempêtes de boue et d'imprécations, le calme s'est fait, et les hommes restent seuls. Et les hommes, prenant conscience d'eux-mêmes, éprouvent la tristesse d'un immense abandon; puis ils se serrent plus étroitement, puisque aussi bien ils constituent désormais tout les uns pour les autres! La grande idée de l'immortalité s'étant abolie, l'amour qu'ils dédiaient jadis à Celui qui était l'Immortalité, se tourne vers l'univers, vers les hommes, vers chaque brin d'herbe. Ils se mettent à aimer la vie avec frénésie : « Que demain soit mon dernier jour, pense chacun en regardant le soleil qui se couche, mais d'autres restent et, après eux, leurs enfants »; et cette pensée, qu'ils resteront, s'aimant toujours et tremblant l'un pour l'autre, aura remplacé la pensée de la rencontre dans l'au-delà. Ils voudront éteindre dans l'amour la grande angoisse de leurs cœurs.... L'éteindront-ils?...

Versilov se représente alors le retour du Christ parmi les hommes, la nouvelle et dernière résurrection. Il est encore le porte-parole de Dostoïevski : il l'est encore, quand il expose le rôle de la Russie dans la préparation du royaume de Dieu :

Au cours des siècles, il s'est formé chez nous un type supérieur de civilisation, que l'on n'a rencontré encore nulle part dans l'univers,— le type de la souffrance universelle pour tous... Le Français ne peut servir l'humanité qu'à condition de rester surtout Français; de même l'Anglais et l'Allemand. Le Russe sera d'autant mieux russe qu'il sera plus européen.

C'est la substance même du discours que devait prononcer Dostoïevski, le 7 juin 1880, pour célébrer la mémoire de Pouchkine. Sa thèse qui réconciliait le panslavisme avec la culture étrangère, lui valut l'adoration de toute une jeunesse, et de splendides funérailles. On assure qu'elle fait encore, aux yeux des Russes, tout le prix d'*Un Adolescent*. Pour nous, Français, nous admirons plutôt qu'en Dostoïevski le croyant et l'apôtre n'ait pas fait tort à l'artiste. C'est que son apostolat n'est pas direct, ni sa croyance élémentaire comme celle de Toltoï. Il pense que l'homme cultivé ne peut revenir à Dieu qu'en passant par

l'athéisme absolu, par la faute et par la douleur. Il ne craint donc pas de heurter ensemble toutes les formes du doute et de la négation. Il n'impose pas sa solution, il la présente comme une des faces du problème. Aussi ses romans gardent-ils quelque chose d'incalculable et de secret. Tolstoï y trouve un réconfort moral ; Nietszche, un aliment à son immoralisme : je crois qu'on les goûte mieux en n'y cherchant qu'un sujet de méditation et d'inquiétude infinie.

Mark Twain : **A la Dure**, traduit de l'anglo-américain, par Henri Motheré (Éditions de *La revue blanche*, in-18 de 374 pp., 3 fr. 50). — Les courts récits de Mark Twain, écrits pour secouer d'un rire salutaire des corps alourdis de travail et des cerveaux chargés d'alcool, souvent déplaisent aux esprits raffinés par un ton de farce vulgaire, mais parfois aussi les contentent par un réalisme solide, et par les surprises d'une logique énorme et déconcertante.

A la Dure a ceci d'original, que le sérieux s'y mêle à l'absurde, et que l'humour y relève un fonds d'observation : Mark Twain se moque de nous, quand il assure que « les renseignements suintent naturellement de lui, comme l'outremer très précieux suinte de la loutre ». Pourtant il nous renseigne en vérité : cette vie du Far-West, il y a trente ans, ces paysages du désert d'alcali, des montagnes Rocheuses et du lac Mono, ces émigrants, ces trappeurs, ces mineurs, ces manieurs de revolver, il les connaît, il les peint fidèlement, et son humour n'altère point la vérité, n'étant que la vérité même poussée en relief et en vigueur.

Son livre, heureusement, ne ressemble pas à celui de Grosclaude sur Madagascar, où quelque froide calembredaine se détache, çà et là, sur des pages d'ennui funèbre, comme une maigre touffe d'alfa sur le sol pierreux du désert. Le comique de Mark Twain est riche, parce que toute chose le nourrit et le renouvelle ; il est sain, parce qu'en raillant toute maladresse et toute sottise, il réveille l'énergie. Il nous montre avec quel orgueil viril les Américains savent se moquer d'eux-mêmes ; et le rire qu'il excite, refoulant nos préjugés européens, pour un peu nous ferait aimer cette existence inculte, large et rude, terrible aux faibles mais bienfaisante aux forts.

François de Nion : **Les Passantes**, nouvelles (Éditions de *La revue blanche*, in-8 de 346 pp., 3 fr. 50). — J'ai dit, à propos des *Maîtresses d'une Heure*, avec quelle souple fermeté M. de Nion continue les traditions de la Nouvelle française. Je ne puis que le redire à propos des *Passantes* : comique ou tragique, le sujet de chaque conte est très-neuf et très spécial ; c'est une rencontre rare d'événements ou de sentiments, — si rare qu'un long récit en diminuerait à la fois la vraisemblance et l'étrangeté. L'exécution est sobre, et spéciale aussi : nulle exagération, nuls procédés factices, rien qui ne tende sûrement à l'effet désiré.

Lucie Delarue-Mardrus : **Ferveur** (Editions de *La revue blanche*,

in-16 de 217 pp., 3 fr. 50. — Si je parle ici de Mme Mardrus, ce n'est pas que je me flatte de saisir le secret de sa poésie comme elle a montré qu'elle savait saisir le secret des livres qu'elle aime. Heureusement il ne s'agit point d'analyser, de définir. Le charme d'un vrai lyrisme ne se résout en nulle combinaison de sensations et d'idées ; c'est une âme simple, indécomposable, qu'on reconnaît directement, comme un parfum. S'il existait une marque propre à le distinguer, ce ne serait pas tant la qualité spéciale des images que l'allure spéciale des rythmes, leur essor, leur frémissement, leurs flexions lentes ou rapides, leur chute légère ou lassée... Ces rythmes, qui vont ici bondissant ainsi qu'un faon dans la rosée, puis s'alanguissent et s'étirent au soleil, chantent une force jeune et souple lâchée à travers la vie, une spontanéité libre, fière et naïve et de tout étonnée, qui secoue toutes les branches et rit à tous les oiseaux. Puis, à se redire ces vers, à les écouter mieux, on sent, dans l'élan même du désir, une retenue, une décence exquise — non pas timidité, non pas contrainte morale, mais mesure naturelle au désir même, et pureté plutôt qu'innocence. Aucun trouble, aucun scrupule, une trace de mélancolie : l'âme, encore mouillée de larmes anciennes, peut s'épanouir à la joie sans qu'une ferveur trop vive la brûle ou la dessèche : Tels ces limpides matins d'été, où le souvenir d'une récente pluie recule au loin toute crainte d'orage, où la buée qui monte de la terre encore fraîche présage une suite de longues journées sereines.

Comtesse Mathieu de Noailles : **L'Ombre des Jours** (Calmann-Lévy, in-18 de 182 pp. à 3 fr. 50). — Oui, je vois bien que Mme de Noailles veut que son poème s'ouvre à toutes choses : je vois qu'elle trouve des mots délicats et candides pour chanter la petite ville, les champs parfumés de trèfle et d'armoise, les fruits d'or où mordent les guêpes, les simples fleurs des vieux jardins. Mais le livre une fois refermé, ce ne sont pas ces mots-là qui reviennent hanter la mémoire. Ce sont plutôt quelques strophes savamment bercées, balancées, ondulantes comme une traîne, et dont l'élégante arabesque traduit si bien une façon de complaisance sentimentale, ou de langueur attentive à soi-même. Et surtout, ce sont quelques vers brûlants comme la fièvre, aigus comme des regards, âcres comme des larmes. Désir, volupté, se fondent indiciblement ; la passion jeune et forte couve encore au fond d'une âme pour un temps lasse et meurtrie. Dans la fraîcheur et la douceur des autres vers, ces vers éclatent soudain, comme dans l'ombre verte une rose sanglante. Parfois il semble que le poète, étonné de leur hardiesse, veuille l'éteindre et l'amortir, et qu'il s'épouvante d'oser

> Le dangereux, suave et subtil sacrilège
> D'épancher son tourment, sa fureur, sa douleur...

Eugène Montfort : **La Beauté moderne**, conférences du Collège d'Esthétique (Editions de *La Plume*, in-18 carré de 139 pp., à 2 fr. 50) — « Je souhaiterais montrer que la vie moderne contient autant de beauté que la vie aux autres époques, si ornées, si gracieuses celles-ci soient-

elles dans nos imaginations. Il me semble que nous vivons; nous avons des rapports avec les êtres et avec les choses, nous allons et venons, nous aimons, nous cueillons des fleurs, nous mourons; eh bien! jamais l'humanité n'a fait autre chose, et c'est tout simplement en faisant cela qu'elle a rempli d'amour, d'extase, d'esprit divin mille et mille poètes. »

Cela est bien pensé et joliment dit. J'acquiesce aux idées de M. Montfort, soit qu'il confronte les deux conceptions — platonicienne et moniste — de la Beauté; soit qu'il explique pourquoi notre époque manque de style, et peut cependant être belle ; soit qu'il signale les éléments nouveaux de beauté, la métamorphose des instincts en marche vers un état tout intellectuel: soit qu'il définisse l'attente inquiète où nous vivons aujourd'hui. Surtout j'aime voir comment il rassemble ces réflexions, et les concentre en une conscience claire et vive de son talent personnel : « Je ne demande que de vivre. Or, j'ai mes yeux, mes oreilles, ma poitrine et ma bouche, j'ai tous mes membres, j'ai *moi*. Je n'ai qu'à regarder, à écouter, à respirer, à marcher et à sentir : — et, si je suis un artiste, qu'à profiter de toutes les sensations que me donneront mes sens, de tous les sentiments que me donnera mon cœur. Que puis-je désirer de plus? Je suis dans une société humaine, où se présente la multiplicité des caractères et des existences. Je n'ai qu'à vivre, regarder, penser, et qu'à écrire. »

Mais plus m'enchante cette enthousiaste acceptation du Réel, de tout le Réel, plus je crains qu'elle ne reste vague et stérile. L'esthétique de M. Montfort ne va pas sans quelque méprise :

« Chaque chose est belle si on sait bien la regarder. La Beauté est partout.

« Apprenons à voir ce qui est beau. C'est apprendre en même temps à être heureux. »

Apprendre à voir ce qui est beau, ce ne peut pas être — et pourtant le contenu du livre laisserait croire — apprendre *quelles choses* sont belles, puisque *la Beauté est partout*. C'est donc apprendre à regarder, autant du moins que regarder peut s'apprendre : qui n'a point d'yeux pour la beauté, jamais, quoi qu'on fasse, ne la saura voir; mais qui de lui-même l'a vue, la verra toujours plus et mieux, à mesure que s'exercera son regard.

« Si vous voulez voir cette jambe laide, — disait le père Ingres, — je sais bien qu'il y aura matière ; mais je vous dirai : prenez mes yeux et vous la trouverez belle. » On ne prête pas ses yeux aux autres, mais on peut les aider à se servir de leurs yeux. Cela se fait même tous les jours, non par leçons, mais par conseils, par discussion, par causerie. Une façon de regarder, c'est déjà le commencement d'un style. Il y aurait beaucoup à redire à l'institution d'un Collège d'Esthétique, agissant, par des conférences d'apparat, sur un public un peu flottant. Puisqu'il existe encore, serait-il bon qu'un enseignement, non pas technique, mais pratique, donnât à ceux qui les suivent l'habitude active de voir *en beauté*.

« Oui, tout est beau — écrit ailleurs M. Montfort. Et il n'y a point de

degrés dans la beauté. Tout ce qui contient de la vie contient de la beauté. Or tout, même ce qui paraît mort, est plein de vie. Tout est beau, et au même point. » Je répondrai que toutes choses ne sont pas également belles, regardées de même façon. Les choses que communément on nomme belles, sont celles dont la beauté se livre d'elle-même au plus simple regard ; mais celles que le vulgaire tient pour laides, il faut qu'un regard plus attentif les analyse, et puis les associe à d'autres par des rapports délicats et profonds. Une caserne, tout d'abord, semble un modèle de laideur absolue. M. Montfort le sait bien. Il sait donc aussi quel effort est nécessaire pour discerner, sous la contrainte roide et pesante, le sourd battement d'une énergie, et magnifier cette énergie par l'évocation d'autres circonstances, d'autres actes, d'autres milieux. Cette transfiguration par le regard est l'œuvre d'un art inné qui se développe ou se gâte selon le commerce des esprits. Si j'entre dans les vues de M. Montfort, ce n'est qu'en y mettant la perspective qui trop souvent y fait défaut.

Michel Arnauld

Jean Dolent : **Maître de sa Joie** (Lemerre, in-18 de 220 pp., hors commerce). — Dans tous ses livres, il semble parler de tous et comme au hasard : il parle de lui seul et selon l'art le plus attentif et le plus préconçu. Lui, non le lui localement exact : le lui qu'il voudrait être, le vrai : chaque livre, à mesure le dégageant des vernis superficiels, des lui d'emprunt accumulés par la vie en commun, la civilisation (« J'ai changé bien des fois de certitude »), est une ébauche, un « monstre » serrant mieux que le précédent le modèle idéal qui est l'authentique. Il l'écrit : « Un autre lui qui est lui-même, surgit. De ces emprunts faits à tous ces « monstres », il a fait un Monstre, et ce Monstre est debout... il se reconnaît »... « Pour que son rêve se réalise il l'exprime ; imaginatif et sensible, il est *maître de sa joie*, et, maître de sa joie, il est libre ». « Ce qui me prend le plus fortement, c'est l'œuvre où l'artiste mène plus loin que là où il s'arrête, où il paraît s'arrêter... Ce petit livre est un aérostat qui quitte terre aux premières pages — avec un homme dans la nacelle ». Sans fin dans un salon dont tous les hôtes sont des instants de lui-même, sans fin il s'observe, s'épie. « Elle se montrait à moi telle que je la voulais être... Elle se disait fière, me sachant sensible à la fierté et assez souvent je m'évertuais à ne pas lui donner le regret d'avoir fait un tel effort vainement. » *Elle* aussi est *je*. Par cette perpétuelle manœuvre, restrictions, mi-mot, mi-sourire, coquetterie voluptueuse (1) il arrive comme Gide par l'exquisité de la pudeur, paradoxal, il arrive à « l'innocence conquise » ; Vallès écrivit l'*Insurgé*, le *Réfractaire* ; lui, l'*Insoumis* : voyez la nuance ; insoumis même à lui, *maître de sa joie*. Depuis Stendhal notre plus merveilleux égotiste.

(1) Voir *La revue blanche* du 1er octobre 1900, la notice sur *Façons d'exprimer*.

Remy de Gourmont : **Le Chemin de Velours**, Nouvelles dissociations d'idées (*Mercure de France*, in-18 de 302 pp., 3 fr. 50). — Jean Dolent flatte les divers instants de lui-même avec des politesses épicées d'ironies : « J'ai changé bien des fois de certitude ». Avec un insouci dédaigneux, M. de Gourmont marche sur les pieds aux siens : « Vivre, c'est changer : l'auteur espère que, pour lui, avoir vécu signifie avoir grandi en sagesse et en scepticisme » ; voyez la nuance : si différemment mais si également maîtres de leur joie, ces deux esprits sont insoumis à tous et à soi plus qu'à tous. Dans nos sociétés où tous sont esclaves de tous et de soi, l'homme le plus isolé se montre le plus libre autant que le plus fort.

Parmi nos emportements infatués, M. de Gourmont intervient, rappelle qu' « on ne connaît que sa propre intelligence », que « la seule réalité, c'est la pensée » et tout l'extérieur une « douloureuse relativité » que notre libre arbitre est rien que la période d'oscillation de nos centres physiques jusqu'au moment où l'un l'emportant nous dictera « notre » volonté. Mais, si « l'idéaliste se désintéresse de toutes les relativités, morale, patrie, sociabilité, procréation... notions reléguées dans le domaine pratique », il fait quelque spectateur inerte ? point : « dans le monde de l'intelligence on se meut librement et ne reconnaît de supériorités qu'élues par un *jugement personnel* ». Donc : 1° en une société fondée par le *suffrage universel*, dévorée de relativités, « il s'agit, non de conserver, mais de détruire » : anarchiste provisoirement ; 2° nécessairement le jugement personnel étant le fait d'une minime élite : despotiste en essence. L'innombrable foule *impersonnelle* éternellement, la subjuguer sans sensiblerie. Aussi réhabilite-t-il le *perinde ac cadaver* de Loyola. La passion qu'il apporte à soutenir, apostoler son noble scepticisme — qui est une impitoyable foi en quelques vérités supérieures, le rend précieux en une telle société : c'est un tonique... pour les forts.

Paul Radiot : **Les vieux Arabes, l'Art et l'Ame** (Ernest Leroux, in-18 de 266 pp. 3 fr. 50). — Excursions à travers cette âme d'un vieil hôte de son habitat, studieux et sagace, si familier avec l'un et l'autre qu'il prive le compagnon lecteur de la silhouette d'ensemble de cette « âme » oiseuse pour lui, ces çà et là qui manquent et surtout une colonne vertébrale. Mais maints aperçus, remarques, développements, pénétrants et ingénienx ; tel, dans l'esquisse du portrait d'un Prophète bellement humain, plus émouvant et réel que le Mahomet grandiloquemment dénaturé de Carlyle, que le Jésus anecdotique et femme sensible de Renan, sur le traitement des femmes, « que Mahomet désira trop pour ne pas les connaître, et qu'il connut trop pour les aimer tendrement :

« Beaucoup de fillettes étaient enterrées vives par des pères exaltés sur la question de l'honneur : il se disaient qu'en supprimant la cause on écartait le risque... Quoi qu'il en soit, la fille sans métier, ni dot, ni beauté, ni esprit, ni vertu, est restée en tout temps, et encore aujourd'hui, *très logiquement* enterrable. Mohammed fit-il bien de les sauver en masse ? » Voilà

d'excellent féminisme. « L'exercice le plus admirable, dans ce dressage féminin, est celui que Mahomet fit accomplir à la respectabilité femelle, en lui prouvant que son but était l'enfermement volontaire. La volonté d'un seul homme a suffi pour combiner un système de dépendance puissant et logique, lorsqu'il a fallu des siècles à l'Eglise chrétienne pour établir sur la femme une servitude égale, un peu plus finement voilée cependant : la confession est moins brutale que le harem et les eunuques. L'Islam a beaucoup plus fait que le christianisme dans la lutte du Droit masculin de choisir contre l'aveugle Jalousie de l'Epouse... son atténuation, son amenée à une résignation acquise : conquêtes toutes musulmanes. Le christianisme s'est incliné trop vite devant cette ourse des cavernes qui a réussi à enfermer le mâle sous l'impérieuse tyrannie de son monopole... »

... Enfin la matière d'un beau et fort livre à faire. FAGUS

Dr PAUL RICHER, de l'Académie de Médecine : **L'Art et la Médecine** (Versailles, Gaultier-Magnier, in-4° de 562 pp., illustré de 345 reproductions d'œuvres d'art, tableaux statues, bronzes, gravures, ivoires, mosaïques et miniatures, 30 fr.). — Voici, alerte, et documenté, un magistral volume rehaussé de reproductions heureuses. Le titre indique déjà clairement que savants et profanes trouveront plaisir et profit à lire cet ouvrage d'érudition sagace placé, comme il sied, sous l'égide d'Apollon et sous celle du professeur Charcot dont un regard pieusement recueilli fut pour le Dr Richer une idée liminaire. Quelques paroles définitives de Léonard de Vinci, de Diderot et de Taine achèvent de constituer au livre une base merveilleuse de solidité.

Ces études sur la représentation artistique des maladies nous paraissent offrir deux genres d'intérêt. Elles montrent comment les artistes ont su allier au culte du beau la recherche scrupuleuse de la vérité ; elles introduisent, en outre, dans les arts plastiques, un nouvel élément de critique, qui relève au premier chef de la Science, et dont il appartient plus spécialement aux médecins d'établir les significations et la portée.

Et, de fait, rien qu'à parcourir la liste des chapitres, l'intérêt surgit et l'on est déjà en proie aux visions. Danses macabres et danses de Saint-Guy tournoient menées par une bande de diables verts et noirs, de squelettes, de culs de jatte, de nains, d'aveugles cocasses et de lépreux. Et voici évoqués les bizarres génies des Collot, des Goya, des Albert Dürer, des Teniers et des Breughel, auxquels s'ajoute, par allusion, devant tant de « belles horreurs », celui-ci proche de Toulouse-Lautrec. A visiter ce terrible musée on voit comment la névrose est aussi vieille que le monde : on l'appelait autrefois « le diable », tout simplement. Démoniaques d'hier et hystériques d'aujourd'hui défilent dans l'imagerie religieuse, d'abord archaïque et invraisemblable, puis sous des traits « nature » dans les écoles espagnole, italienne, flamande et même française ; et l'on voit nombre d'individus qui « crachent » leur diable, sous les mains rituelles des saints, des jeunes filles, voire des religieuses, bondées de démons appelés Ansitif, Acaph, Béhémot et Achaos. Et c'est merveille de jauger, en large et en long, les énormes langues et accessoires diaboliques.

Ailleurs Rubens et Raphaël seront curieusement comparés à propos d'un même sujet traité ; et, à travers toutes les manifestations de l'art, on suit pas à pas, depuis les temps anciens, « les marques indiscutables d'un ordre préétabli, toute la constance et l'inflexibilité d'une loi scientifique ».

Puis c'est le tour des Grotesques, imbéciles, idiots, crétins et bossus, parmi lesquels on retrouve le curieux « pedegree » de Polichinelle. L'étude des nains, exhibés par devant et par derrière, nous documentent sur ces falotes personnes et les drôleries de leur anatomie aux spéciales fesses. Et nous voyons établir sous nos yeux de beaux diagnostics, au sujet de statuettes de Myrina qui viennent tendre leur petite difformité d'argile aux doigts savants du Dr Richer.

L'admirable description de l'aveugle à travers les âges, nous fait suivre les pas tâtonnants de l'Homère initial et des aveugles japonais d'Hotowaï, en passant par les frissonnants personnages de Breughel. Et les lépreux, à travers livres d'heures et tableaux, agitent leur cliquette sinistre, tout en se voyant mourir par morceaux, avec résignation et même quelque gaieté. L'effet moral de la peste, bien inattendu, nous sera confirmé par une citation de Boccace. Mires et mirgesses secouent ensuite devant nous l'urinal classique, plein d'ambre et de lumière, sur un fond allemand ou hollandais. De plaisantes révélations nous initient au « mal d'amour » et à la « pierre de tête » extraite par le barbier-chirurgien, parallèlement à l'arracheur de dents perché sur des tréteaux au-dessus desquels flotte son enseigne, un simple parchemin imagé garni de sceaux et un chapelet de dents, alors que sur les planches mûrissent des pots, une grosse jarre et un ténia.

Enfin, pour finir, voici le cortège des morts, depuis le Crucifié d'abord mitré, pompeux et souriant, puis maigre et tragique jusqu'aux « gisants » et « gisantes » dont les putréfactions royales ou papales sont sa, envahies silencieusement par des reptiles et coléoptères visibles sur les gravures.

Ainsi se termine ce sombre et beau livre, exempt de tout pédantisme, et dont on ne saurait assez louer le savant auteur, ce livre plein des pensées qui agitent le cœur de tous ceux qui parlent le langage des formes en maniant l'ébauchoir, le pinceau — ou la plume.

Dr J. C. MARDRUS

P. S. — Nous parlerons, lors de leur apparition, des volumes en double série qu'annonce le Dr Richer sur l'*Étude de la Figure Humaine*, et dont le premier tome, hors cadre pour ainsi dire, puisqu'il n'en est que l' « introduction », est déjà en librairie.

RIYA SALIMA : **Harems et musulmanes d'Égypte** (in-8° de 336 pp. 3 fr. 50). — J'en étais resté à l'Orient des Mille et une nuits et voici que je tombe coup à coup du haut d'un rêve, — oriental et voluptueux. L'Égypte de Mme Riya Salima ressemble déplorablement au quartier Monceau et les vieilles coutumes qui ont tant de mal à se continuer

ont sombrer un de ces matins sous la poussé européenne. Les tapis de Smyrne passeront par la place Clichy.

Le livre est donc d'une femme charmante, française d'ailleurs, ayant épousé un musulman et connaissant à merveille la vie orientale. Elle la connaît trop sans doute, et dans les coins, ce qui lui fait banaliser les coutumes imprévues et charmantes sans doute qui séduiraient le voyageur sans prétentions. Mais voilà, elle sait tout et elle dit tout gentiment ; les cinq heures du Caire sont semblables aux cinq heures parisiennes, mais la maîtresse de la maison ne dirige pas la conversation, ce qui est toujours çà de gagné, et l'absence d'homme, — pour cause, — évite les flirts ébauchés dans les coins des salons.

On ne doit pas s'amuser tous les jours. La maîtresse de la maison est charmante, aimable et comme, je veux bien le croire, les mariages se font sans que les époux se connaissent, il leur reste du temps devant eux pour s'analyser. Quant au divorce et à la polygamie, Mme Riya Salima les déplore et constate d'ailleurs que la polygamie, du moins, disparaît de jour en jour.

Encore un beau pays qui se civilise, quel malheur ! il ne restera bientôt plus un coin du globe où l'on ne trouvera à chaque coin de rue un agent de police et un kiosque de journaux. J'aime mieux l'Orient du docteur Mardrus ; il a l'air moins vrai, mais il est plus joli.

A. Dieudonné

Ch. de Coynart : **Une sorcière au XVIIIe siècle,** *Marie Anne de la Ville. 1680-1725* (Hachette, in-18 de 353 pages, 3 fr. 50). — Le livre que M. Ch. de Coynart a extrait des Archives de la Lieutenance générale de Police est l'histoire — pérennelle, semble-t-il — de la crédulité humaine. Le récit des tribulations et des gestes bizarres de Marie-Anne de la Ville est d'hier et d'aujourd'hui. Cette sorcière embastillée sous l'ancien régime ferait fortune dans nos milieux spirites. Autour de l'héroïne, s'agitent, se rassemblent, conjurent, évoquent, adjurent un policier, Divot, officier du roi, de moralité plus que douteuse ; un prêtre, Pinel, quintessence de la crédulité, lequel oublie quelquefois dans les bras de la voyante ses vœux de chasteté, sans perdre de vue le but suprême, la découverte de trésors chimériques ; un comte de Brinderodes, aux très curieuses aventures conjugales ; des gens de peu et des gens de bien, de la canaille, de la prêtrise de cour, de la noblesse, types originaux et équivoques, mais toujours curieux comme le XVIIe siècle en a tant produits. C'est un fragment de l'histoire des mœurs secrètes de cette époque qui nous a déjà donné les drames passionnants des Poisons et du Collier de la Reine.

G. Dubois-Desaulle

Le Gérant : P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd. de La Chapelle. 15362

Souvenirs d'Assise

N. D. L. R.

Depuis quelques années il se produit dans le monde catholique un mouvement d'un intérêt extrême, dont on ne peut qu'entrevoir les lointaines conséquences : selon les uns, il finira par rénover l'esprit du catholicisme français : d'autres disent même qu'il l'anéantira comme religion, tout en le vivifiant comme système philosophique.

Nous ne ferons pas de choix entre ces hypothèses. Spectateurs attentifs des choses de ce temps, nous nous bornons à renseigner nos lecteurs sur une évolution qui marquera peut-être dans l'histoire des idées françaises.

Il ne s'agit pas seulement de cet effort vers le socialisme chrétien tenté par quelques prêtres soucieux, comme certains de leurs grands aînés, de ramener la religion à l'esprit de l'Évangile. Mais, dans un effort parallèle, quelques ecclésiastiques, habitués aux méthodes de critique et d'analyse qui firent si notablement avancer, au XIXe siècle, la philologie et l'histoire, se sont mis à expliquer avec la même rigueur les textes religieux pour les purifier d'interprétations souvent grossières.

Pensant, à tort ou à raison, que le catholicisme tout entier, en tant que religion, s'effondrerait par ces brèches et ne serait bientôt plus qu'un système philosophique séduisant mais sans hiérarchie et sans pouvoir, doctrine de combat contre les puissants de ce monde au service desquels de plus en plus elle s'est mise, la haute Église s'est alarmée. Les cardinaux, se rappelant peut-être la parole de Lacordaire sur Lamennais : « J'avertis l'Eglise qu'une guerre se prépare et se fait déjà contre elle au nom de l'Humanité », ont demandé à Rome des condamnations, se sont opposés de toutes leurs forces à ce prosélytisme.

Ils ne l'ont point enrayé : le savant et courageux abbé Loisy est-il, à cause de son enseignement jugé trop hardi dans ce sens par les théologiens, brutalement exclu de l'Institut Catholique, plus de vingt ecclésiastiques ne s'en pressent pas moins chaque semaine au cours qu'il professe depuis deux ans, en Sorbonne, à l'École des Hautes Etudes, et cela malgré la défaveur à laquelle ils s'exposent. M. l'abbé Houtin, prêtre habitué à Saint-Sulpice, est-il renvoyé en province (afin sans doute que le travail dans les bibliothèques de Paris lui soit désormais impossible), comme coupable d'avoir publié récemment « La Question biblique chez les catholiques de France », livre de bonne foi, d'érudition et de courage, son livre n'en obtient pas moins un succès considérable.

D'autres hommes encore, ayant dans l'Église grande autorité et noble réputation, sont parmi les initiateurs de ce mouvement :

Ainsi M. le chanoine Hébert, hier encore directeur de l'École Fénelon à Paris où, vingt années durant, il enseigna la philosophie.

On sait avec quel soin l'Église choisit les éducateurs de la jeunesse.

M. l'abbé Hébert n'a pas craint d'affirmer son désir d'adapter les dogmes aux besoins moraux d'à présent et de mettre d'accord sa foi et sa raison.

En 1899, pressé par quelques anciens élèves qui lui demandaient : « Peut-on rester catholique sans rien sacrifier de sa raison et avec complète loyauté à l'égard des conclusions modernes de la philosophie et de la critique ? » il écrivit ce dialogue, *Souvenirs d'Assise*, que nous publions plus loin.

Comment une copie de cet ouvrage fut-elle soustraite à l'un des rares amis qui en eurent connaissance et mise entre les mains de l'autorité ecclésiastique ? Toujours est-il que l'archevêque de Paris exigea que M. l'abbé Hébert donnât sa démission de directeur de l'École, puis, peu à peu, M. Hébert se refusant à rétracter ces lignes qui sont le résultat de vingt-cinq années de réflexion, lui enleva tous les pouvoirs ecclésiastiques.

L'intérêt de ce dialogue, c'est qu'il pose tout haut la question que tous se posent tout bas, les uns cherchant la solution dans la foi du charbonnier, les autres dans des tours de force exégétiques qui ne font plus illusion qu'à eux-mêmes, les autres la tranchant comme M. Hébert, mais préférant, pour divers motifs, garder le silence.

Mais que la question se pose, doive être posée et qu'elle préoccupe les esprits réfléchis, il n'y a pas un doute. Aussi croyons-nous devoir la soumettre à nos lecteurs par ce dialogue dont on goûtera, sous le charme poétique, la ferme et généreuse pensée.

SOUVENIRS D'ASSISE

Contemplée de la colline d'Assise, l'Ombrie apparaît comme un immense lac de verdure, un jardin clos d'une végétation puissante mais allégée, idéalisée par le feuillage argenté des oliviers. C'est dans cette vallée si calme, si douce, que la voix de Jésus a trouvé son plus fidèle écho, ses exemples leur plus parfait imitateur. Nulle part on n'a plus aimé ni mieux aimé ; nulle part on n'a vécu d'une vie plus véritablement évangélique, toute de pureté et de bonté, de joie et de liberté sainte.

Je traversai les vieilles rues d'Assise, et descendis la petite côte raide, aride, qui mène à Saint-Damien. Ma première visite ne serait point pour la basilique, châsse merveilleuse, trop splendide même, où se trouvent les ossements, non l'esprit de François : elle serait pour Saint-Damien, car Saint-Damien, c'est François lui-même, son humilité et sa pauvreté et son amour angélique pour l'angélique amie. Je revis la pauvre petite cha-

pelle que François répara de ses mains, l'humbre réfectoire où retentit pour la première fois le Cantique du Soleil, le jardin de quatre pas de long où sainte Claire cultivait quelques fleurs. Saint-Damien est encore aujourd'hui à peu près tel qu'au treizième siècle; il a été providentiellement préservé des ridicules embellissements qui défigurent, déshonorent Sainte-Marie-des-Anges. Mais l'enthousiasme qui remplissait le cœur de François et de Claire, qu'est-il devenu? Qu'est devenue l'ivresse mystique qui les exaltait sans les fanatiser, qui les remplissait d'une joie indicible sans les absorber et les rendre moins attentifs, moins compatissants à toute misère, à toute souffrance?... Là où ces âmes de feu se consumaient d'amour, la mienne restera-t-elle insensible? Là où coulait à pleins bords le fleuve de la plus entraînante poésie, demeurerai-je le cœur desséché comme la route rocailleuse que de nouveau je foule aux pieds?.... Je m'arrêtai et tristement m'assis sous un vieil olivier. Un coup de vent fit vibrer le feuillage; je prêtai l'oreille au léger murmure... Il me sembla que l'arbre m'adressait ces paroles: « Pauvre frère « humain, pourquoi ton cœur est-il aussi triste et découragé? « Tu voudrais ressusciter en toi la naïve simplicité et les trans- « ports d'un François et d'une Claire? Tu ne le peux plus! Tu « ne le pourras jamais plus! Six cents années se sont écoulées, « le monde a progressé, la science a pénétré de ses rayons les « corps les plus opaques, elle a dissipé les mirages, fait éva- « nouir les légendes et les mythes. Ne pleure pas de la sorte, « mon frère; contemple, comme François, la divine nature. « Vois, lorsque nous sommes jeunes, notre tronc est lisse, ré- « gulier, mais l'implacable soleil nous inonde bientôt de ses « rayons. Nous résistons, nous protestons, nous nous tordons dou- « loureusement, notre bois éclate; il ne reste plus de nous que « des lambeaux d'écorce et quelques racines qui adhèrent à peine « au sol... Sommes-nous anéantis? Nullement; nous n'en don- « nons pas moins aux hommes notre délicat feuillage et nos « fruits si doux. Pauvre frère humain, fais de même! Que le « Soleil divin que tu appelles Science, Raison, fasse voler en « éclats par son irrésistible énergie tes faibles idées et tes petits « systèmes, si chers te soient-ils, si commodes, en apparence si « indispensables, n'en prends point souci; quand même, donne « à l'Humanité tes fleurs et tes fruits. »

Et je pensai: Frère l'Olivier a raison. Et je me mis à lire la Vie du Petit Pauvre de Jésus-Christ; puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le cher Saint-Damien, je gravis lentement la colline et me dirigeai vers la ville. Bientôt je fus rejoins par un

bon capucin avec lequel, entremêlant le latin, l'italien et le français, j'engageai la conversation.

J'aime les capucins, surtout les vieux capucins, chez qui l'expérience des âmes a remplacé les formules scolastiques. Les formules subsistent bien dans leur esprit et sur leurs lèvres, mais l'âme vivante s'en distingue comme le corps, d'un vêtement de commande ; elle les dépasse et, inconsciemment, n'en tient nul compte dans la pratique. Mon vieux capucin, s'il connaissait les systèmes actuels et savait parler le langage moderne, appréciait et jugeait les choses comme les eût jugées un des compagnons du Christ, descendant avec lui de la montagne. Aussi lui fis-je part du sujet qui me remplissait l'esprit.

— Je n'aime pas, répondit-il, jouer le rôle d'un prophète et sonder l'avenir, mais cet avenir, je l'affirme, s'il n'est pas un retour à la barbarie, à l'animalité, acclamera toujours notre séraphique Père comme un initiateur, un précurseur. Les hommes le comprennent de plus en plus clairement : leur nature est une réalité à double face, à la fois individuelle et collective ; ils ne doivent donc jamais négliger, sacrifier l'un ou l'autre de ces deux aspects. Vivre de la manière la plus intense et la plus harmonieuse et en même temps vivre pour les autres ; être soi-même, affirmer sa personnalité, mais ne point s'isoler de ses frères, ne pas prétendre échapper à cette loi d'association qui est la loi universelle et des corps et des esprits, voilà ce que tous acceptent et proclament, en théorie du moins, ce qui est déjà un progrès. Or nul n'a été plus lui-même que saint François, plus original, plus inébranlable dans sa conviction, plus ardent à défendre son inspiration individuelle.

« Personne, dit-il dans son Testament, ne me disait ce que « j'avais à faire, c'est Dieu lui-même qui me révéla que je de« vais vivre selon le modèle du saint Évangile. » C'est à ce point qu'on a parlé de saint François comme d'un laïque dans le sens moderne du mot, vivant en dehors, à côté de l'Église, parallèlement à elle, une sorte de protestant avant la lettre. Quelle fausse idée ! Rappelez-vous ses rapports avec le pape Innocent III auquel il s'empresse d'aller demander la confirmation de sa règle, avec le cardinal Hugolin, le futur Grégoire IX ; écoutez-le dans son Testament :

« Le Seigneur Dieu me donna et me donne une si grande foi « aux prêtres qui vivent selon la forme de la sainte Église ro« maine, à cause de leur caractère sacerdotal, que, même s'ils « me persécutaient, je veux avoir recours à eux. Et quand bien « même j'aurais toute la sagesse de Salomon, lorsque je trou-

« verai de pauvres prêtres séculiers, je ne prêcherai dans leur « paroisse qu'avec leur assentiment. Je veux les respecter, les « aimer et honorer. Je ne veux pas considérer leurs péchés, car « en eux je vois le Fils de Dieu : ce sont mes seigneurs. » Un individu, certes oui, François le fut dans toute la force du terme : un individualiste, non. Il vécut dans et pour l'Église ; il la servit sans s'asservir, sans jamais prendre cette attitude de pure passivité qui serait, à en croire certaines personnes mal informées, normale, obligatoire pour un catholique.

— De sorte que, répondis-je, ici, comme en tant d'autres circonstances, se résolvent, par la vie réelle, des antinomies insolubles par la raison théorique seule. Comment concilier l'individu avec la collectivité ? Et voilà que, de fait, François est tout ensemble individu complètement développé selon sa loi propre, et catholique parfait selon la loi commune.

— C'est cela même, reprit le Père ; sa vie, en effet, a merveilleusement résolu l'apparente contradiction qui tourmente bien des consciences ; elle nous permet de conjecturer le caractère du catholicisme de l'avenir. Ce ne sera ni le catholicisme despotique que trop souvent nous vîmes à l'œuvre, ni le protestantisme individualiste, ni l'appel à la seule conscience subjective indépendamment de toute tradition et du développement religieux historique de l'humanité, mais l'aide sociale providentielle offerte à l'individu, le respectant, le complétant, ne l'annihilant jamais. « Les rois des nations, disait le Christ à ses Apô- « tres, les traitent en maîtres, en dominateurs. Qu'il n'en soit « pas de même parmi vous, mais que le plus grand se fasse le « plus petit, que celui qui gouverne soit comme un serviteur. »

— Oh ! la belle, la trop belle parole, m'écriai-je, et de quel cœur j'adhère à l'Église catholique ainsi conçue ! Avouez, mon Père, que l'acte de foi le plus méritoire que puisse faire de nos jours un catholique, c'est de croire que l'Église actuelle renferme cette Église idéale, comme la chrysalide sombre et difforme le gracieux papillon.

— Je ne le nie point, mon ami ; c'est à l'Idéal, en effet, que doit toujours s'adresser notre foi. Voilà pourquoi ceux qui sont tentés de rompre avec l'Église commettent une déplorable confusion ; ils ne distinguent pas entre l'idée de l'Église et les apparences qu'elle a revêtues ou revêt ; or, ces réalisations extérieures n'ont, comme disent vos philosophes, qu'une valeur toute phénoménale, relative, transitoire.

— Je le comprends, mon Père, mais puisque vous avez eu l'extrême bonté de me parler à cœur ouvert de ces matières

délicates, permettez-moi une nouvelle interrogation. Pensez-vous qu'un nouveau saint François soit possible dans l'avenir? De même que nous, civilisés, tout en respectant le sentiment qui les anime, nous répugnons aux excentricités des fakirs, l'humanité future ne répugnera-t-elle point à cette naïveté, à cette pauvreté admirables, je le veux bien, mais peu ou pas imitables?

— Aussi bien, mon cher ami, le nouveau François n'apparaîtra-t-il pas sous les mêmes dehors, puisqu'il ne croîtra et s'épanouira point dans les mêmes conditions. « La grâce de Dieu a des formes diverses, dit saint Pierre ; et saint Paul : « L'un de cette manière, celui-là de telle autre. » Je n'admire le détachement absolu de saint François que parce qu'il fut de sa part une manière spontanée et joyeuse de briser avec la société barbare, égoïste, de son temps. Puisque, de fait, ce procédé fut compris et admiré de tous, puisqu'il fut efficace, acceptons et admirons. Mais nous ne sommes nullement obligés de voir là une règle absolue, une méthode universelle ni surtout éternelle. Il y a, dans la vie de notre saint patriarche, mille traits qui s'expliquent par le milieu et les idées de l'époque ; tout cela est caduc, n'a plus de sens de nos jours, scandalise au lieu d'édifier, ne saurait donc se réaliser de nouveau. Mais pénétrez plus avant ; admirez cette règle morale que le doux mystique proclame avec une infatigable constance: Travail et Charité ! « J'ai travaillé de mes mains, dit-il dans son « Testament, et veux continuer, et je veux aussi que tous les « autres frères travaillent à quelque métier honorable. Que ceux « qui n'en ont point en apprennent un, non dans le but de recevoir le prix de leur travail, mais pour le bon exemple et pour « fuir l'oisiveté. » Sainte Claire, sur son lit de mort, demandait à ses sœurs de la soulever et soutenir pour lui permettre de travailler encore. Or vous admettez bien, je crois, que le progrès de l'humanité est orienté dans le sens indiqué par ces mots : Travail, Charité ?

— Sans aucun doute, mais quel abîme entre la vie de François, de Claire, et celle qu'impose le progrès industriel de notre époque !

— Assurément : François et ses compagnons furent avant tout des artistes mystiques ; leur travail revêtit la forme que déterminaient leur nature et le milieu dans lequel ils vivaient. Ils soignaient les lépreux, aidaient les gens de la campagne au moment de la moisson, de la vendange, de la cueillette des olives ; frère Égide se faisait au besoin porteur d'eau ou balayeur; frère Junipère avait une alène et gagnait sa vie à raccommoder les chaussures... Tout cela ne ressemble guère au dur tra-

vail de la mine ou de l'usine, mais ce n'en est pas moins, étant donnés, je le répète, le milieu et les circonstances, la catégorique affirmation de la loi sacrée du travail à laquelle nul ne se doit dérober. Le réformateur de l'avenir, lorsqu'il s'écriera : Travaillons de nos mains ! ne fera que répéter l'habituelle recommandation de François à ses frères. Quant à la charité...

— Oh ! sur ce point, mon père, il n'est pas besoin de longues explications. Depuis longtemps j'ai compris que le vice de notre civilisation industrielle, ce n'est pas l'industrie, le travail ou la richesse, mais l'égoïsme. Si les hommes s'aimaient vraiment les uns les autres, ils ne voudraient du bonheur qu'à la condition de voir leurs frères heureux ; dès lors, ils n'auraient plus l'idée d'augmenter leur fortune d'une manière indéfinie, ils ne spéculeraient pas sur le besoin de l'ouvrier pour fixer les salaires, ils ne prélèveraient point sur les fruits du travail une part exorbitante nullement en rapport avec leur effort personnel ou leurs risques individuels ; le point d'honneur serait d'accomplir la noble mission du travail en commun et non, comme aujourd'hui, d'afficher un luxe insensé et d'essayer de ruiner ou de détruire ses semblables. Tous travailleraient, mais tous auraient le temps de s'instruire, de se reposer et de profiter des jouissances que la vie d'ici-bas procure actuellement aux privilégiés seuls. Et voilà ce qui, à mes yeux, fit de François non pas un merveilleux organisateur, un très prudent et sage administrateur, comme le fut plus tard Vincent de Paul, mais un progressiste, un vrai réformateur ; il ne se borna point à verser l'huile et le vin sur la plaie, il voulut rendre impossible l'existence de ceux qui blessent et meurtrissent l'humanité ; il prétendit changer, réformer l'état social, non en le bouleversant par la violence, mais en détruisant ce qui le vicie et l'empoisonne : l'égoïsme.

— De sorte que le saint de l'avenir, quand même il ne marcherait pas nu-pieds et ne porterait pas un sac et une corde, en réalité, ne saurait être qu'un nouveau François adapté à des conditions sociales et intellectuelles différentes, mais animé du même esprit, obéissant à la même impulsion ?

— Je le reconnais, mon Père ; toutefois n'avez-vous pas indiqué vous-même l'insurmontable difficulté ? « Les conditions in« tellectuelles, » avez-vous dit. Or le progrès de la pensée réfléchie n'est-il pas en flagrante contradiction avec tout mysticisme ? Ne sera-t-il pas aussi impossible au futur saint François de vivre dans une société scientifique, vraiment intellectuelle et critique, qu'à l'oiseau de subsister et de voler dans le vide ? A l'alouette qu'affectionnait François, il faut l'air, la lumière, les hauteurs in-

définies de l'espace ; à l'âme mystique, le charme et l'indéfini des mythes et des légendes. Or la critique, mon Père, a tué les légendes, et la réflexion philosophique, laissez-moi vous parler en toute sincérité, a fait évanouir les vieux mythes religieux sur lesquels se fonde votre théologie.

— Parlez, cher fils; oui, soyez sincère; c'est la première condition de toutes les vertus chrétiennes ; donnez-moi quelques exemples qui me permettent de me faire une idée de ces difficultés, de ces impossibilités, qui s'opposeront désormais, dites-vous, à toute floraison de vie mystique.

— Puisque vous y consentez, je choisirai deux exemples, mais je vous en avertis, je vais droit au cœur du sujet. Et d'abord un exemple de critique appliquée à la résurrection du Christ. Notez bien, mon Père, que je ne me demande pas si, *a priori*, la chose est possible ou impossible... Notre pauvre intelligence, en dehors des impossibilités logiques, ne sait rien, absolument rien, sur les impossibilités réelles. « Si une chose existe, c'est qu'elle est possible », disaient les scolastiques, et c'est, en effet, tout ce que l'on peut dire. Mais un fait n'est un fait que lorsqu'il est convenablement attesté ; or, si j'ouvre les Évangiles sans prévention, qu'est-ce que j'y trouve relativement à la résurrection du Christ ? Des divergences ou contradictions que l'on n'arrive à pallier que par des prodiges de subtilité, de vrais tours de force exégétiques. L'apparition à Magdeleine est racontée d'une façon tout autre par Jean que par Matthieu et, afin de mettre d'accord Matthieu et Luc au sujet des visions des saintes femmes, il faut supposer, uniquement pour les besoins de la cause, qu'elles formaient plusieurs groupes distincts. Luc, d'ailleurs, ne connaît que les apparitions à Jérusalem ; rien de la Galilée. C'est en Galilée, au contraire, que, d'après Matthieu et Marc, Jésus donne rendez-vous à ses apôtres ; c'est en Galilée qu'ils reçoivent la mission de prêcher l'Évangile par toute la terre, scène solennelle que l'auteur de la finale de Marc semble avoir localisée près de Jérusalem. Tous ces détails contradictoires trahissent un remaniement, une altération des témoignages primitifs, ou tout au moins le trouble, la surexcitation de l'imagination, l'absence de cette observation calme et méthodique sans laquelle un fait, surtout un fait surnaturel, ne saurait être constaté. D'ailleurs, les yeux qui ont vu le corps du Christ ont aussi attribué des corps aux anges, des corps étincelants comme l'éclair et des vêtements blancs comme la neige ; les Apôtres ont contemplé le Christ montant dans les airs, saint Paul l'a entendu lui parler du haut du ciel, comme si le séjour de Dieu, selon

l'antique croyance chaldéenne, était situé au-dessus du firmament, voûte solide à laquelle seraient accrochées les étoiles... Voilà qui suffit à déterminer la vraie portée, à donner le ton de ces passages de l'Évangile ; il s'agit évidemment de visions, non de perceptions réelles. Je ne conteste donc point la sincérité des premiers disciples, je n'attaque pas leur foi si profonde, si joyeuse, si féconde, en la résurrection de leur Maître. J'affirme seulement que nous n'avons aucun témoignage qui oblige à considérer cette résurrection comme un fait d'ordre physique, matériel. Il serait facile d'étendre l'emploi de cette réflexion critique à des questions analogues; je préfère arriver à l'autre exemple, d'ordre métaphysique, sujet capital, certes, fondamental : l'existence de Dieu. Vous frémissez d'indignation...

— Nullement, cher fils, et je vous dirai tout à l'heure pourquoi vos hardiesses me laissent calme et confiant.

— Vous me rendez confiance à moi-même. J'avais peur que les plus vénérables des habitudes acquises vous inspirassent une insurmontable répugnance à l'égard de toute critique appliquée à cette croyance universelle et nécessaire de l'humanité. Les expressions dont je me sers vous prouvent que ce n'est pas en sacrilège que je touche à l'arche sainte ; doué d'intelligence et de réflexion, je crois rendre hommage à la Divinité en usant de cette intelligence et de cette réflexion pour contrôler ce que les hommes ont affirmé relativement à son existence et à ses attributs. Je pourrais reprendre l'éternelle objection : l'existence d'un Dieu bon est incompatible avec celle de tous les maux qui nous torturent. De fait, on ne s'est jamais tiré de la difficulté qu'en escamotant les droits de l'individu au profit de l'espèce. Dieu n'agirait que par des lois générales. C'est inacceptable, car on n'a pas le droit, en métaphysique, d'escamoter même un atôme. Ou bien, on affirme que l'individu trouvera compensation à ses maux dans une autre existence ; or c'est un cercle vicieux, car on prouve d'autre part la réalité de la vie future en s'appuyant sur l'idée d'un Dieu bon et juste. Mais laissons cette difficulté et envisageons l'ensemble des arguments que l'on appelle les preuves de l'existence de Dieu. A la vérité, ils nous font sentir qu'il est quelque chose au delà des phénomènes et des séries de causes secondes ; ce quelque chose nous est manifesté par un sentiment *sui generis* que nous appelons sentiment ou idée de l'absolu, de l'infini, du parfait. Nous le possédons, ce sentiment, puisque nous distinguons nettement l'infini de l'indéfini, par exemple, ou de l'inconnu. Sans doute, mais qu'est-ce que cet infini, cet absolu, ce parfait? Impossible, complètement impos-

sible d'articuler quoi que ce soit. Il y a, je le sais, les analogies, les images, mais, pour en user sans trop d'inconvénients, force est bien d'adjoindre à ces notions d'origine psychologique : puissance, bonté, causalité, etc., un adverbe ou un adjectif et de dire : *infiniment* bon, *tout* puissant, cause *première*, raison *suffisante*... Or ces adverbes et adjectifs réintroduisent précisément la notion d'infini, d'absolu, qu'on prétendait expliquer. Avouons-le donc, ce sentiment primitif de l'infini, de l'absolu, défie toute analyse. De la notion d'espace, le géomètre peut tirer celles de plan, de ligne, de point ; de l'absolu, le métaphysicien ne saurait tirer que l'absolu. Qu'il égrène, s'il le veut, le riche chapelet des synonymes : infini, parfait, idéal, — il ne fait que se répéter ; ce n'est pas une analyse, c'est une tautologie. Le métaphysicien devrait donc se borner à conclure : Nous avons du divin une notion irréductible et qui possède une valeur objective tout autant que nos sensations. Pas plus que nos catégories de temps et d'espace, pas plus que nos impressions sensibles, elle ne saurait être traitée de vaine illusion. *Et c'est tout.* Le surplus est du domaine de l'image et du mythe. Or l'image est vraie en tant qu'elle se peut associer à un sentiment vrai ; en elle-même, elle n'est qu'une fiction et ne doit pas être prise pour une réalité.

— Mais les théologiens ont toujours fait cette distinction entre l'image et l'idée.

— Ils l'ont faite *en théorie* ; en pratique ils ont traité l'image comme une réalité objective ; ils ont tiré des conclusions relatives à la bonté, l'intelligence, la puissance divines, comme si l'on pouvait appliquer à des images le raisonnement logique. Dieu, le roi du ciel, conçu à la ressemblance d'un monarque oriental, accordant ses faveurs, ses *grâces*, à qui lui plait, faisant des prodiges au bénéfice de tel ou tel, voilà l'antique image chaldéenne et judaïque qui est la base de votre théologie. Au lieu de l'envisager comme une chose en soi, rendez à ce mythe sa vraie valeur, sa valeur d'*analogie* dont parlent les théologiens eux-mêmes ; je ne m'oppose plus alors à ce que l'on s'en serve, moyennant les explications nécessaires, dans les chants, la poésie, le culte, mais avouez qu'il ne représente pour la pensée pure qu'un symbole dont les éléments sont empruntés à une forme de civilisation depuis longtemps dépassés, à une conception de la royauté qui nous répugne.

— Vous admettez bien toutefois que l'infini est la cause du fini et que, la cause devant contenir éminemment ce qui est dans l'effet, on a le droit de dire que Dieu est infiniment bon, puissant...

— Appliquer à l'Infini les concepts de causalité, d'intelligence, de bonté, etc., fournis par l'expérience, ce n'est pas plus avoir une idée que de dire : Cercle carré. Infiniment bon, infiniment puissant, équivalent à infiniment fini. Appeler Dieu la *première* cause, c'est l'inféoder au temps, comme c'est l'inféoder au nombre que de soutenir avec les panthéistes que Dieu et le monde ne font qu'*une* substance. Au point de vue de l'intelligence pure, nous pouvons et devons seulement affirmer que l'esprit humain n'exprime pleinement sa conscience de l'être que que par le doublet : fini *et* infini, comme pour cet autre : subjectif *et* objectif — tout aussi légitimement. Quant aux rapports du fini et de l'infini, la pensée pure n'en saurait rien dire, sinon que le fini et l'infini sont deux aspects de la Réalité et qu'ils se concilient en elle d'une manière qui demeure pour nous mystère impénétrable. Tout le reste est image et mythe. Or ce sont ces images, ces mythes qui, naïvement pris à la lettre, ont excité l'enthousiasme, nourri la charité d'un François et d'une Claire ; ces mythes évanouis, le mysticisme pourra-t-il subsister ?

— Mon ami, tant que l'homme ne sera pas un pur esprit, la pensée pure demeurera une abstraction. L'imagination et la sensibilité sont essentielles à l'homme aussi bien que la raison. Le « Dieu sensible au cœur » symbolisé par les images un peu grises de la métaphysique, par celles plus colorées de la religion, n'est donc pas près de disparaître de la conscience de l'Humanité. J'en dis autant du sentiment de notre dépendance par rapport à l'infini, dépendance symbolisée par la prière sous forme de demande. D'ailleurs, n'attribuez-vous pas au symbole, au mythe, plus d'importance qu'il n'est convenable ? Ce n'est point le miroir qui fait la beauté du visage et ce n'est pas le mythe qui donne sa valeur à l'âme. Frère Élie admettait les mêmes mythes que saint François et leurs vies furent si différentes ! C'est l'âme vivante, bonne et belle, qui fait la bonté et la beauté du mythe, en l'interprétant. Et quand elle ne peut plus se retrouver, se reconnaître dans un mythe et s'en servir, comme parlent vos savants, pour s'autosuggestionner, elle le délaisse et en crée d'autres. Ce merveilleux pouvoir idéalisateur et créateur de l'âme humaine n'a point de bornes, et voilà pourquoi je ne suis pas inquiet relativement aux saints de l'avenir.

— Mais, pour vous-même, qu'en pensez-vous, mon Père ?

— J'appartiens, mon cher fils, à une génération qui a pris, elle aussi, à peu près à la lettre les formules métaphoriques et mythiques. Je ne parviendrai jamais facilement à en dégager mon esprit : néanmoins, je comprends les exigences d'une pen-

sée plus exercée, plus approfondie, et vous avez reconnu vous-même que si les théologiens ont versé, en pratique, dans l'ornière populaire, en théorie, ils ont fait déjà les distinctions dont est si fière la philosophie moderne. La formule : « Dieu n'existe pas, il est », se trouve équivalemment dans les écrits du pseudo Denys l'Aréopagite, et c'est l'apôtre saint Paul qui parlait du « Divin » aux Athéniens sur la colline d'Arès. Il y a donc des jalons et comme des pierres d'attente pour les constructions de l'avenir. Quels sont, du reste, les résultats de votre implacable critique ? Jésus n'est pas matériellement ressuscité ; mais qui soutient encore de nos jours qu'il soit matériellement « descendu dans les régions inférieures de la terre », comme l'enseigne pourtant saint Paul ? Vous ne niez point le fait même des visions que confirment tous ces témoignages d'ailleurs si divergents quant aux détails ; or, pour employer les expressions de l'un de vos penseurs, rien n'empêche de considérer ces visions comme des « hallucinations véridiques ». Elles se seraient produites dans l'imagination des apôtres et des disciples sous l'influence de leur conviction — conviction justifiée par les faits, ayant donc une valeur objective — que le Christ vivait désormais de la vraie vie et agissait en eux et par eux pour fonder son Église. La même force mystérieuse et divine qui créait par eux le christianisme, créait en eux ces visions. Que les imaginations des premiers chrétiens aient revêtu un caractère judaïque fortement accusé, que les disciples n'aient pu se représenter leur Maître survivant autrement qu'avec un corps matériel qui, tout éthéré que nous le représente saint Paul, n'en est pas moins un corps, que cette survivance par conséquent ait pris la forme d'une résurrection, rien à cela de surprenant. Si donc la résurrection cesse d'être considérée comme un fait d'ordre physique, elle demeure un fait d'ordre idéal et conserve, sous son vêtement imaginatif, toute sa valeur. Votre critique, bien loin d'anéantir les dogmes, les purifie ; elle les recrée, les réinvente, les revêt de nouvelles formes moins matérielles, plus psychologiques, et toujours le même fonds divin de conscience trouve en eux son expression. J'en dirai autant de votre métaphysique : le mythe du Dieu personnifié s'évanouit, le sentiment de l'existence du Divin subsiste inébranlable, inattaquable. Que si, pour satisfaire votre imagination de philosophe, au lieu de dire : Je crois en Dieu, — vous préférez dire : Je crois à la valeur objective de l'idée de Dieu, — je n'y vois pas d'inconvénient, sauf si vous parlez à des simples qui ne vous comprendront point.

— Ce n'est pas mon imagination de philosophe que je satis-

fais, mon Père, c'est ma conscience que je soulage. Eh bien! non, nous n'en voulons plus de ce Dieu infiniment juste qui punirait les crimes jusqu'à la quatrième génération et se permettrait tous les arbitraires, toutes les partialités; de ce Dieu infiniment bon qui torturerait l'éternité tout entière ceux qui ne l'ont pas aimé! Nous prétendons chercher et trouver une manière moins dangereuse, moins sujette à l'abus, d'objectiver notre sens du Divin. Cette première formule modifiée, les autres se transformeraient d'elles-mêmes. Par exemple, si nous employions, au lieu de l'image populaire, l'image stoïcienne — vous voyez, mon Père, que je ne m'illusionne pas; j'accepte la nécessité où nous sommes de ne pouvoir penser sans image —, si, dis-je, au lieu de parler d'un Dieu personnel, nous parlions de l'éternelle Loi d'après laquelle la beauté, la bonté, la justice, se réalisent dans le monde, la Prière ne serait plus la supplication d'un mendiant intéressé, mais l'effort énergique, accompagné de paroles et de souhaits, pour cette réalisation du Bien; le Miracle, sa réalisation même où éclate évidemment une force supérieure à celles que nous voyons en jeu dans les combinaisons purement mécaniques...

— Et l'Évangile, la Morale?...

— L'Évangile, mon Père, il serait de la sorte débarrassé de sa gangue de croyances populaires et de prestiges magiques; il deviendrait l'incontestable révélation du Divin par la vie et la mort du Christ, la proclamation incomparable de la Loi de justice et d'amour; dès lors, il serait accepté de toute conscience droite. Et la moralité deviendrait une moralité vraie, car l'homme se soumettrait librement à sa Loi, non parce qu'un maître la lui impose, mais parce qu'il en sent la valeur. Vous-même, vous fieriez-vous à un homme qui serait juste parce qu'un Dieu a changé l'eau en vin? Le Dieu-gendarme que l'on prêche au catéchisme convient à des sauvages, non à des êtres libres. Mais, hélas! on s'inquiète bien de rendre intelligentes et libres les masses populaires! Ce que cherchent, au contraire, les conservateurs qui ont, pour ainsi dire, domestiqué à leur profit la religion, c'est à restreindre et à entraver la réflexion, de peur que l'on ne touche aux vieilles images sur lesquelles reposent leurs privilèges et leurs conventions morales. Quant aux simples, aux humbles, vous sentez bien que je n'ai point l'intention de me séparer d'eux. Je crois trop à l'intime communion de tous les êtres pour m'enfermer dans ma personnalité orgueilleuse et pourtant moralement si indigente. Je veux prier avec eux; tout ce que je réclame, c'est le droit d'envisager comme relative et tran-

sitoire, réformable par conséquent, leur manière de parler de Dieu. Je ne suis pas agnostique, puisque j'affirme le Divin ; mais qu'est-ce que le Divin? La conception que j'en formule est imparfaite et subordonnée à ma constitution physique et intellectuelle ; dès lors, je ne saurais trouver non plus l'absolu et le définitif dans le Christ lui-même ou dans l'Église qui le représente et continue. La vérité est dans le Christ et dans l'Église, je le reconnais, mais elle n'y réside que dans l'orientation générale donnée à la pensée et à l'activité; il reste à adapter cette direction aux conditions scientifiquement constatées de la réalité.

— Mais, cher fils, saint Paul l'a proclamé il y a longtemps : « Actuellement, nous voyons au moyen d'un miroir, d'une « manière obscure: plus tard nous verrons face à face... Alors. « les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connais- « sance disparaîtra, car nous connaissons partiellement et nous « prophétisons partiellement, mais quand ce qui est parfait sera « venu, ce qui est partiel disparaîtra... Seule la Charité est « éternelle. »

— Ah ! sans doute, mon Père, mais aussitôt lu, aussitôt oublié; le théologien n'en est pas moins arrogant, l'Église moins intolérante, moins despotique, moins impérieuse dans sa prétention à transformer le croyant en automate religieux.

— Mon cher enfant, c'est le cas de vous dire avec l'Écriture : « Allez-voir les fleurs des champs, comme elles « croissent » d'une manière lente et imperceptible. C'est aussi la loi du progrès dans l'Humanité. Sept cents ans avant Jésus-Christ, le prophète Osée disait déjà au nom du Seigneur : « Ce que je veux, « ce ne sont pas les sacrifices, c'est la bonté. » Et les nations chrétiennes en sont encore à s'entr'égorger !... Affirmons donc l'Idéal, mon ami, mais, sachant par notre expérience personnelle combien il en coûte de le mettre en pratique, n'ôtons pas à l'Humanité les moyens si humbles, si imparfaits soient-ils, qui l'aident à en réaliser quelques traits. A ceux qui les acceptent machinalement, par pure habitude ou sans les comprendre, expliquons le vrai sens, la haute portée morale des dogmes, des cérémonies qui nous viennent du Christ. Croyez-moi, leur contenu idéal n'est pas prêt d'être épuisé ; je puis donc — et je dois — en user sans que l'on me taxe d'hypocrisie. D'ailleurs, si j'ai foi en l'Évangile, j'ai foi en la Raison, et je salue de loin le jour où les découvertes de la critique et des sciences naturelles ayant été vulgarisées, l'Église en tiendra compte dans les formules de son enseignement. Laissez à ce grand organisme humano-divin le temps d'éliminer certains éléments désormais

sans valeur qu'il s'était assimilés à Jérusalem, dans la vieille Rome, à Byzance ou dans les Écoles du moyen âge, et alors s'effectuera la conciliation de la religion et de la science, parce que leur rôle réciproque sera nettement compris : à la religion d'entretenir dans les âmes le sens de l'idéal, de ce qui *doit* être ; à la science de nous faire connaître clairement les exigences de la réalité ; à l'individu, de se rendre maître consciemment de ces deux forces, de les unir, de les composer entre elles et de vivre d'après leur résultante. Plus l'Humanité progressera, mieux on comprendra que l'Évangile, l'Eglise, ne sont pas des machines distribuant toutes faites la vérité et la force morale, mais des secours providentiels destinés à soutenir, exciter, l'individu dans son effort continuel vers le mieux. Car rien ne se fait, aucun progrès ne se réalise, que par l'individu ; d'autre part, comme dans toute évolution véritable, le progrès ne peut s'imposer du dehors et de vive force : il doit venir du dedans. « L'Église, répète souvent un de mes amis, l'Église, un jour, « fera *son* protestantisme, et celui-là sera la fin de l'autre. » Encore une fois donc, je vous le recommande, ne brisez point avec la vieille tradition catholique ; soyez de ceux qui peuvent dire avec le Christ : « Je ne suis pas venu pour détruire, je suis « venu pour amener les choses à leur perfection. » Mais voici la basilique : entrons et, chacun à notre manière, prions !

Nous pénétrâmes dans l'église inférieure et, après avoir jeté un regard sympathique aux fresques de Cimabue, de Giotto, de Simone Martini, nous descendîmes dans la crypte construite au commencement de ce siècle au-dessus des restes du Petit Pauvre d'Assise : des colonnes grecques, des dorures, une voûte peinte en vert... Je haussai les épaules en regardant le bon capucin. Il me répondit par un sourire qui signifiait : Soyez plus indulgent ! Ce qui vous exaspère, c'est ce qui vient des hommes ; élevez plus haut votre cœur !... Je me mis à genoux. Le Divin, pensai-je, est inépuisable. Sous quelle forme se réalisera sa nouvelle épiphanie ? Et quel sera l'élu, le héraut de l'Évangile mieux compris, qui remplira les cœurs de joie et d'amour ? Un pauvre, un simple d'Ombrie, comme jadis ?... Ou plutôt, un ouvrier de nos usines ?... Et les paroles du psalmiste, me vinrent aux lèvres : « Envoyez votre esprit, votre souffle créa« teur, et vous renouvellerez la face de la terre ! »

ABBÉ MARCEL HÉBERT

Le Consolateur [1]

CHAPITRE VI

LA DERNIÈRE GOUTTE D'EAU FAIT DÉBORDER LE VASE

De toute une lente semaine, Daniel ne cessa de récriminer contre soi, de s'accuser, de se hanter lui-même. Il s'imposait naïvement des manières de mortifications d'ailleurs bénignes auprès de la torture continue dont son cœur était ravagé. Ses larmes le noyaient ; au fond de son cerveau, il sentait germer la folie ; il ne marchait plus que courbé.

Ah ! comme il excusait Lagarde, maintenant. Il avait appris ce qu'il coûte de garder pour soi seul une lourde peine. Un obsédant besoin d'épanchement le tourmentait. Vingt fois, à bout de courage et de force, il faillit tout conter à Mme Mellis. Elle aurait, certes, compris son angoisse, trouvé des paroles précieuses, évangéliques, gonflées d'espoir, et qui, pareilles à des fruits juteux, eussent coulé en lui une douceur très fraîche. Mais au dernier moment toujours, il différait, et s'enfonçait dans une souffrance déserte, suspendu au souffle d'Hélène dont il guettait les moindres variations.

Or, il se crut sauvé. Lagarde nageait dans la joie : Hélène allait mieux ! Elle-même le disait en souriant. Elle n'avait presque plus de fièvre, mangeait peu, mais se trouvait de l'appétit. Et elle faisait des projets : au printemps, le chemin bordé d'aubépines... Elle se montrait d'aimable humeur, gravement se soignait : elle voulait guérir.

De quelques symptômes ténus, l'employé nourrissait sa facile espérance.

— Elle va mieux, n'est-ce pas, docteur ?

— Oui... oui... mâchonnait M. Grandjean, mais il faut attendre.

Il connaissait d'expérience le « mieux » des poitrinaires :

(1) Voir *La revue blanche* des 1er, 15 août et 1er septembre 1902.

apaisement dernier, qui les mène très mollement, très simplement, à l'agonie — comme au sommeil.

Daniel, non sans quelque orgueil, s'approuvait :

— La mauvaise période est passée ; le conseil était bon. A Paris, elle serait déjà deux fois morte.

A chacune de ses quotidiennes visites, il puisait une nouvelle confiance auprès d'un Lagarde exalté, frémissant, sûr de la radieuse issue dont il lisait à toute minute la promesse au visage adouci d'Hélène. Daniel ne crut point faire mal en se relâchant quelque peu dans son amicale sollicitude. Lagarde s'en aperçut à peine, absorbé qu'il était par cette imaginaire renaissance. Le médecin ménageait le pauvre homme.

— J'aurai toujours le temps de le prévenir.

Il eut tort.

Depuis deux jours, libre d'inquiétude, Daniel s'était tenu paresseusement au jardin. Après une longue promenade, il poussait jusqu'à la petite maison rose, d'un pas traîné, par acquit de conscience, s'amusant d'un rayon de soleil tardif qui mouillait les pinceaux de baguettes nues, lorsque, presque à son but, il aperçut, qui refermait la porte familière, l'abbé d'Argentières en personne.

— Que fait-il là ? songea-t-il. Une nouvelle connaissance ? Lagarde ne m'a jamais dit... C'est curieux...

Il s'arrêta. Une supposition atroce transfixait son esprit, clouait son corps.

— Non... pas possible...

Quelles folies imaginait-il ? Il avança.

— Lagarde ne le fréquentait pas, que je sache... Alors, pourquoi ?

Il eut un élan forcené.

— Pas possible...

Et puis, au seuil, il resta apeuré, tremblant. Il n'osait plus entrer.

Un groupe de voisines, à voix très basse, commérait. Sans pudeur, il s'approcha et les dents jointes :

— Est-ce que ça ne va pas à côté ? demanda-t-il.

On lamenta.

— Mon bon monsieur ! c'est-à-dire qu'elle agonise.

— Et...

— On m'a réveillée à cinq heures, à grands coups de poing dans l'auvent, pour chercher le médecin.

— Et il n'y avait plus rien à faire, comme de juste.

— Ah! c'est la fin finale... M. l'abbé en sort.

— Pauvre petite dame!

Il y eut des signes de croix.

Daniel en demeurait à la première phrase. Son regard s'hébétait, balançait dans le vide... Sans remercier, sans même saluer — et sans entrer, d'un effort brusque, il retourna.

— Et quoi?... comme ça?... tout d'un coup?... Quand pas plus tard qu'avant-hier?... Je déraisonne... Et on ne m'aurait pas prévenu?... Je deviens fou...

Il exagérait sa divagation, cultivait son doute, se débattait contre l'irrévocable, affreusement... Des pas... Lagarde était à ses trousses... Il courut... Devrait-il voir cette agonie?... Son œuvre!... L'allait-on traîner devant sa victime?... Loin... loin... plus loin...

— Oui! assassin! assassin!

Au fond de sa chambre, prostré, gémissant, hurlant, mordant ses draps, frappant sa sonore poitrine... — il espérait et désespérait tour à tour.

— Mais... elle n'était pas morte... encore?

— Elle l'est! maintenant.

— Cependant?

— On va sonner: la nouvelle approche.

— Rien encore... Une minute de gagnée déjà...

— Ce sera pour la suivante...

— Encore point... Si *elle* vit cette minute, pourquoi ne vivrait-elle pas l'autre?... puis l'autre... puis l'autre...

— Attention!...

— Non... non... puis l'autre...

Et ainsi de suite, indéfiniment.

Il ne déjeuna guère. Vers deux heures, toujours sans nouvelles, las de douleur et d'arguties, « ne sachant plus, » il arpentait le jardin, quand, dans la rue, il entendit s'interpeller deux femmes. Un sourd instinct le poussa contre la grille. Il prêta l'oreille.

— Elle vient de « passer ». J'ai rencontré la voisine qui portait un cierge.

Daniel sortit.

— Qui est mort? Vous dites que quelqu'un est mort? Vous avez dit?

Il parlait rude. La vieille, d'abord surprise, répondit ;

— Oui... chez les Parisiens... la dame...

Il fût tombé. Il s'arcboutait au mur. Des voix traînées, il percevait le son, point le sens. Elles s'éloignèrent.

Alors, à grand peine il rentra, les jambes molles, la chair flasque et l'âme vidée, gagna le banc, s'affala — et sans pleurs, sans remords, sans pensée, oublia d'exister, longtemps.

Un grand frisson secoua sa détresse... Il se dressa... Sa figure était contractée... Comme d'une artère béante un jet de sang bouillant, quelle brutale image fusait dans son cerveau, emplissait sa tête, choquait son crâne?

Lagarde! — Oui! mais désespéré... réclamant des comptes... vengeur... Daniel le voyait... le touchait... les oreilles battues d'imprécations... les yeux fouillés de regards féroces... — le suppliait, et avec lui suppliait sa propre pensée, qui coulait, coulait, ramenant Lagarde, toujours...

Mais quel Lagarde? Un autre : apaisé, pardonnant, sans rancune! et des pleurs, et des étreintes, et des cris...

— Ah! parlez-moi! consolez-moi!

Daniel parlait, consolait, tarissait ses larmes... Daniel les buvait une à une, à même la joue ou l'orbite, amères, salées... Sa gorge en brûlait... Et ce goût horrible! — Il cracha...

En troupeau passaient les images féroces... L'enterrement... L'affreuse minutie des préparatifs... La chambre... La morte... (Il la faudrait veiller.) La mise en bière... (Un coup de main!) La levée du corps... Le cortège... — Il conduisait le deuil, Lagarde au bras... Il le traînait, lui Daniel, qui ne pouvait déjà mettre un pied devant l'autre!... Et l'église obscure... les chantres... le serpent... les prières... — pas d'orgue... Et le cortège encore... — Il conduisait le deuil... La dure montée au cimetière... Les rangs de tombes... la fosse... l'eau bénite... Et quoi?... quoi? « Ploc! »

Ce bruit? La première pelletée de terre tombait sur le cercueil... Il l'avait entendue, entendue aussi net que le craquement de cette feuille raidie à la muraille... « Ploc! » Il bondit.

— Non... non... pas cela... pas cela... Tout plutôt que cela !...

Fouettée de craintes, sa volonté se réveillait.

— Madame est là?

— Non.

— Tant pis... Vous la préviendrez que je pars.

— Monsieur p..

— Pour Paris...

— Par...

— Quelques jours... une semaine... je ne sais pas au juste... Enfin, j'écrirai...

— Mais... monsieur ne peut pas attendre...

— A l'instant même... Faites dire aux Carrières qu'on attelle et qu'on me prenne ici...

Félicie s'effarait.

— Et vite!

Elle obéit.

Haletant de hâte, il bourra de linge une antique valise, passa un vêtement propre, se munit d'argent, et le chapeau sur la tête, attendit.

La voiture arrivait.

— Je devrais avertir Lagarde... Non! non! Je suis sensé ne rien savoir... Une fois là-bas...

Il monta.

— A la gare...

— Bon.

— Vous prendrez par le quai...

Le garçon de ferme lança un large coup de fouet, la jument s'enleva — et Félicie sur le pas de la porte resta seule à voir fuir le cabriolet, point encore revenue de ce départ inopiné et sans adieu.

Moins d'une demi-heure après, le timbre sonna. Victoire, la femme de ménage, venait de la part de M. Lagarde annoncer l'événement à M. Mellis. Passé la première épouvante et la fièvre empressée dont jusqu'au dernier souffle

il avait veillé son Hélène, le malheureux veuf, seul et sans emploi, réclamait l'ami cher. Victoire reparut.

— Sans lui ?... il vous suit ?... il arrive ?...

— Mon pauvre monsieur... il n'est pas là...

— Loin ?... aux Carrières ?... Il va rentrer bientôt?... Répondez !...

— C'est qu'il est parti pour Paris ?

— Il est...

— Parti pour Paris... il n'y a pas une demi-heure...

— Lui... lui ! me laisser... justement... quand...

Il sanglotait.

— Aussi... je devais l'avertir plus tôt... avant la fin?... Il est parti ?... Mais pourquoi ?... Qui est-ce qui l'appelle?... Pas pour longtemps au moins?...

— Eh ! peut-être bien huit jours.

— Huit jours ! — Je télégraphie... Il faut qu'il revienne... Il reviendra... On a l'adresse... Courez demander l'adresse...

Et sans tarder, il rédigea en lettres tremblées, la dépêche.

— L'adresse ?... vite...

— Il est parti, sans rien laisser...

— Comment cela ? sans...

— Oui ! Mme Mellis ne l'a pas... Il doit écrire.

— Ah ! c'est fini... fini...

Il ruisselait de larmes.

— Un peu de patience... Aussitôt reçue, vous l'aurez...

— Mais... quand... reçue ?

— Dame...

— Et d'ici là...

Autour de lui, sur lui, il sentait la maison funèbre, muette, glaciale, et tout près, derrière le couloir aux deux minces cloisons, la morte... Ici ? sans ami, sans paroles, seul ? La solitude le prenait comme un vertige. L'angoisse du matin auprès de celle-ci comptait-elle ? *Il était seul*... Et sa détresse épouvantée ne pouvait qu'espérer de ne durer pas trop.

— Pourvu qu'il soit rentré pour la cérémonie... encore...

Elle n'avait lieu que le surlendemain.

Daniel Mellis s'était montré fort sage en n'attendant point la voiture publique, employée deux fois par jour, à heures fixes, au service du chemin de fer. Le cabriolet passa la Seine, frôla Mosny, suivit la grande route. Le plein vent froid s'engouffrait dans la capote relevée, et cinglait. A chaque borne blanchissante, Daniel déposait un peu de son inquiétude. Le garçon de ferme parlait, de voix jeune et joyeuse; il montrait la campagne nue, cultures tardives et labours... La jument trottait. Rouge et doré, le bois des Hêtres... les lignes de pâles peupliers en avenue, le long de l'étang; un château; le passage à niveau; le village d'Everly — et son cimetière... Daniel, moins distrait, tourna la tête. La plaine encore et, dans un bouquet d'arbres, la petite gare... On y fut; la cour était vide; au jardin clos de haie se mouraient de roux chrysanthèmes. Nulle sonnerie: le train ne passait pas avant une heure. Allait-on rattraper Daniel? Il renvoya la voiture, flâna, eut deux alertes, ne respira librement que lorsque sur la voie tonnèrent les wagons, et que la locomotive comme essoufflée, s'arrêta brusque. Alors, quand il tint bien solidement la poignée du premier compartiment venu, qu'il eut hissé d'un coup sa valise et lui-même, sa fuite épouvantée eut la saveur, soudain, d'une escapade... Et le train l'emporta, rajeuni de six mois.

A l'autre bout de la même banquette, drapé de châles, un monsieur lisait un journal.

— Surtout, point de conversation, songea Daniel...

Mais cette simple remarque le ramena précisément à ce qu'il voulait oublier. Aux vitres embuées, les paysages, fondus dans la tombée du soir, passaient. Daniel s'imagina la pauvre Mme Lagarde en route pour Paris, malgré son conseil, entraînée vers la paix et la guérison.

— C'est qu'elle vivrait maintenant...

Le remords renaissait plus âpre, sous le bec à huile jaune et triste qui accusait l'ombre du wagon et la blancheur finissante du ciel. Il rêva la chambre, une crise, Hélène, le dernier soupir, les draps blancs... La flamme du plafond tremblait au bout d'un cierge.

— Et elle n'est plus...

Daniel ferma les yeux.

... Était-il parti pour cela? Dans une nuit complète et sûre, l'heure indécise avait disparu, submergée. Ne pouvait-il penser plus sainement enfin? Daniel baissa la vitre. Avec l'air glacial le goût de la santé lui vint aux lèvres.

— Il est temps de guérir, murmurait-il.

Il se reprenait tout entier, dans une belle ivresse de révolte. Le but de son départ se précisait, s'élargissait. C'était moins fuir des scènes désastreuses, des devoirs pénibles, des efforts périlleux, que reconquérir dans son plus parfait équilibre la vie. Il discuta. Il répudia la morale factice éveillée au fond de son âme contre le bel instinct. Il blasphéma.

— Je l'ai tuée... c'est possible... Je suis un assassin... parfaitement. Assassin... assassin — et je m'en fiche. Si on m'avait laissé tranquille dans mon jardin... je ne me serais pas trompé... Quelle idée! me demander des consultations... à moi?... Est-ce que suis médecin?... Ah! ah! ah!

Il riait.

— Tout ça, c'est la faute à Lagarde... S'il ne m'avait pas surpris un premier jour par des pleurnicheries que je ne lui demandais pas, ça ne serait jamais arrivé... S'il n'avait pas cru bon de continuer les relations... etc., etc...

Et il ne se disait pas :

— Mais malheureux... quand donc l'as-tu arrêté, éloigné?... Oublies-tu que dès la seconde rencontre, tu l'as abordé le premier?

Il négligeait tous les faits à sa charge et concluait, cynique :

— Je m'en lave les mains...

Sous le coup du plus récent événement — et le plus terrible — une réaction salutaire le soulevait.

— Il faut oublier ces cinq mois, rageait-il, les retrancher de mon existence... à coups de hache... Je me libérerai...

Sa main écrasait son genou. Ingrat :

— Je dois quelque chose à Lagarde?... C'est lui qui me doit tout... Et je l'en laisse quitte... Va-t-il se plaindre?

Légers, brutaux, incessants, nombreux, comme autant de coups de marteau sur la tête d'un clou, les arguments

frappaient. L'égoïsme ancien rentrait en Daniel. Par tous ses membres il sentit courir un sang vif dont puissamment battit son cœur... Il se pencha... Ses lèvres et ses narines aspirèrent... Il n'y avait point trop d'air pour ses poumons dilatés démesurément... Dans la nuit, Paris s'annonçait d'une grande lueur roussâtre.

— Sept heures... Le temps a passé vite, dit Daniel.

Il l'avait si bien employé.

Usines, banlieue, fortifications, faubourgs, murs d'affiches, ponts de fer, retentissement des voûtes vitrées et métalliques, feux rouges, sifflements, entrecroisement des rails... On débarquait... Daniel se souvenait de son premier voyage, encore enfant... Une griserie voletait dans sa cervelle rafraîchie... Et il fut, sur les grandes marches de la gare, dans l'éblouissement de la place où convergeaient les larges voies, sa valise posée près de lui en arrêt.

Il n'avait jadis vu Paris qu'à travers l'obscur regret d'Argentières. Ce lui était une révélation. Subitement il recouvrait ses sens, avec intacte leur délicatesse, entier leur pouvoir. Il les exerçait sur le champ à la perception multiple des bruits et des lueurs : passants, voitures, cycles, moument perpétuel sans lois... Ils s'essayaient, s'étonnaient, s'attardaient... Leur jeune joie allait jusqu'au vertige.

— Où descendrai-je ?...

Au fait... Point chez la tante de Montrouge, bien sûr... A l'hôtel, naturellement — et le plus proche. — Sur les balcons, des noms dorés luisaient:

— *Hôtel de France*... va pour celui-là...

Il fut tôt installé dans une vaste chambre qui donnait par une fenêtre sur la place, par l'autre sur la petite église Saint-Laurent. Il la jugea très confortable et redescendit pour dîner. Son costume provincial manquait quelque peu d'élégance, mais il y suppléait par la majesté de sa taille et certaine allure de gentilhomme campagnard, qu'il exagérait à plaisir. Il avait faim. Il élut aux grands boulevards un grand restaurant, y dîna cher, capable de toute folie, et repu des plus extraordinaires nourritures, il sortit en plein épanouissement.

Plus que le vin, le grisa la foule... L'air brûlait... Le feu

serpentait sur les toits... D'étincelles d'or ou de coulées blanches se paraient les façades et les vitrines... Des brasseries débordaient aux lisses trottoirs que piétinait tout un lent peuple... Cris de camelots, propos de jeunes gens, rires de femmes, choc des soucoupes au marbre des tables; une rumeur indistincte l'enveloppait, ainsi qu'une tournoyante fumée... Frôlements, coudoiements et heurts, la cohue le pressait, le poussait, le portait.... Il chancela d'ivresse...Son exaltation atteignait tout d'un coup à un paroxysme si aigu, qu'il la dut reposer, amollir un instant à la première terrasse rencontrée.

Il faisait tiède.., Le café était doucemenf amer... La mélodie tremblante et miaulée d'une valse célèbre s'exhalait de la salle, s'atténuait, puis s'affirmait... Le torrent des êtres touchait la table... Daniel s'y replongea bientôt... Il frôla, coudoya, heurta, les yeux avides, virant de la tête, ou du buste, ou de tout le corps,eour n p perdre rien! O spectacle fugace et renouvelé; o marée de chair anonyme et sans conscience : se savait-il parmi des hommes? Que savait-il, pressé, poussé, porté? Des bouffées de sons l'effleuraient, des clartés crues forçaient son âme... — Devant le noir, il rebroussa chemin...

Et de nouveau, en sens inverse, plus rapide, il suivit l'éclatant trottoir... Obstacles ni contacts ne pouvaient modérer sa fougue... Il frémissait d'une émulation physique qui le faisait s'élancer, se glisser, séparer les couples, devancer tour à tour chacun. Ses pas doublaient d'ampleur et de nombre. Par toute sa chair glissait l'électricité de la foule. Il venait, revenait, passait et repassait, sans but que celui de se sentir vivre... Avait-il jamais tant vécu?

« Tant », qu'il fut las. Alors il rentra, s'enfouit dans son lit, souffla la flamme et se disposa à dormir. Sur le point de perdre conscience, il s'aperçut qu'il avait négligé d'écrire à Mme Mellis.

— Aujourd'hui ou demain... n'importe..., ronfla-t-il sans plus de regret.

A huit heures, frappa le garçon : il apportait avec les chaussures cirées, le chocolat.

— C'est bien, posez-le sur ma table...

Et Daniel retomba.

Bien réveillé, debout, il trouva son chocolat froid, — mais le but quand même. Le soleil lavait les marches de l'église. Le ciel promettait un beau jour. Comme il sortait, rayonnant, sur la porte, il se souvint — et, dans le bureau de l'hôtel, griffonna deux mots à la hâte.

« Ma chère mère,

« J'ai dû partir en ton absence, sans t'embrasser. Pardonne-moi. Mais j'étais attendu. Je ne puis guère te dire combien de temps je resterai ici. Tout cela dépendra de mes affaires. D'ailleurs je te tiendrai au courant. A bientôt. — N'aie nul souci de moi : rien de grave.

« Mille baisers. — Daniel.

« P. S. Je suis descendu à l'hôtel de France, boulevard de Strasbourg. »

Il chantonnait.

— Une corvée de moins...

Paris le reprenait d'une autre fièvre. Les rues palpitaient non plus d'oisiveté, mais d'affairement. Serviettes, toiles, cartons, fardeaux, messieurs graves, gamins, trottins, commissionnaires, l'écheveau était bigarré et joyeux de ces activités emmêlées. Daniel lui-même se pressait, comme si l'attendait la plus sérieuse besogne. Il dut y croire. Et, à l'exemple de certains, il s'accorda un temps de repos au soleil. L'apéritif traîna jusqu'à midi et la demie, le déjeuner passé deux heures.

Digérant, étalage par étalage, il descendit l'avenue de l'Opéra large et blonde. La limpidité des glaces sans tain, les chatoiements des soies froissées, l'arrangement symétrique des gants ou des chaussures exposés, la fraîcheur des chapeaux, l'invention des robes, et l'or de chaque enseigne accrochant le soleil, tout surprit et flatta son complaisant regard. Les fontaines jouaient. Les places semblaient infiniment vastes. A chaque porte du grand magasin qu'il longea, soufflait comme une haleine chaude. On entrait : il entra. Il subit l'étouffement et les bousculades.

traversa des halls noirs de monde, criards et clairs d'étoffes, et houleux, baigna dans les délices parfumées que répandaient savons, essences, fards, s'en imprégna... Sur les planchers roulants et dans les ascenseurs, par les escaliers et les galeries, il se perdit gaiement. Tapis, meubles et porcelaines, on lui offrit de tout, il n'acheta de rien... Et dans le tumulte des caisses, il sortit, les sens à tel point comblés, qu'il en méprisa la pauvre nature.

Le pont tremblait. La Seine était mauve et lamée. Les bateaux-mouches filaient entre les chalands. Daniel s'accouda, puis par des rues grises, gagna le Luxembourg, promenade aimée de jadis, au temps de son nostalgique séjour. Mais il n'y chercha point les coins de paix rêveuse. Il laissa les bancs écartés sous les feuilles mortes dormir, et les dahlias se figer autour des bassins immobiles. Il préféra la terrasse bruyante où mollissait un peuple enfantin d'étudiants et de filles, dans l'atmosphère rose qu'enchantait le jour finissant. Il imita ce qu'il vit faire, traîna sa canne, et sans pensée mauvaise, dévisagea... N'était-il temps de commencer la vie de fête ? Il dîna au quartier latin, but et fuma, suivit les jeux, écouta les plaisanteries, rit et rougit, s'excita même, et ne consentit à sortir que lorsque ferma le café. Mais il se vit loin de l'hôtel, en pleine nuit, sollicité par une femme... peut-être belle... Et, moins par goût que par commodité, — elle habitait si près ! — il la suivit chez elle...

Telle fut sa première journée. La seconde lui ressembla, puis la troisième, malgré qu'en différât l'emploi... Les rues changeaient, et les jardins, et les boissons, et les mets, et les atmosphères, — nullement Daniel. Sa surprise incessante entretenait sa joie... Paris l'enveloppait, l'absorbait, l'aveuglait sur ce qui n'était point la minute présente. Ainsi avait fait longtemps la nature, au temps d'une lointaine enfance. Il renaissait instinctif au sein de l'artificiel...

Il rentrait à pas lents, d'un mauvais lieu public... Sa fatigue était bonne... Trois heures allaient sonner. Dans sa case, entre son bougeoir et sa clef, il trouva une lettre... Il la prit, la pesa, l'examina sur les deux faces — et soudain grimaça... Il s'éveillait au plus doux de son rêve, brusquement, comme sous un jet d'eau glacée.

— Ma mère?... quoi?... que me veut-elle?...

Il monta. Des souvenirs grouillaient, confus.

N'avait-il rompu toute attache avec...? Il ne dirait pas quoi!

— Dormons d'abord... nous la lirons après...

Il la posa intacte sur la table, se dévêtit précipitamment, sombra dans un sommeil paisible...

Au saut du lit, comme il se promenait de long en large, en pantalon et en pantoufles, souriant à la glace, à la fenêtre, tripotant machinalement les petits objets posés sur la table, sa montre, sa boîte d'allumettes, son portemonnaie, il toucha la lettre.

— Tiens! encore?...

Il l'imaginait envolée... L'ouvrirait-il? Dans un mouvement d'impatience, il la faillit déchirer et jeter au vent... Que venait-on le déranger?

— Finissons-en!

Il l'arracha de l'enveloppe, déjà froissée, et lut, les lèvres bourdonnantes :

« Mon cher Daniel.

« Ton brusque départ m'a surprise... C'est la première « fois que nous nous quittons de cette façon. De pressantes « affaires t'appelaient, me dis-tu. Les affaires avant tout. « J'espère qu'elles ne te tiendront pas éloigné trop long- « temps. Je ne suis pas habituée à ton absence.

« Sans le savoir, tu t'es épargné un triste spectacle. Pour « être un peu tardive, la nouvelle que je te transmets ne t'en « bouleversera pas moins. Depuis que j'ai appris dans quelle « intimité tu vivais avec M. Lagarde... j'hésite à te rensei- « gner si brutalement... Il s'agit de...

— Je sais, dit Daniel, sec..

« ... de sa femme...

— Inutile de continuer...

Il lut encore :

« Sa pauvre femme est morte... »

Et, froidement, sans parcourir le reste de la lettre, sans même tourner la page pour juger des proportions du récit.

il replia la double feuille et la rentra dans l'enveloppe. Sa main ne tremblait pas. Il souriait. Les malheurs de Lagarde avaient fui sa pensée. L'automne ensoleillé de Paris le requiérait tout... Et sortant, avec les autres objets semés sur la table, il ramassa la lettre, sans la voir.

Le bitume sonnait. Il semblait élastique. Daniel se laissait rebondir de pas en pas... Il visita deux monuments, osa une laiteuse absinthe, et préféra pour une fois — d'autant que s'épuisait sa bourse — aux restaurants élégants mais solitaires, le tumulte d'un vaste établissement où, sur d'innombrables tables serrées, des bonnes en coquet bonnet blanc, servaient une bourgeoise nourriture. Dans ce tintamarre de voix, de faïence et d'argenterie, il crut manger non plus seulement pour lui-même, mais pour tous, et cette sensation nouvelle le dilata de satisfaction.

Allant payer, il s'aperçut qu'il manquait de monnaie... Il atteignit son portefeuille, et en tira un billet de cent francs qu'il tendit. En même temps, sans y prendre garde, il venait de sortir la lettre...

— Je l'ai donc emportée, dit-il.

Traîtresse, une curiosité inexplicable le piquait... Il pouvait bien finir la lettre, en digérant... Qu'en craignait-il ? Son estomac gonflé le rendait incapable de défiance... Naïvement, il reprit donc sa lecture au point même où il l'avait le matin suspendue.

« ... Sa pauvre femme est morte. Tu n'étais pas parti de-
« puis une demi-heure que le malheureux t'envoyait cher-
« cher. Il ne pouvait pas croire à ce brusque départ. Par
« trois fois, il me fit demander ton adresse, et ta lettre,
« hélas ! n'arriva qu'au matin de la cérémonie, quand il
« était trop tard pour que tu y vinsses assister. Je crus de
« mon devoir d'y aller à ta place. O mon cher Daniel, je
« n'ai jamais rien vu de plus lamentable ! Aucun parent
« n'était présent : les Lagarde en ont très peu du reste,
« et tous très éloignés : à peine quelques voisins et quel-
« ques fournisseurs. Le convoi était de troisième classe,
« sans fleurs qu'un bouquet de notre jardin. M. Lagarde
« avait voulu accompagner sa femme jusqu'à sa dernière
« demeure ; il n'était pas reconnaissable : j'ai su qu'il

« n'avait pas cessé de pleurer de deux jours. Il se trouvait
« si faible que le médecin, M. Grandjean, a dû lui donner
« le bras tout le long du chemin : il s'est presque évanoui
« au cimetière... Pourtant, il s'est tenu à la porte, suivant
« l'habitude, pour remercier ; il serrait les mains mécani-
« quement, comme en songe, mais quand il a tenu la mienne,
« son visage s'est éclairci ; il a pleuré, balbutié, j'ai cru
« comprendre qu'il me suppliait de venir chez lui au plus
« tôt : il voulait me parler. Donc après déjeuner... »

Daniel, à plusieurs reprises avait tenté de s'arrêter. Mais le récit le prenait, l'entraînait comme à la suite du char funéraire, toujours plus loin. Il détourna les yeux. La bonne rapportait la monnaie : il la prit sans compter, oubliant le pourboire. Sur la blancheur du papier, les petits signes courants l'attiraient. Il reprit :

« Donc, après déjeuner, un peu étonnée de cette prière,
« je fus aux promenades. M. Lagarde me reçut comme une
« parente, sans souci d'étouffer ses sanglots ou de cacher
« ses larmes. Il me dit le désespoir où l'avait plongé ton
« absence. J'en eus vite l'explication, car voici qu'il me
« raconta tout ce que tu me tais, vilain fils, depuis si long-
« temps ; votre amitié, votre intimité, le grand rôle que tu
« as accepté envers lui...O mon enfant, tu sais à quel point
« je t'aimais ! sa confidence a presque doublé ma tendresse !
« Je te croyais bon de cœur, certes, mais insouciant, en
« tout cas nullement capable d'une abnégation aussi persévé-
« rante : tu peux en être fier, j'en suis fière pour toi. Ah !
« oui ! mon Daniel, la consolation est un noble emploi, le
« plus noble qu'on puisse faire de son existence. Je ne te
« reprocherai plus, au fond de moi, la vie oisive que tu
« menas de longues années : ton dévouement soudain l'aura
« rachetée tout entière. Je comprends maintenant la trans-
« formation de ton caractère, ton humeur, tes tristesses...
« Tu as consenti vaillamment à souffrir pour un autre : de
« rien je ne pourrais te louer davantage. C'est là toute
« notre religion : je ne désespère point de t'y voir reve-
« nir, tu en es digne. — Mais quelles joies profondes ont
« dû compenser ces épreuves ! comme tu as dû te sentir
« grandi et fortifié à souffrir de telles souffrances !

« Tu ne m'as jamais entendu te parler ainsi, mon cher
« Daniel. J'ai gardé ma foi renfermée. Je te pensais si peu
« en état de la bien comprendre !... Peut-être en cela eus-je
« tort : j'aurais pu éveiller plus tôt en ton âme cette ad-
« mirable charité à laquelle ces mots ne peuvent plus désor-
« mais paraître insensés. Tu as appris qu'il n'y a pas seu-
« lement du bonheur en ce monde : le tien te paraissait
« trop grand ; j'admire que tu l'aies aussi résolument voulu
« payer. Mais aussi, que ne m'en as-tu donc instruite à l'o-
« rigine ? Je t'aurais soutenu, excité, allégé dans ta lourde
« tâche : sois sûr que je ne t'y abandonnerai pas désormais.

« Rentre au plus tôt : j'ai fait la promesse à M. Lagarde
« de t'en prier et de t'y décider. Il patientera quelque peu :
« je lui ai déconseillé de te renseigner par dépêche ; l'en-
« terrement passé, ta présence est moins immédiatement
« nécessaire. Cependant hâte-toi d'en finir ; le malheureux
« réclame ton appui, sache-le bien : cela suffira à te faire
« revenir vite. Ainsi, tu combleras en même temps de joie
« une mère ravie et qui n'aspire plus qu'à embrasser son
« vrai fils, enfin retrouvé. — MADELEINE MELLIS. »

Daniel n'osait lever les yeux. Il se sentait dans une atmosphère nouvelle. Il redoutait de ne plus reconnaître les visages humains... Le cliquetis d'assiettes lui fit peur... Et sans savoir qu'il eût marché, il toucha la porte. — L'air l'écœura... Une sueur huila ses membres. Son estomac pesait au point de le gêner. Il échoua à la terrasse la plus proche.

Alors dans son cerveau le tumulte éclata. Le récit de l'enterrement, l'homélie de Mme Mellis, des phrases encore et des phrases, mêlées, choquées, sans ordre ni précision retentirent... Un trouble, un désespoir grandi de toute l'allégresse de ces dernières journées, prenait possession de Daniel. Des mots coulaient jusqu'à ses lèvres, malgré lui.

— Je paie ma joie, murmura-t-il.

Il s'entendit. Un sursaut d'indignation le secoua.

— Ah ! ah ! ah ! je récite la lettre maintenant...

Il rougit. Le sang sembla lui dicter sa riposte.

— Et alors je n'ai pas le droit d'être heureux ? Ah ! ah ! ah ! Je veux être heureux... moi... je veux...

Il ébranla d'un coup de poing la table.

— Voilà, dit le garçon accourant empressé.

— Non, ce n'est rien...

Mais il en profita quand même pour régler la consommation. A la faveur de la liqueur alcoolique, en lui montait une grande lumière. Il se faisait logique, discuteur et verbeux. Des ricanements coupaient ses phrases.

— Je vous demande un peu! Qu'est-ce que c'est que ce prêche? Elle me prend pour un saint! Pas possible! pour un martyr! ah! ah! Quelque chose comme un consolateur par vocation. Elle croit, ma foi! que ça m'amuse. Elle le croit! elle le dit! et tout le monde va le croire, bientôt! Non! non! Qu'est-ce que c'est que ce fils qu'elle retrouve? Il est perdu, ma brave femme, bien perdu, et il ne veut pas se retrouver...

Il se leva. Du haut en bas de l'avenue les voitures ruisselaient, vernies, comme les gouttelettes d'une cascade dans la lumière. Les fiacres rasaient les trottoirs. Des pommes rougissaient sur un étalage roulant. Des équipages découverts emportaient des dames noyées de fourrures vers des quartiers de luxe et de coquetterie. Des commis riaient haut. Un mendiant chantait. Et Daniel marchait droit, le regard empli, puisant dans la foule des rues une indifférence facile et répétant non sans plaisir :

— Lagarde? Ah! il peut m'attendre aussi, celui-là... Je ne suis pas encore à Argentières...

CHAPITRE VII

DANIEL S'ENNUIE, ACHÈTE UN PLAT ET QUITTE PARIS.

Daniel connut Paris, quartier par quartier, rue par rue. Il aima le doux glissement des bateaux-mouches, entre les quais surélevés; il s'assourdit aux caisses d'omnibus retentissantes; il respira le plein air des impériales, — et de là, comme d'une mobile colline, il embrassa, à vol d'oiseau, la profondeur des boulevards en fuite et l'ampleur étale des places... Mêlé au peuple des faubourgs, il s'amusa de la sortie des ateliers joyeuse et bleue; il attendit autour des

bouillantes fritures, dans l'odeur grasse; il eut son cornet de pommes de terre dorées, — et se brûla, glouton : ainsi, quelque gâteau, par sa couleur ou par sa forme, l'attirait dans une pâtisserie; ainsi sous les stores bas d'un café, le parfum de plantes mouillées qui montait des apéritifs.

Ce jour là, ayant traversé deux musées, grimpé au Sacré-Cœur pour jouir du panorama de la ville, arpenté les boulevards extérieurs, et dîné fort, il sentit dans son inactive pensée, bouger un souvenir. Il n'eut pas un geste d'humeur. Ingénument, il croyait avoir appris par « la lettre » la mort de Mme Lagarde, et il s'apercevait soudain qu'il n'avait pas encore envoyé au pauvre homme les condoléances d'usage. A cela se bornait son inquiétude.

Donc, sur-le-champ, sans effort ni crainte, il rédigea une lettre décente, signa, relut — et, brusquement, la mit en deux, d'une seule déchirure. La conscience lui revenait. Il s'étonna de la sécheresse de ces mots, à l'instant tracés par lui-même. A un ami ? — il s'en souvenait seulement ; — à Lagarde ? Il recommencerait.

Mais, en face d'une autre feuille à quadrillage, il sentit son inspiration comme gênée. Sa main manquait de point d'appui, ses doigts de jeu. Ce qu'il faisait avait quelque importance... Cependant, il se possédait trop, pour en pouvoir être affecté. Il s'entêta, se tint, sut bientôt peser chaque idée, chaque terme, suivant l'obscur souci de ne surtout point se lier. Il dosa l'attendrissement avec la plus extrême minutie : son émotion sonna faux : il fut satisfait.

« Mon pauvre ami.

« Ma mère m'apprend l'affreux dénouement, il m'atterre.
« J'avais laissé votre femme dans un état plutôt meilleur.
« Pouvais-je me douter que je ne la retrouverais pas vi-
« vante ? etc., etc. . . . .
. . . .

« Comme vous avez dû souffrir ! comme vous devez souf-
« frir encore ! Ah ! j'ai bien pensé à vous, croyez-le, mal-
« gré la distance... etc., etc. . . . .
. . . .

« Je voudrais revenir bientôt, mais, hélas ! d'importantes

« affaires me retiennent, et je n'en prévois pas la fin. Vous « êtes trop bon pour m'en avoir de la rancune. N'en suis-« je pas le premier désolé ?... Allons, du courage, mon « pauvre ami, du courage : vous en avez fait preuve, c'est « le moment d'en montrer encore... etc., etc. . . . . . .
« Il n'est en mon pouvoir de vous dire rien d'autre, sinon « que je demeure votre profondément dévoué. — DANIEL « MELLIS. »

Il omit de donner son adresse, sciemment, Mme Mellis l'avait déjà transmise — et, la lettre à la boîte, n'y songea plus. Le vacarme parisien étouffa encore une fois ses pensées.

... Ce ne fut que deux jours après, qu'il lui vint à l'esprit de répondre à sa mère. D'abord, il résolut de lui confesser, en cynique, ses réels sentiments à l'endroit de Lagarde, la secrète raison de leur intimité, sa chère insouciance toujours vivace. Mais l'idée d'aborder si précisément cette question lui fit craindre de ranimer en lui un souvenir mourant et une colère presque éteinte. Il écrirait, sans doute, mais pour ajourner son retour, plaindre le veuf en termes vagues, et se taire sur l'absurbe homélie d'une mère par trop chrétienne. A celle-ci d'interpréter cette réserve. Il fit ainsi.

Il dut bien faire, car à ses deux réponses les réponses tardèrent, tant de Lagarde fâché ou sans courage, que de Mme Mellis déconcertée ou devinant. Au reste, Daniel n'attendait guère. Les jours passaient, tumultueux... Vraiment, il ne pensait point devoir rentrer de longtemps à Argentières... Mais tout à vivre ou s'étourdir, pensait-il, même ?

*
* *

— Un soir, au promenoir d'un music-hall en vogue, Daniel eut une « absence » : le temps d'une seconde, il cessa de voir, d'entendre et de sentir... Mais repris aussitôt par l'atmosphère ardente, les feux et le spectacle bigarré, à peine s'il la constata.

— Le lendemain, traversant un pont il reçut un choc brusque. Il s'éveilla. Dormait-il donc ? et si tôt, frais lavé,

au sortir de sa chambre ? Ce semblait être. Le passant dans qui il s'était butté, jurait, injuriait. Il s'éloigna vite, lucide, mais évitant d'approfondir.

— Rentrant chez lui de nuit, après une de ces promenades frénétiques pour lesquelles il trouvait toute soirée trop courte, il fut plus las. Il déposait sa montre sur la table :

— Onze heures ?...

Voilà bientôt huit jours qu'il ne se couchait plus qu'à minuit et demie, et encore à regret !

— Arrêtée !... — Non... Comment ?...

Elle chantait à son oreille... Onze heures ! Pourquoi être déjà rentré ? pourquoi si las déjà ? Néamoins il dormit.

Mais, les jours qui suivirent, son attention éveillée s'observa presque malgré lui. Il se surprit à rêvasser, ou à s'abstraire, — peu de temps, mais souvent, et lorsque tout le sollicitait alentour. Au théâtre, au café, une parole, un geste le tiraient d'une fugitive torpeur, dont il prenait soudain amère conscience... Et quoi ? S'ennuyait-il ? — Non ! non ! Cette simple question soulevait sa révolte... Tous ses sens se rouvraient, poreux. Et l'heure d'après les pénétrait davantage de joie... S'ennuyer ? Il riait, grisé... Ah ! ah ! ah ! La preuve était faite.

Et pourtant, bientôt, il dut à une passagère clairvoyance de constater, oh ! tristement, que s'épuisait l'objet de ses étonnements... La secousse comme électrique dont naguère vibraient ses sens à tout contact, semblait de jour en jour atténuée...

— On ne peut toujours découvrir — disait-il, plutôt que de franchement s'avouer une naissante indifférence aux plus neuves des découvertes... Et il se contentait de ce bonheur moyen, en attendant.

Or, un soir, il bâilla, s'étira, renversé sur la banquette d'un café, et il comprit sa lassitude.

— D'où vient-elle ? N'ai-je point tout ce qu'il me faut ici ? Que me manque-t-il ? Rien...

Répondu trop vite ! Il se reprit.

— Il manque quelque chose à ma vie... voilà... Mais quoi ?

Il se força à une mémoire lointaine.

— Argentières?... le jardin?... les champs?

Certes non. A évoquer les si familières images du perron, du puits, de la haie, il peinait. Alors quoi?

— Ma mère?...

Justement, il venait d'en recevoir une autre lettre aimante et sans morale celle-là. Il la voulut relire; en bon fils même, il s'attendrit, — mais reconnut que sa présente affection se satisfaisait de ces lignes.

— C'est peut-être l'amour! plaisanta-t-il ; qui sait?

Et l'idée s'envola.

Elle revint, précise, le lendemain matin, peu après son réveil. Le lit était profond. Une demi-obscurité enfumait la chambre... On frappa.

— Une lettre pour monsieur!

D'où? et de qui? Daniel songea

— Voilà ce qui manque à ma vie, peut-être...

Les rideaux tirés, la lumière entra. Il rompit l'enveloppe, chercha la signature.

— Armand Lagarde...

Il éclata de rire.

— Non, ce n'est pas cela...

Alors, il lut — et devint grave.

« Mon bien cher Daniel,

« Votre excellente mère a dû vous écrire pour moi comme « je l'en avais priée. Depuis la catastrophe, je ne puis suivre « une pensée. Voici les premiers mots que j'ai la force de « tracer...pour vous...J'ai votre pardon, n'est-ce pas?—Ah! « rien... rien n'a pu remplacer votre présence dans ces cir- « constances terribles...Quand j'ai appris votre départ, j'ai « douté un instant de votre amitié...Oh! un instant! Daniel! « le désespoir...Mais comprenez...je vous croyais au courant « de la chose... Je ne pouvais m'imaginer, ô pauvre fou, « qu'une personne au monde ignorât ma douleur... J'étais un « pauvre corps à la tête perdue... Sans doute... oui... vous « allez me trouver bien égoïste...encore...Mais votre dévoue- « ment m'y a habitué... Et puis... il faut bien le dire... « et puis... je ne peux plus me passer de vous... c'est

« ainsi... Ah! si vous saviez les épreuves que j'ai traver-
« sées solitaire... si vous saviez... »

Et, comme de vive voix, Lagarde racontait la brusque faiblesse d'Hélène, son agonie, sa mort, le service funèbre, les jours de désespoir dans la vide et froide maison. Son style était semblable à sa parole : longueurs, minuties, répétitions, naïvetés et cris. Daniel voyait ses gestes, sa personne, — et le banc. Il se trouvait transporté à Argentières, malgré lui sous la « coupe » de son éternel obligé. Il grommela.

— Encore?... et jusqu'ici?... Je comptais sans la poste...

Pourtant, il acheva. Lagarde concluait :

« Je sais que vous avez des affaires là-bas : je patiente.
« Mais d'ici-là, au moins, Daniel, écrivez-moi : et de façon
« moins brève. Que vous coûte d'écrire posément, longue-
« ment, comme si nous étions l'un à côté de l'autre, et que
« nous causions. Oh ! trouvez un moment pour me répondre
« vite. Je vous récrirai aussitôt. Est-ce trop demander à
« votre amitié? Croyez bien que la mienne vous reste in-
« tacte, entière, infinie de reconnaissance et de dévoue-
« ment.

« Un pauvre abandonné, ARMAND LAGARDE. »

Daniel sauta hors du lit.

— Pourquoi pas? Écrire et répondre et récrire... ça serait bientôt tous les jours avec lui... Tenons-nous...

Il chassa l'atmosphère factice montée de ce papier de griffonnages.

— Un mot de temps en temps, décida-t-il... Ah non ! ce n'est pas « lui » qui manque à mon bonheur... ah ! ah !

Il rit... mais il avait besoin de se le dire.

*
* *

Le jour passa dans une réaction bienfaisante. Or, au soir, sans raison, Daniel se sentit désœuvré. Même rue, mêmes gens, même joie. Pour la première fois, il se demanda franchement ce qu'il pourrait « faire ». Force et précision manquaient à son désir.

Si j'allais voir ma tante!

Cette idée, il l'avait eue et violemment repoussée, comme

il débarquait à Paris. Et voici que, soudain, il l'accueillait presque avec un sourire. Mlle Dagnet habitait tout en haut de Montrouge, passé la barrière. Il se souvenait de son appartement exigu, propre et triste, plein d'une odeur spéciale d' « enfermé » et de vieille fille. Il ne l'avait point vue depuis dix ans au moins. Sa visite la surprendrait, et c'était là pour lui un but de promenade. Il se félicita d'avoir un « but »... La pluie commençait, lourde et tiède. Malgré la pluie, il s'y rendrait.

Il fut sur une plate forme encombrée, sous l'escalier, les jambes fouettées d'eau. A un arrêt, une dame sortit de l'intérieur de l'omnibus. Tant bien que mal, tenant ferme la barre du plafond, évitant les pieds, il se glissa jusqu'à la place libre et s'affala avec un gros soupir.

— Pardon !

Dans la douceur de l'abandon il avait heurté son voisin. L'excuse faite, bien assis, à l'abri, il laissa vaguer son regard. Par le soir gris fuyaient de blafards réverbères, des devantures mirées au bitume, des parapluies. Le ruissellement continu brouillait les vitres d'une lumière diluée. Bientôt une buée opaline se posa, bornant la vue au spectacle de la voiture. Et l'œil de Daniel en fit le tour, distrait.

Ces gens inconnus les uns aux autres, réunis là par le hasard sur deux rangées, sous le réflecteur cru d'une lanterne vive, face à face, côte à côte, genou à genou, coude à coude, l'amusaient à la façon des poupées d'un jeu de massacre et sans plus de psychologie. Au reste, ni tic, ni malformation, ni étrangeté de costume dont fixer ici son attention. Sur sa propre banquette, il constata à droite la gravité d'un monsieur à favoris roux ; à gauche la niaiserie d'une modiste à carton blanc, et des deux côtés se perdit dans la perspective confuse des plus ordinaires profils, nez à binocle, ventre à chaîne. Quant à la banquette opposée, malgré qu'il eût tout loisir d'examen, il se contenta de la dénombrer hâtivement. Une dame de province obstruait de paquets la porte, son fils près d'elle touchant de la pointe des pieds le sol ; un jeune Anglais de belle chair dominait une jeune fille insignifiante et fraîche accompagnée d'une mère assez mûre non sans prétentions encore ;

d'un panier plein une énorme marchande gênait un petit vieillard maigre et terne : d'autres non moins quelconques complétaient la rangée. Daniel lut les affiches au plafond, s'en fatigua, et de nouveau fit le tour de la compagnie. Mais cette fois, il s'arrêta.

C'était un petit vieillard, de cheveux poivre et sel, mal rasé, tout en rides, sans forme de corps, sans couleur de peau. Il paraissait perdu sous son chapeau haut de forme, hors de mode, au poil rebroussé et roussi, et dans les plis d'un pardessus luisant et large. Et seul semblait le soutenir le squelette fléchissant de son parapluie qui s'égouttait dans les rainures du plancher. Au demeurant, il était pareil en tous points aux petits vieillards peu fortunés des grandes villes. Y avait-il donc lieu de le tant regarder ?

Daniel, dans la crainte d'être impoli, tourna la tête et s'abîma dans un songe dénué d'objet. Son ouïe démêlait la trépidation des vitres, le cri des essieux, le choc des sabots : les bruits l'occupant, il cessait de voir. Lorsque se réveilla sa vue, il la surprit fixée au point d'où il l'avait à l'instant arrachée. Il s'étonna, sourit, la porta sur d'autres visages, mais dès la minute suivante la retrouva sur celui-ci. Cette insistance inexplicable l'irrita : ses yeux brusquement écartés revenaient, et ne s'écartaient mieux que pour mieux revenir là-même où Daniel ne les voulait point, sur le petit vieillard si pareil à tous les petits vieillards des grandes villes.

Enfin, sans raisonner sa mystérieuse impulsion, il s'accorda un discret examen, sous cape. Il osa regarder les pieds d'abord, baignant dans des bottines à élastiques flasques, le pantalon trop court ensuite, dessinant l'ossature aiguë des genoux, le pardessus marron où déjà paraissait la corde, les manchettes élingées bas sur les mains, l'incomplète rangée de boutons, le nœud tout fait de la cravate noire, le col froissé, et puis le cou... Il joignit les paupières, se laissa submerger de tumulte : cahot, tremblement, glissement, suivant la qualité de la chaussée ; mais, de plus en plus curieux, vainquit sa crainte... et il vit aussi le menton piquant, la bouche sans lèvres, presque sans dents, le petit nez aux narines béantes, et l'œil surtout, l'œil

gris, fixe, doux, résigné, avec parfois une étincelle d'inquiétude.

— Assez regardé, décida-t-il soudain, honteux.

Il se boucha les yeux... mais aussitôt songea.

— D'où vient-il?... Où va-t-il? Il porte sous le bras une espèce de vieille serviette... Encore quelque employé de bureau!... Il n'est pas riche... non... Il a peut-être des enfants... qui sait?...

Le bercement du véhicule, favorable à ces imaginations s'arrêta net. Et le petit vieillard se leva, descendit, et sous son parapluie partit obliquement d'un pas rapide et régulier. Daniel, retourné, effaça d'un doigt la buée de la vitre, et le vit s'éloigner, se perdre — mais en pensée l'accompagna plus loin.

— Suis-je enfant, pour m'intéresser à cela! plaisanta-t-il en passant à pied la barrière.

Mais ce fut là toute sa crainte : il ne s'aperçut point qu'il ne s'ennuyait plus.

Comme il atteignait la maison de sa grand'tante, il constata qu'il n'avait plus le moindre désir de la voir. Il entra cependant. La concierge répondit du fond de sa loge.

— Mlle Dagnet? Oh! à cette heure, vous risquez de la déranger. Elle est à dîner, sinon à dormir. La pauvre demoiselle se couche avant les poules, elle a ses manies... à son âge...

Au lieu de saisir le prétexte, Daniel, sur cette simple phrase « eut envie » de monter.

— Mais... je suis son neveu, objecta-t-il.

— Dans ce cas, allez toujours voir. Vous frapperez quelques petits coups à la porte. Mais si on ne vous ouvre pas, inutile d'insister. Ce que j'en dis, c'est pour vous épargner cinq étages.

L'ascension n'effraya pas le désir subit de Daniel. Il s'élança. Les marches étaient hautes, étroites, de bois non ciré, salies de pas boueux. Sur chaque palier éclairé par une flammèche donnaient quatre ou cinq portes et deux couloirs profonds. Des voix traversaient les cloisons. Des odeurs de cuisine se répandaient. Daniel, comme intéressé, s'attarda à lire une carte jaune fixée auprès d'un cordon de

sonnette, à écouter des cris d'enfant, à préciser des bruits, à souhaiter que s'ouvrît une porte sur un de ces intérieurs ignorés. Quand il frappa, son cœur battit, et il ne douta pas qu'allât paraître Mlle Dagnet en personne, malgré l'heure. Il prêta l'oreille, imagina des pas traînés au fond d'un couloir et toujours plus proches, et dut constater le silence. Il frappa, attendit, refrappa, et se tint debout longtemps, une jambe ployée, prêt à saluer et entrer, immobile, alors qu'il était évident qu'on ne répondrait plus ce soir. Enfin, il lui fallut descendre, tout plein de la plus noire déception. Il chargea la concierge de l'annoncer à sa tante, pour le dimanche, au début de l'après-midi. Grâce à quoi il put revenir, fredonnant, sous les arbres de l'avenue.

Il dîna chez un marchand de vins du quartier, dans une petite salle fermée d'une demi-cloison, à côté d'ouvriers couvreurs. Il désira précisément ce qu'il les vit manger : tête de veau à l'huile, haricots rouges, fromage, vin épais et pain lourd. Il partagea, avec leurs goûts, leur faim et presque leur conversation : sa timidité seule l'empêcha d'y jeter son mot, malgré que le sujet lui en fût assez étranger : paie, accident, misère, grève... — Ils partirent : Daniel entama son fromage à peine et paya.

— Bon dîner, se dit-il.

Il ne croyait qu'à un caprice.

*
* *

Ayant traversé tout Paris dans une marche forcenée — faubourgs, quartiers populeux ou tranquilles — il s'étonna de se retrouver en plein boulevard, au milieu d'une étourdissante cohue. Les heurts se froissaient. Les rires lui sonnaient douloureusement dans l'oreille. Il se coucha morose et las.

En avait-il déjà fini avec des ivresses si neuves ? Résolument, il les fallait ranimer et entretenir. Daniel exerça sa gaieté, força son rire, se persuada naturels ses élans les plus factices, et jusqu'à ces crises d'ennui qui s'aggravaient, se répétaient et commandaient toujours de plus difficiles réactions. Et certes il savait promener et flâner encore, voir et

sentir, et non sans joie, mais il semblait que devant le spectacle de la rue son intérêt se déplaçât. Un plaisir différent, nouveau, encore obscur, naissait, qu'il ne pouvait déjà apprécier en toute conscience. Voici que peu à peu s'effaçait le décor pour mettre en relief les hommes; que, de ceux-ci s'imposait la physionomie davantage, aux dépens du trop pittoresque aspect. Daniel ne s'abandonnait plus au cours régulier de la foule; il y découvrait désormais trop d'occasions de détours, d'arrêts, de reculs, de poursuites. Il croisait un regard, s'étonnait d'un visage, prenait à son adresse tel sourire : et pour en prolonger la contemplation, il pressait tour à tour et ralentissait son allure. A son insu, il déchiffrait des existences, en passant. Mais ces plaisirs inavoués étaient impuissants à remplir sa journée.

Au soir, devant le même café du même boulevard l'avait ramené l'habitude. Il ne regardait point passer; une sombre détresse envahissait son âme. Un enfant de douze ans, humble, les yeux très doux, le cou bruni délicieusement rond sortant d'un vêtement sordide, lui vint offrir comme aux autres consommateurs un crayon. Daniel en fut à l'instant réveillé; une discrète sympathie le ranima; il se penchait vers ce petit, il aurait voulu lui parler; jamais ne lui avait tant pesé le mutisme de ces dix jours solitaires; mais Daniel ne savait que dire.

— Achetez-moi un crayon, s'il vous plaît, monsieur.

Dans la voix tremblait le besoin. Daniel prit une pièce au hasard dans sa poche et la mit dans la main de l'enfant, sans la laisser voir. Et il accepta le crayon, en souvenir. Tous deux étaient rouges de joie.

Mais le lendemain, au réveil, Daniel s'inquiéta de retrouver trop frais dans sa pensée le souvenir de cette petite aventure. Depuis quand une aumône l'occupait-elle, passé l'instant et loin le pauvre? Le pire fut que d'autres images s'y joignirent, entre toutes, celle d'un vieillard pitoyable et ratatiné, portant une serviette et un parapluie.

— Où l'ai-je vu? Qui est-ce? Ah! dans un omnibus? Mais pourquoi y pensé-je?

Daniel brusqua ses réflexions, déclara officiellement que « cela » n'avait pas la moindre importance et sortit dans

une belle volonté d'ivresse. La première chose qu'il fit fut d'acheter des fleurs à une petite fille. Il se trouva bientôt fort embarrassé du bouquet et profondément ridicule : il s'était vu dans une glace. Mais n'osant rentrer à l'hôtel, il le revint tout doucement poser dans le panier de la petite marchande ébahie et s'éloigna.

Presque aussitôt il fut sollicité par un attroupement : on se pressait autour d'un banc où gisait un ivrogne en dépit d'un agent qui le voulait mener au poste; on riait. Daniel ne rit pas. A ce moment précis, il s'aperçut qu'avait changé son point de vue ; il se trouvait soudain dans des rues neuves, inconnues, et comme au débarqué : voici qu'il s'intéressait aux passants. Un bonhomme courant traversait la chaussée.

— Où va-t-il ?

Aussitôt :

— Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Il se sentait tourmenté à la fois et illuminé. En lui montait une claire sympathie ; mais la crainte, les convenances et une timidité trop longtemps entretenue l'empêchaient de resplendir franche au dehors. Une lourde voiture à bras traînée par un ouvrier hâve frôla sa manche : il s'en fallut de peu qu'il n'allongeât le bras et poussât à la roue.

De passants à passants, suivant certains un bout de rue, guettant les autres, il arriva sans l'avoir voulu ni senti aux jardins du Palais-Royal, et la fraîcheur intime de cette retraite qui l'eût quelque autre jour glacé, le pénétra d'une reposante douceur. Paris s'évanouit soudain derrière ce carré de façades claustrales. Sous des galeries nues le vent chassa des feuilles. D'entre les nuages un rayon coula jusqu'à terre, alluma le jet d'eau et lava les statues, tres blond. Et des pinceaux de rameaux secs couronnant seuls les arbres, quelques pigeons bleutés tombèrent en quête de miettes dispersées.

Daniel s'assit sur une petite chaise de forme désuète et charmante. Il était presque seul. Autour des kiosques de jouets, des enfants poussaient des cerceaux ou dressaient des pâtés de sable. Quelques promeneurs contournaient le bassin. Des employés venaient tuer une heure de répit

parmi l'automne. Daniel les connut tous bientôt. Non loin de lui, un monsieur de digne apparence s'installa sur un coin de banc, et d'un papier tira du pain et de la charcuterie. Il s'apprêtait à faire doucement cet économique repas, en cachette. Il se vit regardé, et s'arrêta, gêné. Daniel, non sans regret, gagna l'autre côté du massif d'un pas grave : puis, pris d'une idée subite, se précipita dans une rue voisine à la recherche d'un charcutier. Mais quand il revint portant un petit pain et des rondelles de saucisson dans un papier, il ne retrouva pas le monsieur digne dont il pensait ainsi se rapprocher, et il dut manger seul, furtif, « sans avoir l'air ».

La pluie le contraignit à gagner les arcades. Il longea des boutiques à louer, closes de tabliers de fer, des devantures vides aux glaces poussiéreuses, parfois fêlées, et de pauvres réduits à peine aménagés, occupés de vague commerce. Un vieil homme à calotte, assis dans l'ombre, derrière un étalage de boutons de chemise, attendait simplement sans un mot, sans un geste, dans une résignation rêveuse. Daniel le regarda, mais il ne bougea pas : il semblait la vieille âme morte de ce vieux quartier mort. Daniel passa et sortit vers la place, vers la vie, ma foi, n'en jugeant plus la joie si belle.

Sous le portique du Théâtre-Français, il attendit qu'un projet lui naquît à la faveur d'une tentation fortuite. La pluie continuait. Des gens se tassaient à l'abri. Il resta parmi eux, planté devant l'affiche du spectacle, la lut sans y songer, fit quelques pas de droite et de gauche, autant que le permit l'espace libre. Mais de tous ceux qu'il coudoya, nul ne sembla mériter son attention sympathique, du moins jusqu'à ce que parût — ou bien qu'il remarquât — appuyée contre un coin de mur, une vieille, immobile, grave et mystérieuse. On la savait dès l'abord convenable : sa robe s'effaçait sombre et discrète ; son chapeau garni de simples dentelles et de grains de cassis avait la forme d'un bonnet; il seyait à son âge ; et le visage noblement modelé, à peine déformé de rides, les cheveux d'argent séparés sur le front en deux bandeaux ondulés, on l'eût prise aussi bien pour une dame à l'aise, passé le temps de la coquetterie — d'au-

tant qu'elle portait fier encore. Mais dans ses mains, vertical, offert, exposé, luisait un plat orné de peintures banales; et elle était là pour le vendre.

Tel contraste frappa Daniel. Déjà passé, il repassa. Sous la native dignité et sous le commerçant sourire, la détresse perçait. Les bras n'avançaient pas, à peine s'inclinait le corps, et les lèvres n'osaient de paroles solliciteuses : ce n'était devant elle qu'un défilé d'indifférence et de légère compassion : un regard au passage, pas plus. Daniel, presque tremblant, désespérant d'être remarqué par la vieille dame, prit le parti de se tenir à peu de distance, comme en extase, devant le plat colorié. Un motif de tulipes rouges tranchait sur un fond jaune où volaient des oiseaux bleu ciel. Il fixa là ses yeux et ne bougea plus. Nulle réponse. Il persista ; il connut bientôt chaque touche de pinceau, chaque détail, chaque défaut ; mais peu à peu la crudité des couleurs se faisait moins laide. Daniel ne trouvait plus le plat sans agrément. Il voulait l'acheter, ce plat. Il admirait toujours: quoi ? pas une parole, pas un geste pour le lui offrir ; la pauvre dame l'avait-elle seulement remarqué ? — Et puis, qu'en ferait-il ? Il se vit ridicule, chargé pour tout le jour de cet embarrassant objet. Et résolu, il quitta l'abri des arcades, presque d'un saut, et sous son parapluie s'élança par les rues n'importe dans quelle direction.

Vers cinq heures du soir — fut-ce hasard, instinct, volonté, le savait-il ? — il se surprit à traverser la même place. Il songea à la vieille. Il lui sembla qu'il n'avait point cessé d'y songer toute la journée.

— Elle est peut-être là encore.

Il la chercha, mais ne la trouva pas.

— Elle aura vendu son assiette, se dit-il.

Et il en fut tout consolé.

Après dîner, comme il bâillait, au fond bruyant d'une taverne, l'image de Lagarde lui vint au cerveau.

— Le malheureux! Mais je ne lui ai pas répondu encore.

Il rentra au galop, comme ravi de cette obligation et composa une lettre affectueuse, ma foi sincère, qu'il relut sans la regretter. Il n'y parlait point de retour.

*
* *

Il fut au Palais-Royal dès neuf heures. Il ne supportait décidément plus le fracas : et n'était-ce pas sa calme province qu'il venait retrouver ici, à son insu? Le monsieur à la charcuterie ne reparut pas. Au fond de sa boutique se tenait toujours impassible le marchand de boutons. La conversation plaintive d'un mélancolique garçon anima le repas modeste, à prix fixe, que s'offrit Daniel. A une heure, le portique du Théâtre-Français n'abritait encore personne. Mais un quart d'heure après s'y retrouvait plantée la vieille dame au plat : et Daniel rayonnait. Il avait gelé la nuit dernière, soudain. Un vent glacial et coupant soufflait ; il fut tout réchauffé par cette seule vue. Il approcha : hélas! tulipes, oiseaux bleus, le plat peint n'avait pas changé ; et non un double, bien le même; Daniel avait remarqué la veille ce petit trait de pinceau maladroit qui dépassait le bord d'une aile. Elle l'avait tristement remporté, elle le rapportait, pour le remporter encore, peut-être.

Le manège recommençait. A chaque passant, la vénérable vieille offrait le plat d'un mouvement imperceptible. On regardait parfois, on n'achetait jamais : certains riaient. Par deux fois elle pinça les lèvres.

— Tiens! encore là, la vieille!

— Elle y couche, probable.

Daniel fut indigné. A tout prix il lui parlerait, il saurait, il... consolerait — dût-il pour cela acheter le plat. Il rassembla ses forces intimes, balança le pied, et les premiers pas faits ne sut plus reculer. Son exclamation lui sembla bien factice.

— Ah ! le joli plat.

La vieille dame ne put dissimuler sa joie.

— Monsieur voudrait...

Elle n'achevait pas : la moindre avance lui coûtait. Daniel se reprit.

— L'acheter... parfaitement... si ce n'est pas trop cher...

— Oh ! monsieur le paiera ce qu'il voudra, dit-elle.

— Ah ! mais... je ne sais pas... Vous devez mieux en connaître que moi la réelle valeur...

Ils se regardaient, indécis ; il n'était pas plus fait pour acheter qu'elle pour vendre. Elle n'osait prononcer un chiffre par délicatesse, honte, crainte. Daniel risqua :

— Il vaut bien quinze francs...

— Oh ! monsieur...

Il crut avoir offert trop peu.

— Vingt francs... alors... j'y mettrai bien vingt francs...

— Ce n'est point ce que je voulais dire. Vous ne m'avez pas comprise.

— Si, si ! il vaut bien vingt francs... Il me plaît.

Prise entre l'humiliation et la reconnaissance, la vieille balbutiait et ne protestait plus. Mais, fouillant son gousset, d'une voix tremblée :

— Charmant... charmant... Ces oiseaux... ces fleurs... C'est vous qui... les peignez... sans doute... madame...

— Non, monsieur, c'est ma fille...

Elle faillit pleurer, mais contracta, d'orgueil, ses traits. Daniel, prolongeant sa recherche, se sentait démonté par la brièveté de la réponse. Il dit encore :

— Ah ! mademoiselle votre fille a un remarquable talent...

Il avait remis les vingt francs discrètement à la vieille dame, prenait le plat, le plaçait sous son bras, ne voulait pas sitôt partir.

— Mais ça doit très bien se vendre ?

— Assez bien, dit-elle polie.

Et comme elle s'inclinait, il comprit, sourit et salua.

— Adieu et merci, madame.

Elle n'eut pas le cœur de le remercier : il se montrait trop charitable.

Elle rentrait : Daniel songea à la suivre ; puis y renonça. Sa dernière parole l'habitait :

— Assez bien !

O pauvre mensonge ! Assez bien ! Et elle était revenue aujourd'hui avec le plat de la veille, et elle viendrait tout à l'heure avec un nouveau plat qu'elle mettrait des jours à vendre, tandis que sa fille à la maison s'acharnerait à son « art d'agrément » comme à la plus douloureuse besogne. Daniel les voyait toutes deux, dans leur triste et petite

chambre, le soir, et il oubliait que lui-même s'en allait au hasard, par ce vent froid de fin octobre, le plat colorié sous le bras, dans une précipitation grotesque et sans raison.

Il se retira dans un square vide, derrière un bosquet de fusains, sur un banc. Il posa le plat sur ses genoux, ses mains sur le plat, et rêva longtemps. Le froid l'en chassa. Il rentra tout droit à l'hôtel et n'en sortit point, même pour dîner. Il commençait à oser comprendre la transformation qui s'opérait en lui. Il tira les rideaux, mit la flamme au foyer, alluma la lampe et reprit la première lettre de sa mère. Le souvenir de certains passages l'en tourmentait. Il la voulait relire, préciser, méditer. Il ne se suffisait pas à lui-même : quelle autre pensée lui serait soutien?

« Tu as appris qu'il n'y a pas seulement du bonheur en
« ce monde... oui... oui... La consolation est un noble em-
« ploi, le plus noble qu'on puisse faire de son existence...
« Oui, en effet... »

Il revenait surtout à ces deux phrases Sa faiblesse les répétait, les apprenait, s'y soumettait. Il rêva qu'il consolait la vieille dame.

*
* *

Le lendemain était jour de Toussaint : Daniel pourtant espéra la revoir à son poste. La ville se vidait aux cimetières et aux églises. Les boutiques restaient fermées aux rues désertes. Quatre heures sonnaient que la vieille dame n'était pas là. Las d'attente et de déception, Daniel se rappela trop tard qu'il avait promis sa visite à Mlle Dagnet pour le jour même. Elle l'attendait, elle l'avait attendu, car le temps de s'y rendre et elle ne recevrait déjà plus. Il sentit doubler sa détresse. Il aurait peut-être eu à la consoler, elle aussi. Risquerait-il un voyage inutile? Il chercha un cocher, n'en trouva pas, et prit enfin le parti de rentrer avant la nuit, comme la veille. Il jugea sa journée perdue; il ne vit point de quoi occuper sa soirée, et avant de simplement se coucher, il s'employa à emballer son plat dans une caisse convenable parmi un doux chevelu de copeaux; il avait eu soudain l'idée de l'envoyer à Mme Mellis.

— Ça lui fera plaisir sans doute... Surtout quand elle saura de qui je le tiens.

Et il faillit rédiger une lettre rien que pour faire ce récit.

Au saut du lit il songea aux Morts. Chaque année, à cette occasion, il accompagnait sa mère au cimetière, unique tribut de piété qu'il eût coutume d'apporter au souvenir effacé de M. Mellis. Mais l'habitude lui était si bien devenue un devoir, que, sans lutte, sans transition d'aucune sorte, il se sentit tout prêt à rentrer à Argentières, *pour cela seul.* Dans son âme déshabitée le moindre écho avait le retentissement le plus formidable.

— Qu'est-ce qui me retient à Paris ?

Il savait quoi. Il « devait » repasser aujourd'hui encore sous le portique du Théâtre-Français. Ce « devoir » le passionnait davantage ; il resterait.

Tours et détours, stations, allées et venues : elle n'arrivait pas.

— On va me prendre pour un espion, bien sûr.

Puis :

— Mais que ferai-je au juste ? Qu'est-ce que je lui veux ? Nous verrons bien...

Elle parut, portant un nouveau plat où des guêpes en or volaient sur des pêches en sucre, et Daniel se trouva encore plus dépourvu. Il se tint d'abord à distance, s'agita, fit quelques pas, rebroussa chemin avant d'être arrivé jusqu'à elle, revint et, plus hardi, passa : elle ne l'avait pas vu. Lui faudrait-il aussi acheter l'autre plat ? La belle avance ! Et vraiment la peinture ne justifiait point empressement semblable. Il se contenta de passer encore, les yeux fixés sur le noble et pauvre visage, pour une sympathique provocation. Cette fois elle le vit, elle le reconnut, esquissa un salut correct que Daniel d'un grand coup de chapeau prévint, — mais ne répondit pas au sourire.

Il était indécent d'insister : il partit. Sa tête alors s'emplit d'un brouillard vague, ses yeux mouraient ; fuyant, il s'arrêta. Pourquoi tendre encore cette jambe ? Vers quoi ? Toute raison d'agir n'était-elle perdue ? Il fallut le rire étonné d'un passant et la menace d'une voiture pour qu'il ne restât pas au milieu de la rue, sur place, ainsi que foudroyé.

Le souvenir des ivresses passées dora un instant sa mémoire.

— Mais j'ai aimé ce bruit, ce mouvement, ces feux !...

Il ne les aimait plus, voilà tout. Par simple acquit de conscience, il regagna les lieux de ses plus clairs enthousiasmes. La moue ne quitta point sa bouche ; son front garda le même pli. Bien pire, au plus gai de la ville, au plus épais de la foule, au plus brûlant de la vie factice du soir, il eut un grand frisson de solitude. Il en revint les dents claquantes, tout courant, pour ne trouver comme refuge que sa chambre d'hôtel apparue soudain misérable. Il vit l'usure du tapis, le crin sortant des meubles ; sous lui les ressorts fatigués du vieux fauteuil crièrent. Il eût pleuré, comme un enfant qui veut, sans savoir quoi.

Il répétait.

— Que me faut-il? Quoi... qui me manque? Cette vieille? Mais... mais... elle ne veut pas que... Tout m'échappe... Tout... tout m'échappe !

Il tendait des mains suppliantes — vers rien. De qui espérait-il donc son salut ?

Mais un nom lui venait aux lèvres, amer et doux. Il n'osait pas le prononcer comme s'il en eût craint le timbre. — On frappait : il ouvrit ; une lettre. Il savait quelle ; il l'attendait : celle-ci apportait encore le nom que différait sa voix craintive : Lagarde.

Daniel Mellis ne pouvait plus feindre de l'ignorer. Cela seul lui manquait : la vie à deux, la confidence quotidienne, la douleur compatie, *la consolation*. Si pénibles, si rechignés qu'eussent paru les cinq longs mois de tête à tête avec Lagarde, ils n'en avaient pas moins créé comme une atmosphère morale où respirait journellement Daniel. Et si décidé qu'il s'en retirât, par un simple besoin vital, il y devait nécessairement revenir. Il revenait.

Tout d'abord, cet obscur désir de retour s'était, au hasard des rencontres, émietté en mille petites actions, dispersé sur cent petites détresses — sans cependant s'en être satisfait. L'aventure de la vieille dame avait pu quelques jours abuser Daniel sur lui-même. Il surgissait dès lors impérieux et net.

Daniel devait revoir Lagarde. L'habitude était prise, le lien tissé, qui pouvait s'allonger sans doute, non se rompre,

et se rétracterait comme le fer après les chaleurs de l'été.

Daniel devait revoir Lagarde. Lagarde faisait partie de sa vie comme jadis la maison, le jardin, la prairie, les champs.

Daniel devait revoir Lagarde simplement.

La lettre lue ne fut pour rien dans une décision déjà prise. Il parcourut sa chambre, affairé, sans se sentir faire, réunit ses habits, en bourra sa valise, se mit au lit et dormit vite.

Il se réveilla tôt; le silence emplissait l'hôtel. Il surprit le garçon de nuit en lui venant demander l'horaire des trains. Le premier ne partait qu'à huit heures et demie. Il se prépara cependant. Puis sortit, agacé d'attente. Blême et lent se levait le jour entre de charbonneux nuages ; les rues semblaient plus sales ; des camions roulaient : il rentra et se tint au fond de sa chambre sur un coin de chaise, tout prêt au départ, sa valise à ses pieds, son chapeau sur la tête, et dans sa main son parapluie — ainsi deux heures. Quand il gravit l'escalier de la gare, il ne se retourna même pas. Et le train l'emporta, comme la destinée.

*
* *

Il n'y fut plus qu'une chair somnolente. A peine chaque arrêt rouvrait-il sa paupière. Les noms de stations ne lui rappelaient rien ; ils lui semblaient criés en rêve. Et le ronflement complice du train aidait à son engourdissement assoupi. — Pourtant, un mot clamé lui fit dresser l'oreille. Il reconnut le lieu, s'étonna d'y passer. D'où venait-il ? Où allait-il ? De Paris ?... A Argentières ? Quel songe avait ainsi troublé sa conscience ? Voilà qu'il ne s'expliquait plus pourquoi il était venu à Paris, *comment* surtout il avait pu quitter Argentières... Il souriait, bêtement intrigué...

Comment ? il demandait *comment ?* Un éclair de logique éblouit sa pensée. Il revit tout le drame présent, vivant, vécu, tout le tragique enchaînement des faits : l'agonie, la mort et la fuite... Et il reprit du coup sa plainte terrifiée...

— Je l'ai tuée... tuée...

Il bondit.

— Et c'est lui... que je vais retrouver à Argentières ?

Un désespoir pareil le soulevait.

— Mais je suis fou... je suis fou...

Assez de folie... Il descendrait à la prochaine station pour repartir. Ce fut une tempête d'épouvante comme il n'en avait point connu depuis le jour de sa première fuite. Il haletait, pleurait, se battait la poitrine, se raidissait pour mieux vouloir, et déjà étreignait la poignée de la porte, guettant l'arrêt.

L'arrêt fut trop long à venir : le nouveau Daniel avait repris posture en face de l'ancien, fort de son inertie, et la lutte déjà n'était plus que discussion.

Celui-ci s'écriait, d'un ton de mélodrame :

— Va revoir ta victime! va! va! qu'elle te reproche ta bonté, ta compassion, tes conseils... Ça ne l'empêchera pas de t'en demander d'autres, sois tranquille... Et une fois repris, elle ne te lâchera plus. Ah! tu n'as pas épuisé le tourment! Retourne! retourne!

Mais celui-là, simplement :

— Eh! je le sais bien... et que je vais souffrir encore une vie de monotone affliction... Ou plutôt je ne sais rien de cela, rien. « Il » me manque, voilà tout, et je reviens.

Curieuse facilité de ce départ : ç'avait été comme une chose naturelle, prévue, attendue, entendue. Contre une action entreprise avec tant de simplicité, nulle récrimination qui vaille. Daniel Mellis était à bout de forces : il ne se révolterait plus... — A un moment il se vit triste : et certes, Lagarde ne comblerait le vide de son existence qu'en y versant de la douleur; il voulut aimer sa tristesse; le spectacle de la campagne désolée retint longtemps sa contemplation.

.. Argentières approchait. Il était temps de rentrer dans la précision de la vie. Daniel allait reparaître devant Lagarde et devant Mme Mellis. Que ferait-il ? Que dirait-il ? Il se trouverait honteux de cette fugue mal déguisée, et il craignait... Oh ! peu du veuf, sans doute ; les lettres échangées le renseignaient assez sur l'indulgence du pauvre homme : les rapports quotidiens reprendraient tels qu'avant. Mais de sa mère davantage : Daniel l'avait quittée

ignorante de « tout »; il l'en retrouvait instruite. Il l'évoqua à travers l'homélie chrétienne qu'avaient dictées les inattendues révélations du consolé : plus belle, plus digne de respect, investie d'une haute autorité morale dont elle allait le dominer. Il trembla, se courba, ses yeux se mouillèrent ; il viendrait à elle simple et sans mensonge, dans une simple effusion.

— Et je lui dirai tout, sanglota-t-il.

Tout? tout? bien sûr? Et aussi sa haine? et sa lâcheté? et son égoïsme? Dirait-il encore la puissance détestée de l'habitude qui seule l'avait pu réduire?

Elle croyait savoir? — si elle eût su le vrai! Il voulait être franc? — il mentait à toute heure. Donnerait-il les raisons de sa fuite en outre? Ah! ah! des ricanements l'insultaient. Il décida :

— Je dirai tout quand même.

Il forgerait, il apprendrait par cœur la phrase où serait condensé l'aveu, pour la réciter d'une haleine... Plu ferme, il en cherchait déjà les premiers mots ; mais sou dain...

— Moi? non! non! Avouer devant elle... Je n'osera jamais... Non! non!

Son extrême faiblesse le faisait tout petit garçon, pâlissant, rougissant, les yeux pleins de larmes. Alors, de sa soumis sion la plus humiliée, il balbutia :

— Je viendrai tel qu'elle me souhaite... tel qu'elle me croit... avec toute la bonté, toute l'abnégation qu'elle me suppose. Je serai le consolateur...

En vérité, retournait-il pour autre chose que consoler Lagarde? Il s'apparut sincère.

— Oui, je serai, je suis le consolateur, murmura-t-il, le consolateur...

Il posa son front au carreau glacé qui voilait le fuyant paysage d'automne, et dans l'inconscient laissa défaillir sa pensée : tout était accompli.

...Faute d'avoir annoncé son retour, il ne trouva pour le ramener de la gare que la voiture publique. Il se plaça sur le siège près du cocher : il évitait ainsi la compagnie des bonnes gens d'Argentières ; leurs salutations l'avaient déjà

gêné. L'air vif, du moins, emporta beaucoup des paroles qu'il eut cependant à subir. A peine parmi d'intarissables potins de petite ville, perçut-il quelque maligne allusion — peut-être à tort. Le pays le ressaisissait de sa détresse plate et sèche. Il y reconnaissait toute chose : tel platane dépassant du faîte les autres, tel tournant de chemin, tel bouquet de roseaux, et cela même qu'il n'avait jamais vu, sans doute. Il ne cessait de favoriser son émotion. Il jouait au plus naturel le retour de l'enfant prodigue. Le pont trembla: le bourg découvert montra ses toits de tuiles et son clocher d'ardoises, et la pente pavée de la rue de la Gendarmerie en perspective. Et cette fois Daniel ne dut de pouvoir contenir ses larmes qu'à la crainte d'avoir à traverser le bourg sous la curiosité attentive de ses ironiques concitoyens. Il se tint, salua, aussi grave qu'il sut, le boulanger au maillot bleu, le cordonnier à la face glabre, l'épicier à la blouse trop neuve et au nez trop long, presque sans reprendre son souffle. Il ne respira qu'au faubourg. Mais déjà l'étreignait une pire angoisse. N'importe, il se hâtait vers la maison. Sous sa main chanta la grille ; comme en rêve il entendit la vieille Félicie crier :

— Madame ! c'est M. Daniel !

Il s'avança vers le perron, la tête basse et se retrouva sanglotant dans les bras de Mme Mellis.

(*A suivre.*) HENRI GHÉON

L'Histoire de la Guerre anglo-boer

Il existe un sentiment *africain*, très net et revêtant déjà, en outre d'un certain orgueil continental, une forme politique et économique chez les Afrikanders et un peu chez les Algériens, — plus vague et plutôt poétique, mais aussi moral et social chez les créoles des autres colonies européennes de l'Afrique et parmi les missionnaires religieux ou laïques qui la parcourent en tous sens et ne retournent en Europe que pour y prendre la santé nécessaire à de nouveaux et passionnés voyages. L'Afrique, pays du plus grand Inconnu, leur apparaît comme une immense et magnifique patrie de rêve mystérieux, de forêts vierges et de splendides alluvions, la terre des vallées merveilleuses — Niger, Congo, Nil et Zambèse, — et la Région des Grands Lacs, pour quoi ils ressentent une sorte de patriotisme d'explorateur, et qui les attire vertigineusement par toute sa prodigieuse barbarie à connaître, à féconder et à éduquer.

Africain, on me permettra de signaler tout d'abord dans l'ouvrage admirable qui vient de paraître (1) une compréhension délicate et vive de ce sentiment. J.-H. Rosny en a très ingénieusement senti l'importance capitale dans la guerre anglo-boer : il a fort nettement montré qu'elle était une lutte d'Européens contre Africains, bien plus, la lutte d'une naissante *civilisation* africaine *supérieure* contre la vieille civilisation européenne. Au contraire des Anglais, dont la seule force est l'argument souverain et qui en couvre toutes les iniquités par la ruse et l'hypocrisie, devenues aussi nécessaires à l'Empire britannique qu'elles le furent aux vieux empires asiatiques, « les hommes que délèguent les « Afrikanders sont tous pacifiques, tous parlent au nom d'un idéal de « bonté, de justice, de vérité. C'est qu'ils représentent un peuple nou- « veau dont l'avenir apparaît immense, qui, après avoir péniblement « conquis sa place au soleil, voit l'heure venue d'une admirable évolu- « tion économique et sociale, supérieure à l'évolution européenne. C'est « le cas des Germains devant Rome, mais avec toutes les nuances im-

---

(1) J.-H. Rosny : *La Guerre anglo-boer*, histoire et récits, d'après des documents officiels. Ouvrage illustré de nombreux dessins, photographies, plans, cartes, et de gravures sur bois et en couleurs, d'après les compositions originales de Daniel Vierge. — Vierge montra bien ce qui est d'espagnol dans le décor et la vie boers : les terres maigres et rases, les montagnes nues et ardentes souvent dentelées en sierras, les attelages de bœufs et de mules gravissant monts et traversant rivieres, et l'élégance désinvolte du Boer débraillé comme un bandit espagnol, le fusil en bandouliere, le feutre vaste et cavalier renversé au bord de la tête : silhouettes aragonaises en parades aventureuses ; et, comme il est juste, au milieu d'elles l'Anglais figure Don Quichotte. (Éditions de *La revue blanche*, 1 vol. in-4° de 716 pp. 15 fr.

« posées par un autre âge ; car les Boers ne sont plus des barbares, ce « sont d'anciens civilisés retournés à la nature et revenus à travers « mille obstacles, à la civilisation. » Lisez à ce sujet, pour plus de détail, le très beau chapitre sur l'*Ame des Boers*, où, comprenant que l'histoire d'une telle guerre doit être faite avant tout avec de la psychologie ethnique et de la philosophie, Rosny établit les profondes différences de race. « Le Boer n'est nullement réfractaire à la civilisation, « il a seulement désiré avec justice que cette civilisation fût imprégnée « du génie de la terre africaine qu'il incarnait ; il voulait ne point hâter « l'épanouissement de sa race, ne point perdre tant de grandes et belles « qualités en les jetant dans le moule trop étroit d'une civilisation « vieillie comme la civilisation anglaise... autoritaire et impatiente. »

Cette constatation de la diversité d'Africain à Européen se poursuit jusque dans l'examen de la stratégie. Celle des Boers a été critiquée par les spécialistes européens qui se trouvèrent parmi eux, mais Rosny s'attache intelligemment à montrer qu'elle était parfaitement conforme à leur génie, et que leur souplesse et leur rapidité ne pouvaient exister sans leur désordre et leur indiscipline. Le grief qu'on leur a fait le plus fréquemment est l'éparpillement, et rien pourtant ne prouve davantage leur génie ni n'en fut plus caractéristique : la nature du pays et sa connaissance parfaite nécessitaient la guérilla : leur petit nombre la leur imposait encore puisqu'elle était la meilleure *utilisation de l'unité*, ainsi multipliée par la facilité à se déplacer. D'ailleurs, c'est en bloc qu'il faut juger, et on ne peut qu'admirer une stratégie qui tint si longtemps échec à 380.000 hommes avec 30.000.

Quand on considère de ces données la guerre anglo-boer, elle apparaît plus pathétique encore : elle prend la beauté vertigineuse des antiques guerres des épopées ; et on comprend que c'était bien logiquement à l'auteur de *Vamireh* et d'*Eyrimah*, de faire valoir les qualités extraordinaires du peuple rustique défendant avec son indépendance primitive ses grands herbages et ses troupeaux. Il en a dressé une psychologie parfaite, le suivant dans ses trekken, consultant avec lui le sol mamelonné et pierreux, les savanes du ciel austral, l'avenir aussi incertain que la récolte au pays nouveau, pénétrant son âme religieuse, admirant sa gravité, sa patience, son héroïsme candide. Il a pris le ton convaincu, simple et grand qui était décent. Et voici que ce n'est plus seulement une épopée, c'est déjà une manière de Nouvelle Bible.

Presque une Bible selon Rousseau. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans ce peuple et aussi dans la guerre qu'il a soutenue c'est le retour à l'état de nature, à une certaine animalité. Cela peut paraître d'abord étrange chez ces mystiques si l'on ne songe qu'il y a avant tout la force sacrée et mystérieuse de l'instinct dans la mysticité. A suivre les opérations complexes et minutieuses de cette guerre, à regarder les nombreux dessins et photographies qui complètent fort heureusement le texte, on est frappé de voir à quel point, luttant contre le plus « vieux » peuple civilisé, « old England », *et pour en triompher*,

les Boers doivent redevenir des animaux, éparpillés dans l'herbe rousse et sèche du Veld comme des insectes, couchés sur la terre et presque en prenant la couleur comme des caméléons, tendant dans les champs des toiles d'araignée en fil-de-fer, creusant des galeries souterraines, se servant de trous comme des fourmi-lions, tirant avec seulement la tête hors de la terre et prêts à la rentrer aussitôt. plus mobiles au guet que des cervidés, mettant tout le succès dans la rapidité, la souplesse, l'adresse, et aussi *dans la fuite*, dans la facilité à se disperser pour se retrouver à un endroit donné. Facultés si loin intégrées qu'elles ne leur servent pas seulement en pays de montagnes, mais *en plaine*, ainsi qu'en la bataille de Modder-River, « une des plus extraordinaires que l'humanité ait connues », et où les Anglais furent surpris par la mort venant invisiblement du sol à une courte distance comme à un tremblement de terre. Vraiment. à être transportée dans les continents nouveaux la guerre se transforme : et quand on considère les immenses succès des Boers, quand on se rappelle la supériorité manifeste de l'infanterie de marine pendant la guerre de 1870. c'est à se demander si aux prochains conflits il ne faudra pas introduire en Europe les procédés de campagne coloniale, remarquables notamment en ce que, selon une « justice » de la nature qui veut conserver le plus grand nombre possible de ses espèces, la supériorité y est acquise à celui qui se défend. Et il apparaît encore, à lire le récit de cette guerre, que le plus grand avantage tiré des entreprises coloniales aura été d'indiquer à l'Européen corrompu par les civilisations urbaines la nécessité du retour à la nature et à la souplesse et à l'endurance animales.

On admire ce livre d'histoire, ce récit de guerre, écrit par un romancier altruiste qui se trouve d'autre part un naturaliste et un sociologue, d'offrir l'histoire militaire sous une forme nouvelle : sociologique et humaine. Entendons « humaine » en ce que cela est écrit d'un point de vue d'éternité et par quelqu'un qui observe et en un certain sens juge cette guerre contemporaine en la *comparant* aux diverses manières de guerre que l'humanité a connues depuis les origines : ce qui est d'une grande beauté philosophique et supériorité scientifique. Alors seulement voit-on ce qu'il y a d'intimement mesquin dans les plus splendides guerres d'Europe. Et l'intérêt sociologique est de découvrir en quoi une telle guerre est inférieure à ce que devraient être les guerres contemporaines, en quoi l'emploi de procédés aussi démodés et routiniers que l'expédition anglaise ne peut amener qu'à la ruine la nation qui les emploie. Non seulement les Anglais (1) ont dépensé 300.000 hommes et des milliards, mais ils se sont ruinés dans l'Afrique du Sud au moment où ils avaient le plus de chance d'y assimiler les Boers ; c'était folie à eux

(1) Pratiquement c'est un devoir pour les Francais *d'Europe* que de se défier de l'anglophobie : mais il n'en est pas moins intéressant au point de vue philosophique de trouver en cet ouvrage le jugement sur la race anglaise d'une haute mentalité contemporaine et de le rapprocher de celui de Michelet prononcé un demi-siècle plus tôt (à propos de la Guerre de Cent ans).

de vouloir exterminer les Boers, la seule race capable à leur aveu d'exploiter le pays, comme c'est folie aux autres nations européennes de ne pas protéger dans leurs colonies les indigènes, unique main-d'œuvre : ils n'ont même pu arriver au résultat visé, ils n'ont fait que rendre le Boer plus dur et plus souple aux épreuves, l'armer d'une connaissance nouvelle de l'Européen — la seule chose qui ait empêché sa victoire en cette guerre — et le fermer à jamais à toute idée de fusion dans l'Empire. Voici la conclusion de J.-H. Rosny : « Une nouvelle ère va commencer pour les Burghers. Cette longue épreuve où un peuple de « 280.000 habitants a tenu victorieusement deux ans et demi contre le « plus vaste et le plus riche empire du monde, est un sûr garant de « l'énergie avec laquelle les Boers défendront, sur un autre terrain, « l'originalité de leur race. Un empire sud-africain sera constitué par « la force des choses : il ne sera anglais qu'au degré où la Grande-« Bretagne sera capable de se l'assimiler commercialement et industriellement : tout est donc remis au même point qu'avant l'ouverture « des hostilités : la guerre, preuve manifeste d'impuissance ethnique « de la part du Royaume-Uni, n'a été qu'une longue série d'humilia-« tions pour les armes anglaises, une abdication philosophique, un « abaissement dans l'estime du monde. Elle a été pour les Boers une « douloureuse épreuve, une de ces effroyables calamités où se trempe à « jamais le caractère des peuples. » (Voir aussi chapitre XIX).

Par cela il se dégage de cette œuvre, compte-rendu d'une guerre souvent atroce, une étonnante impression morale dans le genre de celles qui vous occupent après une lecture récapitulative d'Emerson ou de Maeterlinck et, d'autre part, d'Ibsen. Possédé d'émotions à la fois dramatiques et sereines, on se sent imposer l'admiration d'un certain ordre mécanique de la nature, une confiance en la vie ou pour mieux dire une acceptation de la vie. Nul événement contemporain n'a prêté davantage à une méditation de la nature et de l'humanité et aussi à un bilan de la civilisation. Alors, ce qu'il faut y voir surtout c'est la faiblesse de *la civilisation militariste* de l'Europe, incapable de vaincre des ennemis qui avaient déjà contre eux une excessive générosité et l'absence de tout instinct offensif (Cf. V. à XXXI). On a été en général porté à remarquer l'inutilité de la Conférence de la Haye, et la guerre anglo-boer a semblé marquer l'entrée de l'humanité dans une nouvelle période de règne exclusif de la force. Loin de s'abattre, il faut se relever par l'exemple de cette lutte. Bien plus que la stérile conférence de diplomates, elle prouve que la fin des guerres de conquête *peut* être proche *si on le veut*. Aussi bien qu'au XIVe siècle, une Suisse, de mœurs rustiques analogues à celle de ces Africains et de conscience plus avisée de l'ennemi, peut défendre son indépendance contre un ennemi dix fois plus puissant; et la défensive, seule forme de guerre digne de lui, tend à devenir très facile pour un peuple endurant et opiniâtre. A en juger par les précieuses notes, c'est la pensée de Rosny. C'est la grande leçon qu'aura donnée à l'Europe la jeune Afrique.

MARIUS-ARY LEBLOND

Félibrige et Nationalisme

Les félibres sont tout à la joie; hier, à Béziers, ils célébraient les fêtes de la *Santo-Estello*, aujourd'hui à Orange, « le Bayreuth français », ils assistent aux représentations du théâtre antique. Et partout, le Félibrige triomphe, comme d'ailleurs chaque année à pareille époque.

Ce sont des acclamations enthousiastes : *Vive Provence!* Ou bien c'est le cri subversif : *La revanche de Muret!*

Qu'est-ce donc que le Félibrige?

Ce mot évoque tout simplement chez le profane quelque chose de riant, d'alerte, une sorte de kermesse au pays provençal. Une telle représentation n'est point tout à fait fausse, mais il ne faut pas oublier que le Félibrige, au dire de ses théoriciens, a renoué la tradition romane des XIe et XIIe siècles. Avec lui s'est affirmé l'esprit provincial vis-à-vis d'une centralisation menaçante pour les tempéraments et les caractères régionaux. D'aucuns vont même jusqu'à voir dans le Félibrige une véritable Renaissance littéraire qu'ils ne craignent pas de comparer à la grande Renaissance du XVIe siècle.

C'est donc un mouvement dont l'importance s'impose à l'attention du pays tout entier, dont le retentissement ébranle toute la vie française?

Point du tout. Si l'on en parle en dehors de sa région d'origine, c'est plutôt pour en rire... Mais généralement on l'ignore.

Le Félibrige cependant, encore qu'il soit loin de marquer une ere nouvelle dans la littérature ou dans l'art, mérite d'être mieux connu, et j'en voudrais étudier ici l'origine et l'histoire pour en fixer ensuite les tendances. J'ajouterai cette remarque, à savoir qu'un très grand nombre de félibres sont fort peu renseignés sur le Félibrige et que ceux qui prétendent diriger le mouvement vers un but défini sont une infime minorité. Les premiers sont les plus connus, car ils font du bruit pour faire du bruit: ils chantent, ils inaugurent sans cesse: ils manifestent à Sceaux, à Orange et en maints autres lieux suivant l'occurrence. Les autres théorisent et professent en général un certain mépris pour leurs frères trop légers et trop occupés des extériorités.

Le spectacle de ces divisions peut, je pense, présenter quelque intérêt. Mais, avant de l'offrir aux yeux du lecteur, il importe de savoir ce qu'est, *dans sa forme*, le Félibrige.

Et tout d'abord, que signifie le mot? Il paraît que le vocable *félibre* se trouve pour la première fois dans une poésie légendaire du moyen âge où il est question des sept félibres de la loi (li set félibre de la lei). Ce mot signifierait *docteur de la loi*. Il fut choisi pour désigner les parti-

sans de la tentative de rénovation qu'inaugurèrent le 21 mai 1854 sept jeunes poètes provençaux.

Joseph Roumanille fut le vrai promoteur de ce mouvement ; Paul Arène l'appelle le « chef du départ ». Il voulait instaurer une *Renaissance provençale* par l'épuration et la réforme de la langue, qui tendait avant lui à n'être plus qu'un patois,et par le choix de sujets plus nobles que ceux des poètes populaires locaux.

Les six autres poètes qui peuvent, avec Roumanille, être regardés comme les fondateurs du Félibrige sont Frédéric Mistral et Anselme Mathieu qui furent ses élèves au Collège d'Avignon ; Théodore Aubanel, l'auteur de la *Miougrano entreduberto*, « intermezzo ensoleillé d'un Heine qui serait bon »,a dit Paul Arène : Alphonse Tavan qui fit ce beau livre *Amour et Plour :* Jean Brunet d'Avignon et Paul Giéra chez qui la réunion se tint le 21 mai au château de Fontségugne près d'Avignon.

Les *Prouvençalo*, œuvre collective de ces poètes, sont d'ordinaire considérées, bien que publiées en 1852, comme le manifeste de la nouvelle École. Son organe officiel fut l'*Armano prouvençau*, et c'est dans cette publication, dirigée par Roumanille, que les Mathieu, les Aubanel, les Mistral s'essayèrent à versifier en provençal, qu'ils prirent peu à peu une pleine conscience de leur talent de troubadours.

Mais la langue d'oc était encore pour eux un simple objet de curiosité ; et c'est en la cultivant avec amour, avec patience qu'ils connurent les premiers émois du *paysan*, de celui qui appartient à la terre méridionale.

Frédéric Mistral jura de ne jamais abandonner son pays, et, dans sa solitude de Maillane, il songea à exprimer ses sentiments, ses sensations dans une belle œuvre. Il écrivit *Mireille*. Au bout de sept ans d'une vie studieuse et contemplative devant les mêmes horizons, le grand poème idyllique parut (1859).

Lamartine proclama *Mireille* un chef-d'œuvre incomparable. Mistral avait conquis la célébrité. Et, du même coup, le Félibrige sortit de l'obscurité. Il apparut bien à cette époque, comme la renaissance d'une langue que l'on croyait morte, qui aurait été vaincue au temps de la guerre des Albigeois et qui serait tombée peu à peu à l'état de patois. Aussi ce réveil des pays méridionaux intéressa-t-il tous les lettres, tous les savants.

Mistral aperçut vite toute l'étendue de sa mission : il ne suffisait pas de composer de belles épopées, il fallait encore étudier le génie de la langue provençale, puis la fixer définitivement comme un idiome organisé et distinct du provençal vulgaire. Le poète sut faire place au philologue. Mistral écrivit son *Trésor du Félibrige*, véritable monument scientifique, fait d'érudition patiente et de génie poétique.

Désormais, grâce au vieil idiome retrouvé et réhabilité, la Provence et les autres pays du Midi pouvaient secouer le joug des conquérants, du Nord, de la France. Aussi la seconde génération des félibres, avec Félix Gras, avec Arnavielle, eut-elle pour souci de revendiquer les libertés

des pays d'oc, au nom de la *Race* dont l'âme est toujours vivante et toujours insoumise.

Félix Gras écrit *Toloza* (Toulouse), geste en douze chants sur la croisade de Simon de Montfort, sur cette fameuse guerre albigeoise qui est le triomphe des *Franchimands*, des barbares habitants du Nord sur la riche civilisation méridionale :

« *Toloza*, *Provença* ; cela voulait dire : *Lumière*, *Liberté*, contre les cris de : *Montfort*, *Montfort*, qui voulaient dire : *Enfer*. *Esclavage*. »

La revanche du Midi. Félix Gras la réclame à grands cris, mais il la veut pacifique ; elle sera accomplie le jour où la langue d'oc, la grande vaincue, aura le droit de se développer enfin librement au soleil.

On voit donc très bien que Félix Gras par sa *Toloza* entraîne le Félibrige vers des buts nouveaux. Les œuvres de Mistral, lues et relues, et mieux comprises, font surgir en chacun le sentiment de la race, toujours plus ardent. Les cités libres des xe et xie siècles sont honorées comme des martyres, comme de grandes héroïnes. Déjà des félibres parlent d'ouvrir, toutes grandes, les portes de l'école du paysan à la langue d'oc, de créer dans les Universités des chaires où les maîtres félibréens enseigneraient le *Félibrige intégral*.

Et c'est au milieu de ces nouvelles pensées qu'apparaît la troisième génération. « A elle, a-t-on dit, incombent désormais toutes les responsabilités. » Elle l'a si bien compris que le 13 août 1894, à Avignon, M. Jean Carrère annonce que les nouveaux félibres ont décidé d'agir sur le peuple et de provoquer ainsi tout un vaste monument régionaliste.

Ainsi donc les félibres d'aujourd'hui se disent *hommes d'action*; ils ont à sauver et à faire triompher « l'âme méridionale ».

Mais il semble que leurs aînés ont pressenti les destinées sociales du Félibrige. Dès 1876 ils ont, en effet, créé une grande association, divisée en quatre organisations autonomes appelées *maintenances* : les maintenances de Provence, de Languedoc, d'Aquitaine et de Limousin. A la tête de ces maintenances se trouvent un *syndic*, des *vice-syndics* et un secrétaire. Chacun de ces groupes se subdivise en plusieurs groupements particuliers; ce sont les Écoles. Enfin une sorte de comité général, le *Consistoire félibréen*, réunissant les plus hautes personnalités félibréennes, les *majoraux* et le *capoulié*, prend les décisions importantes, tout en ayant soin de ne pas entreprendre sur l'autonomie des maintenances.

Voilà l'organisation félibréenne créée par les poètes des deux premières générations, qui, avec les agitateurs d'à présent, tend à devenir un véritable « instrument de lutte ».

Cependant, malgré cette organisation d'apparence politique, les félibres sont avant tout des littérateurs. Ces groupements, quels que soient leurs noms et leurs titres, comprennent surtout des hommes qui se sont donnés le devoir de veiller sur la langue de leurs pères, de la parler avec ferveur, avec dévotion.

Est-ce que le Félibrige a pu atteindre son but premier : sauver de l'oubli le parler provençal? Le Félibrige de Roumanille, de Mistral a-t-il connu une victoire ou une défaite?

Répondre serait manifester une hâte maladroite. Ce qu'il est permis de constater, c'est que le Félibrige a réuni de nombreux partisans qui, à peu près tous, ont eu à cœur de produire au moins un volume de vers à la louange de la « petite patrie ». Mais, s'il a groupé des lettrés, il n'a jamais agi sur le peuple provençal, sur les paysans : il a toujours été, au contraire, une chapelle fermée.

Des jeunes gens voudraient aujourd'hui que la constitution félibréenne soit utilisée en vue de fins sociales ; mais voilà bien précisément le projet que je me propose maintenant de ruiner en montrant ce que sont les tentatives d'agitation félibréenne.

L'hiver de 1899, j'habitais Aix-en-Provence. De jeune félibres m'avaient accaparé. Ils étaient fougueux et monotones. C'était le temps où les jeunes bramaient d'amour après des fantômes : ils réclamaient « la vie intégrale ». Je brûlai d'agir, naturellement, d'aller au peuple provençal, comme ils disaient. Mes dispositions sentimentales étaient donc excellentes et l'occasion de combattre ne pouvait pas tarder à naître. Un ami, rencontré un soir sur le cours Mirabeau, m'apprit en effet que l'heure était grave pour la Provence bien-aimée ; ses paroles étaient chuchotées : elles m'annonçaient qu'une grande œuvre était à accomplir tout de suite. Le coucher du soleil ensanglantait le cours ; la froidure fustigeait nos membres. Nous pressions le pas. Je crus voir du péril tout autour de nous : j'étais heureux. Mon ami me montrait des passants : « C'est X..., un ennemi », et de temps à autre : « Tais-toi, doucement..., ils nous entendraient. » Puis, brusquement, il lâcha mon bras : « Adieu ! et tiens-toi bien portant pour la bataille. » (1)

Je rentrai chez moi, tout frémissant. J'avais donné ma parole : j'irais au banquet d'Avignon, le 15 janvier, afin de mettre Mistral au pied du mur : « Reconnaît-il oui ou non le Félibrige social comme la conséquence dernière de son œuvre poétique? »

Le grand jour arrivé, avec huit *félibres d'action*, j'ai quitté Aix. A la gare, on m'avait présenté à un jeune garçon mafflu qui fait de l'élevage en Camargue. C'est un des chéris de Mistral. C'est lui qui allait brandir l'étendard de la révolte : on parlait mystérieusement d'un long et robuste discours. Mais, durant tout le voyage, ce fut le silence fébrile qui précède les actes décisifs ; peut-être allions-nous pour toujours dire adieu à un Mistral timoré ; mais plutôt cette séparation que le piétine-

(1) Je n'exagère pas. Voici la lettre que peu après, le jeune chef en question adressait à l'un de ses soldats :

« Mon cher B., il faut absolument que M. et toi soyez à P. le 3, D. et moi vous y convions, ainsi que ceux de tes amis qui sont *absolument sûrs*. Il sera rendu compte de ce qui s'est fait pour la Cause depuis notre réunion d'Avignon. A bientôt donc, frère. Je t'aime et t'embrasse. — J. G.

« P.-S. — Tu comprends bien l'importance de cette réunion. Je ne t'écris pas plus longuement sûr, de te voir bientôt. N'amène que des gens prêts à marcher jusqu'au bout. »

ment sur place, qu'un félibrige stérile, pure amusette, jeu de dandys et de snobs, passe-temps de vieillards. Ah! nous étions de grands révoltés...

Je dois reconnaître que cette journée à Avignon glaça mon enthousiasme ; mais elle m'ouvrit les yeux. Je reproduis ici textuellement mes notes.

Au café, à Avignon ; tous les félibres sont là. Il y a des vieux qui ont l'air très éveillé ; ils vont, viennent, entrent, sortent : ils attendent Mistral et sont anxieux. Mais ces quelques jeunes hommes, huit, dix tout au plus, massés en un coin de la salle, muets, mornes, maudissant les *anciens* qui ne s'apeçoivent pas de leur présence. Le petit garçon de la Camargue crée seul une certaine agitation. Il rabâche, sans cesse et à voix haute pour que les antagonistes l'entendent, des mots haineux : puis, tout à coup, fiévreusement et sur un ton très bas, pour la centième fois il dresse devant ses partisans, trop mous à son gré, les lignes générales du plan de bataille. Le café s'emplit davantage ; les félibres sociaux sont toujours plus seuls. Mais dès qu'un nouveau personnage apparaît, en quelques phrases sèches, son bilan moral est vite établi : « Voici M., un parfait gâteux ; il fait chaque année sa chanson, puis c'est fini ; imbécile !... Voilà B., très bien avec Mistral ; ennemi redoutable, je vous le dis ; il faut le balayer, sinon... »

Les jeunes s'échauffaient ; ils disaient : « Ce jour sera héroïque ; nous ne sommes pas nombreux, mais nous sommes les artisans d'une nouvelle société la Société Félibréenne ! Nous allons aiguiller le Félibrige vers de grands buts ; nous le renouvelons, nous le transformons en lui donnant une direction sociale... » « De l'intransigeance ! » criait une voix. « Glorieuse date que celle d'aujourd'hui... » susurrait une autre voix. Des regards rayonnaient de joie comme dans l'attente d'un dieu.

L'arrivée de Mistral est annoncée. Tous sortent pour aller à sa rencontre. Les jeunes répètent : « En résumé, s'*ils* ne veulent pas nous suivre, nous agirons seuls. » Mais, brusquement, les voici qui s'élancent avec de grandes exclamations, vers un homme de quarante ans, au masque énergique : « Nous nous désespérions ; vous êtes le chef ; sans vous... » — « Silence, répond l'homme ; j'ai des ennuis, mais j'agirai, il le faut. » Des regards méfiants s'attachent aux *Félibres sociaux*. On s'écartait d'eux. Mais eux sont dans le ravissement ; ils encadraient le *chef*, l'homme farouche qui apportait dans ce milieu le prestige des allures et des gestes militaires ; c'est un capitaine de génie ; mais il réclame l'application intégrale des « doctrines félibréennes ». Ce militaire (promu depuis à la plus haute dignité du Félibrige), incarne parfaitement le félibre d'action. L'habitant de la Camargue lui presse les mains : « Capitaine, nous ne reculerons pas. » — « Jamais, dit celui-ci, mais de l'habileté, voici Mistral, avançons vers lui les premiers. »

Le petit groupe s'ébranle sur la place de l'Horloge. Mistral arrive, accompagné de Félix Gras. Peu de paroles sont dites. Une telle froideur étonne. Les félibres ne sont pas gais. Mistral est comme gêné par tous

ses amis silencieux et gelés. Lui-même donne alors le signal du départ : « Allez à la Barthelasse : il fait froid ici. » Il tient son pardessus sur le bras ; sa marche est allègre. Derrière ses pas quelques félibres juvéniles se disputent méchamment ; c'est à qui coudoiera le maître. Il y a une bousculade : tout fiers, deux ou trois jeunes hommes s'emparent enfin du grand poète ; ils lui murmurent des mots pressés ; Mistral hoche la tête : « Mais non, mais non, mes amis : laissez Félix Gras tranquille ; pourquoi chagriner cet homme ? C'est un bon félibre comme moi... » « Un traître, clama celui qui cultivait je ne sais quoi de son moi dans les plaines revêches et rudes de la Camargue ; nous le condamnerons ; c'est un crime pour nous que la traduction en français de ses *Rouges du Midi.* » Félix Gras n'entendait pas ce furieux langage, car il cheminait tout lentement, très loin de la tête du cortège (1).

Ah ! elle est plaisante cette marche vers l'île de la Barthelasse où va se livrer le grand combat. Sur la place de l'Horloge, des enfants, puis de bons bourgeois ne sachant où flâner, et des filles en cheveux accourent bien vite pour voir les félibres.

— Qu'est-ce que c'est que ces hommes ?

— Ils parlent tous en patois.

Cette marque d'étonnement naïf est surprenante : les félibres ne sont-ils donc pas plus intimement liés à la vie de ce peuple provençal qu'ils prétendent guider ? Et le lendemain pourtant les félibres contaient l'enthousiasme que leur passage soulevait parmi la population d'Avignon.

A table, Mistral préside : et il préside réellement. Il a pénétré le passé : il en est la splendide incarnation. La Provence vit en lui seul. Il est un dieu, disent certains de ses admirateurs ; il est un surhomme, car qui pourrait vivre de cette vie idéale ? On comprend, quand il s'agit de lui et de son œuvre, toutes les hyperboles. Il est un monument beau à contempler. Barrès le visite souvent et il se sert de ce grand nom. Mais Mistral n'est que beau ; ses œuvres ne sont que belles. Il mourra, il ne mourra pas tout entier sans doute ; mais les efforts des félibres sont frappés d'impuissance.

Au dessert, quelques félibres de Montpellier font leur entrée, A. en tête (2). Quelques voix essayent d'entonner le chant de la *Coupe*, l'hymne félibréen : peu d'échos. De la tristesse pèse lourdement. A peine si une petite agitation est perçue tout là-bas, au bout de la table : quelques amis pressent le solitaire de la Camargue de dire son discours. Il hésite : un mot est dit à Mistral qui, se levant, prononce : « D. voudrait nous lire quelque chose. » Alors D. lut son élucubration. Puis ce fut un long et douloureux silence. Personne — à part ses amis — ne

---

(1) Le pauvre homme est mort depuis. On me contait l'autre jour à Avignon qu'il avait voulu des obsèques civiles. Mais sa famille tenait à ce que la présence de Mistral honorât le cortège funèbre ; et Mistral refusait de paraître si la cérémonie se passait de l'assistance du clergé. Félix Gras fut donc, contre son gré, enterré religieusement, et l'on put voir au premier rang des assistants la douleur fraternelle de Mistral.

(2) C'est cet A., royaliste militant, qui, dans une *félibréjade*, a poussé la haine du *franciman* jusqu'au souhait de porter lui-même le feu dans Paris.

pouvait comprendre ce que le malheureux garçon avait voulu démontrer. Une gène s'emparait de tous les convives qui ne savaient où poser leurs regards, où placer leurs mains. Mistral enfin dénoua lentement sa serviette et, debout, s'appuyant au dossier de sa chaise : « Je vais vous chanter la *Comtesse*. » Et il chanta ; le refrain était repris en chœur (1).

Cette *Comtesse* était un péché de jeunesse de Mistral ; c'était le chant révolutionnaire des séparatistes, l'hymne des « revendications provençales ». Depuis longtemps Mistral ne l'avait chanté et l'on chuchotait même qu'il le regrettait.

Ainsi, point de réponse directe aux jeunes ; Mistral voulut leur laisser croire qu'il les approuvait. Entre le oui et le non il prit une habile échappatoire. Et tandis que les vieux félibres ne virent que du feu puisque la question : « Approuvez-vous le *Félibrige social* ? » ne fut pas formulée en toute netteté, les jeunes crièrent : « Victoire ! le maître est avec nous. »

Ah ! le poète provençal est beau, d'une beauté olympienne, l'on a dit, mais un poids l'accable ; son regard lointain semble découvrir de profondes tristesses : il porte un deuil, un grand deuil, le deuil de son pays. Mais cet homme était un *être moral*, il aurait dû dire :

« Ah ! jeunes, vous me parlez de l'action, de l'action félibréenne, mais ne savez-vous pas que mon œuvre est simplement une œuvre de beauté, et que moi seul ai su, par de puissants efforts, en une admirable synthèse, réaliser en moi le passé ? L'action ? mais je n'y ai jamais cru : je suis un poète. La langue ? Oui, grâce à des travaux pénibles, je l'ai fait évoluer depuis l'époque où le Nord, dans sa haine, la cloua vaincue dans la cité provençale. Je l'ai prise : j'aimais ses traits primitifs, harmonieux en leur dureté, en leur violence, et son accoutrement, et son accent naïf ; et, sur cette face de morte, j'ai imprimé les traces des

(1) Je regrette de ne pas pouvoir citer ici, faute de place, tout le morceau. Il s'agit d'une jeune comtesse, riche, belle, puissante, gracieuse (la Provence), que sa sœur, *sa mauvaise sœur* (la France) enferma dans un cloitre pour heriter de son bien. Chaque strophe est suivi par ce refrain significatif :

> « *Ah ! se me sabien entendre ! — Ah ! se me voulien segui !* »
> (« Ah ! si l'on savait m'entendre ! — Ah ! si l'on voulait me suivre ! »)

Et, enfin, le chant tout entier d'un grand souffle poétique, se termine par ces quatre strophes que je veux citer :

« Ceux qui ont la mémoire — Ceux qui ont le cœur haut placé — Ceux qui dans leur chaumiere — Sentent souffler le mistral — Ceux qui aiment la gloire — Les vaillants, les majoraux. — Ah ! s'ils voulaient m'entendre ! etc...

« En criant : Sus ! sus ! — Zou ! Tous vieux et jeunes — Nous partirions en bande — Bannière déployée — Nous partirions comme un ouragan — Démolir le grand couvent. — Ah ! s'ils voulaient..., etc.

« Et nous démolirions le cloître — Où jour et nuit pleure — Où jour et nuit se désole — La nonne aux beaux yeux — En dépit de la mauvaise sœur — Nous mettrions tout à feu et à sang. — Ah ! s'ils voulaient.., etc.

« Nous pendrions ensuite l'abbesse — Aux buissons d'alentour — Et nous dirions à la comtesse — Reparais ! ô resplendeur ! Loin de nous, loin la tristesse. — Vive, vive le bonheur ! — Ah ! si l'on savait..., etc. »

(*Les Iles d'Or*, 1866.)

siècles postérieurs et je vous ai offert le beau visage de cire qu'avec amour j'ai modelé. Contemplez-le, aimez-le simplement pour sa beauté, mais dites-le-vous, il est de cire, il n'a que le reflet de la vie. »

Mistral n'a pas dit ces paroles ; il laisse de jeunes hommes s'exalter sur son œuvre, il les laisse prendre des routes de mensonge et, quand on vient lui demander : « Maître, sommes-nous dans le vrai ? » Il chante un chant de révolte !... (1)

Je n'ai donc point été surpris en lisant, huit jours après, la comédie de la Barthelasse, dans une de ces éphémères feuilles félibréennes qui se lèvent chaque printemps :

« C'est la langue, comme l'a magnifiquement exprimé Mistral, qui brisera les chaînes. Aimons notre langue, parlons-la. C'est là le premier point, l'essentiel de la révolution morale que nous voulons tenter. Sans elle, rien n'est possible. Tout serait vain. J'ai bien senti cela, l'autre jour, à Avignon, lorsqu'après toute une journée de combat et de fête, Mistral, de sa voix plus qu'humaine, nous a chanté la *Comtesse* qui est pour nous comme un *Credo*, la proclamation d'un idéal Empereur à son armée de patriotes et de fils... »

Pour moi, tout au contraire, j'avais vu de quels éléments réactionnaires, est constitué ce mouvement. L'événement l'a prouvé ensuite, car les *félibres sociaux*, après la défaite d'Avignon, se tournèrent vers le nationalisme naissant et, ainsi, ils obéirent à Mistral qui ensuite adhérait à la *Ligue de la Patrie française*.

Je crois qu'il était facile de déduire cette conclusion de l'examen des faits. Sur quoi, en effet, repose le *Félibrige d'action* ? sur quelles théories générales échafaude-t-il le monument de son ignorance ? Ce félibrige met à son origines les grandes idées de race et de tradition. Ces mots reviennent dans tous les discours de ces puérils théoriciens. Faire refleurir la beauté de la race, travailler à l'épanouissement de la race, voilà les expressions les plus simples (car ils sont d'ordinaires plus emphatiques) qui leur viennent sans cesse à la bouche. L'un d'eux écrit : « Les traditions nous intéressent davantage que les romances.... le félibrige est une action sociale. »

Baser une action sociale sur ces entités, race, traditions, quelle folie n'est-ce pas ? Mais il est bon de remarquer que c'est une folie toute réac-

(1) Il a semblé, l'an dernier, que Mistral ait voulu timidement dénoncer l'erreur de ceux qui, de son œuvre poétique, s'emploient à tirer une doctrine sociale. Il répondit, en effet, à l'enquête de la revue *Gallia* sur la décentralisation : « J'ai, en employant la langue de Provence, décentralisé toute ma vie et quelques-uns ont fait et poursuivent la campagne avec moi. Mais je n'ai pas de conseils à donner ; j'ai suivi mon instinct de race et mon amour de la terre. Que chacun aille librement. *Je ne tiens pas à régenter un état social quelconque. La force des choses est plus puissante que les théories.* »

Et pour mettre mieux en évidence le désaccord qui sépare Mistral de ses prétendus disciples, plaçons en regard de cette dernière phrase la parole de M. Demolins, dans la *Revue Phocéenne* (octobre 1899) : «... Et voici que par la seule force de cette volonté persistante (la volonté de Mistral) *les événements se plient selon la pensée du poète*... Une jeune génération grandit, imprégnée de la pensée du poète, et le *Félibrige d'action* se trouve prêt à réaliser cette pensée dans le domaine des faits sociaux. »

tionnaire. Agir dans le sens de pareils principes, c'est réagir, c'est rétrograder, c'est, pour pénétrer dans la vie réelle, prendre un point d'appui sur des choses mortes. Je me souviens qu'un *félibre social* disait avec un étonnement non joué à l'un de ses amis : « Comment ? tu lis Karl Marx ? Quelle idée saugrenue ! » Ils sont tous ignorants comme des carpes des éléments de la science économique ; bien plus, ils méprisent toute science réelle du haut de leur petite taille. Ils se disent « évolutionnistes », « réalistes », « scientifiques », mais ces expressions sont pour eux vides de tout contenu réel. Ils se réclament de Le Play et, à la suite de Barrès, d'Hippolyte Taine ; les plus érudits d'entre eux croient, en leur dogmatisme étroit, sur la foi de ces auteurs, à une sociologie immobile, au lieu de chercher les lois économiques qui régissent le développement social : ils parlent d'histoire, mais, en réalité, ils ne conçoivent, à la façon de M. Thiers par exemple, qu'une histoire qui tire des faits une morale enfantine ou qui les dénature suivant des intérêts immédiats. Ils riraient — mais la connaissent-ils seulement ? — de la conception matérialiste de l'histoire qui donne à l'évolution des sociétés une raison d'être *réelle* au lieu de principes métaphysiques.

Et, par ces traits, ne ressemblent-ils pas aux théoriciens du nationalisme ? Est-ce que les écrivains de l'*Action française*, jaloux de fonder philosophiquement leur misérable doctrine purement politique, ne regardent pas les idées de race et de tradition comme le *substratum* du nationalisme et du monarchisme ?

Ils s'emballent, — il n'est pas de mot plus propre — sur un terrain aussi peu solide avec une ardeur imbécile. Et Mistral lui-même, leur grand Mistral, qui professe aussi le respect des traditions et le culte de la race — et comment ne le ferait-il pas sans être en contradiction avec toute son œuvre poétique ? — Mistral, avec sa prudence de rural, se garde bien de suivre ses disciples jusqu'au bout de leurs dangereuses acrobaties. Je me rappelle ici un fait à noter : lorsque Jean Carrère — il n'était pas alors le journaliste d'aujourd'hui — faisait sa tournée de conférences pour *ressusciter les traditions anciennes, pour combattre la centralisation à outrance sous laquelle les vieilles provinces agonisent*, etc., sa grande préoccupation — et celle de ses amis — était de ne pas dépasser dans ses revendications d'honnêtes limites, car il craignait d'être désavoué par Mistral. Le « délégué de la Fédération des Cités du Midi » (j'ai lu ce titre sur ses cartes de visite) se tenait dans ses généralités vagues où son talent, réel cependant, se complait, d'ordinaire, et se contentait de déclamer des lieux communs (1).

En citant Jean Carrère, j'oubliais que beaucoup de *vrais félibres* haussent les épaules à l'énoncé de son nom ; mais il est à coup sûr tout aussi *sérieux* qu'ils peuvent l'être.

Il ne m'appartient pas de refaire ici le procès du *racisme* et du tra-

---

(1) Voici une de ses bonnes phrases d'apôtre : « Cherchons la liberté dans les lois de la nature et le génie de notre race ; aimons la nature où s'est manifestée notre race pour y trouver la liberté. »

ditionnalisme. Je veux simplement dire que le *Félibrige social*, prenant de tels principes d'action, est condamné à l'impuissance comme tout mouvement qui n'a pas de point d'appui dans la réalité.

La même inconsistance se retrouve dans leur manière de concevoir un article important de leur programme. Il est étrange, pour un esprit simplement positif, de voir comment ils entendent le fédéralisme, car ils se disent fédéralistes. On a déjà vu sous quelle emphase verbale ils cachent leur pénurie d'idées ; écoutons comment l'un d'eux définit ce qu'il appelle la décentralisation intégrale : « C'est la libération des esprits de toute domination étrangère, lointaine ou proche: l'autonomie rendue aux groupes conscients d'eux-mêmes; l'initiative exaltée chez les individus. De telle sorte que, des plus riches cités aux plus calmes villages, puisse un jour se réaliser notre formule : là où naît, grandit et se manifeste un homme libre, là est pour lui le centre du monde. »

Ils font de petits projets d'organisation provinciale, ils s'amusent à combiner les plans de la société qu'ils rêvent, mais — car ils sont conséquent dans leur illogisme — ils se gardent toujours de tenir compte des faits économiques qui, mieux que la volonté de quelques-uns, dirigent les destinées du monde. Je ne suis certes pas opposé au fédéralisme, à un régionalisme qui se fonderait sur des différences réelles de tempéraments dues aux circonstances différentes du développement moral et matériel des individus. Mais donner au fédéralisme des bases métaphysiques !

* * *

Les *félibres sociaux* rient des vieux félibres : ils tournent en ridicule leurs fêtes et toutes leurs manies. Mais ces vieux félibres ont au moins l'excuse de s'amuser ; et s'ils sont inoffensifs, ils le savent. On en peut rire certes, car les gestes qu'ils font sont excessifs. Mais combien plus ridicules sont les *félibres d'action* qui se révoltent contre les faits acquis : et n'est-il pas souverainement comique de les voir partir en guerre pour restaurer un régime déchu (1), brandissant des armes inutiles et poussant des cris de Canaques ? En vérité, ils sont impuissants comme le nationalisme au sein duquel ils se sont fondus.

ALBERT MAYBON

(1) Depuis quelques temps le nationalisme intégral de certains félibres a pris une direction bien définie. Ils ne se contentent pas de remonter aux d'Orleans mais poussent leur marche rétrograde jusqu'aux Bourbons eux-mêmes. Non qu'ils soient *carlistes*, ce qui serait déjà suffisamment bouffon, ils sont tout simplement et tout fièrement *naundorfistes* ! (Voir certains numéros du *Pays de France*).

La Quinzaine

RUDOLPH VIRCHOW (*1821-1902*)

C'est une tâche assez ingrate que de proposer à l'admiration du grand public un homme dont les travaux ont planté, sur la route de la science, un jalon provisoire; il y a un mois à peine, on célébrait l'immortel Bichat, et presque personne, en dehors des gens du métier, n'a pu se rendre compte des raisons pour lesquelles son nom a été placé parmi les plus illustres.

Virchow est précisément le continuateur de Bichat; c'est Bichat armé de microscope et utilisant les découvertes de l'histologie, introduisant dans la pathologie la lumière de la théorie cellulaire; mais c'est aussi le pathologiste venu avant Pasteur, privé par conséquent des plus grandes ressources de la science moderne; il eût été plus facile de faire son panégyrique en 1860; aujourd'hui les lauriers sont coupés! Il serait injuste cependant de ne pas lui rendre les hommages qui lui sont dûs et les fêtes brillantes données l'année dernière à l'occasion de son jubilé ont prouvé que les hommes de science savent honorer, comme il convient, les grands précurseurs.

Pour se rendre compte de la grandeur de l'œuvre de Virchow, il faudrait pouvoir se reporter à l'état de la pathologie il y a quatre-vingts ans, et cela est bien difficile. On n'était pas encore très loin des médecins de Molière et, dans beaucoup de cas, l'opinion des plus savants docteurs rappelait celle des bons rebouteurs de Basse-Bretagne qui, après une longue observation, déclarent le malade atteint du signe de saint Kadok et conseillent un pèlerinage à la chapelle dudit saint. Voici comment un célèbre pathologiste français, Grisolle, résumait, il y a quarante ans, les progrès récents de la science naissante: « La chimie, à l'aide de méthodes plus sûres, plus parfaites, a fait découvrir, pendant la vie comme après la mort, une foule d'altérations inconnues ou mal définies jusqu'alors; elle a non seulement puissamment éclairé le diagnostic, mais dirigé en outre la thérapeutique dans des voies nouvelles. Cette application des méthodes exactes à la recherche des maladies a fait disparaître, condamner sans retour une foule *d'idées abstraites*, systématiques, qui ont longtemps obscurci le diagnostic, fait dévier la thérapeutique, et qui, donnant à la médecine *l'air d'un roman* plutôt que d'une science exacte, avaient ainsi contribué à la discréditer. » (1)

Évidemment la médecine a encore bien des progrès à faire, mais on reste étonné quand on pense au chemin parcouru en un siècle; et l'on criera encore à la banqueroute de la science!

(1) Grisolle. *Traité de pathologie interne*. Avant-propos.

L'homme étant composé de cellules qui, tout en coopérant par leur activité synergique au fonctionnement général du corps, conservant néanmoins une certaine autonomie, Virchow a pensé que l'on devait chercher dans la maladie de la cellule, la cause des maladies de l'homme : l'étude des altérations microscopiques de la cellule du foie, par exemple, donnait des renseignements précieux sur les maladies de cet organe. Virchow a, en un mot, fondé la *pathologie cellulaire*, qui a rendu des services indiscutables à la médecine. Cela a été son œuvre principale : c'est le fondateur de la pathologie cellulaire que l'on a fêté l'année dernière à Berlin.

Aujourd'hui on va plus loin : on admet toujours que les altérations des cellules produisent les symptômes spéciaux à chaque maladie, mais on recherche la cause même de l'altération de ces cellules et on la trouve soit dans un micro-organisme parasite qui élit domicile dans tel ou tel tissu, soit dans un poison d'origine microbienne ou autre qui attaque plus particulièrement tel ou tel élément anatomique. Il est évident que, pour la thérapeutique, ces indications sont plus précieuses que celles de l'anatomie pathologique ; cependant dans le cas des tumeurs cancéreuses, par exemple, on en est toujours à l'histologie ; on ne connaît pas l'agent pathogène : on le cherche beaucoup, mais on ne l'a pas encore trouvé ; peut-être est-ce le tissu lui-même qui est la cause de la maladie, et ce serait un triomphe pour Virchow.

Virchow ne s'est pas cantonné dans l'étude microscopique des tissus malades ; il a porté ses investigations dans un très grand nombre de voies et a obtenu force résultats importants. En particulier, dès 1860, avant les travaux de Pasteur sur les maladies parasitaires, il a mis en évidence le fait, très curieux à ce moment, d'une maladie mortelle, la *trichinose*, qu'aucun symptôme extérieur ne peut faire connaître, sinon l'examen microscopique de la chair musculaire : somme toute, c'était bien de la pathologie cellulaire, mais on voyait au milieu des muscles malades, l'agent parasitaire de la maladie. L'auteur allemand a publié à ce sujet, dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, quelques recommandations d'hygiène d'une précision et d'une concision très remarquables :

L'ingestion de viande de porc fraîche ou mal apprêtée, renfermant des trichines, expose aux plus grands dangers et peut agir comme cause prochaine de la mort.

Les trichines conservent leurs propriétés vitales dans la viande décomposée, ils résistent à une immersion dans l'eau pendant des semaines ; enkystés, on peut, sans nuire à leur vitalité, les plonger dans une solution assez étendue d'acide chromique, au moins pendant dix jours. Au contraire, ils périssent et perdent toute influence nuisible dans le jambon bien fumé et conservé assez longtemps avant d'être consommé.

Bien des gourmands seront plus reconnaissant à Virchow de ces conseils que de ses études d'anatomie pathologique ; mais il ne faut pas oublier que, pour le grand public, Pasteur est surtout le Monsieur qui guérit de la rage.

Le fondateur de la pathologie cellulaire a été aussi un grand hygiéniste : il a même fait de l'anthropologie sans réussir, plus que les autres, à obtenir, dans cet ordre d'idées, un seul résultat vraiment scientifique.

Virchow est surtout connu du public français par sa conduite peu philosophique au moment de la guerre franco-allemande. On savait que c'était un *grand homme* sans d'ailleurs se douter peut-être de ses titres à cette dénomination ; on savait aussi qu'il avait lutté contre l'influence ecclésiastique ; on savait enfin qu'il avait été naguère partisan de la paix universelle et du désarmement.., et l'on s'étonna avec raison de le voir brusquement devenir enragé ; mais qui de nous n'a pas éprouvé une surprise douloureuse en voyant récemment l'auteur du « Livre de la Jungle » prendre rang parmi les plus farouches partisans de l'impérialisme anglais ?

FÉLIX LE DANTEC

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Question d'équilibre. — L'action du colonialisme et des grands armements terrestres et maritimes s'exerce de plus en plus sur la politique internationale. Lorsqu'au lendemain de la crise de guerres et de remaniements qui s'étendit de 1854 à 1871, les États européens se dotèrent de systèmes militaires nouveaux et de flottes renforcées, ils déclarèrent que leur unique objectif était la défense de leurs frontières. Lorsque, suivant la France, l'Angleterre, la Russie, la plupart des puissances se livrèrent, après 1880, à la course aux conquêtes exotiques, elles affirmèrent vouloir chercher des débouchés à leur surproduction et à une surpopulation tantôt réelle, tantôt fictive.

Les conceptions se sont nécessairement modifiées avec le temps. Dans la paix vacillante, mais néanmoins presque continue, qui a marqué le dernier quart de siècle, les organismes militaires ont risqué de se détériorer : il ne serait même pas impossible que beaucoup d'entre eux, faute d'exercice, fussent, le cas échéant, très inférieurs à leur tâche. Les chancelleries ont trouvé un remède à cette inaction, dangereuse pour la solidité des armées, non moins périlleuse pour le statut intérieur, dans l'expansion asiatique et africaine. Le militarisme a été ainsi détourné de son but primitif ; le colonialisme à son tour en est devenu la suite logique. L'un et l'autre se coordonnent aujourd'hui pour poser des questions neuves et que le passé n'avait même pas entrevues.

Qui eût jamais dit que la fièvre d'appétits coloniaux de telle puissance, le développement naval de telle autre, sise dans le Pacifique, compromettraient l'équilibre de notre continent ? Et pourtant les intérêts des régions les plus distantes l'une de l'autre, sur le globe terrestre, sont si étroitement liés que la croissance du Japon et son pacte avec l'Angleterre imposent presque à la Hollande le choix d'une alliance.

Ce petit État se demande en effet, à l'heure actuelle, ce que sera son avenir. Jusqu'ici il s'était maintenu dans une stricte indépendance à l'égard de ses voisins. Il n'avait jamais eu à envisager l'éventualité d'une entente, qui, selon toute probabilité, eût été ruineuse pour son autonomie.

Il a fallu l'expansion de l'empire du Mikado, le rapprochement qu'il a obtenu du Royaume-Uni à la suite du premier partage de la Chine, l'installation des Américains aux Philippines pour que les Néerlandais fussent entraînés à discuter les chances de tel ou tel pacte, suscitant du même coup le plus passionnant des problèmes d'équilibre.

Les Pays-Bas possèdent sur les confins de l'Asie et de l'Océanie, cette région qu'on appelle l'Insulinde dont les grandes îles sont Java, Sumatra, Bornéo et qui leur a jadis valu de superbes bénéfices. Depuis que les indigènes n'y travaillent plus pour le compte d'un État oppresseur, ces colonies ne suffisent plus à combler les déficits budgétaires de la métropole. Loin de lui rapporter annuellement des centaines de millions, elles s'inscrivent en excédents de dépenses. Mais le sol n'en est pas moins admirablement fertile ; la population assouplie par une longue période de discipline inexorable et d'asservissement, égale presque celle de la France. On conçoit qu'elle tente les puissances conquérantes, celles qui sont trop tard venues dans la carrière coloniale, ou celles qui, y étant entrées de bonne heure, estiment qu'elles doivent, sous peine de déchéance, accroître toujours leur domaine.

Ce n'est un secret pour personne que le Japon avait visé dans les dernières années de l'occupation espagnole, l'annexion des Philippines. Prévenu par l'Amérique, il essaya en vain de lui susciter des difficultés.

Aujourd'hui, il regarde vers l'Insulinde, comptant bien que ses armements éprouvés dans la guerre de Chine seraient supérieurs à ceux des Hollandais.

Ces derniers ne redoutent pas seulement le Japon, mais encore la Grande-Bretagne, qui a déjà écrasé leurs frères de race chez l'Afrique Australe, et que l'impérialisme continue à dominer. Ils en sont donc venus à rechercher le moyen de sauvegarder leur avenir. Car pas un instant ils ne peuvent s'accoutumer à l'idée de perdre un champ d'opérations qui a été si fructueux et dont le commerce vaut encore d'être conservé.

S'allieront-ils à l'Angleterre ? Peut-être est-ce suffisant pour arrêter quelques années les entreprises du Japon. Mais celui-ci, avec la confiance et l'élan des peuples jeunes, ne tardera pas à briser un pacte qui enraye son action. De plus, se jeter dans les bras de M. Chamberlain, c'est irriter et inquiéter l'Allemagne qui alimente les ports de Rotterdam et d'Amsterdam et qui considère la Néerlande presque comme une annexe morale.

Signera-t-on un accord défensif avec l'Empire germanique ? C'est s'assurer le concours de forces redoutables, mais en même temps introduire l'ennemi dans la place, convertir une simple dépendance économique en vasselage politique, et s'astreindre à participer à tous les conflits continentaux. D'ailleurs, que dira le Royaume-Uni, pour qui Rotterdam deviendra aussi menaçant que fut Anvers au début du siècle?

Et de toutes façons, avec l'alliance anglaise et l'alliance allemande, l'équilibre européen se rompt. L'ensemble des puissances ont intérêt au maintien de l'autonomie hollandaise, comme à la conservation de l'indé-

pendance des Belges et des Suisses. Une Angleterre prenant pied sur la terre ferme, une Allemagne poussant au delà du Zuiderzée, deviennent prépondérantes et consacrent une intolérable hégémonie. L'une et l'autre solution doivent être repoussées.

Il en est une troisième qui ne vaut guère mieux, l'appel à la France et à la Russie, — que du reste fort peu d'hommes politiques de Hollande préconisent.

Il en est une quatrième que le bon sens et l'humanité recommandent : c'est la neutralisation de la Néerlande et de ses colonies. Que les Pays-Bas réclament cette transformation de leur statut international et ils auront donné un utile exemple auquel le tribunal arbitral de la Haye ne saurait qu'applaudir.

PAUL LOUIS

La Défense du soldat. — S'il est du devoir de chacun de faire respecter en toutes circonstances la personnalité humaine, il semble qu'on ait négligé de s'occuper, d'une façon pratique, de la sauvegarde de cette personnalité alors qu'elle est le plus menacée, c'est-à-dire quand, aux prises avec la règle militaire, le jeune homme est livré aux aléas de la discipline. Certes, parfois, des cris de protestation s'élèvent, éloquents ; par la voix de la presse nous parviennent de temps à autre les échos de faits dont s'indignent ceux-là seuls qui savent. Mais, pour la moyenne des esprits, ces faits — trop réels, pourtant — paraissent invraisemblables, incompatibles avec notre époque, truqués pour les besoins du sentimentalisme des lecteurs, inventés même — : armes forgées à plaisir pour les besoins d'une cause. Et, alors, les pitiés se lassent ; les efforts des protestataires demeurent isolés et se brisent contre l'indifférence ou le scepticisme du public — même du public faisant profession d'idées libérales.

C'est pourquoi, nulle amélioration sensible aux cruautés dénoncées, nulle réforme efficace n'avaient été obtenues jusqu'ici.

Une besogne s'imposait, immédiate.

Sans vouloir épiloguer sur les solutions du futur et devant l'impossibilité de joindre tout de suite des idéals encore lointains, tous les libres esprits pouvaient s'entendre sur les nécessités du présent.

Il ne s'agissait pas d'attendre du hasard la révélation de faits contre lesquels il était insuffisant de protester, mais contre lesquels il fallait, définitivement et sur l'heure, réagir. Un groupement solide pouvait seul mener à bien une telle œuvre. C'est cette œuvre qu'a entreprise la *Ligue pour la défense du soldat*.

Tout récemment organisée, la nouvelle Ligue a rapidement groupé autour d'elle un grand nombre de citoyens ; des sections se sont formées dans les arrondissements de Paris et en province, et tout porte à croire que bientôt, fortement constituée, la Ligue pour la Défense du Soldat sera redoutable suffisamment pour engager d'utiles campagnes et arriver à d'efficaces résultats.

Mais comme d'incessantes clameurs de protestation contre les faits

dénoncés doivent guider l'action engagée, comme il faut surtout que nul abus, nul attentat commis contre ce qui reste de droits à l'homme-soldat ne puisse être étouffé dans l'*in-pace* de la caserne, responsable vis-à-vis de nous de ceux qu'elle nous prend, la Ligue a fait appel à tous, et notamment aux pères et mères de famille qui ont confié leurs enfants à l'armée, et elle les a priés d'être ses correspondants dans leur arrondissement ou leur localité, de se grouper au besoin, dans chacune de ces localités, en sections succursales, d'être pour la section centrale de Paris, qui doit être tenue au courant de tous les faits qu'elle a assumé la mission de refréner ou de combattre : l'œil incessamment ouvert.

Elle a prié encore tous ceux qui s'intéresseraient à son œuvre d'envoyer leurs noms, profession et adresse au comité central, à titre de simple adhésion.

Ces adhésions n'entraînent aucun débours d'argent, et c'est un appui moral, seul, que la Ligue recherche en s'efforçant de réunir autour d'elle le plus grand nombre de protestataires, afin de pouvoir engager d'utiles campagnes. Malgré la nécessité de créer un fonds commun pour subvenir à ses dépenses, la Ligue n'a pas cru devoir fixer un chiffre de cotisation, laissant à ceux qui le peuvent le soin d'agir selon leur conscience et selon leurs moyens. Elle s'est contentée de fixer à 2 fr. 50 le prix annuel d'abonnement *facultatif* au *Journal du Soldat*.

Car, outre les journaux amis de Paris et de la province qui se mettent à la disposition de la Ligue pour l'aider dans la tâche entreprise et publier les faits que leur communique la Section centrale, la Ligue pour la Défense du Soldat relate, dans son organe bi-mensuel le *Journal du Soldat*, le compte rendu de tous les travaux des sections succursales, et signale tous les actes révoltants qui lui auront été signalés ; elle publie en même temps un compte rendu des verdicts prononcés par les conseils de guerre de la métropole et des colonies pendant la quinzaine, avec les appréciations des assistants délégués aux séances de ces tribunaux d'exception.

Un exemplaire du *Journal du Soldat* est adressé aux membres du gouvernement et des Chambres, en même temps qu'aux adhérents abonnés.

Charles Vallier

Les adhésions sont reçues au siège provisoire du Comité central, 37, rue de l'Ouest, Paris (XIVe arrondissement), ou à mon adresse : « Charles Vallier, 3, rue Vercingétorix, à Paris. »

GAZETTE D'ART

Masques Japonais. — On peut voir à l'exposition temporaire organisée au pavillon de Marsan par l'Union centrale des Arts décoratifs une série de bien admirables masques japonais, appartenant à la collection Gillot.

Il y en a de tous les temps : depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVIIIe, époque où tombe en désuétude l'usage des masques, au théâtre. Mas-

ques de dieux, masques de diables, masques de bonté ou de vice, de jeunesse ou de décrépitude. Noirs, rouges, verts, or, lorsqu'il s'agit de masques de dieux, de génies ou de diables, ils simulent avec délicatesse la couleur naturelle lorsqu'il s'agit d'êtres humains. Et alors, quelle vérité dans les traits! Quelle douceur, quelle souffrance aussi, — plus souvent. L'épiderme se tend, se ride ou se boursoufle selon les caractères, les émotions.

Il en est un d'une noblesse extrême. Il repose sur un foulard de soie. La peau est mate, de couleur vieil ivoire, les yeux presque clos s'accusent en une ligne sinueuse, la bouche est entr'ouverte vaguement. Ainsi présenté, il impose l'idée d'un être génial, d'une sorte de Beethoven qui aurait noté pour des instruments inconnus de l'Europe l'harmonie éparse aux grands jardins qui enveloppent les temples du Nippon.

Un autre : masque de déesse ou de princesse dont le visage doré s'encadre de lourds cheveux noirs. Une douleur infinie s'épand de ce visage paisible qui semble, malgré révolutions, viols, vols et voyages, continuer le sommeil enchanté que nous croyions seulement possible aux images de pierre endormies dans la paix des cathédrales.

Un autre encore : sadique. C'est un vieillard dont le visage se sillonne de rides concentriques. Les yeux sont chassieux et les crins de la barbe, mi-hargneuse, mi-burlesque, s'éploient par séries, en éventail.

Bref, il semble qu'on retrouve là, mais avec tout l'imprévu d'une autre race, tous les jeux de physionomie que fixa jadis, dans un album heureusement conservé à la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, ce grand méconnu que fut le docteur Duchenne, de Boulogne-sur-Mer.

Mais d'autres observations requièrent. C'est, par exemple, le développement parallèlement inconscient de l'art extrême-oriental et de l'art occidental. De l'art, et aussi de l'esprit : car il semble qu'en de mêmes siècles, des races très éloignées vécurent, sous des noms et des accidents différents, les mêmes poèmes mystiques, héroïques, burlesques ou naturalistes.

Voici deux masques du VIIIe siècle : l'un représente une sorte de démon à tête de narval, le nez et la bouche se mêlant dans une unique et hideuse proéminence ; l'autre, non moins inquiétant, a cependant tout l'extérieur d'un polichinelle avec son nez busqué, ses lèvres obscènes. Ils pourraient être confondus avec telles figures taillées dans la pierre par les artistes barbares de l'Occident, vers cette même période. Il y en a l'équivalent, par exemple, à la crypte de l'église de Jouarre. Voici d'autres masques, du IXe et du Xe siècles. Ils sont moins barbares ; ils correspondent assez aux figures apocalyptiques qui décorent ce qui reste des constructions édifiées en Europe vers l'an mil.

Non moins effrayants sont les masques du XIIe siècle. Mais ils sont atroces avec art : leur rictus est féroce, comme celui des diables de Vézelay, et leurs yeux, maquillés par un artiste habile, luisent d'un éclat vert et or.

N'étaient les yeux retroussés, le masque de jeune fille signalé plus haut pourrait reposer sur une pierre tombale dans une des églises

abbatiales de Bourgogne ou de Touraine. C'est l'art d'avant la Renaissance. Michel Colombe n'eut pas de plus gracieux modèles.

Peut-être quelque archéologue, surpris comme nous de ces coïncidences, voudra-t-il les rendre plus sensibles en plaçant près de ces beaux masques, des figures empruntées à nos cathédrales. Ah! si Louis Courajod était encore de ce monde! A son défaut, M. Enlart, — dites?

CHARLES SAUNIER

GESTES

Le Siècle de George Brown — Le roi, honoraire du moins, de France est mort en sa résidence de Mantes-lez-Meulan. Peu de personnes avaient pris garde à son règne, tant ce monarque fut débonnaire et ennemi du faste. Sagement et à l'exemple de Louis XI et de Sancho Pança, qui ne désirèrent attacher à leur personne d'autre ministre qu'un barbier, S. M. George Brown ne souffrit jamais d'autre suite que son fidèle Grave, lequel cumulait — Maître Jacques ou mieux Fleurant-Froissart — les délicates fonctions de pharmacien-historiographe. Plus sensé que ses devanciers, quoique illustres, S. M. George Brown préféra à une vaine coquetterie une profitable hygiène. Ainsi donna-t-il l'exemple de cette magnanime clémence, rare chez une tête couronnée: n'étendre point son despotisme à tout le corps qu'elle domine; en un mot, laisser libre son ventre et en léguer les preuves à la postérité. Ainsi encore se concilièrent chez le souverain le prestige du pouvoir absolu et la médecine. N'est-ce pas une allusion exquise à un parfait équilibre entre l'autocrate et son peuple, que le premier puisse gouverner à son caprice et l'autre faire — sous lui — ce qu'il lui plait? Quant à la gloire militaire, disons, afin de ne l'éclabousser point de ces triviales allégories, que c'est affaire à l'historiographe. Alexandre et Napoléon ne durent s'exténuer à conquérir que pour suppléer à la pénurie d'imagination de leurs chroniqueurs; Racine s'improvisa historiographe du roi pour bénéficier de la protection, octroyée à quelques spectacles de tréteaux, de ce roi dit Soleil, le type du mythe solaire.

George Brown fut plus réel. Incessamment on en jugera, quand paraîtra l'érudit livre de M. Grave: *le Siècle de George Brown*. Le complément en est en préparation, sous la forme dramatique, afin d'en quintupler l'attrait: *George Brown et sa Cour*.

Nous ne voulons pas, par un résumé hâtif, déflorer l'effet de cette publication sensationnelle. Qu'on sache seulement que toute l'histoire contemporaine, depuis les quelques années qui ont suivi 1805, date de la naissance de George Brown, n'est, telle qu'elle nous est présentée actuellement, qu'un inextricable fouillis d'erreurs. Invisible et présent, le regretté souverain se plaisait, par ses exploits occultes, à remanier sans cesse et discrètement la carte de l'Europe, afin de distraire ses loisirs en sa bonne petite ville de Mantes. Ce facteur rétabli, toutes les perplexités des historiens s'élucident. Pour ne mentionner que les événements les plus récents, ne cachons plus que ce furent les subsides et les contingents fournis par Sa Majesté qui assurèrent le triomphe des

Anglais au Transvaal : il était naturel que Sa Majesté fût favorable à son pays d'origine. C'est son appui moral qui permit à la résistance de s'organiser en Bretagne, après les dernières lois ; enfin on sait qu'à ses moments perdus le roi s'occupait de serrurerie, de cosmographie et de sismographie : très vraisemblablement, c'est aux aptitudes scientifiques de Sa Majesté que doit être attribué le châtiment foudroyant. par des voie si souterraines qu'elles sont de droit divin, des rebelles de la Martinique.

En attendant la gloire de l'histoire, S. M. George Brown a joui d'une notoriété plus immédiate parmi ses concitoyens de Mantes. Au milieu de ces gens chez qui, hors les titres officiels, ne fulguraient d'autres distinctions que « membre de la Société des Pêcheurs à la ligne », « membre de la Ligue pour la prophylaxie (ou pour la propagation) de la syphilis » ou Pompier honoraire », toutes charges vénales, d'ailleurs, et à bas prix: au milieu de ces gens la mention sur une carte de visite de l'emploi « Roy de France (honoraire) » était singulière et enviable. Il n'y a pas d'exemple, en effet, d' « Association des anciens rois de France morts pour la patrie » ou d'autres sociétés similaires. Peu s'en faut même qu'une fonction si isolée et individuelle ne fasse taxer son titulaire d'originalité ou, ce qui est la même chose, de démence.

Nous croyons néanmoins être agréable à quelques lecteurs, inaccessibles à la crainte des envieux, en indiquant ici une petite recette, facile et applicable dans les plus modestes ménages, pour être roi de France.

Remarquons avant tout que le législateur, en sa sagesse tant de fois par nous célébrée, à quasi banni du territoire français tout roi de France légitime et autochtone.

Donc le jeune homme désireux de briguer cet emploi devra tout d'abord s'assurer d'une nationalité ou d'une naturalisation étrangère, (il convient que le roi soit d'autre race que son peuple), à l'instar de S. M. Georges Brown, de qui on disait : *Mr George Brown*, et à qui on suscrivait des lettres : *George Brown, Esq.* Remarquons en passant que le titre de roi de France est sans conséquence et ne peut attirer d'ennuis à l'étranger, de même que chez nous certains ordres exotiques.

D'aucuns ajouteront que, de nos temps, c'est là une condamnable sinécure.

En outre, S. M. George Brown avait judicieusement adopté le nom de *Brown* comme le plus banal et le plus proche de l'anonymat. Nous avons tous traduit en notre enfance *Tom Brown's school days*. Cf. le vocable *Durand*.

Par une erreur toutefois de jugement qui stupéfie chez une intelligence si rare, S. M. George Brown avait l'imprudence d'être issu du sang légitime des rois de France... La plupart des contribuables, par un heureux don naturel, sont exempts de cet inconvénient. Ils laissent aux médecins, qui *ont étudié pour*, à guérir les écrouelles...

Maintenant, ils n'échappent pas toujours au devoir de présider à la République.

Alfred Jarry

LES LIVRES

FRANCIS JAMMES : **Le Triomphe de la Vie** (Mercure, in-18 de 252 pp., 3 fr. 50). — C'est parler bien tard d'une œuvre qui n'est déjà plus que l'avant-dernière de M. Francis Jammes, puisqu'il vient de publier dans le « Mercure de France » cette admirable et naïve fresque tout émue d'ailes séraphiques : « Le Roman du Lièvre ». Cependant, nous dirons que c'est la même pureté d'âme qui apparaît dans *le Triomphe de la Vie*, quoique le sujet soit bien différent. L'Idylle y revoit le jour avec le poème de *Jean de Noarrieu*, plus frais qu'une source vive parmi la sécheresse des littératures ambiantes, et voici une seconde partie intitulée *Existences*. Il nous semble que c'est pour la première fois que nous est ainsi livrée, telle quelle, la composition multiple des instants de la vie, non pas seulement humaine mais générale, depuis les moindres habitants d'une petite ville jusqu'aux pierres des maisons et aux objets que contiennent ces maisons, depuis les grands arbres et les menus brins des environs et des jardins, jusqu'aux bêtes de toutes tailles qui y respirent. C'est ainsi qu'au milieu de disputes cocasses entre bonnes et patrons ou parmi de grossiers potins de fournisseurs, à travers tout ce coin de pauvre humanité, mille petites voix d'animaux et de choses chuchotent, exquises à nous mettre les larmes aux yeux. La caille crie dans les champs, le chasseur y cause avec le facteur, les champs se mettent à parler dans la nature, le chien du chasseur, vautré dans la mare, manifeste son contentement, les têtards de la mare bougonnent contre l'intrus... Et tout le livre est fait de cette curieuse orchestration, où la moindre note, douce ou rauque, a le droit d'être écoutée. Un alexandrin, entièrement constitué par le « Mot » avec beaucoup d'M, sera suivi des vers les plus adorables qu'ont ait murmurés sur la nuit. Au milieu d'une soirée d'imbéciles, la fossette qui est sur la joue d'une niaise fillette dira tout à coup sa petite phrase fraîche et jolie. Puis de nouvelles histoires courront la ville, cependant qu'un parc élèvera sa voix de verdure et d'ombre et remplira le soir de sa douceur.

Mais c'est le Poète seul qui entend ou devine tout cela, et c'est lui seul qui pouvait nous le répéter, sachant bien que nous ne souririons jamais, parce que nous avons compris tout ce qu'il y a d'indulgence émue et de vraie justice dans ce livre qui laisse chaque être et chaque chose vivre selon son âme innée, et qui, loin des faciles grandiloquences, ne veut que désagréger parcelle par parcelle, en vérité et en bonté, tout ce que renferme sa significative épigraphe : « Et c'est ça qui s'appelle la vie. »

LUCIE DELARUE-MARDRUS

ADOLPHE RETTÉ : **Fontainebleau** (Guides d'Art de La *Plume*, in-8 de poche, ill., 160 pp., 1 fr. 50). — Vérité d'axiome que toute œuvre où s'adonne un poète, pourvu qu'avec amour — sérieusement disent les sots — il fait entreprise, il y réussit mieux que tout autre, nécessairement. Ce guide qui ravira les poètes, car il est écrit selon leur cœur

et ils se réjouiront entre autres d'y relire sur la Fontaine Belle-eau des vers fameux (?) de Tristan l'Hermite et dont le dernier est des plus beaux qui furent faits jamais:

— « Auprès de cette grotte sombre — Où l'on respire un air si doux, — L'onde lutte avec les cailloux — Et la lumière avecque l'ombre... — L'ombre de cette fleur vermeille — Et celle de ces joncs pendants — Paraissent être là-dedans — Les songes de l'eau qui sommeille. »

Ce guide réalise pratiquement le modèle du genre; il renseigne aussi bien le touriste pressé, le villégiateur de loisir, l'indigène ou l'érudit ou l'artiste, qu'il intéresse l'oisif ou le curieux; rien n'y manque (qu'une carte). La vérification se montre dans l'empressement qu'on voit que les commerçants locaux, gent d'ordinaire timorée, ont mis, avec leur flair professionnel, à compléter de leurs annonces, utiles aussi dans l'espèce, ce premier volume d'une série à qui, débutant ainsi, ne peut faillir le succès.

Fagus

Deux ans chez les anthropophages et les sultans du centre africain, par R. Colrat de Montrozier, membre de la mission Bonnel de Mézières (Plon-Nourrit, in-18 de 326 pp., 24 gravures et 1 carte, 4 fr.). — Il y est à peine question des anthropophages. L'on apprend seulement que, quelque part en Belgique, un abbé tient une institution pour jeunes anthropophages. D'autre part, l'auteur constate à plusieurs reprises que, de toutes les peuplades de l'Afrique Centrale, les anthropophages témoignent le plus de perfectibilité, le plus grand esprit d'assimilation, que les Niams-Niams ont fait vers la civilisation des pas immenses depuis que les Européens ont pénétré chez eux. On sait qu'au Congo comme à Madagascar les sauvages croient s'assimiler les vertus physiques et morales de l'animal dont ils se nourrissent. Les Niams-Niams auraient depuis longtemps dévoré de notre civilisation sous l'espèce (nombreuse) d'explorateurs. — M. C. de Montrozier raconte de vibrantes chasses aux bœufs, à la panthère, à l'hippopotame et à l'éléphant. Il se vante de n'avoir point tué d'homme, ce qui excuse l'ardeur enthousiaste qu'il porte au meurtre des bêtes. Mais il a pour l'éléphant une affection aimable et on lui doit être reconnaissant de signaler qu'il disparaît de plus en plus. Si l'on ne constitue pas des territoires réservés aux éléphants comme on a fait en Amérique pour les Indiens, la race risque presque d'être supprimée, tant la menacent la cupidité européenne et la voracité des natifs. Et c'est même à cause des chasses immodérées que le Congo français n'est plus la « terre d'ivoire » qu'on célèbre encore mensongèrement, mais un pays de sable et de marécages. — M. de Montrozier mangea de la trompe d'éléphant, but des bouillons de perroquets, s'entretint de fromages préparés à l'urine qui remplace le sel dans la préparation des mets chez les Djenkès. Ils s'en frictionnent aussi la chevelure qui en prend une coloration fauve. — A noter l'étrangeté de cette coiffure de femme : les cheveux allongés au moyen de cordelettes de fibres de palmier qui tombent jusqu'à terre; la saveur

de cet ancien costume féminin chez les A'Zandès : l'emploi de dessins peints sur le corps avec le suc d'un gardénia... ; les femmes variaient les dessins et ne se montraient jamais sous la même couche de peinture.

MARIUS-ARY LEBLOND

PAUL MAHN : **Kreuzfahrtglossen an den Rand eines Lebens** (Berlin. Fontane, 3 M.). — C'est l'histoire d'une âme moderne. La vie a graduellement rogné les ailes avec lesquelles le héros rêvait de s'élancer vers l'Idéal, il ne faut pas lui demander trop, à la Vie, il faut se contenter de ce qu'elle nous apporte : « Le bonheur, c'est d'être consolé. » Mais celui qui aura la sagesse de se résigner sera dédommagé : il rencontrera la vérité dans l'Amour et vivra par lui de la vie éternelle.

G. FRANCKE. SCHIEVELBEIN : **Der Gottüberwinder** (Berlin. Fontane, 3 M. 50). — Le héros est un disciple de Nietzsche : il proclame la mort des dieux et l'évangile de la jouissance. L'auteur a voulu nous montrer les conséquences de cette morale quant au mariage : quelle loi surannée prétendrait enchaîner à jamais la vie de notre savant à celle de sa femme, maladive depuis près de vingt ans ? Le héros va chercher une nouvelle jeunesse auprès d'une nouvelle épouse. Le malheur, c'est que « Tel père, tel fils » — et que la conformité, cette fois, s'étend jusqu'au goût qu'ont les deux hommes pour la jolie fille. Le fils, qui, comme son père, « a vaincu les dieux », ne pouvant satisfaire son désir de jouissance, se tue. Sa pauvre mère ne lui survit pas. Il semble, dès lors, qu'aucun obstacle ne s'oppose plus au bonheur de notre héros ? Cependant, n'oublions pas qu'il est Allemand, et, comme tel, très enclin à la « grübelsucht » : les doutes, les scrupules vont désormais le torturer et il va mourir, élevant son âme vers « Un Père, une Cause première, un Dieu ! » — Et la vie qu'il n'a pu vivre, la vie conforme à l'idéal moral de la tradition, elle va triompher des dangereuses tendances modernes chez les descendants du héros, dans le ménage de sa fille mariée à un savant qui, lui, ne prétend point « avoir vaincu Dieu. »

GEORG FREIHERR VON OMPTEDA : **Das schonere Geschlecht** (Berlin. Fontane. 5 M.). — Ompteda est un des bons romanciers de l'Allemagne, il est l'auteur d'un chef-d'œuvre, *Sylvester von Geyer*, une étude sur la noblesse de 1900. L'auteur nous avait donné déjà des recueils de nouvelles : *Unter uns Junggesellen*, puis *Unser Regiment*; mais ce volume-ci révèle en lui un maître. Il contient des nouvelles d'une psychologie à la fois très fine et très forte, quelques-unes d'un réalisme poignant et d'une qualité d'ironie qui rappelle parfois Maupassant.

C. BOS

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd. de La Chapelle. 15402

Question de forme

On pouvait croire que les philosophes Pancrace et Marphurius avaient épuisé le sujet ; il n'en est rien ; la notion de forme doit être généralisée, étendue à des cas auxquels Aristote n'avait pas pensé.

Avez-vous observé le fonctionnement d'un phonographe? Vous prononcez une phrase devant l'appareil, avec le timbre de voix et les intonations qui vous sont propres. Cela ébranle l'air atmosphérique et les vibrations de ce milieu élastique mettent en mouvement, d'une certaine manière, une plaque mince qui porte un stylet. L'agitation du stylet est donc une conséquence de la phrase prononcée par vous. Jusqu'ici, rien d'étonnant. Mais, devant le stylet et contre sa pointe, tourne avec une certaine vitesse un cylindre enregistreur recouvert d'une substance que le stylet peut rayer; de sorte que, quand vous avez fini de parler, le stylet a tracé sur le cylindre une ligne sinueuse, et cette ligne sinueuse est la transcription fidèle de ce que vous avez dit ; c'est là qu'est la merveille. Si vous répétez la même phrase, avec les mêmes intonations et la même intensité devant le même appareil tournant avec la même vitesse, le stylet tracera une ligne sinueuse identique à la première. Si, au contraire, une autre personne que vous parle devant le cornet avec un timbre et des intonations différant des vôtres, la ligne sinueuse sera différente. Elle le sera encore plus si la phrase prononcée n'est pas la même. A une phrase prononcée d'une manière donnée, devant un appareil donné, correspond rigoureusement une certaine rainure sinueuse qui en est la représentation graphique; et la réversibilité de l'appareil prouve que cette représentation est parfaitement précise. Sauf des imperfections de mécanisme, qui d'ailleurs n'existent plus dans le phonographe électro-magnétique de Poulsen, il suffit en effet de forcer le stylet à suivre la rainure tracée, pour restituer à l'air atmosphérique la phrase prononcée avec toutes ses particularités.

Qu'est-ce que cela prouve ? Tout simplement que le son a une forme! mais n'allons pas trop vite. Nous avons, au moyen du phonographe, tracé une courbe qui est liée à une phrase donnée

de telle manière que, d'une part, cette phrase seule, avec toutes ses particularités phonétiques, est capable de produire cette courbe, que d'autre part cette courbe, lorsqu'elle est suivie par le stylet, donne à la plaque une série de mouvements restituant la phrase. Nous avons donc établi une correspondance entre un phénomène qui arrive à notre connaissance par le secours de notre oreille, la phrase prononcée, et un autre phénomène qui arrive à notre connaissance par le secours de notre œil, la course du stylet sur le cylindre. Et cette correspondance est d'une précision parfaite.

Aujourd'hui, nous sommes trop habitués à ce mécanisme pour nous en étonner, mais il n'en a pas toujours été de même, parce que l'homme a une tendance invincible à juger de la forme d'un objet par l'intermédiaire de la vue ou, à la rigueur, du tact. Tout phénomène qui échappe à ces deux sens particuliers ne saurait se présenter à nous avec une figuration quelconque, et l'on rirait d'entendre parler de la forme d'une odeur ou d'un goût. Il faut que nous nous fassions une image visuelle de quelque chose pour lui accorder une forme.

Pour le son, qui résulte d'un mouvement, nous n'éprouvons pas trop de peine à généraliser la notion de forme : quoique nous ne puissions pas nous faire une représentation visuelle des mouvements vibratoires de l'air, nous concevons que ces mouvements moléculaires puissent déterminer dans une plaque des mouvements visibles ou tout au moins enregistrables sous une forme visible. Mais le fait seul d'avoir enregistré, c'est-à-dire, en réalité, d'avoir fixé le temps sur un papier, nous donne une impression très différente de celle que nous aurions si nous pouvions effectivement voir les mouvements moléculaires de l'air ; en effet, nous voyons sur le cylindre, tout à la fois, l'ensemble des positions qu'a occupées le stylet dans l'espace pendant toute la durée de l'expérience, tandis qu'en réalité il n'a occupé ces positions que successivement. La forme de notre ligne n'a jamais existé dans l'espace ; elle n'a existé, si j'ose ainsi dire, qu'en fonction du temps, et à chaque instant le stylet occupait une position et une seule. Avant donc que les appareils enregistreurs eussent été inventés, il était impossible de parler de la forme d'un son.

Aussi, tout ce que je viens de dire n'aurait pas le moindre intérêt, n'était une conception vraiment géniale du mécanisme de notre audition, conception trop neuve pour avoir été adoptée (a-t-elle été bien comprise ?), mais que Pierre Bonnier a exposée il y a sept ans déjà et développée l'année dernière en

l'entourant de considérations qui ne laissent aucun doute sur sa légitimité. La structure de notre oreille est telle que, des ondes sonores arrivant à l'orifice externe, il y a transmission vers le limaçon et que, en définitive, l'empreinte de l'ondulation, c'est-à-dire *la forme* de l'ébranlement *s'étale sur une grande surface sensorielle*. Quoique cette surface sensorielle ne conserve pas l'empreinte comme l'enregistreur du phonographe fixe la trace du stylet, on ne peut nier que la forme de l'ébranlement ne soit pour ainsi dire dessinée dessus, par des pressions, comme on dessinerait du doigt, sur une table, une ligne sinueuse...

Il n'y a pas enregistrement, en réalité, pas plus qu'il n'y aurait enregistrement si le stylet du phonographe ne mordait pas dans la surface du cylindre, et, même avec un microscope et dans les conditions les plus favorables, l'œil ne pourrait pas voir, sur la surface sensorielle de l'oreille, la ligne sinueuse qui traduit la phrase entendue.

Mais cette surface est *sensorielle*, c'est-à-dire semée de terminaisons nerveuses d'une sensibilité spéciale, et chacune de ces terminaisons transmet au cerveau l'impression qu'elle reçoit. De telle manière que le cerveau *lit*, au fur et à mesure qu'il se produit, le dessin fugitif tracé dans le limaçon : c'est cette lecture qui est l'audition. Elle ne nous *montre* pas, comme le ferait un organe visuel, la *forme* de l'ondulation ; elle nous traduit cette forme dans un langage différent, mais également précis, puisque à une forme donnée correspond une impression auditive donnée et réciproquement. Et c'est cette impression auditive qui est *le son*. En dehors d'elle il n'y a que des mouvements vibratoires se transmettant dans l'atmosphère. Le son, c'est la lecture faite, au moyen de notre organe auditif, de la forme d'une ondulation aérienne.

Ainsi donc, si un perroquet crie sur son perchoir : As-tu déjeuné, Jacquot? il se produit un mouvement vibratoire de l'air. Ce mouvement vibratoire de l'air a une forme que nous pouvons connaître de deux manières : 1° au moyen de notre organe visuel, si ce mouvement s'enregistre sur un phonographe ; 2° au moyen de notre organe auditif, si ce mouvement se dessine dans notre oreille et nous fait entendre la phrase : As-tu déjeuné, Jacquot ?

Avant l'invention des cylindres enregistreurs, nous n'avions qu'une manière de *connaître* la forme du mouvement produit par le perroquet, la manière auditive. Et cette connaissance était plus *directe* et aussi *précise* que celle qui nous vient par les yeux avec l'intermédiaire du phonographe, mais nous n'aurions

jamais songé à dire que notre sens auditif nous faisait connaître des formes, parce que nous n'avons pas l'habitude d'appeler *forme* quelque chose dont nous ne nous faisons pas une image visuelle. Le langage courant diffère en cela du langage mathématique. La forme d'une surface est définie algébriquement par une équation qui suffit à préciser entièrement la nature de la surface sans que nous ayons besoin de nous en faire une représentation optique. « As-tu déjeuné, Jacquot? » définit la forme d'un mouvement aérien exactement au même titre que l'équation de la ligne sinueuse inscrite sur le phonographe; mais il est probable que, sans le phonographe, nous n'aurions jamais su expliciter, au point de vue visuel, le seul qui nous paraisse suffisant, la forme de ce mouvement.

Toutes ces considérations, un peu longues, ont pour but d'amener à une conclusion que je crois de première importance au point de vue biologique, c'est que l'homme et les animaux peuvent, au moyen de certains sens, avoir une *connaissance précise* de formes qu'ils ignorent au point de vue visuel. S'il ne s'agissait que de l'homme, cela n'aurait pas grand intérêt, mais il nous arrive souvent de nous demander avec étonnement comment quelques animaux peuvent accomplir certains actes, et nous nous étonnerions moins si nous n'attachions pas une attention aussi exclusive à l'emploi des méthodes optiques.

Le retour des pigeons voyageurs ne nous paraîtra plus aussi prodigieux si nous songeons qu'un organe spécial peut leur fournir (sous quelle forme subjective, nous l'ignorons) l'équivalent de l'équation du chemin parcouru. Les fourmis savent reconnaître une piste suivie par leurs congénères et distinguent même dans quel sens la piste a été suivie; cette particularité attribuée par Forel à un « odorat topochimique » nous paraît incroyable parce qu'aucun organe ne nous permet de *connaître* ce que connaissent les fourmis. Les chiens aussi savent suivre une piste dans le sens convenable, mais ils savent également reconnaître leur maître à l'odeur, et c'est là une chose non moins remarquable.

Mon chien me reconnaît à travers une porte; il me reconnaît sous n'importe quel déguisement, tandis qu'il ne prendrait pas pour moi une statue de cire me ressemblant parfaitement. C'est donc qu'il se trouve bien mieux renseigné sur ma personnalité par son nez que par ses yeux. Peut-être se fait-il de moi, si j'ose

m'exprimer ainsi, une image olfactive plutôt qu'une image visuelle. Cela nous paraît impossible parce que notre odorat est trop obtus et nous permet à grand'peine de distinguer l'*espèce* d'un animal que nous ne voyons pas, un rat musqué par exemple ou un cancrelas. Les fourmis se laissent aussi tromper par l'odeur; il suffit de tremper une fourmi étrangère dans le jus obtenu en écrasant des individus d'une fourmillière donnée, pour que les autres habitants de la fourmillière considèrent cette étrangère comme leur sœur; mon chien est, à cet égard, supérieur aux fourmis, car, s'il peut être trompé un instant sur la personnalité d'un individu revêtu de vêtements imprégnés de mon odeur, il ne tarde pas à reconnaître le subterfuge.

S'il attache d'ailleurs une importance plus grande aux renseignements olfactifs, le chien ne méprise pas pour cela les documents fournis par les yeux ou les oreilles. Un dogue appartenant à un officier courait après tous les pantalons rouges; les chiens de régiment connaissent la sonnerie spéciale de leur corps et le rejoignent toujours pendant les manœuvres; tous les animaux de cette espèce viennent à la voix ou au sifflet de leur maître...

Mais nous-mêmes, nous reconnaissons nos amis autrement qu'en les voyant; nous pouvons être renseignés sur leur approche par leur voix, par le bruit de leurs pas; au sanatorium d'Hauteville nous nous reconnaissions à notre toux. En résumé, nous connaissons les individus à une particularité quelconque, mais suffisamment précise, de leur constitution; c'est par l'œil que nous, hommes, recueillons le plus de documents précis; nous en recevons cependant aussi par l'oreille; seulement, nous l'avons vu, l'oreille nous fait seulement connaître la *forme* des sons émis par nos congénères; ces sons diffèrent suivant les paroles prononcées; mais il y a, dans la forme très complexe des ondes de notre voix, un ensemble d'éléments qui nous sont propres et qui se retrouvent dans toutes nos phrases; ces éléments (timbre, intonation) renseignent celui qui nous écoute sur la structure de notre organe phonateur; non pas que cela donne à notre voisin une image visuelle de notre larynx, mais cela lui fournit une image auditive qui est d'une précision admirable; si admirable même qu'aucun autre détail *isolé* de notre structure anatomique, étudiée avec le seul secours de la vue, ne permettrait de nous reconnaître avec autant de certitude; et cela nous amène à cette nouvelle conclusion que ce qui fait pour nous la supériorité de l'organe visuel, c'est le grand nombre de documents qu'il nous permet de recueillir à la fois, bien plus que la précision même de chaque document; autrement dit, l'étude

optique d'un être est celle qui nous donne, de cet être, la connaissance la plus synthétique; c'est pour cela que, quand nous parlons de la *forme* d'un individu, nous entendons qu'il s'agit de sa forme pour notre œil. Quand nous reconnaissons un de nos amis à sa voix, nous évoquons immédiatement son image visuelle; peut-être, quand un chien reconnaît son maître à sa voix, évoque-t-il en lui même son *image olfactive*...

Cette expression « image olfactive » nous choque profondément parce que notre odorat est extrêmement obtus; pour en comprendre la signification nous devons sortir de notre nature d'homme et nous reporter à ce qui se passe chez les chiens et les fourmis. Et d'ailleurs est-il bien légitime d'appeler du même nom, odorat, le sens localisé dans le nez du quadrupède et dans l'antenne de l'hyménoptère? Au fond, qu'est-ce que l'olfaction? Nous ne pouvons pas encore le dire d'une manière précise. On a attribué la sensation particulière que nous appelons ainsi à l'action, sur nos terminaisons nerveuses intranasales, de particules matérielles très ténues diffusées dans l'atmosphère autour des corps odoriférants, mais tout le monde n'est pas d'accord. On connaît la célèbre expérience dans laquelle un morceau de musc, abandonné pendant des mois sur le plateau d'une balance de précision dans une atmosphère renouvelée et ayant empesté des milliers de mètres cubes d'air, n'avait pas subi de perte de poids appréciable. Il y a là un mystère analogue à celui du *radium* éternellement rayonnant...

La seule chose que nous puissions affirmer relativement à l'olfaction, c'est que, contrairement à la vue et à l'ouïe, qui nous renseignent uniquement sur l'état physique des corps, le sens localisé dans notre nez nous renseigne (ainsi d'ailleurs que le goût) sur la nature chimique des substances odorantes. Et dans certains cas il est bien évident que ce document est plus précieux que la simple image visuelle. Combien de liquides ont l'aspect de l'eau, que l'odeur ou le goût nous permettent de distinguer malgré leur similitude optique! Dans ce cas, la connaissance chimique est tout, le document fourni par l'œil est absolument insuffisant. Au contraire, si nous avons à étudier, par exemple, l'architecture du Louvre, peu nous importe d'être renseignés sur la nature chimique des pierres et des ardoises qui ont été employées pendant sa construction; avec les mêmes pierres et les mêmes ardoises on eût pu construire tout autre

chose. Il n'en est déjà plus tout à fait de même quand il s'agit de l'étude d'un cristal; là, le renseignement chimique peut nous faire préjuger de la forme architecturale du corps; en léchant, les yeux fermés, un cristal d'alun, nous pouvons deviner son aspect visuel. Il est vrai que nous pouvons nous tromper; l'alun peut ne pas être cristallisé; mais l'étude visuelle peut aussi nous tromper en sens inverse; on peut avoir coulé une substance fusible dans un moule ressemblant à un cristal d'alun, et, à l'œil, nous prendrons pour de l'alun ce qui n'en sera qu'une pseudomorphose.

Cette remarque nous amène à étudier la possibilité d'un parallèle entre les divers renseignements que nous recueillons sur un corps donné au moyen de nos différents organes des sens.

Quand le corps à étudier est un corps brut, sauf le cas spécial de l'état cristallin, sa forme visuelle est sans relation aucune avec sa nature chimique; on peut tailler un morceau de sucre comme l'on veut. Il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit d'un corps vivant : quand nous voyons un chou ou une carotte, nous savons que la substance qui les constitue est de la substance de chou ou de la substance de carotte; réciproquement, un botaniste exercé peut, dans l'obscurité, reconnaître une plante à son goût et, par conséquent, prévoir sa forme visuelle.

Restreignons-nous au cas où l'objet à observer est un homme. Nous savons le reconnaître en le regardant ou en l'entendant parler; le chien en le sentant; tel autre animal, par tel autre organe des sens que nous ne possédons pas et dont nous ignorons le fonctionnement. Si un observateur a trois moyens essentiellement différents de reconnaître un individu, il est indispensable que ces trois moyens ne lui fournissent pas des renseignements contradictoires. Dans le cas général aucune contradiction n'est possible; nous prenons connaissance d'un homme en le voyant, puis nous l'entendons parler et nous associons dans notre mémoire le souvenir de la forme visuelle de son corps au souvenir de la forme auditive de sa voix; ensuite, comme la voix et la forme d'un homme adulte ne changent guère, quand nous reconnaîtrons un individu à l'un de ces deux caractères, nous pourrons prévoir le second sans nous tromper. Mais nous aurons établi ainsi un lien *factice* entre les deux diagnoses de l'individu. Tout à l'heure, au contraire, quand nous avons reconnu, dans une phrase parlée, d'une part une forme auditive,

d'autre part, au moyen de l'enregistreur, une forme visuelle, il y avait entre ces deux formes un lien naturel et *fatal;* il était certain que la forme visuelle de l'enregistreur, actionnant le stylet d'un phonographe, redonnerait à notre oreille l'impression auditive déjà perçue; l'une des deux formes étant connue, l'autre ne pouvait pas être différente de ce qu'elle est; il n'y avait là qu'une forme *traduite* de deux manières.

En est-il de même pour la forme visuelle de l'homme et la forme auditive de sa voix? Nous prévoyons immédiatement une différence, parce que la voix de l'homme est une manifestation, non pas de sa structure totale, mais de la structure d'une petite partie de son corps, savoir, l'appareil phonateur. D'autre part, ce que nous savons de la corrélation qui existe entre les diverses parties d'un individu nous pousse à croire qu'il y a un lien entre la structure de l'organe phonateur et la forme du corps. Ne vous est-il pas arrivé d'être stupéfait en entendant sortir une voix grêle du corps d'un géant ou une voix de stentor du gosier d'un pauvre être chétif? Aucun physiologiste n'est capable, dans l'état actuel de la science, de prévoir la forme d'un homme à la simple audition de sa voix, ou réciproquement, de prévoir sa voix en connaissant seulement son corps. Mais enfin, chaque homme a une voix qui lui est propre et toute la biologie tend à nous faire penser qu'un individu est défini entièrement dans une partie quelconque de son être...

Pour l'odeur, les probabilités sont encore plus grandes; l'odeur nous renseigne sur la nature chimique des corps vivants et, d'autre part, il est établi que la nature chimique des corps vivants *dirige* leur morphologie. Il paraît donc indéniable que la *forme olfactive* d'un individu est absolument liée à sa *forme visuelle*, sauf les mutilations qui peuvent transformer le corps, le rendre manchot ou boiteux, par exemple, le balafrer et le rendre méconnaissable, sans changer son odeur, caractéristique de sa composition chimique. Et ceci tendrait à prouver que l'on est mieux renseigné sur un individu quand on connaît *bien* son odeur que quand on connaît sa forme extérieure, laquelle est susceptible de se modifier sous l'influence des accidents extérieurs. Quand Ulysse revint à Ithaque, sa forme visuelle avait tellement changé qu'il fut méconnu des siens, mais il fut reconnu par un chien qui avait conservé le souvenir de sa forme olfactive. Si donc les chiens se font réellement de nous une *image olfactive*, ils nous connaissent mieux que ceux qui ont seulement fixé dans leur mémoire notre forme visuelle.

Maintenant une question se pose; s'il y a un lien indissoluble

entre la forme visuelle d'un être et sa forme olfactive, ou la forme auditive de sa voix, un observateur qui ne connaît qu'une de ces formes peut-il *évoquer* l'une des autres? Comment un chien aveugle s'imagine-t-il son maitre? S'il s'en fait une image visuelle, quelle est cette image? Il me paraît peu probable, étant donnée la manière dont s'est produite l'évolution des êtres, qu'il existe, entre les centres nerveux d'un animal, une liaison capable de lui permettre d'évoquer la forme qui correspond à une odeur déterminée; car la relation entre la composition chimique cause de l'odeur et la forme visuelle du corps qui en est doué, *existe dans le corps observé et non dans l'observateur*. Et cependant, il est possible qu'une habitude héréditaire pendant un grand nombre de générations fixe, dans une espèce, une liaison entre la forme olfactive et la forme visuelle d'un animal souvent rencontré. Peut-être un jeune chien de chasse, d'une bonne race, évoque-t-il la forme visuelle d'une perdrix la première fois qu'il en sent une et la *reconnaît-il* quand elle se lève? Il y a là beaucoup à penser. Mais le plus souvent, s'il s'établit entre nos divers centres nerveux, des relations de cet ordre, elles sont purement pathologiques et ne nous donnent pas de renseignements valables.

Les *images olfactives* sont de l'hébreu pour nous, hommes, qui avons un odorat détestable, mais peut-être pouvons-nous mieux concevoir les images auditives. Les habitants de l'Afrique australe désignent la mouche *tsé-tsé* par le bruit de son bourdonnement. Ils la connaissent mieux par cette image auditive que par sa forme visuelle peu différente de celle des autres mouches. .

Comment les aveugles-nés s'imaginent-ils leurs proches? Ils n'ont guère pour les connaître que des images auditives; évoquent-ils des formes *visuelles*? Il est bien difficile de le savoir! Je connais un mendiant qui n'a jamais vu clair et qui se tient tous les jours au même endroit, loin de tout village, sur la route de Lannion à Pleumeur-Bodou. Sa spécialité est de dire l'heure aux passants, pour avoir deux sous. A cet effet, il écoute, n'ayant rien de mieux à faire, toutes les cloches des paroisses environnantes; il les connaît à leur timbre et il remarque immédiatement si Brélevenez est en retard sur Servel. Je l'ai interrogé une fois, alors qu'aucune cloche ne sonnait, et il m'a *montré* de la main, sans hésitation et sans erreur, un clocher distant d'environ deux kilomètres; or il n'est pas immobile, il marche de long en large sur la route. Cela m'a beaucoup impressionné...

Nous ne savons donc pas tout ce que l'homme peut faire avec

chacun de ses sens quand il est privé des autres ; nous ignorons encore bien plus le parti que peuvent tirer certains animaux de sens que nous ne possédons pas. Quelle forme de mouvement les poissons distinguent-ils au moyen de leur ligne latérale ? La conclusion de tout cela, nous pouvons l'énoncer en paraphrasant Shakespeare ; il y a bien plus de *manières de connaître* que n'en rêve notre philosophie anthropomorphique. Nous avons restreint la signification du mot forme (1) à la forme visuelle ; il y a probablement une forme auditive, une forme olfactive... etc. Il y a bien aussi, disent les scholastiques, la forme substantielle du corps, qui est l'âme, mais nous n'en parlerons pas puisqu'elle a la propriété de ne pas se manifester aux organes des sens.

Félix Le Dantec

(1) Le dictionnaire Larousse (petite édition) définit *forme* « configuration des corps ; apparence ». Le dictionnaire de Littré (Beaujean) donne au contraire la définition : « forme, l'ensemble des qualités d'un être », ce qui me paraît bien plus philosophique.

Des spécialistes

Encore un livre sur Victor Hugo? Il contient sans doute des lettres, des papiers inconnus, des fragments inédits, des variantes nouvelles, des corrections autographes? — Rien de tout cela. — On y trouve alors des révélations biographiques, des dates établies, des indiscrétions savoureuses? — Non. C'est de la critique esthétique. — En ce cas, l'auteur compétent aura signalé les mauvais passages et les pages excellentes il aura dit : ceci est un effet vulgaire et facile à obtenir, tandis que cela est mystérieusement noble, et voici pourquoi, voici comment? — L'ouvrage ne renferme pas un seul jugement précis. — L'auteur s'est donc moqué de nous s'il a écrit tout un in-octavo pour ne nous rien apprendre? — L'auteur est agrégé ès lettres.

Mais pourquoi faut-il que les professeurs de lettres se croient forcés de faire des livres? Ce n'est pas leur métier. Qu'ils s'occupent donc uniquement d'enseigner avec adresse et esprit les littératures anciennes à leurs élèves : voilà une tâche bien assez noble et belle, et l'on pourra dire qu'ils auront grandement mérité des Muses quand ils auront formé des générations qui, au rebours des précédentes, sauront le français.

Ou bien, s'ils veulent à tout prix mettre au jour des volumes, qu'ils travaillent alors et fassent œuvre d'érudit. Qu'est-ce en effet que tout cet amas de considérations générales, ces vagues et copieux Essais où il est parlé de l'âme d'un siècle ou d'un pays, ces dissertations molles, rondes et couronnées par l'Académie, dans lesquelles on vous dit que la Renaissance a préparé la Révolution ou que César annonçait Napoléon, ces lourds et impertinents travaux philosophiques, ces bas traités de morale ou ces thèses de métaphysique qui sont la honte de notre Université? Ce que c'est que tout cela? De la paresse, tout simplement aggravée d'un désir allemand de s'entendre appeler : « Herr Professor ».

Ah, parlez au contraire à ces messieurs de se spécialiser, et des longues années d'énergie, comme de la logique exquise, du tact et de l'art qu'il faut enfin pour mener à bien des recherches d'érudition pure; conseillez-leur, s'ils veulent servir aux belles-lettres, de devenir paléographes, linguistes et archéologues, d'aider aux fouilles d'Asie-Mineure ou d'Afrique, de concourir

au bon classement de nos musées — fi donc! Ce sont là des « questions de détail ». Ils vous répondront, comme des barbares, qu'ils nourrissent de plus vastes pensées, et vous devrez entendre qu'ils tiennent pour plus noble de débiter des discours fades « de omni re scibili » que de consacrer toute une harmonieuse vie d'humaniste, par exemple, à comparer des manuscrits, à corriger les textes sacrés des poètes et à restituer pieusement les traces éparses ou ensevelies de la beauté perdue.

Et pourtant, ces vains agrégés et ces lettrés parasites — si l'on veut supposer un instant qu'abandonnant leurs polygraphies, ils se soient mis à des besognes utiles — ne devraient-ils pas se considérer comme grandement heureux de préparer les matériaux purs et parfaits avec lesquels un Anatole France, pour ne citer que celui-là, construira ensuite des merveilles? Comment, ils pourraient être ainsi les bons ouvriers qui extraient l'or et le marbre, les religieux gardiens de la tradition, les secrétaires indispensables sans lesquels un auteur ne travaillera point s'il a du goût — et non contents de ce rôle presque divin, ils veulent écrire eux-mêmes? Mais ils ne savent point. A chacun son métier : un érudit est un pêcheur de perles; un écrivain est un ouvrier d'art; un polygraphe est un monsieur qui bavarde. Qu'il s'en aille, s'il ne sert à rien.

Voyez plutôt l'ouvrage posthume paru naguère de M. Édouard Ruel, professeur « de littérature générale » à l'École des Beaux-Arts, et causeur ardent. Ce livre, intitulé *Du sentiment artistique dans la Morale de Montaigne*, témoigne de l'esprit le plus imprécis, partant le plus inutile. Désireux d'expliquer que les *Essais* sont une œuvre d'art, l'auteur finit par tirer parti de la similitude qu'il trouve entre certains chapitres et une symphonie de Beethoven.

Montaigne va passant d'un sujet à l'autre, sans doute, en reprenant parfois son idée. M. Ruel juge cette flânerie symphonique et ordonnée : cela lui plaît à dire. D'ailleurs, dès qu'on parle musique, on donne des raisons de sentiment, et c'est le plus langoureux comme le plus agaçant des radotages. Laissons donc la musique aux musiciens. Que si M. Ruel, cependant, tenait à comparer les rêveries de Beethoven avec celles de Montaigne, il eût pu le faire en dix pages tout aussi bien : il y en a quatre cent vingt-six pour en venir là. A quoi bon?

Tel est du reste le châtiment de ces importuns qui ne voulurent point devenir spécialistes : ils n'entendent pas le meilleur, ils ne voient pas le fin du fin. Pour parler net, on a même droit de dire qu'ils de voient rien du tout. Le grand Montaigne lui-

même en sera l'exemple, si seulement on veut lire le *Journal* du voyage qu'il fit en Italie pendant les années 1580 et 1581. M. Alessandro d'Ancona en a donné une édition excellente (Castello, 1895) avec des notes, des tables et une bibliographie. On y constate que ce Montaigne si instruit, qui avait connu le plan du Capitole avant celui du Louvre, cet humaniste au regret de ne point retrouver l'ancienne Rome, cet artiste enfin, ajouterait M. Ruel, ne voit rien. Il aime et révère l'antiquité, pourtant. Mais quoi ! la première statue qui semble l'avoir frappé est une image du triste Aristide au Vatican. Et que choisit-il encore, parmi les « rares antiquailles » ? Les bustes de Zénon, de Possidonius, d'Euripide et de Carnéade (p. 331). Pas une fois, dans tout son journal, il ne s'arrête devant une Vénus, un Apollon. A peine a-t-il signalé « les statues enfermées aux niches du Belvédère », ou celles qu'on lui montra dans Tivoli. Il n'entendit même pas les cloches à Rome (p. 235), ces cloches de l'« isle sonnante », avait dit Rabelais. Et ce n'est qu'à la fin de son voyage qu'il commençait de s'échauffer un peu, qu'il daignait applaudir à une course de chars, en mémoire des anciens hippodrômes, déclarait que Florence mérite son glorieux renom, qu'on peut à la rigueur admirer la Chartreuse de Pavie, et (p. 471) qu'il n'est même pas déplaisant de rencontrer partout des gueux jouant du luth et récitant l'Arioste.

De goût pour les toiles peintes, les paysages, les palais, pas davantage naturellement. Montaigne ne s'attache qu'à certaines mœurs et à ses songeries raisonnables. Il erra peut-être dans Rome et par les champs aux noms illustres avec son gros Plutarque-Amyot sous le bras, ce livre dont il écrivait : « Nous aultres ignorants étions perdus s'il ne nous eût relevés du bourbier. » Devant les plus augustes sites, j'imagine qu'il l'ouvrait et se mettait à feuilleter. « Je regarde dedans moy, dit notre moraliste. » C'est bien vrai, et l'on pense en le lisant à ce pythagoricien d'Ausone :

> Judex ipse sui, totum se explorat ad unguem.
> . . . . ortoque a vespere cuncta revolvens,
> Offensus pravis, dat palmam et prœmia rectis.

En réalité, Montaigne ne savait pas la beauté. Il n'avait point appris à la voir. Ses yeux étaient inhabiles et frustes. Il n'y a point de sa faute. Aucun humaniste de la Renaissance n'avait le regard délicat : un Du Bellay lui même, si sensible aux grâces antiques, ne s'attardait guère devant les belles formes, et eût bien mieux

goûté quelque mol hexamètre ou de grandioses sentences latines que le plus divin marbre. Cela se conçoit. Il faut avoir comparé l'original et la copie pour éprouver le charme souverain et comme tyrannique du premier. Comment l'eût-on fait quand l'archéologie n'était pas née? Qu'on ne s'y trompe point : les archéologues seuls ont vraiment aimé les déesses. C'est pour M. Collignon, c'est pour M. Helbig qu'Aphrodite aujourd'hui paraîtrait sur la mer et qu'Artémis entrerait au bain.

Les journalistes, les essayistes, les joueurs de guitare n'ont pas le désintéressement des archéologues : quand ceux-là chantent la beauté, mais s'en font gloire, ceux-ci la prennent au sérieux, la diagnostiquent, la soignent, la conservent, s'y dévouent parfois corps et biens, sans un doute comme sans un sourire. Ne sont-ils pas de meilleurs amants? Écoutez Jacob Burckhardt, l'un des plus gravement épris : « L'aisance et en même temps le calme de son attitude sont indicibles, déclare-t-il en parlant de la Vénus de Cnide; elle semble être venue en planant. » Pour la Vénus de Milo : « Sur son visage, fait-il, règnent une indépendance et une fierté divines, dont nous ne saurions supporter l'expression s'il était vivant. » Ne sentez-vous pas que les Charites l'ont touché? Et est-ce un poète encore qui nous apprend indiscrètement que la même Vénus de Milo porta des bijoux et qu'elle a les oreilles percées? Non, c'est un philologue.(1)

Ah, n'en doutons pas, les érudits sont dans le secret des dieux. « J'ai, prétendait Guido Reni, deux cents manières de faire regarder le ciel par deux beaux yeux. » Ils n'en ont pas moins, ces barbons, pour détourner vers eux toutes les confidences et tous les sourires du clair Olympe. Mais n'attendez pas après cela qu'ils s'en vantent. Plutôt diraient-ils jalousement, comme l'affreux personnage d'un roman contemporain : « Nous valons mieux que les plus discrets : nous sommes ceux que l'on ne croirait pas. »

MARCEL BOULENGER

(1) Salomon Reinach, *Manuel de philologie*, I, p. 76-77

Poèmes de la Forêt

LES DANSES DU VENT

A M. F. Herbet.

Parmi les pins du bornage
Le soleil entr'ouvre un œil —
Le vent dans les hauts feuillages
Danse comme un écureuil.

La rosée, en larges gouttes,
Ruisselle des frais bouleaux —
Le vent se pose, il écoute
Pépier les loriots.

Puis il repart et gambade
A travers les alisiers,
Puis sonne une vive aubade
Aux vieux chênes renfrognés.

Et les chênes, que dérident
Ses trilles fous et ses bonds,
Laissent le chanteur rapide
Jouer dans leurs frondaisons.

Or le vent capricieux
Va plus loin cueillir des faines
Ou poursuit, à perdre haleine,
Les corneilles et les freux.

Un cerf morose, qu'offensent
Tant de joyeuses cadences,
Tourne son bois menaçant
Vers le rieur agaçant.

Mais le vent qui n'en a cure
Entortille à sa ramure
Une guirlande de lierre
Puis s'enfuit dans les fougères.

Un clocher tinte midi,
L'air pèse, le soleil brûle :
Le vent lassé s'assoupit,
Pour jusques au crépuscule,
Dans un lit dont les courtines
Sont de houx et d'aubépines.

LA FORÊT AMOUREUSE

I — *AU BORD D'UNE MARE AU CRÉPUSCULE*

A F. C. C.

L'eau dort... Dans les halliers qui frémissent autour
Le vent du soir passe et repasse en murmurant —
Belle, je veux chanter comme lui : mon amour
T'enveloppe, pareil à ses souffles errants.

L'eau reflète en songeant les feuillages sans nombre
Qu'un calme crépuscule imprègne de clarté —
Ainsi, dans tes chers yeux, pleins de lumière et d'ombre,
Je mire ta tristesse ou ta douce gaieté.

Car si parfois, semblable à l'eau qui s'obscurcit
Quand pèsent sur ses flots d'orageuses nuées,
Ton âme en ton regard se charge de soucis
Et de noires pensées,

Parfois aussi le rire éclate en tes prunelles
Pour rien, pour un lézard qui traverse la sente,
Et c'est alors comme un envol de tourterelles
Sur l'onde chatoyante.

Je t'aime, enlace-moi comme l'eau fait aux joncs,
Comme le lierre fait aux arbres de la rive,
Prends-moi, je te prendrai parmi les bois profonds
Où le pollen jaillit des bruyères lascives.

Vous, fougères, genêts étoilés d'or, grands chênes,
Hêtres, genévriers aux rameaux odorants,
Et toi qui vas monter dans les cieux, nuit sereine,
Épandez dans nos cœurs l'ivresse du printemps.

II. — *NOCTURNE*

L'ombre et le clair de lune assoupis sur la mousse
Rêvent d'amour au plus profond de la forêt,
Avril chante tout bas parmi les jeunes pousses
Et fait tinter les grelots des muguets.

Soupirs, vagues rumeurs, frôlements, voix confuses :
Les feuillages naissants se bercent en cadence
Et l'on dirait le bruit de l'eau dans une écluse —
Puis soudain c'est le grand silence.

Viens, suivons ce sentier sinueux qui se glisse
Sous les halliers touffus où le Grand Pan repose ;
Le dieu va s'éveiller et, si c'est ton caprice,
Il t'offrira des anémones demi-closes.

Arrêtons-nous : voici la calme clairière
Où flotte en longs replis une brume argentée,
Un faune, sur un lit de prêle et de bruyère,
Y tient une dryade entre ses bras pressée.

Un rossignol blotti dans la vaste ténèbre
Qu'un chêne antique éploie au-dessus de nos fronts
Enfle passionnément sa voix pure, et célèbre
La sève qui palpite au cœur des frondaisons.

Viens plus loin — pénétrons dans cette combe obscure
Où s'ouvre, sous les pins, un antre de mystère :
Assis au seuil, nous entendrons le frais murmure
Qui descend des ramures,
Et nous respirerons l'arôme de la terre

La nuit autour de nous sème des fleurs d'or sombre ;
Restons ici jusqu'au matin : je veux mêler
Notre rêve amoureux aux caresses de l'ombre
Et la douceur du clair de lune à nos baisers.

III. — *L'ENCHANTEMENT DE L'AUBE*

Le ciel laiteux où tremble une étoile dernière
Se colore au levant d'une vague lumière
Qui se coule et s'étale à travers les taillis ;
Le petit jour frileux entr'ouvre ses yeux gris,
S'étire, bâille et souffle des vapeurs
Sur les buissons d'aubépines en fleurs.

Un peu de rose, un peu d'or pâle, un peu de mauve
Nuancent les volutes de la brume ;
Dans le ravin où sont rangés des bois en grume
On entend s'ébrouer les fauves.

Par l'aube qui grandit, voici se déplisser
Les collerettes des pervenches,
Mais les pins paresseux ont peine à secouer
Les pans de nuit que retiennent leurs branches.

Enfin de larges feux embrasent l'horizon,
L'air frais tiédit, les hautes frondaisons
Rient au réveil jaseur des merles,
Et le matin, semant partout d'humides perles,
Pare les toiles d'araignées
D'une résille de rosée.

Premiers rais du soleil parmi la sylve heureuse,
Fourrés tout enivrés de parfums véhéments,
Chœur des ramiers dans les ramures onduleuses,
Emprise ardente du printemps !

Chère, soyons pareils à la vigne sauvage
Et au lierre amoureux qui la tient en ses bras :
L'herbe jeune frémit où se posent tes pas,
Tes baisers ont le goût des fleurs et des feuillages,
Et la montée impétueuse de la sève
Unit nos cœurs, nos corps, nos regards et nos rêves.

Adolphe Retté

Le Consolateur [1]

CHAPITRE VIII

LE VRAI BONHEUR SE CACHE AU FOYER DOMESTIQUE

Malgré l'équivoque troublante qu'avaient entre eux créée de réticentes lettres, Mme Mellis était venue à la rencontre de son fils dans un élan de simplicité toute maternelle. Un sourire ingénu dissimulait son doute ; elle se réservait ; il lui serait aisé, sitôt jugé de l'attitude de Daniel, d'y conformer la sienne. Il tombait dans ses bras, pleurant : elle comprit. A quoi attribuer cette conduite étrange, absence immotivée, gauches restrictions, départ subit et retour brusque — sinon à quelque lâche défaillance qui eût, le temps d'une semaine, interrompu désespérément Daniel dans sa tâche ardue de consolation ? Le voici qui rentrait, la crise dénouée, repentant, et tel que naguère, tel que le veuf l'avait révélé, célébré ! La chrétienne Mme Mellis avait donc « retrouvé » son fils !

Raidie d'allégresse orgueilleuse, elle gardait dans son étreinte ce grand garçon barbu, comme un enfant qui dort. Lui s'abandonnait, fondait, ruisselait de sentimentale détresse, bercé par le murmure de sa voix :

— Voyons, mon Daniel, voyons, ne pleure plus... J'ai deviné, va... Calme-toi... Du moment que tu nous reviens...

A deux mains douces, lentement, elle lui relevait la tête. La vieille Félicie, émue, dans sa cuisine s'effaçait. Tandis que Daniel, docile, se laissait mettre droit, reprenait pied sur la ferme terre natale et se rayait les joues de larmes en les voulant sécher : il n'avait pas un mot à dire.

La salle à manger se rouvrait, pleine de tiédeur et de demi-jour. Depuis la terrible gelée du 30 octobre on y fai-

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1902

sait du feu. La faïence et le cuivre de la cheminée reflétaient la flamme du bois, rouge et bleue ; un rayon touchait la muraille ; les pieds de la table et des chaises semblaient brûler. Rien ne manquait pour le repas. Sur la toile cirée plus sombre, point même le couvert de Daniel, déjà posé. On entendait à travers la porte battre les œufs pour l'omelette. Il faisait triste, intime et bon. On s'assit.

— Bien le bonjour, monsieur Daniel.

— Ah ! bonjour, Félicie.

— Comme ça, vous voilà revenu... Vous avez fait un bon voyage?...

— Mais oui... merci...

— Allons, tant mieux... Ça fait plaisir de vous voir là... la maison était comme vide...

Balbutiant, Daniel regardait son assiette : une larme y tinta ; il l'essuya, furtif, avec le coin de sa serviette...

Quand sortit Félicie, un silence pesa, lourd et grave de confidences. On se servit ; on mangea peu. On eût voulu parler : il ne venait aux lèvres que des phrases banales... Enfin, la première, comme à continuer une conversation suspendue, Mme Mellis :

— Je savais bien que tu nous reviendrais, mon cher Daniel...

Arrêt ; attente.

— ...Mais je n'espérais pas que ce serait si tôt...

Il hésita quelques secondes, puis, tremblant de la voix, par à coups :

— Il faut dire... que mes lettres... ne le faisaient guère... prévoir...

Il éclatait.

— Ne te désole pas... je t'en prie... J'ai oublié...

Il tenait à s'humilier ; il était pris d'une maladive pitié qu'il reportait sur sa pauvre mère ; soudain il prononça :

— Tu as eu... beau... beaucoup de peine à cause de moi, n'est-ce pas?

Mme Mellis ne put feindre.

— Ah ! autant que de joie à te revoir ici !

Ce cri déchira Daniel... Il sanglota, soupira :

— Non... ah ! non... je ne me pardonnerai jamais...

— Puisque ta mère te pardonne...

La vieille bonne entrait. Il y eut une trêve. De nouveau seuls :

— Aussi, pourquoi n'avoir pas répondu un mot à ma première lettre... au sujet de...ce que tu sais?... Pourquoi n'avoir pas avoué tout de suite... Tu n'as pas osé?... N'as-tu plus confiance en moi?...

Daniel sentait venir l'orage... Il se faisait petit, petit. Elle reprenait simplement :

— C'est comme ce départ...

Daniel blémit. Question redoutée entre toutes. Essaierait-il seulement d'y répondre?

— Ne pouvais-tu au moins attendre que je fusse rentrée?... Le temps de m'embrasser... Qu'est-ce qui te pressait tant?...

Daniel, traqué, balbutia des mots sans suite, inintelligibles, incohérents. Une sueur garnit son front. Il ne sut regarder en face. Son trouble eût éclairé moins psychologue que Mme Mellis. Posément et crûment elle formula alors un soupçon déjà devenu certitude :

— Lorsque tu es parti... ignorais-tu vraiment la mort de Mme Lagarde?

Il n'avoua, ni ne nia.

— Non? n'est-ce pas? J'ai bien compris...

Mais Daniel déjà avait plongé sa face dans sa serviette ramassée; il en voilait sa honte, bâillonnait ses sanglots; jamais il n'eût pensé qu'il eût tant de pleurs à répandre.

Elle le voulut apaiser :

— C'est mal... évidemment... très mal...

— Oui... très mal... très... très mal, répétait-il, pantelant de remords, à voix sourde.

— ...Abandonner ce malheureux dans une pareille circonstance..., continuait-elle.

— Très mal, ponctuait-il.

— Mais la faiblesse est chose humaine... Ne te désespère pas, mon Daniel, pour une défaillance passagère. Les plus grands saints de l'Église en ont eu... Voyons... voyons... mon cher enfant...

Il écoutait ; il acceptait, tout comme le remords, l'excuse : l'accent des phrases, à mesure, orientait son émotion. Il écoutait.

— Même, telles défaillances ont leur utilité, leur nécessité... Combien d'âmes s'y sont trempées... Mais songe donc ! s'il ne fallait lutter pour pratiquer le bien, où serait le mérite ? Une seule chose importe : qu'on en sorte vainqueur... Et, mon Daniel, tu nous reviens...

Le dessert fut servi à la bonne minute. Il alluma sous les derniers pleurs, un sourire. Le feu chantait. Daniel consentit à sucer grain à grain un blond raisin gercé.

— Allons, conclut sa mère, ne songeons plus à tout cela... Que seulement l'exemple te serve... Désormais, j'en suis sûre, tu ne te laisseras plus entraîner à rien de semblable... Tu nous rapportes du courage, beaucoup de courage... mon grand fils... Ta mère t'aidera. Ah ! je suis fière... va ! très fière.

Elle l'enveloppait de regards longs et tendres ; une émotion bienheureuse la rosissait, et Daniel, les bras sur la table, songeur et las, se laissait faire.

Vive, elle se leva ; il demeurait ; un mot dissipa sa torpeur.

— Tu n'oublies pas qu'il y a près d'ici un malheureux qui te réclame ?

Il comprit, approuva de la tête et gagna la porte.

Déjà ! C'en était donc fini de cette entrevue redoutée ? Libre ? à courir les rues ? Il débarquait à peine ! Et quitte à si bon compte ? — Au fond, il s'avoua déçu... Craignant plus, il espérait pire... Piètre humiliation à telle humilité... Il restait en deçà des vengeances prévues... Cependant, en dépit de ces réflexions maussades, il sentait rayonner en lui comme une joie nouvelle, ou plutôt retrouvée. Si loin que flottât sa pensée, il savait vers quoi, mieux, vers qui un instinct dirigeait sa marche. Là était le bonheur. Il se l'était trop dit pour déjà cesser de le croire. Ah ! d'autres liens l'unissaient à ce cher ami qu'à une vieille dame de rencontre. Il le reverrait donc. A l'approche du but il prenait plus puissante conscience de « vivre »... Il suivait le faubourg sans honte ; son allure franche, redressée éton-

nait les enfants qui depuis quelques mois singeaient derrière son dos ses manières piteuses; il eut plaisir à saluer et à sourire; ces braves gens lui devenaient très sympathiques: il allait de ce pas chez Lagarde.

Comme il sonnait, il se surprit tellement rayonnant qu'il jugea plus décent de modérer sa joie. Il précisait à temps ce qu'il venait au juste faire... Sur le champ, il se rembrunit et offrit au veuf stupéfait un visage de circonstance.

— Vous? Daniel! Comment?

L'employé suffoquait : le coup l'avait pétrifié sur place : Daniel lui épargna deux pas. Ils s'étreignirent. Lagarde pleurait et riait tout ensemble.

— Ah! la bonne surprise... la bonne surprise... répétait-il comme étourdi... Mais... mais... on ne m'a rien fait dire... Vous aviez prévenu?

— Non... non... Je suis parti si précipitamment... J'arrive à peine...

— Vrai?... Ah! la bonne surprise... ce... ce cher Daniel...

Il le considérait d'un œil mouillé, luisant, complaisant, attardé : avant de lui parler, même avant de l'entendre, il fallait bien le voir un peu, le « reconnaître »... Daniel examiné examinait Lagarde, suivant pareille sympathie... Le malheureux, il le trouvait maigre, affaissé, un peu vieilli encore, peut-être bien à cause d'une barbe piquante qui n'avait pas été rasée de quelques jours, d'un linge douteux, d'un vêtement semé de taches : le veuf se négligeait... Mais ce visage où les rides, les plis, cet œil exorbité révélaient autant de souffrances. Daniel l'avait-il jamais regardé? Il s'étonnait, découvrait, commentait... Sa curiosité pitoyable se réveillait. Ah! que le veuf parlât... La soif d'une immédiate confidence dévorait le consolateur longtemps sevré.

Un violent courant d'air balaya le couloir.

— Entrez vite! il fait froid dehors.

Et l'employé poussa son grand ami dans la petite pièce de gauche, salle à manger-salon, sans nul emploi. On l'avait déblayée en entassant des sièges contre le mur au fond. La

table avait été tirée vers la fenêtre; et sur un coin, parmi des miettes, traînaient une miche de pain, un verre épais, une carafe et des assiettes sales.

— Excusez... je dessers... Je mange ici maintenant...

Ses gestes étaient gauches et risibles; pour chaque objet il faisait un voyage de la table au buffet d'où s'exhalait gênante une odeur de fromage... Daniel eut froid; le tablier fermait la cheminée sans feu... Puis, dans le jour de cave tombant de la fenêtre, en face l'un de l'autre ils s'assirent.

— Y a-t-il longtemps que vous n'êtes venu ici!

— Oui... je... j'aurais voulu...

— Ça n'est pas un reproche... Moi... vous reprocher quelque chose... mon bon ami?... Non... non... Je sais... Vous aviez des affaires... Elles se sont arrangées, au moins?...

Daniel rougit devant candeur si confiante.

— Oh!... aussi bien que possible... je suis content...

— Et moi pour vous... Alors...vous êtes tout à moi,maintenant... Vous ne repartez pas?...

Il redoutait déjà une nouvelle solitude.

— Non... pas d'ici longtemps, mon bon Lagarde...

— Oh! Daniel... Vous êtes mon unique ami... Laissez encore que je vous voie... que je vous parle... J'ai tant... tant à vous dire... Ma pauvre tête... Je ne sais par quoi commencer...

— Cela s'explique... De tels événements!..

— Songez-vous? Ici même... Sous ce toit...

Le cadre ajoutait au récit.

Il fut long, long comme la lettre où pour l'ami lointain le veuf l'avait transcrit. Daniel reconnaissait les phrases; des mêmes dont il avait dû rire, par repentir il tâchait de pleurer. Mais tout l'y disposait et la pénitence était douce. L'arôme des confidences regrettées fleurait encore, finement fade, comme d'un vieux tiroir rouvert. Il l'aspirait, il le humait à deux narines. Tandis que Lagarde, pantin, d'un cri, d'un geste, d'un silence, reproduisant les heures tragiques de sa vie, « jouait » la mort d'Hélène, haletait, pantelait, éperdu, raidi, se dressait pour retomber tout

d'une masse — comme s'il eût en vérité rendu le dernier souffle « pour elle ». La réaliste atrocité de ce spectacle envoûtait Daniel.

— ...Alors... on l'a habillée... recouchée... Elle était là... à côté... toute blanche sur son lit blanc... On avait mis un cierge... de l'eau bénite... La chambre est restée telle quelle... On n'y a pas touché depuis...

Daniel eut un regard oblique. Le veuf devança son désir.

— Si vous voulez la voir?...

Ils se levèrent Lagarde continuait :

— Je ne devrais jamais y entrer... Ah ! je le sais bien... Ça me plonge dans des états... Mais... c'est plus fort que moi... quand je passe devant la porte...

Et déjà il ouvrait ; oh ! avec des précautions infinies. la respiration retenue (« la » croyait-il endormie là?); déjà sur eux refermait vite (si elle prenait froid!)... A sa douce mémoire il montrait autant de sollicitude qu'à elle...

Le silence ici s'imposait. Lagarde désignait le sommier nu, la table. la cire à demi-consumée d'un flambeau, les fioles sirupeuses encore à moitié pleines. Une odeur de phénol habitait les rideaux... Mais Daniel, à cette confrontation macabre, n'eut pas même l'idée d'un remords. Toute crainte était apaisée. Il laissait sa curiosité sentimentale se repaître, et la douleur de son ami Lagarde le gagner, qui accoté au bois de lit, la tête lourde s'attardait dans la nauséeuse atmosphère à pleurer... Le temps passait, l'air devenait irrespirable... Daniel toucha l'épaule de Lagarde.

— Mon pauvre ami... ne restez pas ici. je vous en prie... Vous vous faites mal à plaisir... Allons... venez...

Sans quoi le veuf s'y fût oublié jusqu'au soir.

— Si nous sortions un peu... aux promenades... l'air vous remonterait... peut-être...

— Oui... c'est ça...

Sur son dos il jeta un collet roussi, et ils furent dehors. Daniel le soutenait.

— J'y reste des pleines journées, expliquait l'employé... A d'autres au contraire... je ne peux plus voir la maison... Je m'en sauve... Les premiers temps surtout... j'allais...

devant moi... n'importe où... Je partais au matin... je rentrais dans la nuit... Je mangeais... juste pour ne pas mourir de faim... en marchant... J'aurais mieux fait de ne pas manger du tout... ma parole... je n'y serais plus...

— Voyons, Lagarde... il ne faut pas dire des choses comme ça... vous me peinez...

Daniel était sincère.

— Oh! pardon, Daniel... je ne le pense pas... Réfléchissez aussi... que je n'avais personne... personne... pour... pour... Mais maintenant vous êtes là... Je veux... je dois revivre... Je ne le dirai plus... non...

Paroles touchantes, caressantes, sucrées! N'était-il point délicieux de se savoir indispensable au bonheur, à la vie d'un homme... Et la reconnaissance n'avait-elle son prix... Du squelette tordu des marronniers antiques où tournoyait l'air sec et pur, avec le battement d'un vol de tourterelles, sur Daniel Mellis tombait l'apaisement... Il écoutait ses pas se fondre aux pas du petit employé, et sur ce bruit traîné chanter à son oreille la familière voix; ces yeux cherchaient ses yeux, ce bras chauffait son bras... Il retrouvait son habitude de naguère comme enrichie de tout ce qu'il lui savait découvrir. Et ils allaient.

— Votre mère a été bien bonne pour moi... Elle est venue souvent... elle a dû vous le dire... Ah! elle vous a remplacé... autant qu'on le pût... Ma foi... en l'entendant. . je croyais un peu vous entendre...

Au fleuve, l'air était glacial, ils remontèrent... De nouveau, obsédé par la pauvre défunte, Lagarde l'évoquait... Ses paroles traduisaient un attachement admirable et que la mort n'avait pu rompre. Et ingénu :

— Croyez-vous... croyez-vous... que je ne l'ai jamais trompée...

Qu'allait offrir Daniel en échange? Il fit un effort sur lui-même... Il répéta, comme de lui, tel aphorisme évangélique de sa mère... Il s'entraîna à une effective consolation... Tout, tout ce que, d'un geste, la vieille dame au plat lui avait refusé de compassion, il le répandit sur Lagarde... Ils firent vingt fois le tour du bourg, sans ennui et sans lassitude. Ils oubliaient le froid. Lagarde lamentait.

Daniel compatissait. Le soir de novembre, prompt à descendre, les sépara trop tôt.

Sous l'abat-jour vert de la lampe, Mme Mellis attendait le dîner, occupée à sa broderie. Les murs restaient obscurs; au foyer mourait une bûche. Daniel jugea sa vie complète.

— Tu l'as vu?

Sa mère l'interpellait au passage.

— Oui... je... le quitte...

Il avait hâte de revoir sa petite chambre de garçon : tout à Lagarde, il ne s'y était même pas encore lavé les mains. Il retrouva le papier de tenture pâle, la toilette étroite au blanc pot à eau, à la cuvette rayée d'une fêlure, le lit de fer et le couvre-pieds à fleurs bleues... Dans l'atmosphère surannée, volaient de doux, de tristes souvenirs : il les accueillait tous d'humeur égale... Sa mère n'étant plus dans la salle à manger, malgré la nuit encore sans lune il descendit vers le jardin... Il devina les massifs, tâta les arbres, au son du sable sous ses pas reconnut les allées et se perdit quand même... La lueur jaune de la cuisine guida son retour... Il riait. — On ne tarda pas à se mettre à table; la vie végétative reprenait le dessus; il avala tout son potage sans mot dire.

— Eh bien! comment l'as-tu trouvé?

— Qui ça?

— Mais... mais M. Lagarde! tu n'y es plus?...

— Ah! pardon!... oui... Lagarde... Bien triste, hélas! bien triste...

Daniel n'avait encore l'habitude ni de s'entendre questionner, ni de répondre... Il la prendrait. Mme Mellis insistait.

— Rien d'étonnant après de pareilles épreuves!... — et vous êtes restés ensemble toute l'après-midi?...

— Oui.

La bûche s'effondrait, brasillante. Cela ne suffit point à faire diversion. Rassasié de son Lagarde, Daniel se fût contenté à cette heure de nourritures plus spécialement matérielles!... Enfin!

— Sans doute... il aura repris son histoire... depuis l'événement?

— En effet...

Mot par mot, et phrase par phrase, Mme Mellis arracha le récit de cette nouvelle entrevue à son fils inhabile et las. Il ne savait guère redire, encore moins narrer. Il devait secouer une naturelle paresse de langage et d'esprit. Se souvenait-il seulement ? A l'émotion dût être attribuée cette maladresse, et lui-même à la fin le crut. Comme entrait Félicie, il se tut, puis continua devant elle; la tendresse admirante de ce regard la disait assez renseignée. — La soirée se prolongea tard... Mme Mellis, en réponse, raconta ses visites au pauvre Lagarde. Le frémissement de sa voix fit honte à Daniel... Et elle mit dans son baiser tant d'intentions louangeuses qu'il regretta l'amer reproche du matin...

Devrait-il, chaque soir, revivre sa journée? Mais il ne voulut poit gâter de maussades réflexions le bonheur qu'il s'était promis. Et le sommeil lui vint, comme une résignation déjà prête lui murmurait tout bas qu'il *s'y ferait*, ainsi qu'au reste.

Il se leva, ni gai, ni triste, traversa le jardin, sortit sans but. Un cache-nez gris l'entourait, des sabots lui pesaient aux pieds. Dans son allure régulière, il n'y avait ni hâte, ni désœuvrement. Et il se retrouva surpris, devant la porte de Lagarde. Il admira la puissance de l'habitude et réveilla son optimisme ensommeillé. La vigne dégarnie n'était plus qu'un sarment tortueux au mur; les géraniums n'encombraient plus l'appui de la fenêtre. Comme naguère, il frappa deux coups discrets et son rôle le posséda...

Lagarde allait sortir.

— Ah! Daniel! c'est gentil de venir ce matin... Vous n'êtes pas pressé?...

— Non! pourquoi?

— Je vais au cimetière... Vous m'accompagneriez...

— Certainement, mon cher ami...

Il aurait presque dit : « Avec plaisir! »

De ce côté le bourg finissait en une rue de fermes, de

petits clos et de maisons de pauvres, espacés. Entre deux trottoirs de gazon elle devenait route et montait droit, sans arbres, pénible et caillouteuse, vers un mur long et bas qui bornait l'horizon, à peine dépassé par quelques croix et quelques cîmes. Les deux amis occupés à vaincre le vent et la pente n'avaient pas le loisir d'un mot ; ils ne se tenaient plus, chacun se recueillait. Daniel songea à la cérémonie funèbre. Le noir des sapins précisé autour des blêmes monuments commençait à l'impressionner. En passant la porte ils se découvrirent ; le vent faisait voler de petits cheveux fins sur le crâne nu de Lagarde sans que Daniel sourît. Pierres couchées, dressées, grilles de fer limitant de petits jardins, chrysanthèmes saufs de la gelée, d'un blanc rosé un peu roussi au bord, fusains luisants, tuyas dentelés, cyprès en fuseaux, manteaux de lierre, couronnes défraîchies... Celle-ci, jaune, serin déposée sur la tombe de M. Mellis, le jour des Morts sans doute, arrêta Daniel : le veuf continuait... Il dut le rattraper au fond du cimetière dans le sinistre coin des fosses neuves... L'humus formait des tas ; l'herbe couvrait le sol.

— C'est là, dit simplement Lagarde.

Il montrait un rectangle couvert de mousse et de touffes de pâquerettes sans fleurs ; au chevet, une croix rouillée soutenait des bouquets fanés et une couronne de fer blanc et de faïence peinte où on lisait : *A ma chère femme.*

Le veuf était tombé sur les genoux à même la terre, comme saisi par le vertige de savoir, sentir son Hélène, ici, profondément, sous lui ! Hébété, il fixait la « place » ; il voyait jusque *là* peut-être. Et dans son ignorance de toute prière, il en faisait cependant les gestes, d'instinct. Son compagnon, un peu à l'écart, contemplait, bouleversé par ce spectacle pathétique. Il attendit la fin de cette triste extase sans songer à intervenir. Enfin, Lagarde se relevait, et presque à reculons, buttant aux tombes, ne quittant plus des yeux la « sienne », s'éloignait... Quand elle fut hors de sa vue, il pressa le pas et s'enfuit...

Sur la route, ils respirèrent... Leurs regards se cherchaient. Le silence fut lourd.

— Vous y venez souvent ?

Lagarde déborda :

— Ah ! presque tous les jours !... Ça me manquerait de ne pas avoir vu sa tombe... C'est une visite que je lui fais, à la pauvre chère défunte... Elle sait que je suis là...— Croiriez-vous que je n'étais jamais entré au cimetière... auparavant... Il a fallu ce malheur !

Il s'échauffait : la présence de Daniel le rendait terriblement loquace : d'ordinaire, il revenait seul... Il dit tous ses pèlerinages, le premier — le pire — et les autres. Puis il réentreprit l'éloge de la morte ; il en regrettait même les défauts... Ils promenèrent. Midi sonnait qu'il lamentait encore.

— Et me revoici dans ma maison vide, conclut-il comme son ami le quittait à sa porte.

Daniel levait les bras au ciel ; au fond, il en avait assez entendu pour l'instant... Mais soudain, imaginant le ridicule tête à tête que lui réservait le repas vers lequel il s'en retournait, il reprit la main de Lagarde :

— Mais venez donc... plutôt...

— Où ?...

— Déjeuner avec nous...

Le veuf y songeait, sans y croire : il trembla de plaisir...

— Oh ! vous êtes trop aimable... je ne voudrais...

— Mais si...

— Et Mme Mellis ?...

— Elle sera ravie...

Et Lagarde accepta : pour un jour il ne ferait pas sa cuisine lui-même.

D'abord intimidé, l'accueil excellent qu'il reçut lui rendit toute sa hardiesse. Ce fut lui qui parla, entre les bons morceaux dont Mme Mellis emplissait son assiette. Daniel, déchargé de la plus lourde tâche, le regardait ; il le voyait avec plaisir à la table familiale ; même il se permettait de prêter moins d'attention à des confidences déjà connues ; ce n'était plus qu'une lointaine mélodie, doucement triste ; la gravité de Mme Mellis s'illuminait. Il eut l'illusion de la félicité rêvée, à trois, dans ce milieu de facile douleur. — Une pluie fine et froide retint Lagarde fort avant dans l'après-midi : le foyer les groupait ; le feu rougissait les vi-

sages. Le dîner qui de nouveau mit en présence la mère et le fils fut charmant. Elle n'avait plus à questionner, et lui n'avait plus à répondre. Une commune sympathie pour l'employé les accordait. On commenta, à bâtons rompus, la journée. On se crut revenu au temps de naturelle entente. On se coucha.

Daniel cogna de trop bonne heure à la maison des promenades. Lagarde ouvrit en pantalon et en chemise, les yeux gonflés, la poitrine nue, un linge mouillé à la main — et sitôt disparut, criant :

— Entrez... entrez... Je suis à vous de suite... Je finis ma toilette...

Daniel arpenta le couloir. La petite cour s'offrait vide. Le sorbier d'un jardin voisin, passant le mur, la couvrait d'un froid corail rouge... Au poulailler sans poules le chat s'était blotti.

— Me voilà !... patience...

La voix sortait de la cuisine. Daniel insinua un indiscret regard dans l'entrebâillement de la fenêtre. Il vit le veuf, penché au-dessus de l'évier, qui se lavait les mains à l'eau glacée. Sur le fourneau aux bouches closes, un réchaud à esprit de vin chauffait une casserole posée. Il s'écarta, mais entendit souffler une flamme, verser dans une tasse, avaler précipitamment ce qui devait être une soupe — et Lagarde parut. La découverte avait satisfait Daniel. Et longtemps, dans la salle obscure, le veuf évoqua le passé, tirant exprès, de la poussière, d'anciennes lettres à l'encre pâle et de vieilles photographies effacées : tout le roman des fiançailles de jadis. Daniel eut de quoi s'émouvoir.

Mais ce roman, il le fallut, hélas ! redire à Mme Mellis : une heure il y peina... Et pour qu'au moins cela servît à quelque chose, il ajouta :

— Nous avons fait une bonne œuvre en l'invitant hier... Je l'ai trouvé plutôt moins triste ce matin... C'est qu'il n'a plus de femme de ménage... Il doit être gêné...

— Pauvre homme... Mais il faut l'amener de temps en temps !...

— Sans doute...

Il se le tint pour dit : il voyait déjà l'employé à cette table le soir même.

Mais le soir venu, il n'osa : « de temps en temps » ne signifiait « tous les jours » ; et ne risquait-il pas d'humilier Lagarde d'une trop évidente charité ? Donc le dîner lui fut pénible une fois de plus.

Une idée ravit son réveil : moins il *en* entendrait, moins il *en* aurait à redire. Il arriva tard chez Lagarde : il n'aurait su n'y pas aller.

— Impossible, Daniel, je vais chez mon notaire... Des difficultés pour la succession... des parents éloignés qui protestent... ils parlent d'attaquer... Je vous conterai çà en détail... A tantôt!

Ainsi donc, rien [à entendre ! rien à redire ! un déjeuner en paix ! Il n'espérait point tant. Mais il fut seul... Il s'en aperçut vite... Désœuvré et désemparé, il ne promenait pas, il ne flânait pas, même : il errait. Le veuf n'avait point rempli sa pensée, et l'ennui l'habitait. Combien de joie perdue, pour un petit souci de moins!

Enfin, il s'attabla sans crainte et exposa en deux phrases le cas.

— Des affaires de famille !... il ne lui manquait plus que ça...

— Il n'a pas de chance, osa dire Daniel.

— Oh ! non ! — Tu sais au juste sa situation de fortune ?

— Nullement...C'est la seule chose dont il ne m'ait jamais soufflé mot.

Et Daniel tout bas concluait :

— Donc, taisons-nous pour aujourd'hui.

Elle l'entendait d'autre manière ; habile à mener le dialogue, elle s'exclama :

— Il te dit tout à toi !... Tu le sauras comme le reste... T'aime-t-il assez, le brave homme !...

— Oh !...

— Tu le mérites... Quand on a fait tout ce que tu as fait pour lui !

Il protestait, se garait, pressentait le pire... Elle reprit :

— Eh ! c'est la juste récompense de ceux qui pratiquent

le bien... la plus réelle et la plus précieuse... après — sans doute — le contentement intérieur...

Il pâlissait, tremblait : où en voulait venir sa mère ?

— Hein ? continua-t-elle, insinuante et attendrie, hein ! quand tu as prononcé ta première parole de compassion...

— Quand... je... ?

— Tu te souviens...

Il voyait surgir des fantômes... Tout le passé liquidé, enterré, avec rages, douleurs, mensonges, allait-il renaître soudain ? L'image s'imposa, précise :

— C'était sur un banc des promenades, à ce qu'il m'a dit... un dimanche... n'est-ce pas ?

Il mâcha sa réponse.

— La providence aime à ressembler au hasard ! celui-là doit compter qui t'a révélé à toi-même...

Mais il n'entendait plus... Aux suppositions touchantes de Mme Mellis, il ne savait que glousser la même syllabe indistincte, peut-être un « non », plutôt un « oui », du moins ainsi le prit sa mère... La contredirait-il ? Du passé renaissant l'avenir s'obscurcit... Tout son bonheur s'écroula en une heure...

Mieux valait raconter, évoquer une journée pleine. Lagarde et ses tics et ses cris ! intarissablement ! de voix tremblée, mouillée ! Certes ! Mieux s'attarder, mieux se complaire à chanter chaque heure l'heure qui suivrait ! Apprendre à écouter, à retenir et à redire... Tout, plutôt que...

Le veuf parlait. Il recueillait chaque parole, guettait chaque pli, notait chaque accent. Et comme il s'agissait de l'héritage, répétait à part soi les termes de métier que le veuf prêtait au notaire. Le testament restait légal, inattaquable en droit, en fait : donc, rien à craindre. Pour le redire, Daniel employa la presque totalité du dîner, à force de longueurs — il savait être long —, d'hésitations et de minuties. On servait le fromage : il en avait fini. Sauvé ! Il laissa paraître sa joie.

— Ce que j'admire en toi, mon Daniel, c'est tant d'ardeur persévérante ! Tout ce qui touche ce malheureux te pas-

sionne aujourd'hui comme au premier jour... Et voici longtemps que ça dure!... De quand, au juste?...

Il dut « savoir », et balbutier sourdement :

— Du mois de mai... je pense...

— Déjà six mois!...

Et sur ce ton continua la causerie, longtemps, hélas!

Ah! que Lagarde rompît ce bi-quotidien tête à tête! Désormais, en dépit de la complaisance que mettait Daniel à parler du présent, d'ailleurs quelque peu monotone, Mme Mellis réussissait toujours à glisser quelque question sur cet obscur passé qu'il lui cachait encore. Un jour, pressé de préciser, par deux fois il mentit : quand sur ses lèvres il sentait la vérité nue! Le lendemain :

— Mon bon Lagarde, vous savez que vous déjeunez avec nous!

Il y aurait donc quelque joie pour l'employé, en ce dimanche résonnant où les marchandes de marrons au coin des places activaient le feu sous la poêle à trous. Et Lagarde parla — en compensation — plus d'une heure. Ce fut la trêve.

— On pourrait bien le recevoir deux fois la semaine. Le dimanche... et le jeudi... par exemple...

— Comme tu voudras...

L'attente de ces jours bénis atténua pour Daniel l'indiscrétion naïve des questions et l'ironie involontaire des louanges qui revenaient, fatales, à l'heure de la faim, matin et soir, dans le plus maternel sourire.

Ce jeudi-là, vraiment, l'employé débordait d'émotion reconnaissante. Ses lamentations, aidées d'un peu de vin, parurent plus lyriques, et ainsi, encore plus sincères. Mme Mellis s'écria :

— Comme vous avez dû souffrir, monsieur Lagarde, depuis un an...

— Plus qu'on ne peut l'imaginer, madame! Mais qu'eût-ce été sans lui!

Lui! c'était Daniel! il tomba de son rêve... Eh quoi? Son ami, au lieu de le protéger, l'accablait. La trahison l'indigna.

— Croiriez-vous, madame, continuait le veuf, qu'à la fin il me donnait toutes ses journées.

Et tourné de toute sa personne, corps et âme, du côté de son bienfaiteur :

— Vrai, Daniel... il y a des heures... où je... je pleurerais... rien qu'à songer à... ce... que vous avez été pour moi...

Un geste effaré l'arrêtait, qui semblait dire :

— Ça n'a pas d'importance... n'en parlons plus...

Mais lui, entre deux hoquets sanglotants, trouvait la force de gémir encore :

— Ah! mon cher Mellis!... Ah!...

A bout de souffle et de paroles, il se penchait, étendait par dessus la table son maigre bras, et couvrait de sa main pressée la main de Daniel comme un moineau surpris. Lui pâlissait de douleur, rougissait de honte, se voulait dégager, n'osait... Sa mère admirait, orgueilleuse. N'en dut-il pas aussi subir l'étreinte ardente, quand fut parti Lagarde... Les élans du veuf la gagnaient. Et elle répétait ainsi que lui, sans plus :

— Ah! mon cher Daniel!

Il eut un rêve. Au beau milieu d'un repas semblable, il se levait, et dans l'attitude voulue d'un acteur spécialement chargé du grand coup de théâtre, il dévoilait le vrai passé : « Quoi? pas possible? — C'est comme ça!... Et ça... et ça... et ça! » Il démasquait son âme double. Il l'étalait. D'un mot, il rompait *tout*, comme il eut pu casser... ce verre. Et il buvait joyeusement à l'existence sincère — cynique, qu'il comptait mener désormais. Le feu mourait. Mme Mellis, près de la fenêtre, versait des larmes. Lagarde, à quatre pattes, implorait. Daniel restait de roc, dans une apothéose.

Au réveil, il pleura de n'en pouvoir rien accomplir.

Et cependant sa vie se satisferait-elle à tout jamais d'une habitude monotone dont s'épuisaient chaque jour les ressources d'intérêt et d'émotion? S'il avait paru doux de la reprendre, serait-il doux de la perpétuer? De la froide petite salle à la chambre de la défunte, du cours au cimetière et du cimetière au faubourg pourquoi ballotter sa misère?

Il savait son Lagarde par cœur, il n'en apprendrait rien de plus... Alors?...

Alors, tout en songeant, il allait chez Lagarde, par le faubourg et puis les promenades. Il comprenait quelle difficulté il eût eu seulement à suivre une autre route, fût-ce vers le même but. Et il ne doutait point que d'une phrase ressassée, d'une simagrée familière, avant une heure l'employé l'eût « touché » déjà : car voici qu'il avait la larme facile. Seul le regret lui demeura d'avoir fait inviter son ami deux fois la semaine.

Manger? Pourquoi manger? Quand il n'avait même pas faim? — Médiocrité? soit. Mais souffrance?

« A table! » ou « Monsieur est servi! »

Il traduisait : 1° écouter : 2° répondre : 3° s'entendre *à faux* louer : 4° devoir *à faux* sourire ; 5° bien pire, commenter *à faux* ses actions passées, et 6° dresser sa pauvre faible imagination contre une toute puissante mémoire. Daniel n'avait pas honte, mais peine à mentir. Le cerveau lui brûlait. Il ne rougissait plus : il s'irritait en dedans de ce rôle qu'on l'avait contraint d'assumer. Avant le premier plat il détestait sa mère, Lagarde et Félicie. Il cherchait un dérivatif à sa rage dans les gestes brusques et secs dont il rompait son pain et coupait sa viande. Un jour, suivant une habitude chère, le veuf se jeta si étourdiment sur sa main posée, qu'à la pointe de son couteau, il se blessa. Le sang coulait. Daniel l'eût tari de ses lèvres. Il lamentait :

— Pardon... pardon... Je suis un misérable...

On le calma : l'avait-il fait exprès?

— Oh! presque..., s'avouait-il tout bas.

Le repentir dépassait fort l'intention : il dura plus que la blessure.

Car Daniel, de ce jour, s'appliqua à noyer le grain de rébellion qui germinait encore au fond de sa faiblesse. Quoiqu'on lui prêtât, il y souscrirait. Encore qu'informulé, le dessein le tenait d'anéantir mémoire et conscience. Il vivrait, il « aurait vécu » ainsi que le croyaient les siens... — Dès lors, il accueillit d'une attention religieuse le moindre mot de Mme Mellis ; il fit à chacun place en lui — et non sans bataille. Combien de fois essaya-t-il, traqué, de détourner

de son chemin ce passé factice et féroce ! Combien d'après-midi préféra-t-il subir dans la glaciale maison des promenades, devant le maigre feu que le veuf feignait d'allumer depuis de terribles gelées, — plutôt que de transporter au faubourg le lieu quotidien de rencontre? Le froid avait espacé les visites au cimetière ; on n'y alla bientôt plus que le dimanche, battant de la semelle un sol durci, givré, plaignant les pierres. Lagarde en revenait le nez bleu, les lèvres coupées, ratatiné. Daniel suivant. Le sourire de Mme Mellis le recevait. Le couvert était mis. La tiède haleine de la salle le surprenait délicieusement.

— Ah ! il fait bon ici...

Il soupirait.

— Votre maison doit être humide, monsieur Lagarde, et se chauffer très mal, quoi qu'en dise mon fils?...

— Peut-être... oui... Elle n'est pas bâtie sur cave...

— Pourquoi ne pas vous voir chez nous?...

— Oh!... trop aimable... je ne voudrais... vraiment pas...

— A moins qu'il ne vous coûte de faire le chemin?...

— Oh! pour cela... c'est toujours lui qui se dérange... chacun son tour...

Daniel toussait. Mme Mellis le rassura.

— Et ne crains rien, je ne troublerai pas vos causeries... Je me tiendrai dans mon coin, comme à l'habitude — on ne m'entendra point...

Le lendemain Lagarde sonnait à la porte, serré dans son pardessus vert — et encore le surlendemain, et chaque jour... Tous ses radotages émus se réchauffèrent devant la cheminée où, les pieds à la flamme, les deux amis se courbaient l'un vers l'autre, frileusement. Ils surveillaient le feu, l'entretenaient, le taquinaient... Ils ramassaient les braises... Ils remuaient les cendres... Le cliquetis de la pincette et le pétillement du bois accompagnaient leurs voix discrètes... Mme Mellis dans la fenêtre reprisait. Et le seul fait de sa présence tenait Daniel attentif, appliqué, souffrant. Sans avoir l'air, elle entendait... Son allégresse pour éclater attendait les repas. Elle précisait, complétait l'histoire de la stupéfiante liaison, et ne manquait point, au fromage, de

célébrer les vertus chrétiennes en général. *Lui* laissait sa main à Lagarde, molle, morte : il redoutait de se servir de son couteau : le veuf en abusa. Félicie elle-même, en servant, dit son mot sur le « dévouement de Monsieur », fière d'un tel maître. N'allait-il pas bientôt accepter cet orgueil, haut le front et la tête vide ?

Décembre s'aggrava. La neige couvrit le jardin, chargea les branches, plâtra les troncs du côté d'où soufflait le vent. L'atmosphère de la salle close devint de plus en plus désirable, et donc désirée. Et Daniel s'abandonna mieux aux influences là flottant. Quotidiennement, une page de sa vie était lue par Lagarde, puis commentée de telle sorte qu'à chaque sentiment réel dont il flairait au fond de lui la tracea le veuf substituait un autre sentiment, plus conforme en effet à la saine logique et plus idéalement humain... — Quelle était cette fable — et de qui ce portrait ? En dépit de sa complaisance, longtemps Daniel ne s'y reconnut pas. Il souffrit. Son être écorché, dépouillé lambeau par lambeau, se vêtait d'une peau factice qui avivait comme une incessante cuisson. Un miroir déformait ses gestes et ses mines. Il avait peur de cet autre lui-même qu'« il n'était pourtant pas ! »

Et le froid persistait, et persistaient le veuf et la mère et la vieille bonne, parlant toujours et admirant. Et les mots pénétraient ce crâne, le balayaient, « y déposaient ». Et les mots vivaient plus que la réalité ! — Lâches répétitions ! Cruelles insistances ! Entre la fiction et l'histoire, Daniel ne distinguerait bientôt plus... Il vécut un long temps dans la confusion la plus étrange, ne sachant où douter, où croire, — à la perpétuelle recherche de « soi ». Derrière lui un passé neuf achevait brique à brique de se construire, masquant le vrai passé. Quand il se retourna, il dut le reconnaître comme s'il l'eût connu.

— Ta patience, ta persévérance m'étonnent à toute heure, mon cher enfant...

Daniel, déjà, s'en étonnait moins que sa mère.

— Au cours de sept longs mois, tu n'auras fait défaut qu'une fois à ta lourde tâche.

En effet.

— Et, sans plainte, tu vas devant toi jusqu'au bout...

Mais pourquoi se plaindre ?

— Tu étais désigné pour consoler Lagarde... Tu t'es trouvé sur son chemin... et ne t'en es plus écarté. C'est une belle destinée, et rare, mon fils, d'être un de ces hommes qui naissent pour aider les autres à vivre...

De ceux-là, Daniel se sentait digne d'être... Il prenait goût aux flatteries... Il souriait... Il ne se lassait pas du geste dont Mme Mellis acompagnait ses mots, comme pour ajouter :

— Suis ta route. Accompagne ce malheureux à travers l'existence morne... et jouis en paix de ton renoncement...

Daniel renonçait-il à quelque chose ? Il avait oublié la contemplation puérile des campagnes ? Il contemplait Lagarde... Il y concentrait ses désirs... Il l'eût voulu plus malheureux pour le consoler davantage.

La Seine débordée sur la prairie avait envahi le jardin : elle baignait la haie, les buissons de cassis et les troncs des pruniers. En janvier elle prit ; la glace bleue s'étendit à perte de vue par dessus l'herbe et le fleuve sous les platanes. Des oiseaux malades criaient dans le vent, en tournoyant autour des cîmes... Mais Daniel, dans la pénombre attiédie de la salle, passait sa vie de facile devoir, à partager avec Lagarde des douleurs monotones et toujours rajeunies.

CHAPITRE IX

DANIEL PERD UN AMI ET EN RETROUVE DIX.

L'hiver sembla ne point devoir finir — quand l'on était à la mi-février à peine. Mais les amis le traversaient d'un petit pas si monotone de vieillard ! — l'un sur l'autre appuyés ! l'un pour l'autre vivant de si invariable vie ! Les confidences ronronnaient au coin du feu. Nul événement neuf ne les venant alimenter, elles se mouraient de défaillance. Pour passer le temps, l'ancien employé s'acharnait à l'évocation désuète de malheurs si lointains que l'intérêt lui en échappait à lui-même. Daniel, tout à son rôle,

pensant le soulager l'écoutait avec complaisance : eh ! tout cela, sa propre bouche l'eût pu dire ! — il aimait qu'on le répétât. Sa mère ne le sut prendre en faute.

Le premier, le veuf se lassa de toujours radoter. Ces gémissements et ces larmes, à quels intimes sentiments correspondaient-ils désormais ? Il s'aperçut qu'il ne serait déjà plus question de son veuvage, si Mme Mellis et son fils n'en avaient comme entretenu le souvenir. En somme, sous prétexte de consolation, ils n'avaient fait que perpétuer sa détresse. La neige allait fondre bientôt ; en lui se préparait un chaud réveil de sève ; il regagnait de la santé ; il eut plaisir à se sourire dans la glace comme un peu de rose refleurissait à ses joues... — Cependant, pour tant de jours de consolation effective, il gardait à Daniel tant de reconnaissance, qu'il n'osait lui retirer tout brusquement la quotidenne occasion de compatir et « d'être triste » : Daniel, il le sentait, l'était irrémédiablement.

Hélène ! toujours Hélène ! En vain tâchait-il d'élargir le cercle de la conversation ; Ses histoires de ministère furent poliment accueillies. Ses saillies détonèrent : dès lors, il s'en abstint. Par une après-midi de neige, il proposa de jouer aux cartes, apprit l'écarté à Mellis : mais celui-ci n'y prit point goût et, d'autant qu'il perdait toujours, renonça vite... L'employé commença à souhaiter d'autres relations. Sans le feu, et le grog bouillant dont on lui faisait parfois la surprise, il eût moins fréquenté cette maison morose... Ah ! que vînt le printemps ! Le veuf ne se se figurait pas offenser sa défunte femme à désirer de temps en temps entendre parler d'autre chose que de sa maladie et de sa mort, vraiment. Il avait versé tant de larmes !

Daniel restait candide et presque sans soupçon. Eh ! peut-être y avait-il un peu moins d'effusion dans ces paroles et de sanglots dans cette voix ? Peut-être aussi, Lagarde avait-il mieux mimé « cette scène » naguère ?

— Je m'y habitue, songeait-il.

Mais que signifiait pourtant la soudaine coquetterie du petit employé, si peu soigneux d'ordinaire de sa personne ? Il collait sur son crâne lisse les quelques cheveux fous qui s'y dressaient encore. Il peignait sa moustache ; se rasait

plus souvent. Durant tout un déjeuner de famille, il ne cessa de s'inquiéter d'une tache de sauce dont il venait de souiller son veston : il répétait tourné vers Mme Mellis :

— Alors... vous croyez que ça s'en ira avec de la benzine ?...

Enfin, il s'avisa de remplacer la cravate noire large d'un doigt qu'il avait dû porter toute sa vie, par un nœud tout fait, noir aussi, mais flottant, bouffant, étalé...

— Il n'en aura pas trouvé d'autre...

Et Daniel l'excusa : du moment qu'il continuait à faire au cimetière son hebdomadaire visite, avec une touchante régularité, par tous les temps.

Or, ce dimanche matin, l'allant chercher aux promenades, il manqua se casser le cou sur un verglas glissant comme une huile durcie.

— Mon bon Lagarde... une mauvaise nouvelle...

— Quoi ?

— Il serait imprudent d'aller voir votre pauvre femme... je vous assure... c'est à ne pas se tenir debout...

— A ce point ?... Vous n'êtes pas tombé au moins ?...

— Non... non... Mais... j'aurais pu... Il faut vous résigner...

— Que voulez-vous... ce sera pour l'autre dimanche...

Et pour pallier l'effet fâcheux de cette phrase, il ajouta moins détaché.

— La pauvre femme ne peut pas m'en vouloir... c'est la première fois que je manque : et il y a raison majeure...

Malgré cela, Daniel perçut un certain soulagement dans ses manières. Et Mme Mellis dès le soir constatait :

— Lagarde m'a semblé moins triste... tu t'en es aperçu..

— Non... tu crois ?...

— Il reprend. La douleur ne peut être éternelle à son âge... Tant mieux pour lui, cet homme ! il a assez souffert.

Mais Daniel ne voyait pas là de quoi se réjouir. Il ne comprenait plus... Sa destinée était de consoler Lagarde et Lagarde bientôt n'aurait plus besoin d'être consolé... Mme Mellis se trompait : il s'aveugla en une sécurité volontaire, mais provisoire, hélas !

Vers le milieu de la semaine, le vent tourna... La tem-

pérature adoucie au seuil des maisons surprit moins... La glace et la neige fondirent : les rues furent fangeuses, et le fleuve monta d'un mètre dans le jardin : les arbres de nouveau s'y réfléchirent : on revit de la terre et de l'herbe plus fraîches : l'hiver céda. Le veuf ne cacha pas assez sa joie : son sang clapotait, juvénile ; Daniel dut feindre d'admirer avec lui le réveil des choses... Et l'on monta au cimetière dans un clair rayon de soleil... Pourtant, devant la tombe de sa femme, Lagarde manifesta, comme naguère, la plus sincère émotion ; la griserie des champs l'y disposait peut-être même. Et l'on redescendit la côte, silencieux. Dans un noyer chantait un oiseau à tue-tête. Sur une pierre plate et blanche coulait une limace. La gaîté précédait les feuilles. Il faisait bon. — Pénétré, Lagarde « oubliait »... Ratatiné sur soi, Daniel attendait une plainte... Elle ne venait point : de quelles profondeurs tragiques jaillirait-elle, enfin !

— Un vrai temps de printemps, s'exclama tout d'un coup Lagarde... C'est à s'en aller pêcher à la ligne toute l'après-midi... n'est-ce pas ?

Daniel, frappé au cœur, ne sut que tard répondre :

— La pêche est fermée...

— Eh !... c'est vrai...

Et ils se turent. Mme Mellis ignora ce dialogue : sa saine charité souhaitait sans nul doute le bonheur de Lagarde même aux dépens de celui de son fils.

Hélas ! mars emplit de frissons la terre, vivifia le bourg, réchauffa la petite maison de briques. Aux foyers le feu devint moins nécessaire et les portes s'ouvrirent.

— Par un soleil pareil, nous n'allons pas nous enfermer, chanta Lagarde.

Et il substitua aux conversations recluses de libres promenades, et non plus limitées aux mêmes allées du même cours dont il connaissait tous les arbres. Il avait trop longtemps tourné autour d'Argentières ainsi qu'un cheval de manège. Il découvrirait la campagne : Daniel l'y suivit. Ils battirent les grandes routes, se risquèrent aux chemins de traverse, explorèrent les sentes sous bois. Lorsque la Seine fut rentrée dans son lit, en amont, en aval ils en par-

coururent les berges ; ils s'arrêtaient aux petites plages de sable fin, au moulin, au pont, aux chantiers, ou n'importe où, dans les roseaux. Et marchant plus, ils parlaient moins. Le veuf se montrait curieux des plantes, des insectes et des cailloux. Il admirait les paysages. Daniel ne les savait plus voir. Pour aiguiller la causerie il usait d'ingénus mensonges :

— N'est-ce pas là que vous êtes venu vous promener avec votre femme, la veille de sa rechute… si je me souviens bien…?

— Pas du tout… C'était à…

Et l'explication vibrait doux, comme une parole inespérée de sympathie, dans l'hostile rumeur des champs.

Le beau temps persistait ; le veuf varia ses plaisirs ; il se fit mener aux Carrières, visita les granges et les étables, s'initia aux travaux du printemps. Un jour de pluie il entraîna son compagnon aux noirs bâtiments de la sucrerie ; de salle en salle, de hall en hall, fourneaux, cuves, chaudières, tout leur fut expliqué. Le lendemain ils se réfugièrent à l'usine à gaz, pour d'analogues démonstrations. Fallait-il que Daniel Mellis aimât Lagarde pour l'accompagner en ces lieux ! Ne devinait-il pas la transformation totale qui s'opérait au fond de ce cœur infidèle ? N'importe. La destinée, qui l'y avait fixé malgré lui-même, l'y cramponnait comme à l'unique raison d'existence qui lui restât encore. Il fût allé plus loin…

Un dimanche matin, il trouva porte close ; sur le bois peint en blanc, le soleil cru tapait. Le veuf avait dû précéder Daniel au cimetière. Daniel pressa le pas pour l'y rattraper au plus tôt. Les allées semblaient vides ; il crut surprendre son triste ami à même la terre, prosterné. Point. Il remarqua seulement l'état misérable dans lequel on laissait l'étroit rectangle de jardin veillé par une croix. On avait repiqué un peu partout des fleurs nouvelles, des pensées ou des primevères ; mais là de ternes feuillages d'hiver s'éternisaient, sans plus… Il attendit à la porte du champ funèbre. Il s'étonna de voir tant pleurer une veuve… Et puis il regagna le bourg. Une voisine lui apprit que Lagarde était sorti dès huit heures, tout habillé. Il s'installa

sur le banc près du seuil et se contraignit à la patience. A midi moins le quart le veuf parut flambant, coiffé d'un chapeau de feutre nouveau dont le crêpe dépassait le ruban à peine, les chaussures grises de poussière et le teint frais.

— Ah! vous voilà?... comment ça va-t-il?... Vous m'attendiez?... Je rentre d'une énorme course... Excusez-moi. Je me suis levé de bonne heure — et suis parti sans vous...

Il riait.

— Je vous ai cherché jusqu'au cimetière, répondit Daniel, mais sans doute trop tard, si vous y êtes passé en sortant...

— Au cim... Eh! c'est dimanche... Je ne sais ce que j'ai en tête : j'ai complètement oublié... Ah! je suis désolé, mon cher, de vous avoir dérangé pour rien... Vous ne m'en voulez pas?...

Et rentrant :

— Rien qu'une minute... je me brosse et je viens... Nous serons chez vous juste à temps...

Comme ils se dirigeaient d'un pas tranquille vers le déjeuner traditionnel, Daniel revint à la charge et glissa :

— Nous pourrions « y » aller tantôt...

— Où ça?...

— Au... cimetière... je suis à votre disposition... vous savez...

Mais à ce moment ils croisaient une jeune personne du pays, de réputation fort douteuse, que Lagarde avait reconnue de loin à ses cheveux « filasse » volontairement ébouriffés — et l'employé n'écoutait plus... Elle passa. Il lui fallut un grand effort pour ne se point retourner : mais Daniel veillait, grave.

— Que disiez-vous, Mellis, demanda-t-il alors pour lui dissimuler son trouble.

— Rien...

Il ne fut plus question de la visite à la défunte ; bien mieux, dès le café, le mari prit congé : une entrevue le réclamait, mystérieuse, dont dépendait son avenir.

— Quel avenir? gémit Daniel solitaire ; est-ce qu'il compte encore sur l'avenir?

Devant la grille passaient des gens endimanchés : les bourgeons menaçaient d'éclore ; les sucs au creux des tiges

fermentaient : lui, sentait son âme figée et sa vie incapable de refleurir. Il n'enviait aucune joie ; faute d'y rien comprendre, il l'eût plainte plutôt. Vers le soir, désœuvré, il poussa jusqu'aux promenades pour apercevoir son ami se glisser hors de sa maison et enfiler une étroite ruelle où il n'osa le suivre.

Rien cependant ne fut changé dans leurs rapports quotidiens. C'était, de temps en temps, sous un prétexte ou sous un autre, un rendez-vous écourté — ou manqué. Mais en dépit d'un antagonisme profond l'habitude demeurait sauve. Les deux amis ne se faisaient illusion : ils avaient cessé de « se correspondre » ! Quand Lagarde s'abandonnait à son naturel enjouement, Mellis le considérait d'un œil de reproche. Quand Mellis rappelait le tragique passé, Lagarde détournait la tête dans une gêne... Lagarde renonçait à faire partager ses joies à ce « bonnet de nuit »... Mellis à s'expliquer si incompréhensible renaissance : la mort d'Hélène aurait donc soulagé le veuf ? — Ah ! pour son bienfaiteur lamentable, il eût bien pu continuer à être malheureux... — Pourtant, tous deux se ménageaient, dans l'espoir ou la crainte d'un dénouement prochain.

Il faudrait rompre.

En vain Daniel se tournait vers sa mère. Voici que, par délicatesse, déjà, elle ne parlait plus de la morte devant Lagarde — et peu devant son fils. Elle considérait sans doute sa mission comme terminée. Mais après ?... quoi ? Daniel pleurait du soir à l'aube, sans espoir. Il s'était aisément plié à la tristesse : la force lui manquait pour réapprendre la gaîté. Le bruit des rives, le frémissement des prairies et la franchise du soleil insultaient à la modestie du bonheur accepté, possédé, échappé où pensait s'engourdir sa vie. Lagarde était là, oui ! — il n'en entendait rien de ce qu'il en voulait entendre : il finirait par préférer la solitude !

Hélas ! le veuf lui en donnait souvent l'occasion ; sa conduite se fit étrange ; il disparaissait des demi-journées ; en plein récit fuyait soudain, et semblait préoccupé à toute heure. Daniel ne l'interrogea pas et subit l'abandon ainsi qu'une agonie. Lagarde absent, la vie pour Daniel s'arrê-

tait. Soit! il se contenterait donc de sa *présence*, dût l'employé chanter et rire incessamment. Il toléra la liberté de ses manières, ses cachoteries, ses gaîtés, — mais n'y sut répondre jamais. Le timbre de sa voix était trop bas de quelques tons.

Le second dimanche d'avril il ne le vit de la journée, ni aux promenades, ni au cimetière, ni au faubourg. Il sanglota seul sur la tombe. Lagarde était parti la veille pour Paris, sans le prévenir.

— Il doit nous cacher quelque chose, avança Mme Mellis.

— Peut-être bien...

Et Daniel eut cette pensée :

— Il est parti... s'il ne revenait pas!

Il le renia tour à tour et le désira. Sans cet intérieur combat, à quoi eût-il employé sa journée?

Au saut du lit, il se précipita au cours :

— Eh bien... vous voilà de retour...

— Oui... j'arrive.

— Que diable êtes-vous allé faire?

— Ah! vous ne le savez pas — c'est vrai...

— Quoi?

— J'ai ma place...

— Quelle place!

— Ne vous ai-je pas dit que je cherchais un emploi de caissier, dans une maison de commerce?...

— Comment?...

— Ah?... j'aurai oublié... Enfin! c'est fait.

Prostré, Daniel recevait sa sentence.

— Oui... poursuivait Lagarde : deux mille cinq cents... net... chez un grand quincailler...

La joie de reprendre la vie l'aveuglait sur le désespoir de son compagnon. Il avait hâte de fuir Argentières et sa provinciale existence d'économie et de monotonie.

— J'entre en fonctions d'aujourd'hui en quinze... j'ai signé...

Daniel le vit dans une brume, réjoui, se frotter les mains. Il tâchait de ne pas comprendre. Il susurra malgré lui :

— Alors... vous partez?

— Naturellement...

Daniel eut la sensation du vide brusque dans son corps et dans son cerveau — et ce fut tout.

Ayant prétexté un malaise, il revenait vers sa maison annihilé. Du passé sur lequel reposait son destin il ne lui restait qu'une image vivante, familière et malgré tout chérie : on la lui enlevait ; elle se retirait d'elle-même, sans ménagement, sans regret. Daniel se jugea capable de haîne. Mme Mellis s'écriait :

— Ah ! ce bon Lagarde, tant mieux pour lui !

Les yeux gros de pleurs, il fixa sa mère.

— Mon pauvre enfant ! cela te peine de le quitter... je le comprends... Mais pouvait-il demeurer éternellement dans notre province. La vie n'est pas finie à trente-six ans...

Il faillit répliquer, tragique :

— Je n'ai que trente-deux ans, moi ? La mienne... comment la poursuivrai-je encore ?

Deux jours il tempêta contre l'employé en silence, et puérilement le bouda :

— Il n'a plus besoin de moi, maintenant... il me laisse... joli monsieur... je l'ai trop consolé aussi...

Mais, se souvenant qu'il partait le lundi de l'autre semaine, pour choisir son appartement et s'installer, une émotion si violente le saisit qu'il courut se jeter dans les bras de l'ingrat ami. Il voulait profiter du peu de temps de reste... Il se prit avec lui, l'accapara, l'assit à chaque repas à sa table, ne le quitta que tard dans la soirée, au lit. Ses yeux habitaient ce visage : ses mains gardaient ces chères mains ; il prodigua l'étreinte ; il osa la caresse : Lagarde resterait à tout jamais en lui. Le veuf, brave homme, accepta la tendresse, présage de sa prochaine liberté.

(A suivre.) HENRI GHÉON

Trois Histoires de châtiments divins.

LE GITON

Le nommé Louis Gian, fils d'un petit marchand d'huiles à Nice, ne manifesta jamais la moindre piété au contraire des autres enfants qui, au moins à l'époque de leur première communion, font preuve d'une dévotion touchante.

Le vicaire boiteux de Sainte-Réparate lui avait dit un jour pendant le catéchisme en essuyant ses lunettes avec sa soutane sale : « Toi, Louis ! il t'arrivera malheur, parce que tu es faux. A te voir, on te prendrait pour un ange. La vérité ? tu es plat comme une punaise à genoux. Tu te moques de moi. Je le sais et tu le peux. Mais on ne se rit pas de Dieu. D'ailleurs, tu l'apprendras, trop tôt à ton souhait. »

Louis Gian avait écouté debout et les yeux baissés l'admonestation du vicaire. Mais dès que celui-ci eut le dos tourné, l'impie singea sa marche chancelante et chantonna : « Cinq et trois font huit. Cinq et trois font huit. »

Le jeune Nissard ne s'amenda pas. Jusqu'à quatorze ans il fréquenta peu l'école, mais paillarda sous les ponts du Paillon et au Château, d'abord avec les garçons de son âge, ensuite avec les petites filles.

A quatorze ans, il fut placé chez un chemisier et quitta le vieux Nice aux parfums de fruits et d'aromates mêlés aux odeurs de chair vive, de pâte aigre, de morue et de latrines, pour une boutique dans la ville neuve. Dès les premiers jours il fut remarqué par le patron et la patronne qui, en bons Nissards, ne firent chômer l'apprenti ni le jour, ni la nuit.

La patronne était rousse comme une orange, mais le patron sentait le pissala. Louis Gian se fit enlever en temps de carnaval par un Russe quinquagénaire et méticuleux qu'il fallait appeler : « Mon général ! » et qui appelait : « Ganymède ! » Ayant reconnu que le Russe était exigeant et avare, il le vola et le quitta. Ensuite il se prodigua à un Turc brutal et gourmand.

Le Turc, s'étant décavé à Monte-Carlo, fut remplacé par un Américain. Louis Gian avait compris que sa condition fructueuse le vouait, comme une mappemonde, à toutes les nationalités. Pourtant il ne sut pas dans la fortune garder cette sérénité qui est le privilège des vertueux. Il méprisa ses compagnons d'autrefois et passait près d'eux sans paraître les voir. Ceux-ci lui rendirent d'abord mépris pour mépris. Ils ne manquaient pas, lorsqu'ils le rencontraient de faire le geste qui consiste à placer le bras gauche à la jointure du droit plié et à agiter le poing droit fermé. Ou bien encore, ils mimaient, à son passage, la lettre Z d'un alphabet muet qu'emploient volontiers les Nissards, les Monégasques, les Turbiasques et les Mentonasques.

A la fin, l'inconduite de Louis Gian fut en horreur au ciel, comme elle l'était à ses anciens camarades. Celui qui pisse contre le vent se mouille la chemise; il plut à Dieu de unir par la peine du talion les péchés du giton.

Louis Gian insulta un ami d'autrefois qui l'avait apostrophé Il y eut querelle, bataille et promesse de vengeance.

Quatre jeunes gens, qui ne valaient en somme pas mieux que Louis G an, l'attendirent un soir qu'il était allé seul au théâtre. Ils se saoulèrent de ce vin de Corse bien tombé de la réputation qu'il eut au XVIe siècle, puis guettèrent en face de la villa où l'encroupé vivait avec un Autrichien morbide.

Lorsque Louis Gian arriva après minuit, ils se précipitèrent sur lui, le bâillonnèrent et, l'ayant hissé sur la grille de la villa, ils l'empalèrent et se sauvèrent en se donnant des tapes.

L'empalé mourut, avec volupté peut-être. Il était beau comme Attys. Les lucioles luisaient autour de lui.

LA DANSEUSE

J'ai lu jadis dans un vieil auteur ce récit authentique ou légendaire de la mort de Salomé. Je n'ai point orné le conte de mots hébreux, de descriptions exactes de costumes et de palais; sophisteries qui eussent donné au récit cette couleur locale tant cherchée aujourd'hui. A la vérité, je ne l'eusse point pu, par ignorance, et j'ai même conservé à mes personnages les noms qu'ils portent dans nos évangiles.

Ceux qui avaient fait mourir saint Jean-Baptiste furent châtiés. Hérodiade avait été férue de la maigreur ragoûtante du pénitent qui invitait les hommes à prendre des bains. Je crois que, bien qu'ayant agi comme Joseph chez Putiphar, le mangeur de sauterelles, étant humain, avait éprouvé des désirs charnels,

tôt réprimés, pour celle qui le voulait. Lorsqu'Hérodiade, incestueuse selon la loi des Juifs, eut épousé son beau-frère Hérode Antipas, il se mêla un peu de jalousie aux reproches faits par le baptiste. Salomé, enjolivée, attifée, diaprée, fardée, dansa devant le roi et, excitant un vouloir doublement incestueux, obtint la tête du saint refusée à sa mère.

Ici on peut se demander pourquoi le baptiste subit un supplice réputé noble en son époque, tandis que le christ mourut de façon infamante, et il me paraît juste de rendre hommage à l'esprit de notre temps qui, bien que n'étant pas encore entièrement tourné vers la justice, n'admet pourtant plus de différence entre les condamnés à mort et, par l'article douze du code pénal, les voue tous à la décollation. Hérodiade reçut dans un vaisseau d'or la tête chevelue à face barbue.

Sa passion se réveillant soudain, elle baisa ardemment les lèvres violâtres du baptiste décollé. Mais son ressentiment fut fort. Elle le satisfit en perçant à coups d'épingle la langue, les yeux et toutes les parties du chef sanglant. Le sacrilège cessa par la mort d'Hérodiade, qui, jouant encore avec la tête précieuse, succomba suivant toute vraisemblance à une rupture d'anévrisme. Cette femme orgueilleuse ne demeura point en enfer. Elle fait partie de ces hordes d'esprits qui peuplent les airs et que, lorsqu'ils sont bons, j'aime fort à appeler des dieux. Bien entendu, j'entends par dieu ce sur quoi l'homme n'a nul pouvoir et non pas cette âme du monde que Speusippe d'Athènes a le premier cru gouverner l'univers, sans entendement. Les nuits d'orage, Hérodiade, annoncée par les ululements des hiboux et l'effroi des animaux, mène une chasse fantastique qui passe à la hauteur de plus hautes cimes des arbres de nos forêts.

Hérode Antipas, roi de Judée, dont le pouvoir équivalait à celui du bey de Tunis de nos jours, fut exilé par Tibère et mourut malheureux à Lyon.

Salomé, dont la belle danse avait sillé les yeux du roi, périt en dansant : mort étrange qu'envieront les ballerines.

Cette dame ayant dansé une fois pendant une fête sur la terrasse de marbre incrusté de serpentine d'un proconsul, celui-ci l'emmena, lorsqu'il quitta la Judée pour une province barbare au bord du Danube.

Il arriva que, s'étant un jour d'hiver égarée seule au bord du fleuve gelé, elle fut séduite par la glace bleuâtre et s'élança dessus en dansant. Elle était comme toujours richement accoutrée et dorée de ces chaînes à mailles minuscules pareilles à celles que tirent depuis les joailliers vénitiens que ce travail

rendait aveugles vers l'âge de trente ans. Elle dansa longtemps, mimant l'amour, la mort et la folie. Et, de vrai, il paraissait qu'il y eût un peu de foleur dans sa grâce et sa joliesse. Selon les attitudes de son corps ìnel, ses mains gesticulaient en chironomie. Nostalgiquement elle mima encore les mouvements lents des oliveuses gantées et accroupies en Judée quand choient les olives mûres.

Puis, les yeux mi-clos, elle essaya des pas presque oubliés : cette danse damnable qui lui avait valu jadis la tête du baptiste. Soudain, la glace se brisa sous elle qui s'enfonça dans le Danube, mais de telle façon que, le corps étant baigné, la tête resta au dessus des glaces rapprochées et ressoudées. Quelques cris terribles et désespérés effrayèrent de grands oiseaux au vol lourd, et, lorsque la malheureuse se tut, sa tête semblait tranchée et posée sur un plat d'argent.

La nuit vint, claire et froide. Les constellations luisaient. Des bêtes sauvages venaient flairer la mourante qui les regardait encore avec terreur. Enfin, en un dernier effort, elle détourna ses yeux des ourses de la terre pour les reporter vers les ourses du ciel et expira.

Comme une gemme terne, la tête demeura longtemps au dessus des glaces lisses autour d'elle. Les oiseaux rapaces et les bêtes sauvages la respectèrent. Et l'hiver passa. Puis au soleil de Pâques, ce fut la débâcle et le corps paré, incrusté de joyaux, jeté sur une rive pour les pourritures fatales.

Certains rabbins pensent que l'âme d'Adam anima aussi Moïse et David. Je ne suis pas éloigné de croire que celle de Salomé avait empli la fille de Jephté et que, n'ayant jamais chômé depuis, elle survit en Espagne, en Turquie ou peut-être aux provinces danubiennes dans le corps d'une danseuse de kolo, cette ronde obscène qu'on peut appeler : la danse de la croupe.

D'UN MONSTRE A LYON OU L'ENVIE

Il y eut une fois, à Lyon, un soyeux nommé Gorène auquel ses parents fort pieux, avaient donné le prénom de Gaétan parce qu'il était né le jour de la fuite du pape à Gaète.

Gaétan Gorène était devenu un bon catholique. Il hérita de la grande fortune de son père et, lui ayant succédé, il prit pour femme une fille de sa condition.

Ses biens s'augmentaient ; il était heureux en ménage, mais sa félicité n'était pas complète. Après trois ans de mariage, il n'avait pas encore d'enfant.

Dans l'espoir d'en obtenir un, il fit suivre à sa femme les prescriptions des plus grands médecins. Il la mena en vain aux sources réputées merveilleuses contre la stérilité.

Enfin, connaissant que les ressorts humains étaient impuissants, d'accord avec sa femme il eut recours à la religion. Il écouta les conseils du confesseur de son épouse. Mais la vertu des pèlerinages les plus fameux fut trouvée en défaut et les prières les plus ferventes furent dites inutilement.

Le fabricant lyonnais gagna un nombre incalculable de jours d'indulgence, mais son épouse resta bréhaigne comme avant. Il blasphéma contre le ciel, douta des vérités religieuses et finalement perdit la foi de ses pères. Cet homme présomptueux ne pouvait supporter que la Divinité n'eût point fait de miracle en sa faveur. Il ne se confessa plus, ne communia plus, n'alla plus aux offices religieux et cessa de donner aux œuvres pieuses qu'il avait soutenues jusque là.

Il relut l'histoire de Napoléon et délibéra même de répudier une épouse stérile et demeurée pieuse malgré son mari. Il se trouva, alors un médecin sans renom, mais de haute science, qui, ayant appris la détresse du riche soyeux entreprit la cure et de façon ou d'autre rendit propre à être ensemencée la terre inféconde.

Gaétan Gorène pensa étouffer de joie lorsque sa femme lui annonça un jour que, par divers signes irrécusables, elle avait reconnu être enceinte et qu'elle espérait même ne pas demeurer primipare si cette grossesse avait une heureuse issue. Le fabricant fut ainsi confirmé dans son impiété et s'ouvrit sur ce sujet à sa femme pour la détourner des pratiques dévotieuses.

La dame en bonne chrétienne ne manqua pas de tout raconter à son confesseur.

Celui-ci était un prêtre robuste, dans la force de l'âge, têtu dans sa foi et pensant que tout est permis pour que le règne de Dieu arrive. Il avait appris avec douleur le scandale causé par l'irréligion du fabricant et avait été froissé du résultat obtenu par ceux qui avaient suivi ses conseils sincères. Comprenant qu'à cause de la grossesse de la dame, Satan avait été le plus fort, le prêtre entreprit de ramener au bercail la brebis égarée.

Vraiment le ciel tira une éclatante vengeance de l'impiété de Gaétan Gorène. Une nuit de prières inspira au religieux un tour qui réussit pleinement.

Un jour d'été, sachant que le mari était à Lyon pour ses affaires et la femme à la campagne, le prêtre, abandonnant la soutane, se vêtit du plus mal qu'il put, simulant un vagabond, col-

porteur, gueux, mendiant, bélître, fainéant ou chemineau comme on en voit sur toutes les routes.

Ainsi accoutré, il alla à la ville où la dame enceinte, s'ennuyant seule, regardait par la fenêtre. C'était un jour violent d'été, à l'heure de midi dont Pan, caché dans les moissons, symbolise le rut effrayant. Le faux vagabond s'approcha de la muraille, sous la fenêtre de la dame qui s'ennuyait. Il accomplit un acte naturel qu'il est inutile de nommer et exposait un pilon à mortier, un bâton pastoral, une flûte à Robin et, mieux, un rossignol tel que beaucoup de dames l'eussent voulu entendre chanter *Kyrié éléison*. Celle-ci, malgré sa dévotion, ne fut pas indifférente et eut *envie* d'être le mortier du pilon, la cage du rossignol. Mais, étant honnête, elle ne pouvait satisfaire son vouloir. Néanmoins, il est certain qu'éprouvant des démangeaisons, elle se gratta.

Bien que les phénomènes relatifs aux envies des femmes grosses soient contestés par plusieurs savants, il me parait certain aussi que la dame était enceinte d'une fille. Car, quelques mois après, elle accoucha, et lorsque le mari, haletant d'émotion, voulut savoir de quel sexe était l'enfant, la sage-femme leva les bras au ciel en disant : « C'est un monstre ! », et le médecin qui l'assistait dit : « C'est un hermaphrodite ! »

A la suite de cette horreur, le riche soyeux faillit devenir fou de douleur. Reconnaissant que tout arrive par la main de Dieu, il se résigna, devint dévot, donna de grandes sommes aux œuvres et édifia tout le monde par sa piété.

Le prêtre, apprenant ce qui était arrivé, rit à éclater, se roula, sauta, toussa, et finalement alla à confesse. Mais le curé lui refusa l'absolution et il dut l'implorer chez l'archevêque.

L'androgyne mourut bientôt. Gaëtan, redevenu pieux, vécut heureux avec sa femme et ils eurent beaucoup d'enfants

GUILLAUME APOLLINAIRE

Exposition des Primitifs flamands, à Bruges.

Il y a quelques années déjà, Amsterdam offrait aux amateurs d'art une extraordinaire réunion d'œuvres de Rembrandt ; avec non moins de succès, Anvers faisait de même, à l'occasion du centenaire de van Dyck. Cette fois, on a songé à glorifier les primitifs flamands. Le rendez-vous d'abord choisi était Bruxelles. Le rêve promettait d'être grandiose : le polyptyque de l'Agneau Mystique, des frères van Eyck, serait rétabli dans son intégrité et les musées d'Europe mis à contribution. A plus forte raison ceux des villes belges. Hélas ! le particularisme de chacun fit échouer ce beau projet. Si Berlin se refusait à se séparer des panneaux de l'Agneau Mystique, l'hôpital de Bruges, non moins égoïste, déclarait ne pouvoir prêter pour quelques semaines ses Memling ; de même, les autres villes.

Où Bruxelles a échoué, Bruges a réussi, en partie. Notre musée de Rouen a envoyé son admirable Gérard David, — et il a eu cent fois raison —, le Musée de Glasgow, l'Institut royal de Liverpool, quelques gymnases allemands ont fait d'autres prêts, enfin les collectionneurs ouvrirent largement leurs galeries. Joint aux trésors d'art des musées et cathédrales de Belgique, aux prêts de l'hôpital Saint-Jean, cette fois trop intéressé dans la réussite pour refuser sa participation, cela a permis une exposition d'un intérêt réel. Mais il convient d'ajouter aussitôt que l'on se tromperait si, après avoir vu la réunion temporaire de Bruges, on s'imaginait connaître l'art primitif flamand et ses plus glorieux maîtres.

Les van Eyck sont fort incomplètement représentés ; leur bonne renommée est, de plus, compromise par la présence d'œuvres repeintes, défigurées même, dont la vue est une tristesse. Quinten Metsys n'est pas, non plus, présent avec des œuvres essentielles. Ce qui est impardonnable puisque le musée de Bruxelles et celui d'Anvers pouvaient prêter, l'un, la Vie de Sainte Anne, l'autre, le célèbre Ensevelissement du Christ.

Mais, ceci dit, cette réunion d'œuvres d'une même école ou à peu près, reflétant les aspirations d'une même race, reste d'un haut intérêt. A ceux qui ont déjà beaucoup vu, elle permet des rapprochements, des comparaisons et plus d'un tableau glorifié d'un état civil bizarre sortira de là avec des parchemins moins pompeux, mais plus véridiques (1). Il

(1) Par exemple, je note les n° 111 et 133. Ils sont évidemment de la même main. Même tonalité claire, même caractéristique dessin des nez et des yeux. L'un est donné à Memling, l'autre à Gérard David.

y aura aussi quelques mécomptes. Les panneaux, au reste médiocres de couleur, attribués à Marguerite van Eyck, ne sont que des copies enluminées d'estampes de Martin Schongauer et de Lucas de Leyde.

Ceux qui ont visité les musées et églises de Belgique ne trouveront, ici, rien de nouveau en ce qui concerne les van Eyck. Adam et Ève, du musée de Bruxelles, la Vierge et l'Enfant Jésus adorés par le chanoine van Paele, le portrait de la femme de Jean van Eyck, du musée de Bruges, la Sainte Barbe, du musée d'Anvers, restent les pièces principales au double point de vue de l'authenticité et de la conservation. Parmi les autres œuvres, le Saint Thomas de Cantorbéry a été entièrement repeint vers la fin du xve siècle : les Trois Maries au Sépulcre ne sont attribuées à Hubert van Eyck que parce que l'ordonnance générale — le pré fleuri — rappelle le panneau principal de l'Agneau Mystique : enfin, le grand triptyque provenant de Saint-Martin d'Ypres, et appartenant à M. Helleputte, semble devoir être rayé de la liste des œuvres d'art. Restauré maladroitement par un de ses précédents propriétaires, il est maintenant méconnaissable. De cette œuvre dont on connaît l'origine et les possesseurs successifs, rien ne reste.

Roger van der Weyden n'est pas non plus représenté comme on le souhaiterait. Le musée de Bruxelles a envoyé le panneau provenant de la galerie Pallavicini-Grimaldi, de Gênes, le Christ pleuré par sa mère, saint Jean et sainte Madeleine, et les collections privées, deux merveilles : la parfaite Vierge avec l'Enfant Jésus, appartenant à M. Matthys de Bruxelles, et le portrait de Pierre Bladelin, chambellan de Charles le Téméraire et trésorier de la Toison d'Or, appartenant à M. von Kauffmann, de Berlin. On retrouve ici, et complètement, le caractéristique portraitiste que fut Roger. Le Mariage de la Vierge, envoyé par la cathédrale d'Anvers, est une exquise peinture, nourrie et chaude, mais elle semble définitivement devoir être attribuée à un autre artiste.

Si les van Eyck, si Roger van der Weyden n'apparaissent pas aussi triomphants que dans certaines galeries qui possèdent d'eux des chefs-d'œuvre, Memling, lui, s'affirme dans toute sa gloire. Mais Bruges n'est-elle pas sa ville, la cité élue où il a produit ses merveilles, où elles se sont à jamais fixées ? L'hôpital n'a eu qu'à ouvrir ses portes pour rendre possible l'apothéose du peintre qui fait sa richesse : l'Adoration des Mages, la Vierge et Jésus avec Sainte Catherine et Sainte Barbe, la Châsse de Sainte Ursule, les admirables portraits de donateurs, joints au Saint Christophe, du musée communal, font un ensemble inoubliable. Et, cependant, si grande fut l'activité de Memling, si fécond son génie, que d'autres musées, des collections particulières peuvent encore contribuer à grandir sa gloire. On peut voir par exemple quelques pièces d'un haut intérêt comme le portrait de Nicolas Spinelli, au musée d'Anvers, le portrait d'inconnu, à M. Salting, ceux de Thomas et de Marie Portinari, à M. Goldschmidt, la Vierge aux donateurs, au duc de Devonshire, enfin le merveilleux portrait que le baron Oppenheim, de Cologne, a placé côte à côte avec une effigie due à

Thierry Bouts et un portrait de vieillard, attribué à van Eyck, et qui est, quel que soit son auteur réel, un chef-d'œuvre.

Les deux admirables panneaux sur lesquels Thierry Bouts a relaté, pour l'éducation des magistrats de son temps, l'inique Sentence de l'Empereur Othon, ne sont pas venus de Bruxelles à Bruges. Ce sont pourtant les chefs-d'œuvre de Bouts. En revanche on voit à la présente exposition le Christ chez Simon, à M. Thiem, enfin la Scène et le Supplice de Saint Érasme, prêtés par l'église Saint-Pierre de Louvain, œuvres capitales qui caractérisent bien le talent vigoureux mais mélancolique de Thierry Bouts. Consultez la Sentence de l'Empereur Othon, la Scène, même ce Martyre de Saint Érasme où Thierry Bouts relate un supplice cruel : ses personnages, actifs ou passifs, ont comme le regret de tant de cruauté.

Gérard David, qui est si abondamment représenté à l'exposition de Bruges, et qui joint parfois la grâce italienne au caractérisme flamand, prend plus gaîment les choses, et lui, si délicat dans la Vierge au raisin, prêtée par le musée de Rouen, si souple dans la Prédication de Saint Jean-Baptiste et le Baptême du Christ, du musée communal de Bruges, — semble vraiment se complaire à la souffrance dans les deux magnifiques et cruelles compositions où il a peint le supplice infligé par Cambyse au juge prévaricateur.

Néanmoins, quel délicieux peintre que ce Gérard David ! comme il a le sentiment de l'expression, du modelé et de la couleur ! avec quel bonheur il tire partie des architectures, sait faire rutiler une étoffe de brocart, une crépine tissées de soie et d'or ! Après lui il y aura Quinten Metsys, si incomplètement représenté à l'exposition de Bruges, — encore que la Sainte Vierge et l'Enfant, au baron Oppenheim, et la Déposition, à M. Novak, soient des œuvres remarquables. Quentin Metsys mort, la série des grands peintres « d'histoire » de la période primitive sera close.

Mais avant d'en finir avec ces véritables primitifs, parallèlement à eux, à côté d'eux il convient de louer certains artistes exquis, trop souvent isolés dans les musées et qui, groupés par le hasard des envois, apparaissent comme dignes d'attention. Tel, par exemple, ce Jean Prevost, représenté ici par trois Jugement Dernier. Il y a déjà en lui du Jérôme Bosch et du Callot, mais sa fantaisie conserve une certaine gravité. Et puis, il aime les couleurs claires, modelant telle figure en lumière avec des tonalités blondes d'un charme extrême, que l'on retrouve à Leyde dans les œuvres de Lucas et de son maître Engelbrechts.

Henri Bles a, lui aussi, un diptyque d'un grand charme, riche en couleur. J'aime surtout le panneau où Saint Joseph est désigné, grâce à sa verge fleurie, comme époux de la Sainte Vierge.

Les maîtres primitifs cités jusqu'ici ont souvent traité le paysage, mais toujours d'une façon accessoire. C'est ordinairement, chez Jean van Eyck, une campagne accidentée — les rives de la Meuse où il est né — vue à travers une arcade ; chez Memling, dans ses portraits, ce sont aussi d'exquises campagnes, mais trop véridiques et précises : elles

semblent vues dans une chambre claire : Gérard David, se plait aux architectures de villes, aux perspectives de palais, préparant ainsi les décors où excellera Mabuse, enfin Thierry Bouts, qui a un sentiment très réel de la nature, encore qu'il la hérisse de châteaux-forts et de murs crénelés. Avec Henri Bles, Gérard de Harlem et surtout Joachim Patenir, la nature va avoir tous les honneurs.

Le Louvre a récemment acquis un Gérard de Harlem. Les fonds sont intéressants, et caractéristiques les visages, mais les mains des personnages — peut-être repeintes — sont d'une faiblesse extrême. Or il y a ici un chef-d'œuvre du même Gérard et tout y est excellemment traité. Dans un gai paysage borné au loin par une ville et un massif montagneux, et agrémenté de bouquets d'arbres, saint Jean Baptiste, assis sur un monticule de gazon parsemé de fleurs, médite, la tête doucement appuyée sur la main droite. Un agneau est couché à ses côtés, plus loin, des lapins, des daims, un perroquet, une pie, un héron et des faisans prennent leurs ébats. La figure du Précurseur est belle, les mains sont admirables et cependant il y a peut-être plus d'amour encore dans le paysage.

Avec Joachim Patenir, le rôle de la nature s'accentue encore. La figure, qui est tout pour les van Eyck, Memling, Roger van der Weyden, devient presque un accessoire, si on ose employer ce mot à l'occasion d'œuvres où tout est exécuté avec la même conscience, le même amour. Mais cette figure est si bien à sa place, tout est tellement bien conçu en vue de donner un maximum d'honnête effet, que dans les sujets chéris de Patenir, — le Repos en Égypte, la Pêche miraculeuse, Saint Jérome, — le paysage vrai, si joliment indiqué, éclairé et accentué, se présente, non comme une spécialité, mais comme un échantillon du faire d'un peintre habile aussi bien dans la présentation des personnages que dans celle des ciels, des arbres, des fleurs et des bêtes.

Grâce au baron Oppenheim, de Cologne, dont la collection de primitifs est aussi belle que variée, on peut encore pleinement admirer un merveilleux artiste, Pierre Christus, qui fut presque un contemporain de van Eyck et qui créa la peinture de genre en exécutant du coup des chefs-d'œuvre d'observation, d'expression et de goût. La Légende de Sainte Godeberte — deux jeunes gens présentant un anneau à saint Eloi assis à son établi d'orfèvre — dénote un savoir, une ingéniosité qui ne seront pas dépassés par Quinten Metsys dans ses Banquiers et par Marinus dans des sujets analogues. Bien mieux, la scène peinte par Pierre Christus a une saveur qui se perdra à mesure que les peintres observeront moins et composeront davantage.

Heureux temps, dignes artistes ! « Alors un peintre, dit M. James Weale dans sa préface du catalogue, ne se considérait jamais, et n'était jamais considéré par le public, comme étant supérieur à un homme d'un autre métier. Ce ne fut que lorsque l'art commença à dégénérer que les peintres se donnèrent un air de supériorité. »

A cet âge d'or appartiennent encore Hugo van der Goes, Jérôme Bosch et l'énigmatique maître de Flémalle, dont on connaît des œuvres

et point le nom, — au moins ne peut-on que l'identifier, par induction, à ce Jacques Daret, qui fut, comme Roger van der Weyden, élève de Robert Campin. M. Henry Hymans lui attribue une bien intéressante Messe de Saint Grégoire qui a de l'expression et dénote un individualisme prononcé. Je ne connais les œuvres authentiques de Hugo van der Goes que par des photographies et des gravures. Je sais qu'il a été en Italie. Cependant l'impression que j'ai toujours eue est qu'il appartenait encore à la grande famille des peintres autochtones du xve siècle. Or, la Mort de la Vierge, que l'on donne à Bruges comme de lui, n'a, dessin, couleur et composition, nul caractère ingénu. Il me semble plutôt voir là une œuvre d'un de ces romanistes cherchant rageusement à faire oublier leurs belles qualités natives. De plus, Hugo van der Goes est mort en 1482, et les peintres italiens de cette époque n'étaient pas encore descendus aussi bas dans le genre froid et compassé. L'Adoration des Mages, qui lui est attribuée, est infiniment meilleure. Mais est-elle de lui ? Ceux qui ont été à Florence et qui ont vu le retable Portinari ne disent rien

La Renaissance approche. Les hommes prient moins et sourient davantage. Déjà, Jean Prévost, dans un de ses Jugement Dernier, avait introduit parmi les réprouvés quelques ecclésiastiques notables. Le rire va s'accentuer avec le bizarre Jérôme Bosch et le malicieux Pierre Breughel.

Tous deux sont admirablement représentés. Leurs œuvres sont peu nombreuses, mais caractéristiques. M. C. L. Cardon a envoyé une Diablerie qui est bien la chose la plus folle, la plus imprévue, la plus ingénieuse qui soit.

Mais ce n'est qu'un des côtés du talent de Jérôme Bosch. Il faut aussi examiner le Jésus devant Pilate prêté par M. L. Maeterlinck. Dans cette dramatique toile il a laissé là sa fantaisie coutumière, pour synthétiser en quelques types tout ce que l'humanité a de bestial et de cruel. Le pauvre Messie est là, sanglant, bafoué par un vilain gnôme qui s'accroche haineusement à son manteau. En bas, c'est la foule hurlante, ignoble. Des êtres aux physionomies vicieuses brandissent des piques, des bâtons, des instruments de supplice ; un porte-falot semble prêt à appliquer sur les chairs du Christ le fer rouge du brasier ambulant qu'il brandit. Ajoutez à cela une réelle entente de l'effet, un sentiment visible des lois du clair-obscur et vous aurez, avec près de deux siècles d'avance, une vision rembranesque. Jérôme Bosch n'est au reste pas le seul chez lequel se constate la volonté du clair-obscur. On peut voir une Sainte Famille, au comte d'Oultremont, qui fait penser à Pieter de Hooghe.

Avec le vieux Breughel l'humanité n'a plus l'âpre férocité, l'excentrique hysterie de Bosch. Certes, il a peint, lui aussi, des tueries, le Massacre des Innocents, par exemple, mais il a mis dans ses petits acteurs une bonhomie qui laisse au spectateur la sensation d'une chose qui n'est pas arrivée. Entre autres œuvres, il y a à Bruges un tableau charmant du fin philosophe des Aveugles. C'est le Pays de Cocagne. Sur

une terrasse gazonnée et bornée par des barrières de saucissons et d'andouilles, sous un arbre où pendent maintes savoureuses victuailles, un haut personnage, un soldat, un escholier couché sur un manuscrit, un simple homme de la glèbe auprès duquel est posé le fléau que tout à l'heure il maniait, dorment. Et c'est assurément le sens de leur rêve que nous traduit Pierre Breughel. Comme il est savoureux, ce rêve! Un poulet tout rôti se pose sur un plat : un beau petit cochon de lait fumé à point, un couteau planté dans l'échine, accourt vers les dormeurs : le toit de la masure où s'abrite le haut personnage est fait de galettes savoureuses ; ailleurs un nuage de crème se présente et un homme en hâte y plonge la tête et les mains. Tout cela, d'un dessin nerveux et de cette couleur gaie, claire et puissante à laquelle nous ont habitués les délicieux petits culs-de-jatte légués au Louvre par Paul Mantz. Mais le drôlatique peintre tenait à faire son salut tout comme un autre. Aussi a-t-il travaillé dans le Bon Dieu, et on trouve de lui une jolie Adoration des Mages, prêtée par le comte Harrach, de Vienne.

Pierre Breughel est avec le vieux Pourbus, le dernier représentant de l'art des Pays-Bas, tel que l'avaient compris et voulu le artistes fidèles au sol natal. Dès lors, l'émigration vers l'Italie va être de règle. Pour un Mabuse, pour un Rubens, que de maladroits prétentieux vont apparaître! Elle était pourtant bien belle, pleine de saveur, cette école locale! et combien attrayante encore à l'époque où travaillait Pierre Pourbus! On ne peut regarder sans émotion les portraits qu'il a laissés de Jean Fernagant et de sa femme Adrienne de Buuk. Les types, sobrement présentés, sont tous d'une vérité saisissante, et combien ils s'allient à leur milieu, à leur ville que l'on entrevoit par la fenêtre largement ouverte!

Ne demandez pas cette sobriété, cette vérité à Mabuse. Il a vu l'Italie, les belles architectures, de beaux types de femme. Et lorsqu'il revient dans son pays, qu'il peigne une Vierge, une grande dame ou une bourgeoise, sa vision d'outre-monts subsiste, se juxtapose à l'impression réelle. Mais avec quel art, quel goût, quelle richesse flamande dans l'exécution! De Mabuse, les merveilles abondent. Mais, parmi ces belles vierges, ces riches patriciennes, c'est encore un tableau où ses origines flamandes restent sensibles qui émeut le plus. Il y a là un Saint François d'Assise renonçant au monde qui est une œuvre admirable et digne d'un Bouts. Le père de saint François ramassant la robe du saint est un type flamand accompli, résumé dans une synthèse de geste qu'on ne croirait possible que chez le vieux Breughel ou quelque autre artiste aussi admirablement véridique.

Mais si l'on réfléchit que ce qui est à Bruges n'est qu'une minime partie de l'œuvre de Mabuse, si l'on tient compte du fini extrême et de la complexité des inventions du peintre, on arrive à penser que tout ce qui lui est attribué ne lui appartient pas : son nom illustre absorbe nombre d'artistes moins célèbres, oubliés et méconnus. On cherche actuellement à restituer à la primitive École française nombre d'œuvres attribuées jusqu'ici à des peintres flamands, hollandais et allemands. Je pense que plus d'une œuvre donnée à Mabuse, à Hugo van der Goes, à

bien d'autres encore, est appelée à retourner à des maîtres français. Déjà, amateurs et critiques sont unanimes à restituer à l'École française le Chanoine protégé par un guerrier, du musée de Glasgow; la Donatrice avec Sainte Madeleine, de la collection Somzée. Une Sainte Catherine en manteau cerise et plastronnée d'hermine m'a semblé également être une œuvre française. Et il y en a d'autres encore. En dehors de détails de costume, de caractéristiques de types, ces peintures se recommandent, en effet, par des qualités de clarté, d'arrangement, des préférences de tonalités habituelles aux maîtres français.

Quant au Maître des demi-figures, très en honneur parmi les visiteurs, il semble avoir été créé et mis au monde pour la joie des marchands.

Je n'ai guère parlé que d'œuvres d'artistes nommés ou supposés : que d'autres tableaux d'auteurs inconnus seraient à signaler! Je ne puis oublier par exemple un petit portrait d'une jeune femme, bien modeste, au type plébeien, mais d'un charme extrême. Elle est vêtue d'une robe noire, ouverte sur la poitrine, laissant apercevoir une cotte brun clair taillée en carré et un fichu en batiste ; une ceinture à boucle dorée lui serre la taille. Ses cheveux sont maintenus par une coiffe à laquelle un voile est attaché. Cette merveille appartient au duc d'Anhalt.

La destinée de Mostaert est curieuse. Noble, instruit, peintre excellent, causeur spirituel choyé des grands, il semble que ses œuvres eussent dû traverser sans encombre les siècles. Cependant, sans Karel van Mander, l'historien des peintres flamands, son nom serait oublié. Ses œuvres bien authentiques ont disparu. D'ingénieuses conjectures de MM. Glück et Benoit ont permis de lui restituer un certain nombre de portraits d'une distinction extrême et, par analogie, de le donner comme l'auteur possible du triptyque dit « du Maître d'Oultremont » prêté par le musée de Bruxelles. Les portraits sont un peu secs, la triptyque l'est également : mais tandis que les portraits dénotent un extrême savoir, le triptyque a des maladresses, un faux archaïsme qui m'empêchent de l'admirer pleinement: la fleur des primitifs en est absente et l'on trouve déjà des tours de métier de décadent.

Mais nous voilà entrés déjà bien avant dans le XVIe siècle. Les frères van Eyck et même Roger van der Weyden qui avait voyagé en Italie ne se reconnaîtraient plus parmi ces architectures pseudo-antiques ; ils auraient peine à reconnaître ces grands seigneurs cosmopolites si éloignés des types sédentaires qui avaient posé devant eux. Ils ne comprendraient pas, dis-je ; ils ne sont plus compris non plus. Durant trois cents ans on les dédaignera. Leurs œuvres seront défigurées ; leurs noms oubliés. Le repentir est venu, tard, bien tard. Tant d'épaves ont disparu avec les révolutions et les modes — pires que les émeutes!

CHARLES SAUNIER

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Les Congrès socialistes étrangers. — Quatre grands Congrès socialistes viennent de se réunir successivement à l'étranger. Les Suisses, les Autrichiens, les Italiens, les Allemands ont tenu leurs assises annuelles, étapes normales de leur vie et de leur propagande, dates périodiques d'inventaire financier, de bilan moral et de revision du programme.

L'an prochain, à Amsterdam, s'ouvrira le Congrès de l'Internationale reconstituée, où siégeront les délégués des prolétaires de toute la terre et où surgiront les graves questions, à peine effleurées, faute de temps, en 1900, de la lutte contre le militarisme, l'impérialisme et le colonialisme. Il est sans doute regrettable que les assemblées de cette année n'aient consacré à ces problèmes de premier ordre qu'une étude brève et que les discussions personnelles y aient pris trop de place, car c'est au parti socialiste international et à lui seul qu'incombe le soin de paralyser la guerre. Ni les cléricaux, ni les monarchistes, ni la bourgeoisie opportuniste et radicale que le nationalisme a touchée un peu partout ne sont marqués pour cette tâche, contraire à leurs principes, à leurs aspirations, à leurs intérêts et qui s'impose, à l'inverse, avec une précision croissante, à la classe ouvrière.

Quelque restreints qu'aient été les débats de cette année, à Imola comme à Munich et ailleurs, les Congrès nationaux n'en ont pas moins eu le don de passionner la presse des deux mondes. Il est étrange de constater avec quel soin chez nous le *Temps* ou les *Débats* ou le *Figaro*, organes de la conservation sociale, et au dehors les gazettes de même tendance suivent les controverses même abstraites qui s'engagent entre les mandataires des travailleurs. Les joutes entre Kautsky et Bernstein ont été et sont encore commentées aussi abondamment qu'une harangue du pape ou une allocution de Guillaume II. Rien ne démontre mieux l'inquiétude, l'étonnement que suggèrent aux tenants de la vieille économie les progrès matériels et intellectuels de ce socialisme scientifique — tant décrié par eux !

A la vérité, en surveillant ses moindres démarches, ils lui rendent le plus signalé des hommages. Après tout, comment ne seraient-ils pas surpris de la vitalité d'un parti qui multiplie ses réunions à travers le monde, alors que les catholiques ont tant de peine à s'assembler deux fois l'an en Autriche et en Allemagne, que les radicaux font en France seulement une façade de conférence, et que les opportunistes, libéraux, conservateurs, ne tentent même pas de se concerter isolément ou simultanément.

Les Congrès nationaux de cette année n'ont point offert peut-être le même intérêt que certains autres, un peu antérieurs en date, où les aspirations en lutte s'exprimaient avec violence et dictaient les excommunications et les expulsions. Toutefois, en Suisse comme en Italie, en Autriche comme en Allemagne, deux faits significatifs méritent d'être relevés, qui peuvent exercer dans l'avenir une influence essentielle, soit qu'ils déterminent des schismes, soit qu'ils contribuent à modifier l'orientation des idées.

Tout d'abord, aucun pays n'a réussi à éliminer la grave question qui a divisé le socialisme français de 1899 à 1901 et finalement provoqué la scission. Il s'agit, comme l'on sait, de l'antagonisme des réformistes et des révolutionnaires. A coup sûr, ces deux termes ne doivent pas être pris en valeur absolue, puisque les réformistes déclarent ne pas répudier le coup de force comme recours suprême, et qu'en fait les révolutionnaires n'ont jamais, ni en France ni ailleurs, refusé leurs suffrages à une modification même très limitée du statut économique et social : revision du système fiscal, réglementation du travail, institution des assurances, etc. Mais ils n'en représentent pas moins des tendances adverses, qui se sont marquées théoriquement, tant que la masse socialiste devait faire front contre des cabinets de concentration à droite, — qui se sont manifestées pratiquement le jour où des ministères, moins antipathiques à la démocratie, ont eu besoin pour vivre des suffrages de l'extrême-gauche.

On se rappelle les événements qui se sont déroulés parmi les socialistes de France durant les trois dernières années et qui ont abouti à la formation de deux groupes parlementaires opposés et dépourvus de contact. Les mêmes phénomènes, sous une forme plus atténuée, se sont produits en Autriche, en Italie, en Allemagne. C'est même Outre-Rhin que l'antagonisme des réformistes et des révolutionnaires a pris son caractère le plus aigu dans le domaine de la doctrine. Les argumentations de Kautsky et de Bernstein ont donné à la querelle une ampleur qui lui avait fait défaut au temps où elle se développait seulement entre les deux leaders politiques : Liebknecht et Vollmar. Le Congrès de Munich a encore entendu les échos de cette formidable lutte qui s'est close par une sorte de compromis, mais qui, toujours latente, se réveille au moindre prétexte. Et, à l'heure présente, le révolutionnarisme et le réformisme se heurtent tout aussi bien en Italie, où les relations avec le cabinet Zanardelli ont armé l'un contre l'autre Ferri et Turati, en Autriche où l'évolution devient marquée vers le réformisme, en Belgique où, au contraire, la Fédération révolutionnaire boraine se dresse à coté du parti ouvrier de Vandervelde et de Furnémont.

L'autre trait caractéristique des Congrès de cette année, c'est l'importance qu'y ont prise les questions de nationalités. A coup sûr, nous ne faisons allusion ici ni à la Suisse ni à l'Italie dont l'unité est réalisée, mais à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, où la dictature prussienne et le centralisme germanique ou magyar déchaînent de terribles litiges ethniques.

Au congrès de Munich a surgi subitement le problème polonais que le Landtag de Berlin et Guillaume II prétendent trancher à coups de billets de banque et, à défaut, par la violence. Il parait que les socialistes de Posen ont subordonné leurs revendications de classe à leurs aspirations nationales et refusé de valider les candidats présentés par le comité directeur. Manifestement, les délégués du prolétariat allemand n'ont pas voulu user de mauvais procédés à leur égard, et ils se sont bornés à les rappeler à l'ordre en s'associant à leurs protestations contre la politique prussienne.

Le Congrès autrichien, où ne siègent que les Autrichiens de langue germanique — il y a en Transleithanie un congrès magyar — et en Cisleithanie un autre congrès, tchèque, s'est prononcé pour la séparation totale de l'Autriche et de la Hongrie. Cette décision vaut d'être rapprochée de celle du Congrès de Munich. Elle atteste la conception très haute que les socialistes, même dans les pays où les querelles de races et de langues sont séculaires et exaspérées, conservent des droits des divers éléments ethniques. A ceux qui accusent le prolétariat de vouloir forcer la nature, passer sur l'humanité un rouleau écrasant, froisser toutes les traditions, même légitimes, aucune réponse plus catégorique ne pouvait être adressée. Peu importe au socialisme qu'un même idiôme ne s'impose pas soudain à tous les hommes, pourvu qu'ils puissent se développer librement, dans la justice sociale, avec un égal respect de leurs personnalités. Et dans une large mesure, les résolutions des Autrichiens et des Allemands fixent le caractère de l'organisme international que la classe ouvrière entend installer à la place et au-dessus des États armés jusqu'aux dents de l'étape historique actuelle.

PAUL LOUIS

Les Querelles de robins. — Les dernier incidents de Palais à Paris et à Nîmes, le récent jugement du tribunal correctionnel de la Seine ont ému l'opinion, mais il ne semble pas qu'on ait donné à ces faits leur signification juridique et sociale : ils sont restés des faits-divers. L'ignorance est aussi grande que naguère sur les prérogatives des avocats.

Des incidents analogues se sont déjà produits autrefois. On peut même remonter plus haut que la querelle que chercha il y a quelques années M. de Fels à un ancien président du Conseil à la suite d'une plaidoirie dans une affaire Lebaudy.

Il y aurait à citer des incartades de paroles plus anciennes et peut-être plus curieuses qui ont motivé des jugements : l'un d'eux, tout au moins, ne manque pas de la pénétrante saveur provinciale.

Dans une ville quelconque de Normandie, un monsieur refusa un jour en plein office de payer le prix de sa chaise à la préposée de M. le curé, sous prétexte que celle-ci manquait *trop de tenue morale pour qu'un honnête homme pût entrer en rapports commerciaux avec elle*. Ce grincheux fut assigné devant le tribunal correctionnel de la

ville pour tapage et scandale dans un édifice public consacré au culte. Cela se passait en l'année 1835.

Bien entendu, l'avocat défendit son trop délicat client en rappelant et en spécifiant les griefs adressés à la loueuse de chaises : il lui reprocha d'être une mendiante, d'avoir eu des enfants naturels, etc. La malheureuse femme intervint postérieurement par une instance spéciale, comme c'était son droit, et le tribunal accueillit sa plainte. Il donna tort à l'avocat trop zélé. L'affaire vint en appel à Rouen, et l'arrêt donna raison, encore une fois, à la loueuse en des termes sur lesquels j'appelle l'attention : ils sont littéraires à l'excès et n'eussent sans doute pas déplu au bourgeois rouennais qui écrivit *Bouvard et Pécuchet* :

...Qu'il paraîtra toutefois étonnant qu'un avocat, qui doit être et homme de bien et homme éclairé, *vir probus, dicendi peritus*, ait agi aussi inconsidérément, en n'exigeant pas la preuve de faits aussi taxatifs ; que ces faits étaient entièrement étrangers à la cause...

Considérant que, s'il est vrai que l'avocat doit avoir une certaine latitude... il n'en est pas moins vrai aussi qu'il doit se renfermer dans les moyens de sa cause, *et qu'il doit se dire, avec le vénérable auteur du Répertoire de la Jurisprudence, « que rien n'est plus contraire à la dignité du barreau que les efforts continus que l'on fait souvent, dans certaines causes, pour égayer un auditoire, parce que les ris sont pour le peuple et le mépris pour l'avocat. »*

L'honneur de la loueuse ne pouvait être plus doctement vengé.

Dans une autre affaire, l'avocat fut moins tenace et reconnut galamment son erreur : si je ne me trompe, il s'agit de Me Sénart, un des maîtres de l'ancien barreau parisien. A la différence de style des considérants, on remarquera la différence de culture qui sépare une cour souveraine de 1835 d'une autre cour souveraine de 1870. Il n'y a plus de citations latines.

Sur l'incident élevé par l'intervention de L... : — Considerant que l'avocat de la Société M... avait rencontré parmi les faits de la cause un marché L... qu'il avait à discuter, de même que tous les autres marchés de la Compagnie immobilière à Marseille, au point de vue de la gestion fautive et de la responsabilité des administrateurs : — que, dans la précipitation de son étude du procès faite en quelques jours, appelé qu'il était au dernier moment des plaidoiries à suppléer un confrère empêché, il n'avait pu contrôler les notes de son dossier relatives au marché L... : que, trompé par ces notes, ou conduit à quelques méprises, il avait avancé des faits dont L..., intervenant, avait eu, pour le soin de son honneur, légitimement à s'émouvoir : considérant que, sur la réclamation de L..., l'avocat de la Société M... s'est loyalement empressé, dans une plaidoirie en réplique, de rétracter les imputations qu'une erreur involontaire lui avait fait connaître... (Dalloz, 1870, 2, p. 128.)

On ne s'étonnera peut-être pas que la verve du président du tribunal de Château-Thierry se soit exercée également sur ce sujet.

Un villageois prétendit, un jour, que la commune de sa résidence élargissait un chemin aux dépens d'un de ses biens : il intenta une ac-

tion possessoire devant le juge de paix, il écrivit plusieurs fois au préfet de l'Aisne. L'une de ces lettres eut un caractère nettement diffamatoire :

Attendu que cette lettre au préfet est une pièce publique..., que, par son caractère officiel, elle a passé par les mains des innombrables fonctionnaires intermédiaires qui pullulent dans toute administration ; etc.

Au cours des débats devant M. Magnaud et ses assesseurs, le propriétaire irascible et son avocat se laissèrent aller à certaines intempérances de langage. Elles inspirèrent au tribunal les considérants suivants :

Attendu que, pour soutenir sa prétention, A..., mettant à profit la grande publicité d'un débat judiciaire a, non seulement élevé des doutes sur la probité administrative de X..., mais lui a encore adressé, à l'audience, au cours de son exposé, de blâmables épithètes, notamment : « hypocrite, sournois, être malfaisant et nuisible », n'ouvrant la bouche (ô ironie !) que pour injurier...

Que de pareilles violences de langage se rattachaient, il est vrai, à des faits d'administration municipale...

Qu'il n'y a jamais nécessité à ce qu'un témoin, ou même un prévenu, soit outrageusement malmené à l'audience et qu'il est contraire au bon renom et à la dignité de la justice de le tolérer, alors qu'il est si facile, au cas où la moralité de l'un ou de l'autre serait douteuse, de le faire ressortir en termes pondérés ;

Qu'évidemment cette théorie paraîtra bien surprenante et très primitive à ceux qui ont pris l'habitude de transformer le prétoire en une succursale de ces feuilles publiques dont l'injure, la diffamation et le scandale constituent les principaux arguments, mais qu'il y a lieu cependant d'espérer qu'on appréciera avec indulgence la naïveté d'une petite juridiction de province qui aime mieux laisser la responsabilité de pareilles mœurs judiciaires à des tribunaux de plus haute envergure, etc.

Bref, X... est puni moins sévèrement, bénéficiant ainsi, par un de ces jeux d'ironie qu'a souligné M. le Président, des injures que lui avait immodérément adressées son violent adversaire.

C'est aux juges qu'est réservée la haute police de l'audience ; c'est à eux de décider si l'avocat dépasse les limites de la bienséance, s'il plaide à coté de la cause, s'il est courtois et de bonne foi. Ils peuvent lui adresser une admonestation, une injonction, et, si la réprimande est insuffisante, ils peuvent même prononcer la peine très grave de la suspension.

Sous cette seule réserve, l'avocat a le droit de tout dire — et il use de son droit. D'après la doctrine et la jurisprudence, il ne pourrait être condamné pour diffamation que dans le cas où il articulerait des faits évidemment étrangers à l'affaire. C'est vague. Il n'est même point responsable des inexactitudes que son client lui a fait dire. « En conséquence, est-il écrit au Dalloz, qui est la loi et les prophètes des praticiens, il ne peut sous le prétexte que les faits plaidés ou publiés avec l'agrément du client seraient évidemment faux et calomnieux, être tenu d'une réparation personnelle envers la partie qui se dit calomniée. »

Mais il est vrai que l'important recueil a le soin d'ajouter avec une louable prudence, dont certains termes sont démodés aujourd'hui.

Le devoir de l'avocat ne consiste pas seulement à respecter, dans ses paroles ou dans ses écrits, la charte, les lois du royaume et les autorités établies... c'est encore un devoir pour lui de se garder avec soin de l'injure et de la diffamation vis-à-vis de la partie adverse.

Les tribunaux se sont arrogés depuis longtemps un rôle de censeurs romains dans notre société contemporaine : dans beaucoup de jugements ou d'arrêts, le juge ou le conseiller émettent leur avis sur la moralité des justiciables, en dehors des textes ; ils les blâment ou les louent, expriment souvent le regret soit de ne pouvoir les punir, soit de ne pouvoir les récompenser.

Ce rôle, ils se l'attribuent particulièrement à l'égard de l'ordre des avocats : celui-ci est de plus en plus sous la dépendance de leur autorité.

L'ancienne Cour de Cassation, sous l'influence du procureur général Dupin, considérait que l'Ordre est maître de son tableau et que le conseil de discipline est omnipotent en ce qui concerne l'inscription ou la radiation au tableau.

La jurisprudence contemporaine est de plus en plus contraire à cette manière de voir. Les derniers arrêts « affirment, au profit de l'autorité judiciaire, le contrôle le plus complet sur les décisions portant refus d'inscription ou radiations ». (Cf. Sirey, 1901-2-109.)

En permettant aux parties de forcer le tribunal en cas d'inaction de sa part, à censurer un avocat trop verveux, la loi n'a donné cette autorisation que dans les conditions les plus avantageuses à l'autorité des tribunaux.

Une procédure inexorable enserre la plainte de la partie ; et c'est à la condition de l'avoir respectée que les législateurs donnent carrière à la colère des plaideurs malmenés. Il ne semble pas qu'il y ait matière à réforme, si l'on songe que les incidents sont peu fréquents au Palais : les parties laissent toute liberté à leurs avocats ; le tribunal n'intervient que très rarement.

Les magistrats s'appliquent d'ailleurs à eux-mêmes la censure avec la même mansuétude. L'espèce indiquée ci-après exprime la doctrine courante.

Se fondant sur l'article 41 de la loi du 29 juillet 1889, un sieur Y..., demanda au tribunal de simple police d'Albi de lui donner acte de paroles outrageantes prononcées contre lui, au cours de son réquisitoire, par le ministère public, dans l'affaire d'une fille X, poursuivie pour prostitution. La Cour de Cassation considéra que l'art. 41 ne visait que les personnes privées et non le ministère public, estimant :

... Que ces magistrats (ministère public) ont le droit, sous le contrôle des autorités sous la surveillance desquelles ils se trouvent placés, de dire ou d'écrire tout ce que, dans leur conscience, ils estiment être nécessaire à l'accomplissement de la mission dont ils sont chargés. (Sirey, 1-1901. 204).

Le Président de Montesquieu, qui oubliait volontiers avoir écrit les

Lettres persanes, adressait ces exhortations aux avocats dans le discours de rentrée du Parlement de Bordeaux en 1725 :

Avocats, vous avez du zèle pour vos parties et nous le louons ; mais ce zèle devient criminel lorsqu'il vous fait oublier ce que vous devez à vos adversaires... Apprenez de nous cette maxime, et souvenez-vous-en toujours : ne dites jamais la vérité aux dépens de votre vertu...

Sous la forme pompeuse qui sied à un président à mortier se cache une opinion assez ironique, que je signale au véhément adversaire de l'Ordre, Jean Ajalbert : ce n'est que par excès de vertu que la vérité souffre parfois au Palais.

MAXIME LEROY

GAZETTE D'ART

L'Exposition de Dusseldorf. — Faire tenir le Rhin dans un verre n'est pas, pour un poète, une besogne difficile, mais dévier son cours de cent mètres sur une longueur de quatre kilomètres doit être, pour un ingénieur, un travail plus ardu. C'est pourtant ce que Dusseldorf a fait. Il lui manquait des emplacements pour son exposition actuelle : elle a réveillé le fleuve, l'a chassé de son lit et y a bâti des palais. L'entreprise n'est pas banale, et une telle audace méritait d'être récompensée. Le vieux Rhin eût bien agi si, voyant sur les terres à lui arrachées, s'élever des architectures odieuses, il eût, d'un beau mouvement, reconquis son bien et submergé la laideur d'hier bâtie. Mais, en la circonstance, personne ne lui eût donné raison : l'Exposition est fort belle, variée, riche, expressive de la robuste vitalité de ce centre allemand où l'industrie double actuellement les villes en dix ans et où les arts prospèrent à la faveur d'une sorte d'émulation qui fouette tout le monde.

Dusseldorf est une de ces villes belliqueuses qui s'énervent à voir les artistes de Munich représenter, au premier rang, l'idée du progrès, de la vie et de la santé, dans les arts allemands. Ces ardentes sous-Athenes réussiront-elles à supplanter leur devancière bavaroise ? Du moins, le spectateur impassible ne peut que se réjouir d'une joute dont la beauté est le prix et qu'encourager Dusseldorf, et avec elle Dresde, Francfort, Karlsruhe, etc., à prolonger un combat où chaque coup porté fortifie bien plus qu'il ne blesse.

A Dusseldorf, une bonne étoile brille sur le groupe des trois cents artistes qui y vivent. C'est une étoile d'or qui très souvent détache quelque aérolithe, aussitôt ramassé. En effet, très nombreux, les industriels d'alentour jouent volontiers les Mécènes, et comme ils sont millionnaires, et comme ils se font des galeries, les peintres et les sculpteurs travaillent toujours avec une souriante confiance. Voilà un pays recommandable ! Outre cela, les municipalités ne veulent pas être en reste avec les particuliers. Crefeld, Barmen, Elberfeld, toutes villes où les fumées usinières gâtent le joli ciel presque hollandais déjà, ont leur musée. A Hagen, petite cité voisine de Dusseldorf, on voit mieux : un industriel a bâti, meublé et offert à la ville un musée que, de ses propres deniers, il enrichit de tout ce que l'art moderne compte, en Allemagne

et ailleurs, de plus audacieux, de plus *avancé*. C'est le musée d'avant-garde.

Dusseldorf fait, cette année, sa première grande exposition des Beaux-Arts. En des salles innombrables, quatre-vingts ans de peinture se trouvent réunis. Si Schirmer et Lessing (histoire et paysage) ne sont pas là, au moins, rencontre-t-on les deux Achenbach (Andréas et Oswald), romantiques et aimables *arrangeurs* d'une nature toujours composée à la manière d'un décor souriant. Par contraste, c'est le réaliste Dücker, qui peint rudement la nature âpre des grèves rocheuses, von Bochmann, qu'intéressent les paysans, leurs chevaux et leurs cours de ferme, tous les élèves de Dücker, soit Hans Herrmann, Fernberg, Liesegang, blond et doux, H. Hermanns, Wendling (panorama de Caub), Clarenbach, qui peint avec de la neige, Karl Becker (marine), Macco. Les peintres d'histoire, Rethel, Schadow, Bandemann, sont absents, et c'est regrettable. Mais Janssen et ses compositions pour Marburg, prodigieux effort, est là, aux côtés du piétiste von Gebhardt, dont l'œuvre considérable est une sévère transposition des actes notoires de la vie du Christ. — Scheurenberg, Volkardt, Fellmann et Rocholl (batailles), Nüttgens, Philippi, le Boilly des petits bourgeois d'Allemagne, Knaus, Vautier, Fagerlin, Funck qui défendent courageusement cette peinture de genre, cette manière de fait divers et d'anecdote dont le succès fut si grand naguère encore outre-Rhin. Les portraitistes Schneider-Didam, Walter Petersen, Boninger, les paysagistes Fritz von Wille, Lins, Mühlig, Bergmann, Henke et leurs animaux, Claus Meyer, que les *Noces de Cana* de Gérard David font rêver, Fritz Rocber, qui allégorise, en de vastes caissons, la métallurgie, l'agriculture et autres thèmes connus, dans la coupole centrale du grand palais de l'industrie, enfin, ce probe et bel artiste qu'est Eugène Kampf, peintre de la Flandre, du Bas Rhin et de l'Eifel, paysagiste des fins de journées grises, au seuil des villages silencieux.

Au total, un effort énorme, un courage bien décidé à ne pas faiblir, le parti bien net de devenir, demain, un des premiers centres de l'Allemagne artiste.

Si, chez nous, l'institution du Salon annuel est devenue presque néfaste, il n'en est pas de même à Dusseldorf. On y est dans une période de bonne fièvre : qu'on en profite. Qu'on n'hésite pas à ouvrir un Salon à chaque mois de mai, dans l'avenir. Il ne faut pas oublier que les Sécessionnistes berlinois, munichois et autres ne font pas autrement. Espacer davantage ces groupements de la production artistique locale, serait ralentir, et peut être même arrêter un mouvement dont l'élan a été si heureusement donné.

PASCAL FORTHUNY

GESTES

L'Obéissance active. — Toute personne ayant tant soit peu fréquenté aux maisons publiques revêtue, afin de s'en favoriser le coût, de l'habit simple encore que voyant de celui qui ne perçoit par jour qu'un

« sold » *solidum*, comme on sait, du soldat en un mot, puisqu'il faut l'appeler par son nom ; toute personne satisfaisant à ces conditions bénignes serait malvenue à ignorer qu'en ces demeures closes les habitantes ont coutume d'exalter par un procédé peu exténuant n'étant que verbal, mais infaillible, les charmes physiques du client en les affirmant comparables trait pour trait à une seconde espèce de charmes supérieure, étant ceux du supérieur hiérarchique, l'officier. C'est un antique préjugé que l'idéal hiérarchique se trouve quelque part vers le zénith. De même, en matière de vêture, il est patent qu'il existe deux draps, le drap de troupe et le drap d'officier. A notre stupéfaction jamais épuisée, nous n'avons pu démêler encore à laquelle de ces deux catégories appartient cette sorte de drap animal cataloguée en un rayon spécial du premier étage des magasins du Bon Marché et selon l'orthographe que nous reproduisons conforme : Draps — Peaux. Nous avons conjecturé qu'il s'agissait de l'épiderme de quelque peuplade sauvage, pauvre mais guerrière et forcée de parader nue, laquelle s'efforce ingénieusement de suppléer audit épiderme clairsemé à la suite de scalps ou autres pelades occasionnées par le contact ferrugineux d'autrui, au moyen de quelque subterfuge, ainsi que l'on se pare de dents fallacieuses ou de cheveux dérobés le plus souvent au ver à soie.

Quoi qu'il en soit, il appert que l'officier et le soldat sont des spécimens anatomiques hétérogènes, sinon hétéroclites. Pécuniairement parlant, on constate une notable différence dans l'acquisition, chez un taxidermiste, d'un individu bien intact de l'une ou l'autre variété, au dire unanime des collectionneurs. Cet écart peut s'étendre, par versements quotidiens, ainsi qu'en fait foi le budget de la guerre, d'un sou à un nombre moins ou plus exorbitant de francs. Leur geste vital étant l'obéissance, il est aisé de conclure qu'il doive y avoir deux sortes d'obéissance comme il y a deux sortes de sodomie, ainsi qu'on l'observe chez les hannetons : — active et passive.

Cette dernière « fait la force principale des armées ». On doit entendre : les statisticiens et aliénistes dénombrent davantage d'obéissants passifs. L'état actuel de la thérapeutique ne permet pas d'affirmer que cette curieuse affection soit de sitôt curable.

Nous en avons assez dit pour éclairer la religion des chroniqueurs affolés — sans en excepter un seul — par l'affaire du lieutenant-colonel Gaudin de Saint-Rémy. Leur conclusion ou confusion presque universelle fut : désormais tout soldat a le droit de n'obtempérer point incontinent, ni même point du tout, aux ordres supérieurs ; tout au moins de prendre le loisir d'une réflexion mûre, le temps de consulter sa conscience. D'autres ajoutent : si un militaire professionnel, un officier de carrière, ou, pour tout dire, dans le sens immaculé du mot, un « incivil » désobéit à certains ordres qui ne lui agréent point, à plus forte raison le soldat involontaire, extirpé du civil, peut refuser de faire feu sur ses camarades grévistes, etc...

Avant tout, admirons cette candeur, semblable à celle du lys, qui est le centre du drapeau français. En second lieu, répondons : le simple

soldat n'obéit qu'à une conscience de civil, ce qui est absurde, le militaire qu'il est devenu le décivilisant. Mais l'officier supérieur qui obéit à sa conscience obéit à quelque chose de supérieur — et d'officier : il obéit donc à un officier supérieur... De plus, désobéissant à un ordre, choisi entre tous, il affirme, par ce choix, qu'un seul ordre entre ces *tous* ne le réjouit pas de tous points, et qu'il s'empresse à l'exécution du bloc des autres avec une trepidation jubilatoire.

Si d'aucuns disent : « Deux poids et deux mesures », nous observerons : ce lieutenant-colonel était bien surchargé de *cinq* mesures.... ou galons. Et s'il eût été général... les étoiles, alors, ça se perd plus haut que les nuages.

Rappelons incidemment, sans faire allusion à l'*Affaire*, le code militaire, supérieurement résumé par le nègre Biasson dans Bug-Jargal : « *In exitu Israel de Ægypto.* » Traduction « officierle » : « *In exitu*, tout soldat : — *Israel*, qui ne sait pas le latin ; — *de Ægypto*, ne peut être promu officier. »

Les officiers parlent entre eux leur latin, sorte de chiffrocryptographie... Or le latin est une langue morte.

ALFRED JARRY

LES LIVRES

ÉMILE VERHAEREN : **Les Forces tumultueuses** (Mercure de France, in-18 de 188 pp., 3 fr. 50). — Nulles mains n'étaient mieux faites que celles de notre « très grand et cher » Auguste Rodin pour recevoir le don magnifique du dernier livre d'Émile Verhaeren, *les Forces tumultueuses*. Car ce poète et ce statuaire, l'un offrant, l'autre acceptant, réalisent, dressés tout en muscles sur la neurasthénie moderne, le puissant groupe de deux titans se passant un quartier de montagne pour en édifier le monument d'orgueil qui va éventrer l'Inconnu.

Émile Verhaeren nous fait depuis longtemps songer à quelque barbare roux, têtu et pâle d'énergie, en marche sur la grand'route de la vie, vers l'aurore énorme des temps futurs. Dans ces nouveaux poèmes, il nous le dit lui-même :

Un méridien soleil me ravage le cœur,
Je vais éperdument du côté de la joie !

et le souci contemporain est en lui jusqu'au paroxysme. Penché sur sa tâche avec cette âpre conscience septentrionale qui serre les dents et ne sourit pas, il forge ses vers à grands coups sur l'enclume fulgurante de son génie. C'est à peine si parfois, à travers l'ouragan de sa pensée, il laisse passer un rayon de soleil et chanter ces quelques oiseaux dorés

Qui scintillent ainsi que les joyaux sonores

Car le chaos logique du monde à venir est en lui, et toutes les royautés passées et présentes s'entrechoquent, — le moine, le capitaine, le tribun, le banquier, le tyran, les savants, les femmes — et dansent monstrueusement sous la fureur de son souffle. Et voici qu'il lance à la mer

de grands vaisseaux clairs, ceux-ci chargés des bois et des métaux de la réalité, ceux-là symboliques et blancs comme des archanges, sachant bien que si «ses navires s'en vont ainsi que des pensées », c'est vers un but aussi certain que celui des chercheurs de mondes.

Ne le déclare-t-il pas ?

Et nous croyons déjà ce que d'autres sauront !

s'écrie-t-il. Et tout son livre tient dans ce vers, avec ses clameurs, ses spasmes, son espoir, son orgueil et sa douleur, pareil à un formidable accouchement, avec son besoin acharné de croire, de croire et de croire qui nous montre, en somme, que si Emile Verhaeren est une grande figure représentative de ce temps, il l'eût été aussi bien des passés qu'il abolit, fût-ce sous le froc sombre du moine,

Au temps des croix au clair et des crosses debout,

parce qu'il a en lui la charpente de toutes les hautes statures et qu'il est aujourd'hui ce qu'il eût été hier, violemment, magistralement : un homme.

R. Vivien : **Cendres et Poussières** (A. Lemerre, in-18 de 120 pp., 3 fr. 50). — Il y a longtemps déjà que l'heure a sonné du krach de la passion. Notre époque nerveuse, intelligente et si dogmatique est trop soucieuse d'orgueils nouveaux, d'extrême simplicité ou de rêves humanitaires, pour s'attacher aux joies et aux douleurs d'une intime et concentrée luxure. Même en amour, elle veut que chacun de ses gestes se répercute sur l'avenir : elle est préoccupée que chacune de ses paroles soit lourde d'une signification ; elle met un enseignement dans chacun de ses cris.

R. Vivien sera peut-être le seul Poète, parmi toute la jeunesse présente, qui se sera complu aux belles frénésies et aux langueurs endolories d'un amour sans symboles. Car voici que *Cendres et Poussières* est un recueil des poèmes d'une note et d'une forme presque nouvelles à force d'être lointaines, puisque, étant parnassiens, ils sont aussi, exclusivement,

Pleins de baisers plus doux que le miel d'hyacinthes.

Une âme artiste, remplie de tristesse et d'exaltation, s'y réalise toute, sans arrière-pensée, dans un sanglot de plaisir ou dans la génuflexion qui l'abat humblement aux pieds de la bien-aimée. On sent que c'est de cette splendide sincérité que palpite toute son existence. La pourpre passion y jette continuellement son reflet, et chaque chose s'en revêt fatalement. Il n'y a pas, pour cette âme, d'heures platoniques. Pour elle, la vie, dans toutes ses manifestations, a pris la forme d'une femme. C'est ainsi que l'automne devient cette bacchante exaspérée

D'avoir bu l'amertume et la haine de vivre
Dans le flot triomphal des vignes de l'été.

et que la mer est une « sirène aux cheveux rouges comme le soir ». Et

si, après que l'insatiable désir a laissé sur le cou blême de l'amante « la marque verte et sinistre des doigts », une velléité momentanée emporte le poète vers la mer, si tout son être se révolte dans une clameur : —

> Loin des langueurs du lit, de l'ombre et de l'alcôve
> J'aspirerai le sel du vent et l'âcreté
> Des algues et j'irai vers la profondeur fauve,
> Pâle de solitude, ivre de chasteté !

— c'est que la chasteté ne naît que de la suprême tentation, et que, mieux que personne, les ascètes des déserts ont dû sentir vivre en eux le reptile inexpugnable dont parle Sapho.

C'est pourquoi, aussi, le goût de la mort demeure dans cette âme, quoique si payenne, si fraternellement unie au rêve grec, et donne à tous ses chants ce ton pathétique et sombre qui, involontairement, profondément, nous fait songer au sortilège de certains contraltos.

Henri Degron : **Poèmes de Chevreuse ou les Villanelles à la Vallée,** *Préface par Stuart Merrill* (Éditions de la Plume, in-18 de 110 pp., 3 fr.). — On ne saurait que répéter ce qu'a dit Stuart Merrill dans sa fraîche et charmante préface, au sujet des poèmes de Henri Degron. Il nous le montre simple, ému, ingénu, mais non purement rustique. « Il est plutôt bucolique », dit-il, « avec la nuance d'artifice (mais non d'artificialité) que peut comporter cette épithète. » Nous reconnaissons la justesse de cette appréciation dès que nous ouvrons le livre qui s'offre à nous

> Avec le don léger de toutes ses corolles,

comme une touffe de fleurs des champs et des bois un peu distraitement cueillies. Les poèmes y sont signés de lieux significatifs : « Sous forêt », « Les Granges », « Parc de Mauvières », « Ferme des Trois-Cheminées... », estampilles de la sincérité. Et c'est le long de ces promenades, le plus souvent automnales et mélancoliques, que le poète nous mène vers les oiseaux qu'il célèbre un à un, vers les fleurs qu'il distribue aux plus belles comme dans les rondes populaires, vers les étangs et les clairières où surgiront tiges et roseaux délicats sur lesquels une libellule se pose de façon, en effet, toute japonaise, de même qu'une branche y barre la lune levée, ou qu'une meule de blé y cache le soleil couchant. Toute l'âme du recueil est dans de tels vers, doux et émouvants :

> Qu'ils sont profonds les soirs dans tes parcs recueillis,
> A l'heure où vers son berceau bleu s'en va le cygne,
> Et dans tes bois troublants et dans tes longs taillis
> Où fraternellement les chênes se font signe... !
> Quand sonnent aux lointains les cloches de l'église,
> Et quand les troupeaux ne sont pas rentrés encor,
> Qu'ils sont beaux, tes soirs, vallon dont l'âme dort
> En la majesté blanche d'une lune exquise !...

Il faut donc, avec M. Stuart Merrill, souhaiter au lecteur d'ouvrir « ce petit livre qui est comme l'herbier des prés, des champs et des bois si

peu connus de notre triste nostalgie », afin qu'en le fermant il puisse sentir après le poète « modeste et fier » des *Poèmes de Chevreuse*, « le désir de sourire et de pleurer bien simplement, comme un homme ».

LUCIE DELARUE-MARDRUS

LUCIEN BRAY : **Du Beau**, *Essai sur l'origine et l'évolution du sentiment esthétique* (Alcan, in-8° de 294 pp., 5 fr.). — Kant, en sa *Critique du Jugement*, et Spencer, en ses *Essais sur le Progrès*, s'accordent pour regarder l'activité esthétique comme une forme spéciale et complexe du Jeu ; et, depuis les Lettres de Schiller sur l'Éducation esthétique, personne n'a su mieux résumer cette théorie que M. Renouvier, dans son livre sur *Victor Hugo, le Poète*. Guyau, le premier, s'avisa de combattre Kant et Spencer, en soutenant que la Beauté devait avoir une relation plus directe et plus profonde avec la Vie. Nietzsche, qui a lu Guyau, estime que la Beauté est avant tout « l'idéal de l'espèce » ; M. Remy de Gourmont insiste volontiers sur les rapports entre l'art et l'émotion sexuelle. C'est de la même tendance que relève M. Lucien Bray : son livre, très net et plein d'informations précieuses, tire le meilleur parti des recherches de Darwin. D'où vient la beauté de la plante et de l'animal, sinon de la sélection sexuelle ? Un être est beau, parce qu'il tend à se distinguer de ses semblables pour attirer leur attention. Donc « le plaisir du beau est, en principe, celui qui dérive de la perception d'une distinction d'origine visuelle ou auditive ». L'auteur ne se dissimule pas que nos idées actuelles sur le beau répondent peu ou point à cette conception initiale, mais il explique longuement cet écart par l'intervention progressive d'éléments étrangers, parmi lesquels il range le sentiment du jeu.

Tout le débat porte sur l'importance de ces éléments. L'auteur les déclare secondaires ; j'incline à les croire essentiels. Et les deux thèses qu'il oppose me paraissant complémentaires, puisqu'aussi bien chacune explique un des deux sens du mot Beauté. *Le plaisir du beau accompagne nécessairement la perception de certains objets* — telle est l'opinion du vulgaire. *Ce plaisir résulte d'une certaine forme d'activité mentale, qui peut s'appliquer à tous les objets et que certains objets simplement favorisent* — telle est plutôt l'opinion des artistes. L'une et l'autre affirmation renferme une part de vérité. Or, la seconde ne se tire point de la première, et pourtant, il faut passer de la première à la seconde, dès qu'on veut se faire de la Beauté une notion propre et spécifique, et ne plus risquer de la confondre avec les idées voisines d'agrément et d'utilité. M. Bray juge absurde cette supposition « que le sentiment et l'idée de la beauté n'auraient point la même origine que la beauté elle-même ». Mais d'abord l'exemple des ciels et des cristaux montre assez que mainte distinction est évidemment belle, qui ne s'adresse point au sens génésique. Et le plaisir même que procure la forme humaine ne devient proprement esthétique que si la perception, au lieu de provoquer directement l'acte sexuel, devient objet d'attention pour elle-même. Cette attention détournée de l'acte et dirigée vers

l'apparence, est la vraie cause et la vraie origine du plaisir esthétique : les distinctions, sexuelles ou autres, n'en sont rien de plus que l'occasion.

Pour M. Bray, la théorie du Jeu est « un système qui prétend éliminer du beau et de l'art nos émotions les plus intimes et les plus profondes ». Cette accusation repose sur une méprise naturelle, mais dès longtemps dénoncée. Que toutes les émotions puissent concourir au plaisir esthétique, c'est un fait que nulle théorie n'oserait nier. Mais c'est un fait aussi qu'à toutes les émotions une même transformation s'impose, et qu'elles ne deviennent esthétiques qu'en devenant désintéressées. Cela ne veut point dire qu'elles doivent se détacher de l'organisme — car alors elles cesseraient d'exister : — ni passer à l'état de purs épiphénomènes, sans influence sur le mouvement vital. Mais elles doivent pour un temps fixer l'esprit, le satisfaire, le distraire de tout but prochain. Elles n'entraînent aucun acte immédiat : et pourtant ne cessent point d'être des forces et des causes, puisque, de façon indirecte, elles préparent les actes futurs en modifiant l'être effectif. Proclamer que l'art est un jeu, ce n'est donc point le taxer de futilité ou le mettre à part de la vie : c'est le situer dans la vie à la place qui lui convient. Faut-il répéter le mot de Schiller : « L'homme n'est complet que là où il joue » ?

L. Dugas : **Psychologie du Rire** (Alcan, in-18 de 178 pp., 2 fr. 50). — M. Bergson avait proposé l'an dernier une nouvelle explication du Rire. Le dessein de M. Dugas est plus modeste. Il utilise, à titre de documents, les diverses théories, dont chacune renferme une part de vérité. Il les corrige, les complète les unes par les autres, et les unit enfin sous une même idée, qui me paraît fort juste. Il faut poser d'abord qu'entre le rire, phénomène physiologique, et le comique, phénomène de conscience, le rapport nécessairement demeure obscur ; on ne peut qu'inventer des variantes à la thèse de Spencer : que le rire est « la mise en liberté d'un excès de force nerveuse », se rapproche en cela du rictus et se distingue du sourire. Par analogie du moral au physique, le comique doit consister en une sorte de *détente* psychologique. Les occasions en seront multiples ; on a tour à tour signalé : la contradiction évidente ou l'imprévu des idées, — le contraste entre une attente sérieuse et le fait insignifiant qui la suit, — le sentiment de notre supériorité sur autrui — enfin la sympathie et l'antipathie qui, sans créer le comique, contribuent à le renforcer. M. Dugas subordonne toutes ces conditions variables à la seule cause constante : Le rire est un mode du jeu. « Il est la manifestation et l'épanouissement de la santé du rieur, en prenant le mot santé dans le sens le plus large... Il atteste la résistance victorieuse qu'une constitution émotionnelle quelconque oppose à tout ce qui lui répugne ou la heurte... Il n'est point une *émotion*, mais un certain *ton émotif*, plus ordinairement produit par la surprise, par la perception d'une contradiction... Il exprime la joie d'échapper aux autres et à soi-même, de faire trêve aux pensées sérieuses, de *se divertir*. » Une conséquence importante s'ensuit : « Il y aura autant de formes du rire que de personnalités différentes — et je dirais volontiers *autant de rires que de*

santés. « Le rire est l'expression de l'individualité. » Je crois qu'en effet M. Bergson avait tort de voir, dans le rire surtout, un phénomène social. Il est vrai qu'on rit rarement seul, et que, par la conversation et le théâtre, ce rire est comme *dépersonnalisé*. Mais chaque caractère et chaque talent original comporte un rire particulier.

MICHEL ARNAULD

JEAN LORRAIN : **Le Vice errant** (Ollendorff, in-18 de 366 pp., 3 fr. 50). — « ...A la férocité des honnêtes gens et à l'honnêteté des parvenus... à tous ceux à qui la prostitution et la morale font des rentes... aux détracteurs farouches des vices dont ils ont vécu... je dédie ces pages de tristesse et de luxure, la grande luxure dont ils ignorent la détresse affreuse et l'incurable ennui... chronique navrante d'une effroyable usure d'âme... » L'auteur formule ainsi l'argument d'une œuvre somptueuse et désolée, de même caractère que son *M. de Phocas*, mais non de même esprit, et supérieure en cela. *M. de Phocas* plus exclusivement artiste, plus imagé et imaginé, plus chatoyant, plus désintéressé. Celui-ci, le gémissement de découragement, de lassitude, d'écœurement et de désespoir d'une humanité exténuée de décrépitude et de civilisation. Rien d'uniforme, de promptement rassasiant, d'ordinaire, comme la peinture du « vice », sinon lui. Car notre esprit dès son premier bond se heurte à l'incandescente limite des sensations, tandis que le corps se traîne, et scorpion enfermé dans le rétrécissant cercle de braises, ne peut que retourner et retourner, délivré par la seule mort : — « A travers les déserts, courez comme des loups — crie aux *Femmes damnées* Baudelaire. — Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage — Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs... — Faites votre destin, âmes désordonnées, — Et fuyez l'infini que vous portez en vous. » Mais l'intérêt du livre ici se renouvelle et s'accélère avec une sorte de vertige, parce qu'il porte sur la tragédie éternelle de ce corps misérable, et que son ressort est la souveraine pitié.

JULES CLARETIE : **Profils de Théâtre** (Gaultier-Magnier, in-18 de 364 pp., 4 fr. — Réunion d'alertes, sémillants articles, émus ou souriants à fleur de peau, juste selon qu'il convient —, et la pointe de philosophie, un rien mélancolique attendue —, pour peindre « tout ce qu'il y a de fugitif, de passager, de décevant dans la vie de théâtre » : « Quelques lignes dans les volumes de Janin et Gautier, quelques remerciements durables dans les préfaces de Victor Hugo, quelques traditions dans les coulisses, voilà tout ce qui restera d'un homme qui a fait palpiter son temps (Frédéric Lemaître). » Mais, comment Claretie qui sait tout, ose-t-il écrire : « le SONNET des *Petites Vieilles* » ? Un académicien peut, doit, ne pas avoir lu Baudelaire, mais un journaliste est tenu d'être informé : on a des secrétaires, que diable !

FRANCISQUE SARCEY : **Quarante ans de Théâtre**, 7e et 8e vol. (Bibliothèque des Annales, in-18 de 430 pp. et 440 pp., 3 fr. 50). — Bon qu'il

préfère (1) *Trois femmes pour un mari* ou *Boubouroche* aux « tranches de vie » naturalistes dont il montre la vérité toute de décor et le convenu, au lyrisme de brocante de Cyrano, au prêche syllogisto-paralogistique de Dumas fils, ou l'autre prêche, son bâtard, le nommé drame social. Un bon vaudeville vaut infiniment mieux que n'importe quoi de mauvais : que tout cela, dont il est la synthèse parodique, avec la morgue en moins, une fantaisie mathématicienne en plus, belle jusqu'à la clounerie : coup de pied du cloune, qui en bondit aux étoiles : c'est l'un des pôles. L'autre pôle, Ariel qui des étoiles vers nous descend, évoqué par les symbolistes, il ne l'a pas voulu comprendre, de commun avec *toute* la « grande critique » ; il en porte sa part d'équitable châtiment, et Gourmont, rappelant *la Révolte*, peut écrire : « Déjà en ces temps on cherchait à ridiculiser du nom de jeunes les écrivains qui déplaisaient aux chroniqueurs séniles de naissance, dont le public savoure avec jubilation la bave et le rire... Stylé par les éternels Wolff, Sarcey, Tarbé, Fournier, Siraudin, le public hurla et la pièce tomba... malgré les protestations publiques de quelques-uns qui se nomment, pour l'éternité : Richard Wagner, Th. de Banville, Théophile Gautier, Leconte de Lisle. N'est-ce point là une curieuse page d'histoire littéraire ? Supposons l'œuvre perdue, notre jugement n'en serait pas moins sûr, aujourd'hui comme dans un millier d'années : nous n'aurions qu'à choisir entre les deux phalanges, entre Richard Wagner et Sarcey, entre Leconte de Lisle et Albert Wolff. Quelle drôlerie et quelle ironie ! La singulière bataille qui arme Lohengrin contre un porc-épic, et Agamemnon contre une grenouille ! » Mais Sarcey, lui, ne songeait pas à « éteindre les aurores » ; il fut de bonne foi. Ce lui sera compté, à lui seul.

Laurent Tailhade : **Discours civiques** (Stock, in-18 de 332 pp., portrait par Vallotton, 3 fr. 50). — Le citoyen se dégage qui sous l'anarchiste perçait, et que revêt pour son illusion un socialisme tout contingent. Citoyen, c'est-à-dire à l'athénienne, à la romaine : eupatride ou patricien, aristocrate, comme presque tout anarchiste vrai. Son exécration du bourgeois est exécration d'artiste et de gentilhomme : d'homme né, qui abomine tout ce qui est bas et laid. Et dont le don d'harmonie veut les choses et les gens à leurs places. D'où le besoin d'ordre, le culte de Loi, propre à tout Latin, et raison de cette aristocratie, de cet anarchisme qui n'en est que le moyen. Cela semble contradictoire avec le socialisme, et celui-ci reste en effet un expédient de guerre, à son insu peut-être. Il hait d'autre part trop le christianisme, religion des faibles, pour acquiescer réellement à un cléricalisme autre qui exagère en cela celui-ci avec en moins une beauté, vestige payen. C'est en payen qu'il le hait, et son athéisme qui ne se peut retenir de perpétuellement évoquer les dieux d'Hellas est rien que paganisme. Mais le paganisme lui-même était athéisme, c'est-à-dire extension à

(1) Sur Sarcey : *La revue blanche*, 1er octobre 1901, 15 mars 1902, Notules bibliogr

l'univers de l'ordonnance de la Cité, de la beauté, l'harmonie impitoyable, l'aristocratie : l'exaltation du citoyen, de l'homme viril et beau.

N.-M. Bernardin : **La Comédie italienne en France et le théâtre de la foire** (Éditions de la Revue Bleue, in-18 de 240 pp., ill., 3 fr. 50). — Appelées par Catherine de Médicis, en allées, rappelées par Mazarin, installées sous Louis XIV, chassées en 1697, réinstallées par le Régent, s'éteignant sous Louis XVI, les troupes italiennes, parallèlement aux Théâtres de la foire qui les absorbent, renouent avec la tradition lyrico-comique du moyen âge, contre la solennité de la Comédie-Française et l'Opéra. Italiens et forains, servis par des auteurs tels que Mongin, Gherardi, Palaprat, Régnard, Dufresny, Nolant de Fatouville, Lesage, Marivaux, Piron, Panard, Favart, Sedaine : de la parade turlupine ils s'épanouissent en tous les genres modernes, satire de mœurs, pièce à thèse, parodies, marionnettes, opéra ballet, opérette, revue de fin d'année, vaudeville, comédie fiabesque, féerie, pantomime, opéra-comique finalement. C'est le réel théâtre français avec sa verve, sa caustique, son à-propos, sa désinvolte, ses raffinements et sa crapule. L'auteur, trop chronologue et anecdotier, trop avare d'extraits des pièces, d'ailleurs ramasse et déploie de façon plaisante, sous quoi l'effort du plus méritoire remuement de textes, cette énorme et si intéressante matière, si productive à connaître, si peu connue.

Augustin Filon : **La Caricature en Angleterre** (Hachette, in-18 de 282 pp., 8 photogr., 3.50). La Caricature moderne diffère du grotesque : lui n'a de but que l'art : elle, elle plaide. Nécessairement démocrate, elle pousse aux Anglais avec la révolution de 1688. Le pesant, brutal, despotique, féroce, funèbre Hogarth, qui doit à Callot, réaliste et parabolifiant, sans invention et bardé d'intentions, lui impose (vers 1725) le ton d'une tragi-comédie de caractères qui soit un prêche. Vers 1780, Rowlandson, très artiste et venant du XVIIIe français (St-Aubin...), la dirige vers la peinture légère et satirique des mœurs : et Gillray plus peuple et trivial, vers la polémique, la politique : puis Saxers, Bunbury, Woodward; et l'excessif Seymour. Fantaisiste et imaginative (enfin !) avec l'inépuisable Cruikshank. Elle était encore estampe originale et de prix élevé : œuvre d'art, ou grossièrement populaire. Le XIXe siècle la discrédite, la veut sérieuse, décente, pointilleusement photographe, et sans fantaisie, A bon marché : d'où hâtive, et hâtivement reproduite par des manouvriers. Dickens transportant l'observation humoriste dans la littérature, elle s'inféode au livre, devient vignette, et le caricaturiste Thackeray, découragé, rédige *le Livre des Snobs* que cent ans avant il eût dessiné. Elle s'humilie encore, se fait servante du journalisme populaire : John Leech et le *Punch*; gardant pourtant ses vertus anglaises : l'outrance et la franchise. Le souci esthétique, elle ne l'eut jamais ; désire valoir non par soi mais par le motif. L'Anglais est trop caricatural pour sentir la caricature ; il n'a point le sens du ridicule. Il posséda un seul carica-

turiste : le divin Shakespeare, et il était Normand. Pour l'auteur, il perdit de n'étudier point l'Essence du Rire, de Baudelaire dans ses *Curiosités esthétiques.*

FAGUS

PRINCE HENRI D'ORLÉANS : **L'âme du Voyageur.** Avant propos, par Eugène Dufeuille : éloge funèbre d'incroyable pauvreté (Pourquoi n'a-t-on pas requis au moins M. Paul Bourget ?) (Calmann Lévy, in-18 de XXIV-458 pp., 3 fr. 50.) — Le prince Henri-Ph. d'Orléans fut incontestablement un voyageur, même une âme de voyages : âme ni supérieure, ni médiocre, d'honorable moyenne intellectuelle, susceptible d'émotions de qualité banale mais intenses et d'un certain sentiment panthéiste de la nature que son tempérament trop grossier n'affina point jusqu'à l'art : les descriptions de cet homme qui a tant voyagé aux « berceaux de l'humanité » sont de la plus indigente pâleur, jamais émues d'une sensation vive, d'un tremblement frais d'âme retrouvant la naïve sensibilité des premières races ; elles sont aussi discoordonnées, sans le lien d'aucune idée ni émotion d'ensemble, et les paysages n'ont pas d'harmonie, faits de taches qui ne se disposent suivant aucune de ces lignes idéales perpétuant dans le moindre paysage les premières arabesques de la matière. Henri d'Orléans a ici l'amabilité de la jeunesse, mais c'est bien le descendant du Roi Bourgeois, seulement devenu colonial par une opposition qui marque bien l'évolution de la bourgeoisie. Le seul frisson psychique que nous donne par ce livre sa personnalité, vient de considérer la destinée de ce prétendant qu'un impérieux instinct poussa à se reconstituer, dans l'illusion d'une errance en des pays merveilleux, une sorte de principauté de voyages et une carrière de campagnes. Notons que la joie du Voyage n'est pour lui que dans le mouvement, l'endurance aux intempéries et le courage décis ; elle n'est nullement dans le grand trouble philosophique de sentir sa personnalité se distendre et se soumettre à la diversité de la Nature, dans la large émotion humaine de retrouver par étapes et de réintégrer en soi les différents états d'âme de l'espèce que le temps et l'espace échelonnèrent sur le globe.

La partie économique du livre — auquel les cartes font trop défaut — montre dans le prince un esprit colonial actif, pratique, patient et avisé, et une assez remarquable intelligence commerciale.

HENRI MAGER : **Le Monde Polynésien** (Schleicher, in-18 de 245 pp., 32 fig. et 8 cartes, 2 fr.). — M. H. Mager, en qui on doit estimer un homme qui s'est beaucoup déplacé sur la carte, conclut ce livre de vulgarisation par une vivante comparaison entre la colonisation anglaise, l'allemande et la française dans le Pacifique. En outre des statistiques commerciales, ceci renseigne de façon suffisante et pittoresque sur la colonisation des Français : « Le rapporteur de la commission du budget en 1897, M. J. Siegfried, voulant, en 1896, joindre une carte à son rapport, pria le service géographique du ministere des Colonies d'en

dresser une ; la carte qui fut ensuite remise au rapporteur, et qui a été insérée dans son travail, indique comme françaises Monahiki (Humphrey) et Rakahanga (ou Reirson) ; il y avait sept ans, en 1896, que ces îles nous avaient été soufflées par les Anglais, comme Flint et Caroline! » M. Mager déplore la perte des îles de Cook dont les habitants se plaignent encore que la France ait trahi leurs espérances et enregistre le vœu tahitien d'une représentation en la métropole. Nulle réalisation ne semble plus souhaitable, si l'on songe que l'impéritie des bureaux laissa perdre un domaine égal à celui que la France occupe aujourd'hui et sur lequel elle avait des droits à peine discutables, et que seul un député, les portant devant la tribune législative, peut défendre les intérêts des populations indigènes. Et nul certes ne mérita plus que M. Mager de devoir être le premier député de la Polynésie.

Marius-Ary Leblond

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Romans et Nouvelles :

Frédéric Boutet : *L'Homme Sauvage et Julius Pingouin*: Félix Juven, in-18 de 295 pp., 3 fr. 50.

Maurice Trubert : *La Mendiante Turque* (*le Gouffre*, *A travers le monde*, *Poèmes d'automne*) ; H. Oudin, in-12 de 252 pp.

Léon Tolstoï : *Œuvres complètes*, traduction J.-W. Bienstock (Tome III : *les Cosaques*, *l'Incursion*, *la Coupe en forêt*) ; P.-V. Stock; in-18 de 447 pp., 3 fr. 50.

L. Minart : *le Président Chabre;* Félix Juven, in-18 de 154 pp., 2 francs.

Poèmes :

F.-T. Marinetti : *La Conquète des Étoiles;* Éditions de la Plume, in-12 de 191 pp., 3 fr. 50.

Albert Erlande : *Hélène;* Société de Mercure de France, in-18 de 46 pp., 2 francs.

Poèmes arméniens anciens et modernes, traduits par A. Tchobanian et précédés d'une étude de Gabriel Mourey sur la Poésie et l'Art arméniens; A. Charles, in-18 de 105 pp., 2 francs.

Pouchkine : *Eugène Oniéguine*, roman en vers traduit en vers français, par Gaston Pérot, avec une préface d'Emile Haumant; J. Tallandier, in-18 de 200 pp., 3 fr. 50.

Gautron du Coudray : *Pochades Morvandelles;* Louis Ceyrolle, in-8° carré de 42 pp., 1 fr. 50.

Théâtre :

Gaston E. Broche : *Horatio Spark*, drame d'histoire contemporaine, en cinq actes et en prose; Société française d'imprimerie et de librairie, in-18 de 127 pp., 2 francs.

États, Sociétés, Gouvernements :

Léon Duguit : *L'État, les Gouvernants et les Agents*; Albert Fontemoing, in-8° de 774 pp.

Jean Deck : *Pour la Finlande;* Cahiers de la Quinzaine, in-12 de 196 pp., 3 fr. 50.

Guerre-Militarisme ; Bibliothèque documentaire des Temps Nouveaux, in-4° de 406 pp., 3 fr. 50.

Henri-Charles Lea : *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*, ouvrage traduit sur l'exemplaire revu et corrigé de l'auteur, par Salomon Reinach (Tome III : *Domaines particuliers de l'activité inquisitoriale*); Société nouvelle de librairie et d'édition, in-18 de 889 pp., 3 fr. 50.

Gustave Michaut : *La Comtesse de Bonneval*, lettres du XVIIIe siècle; Alb. Fontemoing, in-16 écu de 100 pp., 2 francs.

H. de Lacombe : *Les Débats de la Commission de 1849 (Discussion parlementaire et loi de 1850 sur l'Enseignement)*, nouvelle édition; ancien maison Ch. Douniol (P. Tequi), in-18 de 341 pp., 2 francs.

G. Fabius de Champville : *La France agricole, industrielle et commerciale*; F. de Launay, in-18 de 74 pp., 1 fr. 25.

Léon Tolstoï : *Lettres* (II : *Sur l'Éducation et l'Enseignement. Lettres diverses et Fragments du journal l'Art et la Critique*), traduction J.-W. Bienstock et P. Birukov; P.-V. Stock, in-18 de 102 pp., 1 franc.

Maurice Faure : *Pour l'Université républicaine, Discours et opinions 1899-1901* : Édouard Cornély, in-18 de XVI-183 pp., 2 francs.

G. Dorys : *La Femme turque;* Plon Nourrit, in-18 de 295 pp., 3 fr. 50.

Biographie et Critique :

Eugène Grelé : *Jules Barbey d'Aurevilly, sa vie et son œuvre, d'après sa correspondance inédite et autres documents nouveaux*, — *la Vie* (préface de Jules Levallois) : Caen, L. Jouan, gr. in-8° de 400 pp., 7 fr. 50.

J.-K. Huysmans : *L'Art moderne*, nouvelle édition; P.-V. Stock, in-18 de 350 pp., 3 fr. 50.

Littératures étrangères :

Giovani Saragat (Toga-Rasa) : *La Giustizia che diverte*; Torino-Roma, Casa editrice nazionale (Roux e Viarengo), in-18 de 210 pp., 2 fr. 50.

Gian Pietro Lucini : *La Prima Ora della Academia* : Milano-Napoli-Palermo, Remo Sandron, in-8° de 361 pp., 3 francs.

Manuel Ugarte : *Crónicas del Bulevar* (prólogo de Ruben Dario); Garnier hermanos, in-18 de 320 pp., 3 francs.

Edoardo Calandra : *La Falce*; Torino-Roma, Roux e Viarengo in-18 de 270 pp., 2 fr. 50.

Le Gérant : P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd de La Chapelle. 15161

Émile Zola

Qu'une vie pleine et multiple et féconde à la fin se ramasse et semble tenir toute en un acte suprême et décisif ; que cette simplification d'une gloire s'accomplisse d'elle-même, avant l'histoire ou la légende, dans l'esprit des contemporains, — c'est une aventure dont il n'y a point d'exemple, hors celui du grand Zola. Cet homme était devenu pour nous, simplement, le champion de la Justice. Quand la mort absurde qui trop tôt l'enlevait nous donna le besoin d'aviver son image, nous relûmes tous la lettre *J'accuse* avant de rouvrir *l'Œuvre* ou *Germinal.* Si nous songeons à sa statue, nous n'imaginons point du tout un Zola de pierre ou de bronze assis devant un livre commencé ; mais bien un Zola debout, le front dressé, la main tendue en un beau geste de défi. Heureusement le silence coûte peu, quand les mots nécessaires ont été dits. En se conformant à la justice, « qui ordonne de louer ce qui est louable », Anatole France a libéré notre conscience avec la sienne. Et les honneurs qui convenaient étant rendus à la bonté de Zola comme à son courage civique, je ne veux ni ne dois considérer ici que sa carrière d'écrivain.

On peut la célébrer dignement, sans oublier pour cela les doutes et les protestations que soulevèrent à leur heure *Nana*, *Pot-Bouille* et *la Terre*, et c'est un jeu trop facile que d'opposer, aux réprobations de naguère, les admirations d'aujourd'hui. Au temps où le naturalisme, non content d'avoir sa place au soleil, menaçait d'étouffer sous son ombre, et ce qui restait du romantisme, et le roman psychologique, et le symbolisme naissant, les violences de l'attaque expliquaient, justifiaient celles de la défense. Mais les adversaires de Zola, ceux qui, de son talent, voyaient surtout les tares, n'y pouvaient cependant méconnaître une force authentique et neuve. Aujourd'hui son œuvre n'est plus présentée comme un modèle de vérité que devraient suivre tous les artistes à venir. Elle se dresse, isolée et superbe ; l'hommage que nous lui rendons, nous ne le dérobons à personne. Cette œuvre s'est d'ailleurs agrandie, élargie. On l'a crue incohérente et brutale ; elle se révèle harmonieuse. La coupole, bien qu'inachevée, transfigure le monument. Il y a vingt ans, sans invraisemblance, on reprochait à Zola de ravaler avec plaisir

l'homme au niveau de la bête : « Comme il manque de goût et d'esprit, M. Zola manque de sens moral », disait tout uniment M. Brunetière. « Jamais, — reprenait un autre critique, — jamais homme n'avait fait un pareil effort pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout tout ce qui est bon et tout ce qui est bien. » Après *les Trois Villes*, après *les Quatre Évangiles*, le même critique a le droit de déclarer aujourd'hui, sans que sa sincérité soit suspecte : « Zola était bon. Il avait la candeur et la simplicité des grandes âmes. Il était profondément moral. Son pessimisme apparent, une sombre humeur répandue sur plus d'une de ses pages, cachent mal un scepticisme réel, une foi obstinée au progrès de l'intelligence et de la justice... Il combattit le mal social partout où il le rencontra. Telles furent ses haines. Dans ses derniers livres, il montra tout entier son amour fervent de l'humanité. » Ainsi parle Anatole France ; et nous ne saurions trouver mieux.

Il plairait sans doute à Zola qu'on employât, pour définir son talent, une expression chère à son maître Taine. Disons donc que la volonté fut sa faculté maîtresse. Ce ne ne sera point nier en lui la part des dons naturels. Il croyait que l'art est « la nature, vue à travers un tempérament » ; son tempérament, à lui, était d'une puissance singulière. Les études du docteur Toulouse nous renseignent sur l'acuité de ses sens. Si l'ouïe était en lui moins subtile que l'odorat, ses yeux, agiles et prompts à saisir un spectacle, ne se lassaient point d'en parcourir les détails, puis de les recomposer en une vision riche et précise. Ces perceptions fortes laissaient après elles des images non moins fortes et conformes à leur objet, l'émotion n'agissant sur elles que pour en épaissir la teinte et pour en grossir les contours. Poussée à ce degré, l'imagination concrète réfrène l'imagination émotive, met obstacle à l'abstraction, mais donne à l'écrivain un sûr empire sur tout ce qui se voit, sur tout ce qui se touche. Enfin, sans être « un maître de la langue », sans posséder, comme Hugo, le don de création verbale, Zola trouvait en sa mémoire un mot pour nommer chaque chose. Il disposait ainsi de matériaux peu ductiles, mais solides, tels qu'il les fallait pour une œuvre énorme. Et si l'on veut expliquer que cette œuvre énorme soit une œuvre grande, c'est à sa volonté que l'on doit revenir. Le docteur Toulouse a raison d'insister sur ce trait spécial à Zola : son pouvoir d'attention exclusive et systématique. Zola ne *voit* que ce qu'il *regarde*, et ne regarde que ce qu'il sait d'avance convenir à son dessein. Cette forme d'attention est celle du savant ; je ne puis accorder à M. Toulouse qu'elle doive être celle des artistes futurs. Il semble

bien qu'elle exclue les trouvailles d'esprit, d'ironie et d'humour, la divination des analogies, et le hasard heureux des intuitions. Mais elle permet mieux qu'aucune autre l'exécution d'un vaste ensemble. Et seule une conception d'ensemble était capable de fouetter l'ambition de Zola, d'exaspérer son noble et formidable orgueil. La pesanteur de la tâche l'excitait, au lieu de le décourager. Chose rare, il aimait le travail pour lui-même, il aimait souffrir et peiner. Il n'enfantait pas dans la joie ; il a décrit avec force l'angoisse de la création. Mais étant né pour cette angoisse, il s'en faisait une ivresse ; et pour goûter ce sentiment de vie que l'homme préfère à tout plaisir, il lui fallait soulever une montagne, en être presque écrasé, s'en délivrer lentement par un patient et rude effort.

Quand Balzac forma le plan de *la Comédie humaine*, il se contenta de relier les sujets qui tour à tour, chacun pour soi, l'avaient conquis. Tout autre est le cas de Zola. Dès ses débuts, il sait sa force, et la richesse de l'univers ; il cherche un programme, un cadre où tienne l'univers tout entier. Voyez dans *l'Œuvre*, le romancier Sandoz, portrait certain de l'auteur : « D'abord épris des besognes géantes, il avait eu le projet d'une genèse de l'univers, en trois phases : la création, rétablie d'après la science ; l'histoire de l'humanité, arrivant à son heure jouer son rôle, dans la chaîne des êtres ; l'avenir, les êtres se succédant toujours, achevant de créer le monde, par le travail sans fin de la vie. Mais il s'était refroidi devant les hypothèses trop hasardeuses de cette troisième phase ; et il cherchait un cadre plus resserré, plus humain, où il ferait tenir pourtant sa vaste ambition. » Or bientôt il trouve ce qu'il demandait : « Oh ! pas grand'chose, un petit coin seulement, ce qui suffit pour une vie humaine... Je vais prendre une famille, et j'en étudierai les membres un à un, d'où ils viennent, où ils vont, comment ils réagissent les uns sur les autres ; enfin, une humanité, la façon dont l'humanité pousse et se comporte. D'autre part, je mettrai mes bonshommes dans une période historique déterminée, ce qui me donnera le milieu et les circonstances, un morceau d'histoire. » Et c'est le plan même des *Rougon-Macquart*, « histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire ». L'entreprise ne le cède pas en ampleur à celle même de Spencer.

Dès lors, esclave de son plan et forçat de son travail, écrivant chaque matin ses quatre pages qu'il livre à l'imprimeur sans les avoir relues, Zola suit de livre en livre les destins des Rougon, des Lantier, des Mouret, échafaude les vingt volumes qui vont de *la Fortune des Rougon* au *Docteur Pascal*. Pareil à la mer

déplaçant ses rives, au fleuve haussant son lit, à l'eau délitant les roches, il travaille toujours et dans le même sens, à la façon d'un élément. Du point où il s'est placé, la vie n'offre plus de surprises, l'homme n'est pas une énigme, l'individu compte peu. Il tient la formule, le drame est tracé, les acteurs ne naissent que pour le remplir. Chaque œuvre nouvelle est pour lui l'occasion d'observer un nouveau milieu, des êtres nouveaux. Mais qu'on ne se laisse point prendre à cette apparence d'empirisme : c'est *a priori* qu'il compose, c'est selon ses idées qu'il observe; son cerveau dirige et contraint ses yeux. De plus en plus son grand dessein l'obsède; rien ne l'en peut détourner. Il ne voit plus que des effets de masse. On a remarqué que sa phrase, qui d'abord était parfois ingénieuse et tourmentée, devient à partir de *Nana*, toujours plus simple et plus large : la description tourne à la notation, l'œuvre est construite plutôt qu'exécutée. Mais le style rudimentaire et monotone, qui de moins en moins épouse la forme diverse des choses, en marque par là d'autant mieux la convergence et l'unité. Un grand courant de panthéisme emporte tout ; et le réalisme expérimental peu à peu se transfigure en lyrisme, en épopée.

Mais ce qui de Zola fit un poète, ce n'est point tant son éducation romantique que sa métaphysique infuse. Comme Nietzsche, à sa manière, il *dit oui* à toutes choses, il adore la vie : il n'en craint pas les aspects les plus laids, les plus obscurs, les plus ignobles. Et parce qu'il les montre, on le nomme pessimiste, comme on a nommé pessimiste ce Byron qui s'écriait : « Donnez-moi le plaisir avec la peine : et de nouveau je veux vivre, je veux aimer. » Il me faut bien citer encore une profession de foi de Sandoz : « Ah! que ce serait beau, si l'on donnait son existence entière à une œuvre, où l'on tâcherait de mettre les choses, les bêtes, les hommes, toute l'arche immense! Et pas dans l'ordre des manuels de philosophie, selon la hiérarchie imbécile dont notre orgueil se berce; mais en pleine coulée de la vie universelle, un monde où nous ne serions qu'un accident, où le chien qui passe, et jusqu'à la pierre des chemins, nous compléteraient, nous expliqueraient, enfin le grand tout, sans haut ni bas, ni sale ni propre, tel qu'il fonctionne... « Est-ce bête, — s'exclame-t-il plus loin, — est-ce bête, une âme à chacun de nous, quand il y a cette grande âme! »

De donner une âme à chacun de nous, — et ne fût-ce qu'une âme provisoire et fragile, mais distincte de toute autre, et complexe et nuancée, — c'est ce dont Zola s'est le moins soucié ; son désir, tout au contraire, était d'assimiler les faits de conscience

à ceux du monde matériel : « Hein? étudier l'homme tel qu'il est, non plus leur pantin métaphysique, mais l'homme physiologique, déterminé par le milieu, agissant sous le jeu de tous ses organes. N'est-ce pas une farce, que cette étude continue et exclusive de la fonction du cerveau, sous prétexte que le cerveau est l'organe noble? La pensée, la pensée, eh ! tonnerre de Dieu! la pensée est le produit du corps entier. Faites donc penser un cerveau tout seul, voyez donc ce que devient la noblesse du cerveau quand le ventre est malade!... Qui dit psychologue dit traître à la vérité. D'ailleurs, physiologie, psychologie, cela ne signifie rien : l'une a pénétré l'autre, toutes deux ne sont qu'une aujourd'hui, le mécanisme de l'homme aboutissant à la somme totale de ses fonctions. » Voilà par où Zola risquait de s'égarer: Encore qu'il connût en son propre exemple l'importance de l'individualité, par crainte de tomber aux rêveries spiritualistes, de rompre la chaîne du déterminisme, d'isoler l'homme dans la nature, il était tenté de réduire l'homme à l'animal et de regarder comme illusoires toute idée, tout sentiment où l'influence du ventre ne se découvre point. Pour un peu, son esprit avide de science, mais — on peut le dire, puisque ce fut sa force,— ignorant de toute culture, allait nier toutes les valeurs supérieures et ne plus voir, dans le mouvement de l'humanité, qu'un grouillement de bas instincts.

Or, c'est ici tout justement qu'il se relève, et je veux montrer pour sa gloire par quelle voie il fut conduit à restaurer les dieux qu'il avait renversés. Il faut, pour le bien comprendre, évoquer le souvenir d'Auguste Comte. Comte aussi, par horreur de la métaphysique, a nié la psychologie, l'a réduite à n'être rien de plus qu'un dernier chapitre de physiologie. Il a refusé de mettre l'homme à part des êtres, il l'a soumis tout entier aux exigences de la Science positive. Mais en même temps, il proclamait que la Science même n'existe que par l'homme, et pour l'homme. Et suivant le cours de l'histoire, étudiant les rapports des hommes entre eux, il était forcé de regarder la société comme un monde surorganique, régi par des lois spéciales ; il devait enfin, se faisant politique et moraliste, poser l'ordre pour base, pour moyen l'altruisme, et le progrès pour fin. Il n'en fut pas autrement de Zola. Son Histoire d'une Famille commença par être surtout *naturelle*, — c'est-à-dire physiologique ; puis, peu à peu, sans qu'il en prît nettement conscience, elle devint surtout *sociale;* et c'est une conception sociale qui fait l'unité des *Trois Villes*. Une vue confuse, mais large, de la réalité, jointe à son besoin d'ordre et de synthèse, fit saisir à Zola ce

lien de dépendance mutuelle, qui, sitôt qu'il apparaît bienfaisant et désirable, s'appelle solidarité. Par là son œuvre complète et, l'on peut dire, illustre celle de Comte; elle perd son caractère rétrograde et grossier, pour répondre aux aspirations, aux pressentiments d'un art nouveau. Le *Vorwaerts* loue avec raison Zola d'avoir élaboré *une conception moderne* de la vie, et répandu les idées socialistes; qu'on lise « sociales » au lieu de « socialistes », l'éloge n'en sera que plus beau.

Sans doute, la pensée sociale de Zola reste simpliste; elle est moins ferme, moins précise, moins élevée que celle des Rosny; mais à se tenir plus près de terre, elle gagne une beauté plus directe et sensible, une plus sûre puissance de diffusion. Je disais naguère, à propos de *Travail* : « L'art de Zola n'a point changé : l'évolution morale de l'auteur n'en a pas brisé les cadres, parce qu'elle s'est faite sans brusquerie, sans nulle intervention de motifs métaphysiques. Zola reste déterministe; mais son déterminisme s'est assoupli. Il accepte les lois naturelles, mais il accorde que la pensée humaine est capable de les diriger. Il ne cesse pas de croire à l'hérédité; mais il croit toujours davantage à l'éducation libératrice. Au contact de l'immense désir populaire, sa soif de vie, transfigurée en amour de la justice, le force d'élargir sa notion du réel, au point d'y faire entrer le mieux, le possible, le futur... » J'ajoute que ce progrès n'était point terminé. Depuis longtemps déjà, Zola glorifiait le travail des mains, et la science, travail du cerveau, dont il semblait d'ailleurs attendre une action presque matérielle ; il glorifiait encore la belle santé physique, l'amour, qui rapproche les corps et les multiplie, la généreuse fécondité. L'Affaire l'avait mis en face de la Justice, de cette réalité invisible, impalpable, impondérable, qui n'est pas une chose, qui n'est pas un mouvement, mais une idée, un rapport, une loi. Derrière tous les facteurs sociaux, il allait découvrir le plus caché, le plus formel, le plus abstrait : le Droit.

C'est ce qui nous faisait attendre impatiemment, après l'Évangile de Vérité, l'Évangile de Justice. Zola ne l'a pas écrit ; et de même que son dernier acte, sa dernière œuvre demeure inachevée. Du moins n'a-t-il pas, en mourant, senti, comme il le craignait, « l'affreux doute de la besogne faite ». Ne plaignons pas sa destinée. S'il s'était vu mourir, s'il avait pu jeter un dernier cri, c'eût été ce cri passionné qu'il prête à l'un de ses héros : « Ah ! une vie, une seconde vie, qui me la donnera, pour que le travail me la vole et pour que j'en meure encore! »

Michel Arnauld

Le Consolateur [1]

(FIN)

CHAPITRE IX *(Suite)*

DANIEL PERD UN AMI ET EN RETROUVE DIX

La veille du départ on vendit les vieux meubles de la maison. Lagarde à Paris n'avait qu'en faire; il louerait en garni, la vie de garçon le grisait par avance. Des affiches avaient été collées au mur; les meubles réunis dans les pièces de devant étaient sortis par la fenêtre et un à un mis aux enchères... Le notaire glapissait les chiffres sur le murmure de la foule amusée, accourue là comme à une partie de plaisir. Lagarde et Daniel erraient de salle en salle, le mobilier s'épuisait, autour d'eux la demeure se faisait nue : on vendait la chambre de la défunte, comme le reste. Le veuf eut un soupçon de remords ; au bout de ses cils, il laissa perler une larme, son compagnon pour la dernière fois, le consola : il voyait par morceaux vendre toute sa vie.

« Adjugé... »

Le marteau frappait. Enfin la demeure fut vide.

Le matin du départ, ils allèrent au cimetière, l'employé jugea décent de prononcer quelques vagues paroles au sujet de sa pauvre Hélène ; Daniel, dans un sanglot, promit de *lui* continuer ses visites dominicales, et de prendre soin du tombeau. La corne de la voiture publique jeta son cri nasillard de jars en colère pour appeler les voyageurs. On y courut. La séparation fut cruelle. Jamais Daniel Mellis ne se serait cru attaché à cet homme par d'aussi vivaces liens. Longtemps, la face ruisselante, aux côtés de sa mère émue qui s'efforçait de l'apaiser, il suivit le petit point noir posé

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 août, 1er et 15 septembre et 1er octobre 1902.

sur une impériale en fuite, qu'il savait être son ami. Et déjà l'employé dominant la campagne, le feutre luisant sur l'oreille, et la cravate à pois flottant, avait retrouvé sur ses lèvres le sourire d'espoir qui les recolorait.

Jusqu'à la dernière minute, Daniel avait espéré quelque catastrophe insensée qui rejetât le veuf consolé dans ses bras. Il se vit seul, et renonça à vivre. Lagarde était perdu ! Il l'eût bien suivi à Paris : mais il manquait trop de courage, même pour tenter le bonheur, — et Paris lui semblait un gouffre où l'employé s'allait noyer dans les plaisirs. Il ne quitterait pas la salle à manger ténébreuse et le jardin criard : doucement il y languirait, jusqu'à s'éteindre... Aussi bien, durant plusieurs jours, demeura-t-il sans parole, sans regard, comme sans pensée. A peine renouvelait-il l'air dans ses poumons d'une aspiration discrète ; à peine portait-il à sa bouche de quoi ne pas mourir de faim. Mme Mellis en ressentit de la tristesse ; elle lui représenta les délices de la nature où s'était baignée son enfance, le secoua, le supplia : il hochait la tête, impassible.

— Voyons, mon Daniel, ça n'est pas raisonnable. Tu te rendras malade... Remue... occupe-toi ! J'admets que tu regrettes un si bon ami que Lagarde... Mais il n'est pas unique au monde, tout de même... Un autre le remplacera vite...

Il s'entêtait à ne plus bouger, — puis bougea. L'idée bienfaisante germait, que sa mère au hasard des mots avait semée. En quête d'un nouveau Lagarde, Daniel sortit.

Il chercha peu aux Carrières. Soit défiance, soit mépris, les ouvriers le regardaient ou de travers ou trop en face. Le métayer, fort de sa science, l'assomma. Il se rabattit sur Argentières. — Il regretta de s'être tenu à l'écart des relations de petite ville : il saluait les fonctionnaires, était salué de fournisseurs obséquieux, — à fréquenter n'avait personne. Il compta sur une rencontre. Un beau matin, sans plus de crainte ni de honte, il reparut en pleine Grande-Rue et traversa d'un bout à l'autre bout le bourg. Depuis bientôt un an, il s'y était montré quatre fois et pas davantage. Ce fut donc un événement.

— Il ressuscite, songea chacun.

Le vannier, qui tressait l'osier devant sa porte, s'interrompit ; aux glaces de sa devanture, en longue blouse bise, l'épicier se dressa ; chez le tailleur, chants et bruits de ciseaux cessèrent : et le barbier, au fond de sa boutique ouverte, un moment tint en l'air son rasoir menaçant. Daniel se découvrit, s'inclina, sourit même. De la part de cet « ours », pareilles avances étonnaient. On répondit froidement ; il ne s'en blessa : pour une première sortie, il lui suffisait d'être remarqué, reconnu : — le reste viendrait à son heure.

On le revit le lendemain, puis le surlendemain, et toute une semaine. Ces braves gens s'habitueraient à lui. Il voulait les mettre à leur aise ; forcer leur sympathie ; les amener un jour à lui tendre la main d'eux-mêmes : car la timidité encore le retenait. D'avoir perçu sur son passage le plus banal :

— Bonjour, Monsieur,

il eut une pleine soirée de joie.

A répondre :

— Bonjour, Madame,

il s'était senti fondre d'émotion.

Sauf quoi, il trouva partout la même réserve ; déjà, nul n'était plus surpris de sa venue ; encore un jour et toute attention le quitterait.

Il résolut de s'imposer, coûte que coûte. Audacieux, il aborda le boulanger.

— Comment vont les affaires ?...

— Oh ! le blé est bien cher, cette année !

— Ah ?...

— Seulement on a élevé la taxe du pain... alors ça se balance... Il n'y a guère de risques dans le métier !

— Et... la santé ?...

— Bonne... très bonne...

La boulangère à son comptoir crevait de sang. Daniel jugea la conversation oiseuse et, déçu, prit congé.

Attendait-il des confidences ? dès la première phrase ? et du premier venu ?

Il persista, entreprit la fruitière, le marchand de charbon, le boulanger encore. Il sut du bourrelier qu'il souf-

frait d'un cor au pied gauche. Mais rien de plus, d'aucun. Au seuil du Café de la République, les rires des joueurs l'arrêtèrent... Trop d'enfants égayaient la place, le soir... Dans le piaillement des volailles, un matin de marché, tout son désespoir lui revint.

Il n'était pas de cette ville, non plus de ce pays. Boutiquiers, laboureurs, tous les habitants s'y valaient. Fou qui en voudrait tirer quelque chose! Ils disaient — eussent dit — ce qu'ils avaient à dire! S'ils ne confiaient rien, c'est qu'ils n'avaient strictement rien à confier! Vanité de ces politesses et de ces phrases, quand il rêvait l' « épanchement »!

Pourtant, il traversa Argentières encore, mais s'arrêta moins, sourit moins, bientôt sembla fuir. Autant que par espoir, il venait par bravade, pour mépriser, haïr le jour ses connaissances de la veille, et pour chaque fois se sentir plus différent et plus seul, et plus mort. — Une dernière tentative! il se l'était promis souvent; ce jeudi, il se le jura.

Des bocaux de la pharmacie aux lauriers roses du café, le père Bontemps arpentait la petite place, les blancs cheveux à la brise, les yeux clignés et les deux mains dans sa veste de serge noire. Daniel fut réchauffé d'une soudaine sympathie. Que n'avait-il plus tôt songé au vieux cordonnier, depuis un demi-siècle dévoué aux Mellis? le seul homme du bourg dont la poignée de main lui eût de tout temps été douce!

— Eh!... Monsieur Daniel?... en l'honneur de quel saint?... on ne vous voit jamais...

— Je sors si peu, père Bontemps...

— Je sais... Ça va toujours alors?... et la maman?

— Bien... je vous remercie... Et vous?

— Comme vous voyez! Soixante-dix ans... et toujours gai!

Daniel, rafraîchi, soupira :

— Ah!... — vous avez bien de la chance!

— Que voulez-vous?... C'est-y la peine de se faire de la bile... en ce bas monde?... Quand ça ne sert à rien...

— Sans doute... mais...

Il manqua pleurer: il cessait de reconnaître ce visage; il demanda peureusement.

— Et votre femme?...

— Ah? la patronne? Dame: elle n'a plus guère sa tête...

— Vraiment?...

— Ça prouve qu'elle était moins solide que la mienne. Mon tour viendra... Qui sait?... On est aussi heureux comme ça qu'autrement...

— Oh!...

— Faut croire... Elle rit tout le temps...

Daniel frissonna de toute sa peau; mais, philosophe, le cordonnier concluait:

— Monsieur Mellis, il n'y a qu'une manière de prendre la vie... comme elle est. Voilà plus de cinquante ans que je tape... à pousser des clous dans du cuir... et ça m'amuse encore...

Il sortait son oignon.

— Une heure! Je remonte. Adieu, jeune homme. A l'année prochaine. Ah! ah! ah!

Alerte, il décampait, dans un éclat de rire. Daniel resta devant les chaussures de l'étalage, à songer. — Ils ne se plaignaient pas! — ni la vieille en enfance! — ni le vieux en besogne jusqu'au dernier soupir! — il chantait? son refrain descendait de l'échope. — Au plus rapide, Daniel gagna le quai. Près du bateau-lavoir, le percepteur, en pêche, souleva son chapeau, s'avança... Il le fuit. Que lui voulait cet homme à mine rubiconde? Sa mine l'indignait. Il cria:

— Inutile, Monsieur, inutile.... Vous êtes heureux... comme les autres... ça se voit... Ils sont tous heureux!... tous!...

On le crut fou. N'importe. Rejeté du monde, il le bafouait dans une dernière colère, avant de s'enterrer — seul à plaindre, seul à gémir — sous sa solitaire détresse.

Il fut dans le jardin comme une pierre et dans la salle comme un meuble; on l'eût transporté d'ici là. Il prétendit n'être plus homme. Il vécut exclusivement d'habitudes, pire! de manies — de moins en moins de souvenirs. Ainsi il oublia sa haine, il ne détesta plus l'humanité, il l'ignora.

Un instinct de sauvagerie l'écartait de la grille et de la fenêtre, de partout où il pût apercevoir « quelqu'un »; les jours durèrent : un autre instinct l'y ramena. — L'accès se résolvait comme une fièvre : il s'en relevait amoindri, mais avide. Le caprice ennuyé de la convalescence le conduisit jusqu'à la route à petits pas, et désormais dans l'oubli de tous les Lagarde d'hier ou de demain, sous le buisson de chèvrefeuille de l'entrée, Daniel se plut à « voir passer le monde », ingénument.

D'abord, de bonne foi, il ne crut connaître personne à l'ordinaire défilé. Comme un enfant les eût appris, il retrouva le nom, la fonction, la marque de chaque passant familier. Tiens! le facteur rural, col rouge et blouse bleue, — dans son cabriolet, M. Grandjean, — le laitier et son tintamarre, — tel propriétaire, — telle paysanne, — l'huissier... Il en osa parler à table.

— Cet après-midi, disait-il, j'ai vu..., etc., etc.

Mme Mellis augura bien de ces paroles. Daniel rentrait dans l'existence, à son insu. Le silence des repas levé, on mangea mieux, et la route habita la salle, en attendant que s'y hasardât Daniel. Un jour de pluie, comme on sonnait, il devança Félicie à la porte, d'un bond, — *pour voir quelqu'un*. C'était un mendiant qui s'enfuit, la pièce donnée.

— Pourquoi se sauve-t-il?

Mais pourquoi serait-il resté? Mme Mellis sut l'histoire, sourit, — et cacha une tardive lettre de Lagarde que le facteur lui avait remise *pour lui*.

Un dimanche de mai tout rose — Daniel, qui s'attardait dans la douceur du soir, à son poste, près de la grille, fut secoué de sa torpeur par des éclats de voix tragiques. Ils sortaient manifestement de la vieille maison d'en face, qui faisait le coin du faubourg et de la ruelle aux Orties. Une famille d'ouvriers, nombreuse et pauvre, habitait là, la famille Bécot : Daniel se souvenait. Il avait vu rentrer le père d'un pas raide, sans plus s'en inquiéter que d'un autre, lorsque soudain les invectives l'édifièrent.

— Encore saoul!

La silhouette de la femme occupait la fenêtre, en ombre.

La chandelle dansait. Par saccades bougeait la porte, comme si l'on s'y fût cramponné, peur de choir.

— Saoul... moi ?

— Et tu as encore mangé ta semaine ? avoue-le.

— Ça... ça me regarde.

— Oui dà ! Ça me regarde-t-il de te tremper la soupe, propre à rien ? Eh bien, non ! tu me crois trop bête ; je ne te nourris plus.

— Répète...

— Plus ! et à commencer tout de suite !

— Attends voir.

Un bras se levait, gigantesque ; un corps massif, en trébuchant, passait ; le drame se dénouait dans un coin sombre. Ce fut un tumulte d'injures, un fracas sec de chaise renversée, puis le silence. Son bonnet de travers, la femme Bécot s'en vint pousser les volets, et referma... — La brise fraîchissait ; des linges se balançaient sur une corde ; Daniel rentra frissonnant pour tout raconter.

Mme Mellis s'étonna moins de cette scène que du récit qu'en fit son fils : il fut prolixe. Félicie lamentait.

— Ah ! ne me parlez pas d'un homme qui boit, Madame.

Elle songeait à son mari. — Puis on dîna. Daniel semblait perdu dans ses pensées ; subitement, il dit :

— Il est maçon ?

— Qui ça ?

— Mais... Bécot...

— Ah !

Sa mère souriait.

— Il t'intéresse ?

Daniel rougit, comme honteux ; elle acheva :

— Oui, maçon...

Il n'interrogea davantage. Mais le lundi, dès huit heures, il se mit au guet.

La fille aînée gardait la maison vide ; dans la chambre de droite elle repassait en chantant. Ses petits frères, deux enfants à tignasse blonde, jouaient sous sa fenêtre, — à se salir... L'autre salle s'ouvrait au soleil, plus vaste, le seuil lavé séchant par places, en ordre, un grand lit bombant dans le fond... Il attendit. — Des gens passaient, sans doute ;

mais son attention curieuse avait peine à se disperser : quelque chose là l'attirait, le concentrait, l'accaparait... Comme les marmots s'avisèrent de piétiner en plein ruisseau, leur sœur penchée sans lâcher son fer les gronda ; puis elle reprit sa romance ; il l'écouta jusqu'à midi.

De la table familiale, à travers les rideaux, il vit rentrer le père, puis la jeune sœur encore à l'école, la mère enfin : ils déjeunaient tranquilles. Il ne put retenir sa langue :

— Ça va... en face...

— Pour une fois...

Il s'enhardit :

— Dites-donc, Félicie... combien sont-ils au juste ?

— Qui, Monsieur ?

— Mais, là...

— Les Bécot ? Monsieur le sait bien...

Et elle dénombra la famille. Avec les père et mère, six bouches à nourrir : dès l'aube, la mère à laver au bateau ; la grande sœur à repasser, sans un répit.

— Elle se tuera au métier, disait Félicie.

Daniel s'efforça tout le jour de la trouver plus maigre et plus décolorée qu'elle n'était réellement. Mais il avait envers les femmes trop de pudeur pour lier conversation. Et la pauvre fille sans doute eût désiré non pas qu'on la plaignît mais qu'on l'aimât. Quand la mère passa sous son ballot de linge, il se montra aux barreaux de la grille et n'obtint qu'un salut dont néanmoins il jouit. Ses voisins l'absorbaient. A vivre d'un peu loin leur vie, il « revivait », suivant les occupations du ménage, assistant aux disputes, buvant les lamentations, prêt à faire quelque chose qu'il ne précisait pas, à s'approcher, parler peut-être, entrer, — mais pour cela trop lent à l'action. Et l'occasion toujours l'eût fui, sans une mystérieuse scène dont il fut par hasard témoin.

Les volets des Bécot étaient poussés, la porte close ; la lumière glissait aux fentes : Daniel s'allait coucher, quand un grand bruit au dehors transpira. On ne percevait aucune parole, mais on devinait des jurons ; des voix enfantines criaient, des meubles bousculés claquaient sur le carreau, on entendait presque tomber les coups... A un moment la

lumière s'éteignit... Et ce fut tout. Daniel attendit encore, puis rentra, pleurant, heureux; il en rêva toute la nuit...

Mais, de bonne heure il fut sur pied. Devant le seuil de la maison voisine, la mère Bécot balayait, avec les ordures, des tronçons de verre cassé, reste sans doute des violences de la nuit. Puis, vers huit heures, elle chargea son linge, referma doucement; Daniel se trouva dans la rue en même temps qu'elle. Les bonjours échangés :

— Eh bien ! ça ne marche donc pas, chez vous ?

La Bécot s'arrêta, flattée.

— Vous avez donc entendu, hier au soir ! Encore Bécot, toujours Bécot, Monsieur Daniel. Il boit qu'il en perd la raison ! Doux comme il est, il nous tuera, que je vous dis... rapport au boire...

Elle déposait son paquet pour être plus libre de paroles et de mimique, et poursuivit :

— Hier — (il avait bu sa paie la veille) —, il rentre saoul quand même. « Où que t'as eu l'argent pour te saoûler comme ça ? que je lui crie. — Eh ! là ! dans le tiroir ! qu'il répond. Il riait... — Ah ! il ne mentait pas, le misérable ! Deux pauvres quatre sous ! économisés à sueur ! Mais, c'est qu'on s'est battu ! c'est qu'il m'a battu c'est-à-dire : quoi donc faire contre un brutal ? Il jurait, il lançait les chaises par la chambre ! Et maintenant qu'il cuve son vin, faut travailler... Et joindre les deux bouts à la fin de la semaine !!

Geignarde de nature, elle avait de quoi geindre. Son linge rechargé, comme elle s'éloignait, Daniel entraîné, distancé, la suivait encore dans la petite ruelle de gauche et s'étonnait soudain d'être les pieds dans la rigole savonneuse de ce chemin inconnu et singulier... En état de bon sens, il avait toujours reculé devant la ruelle aux Orties. Cependant, il continua.

L'eau sale avait creusé son lit entre deux talus inégaux que recouvrait uue herbe affreuse, au milieu du sentier en contrebas... De loin en loin, des buissons d'orties bleues empiétaient encore sur le passage... Des marches taillées dans la terre menaient à des maisons lépreuses, à des cours où s'étalait un pauvre linge. Les portes, les fenêtres faisaient des carrés noirs... Il en sortait des cris d'enfant, des

bruits de balais, des odeurs de soupe. Daniel glissait, pataugeait, mais n'osait monter. Et plus il voyait, plus il voulait voir, mais sans être vu. Avait-il jamais soupçonné pareille ordure, pareille détresse, à sa porte. Ce lui était comme une révélation ; il ralentit. Mais une femme qui savonnait devant sa chaumière, dans un baquet posé sur un tréteau boiteux, le mit en fuite. Et il revint chez lui, par les champs.

— Mais, n'es-tu pas sorti ce matin, Daniel ?

— En effet, dit-il. Pourquoi?

— Tu oublies que cela ne t'est pas arrivé depuis près d'un mois.

— Ah ? dit-il.

— Tu es allé loin?

— Au bout de la ruelle...

— La ruelle aux Orties!... Toujours original ?...

Ce rire le gêna. Mais après un temps de silence il ne put s'empêcher d'émettre, de lui-même :

— Il y a du nouveau, en face...

— Quoi donc, grand dieu !

Et il conta toute l'histoire.

— Tu es bien renseigné...

— Comment donc se fait-il qu'on ne les aide pas, les les pauvres femmes, hasarda-t-il encore.

— Je crois qu'elles sont à l'Assistance.

— Ah ! sans cela...

Il n'acheva pas sa pensée secrète. Mme Mellis intriguée ne l'y poussa pas.

L'après-midi, au guet et sans sortie, fut longue et morne à Daniel. Il souhaitait soudain plus large horizon à sa vie. Il s'endormit tôt, se réveilla tard. Seule chez les Bécot, la fille chantait à la fenêtre. Il s'en fut donc, ma foi, faute de préférence au même chemin que la veille. La honte ne le tint pas longtemps entre les deux talus : il gravit le talus de gauche et le longea dans l'herbe usée. Les maisons de plein pied sur les jardins et sur les cours étaient à cette heure presque toutes vides, laissées d'ailleurs ouvertes : qu'y pouvait-on voler ? Daniel en profita pour de temps en temps s'avancer sur la pointe des pieds jusqu'à la porte ou presque — et se retirer vite. Intérieurs blanchis ou enfumés,

lits de fer ou de sangle, table salie, commode vague, de chambre à chambre la seule différence tenait aux soins de propreté. Daniel s'enhardissait, abordait maintenant tous les seuils, se trouvait — ayant passé la tête par l'entrebâillement d'une fenêtre — nez à nez avec un vieillard paralytique et s'excusait ; à la suite de quoi il osait moins, puis davantage et découvrait encore dans un berceau d'osier, tout seul au milieu d'une grande pièce, un enfant endormi... Faute de rien savoir, il imaginait en pensée les habitants et leur histoire, et désormais n'espérait plus qu'une rencontre. Nul ne serait-il là pour préciser d'un mot ce qu'il devinait et plaignait d'avance ? De l'avant dernière maison sortait justement une petite fille, il sut plus facilement l'arrêter que s'il se fût agi d'une grande personne.

— Qui habite ici ? risqua-t-il.

— C'est Madame Gras... dit-elle, timide.

— Ta maman ?...

— Oui, Monsieur... Si vous voulez la voir, elle ne sera pas là avant la nuit...

— Elle travaille...

— Oui, Monsieur, chez un fermier de Villeseine... à la terre...

— Et ton papa...

— Il est mort, Monsieur, l'autre année, d'un coup de corne de taureau...

A chaque phrase elle voulait tirer sa révérence et s'échapper, mais Daniel exultait et de nouvelles questions naissaient sans cesse sur ses lèvres.

— Et tu es seule à la maison, ma petite fille...

— Ah ! non, Monsieur... j'ai mon petit frère à garder... Viens vite, Émile, viens dire bonjour au Monsieur...

Elle se tournait en vain vers la porte, Émile ne paraissait pas.

— Laisse-le !... Il s'appelle Émile... et toi ?...

— Juliette...

— Mais tu t'ennuies ici ?

— Non, Monsieur, je fais le ménage... et la soupe... j'habille Émile... Et puis... il faut que je surveille le petit de Madame Goulet... qu'est au berceau...

— Ah! c'est lui que j'ai vu dans la maison là-bas...

— La maison blanche... oui, Monsieur...

— Quel âge as-tu donc?

— Douze ans du vingt mars...

Daniel était ému de ses façons posées de petite femme d'intérieur. Il demanda, gêné :

— Tu n'as besoin de rien... d'habits... de... de...?...

— Oh non, Monsieur!... le bureau de bienfaisance nous habille... Émile et moi... C'est ma mère plutôt...

Elle ne finit pas. Daniel avait compris.

— Allons, adieu, je reviendrai te voir, ma petite... voilà deux sous pour des bonbons...

— Merci, Monsieur...

Il eut regret de la quitter si vite. Mais, au faubourg, il croisa la Bécot qui poussait sa brouette; lancé, il l'aborda.

— Eh bien! Madame Bécot, et votre homme?...

— Ah! je suis tranquille à cette heure, il n'a plus de quoi se saouler...

— Et il travaille, alors?

— Sait-on? Il est tant « feignant » de nature... non seulement qu'il ne rapporte pas, mais il fait tort. C'est lui qui nous empêche d'obtenir des secours... On compte comme s'il gagnait, il est valide. Bon Dieu du Paradis, faut-il laisser des enfants comme ça...

Elle montrait devant sa porte ses deux gamins déguenillés, et aussitôt, prévenant Daniel, quêteuse :

— Demandez donc à Mme Mellis si elle n'aurait pas de petites affaires, de vieilles chaussures, du linge usé, n'importe quoi... Elle a été si bonne à mes dernières couches...

— Je lui demanderai... comptez sur moi, dit Daniel.

Et ce furent les premiers mots qu'il osa prononcer à table. Mme Mellis s'étonna :

— Des affaires d'enfant, pour qui?

— Pour les Bécot... Tu sais qu'ils ne sont pas inscrits à l'Assistance.

— Comme tu t'occupes d'eux!...

Elle prenait cela en riant, comme une fantaisie. Il poursuivait :

— Et puis, on devrait bien aider aussi une autre famille...

— Laquelle ?

— La famille Gras.

Il donna des renseignements.

— Mais voilà que tu connais tout le monde !

Il rougissait, balbutiait ; sa mère se moquait donc de lui ! Elle ajoutait :

— Tu emploies bien ton temps, à la bonne heure...

Mais Félicie, grave et crédule :

— Allez, Madame, c'est dans le caractère de Monsieur d'être bon. Si tout le monde était ainsi, il n'y aurait pas tant de malheureux sur cette terre. Et puis ça fait du bien à Monsieur, je parie...

— Tu t'ennuies un peu moins, Daniel.

— Je ne m'ennuie pas...

— Tu ne songes pas trop à... ton ami.

— Lequel ?...

— Mais... Lagarde...

— Lagarde...

Il se reprit :

— Si ! si !

— Oh ! pas beaucoup... Tu ne te rappelles même plus...

— Je t'assure...

— Ne t'en défends pas, Daniel. Il faut que tout passe... Et puis, il est heureux, maintenant. Je t'ai caché la seule lettre qu'il t'écrivit depuis son départ... J'avais peur qu'elle ne ravivât ta peine... Tu peux la lire désormais...

Daniel la lut. Lagarde ne parlait que de lui-même, de son emploi, de sa chambre, de son patron. Il allait parfois au théâtre ; mais il n'ajoutait pas s'il avait remplacé sa femme. Les mots de regret et d'affection n'arrivaient que tout à la fin, en « post-scriptum ».

L'œil sec, Daniel regarda sa mère.

— Tout passe, que veux-tu ?... dit-elle dans un geste.

Daniel Mellis laissait passer. Car chaque jour de la précédente semaine avait un peu comblé le vide affreux que l'exil de Lagarde avait laissé dans sa vie monotone. Il ne tentait de s'étourdir, mais instinctivement cherchait l'équi-

valent de cette amitié perdue. Ses voisins allaient remplacer Lagarde sans même qu'il s'en doutât. Il venait et se sentait repoussé. Meilleur serait l'accueil, et plus empressée la visite. Il retrouvait comme un emploi près de ces humbles dont le souvenir le suivait dans le jardin ou dans les champs. Deux minutes de compassion rachetaient pour lui une heure inutile ; et à force d'occasions, qui sait si tout son temps Daniel ne l'emploierait pas bien ? Mais les idées de charité, de bienfaisance ne lui venaient guère à l'esprit en s'approchant de ces douleurs ; il était simplement attendri devant elles, par habitude d'attendrissement: son cœur réellement se fondait en délices, comme une cire auprès de la flamme. Et il fallait des paroles comme celles de la vieille Félicie pour ranimer au fond de lui la conscience morale et chrétienne que ses actes n'impliquaient pas...

Lorsque Daniel, portant dans une serviette nouée de vieilles petites bottines bleues et deux ou trois petits pantalons défraîchis, tout cela repêché au fond du grenier par lui-même, s'en vint frapper à l'heure du repas contre la porte des Bécot, il sut que *cela était bien*, qu'il pouvait s'en enorgueillir comme naguère de son dévouement envers l'employé, et il montra plus d'assurance — non moins de joie — à troubler la familiale tablée... On se levait, la mère obséquieuse, le père défiant, les enfants étonnés.

— Ne vous dérangez pas pour moi, dit Daniel. J'apporte les petites affaires... vous verrez à vous en servir...

La mère s'exclamait, le père mâchonnait.

— On vous remercie de bon cœur, monsieur Mellis... Vous vous assoierez bien une minute...

Daniel s'assit ; c'était de stricte politesse ; mais ayant obtenu qu'on se remît à table. On parla peu : le mari écoutait. Entre deux phrases, les couteaux taillaient d'énormes bouchées de pain bis qui disparaissaient aussitôt. Daniel s'attardait. Il remarquait le lit, le matelas à terre, le fourneau bas, l'atmosphère morose. S'il n'avait dû manger lui-même il serait resté là volontiers jusqu'au soir... Mais il avait perdu sa matinée à guetter le retour de la femme Bécot : l'après-midi appartenait à sa petite protégée de la ruelle voisine.

Elle était seule encore. Daniel posa les hardes sur une chaise ; il y joignit aussi une pièce de cinq francs, prise sur ses économies ; l'enfant béait.

— C'est pour nous ?

— Pour vous...

Elle n'y pouvait croire, ne trouvait pas un remerciement, rougissait.

— Lorsque maman saura...

Daniel rayonnait de sa joie, et lui non plus ne disait rien. Gauche, il partit. Mais déjà la petite courait chez la voisine, la ramenait : c'étaient des exclamations.

— Voyez donc, Madame Goulet...

— Quel genre d'homme est-ce ?

— Il ne doit pas être loin.

— Attends voir...

La voisine pressait le pas. Daniel la fuit, mais il put lui entendre dire :

— Eh ! c'est M. Mellis...

D'émotion, d'orgueil, ses larmes débordèrent, mais douces et tièdes aux joues, ainsi qu'une averse d'été.

Le jour suivant, dès le matin, il commença son tour par la ruelle. Il n'eut pas dépassé la première maison que déjà sa présence était signalée. Une femme tirant de l'eau au puits commun le reconnut de loin et prévint sa voisine ; la nouvelle gagna : on eût dit un événement. Par la femme Goulet, par Juliette Gras, par sa mère, on connaissait depuis la veille l'intervention charitable de Daniel. Qu'un homme dans la force de l'âge, de bonne famille, de larges rentes, et jusqu'ici complètement indifférent, vînt lui-même apporter des secours dans des chaumières, c'est ce qui semblait à chacun miraculeux ou ridicule. Tous n'y voulaient point croire, mais tous désiraient cependant voir d'un peu près ce phénomène, non sans l'arrière-pensée d'en obtenir quelque chose, eux aussi.

Or, le monsieur paraissait. En moins d'un instant, les portes furent toutes garnies. Des femmes prétextaient quelque occupation dans leur jardin ou dans leur cour pour se trouver sur son passage ; d'autres se plantaient au seuil, plus hardies ; beaucoup le saluaient. Sous tant de

regards sympathiques où il ne discernait aucune moquerie, il se sentait un peu gêné, mais très flatté. Il accentuait ses saluts, il étudiait son maintien. Il caressa un vieux roquet qui venait lui flairer les jambes ; il sourit à un nourrisson exposé dehors tout exprès. Enfin il trouva Juliette, donnant le biberon, maternelle, au petit de Mme Goulet. Il s'arrêta :

— Ta maman n'est toujours pas là? (il fallait dire quelque chose).

— Non, Monsieur... Mais elle est bien contente, allez! elle remercie bien... elle remercie bien...

— Et alors tu soignes le mioche?

— Mais oui, Monsieur...

Une femme s'approchait.

— Et elle s'y entend, je vous jure, mieux qu'une grande personne... Je sais ce que c'est, je suis nourrice...

Daniel s'était tourné vers elle, intéressé ; elle n'espérait pas autre chose.

— Oui, je donne mon lait à un petit Parisien... si encore j'étais payée! Les parents sont dans une mauvaise passe, pour sûr... Mais pendant ce temps-là, c'est mon petit à moi que je prive... Il n'y en a plus pour lui quasiment... tout pour l'autre...

Elle se dandinait. Daniel crut devoir murmurer.

— Je ne vous oublierai pas, ma brave femme.

— Oh! merci bien, mon cher Monsieur... Je reste là... la femme Bertaut...

Les voisins chuchotaient d'envie. Elle le mena jusqu'à sa porte, voulut le faire entrer, mais il se récusa... Il n'eut que le temps de s'enfuir pour ne pas éclater en sanglots nerveux devant elle. Voici que le touchait sa propre charité, plus que la misère des autres, et qu'il pleurait de se voir pleurer, simplement...

Comme il aurait aimé faire partager à sa mère la joie neuve de son triomphe douloureux! Mais qu'avait-elle dit à sa dernière confidence? Il en craignit aussi un refus de secours. Et donc il préféra se taire. Il préleva sur son propre argent une pièce qu'il remit en personne à la femme Bertaut. Elle geignit longtemps, la gorge nue, un enfant

sur les bras... Un des jours qui suivirent, il connut la face tannée de la vieille mère de Juliette, la femme Gras : un autre, il s'entretint une heure pleine avec la femme Goulet qui ne demanda rien ; il revit les Bécot. Et peu à peu sa vie nouvelle se formulait, s'équilibrait, se complétait. Quotidiennement il entreprenait sa tournée : trouvait le moyen chaque jour d'obtenir un bout de causette de chacun de ses protégés. Puis, il rentrait chez lui. Mais les haltes se prolongeaient ; d'autres gens se mêlaient à la conversation pour attirer ses bonnes grâces. De vue ou bien de nom il connut bientôt toutes les commères ; s'il n'entrait pas partout, c'est que les avances manquaient ou qu'il n'avait pas su les voir. Mais dans ce coin se limitait sa bienfaisance, son habitude et ses soucis. La monotonie de l'hiver tranquille dans l'été naissant se continuait. Au lieu de s'asseoir auprès de Lagarde au coin du feu, à pleurnicher, Daniel Mellis allait de porte en porte quêter une confidence connue chez la Bécot, la Goulet, la petite Gras, tous les jours régulièrement, et pour son esprit oublieux c'était presque la même chose. Aux yeux de Mme Mellis, il sortait plus, il mangeait mieux, il guérissait : de nouveau elle respectait son silence.

CHAPITRE X

...DÈS LORS IL CONSOLA LA VILLE...

— Mais Daniel, c'est une vocation !...

— Peut-être bien ! répondit-il, crédule.

Mme Mellis n'avait point ignoré longtemps la vie publique de son fils. Ce qui se passait chaque jour dans la pauvre ruelle aux Orties semblait trop extraordinaire pour qu'on négligeât d'en parler. En plein lavoir, lieu de rendez-vous des commères, les faits furent rapportés, commentés, et de là semés par la ville.

— Hé ! la Richard ! tu connais bien le fils Mellis...

— De nom ! Mais je ne l'ai jamais vu, ma bonne...

— Tiens, je le croyais mort !

— C'est tout comme... il se terre !... il fuit les gens...

— Un ours !

— Un ours ? Faut-il qu'il ait changé ! Voilà qu'il ne quitte plus notre ruelle !...

— Bah !...

— Pas possible !...

— Comment ça ?...

— Quand je vous le dis ! Il passe son temps à se faire conter nos petites affaires....

— Ah ! ah !...

— Il espionne, quoi !...

— Ne dites donc pas ça... C'est un brave homme...

— Alors... pourquoi qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas ?...

— Voilà ! il tâche à soulager le pauvre monde !...

— Oh ! il dit ça...

— Et il fait aussi... je vous jure... Demandez donc à la mère Goulet de qui elle tient son beau jupon !...

Les cris redoublèrent.

— C'est-y qu'il veut gagner ses faveurs ?

— Ah ! ah ! ah...

— Il n'y songe guère... Et puis elle n'est pas la seule : il donne partout où il peut... A la petite Gras... à...

— M. Mellis ! clamait la Bécot survenue, il m'a déjà habillé mes enfants !...

— Mais qu'est-ce qui lui prend ?...

— Dame, ça le regarde...

— Il est un brin timbré...

— Il fait du bien, toujours...

Les langues décrochées, les bras s'arrêtèrent, on en perdit une journée ; mais le bourg sut.

On affecta surtout de rire. Le père Bontemps, sur la place, prit son parti.

— Il a hérité du cœur de sa mère, s'écriait-il.

— Il est temps qu'il le montre, répliquait-on.

Le cafetier nasillait.

— C'est une maladie qui sort passé trente ans...

— Faut croire.

Et le coiffeur :

— Un peu tôt pour être gâteux !

On disputa. De fournisseur à domestique, et de domestique à bourgeois, la rumeur dépassant la rue, s'infiltra dans les plus reclus intérieurs. La maison du faubourg fut seule protégée. On crut que Félicie, au courant comme aucune, volontairement s'en taisait : on respecta sa retenue. Jusque certain matin où elle montra tant de surprise d'un mot perçu à la boucherie en entrant, que patronne, apprentis et clients s'écrièrent :

— Vous ne savez pas, vous ?

Et firent qu'elle sut. Chacun lançait son mot, ajoutait son détail, renchérissait : elle n'entendait les moqueries. Les bras nus, croisés, le garçon riait ; la bonne du notaire semblait enthousiaste.

— Tenez, je l'ai vu encore hier au soir, avec le père et la mère Henrot, sur leur porte...

— Et il leur offrait des secours ? à des gens plus qu'à l'aise ?... la femme a une rente... Ah ! ah ! ah !

— C'te bêtise ! Y a cent manières de faire du bien. Il a passé deux grandes heures à les écouter parler de leur fils, le spahi... Il pleurait avec eux, autant qu'eux... — que m'a dit la vieille...

— Il pleure comme il p.....

Un prompt regard de la bouchère arrêta le garçon trop tard : M. Mellis était une bonne pratique...Mais Félicie en pleine extase répétait :

— Vrai ?... Monsieur Daniel ?... Pourquoi qu'il cache tout ça ?...

— Il est modeste...

Une vieille hochait la tête :

— Comment donc que ça l'a pris tout d'un coup... et si tard ?...

On ne répondait pas.

— Il aura fait un vœu, peut-être, souffla la sage-femme ; dans mon pays, il y avait comme ça quelqu'un qui pour se racheter d'un crime...

On protesta... Félicie revenait à elle .

— Dans le fond, ça ne m'étonne point. Ça n'est pas la première fois que Monsieur est bon pour le monde...

Il a eu un ami, M. Lagarde... — que sa dame est morte ici...

— Le Parisien !...

— Si je vous disais qu'il est resté des mois à le consoler, ce pauvre homme... et tous les jours ! des heures d'affilée... il ne faisait plus que ça.

— Chacun prend son plaisir où il le trouve, risqua de nouveau le garçon.

— Vous feriez bien mieux de servir, Auguste, cria la bouchère irritée.

Les poids aux balances sonnèrent, le tranchet frappa, on sortit. Et dès le lendemain, à qui voulait l'entendre, gravement une bonne femme rapportait que M. Daniel Mellis, nuit et jour, avait bu les larmes d'un sien ami, pendant dix ans consécutifs.

Félicie revint au galop, négligeant toutes autres courses. Mme Mellis l'excusa : à mesure que parlait la vieille servante, elle sentait au-dedans de soi entrer, s'étaler, se répandre comme un grand fleuve de blancheur. Sa foi chrétienne et sa maternelle tendresse s'exaltaient ensemble, fondues, à voir s'incarner le ciel sur la terre. Et en qui ? Elle défaillait. En son fils ! en son propre fils ! Au prie-Dieu bas de sa chambre sévère, en vérité elle jouit d'une « autre » Visitation. De la maison du Cours aux chaumières voisines, elle suivait le chemin de lumière, où, « désigné », Daniel marchait. La joie désarmait sa raison jusqu'à lui refuser un doute. Elle fut bientôt prosternée, et front, mains, genoux contre terre, ne sut plus que pleurer vers Dieu sa gratitude, intarissablement.

Midi sonnait. L'entour des yeux rougi, elle s'avança dans la salle, toucha sa chaise... Daniel, assis déjà, la vit... Il se tourna vers Félicie. Et la vieille n'eut qu'une phrase :

— On peut dire que vous êtes un saint, Monsieur Daniel !...

Il balbutiait, n'osait ramener vers sa mère son pauvre regard larmoyant.

— Oh ! Madame sait tout ! ajouta Félicie.

Alors, leurs yeux se rencontrèrent... Ils se sourirent pour n'éclater point en sanglots.

— On ne parle quasiment que de ça dans Argentières !

— Et je suis la dernière à l'apprendre, Daniel ?...

— Pardonne-moi... je... j'avais peur que tu te moques...

— Me moquer ?... Ah ! parce que j'ai ri l'autre fois à propos des Bécot ?... mon grand fils ? — Mais savais-je ?... pouvais-je deviner... ?

— Monsieur devient célèbre, tout simplement...

Il l'ignorait encore. On lui raconta donc la scène de la boucherie par le menu et sauf les rires. Il écouta. L'orgueil flatté lui renaissait qu'il avait un jour senti naître parmi ses amis de la ruelle « tous devant leur porte pour lui ». A s'apprendre « l'objet de la rumeur publique » il éprouvait une ivresse d'enfant. Les mots allaient. Il ne s'en étonnait plus guère. Dans un encens bleuté s'égarait son esprit. Et quand Mme Mellis transportée s'exclama haut :

— Mais, Daniel, c'est une vocation !

— Peut-être bien, répondit-il, crédule.

Comment ne pas s'accommoder de ce qui expliquait si aisément ses actions ? D'instinct, il avait, sans nul doute, obéi à quelque principe supérieur ; sa mère le disait, si persuasive :

— Après tout, tu ne fais que poursuivre ta voie, celle où t'engagea Lagarde jadis... Il ne s'agissait point d'une affection passagère, particulière : on en peut juger maintenant. Lorsque je songeais, à part moi, au fier souvenir dont ce sacrifice embellirait toute ta vie, j'étais bien en deçà du vrai ! Mais quoi ? Allais-je supposer que, sans souci de la personne, tu te dévouais pour te dévouer, mon Daniel ? — car c'est ainsi...

Il approuvait. Et Mme Mellis de voix claire :

— Avoue-le donc ! Tu n'aimais en Lagarde qu'un homme malheureux...

— Ma foi...

— Tu le sais là-bas consolé, sans peine et sans besoin, et sitôt tu l'oublies... — pour spontanément reporter ta compassion inutile sur de plus pressantes misères, que tu te mets à découvrir jour après jour...

Un temps, ils s'attardent tous deux à l'agréable vision de si lucide destinée, puis de nouveau :

— Un bien vilain quartier que tu as choisi là !... Mais que t'importe ! Tu vas, tu viens, te prodigues, te multiplies... c'est merveilleux... Tant de gens se disent charitables qui donnent à un seul afin d'avoir le droit de refuser à tous les autres !

Et elle concluait :

— Je te comprends bien, à présent.

Mieux certes que Daniel ne s'était jusqu'ici compris lui-même : car il évitait désormais de s'examiner, laissant faire la vie, l'habitude et le reste. Sa mère avait parlé, il retrouvait la conscience... — Elle se penchait, fascinée par ce cher visage qui avait tout perdu de la franchise d'autrefois, et dont l'humilité — presque niaiserie — lui semblait le signe du ciel. Et elle murmurait :

— Je n'ai pas assez cru en toi, mon Daniel ! ton silence m'a bien punie ! promets que tu recommenceras quand même à tout me dire...

On pleura ; il promit et sur le champ tint sa promesse...

— J'ai rencontré le père et la mère Henrot ce matin. Ils n'ont encore pas de nouvelles de leur garçon... Ils se désolent...

C'était sa dernière aventure, elle lui tenait le plus à cœur ; il se complut à la revivre à la salle familiale : il n'aurait plus rien à cacher désprmais... Et donc, ouvertement, il regagna sa ruelle aux Orties pour au dîner en dénombrer les habitants devant Mme Mellis attentive... La nuit, dans un rêve qu'il eut, il se vit ceint d'une auréole, sur une foule.

Mais rien ne fut changé de ses occupations, sinon qu'il y vaqua plus grave.

— Ça va chez vous, Madame Bécot ?...

Puis :

— Encore seule, ma petite Juliette, où est la maman ?

Alors :

— Bonjour, Madame Goulet...votre petit a donc toujours la cholérine ?...

Et pour finir :

— Une lettre du fils, père Henriot ?

Il faisait sa tournée complète tous les jours, fidèle à ses

premières sympathies, plus accessible à de nouvelles. Sa mère, digne de lui, prêchait :

— Ah ! mon enfant, ce n'est pas la douleur qui manque en ce bas monde... Le plus souvent, elle se cache; il faut savoir la découvrir...

Il cherchait donc. A s'approcher des rares pauvres de la ruelle qui ne l'avaient encore sollicité, il mettait moins de temps et de délicatesse... Il savait apporter quelque chose d'irrefusable et l'offrait mieux. Il n'attendait plus laparole, l'avance, la circonstance qui lui permissent au passage d'entrer en conversation... Un geste, un salut, un regard, l'expression d'attente d'un visage,et vite il « répondait ».Sa parole s'adoucissait, il avait des gestes de prêtre ; la foi de Mme Mellis le pénétrait à ce point de sa vocation qu'il vivait dans la crainte perpétuelle d'avoir négligé une invite sur son chemin — chemin d'ailleurs toujours le même. Et comme grandissaient les jours, comme,sa tournée achevée, voici que lui restait une heure de loisir, alors, il ne se put résigner à perdre cette heure. L'idée le talonna, nouvelle, de dépasser le cercle de ses charités. Au lieu de rêver, il rôda. Le souvenir confus d'une récente promenade l'éloignait encore de la grand'rue; mais il se glissa à l'entour, aux ruelles délaissées, aux allées du mail, partout où il risquait de rencontrer quelqu'un de solitaire à consoler peut-être... A la tombée de la nuit, l'œil aux aguets, le cœur rapide, il passait seul, silencieux, prêt à s'émouvoir de n'importe quoi. Des messieurs saluaient, des mendiants ne répondaient pas ; mais rien n'atteignait son courage. Un matin, derrière l'école,sa pitié, alors sans emploi,le porta à intervenir dans une bataille de gamins où le plus faible attrapait tout. La troupe s'était dispersée, il voulut consoler le petit resté seul, en larmes. Mais celui-ci se redressa, le reconnut, et partant d'un éclat de rire, rejoignit aussitôt ses camarades en criant :

— C'est le toqué !

On rit. Aux pieds de Daniel deux cailloux tombèrent. Il s'éloigna, bouleversé de l'incident.

— Des rires, des moqueries, des pierres... à moi... moi... le consolateur...

Les pleurs qu'il répandit lui furent, cette fois, douloureux, et il eut un doute. Mme Mellis le remonta.

— De méchants garnements! Ah! tu te heurteras à d'autres incompréhensions, mon Daniel... et de pires... Celui qui pratique le bien doit s'armer de patience, d'indifférence et de mépris...

Eh! Daniel était décidé à souffrir les persécutions comme il jouissait des louanges, puisque « cela » rentrait dans son rôle, tout comme « ceci ». Au soir il rôda de plus belle. Même il en vint à *se* souhaiter l'ironie des commerçants satisfaits de la ville et n'attendit plus qu'une occasion de reparaître devant eux.

Dans le courant de la semaine, une des pauvresses de la ruelle, la femme Gois, entraîna Daniel en plein cœur du bourg, chez sa sœur malade. Il feignit d'écouter sa plainte ressassée tout le long de la grand' rue où sa propre venue faisait sensation. Il allait rouge et gauche, ému, appréhendant le ridicule et appelant la sympathie. Bientôt, un feu vraiment sacré brûlait en lui, attisé par chaque regard, activé par chaque présence ; ces gens étaient des gens simplement ; leur parler! leur parler! amis ou hostiles! Mais il fallut tourner. L'impasse du Marais empestait de toutes ses portes ; il y faisait obscur, on y frôlait des êtres vagues ; et non plus remarqué, dévisagé, Daniel haletait de bonne épouvante... Il gravit comme il put un escalier sans rampe, il fut dans une alcôve noire. Auprès d'un lit où la sœur de la femme Gois poussait de grands soupirs en se tenant le ventre. Chacun lançait son mot sur le mal.

— Mais... le médecin ?...

— Mon bon Monsieur, il n'est pas pressé d'aller chez les pauvres... On l'a cherché hier au soir... il ne vient pas...

— J'y vais... j'y vais... Je le ramène, dit Daniel.

Et il retraversa la grande rue, sans voir... Peu après la mort de Mme Lagarde, un médecin plus jeune avait remplacé l'ancien ; coiffé d'un chapeau gris lavé d'averses, dans un complet noir étriqué, il accompagna Daniel en silence : il venait de rentrer... Il palpa, réfléchit, tut son diagnostic, ajouta :

— Diète absolue...

— Toute faible comme ça ! s'exclamait l'entourage.

— Il faudrait, si possible, la soutenir avec du champagne... Mais, hélas !...

— Elle en aura, dit Daniel.

En sortant, le docteur Beau eut un soupir.

— Cela vous touche, cette misère ? hasarda Daniel.

— En pouvez-vous douter... Ce n'est pas l'habitude professionnelle qui suffit à éteindre la pitié chez quelqu'un de cœur... Mais il faut bien vivre... On va d'abord à ceux qui pourront vous payer... On vous a mal parlé de moi, Monsieur Mellis ?...

Daniel le vit lui-même pitoyable, bon mais nécessiteux. Comme on se séparait :

— A l'avenir, docteur, ne faites pas de différence et prévenez-moi... Nous règlerons cela ensemble... Et ainsi vous ne perdrez rien...

M. Beau n'eut pas le temps de répondre à cette proposition singulière. Daniel entrait à la pharmacie dans un nuage : il eût offert un million, tout sens lui échappait de la réalité terrestre.

Il goûta l'odeur balsamique des plantes qui mêlait à l'air renfermé une tiédeur de maladie, s'enquit de l'état sanitaire et reçut les médicaments. Il les déposa sans monter et revint encore, deux noires bouteilles aux bras, poussiéreuses, qu'il avait dénichées dans le fond de sa cave : car défunt M. Mellis père autrefois aimait le bon vin. Dans cette compagnie il apparut cocasse, mais il avait d'autres soucis. Le champagne versé, il ne put sortir de l'impasse sans qu'une commère avisée eût forcé sa compassion. Il était tard. D'ici la nuit, aurait-il encore le temps de voir ses protégés de la ruelle ? Tiraillé entre deux désirs qu'il prenait nécessairement pour deux devoirs, il s'excusait et payait largement sa hâte.

— Voilà une journée complète, s'écriait Mme Mellis.

Sa fatigue en était la preuve : mais Daniel ne se plaignait pas.

Dès lors, il consola la ville.

Il venait le matin prendre des nouvelles de sa malade. Il assistait l'après-midi à la visite du docteur. D'ordinaire ils

sortaient ensemble. Sensible à la douceur de Daniel, M. Beau se laissait aller à lui parler quelque peu de sa vie: il lui découvrait son dégoût moral, sa gêne matérielle, son labeur pénible... Ce fut un protégé de plus auquel il n'eût pas manqué d'accorder le quart d'heure de conduite quotidienne... Et cependant son temps devenait précieux ; suivant une progression fatale, un envahissement qu'il ne repoussait pas, ses pauvres augmentaient dans le quartier de la malade au point de dépasser bientôt en nombre les anciens protégés du faubourg et de la ruelle, qu'il n'eût d'abord pour rien abandonnés. Il criait en passant :

— Rien de neuf?... Adieu ! Je me sauve !

Mais du moins il passait. Les discours de sa mère, les rencontres de chaque jour alimentaient une tendance apparamment naturelle, qui menaçait pourtant de tourner en manie et de perdre toute valeur. Un acte en provoquait un autre, un mot un mot, un don un don, et sans arrêt. Peu à peu il avait comblé les sombres vides de sa vie ; désormais pleine, il l'encombrait. Comment refuser à l'un ce qu'il accordait à l'autre? Allait-il donc oser choisir? Mais chaque cas était le même à ses yeux sans discernement; le désir de se répéter le possédait ; chaque cas déclenchait chez lui le même geste. Dans la frénésie des douleurs sa charité prenait un aspect frénétique. Au nom de quoi agissait-il? — plaisir, habitude, devoir? — Il agissait.

Accoutumés à lui, les marchands de la grand'rue avaient été tôt désarmés par sa persistance. Ils l'approuvaient déjà, l'estimaient, l'admiraient. Le boulanger Varin donna l'exemple en descendant ses trois marches d'une enjambée pour lui tendre la main.

— Et cette malade, Monsieur Mellis?...

— Laquelle ?...

Il y en avait maintenant plusieurs. Varin précisait.

— Pas plus mal...

D'autres commerçants s'approchaient, des artisans, vannier, cordonnier, serrurier, tous respectueux, polis et sincères, tous curieux aussi... Mais Daniel parla peu. Sur le thème obligé il préféra laisser broder la compagnie. Comme il était question des pauvres :

— L'argent ne fait pas le bonheur, dit le serrurier, sentencieux.

Daniel prêtait l'oreille.

— Tenez, le bijoutier...

Sa femme l'avait lâché, l'autre semaine : il l'avait crue fidèle...

—Et le marchand de grains...

Un coup sur le blé le ruinait ou presque. Daniel voulut les adresses, les noms, puis il se tut et partit, froid et vague.

— Il est tout de même un peu drôle, hasarda le vannier.

— Je voudrais vous y voir... avec tant de soucis en tête...

Outre les anciens, c'étaient les soucis neufs, du bijoutier. soudain, du grainetier, du faubourg d'Ile, quartier de l'usine et des mariniers que découvrait seulement Daniel à la faveur d'une recherche... Ce long détour l'avait tant retardé qu'il dut renoncer à voir les Henrot pour ce soir...Le dîner était froid : lui, par contre, suait.

— Ne va pas prendre mal, mon Daniel...

— Point de danger...

Y eût-il eu danger, qu'il fût allé de même. Il ne lui manquait désormais que le souci de santé.

Le faubourg d'Ile dut encore compliquer sa tâche. Il chargea la Bécot de l'excuser à la ruelle, et partit dans la vision qui primait toutes à cette heure, du quartier charbonneux de misère enfumée bâti à l'occident du bourg. D'emblée, en conquérant, il pénétra dans cinq intérieurs, sous un prétexte... Il écoutait des plaintes plus cruelles, promettait des secours plus gras, répétait le nom en pensée pour le bien retenir... Et si défaillait sa mémoire !... Débordé de subits devoirs, il résolut de se munir dans ses tournées d'un crayon, d'un carnet ; il en fit dès le soir emplette, et sitôt rentré, triomphant reconstitua la liste imposante de ses pauvres du jour, inscrivant pour chacun en marge la somme qu'il lui destinait. Ses économies personnelles étaient de longtemps épuisées :

— Voilà encore ce qu'il me faut, dit-il à MmeMellis, sur le ton le plus naturel du monde.

Elle réprima mal un geste, mais aussitôt :

— Bien, Daniel...

Pourquoi aussi l'avoir encouragé dans cette voie? Elle devait donner. Sans doute il prodiguait un peu l'argent. Mais on ne mettrait rien de côté cette année dont augmenter le capital. La bonne ménagère renonçait à cette habitude non sans un serrement de cœur. Hélas! elle ne connaissait point encore les notes de médecine et de pharmacie qu'on ne payait qu'au jour de l'An. Et Daniel donnait et donnait, ignorant du prix de l'argent, sans prudence...

Pourtant Mme Mellis s'inquiétait à la longue. De faux pauvres devaient se moquer de son fils, abuser de lui par des larmes feintes. Elle le préviendrait... Mais au moment de la prière elle se repentait de ces sages pensées, suppliant Dieu de la faire digne de son fils en amour et en désintéressement. Un jour elle insinua malgré elle :

— Tu es sûr que l'on ne te trompe pas?...

— Me tromper?... Qui ça?...

— Mais... tes... connaissances?...

— Comment, ces pauvres gens?...

Devant la stupidité incrédule de ses yeux grands ouverts, elle n'insista point, afin de ne le pas troubler dans sa tâche folle et sublime...

De faubourg à faubourg et d'impasse à ruelle, Daniel courait toujours... Dans la ville d'Argentières, qui n'avait pas sa peine et son souci? Il fréquentait chez le bijoutier délaissé, au glas rythmique des horloges, chez le grainetier, semant des soupirs, comme des pièces chez les pauvres... Où il était entré déjà, il retournait par habitude ; où il n'était encore entré, il pénétrait par besoin, et sa famille s'augmentait de quelques membres. Toutes les sympathies maintenant évidentes des gens notables du pays, il les attribuait à quelque mal secret qui avait besoin de son baume. Dans le moindre bonjour il percevait l'« allusion », attendait : point de confidence...

— Ont-ils peur de se confier? songeait-il. A une autre fois.

Mais apprenait-il de l'huissier qu'il partait dans les environs pour opérer une saisie, qu'il s'écriait :

— Non, restez ! je paierai...

Et l'huissier n'étant guère riche, il le dédommageait en outre. Certain midi, il traversait la place quand de l'église un convoi funèbre sortit. Un drap blanc recouvrait une courte bière portée sur un brancard : suivaient le prêtre, un enfant de chœur, la mère en grand deuil, deux vieilles à châle. Daniel s'était découvert au passage. Il ne connaissait point le mort, ni ses parents ; quand même, il se sentit le devoir d'être ému, et le fut vite ; sa pensée escortait de loin ce triste cortège et voici que ses pas, sans qu'il s'en aperçût, à leur tour suivaient sa pensée, lents, puis accélérés, impatients, fébriles ; il avait rejoint la petite troupe le long des tilleuls, avant le détour ; ainsi, derrière les vieilles femmes, il monta jusqu'au cimetière religieusement... Eh! qu'importait le négligé de son costume : à la sortie, il vit couler beaucoup de larmes à travers le crêpe d'un voile et prodigua l'effusion. Ce fut le même jour qu'un vieux capitaine en retraite, las d'être abordé par lui sans raison, faillit lui chercher une affaire. De quoi Daniel Mellis ne se douta jamais...

Il l'avait laissée loin, la tranquillité attendrie que, faute de Lagarde, lui devait naguère assurer la compagnie quotidienne de cinq ou six pauvres gens... Quel sourd instinct, quelles mystiques influences, quelle faiblesse surtout avait pu l'entraîner dans ce tourbillon. Ah! Daniel agissait d'autant moins qu'il s'agitait plus. Il était poussé, attiré, porté. L'*idée* l'arrachait de son lit dès l'aube, le jetait dans la rue ; il venait à table en retard, il en partait trop tôt, ne reposait un peu que pour fatiguer davantage. La coqueluche sévissait ; l'Assistance avait refusé cinq pauvres ; la Bécot voulait divorcer, le bijoutier cocu hésitait à revoir sa femme... Et chaque jour plus inconscient, plus sûr de lui, à tout hasard Daniel donnait, consolait et conseillait même. Miracle ou volonté ! souvent il tombait juste. Sa renommée en grandissait et en même temps son ardeur. Le lourd été de feu, de sueur et de poussière ne parvenait point à le ralentir...

Car le bourg à peine conquis, les champs s'émurent. Le nom de Daniel à courir les marchés du bourg se répandit

dans les hameaux et dans les fermes. Les paysans espéraient chaque fois le voir dans la grand'rue ou sur la place, et parmi la foule des vendredis, ils le cherchaient curieusement. Certains, mendiants de profession ou de nature se faisaient désigner la maison du faubourg et allaient sonner à la porte. M. Mellis n'était point là. Mais Mme Mellis, en son nom, donnait une légère aumône... On le sut ; on vint davantage, et Félicie exaspérée par cet incessant carillon faillit décrocher le battant, sans mot dire... Daniel ignora ces visites ; sa mère croyait avoir accompli son devoir en accueillant ainsi les pauvres de passage ; et il s'en trouvait d'autant allégé... Un soir de marché, il rentra tout sombre...

— Ma bonne Félicie, vous ne m'avez pas dit qu'on était venu pour moi ce matin...

La vieille servante avait ouvert vingt fois dans la journée ; sa mauvaise humeur éclata :

— S'il fallait vous dire tous ceux qui viennent !

Elle se trahissait.

— Comment, tous ceux ?...

— Elle exagère, reprit Mme Mellis... Un malheureux de temps en temps... que je soulage... Je ne voulais pas t'en parler... tu en as tant d'autres...

— Je veux savoir... Si ! si ! je veux savoir, dit-il ; je trouverai le temps... Prenez leur nom et leur adresse... à l'avenir... Vous m'entendez...

— Nous t'obéirons, Daniel...

C'était la volonté de Dieu sans doute. Elle se coucha résignée, lui soucieux. Jamais elle n'avait mené si triste vie. A mesure qu'avait augmenté sa tendresse pour le héros insoupçonné qu'était son fils, elle avait vu ce fils s'écarter d'elle, absorbé par les dévouements auxquels elle l'encourageait... De lui que restait-il pour elle ? Seuls, des repas irréguliers ou écourtés les rapprochaient. La voyait-il de l'autre côté de la table, qui attendait vainement un regard ? Elle était bien aussi pitoyable que d'autres ; mais il s'ouvrait à toutes douleurs sauf aux siennes... Elle cultiva sa piété, alla plus souvent à l'église, tâcha de chrétiennement se réjouir de ce qu'elle eût humainement pleuré. La piété

l'aveugla sur la déchéance physique qu'insensiblement subissait son fils naguère encore si robuste. Et comme il entreprenait de porter sa compassion au-delà des faubourgs à travers la campagne, pour un surcroît de fatigues peut-être fatal, elle ne songeait dans sa solitude prochaine qu'à prier mieux.

A la femme Pitois, éconduite par Félicie, Daniel en plein marché avait promis une visite. Elle habitait aux environs, à Villeseine, elle avait deux enfants malades à la fois. Donc, dès cinq heures, Daniel était debout, courait aux carrières, se faisait atteler la jument grise au tape-cul et fouettait... On ne l'attendait point si tôt ; les enfants nullement malades jouaient déjà et la mère taillait la soupe largement... Heureusement Daniel plaignait de confiance ; il accepta les boniments, trouva l'intérieur rustique, promit des chaussettes et du quinquina...Quant il sortit, ils étaient vingt groupés autour de la voiture... On comptait donc sur lui ici, ailleurs, partout ? Mais les devoirs précis du bourg le réclamaient... Une autre fois... une autre fois... Il retourna... Il dut pourtant dans Argentières accélérer un peu le pas pour rattraper le temps perdu.

A dater de ce jour, Félicie eut de quoi se plaindre... M. Mellis était allé à Villeseine : il y reviendrait bien, et comme à Villeseine dans d'autres hameaux alentour... On vint exprès le demander de là et de plus loin... En raison de l'épidémie le bourg l'absorbait trop, il « remettait » toujours ; tant qu'à la fin de la semaine il fut pris comme de vertige devant la liste déjà respectable de ses obligations non remplies... Il avait promis, il fallait tenir ! et aux quatre coins du canton !... Mais quand ?.

— Eh ! dimanche...

— Tu n'y songes pas, Daniel... Ton seul jour de repos... Le Créateur lui-même...

Daniel l'interrompit : il irait. C'en était fini des déjeuners un peu prolongés du dimanche et du tour de jardin que Mme Mellis obtenait plus difficilement chaque semaine. Son fils, en campagne, mangerait à l'auberge ; où ? n'importe !... Sur la nappe blanche, son couvert à elle fut

solitaire ; elle venait de la messe, elle irait aux vêpres l'après-midi. Vers les deux heures, quelqu'un sonna.

— Encore un pauvre...

Elle se dérangea pour elle-même ouvrir, et se trouva étonnée émue et flattée en face de M. le doyen qui venait lui rendre visite.

La politique s'en mêlait. Les deux partis qui se disputaient Argentières, celui des cléricaux et celui des libre-penseurs, admiraient, jalousaient le crédit populaire de l'indépendant Daniel. Sa mère était catholique fervente, lui ne pratiquait pas : chacun des deux partis pour cette raison ou pour l'autre résolut de l'accaparer. L'abbé Guzien, ancien chanoine destitué de la cathédrale de Chartres, homme ambitieux et prompt à l'action, s'avança le premier. Il devait attacher à la cause de la religion ce vrai héros de charité chrétienne, pour qu'il parût à tous agir sous l'inspiration de Dieu. Il parlait bien et le savait ; il parla mieux que de coutume, rejetant en arrière d'un geste de la main sa noire et lourde chevelure.

— Votre fils est un saint, Madame, affirmait-il.

— Oh ! Monsieur le curé...

— Un saint, je le répète... Quelle âme, quelle ardeur... Tout le bourg en est remué... Et nul doute que son exemple ne retentisse heureusement en des cœurs satisfaits, engourdis dans l'indifférence du siècle.

Mme Mellis, confuse et contristée, ne savait que répondre.

— Oh ! Monsieur le curé...

Enfin il se leva, disant :

— Excusez-moi... Je tenais seulement, madame, à assurer M. Mellis de ma simple admiration... Vous lui en transmettrez l'hommage en lui disant quel regret j'eus de son absence... Mais peut-être puis-je espérer le rencontrer un autre jour ?...

— Il sera très heureux, sans doute... Mais toujours en chemin, à peine si je le vois moi-même...

Le ton semblait amer. Le doyen répondit :

— Notre Seigneur est avec lui, Madame...

Elle le crut.

Cependant, depuis le matin, Daniel Mellis poussait sa bête de village en hameau par des chemins d'ornières... Un gars de la ferme l'accompagnait, savant des noms, des directions et des distances La voiture mal suspendue les secouait d'autant plus qu'ils allaient plus vite, et Daniel avait hâte... Il descendait d'un bond, remontait aussitôt et reprenait les guides... Mais, limité à ses promesses, il laissait partout des regrets... Un enfant, un vieillard, une femme sur leur porte, c'en était trop pour le combler de désespoir.

— Je devrais m'arrêter, songeait-il, ils m'attendent...

— Voici qu'il est quatre heures, disait le gars, si nous voulons revenir par Chaumelles en traversant Blaye, il ne faut pas nous amuser...

— Est-ce si loin ?...

Daniel étourdi par le vent, l'émotion et l'impatience rendait les guides et tirait son carnet... Ces visites précipitées à des gens qu'il voyait pour la première fois, brouillaient le peu de notions claires qu'il conservait dans sa pauvre tête affaiblie... Il avait beau torturer sa mémoire, il ne parvenait pas à faire correspondre les visages avec les noms... Des surcharges cachaient ses listes... Qu'avait-il promis là ? — Quoi ici ?... Il appréhendait quelque erreur... A qui le jupon ? à qui les lunettes ? Car ce n'était encore qu'une tournée de dons ; les campagnards goûtaient peu les « paroles » nues... Il eut de grandes inquiétudes... Un arrêt chez un « idiot », le consola. Des lieues, encore des lieues de bois, de labours et de betteraves, des traversées de villages endimanchés. Ainsi Daniel eût fait en entier le tour du canton, avec la même griserie que le tour quotidien du bourg. Le soir humide et froid le surprit sur la route et toute la nuit il sentit son corps.

Quand il apprit que le curé était venu — s'il ne venait pour rien d'autre que le connaître ! — il dit regretter et n'y pensa plus : la pourpre santé de ces deux joues roses lui déplaisait assez et il flairait en tout prêtre la concurrence. Sa semaine fut très chargée, son dimanche un peu moins ; ayant visité trois villages il put déjeuner au faubourg ; comme il se levait de table, on sonna : le doyen revenait,

sûr de trouver son homme. Daniel se montra poli, distrait, neutre ; l'éloge le toucha, mais il pensait le mériter. L'abbé en moins de cinq minutes eût su le conquérir : dès l'abord il l'avait jugé. Cet apôtre n'était qu'un faible ; il n'allait point tout seul, point sans qu'*on* le menât : habitude, suggestion, les deux peut-être. L'abbé Guzien était habile à suggérer. Il prit et garda la parole durant presque tout l'entretien ; il célébra la charité que même il s'abstint de nommer chrétienne, il rappela quelques citations des Pères — oh ! sans les leur attribuer, — quelques traits de grands Saints — comparaison flatteuse — ; il dit un mot des pauvres de l'Église et s'en tint là. Il laissait Daniel non troublé, séduit, plus éclairé qu'avant sur sa destinée merveilleuse, et bientôt désireux de le retrouver. Huit jours après, en pleine rue, Daniel l'abordait le premier. Le consolateur était las : la défaillance de son corps peut-être allait gagner son âme, et il profitait en passant du nouvel appui moral que son inconscient instinct devinait en l'abbé Guzien, sûr et ferme. Celui-ci l'interrogea gracieusement sur les dernières infortunes allégées, il connaissait l'ouvrier de la sucrerie qui s'était calciné la jambe l'autre jour : Daniel avait de meilleures nouvelles.

— Comptez sur moi, Monsieur Mellis, ce que mon ministère m'appellera à découvrir vous sera signalé de suite, ajouta le curé, si vous avez du moins le temps de vous occuper de mes pauvres...

— Vos pauvres sont les miens...

Ils promirent de se revoir.

Mais déjà le bruit courait par la ville de leur récente amitié ; il y eut des conciliabules, les radicaux s'inquiétèrent : sur quoi on décida d'en avoir le cœur net. Et le matin Daniel trouva devant sa porte, comme fortuitement, un membre du conseil délégué par les autres membres pour s'enquérir de ce qu'on nommait couramment la conversion du héros. Il en tomba des nues...

— Mais je le vois... comme je vous vois, répétait-il, c'est un brave homme, ce curé, c'est un brave homme...

Le conseiller s'en revint rassuré, mais il ne rassura personne.

— Me convertir?...

Dans sa terreur de l'inconnu, Daniel jura d'éviter le doyen à toute rencontre. Au journal le plus « avancé » du département il eût pu lire la semaine suivante sous le titre de *Un Saint laïque,* un article le concernant où l'on usait de son exemple pour arracher à la « prêtraille » le monopole exclusif de la consolation. Daniel ne lisait point les feuilles et ne pouvait s'inquiéter plus d'un quart d'heure de ce qui n'était pas sa fonction. Il revit le doyen, il visita le maire pour une question d' « assistance municipale » assez délicate à trancher. Ignorant des partis, des rivalités et du rôle qu'on voulait lui faire jouer, il fraternisait avec tous, sans préférence. Seul, à force d'habileté, l'abbé Guzien progressait dans sa sympathie.

Daniel chassant, l'abbé rabattait le gibier; il venait signaler les pauvres; souvent Mme Mellis le recevait; il fortifiait sa foi et sa douloureuse patience de quelques mots chrétiens; sitôt Daniel rentré, il se taisait sur Dieu et sur le dogme. Un soir, craignant de rester seule, elle le retint à dîner, mais son fils ne parut ni surpris ni fâché de trouver le prêtre à sa table. Il venait d'assister à l'agonie tragique d'un enfant pris de croup, étouffant, violet. Sa douleur osa s'exalter sous la lampe.

— Tu n'as rien attrapé, au moins, mon Daniel?

— Saint Louis secourait les lépreux... faillit-il répondre...

Une atmosphère plus mystique les enveloppait ce soir-là. chaque mot du doyen, chaque mot de la mère, sous-entendaient le nom sacré de Jésus-Christ. Le doyen le prononça, même. Et dans l'élan de l'éloquente période, Daniel qui l'entendit ne le remarqua pas. A l'idée d'une « vocation », l'idée d'une « mission » succédait, plus religieuse. Envoyé, désigné, Daniel voulait bien l'être, à la condition d'ignorer « par qui » cependant, ou du moins de tout seul l'apprendre. Sa foi grandissait imprécise encore — oh! point en Dieu! — en lui-même sans doute, avec les jours, les dévouements et les discours...

Et l'automne quittait l'été, touchait l'hiver... Et plus pressantes, mieux fondées, de la campagne refroidie les

plaintes arrivaient au bourg... Et comme sans se lasser, sans le lasser, tout Argentières avait usé déjà de Daniel, la campagne exigeait son tour et l'obtenait vite... Dès qu'il apparaîssait, tout ce qui croupissait ou vivotait de misérable aux fermes, aux hameaux, se levait devant lui. Il venait pour une famille, dix l'assaillaient et l'imprévu de ses rencontres mangeait le temps trop précieux de chaque jour. Il affectait à son service le cheval du cabriolet, cédé par le métayer des Carrières ; il le lassait tous les deux jours, et devait entre temps louer quelque équipage ; faute de quoi, à l'insu de sa mère, il partait à pied, par les champs. Le vent gonflait ses vêtements et faisait tournoyer les feuilles ; les labours durcissaient, toute sève semblait tarie... N'importe ! il ne déjeunait plus à la maison ; quand il s'y montrait vers midi, c'était pour avaler gloutonnement sans boire, ou grignoter du bout des dents un morceau de pâté, de viande froide ou de fromage.... Mais il fallait partir... Le soir seulement il rentrait, vers huit heures, à la ténèbre, mort de fatigue, froid et sans faim ; il se chauffait un quart d'heure et gagnait son lit... Que pouvait-il contre sa frénésie ? La vie l'emportait, trépidante ; eût-il donc préféré mourir ? Non ! Si, la nuit, lui échappait un cri d'angoisse, une rumeur de peuple aussitôt le couvrait... Il ne s'entendait pas se plaindre ; il ne se voyait pas faiblir. Comme il bravait le froid, la neige, les miasmes, lui-même se bravait, détestant son repos, son sommeil et sa nourriture. A force d'être las, il se fût cru sans corps : et rien ne peut lasser une « âme ».

Un soir, Mme Mellis ne le reconnut plus. Elle avait trop fermé les yeux dans l'acceptation, la crainte et la prière. Était-ce là son fils, ce pauvre homme vieillot, voûté, décharné, titubant et flasque ? Elle n'y croyait point... Derrière ce front bas, ces yeux sans lueurs que de larmes, ce continu sourire, humble, niais et doux, que subsistait-il de pensée ? Et ces mots répétés, et ce ton monocorde, et ces gestes qui bénissaient tout le monde éternellement, et cette fonction machinale incapable de choix et de réflexion... Un homme ? Plus. Un saint ? cela ? Pour ses croyances elle souhaitait que non... Elle l'écoutait, tragique ; elle pesait

ses mots... Mais Daniel radotait! simplement! comme le vieux père dont jadis elle veillait le ramollissement; mais Daniel n'avait plus d'âge... Il toussait... Cette toux retentit dans la salle comme l'alarme d'un tocsin. Mme Mellis s'éveillait d'un horrible rêve... On lui prenait son fils... Ah! avec quelle joie elle eût laissé s'émietter sa fortune sur les fausses et vraies misères du pays... Et comme elle regrettait peu, à cette heure, d'avoir dépassé ses ressources, hypothéqué des terres et compromis son bel avoir! On lui prenait son fils! Dans un moment de clairvoyance, elle comprenait tout. Où sa folie chrétienne avait-elle achevé de précipiter Daniel? Il fallait l'arrêter maintenant à tout prix, et sauver son corps, sinon sa pensée... Quant au salut de l'âme, il ne l'inquiétait plus.

— Tu ne vas pas sortir par ce froid, cette neige... et en pleine nuit... Tu es fou... — Pardon... Mais on peut être charitable, sans pour cela se tuer... mon Daniel...

— Mais... puisque j'ai promis de ramener le médecin...

— Il ira bien tout seul...

— Il faut... je dois y être...

Et il partait par les routes perdues, fonçant dans les ornières et rasant les fossés. Le visage pincé de froid et cinglé de flocons de neige, — pour rien. Cette nuit tout entière Mme Mellis pleura — mais sans prier.

Le lendemain, quand M. le curé parut, elle dut se dominer pour n'être point hostile; et puis elle avait besoin de son aide pour modérer l'ardeur de Daniel. A ses inquiétudes touchantes au sujet de la santé de son fils, le curé répondit, sévère :

— Notre Seigneur est maître de nos destinées; il n'appartient pas à ses créatures d'entraver l'accomplissement de ses mystérieux desseins. Cependant je veux bien vous être utile en quelque chose. Je parlerai à Daniel...

Il le fit, mais à contre-cœur, avec le désir de parler en vain. A quoi Daniel, toujours, en guise de réplique, trouvait quelque aphorisme humanitaire à murmurer, que sa mère reconnaissait pour avoir été prononcé naguère et répété et ressassé par le prêtre ou par elle-même. Sans force pour se contredire, elle considérait son œuvre avec terreur.

Un remords, une certitude l'accusaient du passé, du présent et de l'avenir. Où courait Daniel ? La fortune épuisée, que ferait-il ? Vivrait-il assez seulement ? Quelque jour, la force nerveuse qui nourrissait sa frénésie céderait tout à coup... Au bout de l'horizon, c'était le noir de la mort et de la ruine ! — Tout le long de ses longues journées solitaires, Mme Mellis attendait le malheur... Pour le temps d'une nuit encore la rassurait le tardif retour de son fils...

CHAPITRE DERNIER

OU DANIEL EST MALADE, CONVALESCENT, PUIS MORT

Vers la fin janvier, le soir d'un dimanche, il revint transi, secoué de fièvre et du reste sans pardessus. Ses dents claquaient, il souriait quand même.

— Dans quel état ! Mais tu as la fièvre... tu trembles... tu as pris froid !... Où est ton pardessus ?

— Je l'ai donné...

— Tu l'as donné ?...

— Sur la route... là-bas... Je n'avais plus le sou en poche... Un pauvre vieux sur le talus qui grelottait... Alors j'ai quitté mon manteau...

Il faisait ce récit grotesque simplement, avec la béate onction du saint Martin de son rêve... On s'empressa : Félicie le déshabilla comme un enfant, chauffa les draps et mit bouillir de la tisane ; une voisine courait chercher le docteur Beau.

Daniel Mellis ne voulait s'avouer malade ; mais le diagnostic s'imposait : il faisait une pleurésie — et d'ailleurs s'en pourrait tirer. Il était donc contraint de se reposer, enfin ! Confiant au médecin de corps, Mme Mellis entreprit de guérir son âme. Les premiers jours il délira, puis se sentit souffrir, puis connut l'inertie et se permit de la goûter. Sa mère et Félicie, d'une commune entente, l'entouraient de sourires, de soleil et de joie, autant, du moins, que le permettait la saison, leur âge et leur grave tristesse. Elles consignaient à la porte les plaintes du canton et les démar-

ches du curé, pour parler du jardin, du printemps qui viendrait, de fleurs. Daniel se réveillait dans un paradis sans misères...

Il semblait écouter ; mais son esprit fuyait ; il souriait à d'autres rêves. Sa première pensée, aussitôt qu'il pensa, fut pour les malheureux, pour eux sa première parole. Il se dressait :

— J'ai entendu sonner!... Qui est venu ?

Une fois, deux fois on le trompait, — point la troisième. Alors :

— Il faut donner à tous ceux qui viendront comme si j'étais là... n'est-ce pas Félicie ?

— Oui ! ne t'inquiète pas, Daniel, on donnera... Tu ne dois pas songer à tout cela... tu es malade...

— Je vais mieux, disait-il...

Ce qui le ranimait ranimait aussi son inquiétude.

Il refusa la joie d'être convalescent... En dépit du docteur, trois fois il se leva pour retomber sur son lit, de faiblesse... Au moins, s'il fallait rester, qu'on lui tînt un peu compagnie! Il réclama tant le doyen que l'on satisfit ce caprice. Et Mme Mellis, à son chevet assise, efforcée seulement à le distraire du passé, dut renoncer pour lui au bénéfice apaisant de la maladie... Le curé prit sa place une heure chaque jour dans la chambre aux fleurettes roses où le cher Daniel eût pu renaître neuf, enfant peut-être et sans souci. Il lui était recommandé de ménager une tête un peu faible. Mais il apportait du dehors des nouvelles de la Bécot, de la petite Gras, des autres. Daniel en exigea de tous et désormais, la détresse du monde entrée dans la maison, leur causerie lente et douce n'eut plus qu'un thème. Mme Mellis s'était tue ; mieux, elle se retira. Au prix de quel scandale ! elle eût chassé l'abbé, comment exorciser son fils ? Épuisée d'inutile effort, elle abandonnait au prêtre sa proie. Daniel fut comme mort pour elle, de ce jour...

L'abbé Guzien disait, une main sur les draps :

— Mon cher enfant, je vous envie...

— Oh! soupirait Daniel, de quoi donc ?

— Eh mais ! d'être celui que vous êtes, simplement... Certes la charité rentre dans notre rôle, à nous autres,

ministres de Jésus-Christ. Devoir pour tous — la foi l'impose! — mais pour combien vocation? Tenez, tout au début de ma carrière, si je vous disais, mon enfant, qu'autant prier m'était facile, autant j'avais de mal à compatir : je vous étonne... Je ne me sentais pas plus dur qu'un autre cependant.... moins fort, peut-être bien... Entendez-moi : c'est votre *force* que j'envie!...

Le maigre Daniel tâchait de se raidir afin de se prouver sa force : son coude enfonçait l'oreiller, son autre main cherchait le mur; le regard de l'abbé transfigurait sa conscience. Et l'abbé poursuivait :

— Je vois dans la prière le naturel recours des faibles... comme moi... Prier, c'est s'alléger les charges de la vie... compatir, n'est-ce point se charger à nouveau?... Mais, qui voudrait à ses douleurs en joindre d'autres!

Et le geste ajoutait :

— Il n'y a que vous pour cela...

Le curé se penchait, quêtant la confidence, ainsi qu'à la ténèbre du confessionnal : ses lèvres murmuraient :

— Alors, quand votre main s'approche, votre cœur n'est point à l'écart? Savez-vous à ce point vous oublier vous-même, dites, mon cher enfant?

Et dans un cri mouillé :

— Dieu vous accorde-t-il mystérieusement ce qu'il refuse à moi, son serviteur, son prêtre?

Daniel fut ébloui autant que remué; il n'eût jamais rêvé consoler le doyen; il balbutia, tout en le relevant d'un geste :

— Il vous l'accordera, Monsieur l'abbé, à vous aussi...

Le silence se fit; l'abbé sembla moins triste.

— Merci, dit-il, avant de quitter Daniel.

Celui-ci, le jugeant pareil aux autres hommes, l'attendit dès lors en consolateur. Mais l'abbé affecta, durant quelques visites, de ne plus parler que « d'affaires », c'est-à-dire de dons transmis, de pauvres nouveaux et d'anciens. Son souci, sa douleur — qui sait? se traduisaient par des « absences » qui intriguaient — trop timide — Daniel... Un beau soir, comme on se taisait, toutes nouvelles épui-

sées, alors qu'il ne restait plus qu'à partir, le doyen feignit de sortir d'un rêve et tout à coup :

— Excusez-moi, mon cher enfant, si je m'oublie... Mais partout votre vocation m'obsède... où que je sois... Ah ! on ne sait plus assez à cette heure ce que c'est que de consoler... Je médite un sermon...

Il n'osait achever, et, plus franc :

— Me permettrez-vous de prendre pour sujet... vous-même ?...

Daniel trembla de surprise et d'émotion.

— Moi ?... vous...

— Ne craignez rien !

Sciemment, l'abbé se reprenait :

— Je ne veux pas vous compromettre... Je parlerai sinon de vous, mon cher enfant, du moins, à propos de vous... il n'importe. La bienfaisance aura son heure !

Il s'exaltait.

— Je veux, je dois répandre votre exemple... Allez, mon fils, Dieu choisit ses saints, malgré eux !

Daniel Mellis ne sut point dire qu'il ne protesterait nullement, au contraire... Que lui faisait d'être catholique romain, s'il se pouvait passer de prières, d'offices et de tous sacrements ! La canonisation ne lui messeyait guère, mais là d'emblée ! L'abbé coupa court à ses rêves en s'évadant soudain pour le salut, sans lui laisser le temps de la réplique : il l'avait devinée, d'ailleurs.

Le lendemain, dès le premier silence :

— Vous songez à votre sermon, dit Daniel ?

L'abbé n'acquiesça, ne nia, mais sourit. Puis :

— Je travaille en vain à m'imaginer votre ivresse, car la compassion enivre, n'est-ce pas ? Vous acceptez... vous épousez une souffrance — elle vous pèse, sans doute, mais vous enrichit... vous accroît ?... Vous renoncez à votre âme... à votre vie... mais dites-moi, pour combien d'âmes accueillies qui dans votre seul corps palpitent à la fois ? Pour combien de vies en un jour vécues ? — autant que de malheureux consolés ! Me trompé-je, Daniel, mon fils, me trompé-je ?

Daniel s'émerveillait d'être ainsi révélé. Et le doyen haussait le ton, gonflait l'idée pour s'écrier :

— Non, non !... vous n'êtes plus vous-même, un homme entre les hommes... plus *un* !... mais dix, mais cent ! — Vous êtes le quartier, la ville, la province... Vous seriez l'univers, Daniel, si vos deux bras se sentaient assez puissants pour l'étreindre !

Puis, dans un long soupir :

— Qui ne sacrifierait à ce prix sa pauvre personne !

Naïf, alors :

— Le monde est grand, Monsieur l'abbé ?

L'abbé n'entendait que lui-même, et sans souffler il ajoutait :

— Ainsi, vous approuvez ma période ? — la forme n'y est point — elle couronnera mon sermon. Faute d'agir, il faut au moins savoir comprendre.

Le convalescent fut fiévreux le soir. La Bécot avec ses mioches, le bijoutier et ses horloges, la sucrerie du faubourg d'Ile et le piaillement des hameaux emplirent son sommeil d'un singulier tintamarre : il eut tout le canton en lui, consciemment, sans compter l'abbé et son prêche... Pourquoi d'heure en heure, en sursaut, s'éveillait-il plus seul, plus dénué, plus vide ? Un songe le trompait : de tant de biens moraux il ne lui restait rien après deux ans de maladie. Renseignements, récits, charités à distance, était-ce assez pour nourrir son destin ? Soutenu par une seule âme, animé d'une seule vie, comment ce pauvre corps n'eût-il point défailli ? De sa propre initiative, le jour suivant, il ouvrit sa chambre aux voisins.

D'abord vint la femme Goulet ; Félicie dut frotter le parquet derrière elle ; elle s'assit tout juste ; la Bécot suivit, qui se gêna moins. Elles parlèrent l'une après l'autre, celle-ci trop haut, celle-là trop bas, de la maladie de Daniel, des bons souhaits du bourg, de leur famille et d'elles-mêmes. Daniel, mi-étendu, le regard fixe, n'avait jamais prêté si fort attention ; il écoutait, n'entendant point et sans se plaindre... Eh! qu'importaient les mots, les pleurs, les geigneries : il voyait, entendait, sentait, humait les âmes, elles rentraient en lui, peu à peu, en douceur. — Oui, ce

point lancinant sous les côtes, à droite, « ce devait être ça ».... Aux heures de repos solitaire, dans sa poitrine il les berça douillettement ; avec lui elles s'engourdirent, mais il s'en trouva plus fort le matin.

Donc il reçut couché, puis dans un grand fauteuil ; ensuite on transporta le fauteuil dans la salle, ce fut son cabinet de consolation ; jusqu'à ce qu'il siégeât sur un banc de l'allée, au plein soleil, quand le printemps s'annonça mieux. Un gros foulard au cou, drapé de couvertures, le dos rond et la barbe inculte, il faisait mal à voir. Ses familiers affluèrent avec leur plainte apprise et leur demande prête, ici ou là, tous et d'autres encore ; la maison en fut infestée, Mme Mellis n'osait leur barrer le chemin... Quelle joie de les reconnaître, de les retrouver siens et de les posséder ! Il ne questionnait plus ; il comprenait à peine ; entre tant de malheurs divers son esprit se fût effaré : la présence lui suffisait, l'expression des yeux et le son de la plainte ; béat, vague et cupide il acquiesçait à tout, s'en remettant pour le soin précis des aumônes à sa mère, au docteur, et même à Félicie. Les pauvres en pâtirent, mais Daniel l'ignora. Pour lui chacun était une âme, pareille aux autres, bienvenue comme telle et dont la sienne prospérait, si charitable. Certes, l'abbé pouvait remarquer de sa part une indifférence accusée pour ce qui n'était point « ses pauvres », mais de cela il se fût tourmenté à tort. Daniel, pour parler du sermon, était bien trop occupé à *le vivre* : l'idée l'en habitait, claire, enfantine, unique, — capable de le dispenser de toutes autres à la fois. Comme faiblissaient ses moyens, par elle il échappait aux précisions de la vie, et sa tâche s'élargissait à mesure que simplifiée.

— Dites, le monde est grand, monsieur l'abbé, très grand ?

Il avait fait si beau, cette journée qu'on s'était résigné à conduire Daniel hors du jardin abrité, dans Argentières. Mme Mellis, toujours dignement maternelle aux yeux des gens, soutenait son fils par le bras. On les fêtait, il fallait s'arrêter aux portes, refuser une chaise, une « goutte » parfois, et s'informer comme naguère. Daniel espérait beaucoup de profit de cette première tournée. Car, passée

la joie de renaître au milieu de ses protégés, voici que chaque fois dès lors le décevaient un peu plus leurs visites. Sans doute ils laissaient le meilleur d'eux-mêmes, le plus intime, le plus pur dans leur chambre, et c'est là seulement, à la source cachée qu'il saurait puiser leurs douleurs! Sous les poutres blanches des Bécot, dans l'alcôve où le père Henrot languissait, au milieu de l'aigre cuisine que balayait la petite Gras, partout il resta comme neutre. Nulle âme, hélas! ne volerait au manteau de la cheminée ou dans les plis des vieux rideaux! Il n'avait point franchi le seuil qu'autre part l'entraînaient ses jambes pourtant lasses... — et où? La grand'rue, le faubourg d'Ile, l'impasse du Marais, mais tout Argentières vivait encore en lui : quelle inquiétude maladive l'en avait fait jamais douter? c'étaient misères digérées... Il gaspillait son temps, sa bonté et sa force dans cet étroit rayon... qu'il marchât seulement sans aide! Alors, il se tournait vers l'abbé son prophète, achevant l'ancienne et naïve question :

— ... très grand?...

L'abbé ne put s'empêcher de sourire.

— Le monde, mon enfant!! — et pourquoi?

— Oh! pour rien... Mais... vous avez dit... Je croyais... Comment disiez-vous donc l'autre jour?

— Quand cela?

— A propos du sermon...

— Ah!

Le doyen se tut, l'air entendu, puis dans un rêve :

— Le monde est grand, mais moins que le pouvoir de Dieu...

Daniel n'attendait point précisément cela sinon comme entrée en matière, mais l'abbé ajoutait :

— Vous l'entendrez bientôt, ce fameux sermon... patience! Avant qu'il soit à point je n'en veux plus souffler un mot.

— A moi...?

— A vous surtout, mon enfant... Je crains trop que vous le jugiez mal... Vous n'avez déjà pas approuvé le peu que je vous en ai dit, sans réserve... Je l'ai senti...

— Moi, je...?

— Ne vous défendez pas. Je tiens à ce qu'il soit l'expression simple et complète de votre destinée — ou il ne sera pas...

Daniel ouvrait d'énormes yeux de curiosité suppliante : l'abbé Guzien se retirait impénétrable.

— Pour dimanche alors?

— Je ne sais... Faites votre devoir, mon cher fils, le mien me regarde.

Et le consolateur fut seul, à reformer dans sa mémoire telle phrase où l'abbé l'avait dépeint un jour, étreignant d'un seul bras le monde. L'entendre résonner encore! oh! une fois! et là, là! devant cette carte jaunie, accrochée au mur du couloir, qui ne représentait, ma foi, rien que la France, et sur laquelle Argentières ne se lisait pas... Tous ces petits morceaux peints de vert et de rose l'épouvantaient de leur nombre et de leur ampleur. Minuscule bonté! infime bienfaisance! (il consultait l'échelle.) Quel éloge méritait-il pour si peu de terrain couvert?... Renoncer? — Non! Le monde était trop grand. — N'importe! Son âme! il la sentait vaste à tout contenir! Le bourg entier n'y prenait presque point de place, puisque lui-même était sorti ce même jour pour à nouveau le conquérir, se figurant son âme vide. Oh! le bourg avait dû se tasser dans un coin... Le monde y tiendrait bien... Mais... mais... par où le prendre... Ainsi, sur son lit de folie, doucement il passa de la veille au sommeil, et de la vie au rêve, sans secousse...

Et de même, au matin, de son rêve à la vie, il repassa... Il sortit bien encore sous le prétexte vain de ses charités inutiles... L'habitude l'en reprenant ; mais il espérait en dessous. Ces visages aimés l'intéressaient si peu, qu'il oubliait jusqu'à leurs noms et ne faisait aucun effort pour les remettre.

— C'est ça, ma bonne femme...

— Bien! mon brave homme... bien...

Sa mère répondait quand il se montrait trop avare de ses précieux mots... Elle ne le guidait plus ; elle devait subir les élans bizarres qui le précipitaient ici, là, sans raison : il l'effrayait souvent... Quand ils eurent atteint la porte des Henrot, au lieu d'entrer, lui, s'arrêta, le regard fixe : c'était

la fin de la ruelle, elle ouvrait sur les champs, sur la plaine au loin confondue avec le gris du ciel ; lui, scrutait l'étendue... Puis, il poussa la barrière et s'assit, non pour tenir compagnie aux bonnes vieilles gens, mais pour moins sentir sa faiblesse. Cependant il ne rentra pas au faubourg sans avoir acheté une carte de la contrée.

— Chaumelles... Blaye... Villeseine...

Oh ! il « possédait » son canton !... Plus loin que trouvait-il ?...

— Noyen... Villemanoche... Rebais... Gueux... la Croix-Blanche...

Il se grisait de noms...

— Fourches ! quatre cents âmes !

La mention l'affola... Quatre cents âmes, en lui !... Mais Courlon :

— Douze cents...

Il défaillait de fatigue et de joie... Et l'abbé le surprit, un crayon dans la main, dont la pointe courait de village en village, suivant le tracé ténu des chemins, dans une hâte merveilleuse.

— Eh ! que faites-vous là ?... des projets de voyage...

Le doyen plaisantait. Mais Daniel, hors de lui :

— Quand je serai guéri, ah ! monsieur le doyen !

Cet accent éperdu épouvanta le prêtre ! Quoi, Daniel allait-il s'enfuir avant le beau sermon dont l'appât glorieux devait l'attirer à l'église pour le plus grand triomphe du parti de la religion ?

— Oh ! vous avez le temps d'y penser... pas si vite... Une imprudence perdrait tout. Attendez au moins quelques jours avant de vous lancer dans vos grandes tournées... tenez... jusqu'à dimanche...

— Vous croyez... En effet... je ne suis pas encore assez solide...

Il s'en rendit bien compte, en allant seul le lendemain jusqu'à la lisière du bourg, sur la grand'route... Il pleura d'impuissance et de désespoir... Sa fougue s'éteignait en face de la tâche... Quelle voix la pourrait raviver, ranimer ?

— Et ce sermon ?

Il y venait.

— C'est pour dimanche.

— Dimanche! pas possible...

L'émotion le prenait. On était au jeudi...

— A la messe... à quelle heure?

— Je vous y verrai donc? demanda le doyen en homme sûr de sa victoire...

— Peut-être, répondit Daniel interloqué.

La crainte soudaine des « on dit » coupait court à tant d'allégresse... D'ailleurs sa voix l'avait trahi... Le doyen ajouta :

— Vers dix heures et demie.

Et n'insista point davantage...

Le vendredi, le samedi durèrent trop; Daniel ne sortait plus; il s'exaltait d'avance sur les idées présumées du sermon. De ce seul fait, déjà, il recouvrait un peu de force... Et de la veille au jour il ne dormit... Une roseur inattendue pouvait tromper sur son état ceux qui l'avaient retrouvé blême après deux mois de chambre et de médicaments. Il fut levé dès cinq heures, avant Félicie; mais ni l'aurore, ni les fleurs, ni le paysage des laiteries, ni le remue-ménage des Bécot ne détournèrent son attention une minute d'un objet invisible à tous... Six heures! sept heures! huit heures! il attendait la parole bénie! la parole d'en haut. A cette heure mystique, ayant besoin de Dieu, il l'admettait sans plus d'effort... Neuf heures! les cloches l'attendrirent pour la première fois depuis trente et des ans. A dix heures moins le quart, Mme Mellis et Félicie, en noir, le livre de messe à la main, celle-là par habitude et malgré sa haine des prêtres, celle-ci par simple croyance, se dirigèrent vers l'église. Les derniers coups espacés, étouffés, firent Daniel tremblant de désir et de crainte... Le silence tomba, la messe commençait; personne ne traversait plus la ville en habits de dimanche pour l'office divin... De derrière un rideau, Daniel quitta son poste et s'ébranla lentement vers son but.

Le bruit du battant retombé fit retourner les vieilles femmes prosternées à l'ombre de la tribune des orgues, près de la porte de la nef. On s'écarta, des chaises remuèrent, mais Daniel resta là, au dernier rang debout. Par

dessus les fidèles parqués aux bancs de chêne, l'encens fumait au chœur éblouissant... L'odeur s'en répandait par légères bouffées tremblantes sous les larges voûtes romanes repeintes en jaune-canari. Le vicaire disait la messe et le doyen y présidait pompeusement. Enfin il se leva. Les chantres se taisaient. La voix d'une dévote bourdonnait la fin de quelque oraison ; dans la chaire de poids soutenue par l'aigle des Écritures, apparut le prédicateur. Daniel le vit tout blanc dans son aube brodée, énorme et prophétique : il s'agrippa au mur. Prières, publications de bans, etc., les formalités accomplies, l'abbé Guzien jappa d'une toux oratoire et commença :

« Mes bien chers frères,

« Regina vertutum caritas », a dit Saint Augustin : la charité est reine des vertus. C'est de la charité que je voudrais vous entretenir à cette place. Non que l'Évangile du jour nous propose en particulier ce sujet de méditation. Mais le lieu, le moment, mais l'événement nous y porte irrésistiblement. Et l'exemple dans ce bas monde convainc toujours mieux que la loi.

« Ici même dans ce bourg où les passions politiques n'ont point encore éteint toute ferveur, un homme dans la force de l'âge, jouissant d'une belle fortune et du plus paisible bonheur, a rejeté soudain loin de lui tous ces biens pour se consacrer désormais au seul allégement de la douleur humaine. Ah ! s'il n'a point paru depuis longtemps dans cette église, s'il semble vivre encore à l'écart de la foi, c'est qu'il devait en être ainsi pour un plus étrange miracle. Dieu l'aura repoussé d'abord, afin de le mieux rappeler ensuite. Il a fui le Seigneur, le Seigneur est venu à lui ; le Seigneur est en lui, je vous le dis, mes frères, le Seigneur guide ses pas et inspire ses actions. Et cet indifférent, qui sait ? cet incrédule, s'en va porter à travers les bourgs et les champs, à son insu, la douce parole chrétienne héritée des premiers apôtres, et des saints... »

Daniel n'entendait plus, il voyait le sermon vibrant aux lèvres de l'abbé dans les lumières, et ce sermon c'était sa

propre pensée éployée comme un oiseau longtemps captif qui monterait vers le soleil. Maintenant le doyen peignait à larges coups le noir tableau des misères terrestres, réveillant en chacun, précis, le point souffrant qui tachait, entamait, gâtait les félicités les plus accomplies. Les épreuves du corps, la maladie, la faim... qu'était-ce encore auprès de la détresse intime dont agonisait le monde en secret? Pour guérir, pour sauver les êtres de la révolte et du blasphême, il fallait mieux que l'or, mieux que le pain, mieux que les drogues... — l'oubli, l'aumône. Oui : le sacrifice de soi ; le baume invisible de l'âme!... — Quoi?... le laisser répandre, précieux comme le sang, d'un libre flot perdu?... En apauvrir une vie déjà pauvre? Faibles de nous, qui donc se plaindrait assez peu pour ne plaindre plus que les autres? Compatir... consoler... angoisses... défaillances! petite mort quotidienne de ses plus chers désirs, de ses plus clairs instincts... Oh! le terrible apprentissage que celui de la bienfaisance!!!

Et loin... très loin... Daniel songeait à telles heures désolées dont les détails s'effaçaient dans son souvenir, et où certain ami, Lagarde, — mais le nom lui en échappait — passait doux, vague et douloureux, en ombre... Il revivait sa vie, ses vies, car l'orateur développant une vision favorite, chantait après la lutte, après la peine, l'extase du consolateur. Et le germe, levé au hasard des paroles, un jour de causerie au chevet du convalescent, poussait ses racines, ses feuilles, touchait la voûte, et abritait comme un seul arbre gigantesque le troupeau des plaintifs et des disgraciés.

— Regardez-le?

Sans le voir, sûr de sa présence, l'abbé Guzien désignait Daniel Mellis.

« O divine métamorphose! il était seul, au froid recoin de son égoïsme médiocre, quand un homme est passé... Il a vu, il a plaint cet homme! il l'a écouté, soulagé... Un souci nouveau le possède, pesant d'abord, encombrant, anxieux... Mais il le souffre, mais il l'accepte, mais il l'aime! son âme s'agrandit, s'habitue à l'accueil... Admirez-le, jalousez-le, mes frères! Il ne se sera dépouillé que pour

s'enrichir davantage, perpétuellement, hors de toute mesure. Vous vivez une fois, lui vit deux, lui vit cent! Il s'élance, affamé de vie, prêt à assumer autant d'êtres qu'il en gémit dans l'univers. Il devient ce qu'il plaint! il se fait ce qu'il aide! il est vous, moi, nous, vous! il est... »

Daniel sortit. La voix pourtant chantait encore dans la croissante ampleur de la péroraison et le geste toujours planait, enthousiaste! Mais la voix soulevait le cintre, mais le geste écartait les murs, découvrant la douleur du monde proche et lointaine dont l'appel inlassable ébranlait soudain le vaisseau. Daniel inconscient tâtait, tirait la porte et courait à l'appel.

L'air vif le fouetta; le soleil l'éblouit; mais sans le réveiller... La rue qu'il prit fut la première... De bosse en flaque — il avait plu la nuit — il posait ses pieds au hasard... Soudain, il se vit seul, entre des boutiques fermées, dans ce clair dimanche glacé... Il se hâta. — Seul? Un enfant passait. Daniel bondit. Brun de visage, en blouse noire, dix ans, une miche sous le bras, le petit reculait effrayé.

— Viens ici!

L'enfant osait se rapprocher, d'une semelle...

Alors, dans un pauvre sourire, Daniel soufflait :

— Eh bien?

Nulle réponse.

— Eh bien?... répétait-il... Oh! tu ne veux pas me le dire... Mais je sais... oui... je sais...

Il perdait une larme. Enfin!

— Voilà pour toi!

Et là-dessus s'enfuir, certain d'avoir donné, mais ayant ouvert sa main vide, simplement dans la main de l'enfant ahuri.

Aux promenades, rien! Le long du vieux faubourg, à quelques seuils, quelques visages... Mais à ceux-là, connus, consolés, possédés, un signe suffisait qu'il jeta dans sa course. Il passa sa maison... Non! il n'entrerait pas! Aux carrières, tout droit... Ses jambes d'abord raides, se dérouillaient un peu, mais pliaient maintenant... N'y avait-il personne dans cette ferme. Tout autour de la cour, des oies le suivaient en troupeau... Eh! il attellerait bien lui-même!

Un garçon surgit et s'offrit a temps pour atteler, puis pour conduire : le cabriolet revit donc le jour. Le garçon dit :

— Où allons-nous ?

— Où ?... mais... par là... je ne sais pas...

— A Villesenne...

— Oui... et puis plus loin... nous verrons...

Daniel montrait la route et l'horizon d'un mouvement circulaire du bras, précis et vague. Le cheval paressait.

— Vite, dit-il encore... cela presse.

— ... Villeseine...

Entre des peupliers de bas murs blancs : ce fut au loin comme une aube laiteuse.

— Arrêtez là, commanda Daniel. Vous m'attendrez au bout du pays, dans une heure...

Il descendit. les chaumières s'ouvrirent, il fut fâché de les reconnaître si bien. — Oui ! il dut subir trop de contes ! Il consultait son antique montre d'argent. Cinq minutes chez celui-ci ! douze minutes chez cet autre ! et des familiers ! — combien donc chez des inconnus ? Sans doute il apportait la même conscience à sembler écouter et à sembler répondre. Mais, dame, il n'avait pas fini de ce train-là ! Qu'eût-il fallu ? pas plus d'une minute par âme ; s'avancer, quoi ! imposer les mains et partir... Voici qu'à son simple contact Daniel attribuait comme une vertu de miracle ! — et il eût fait ainsi sans un vieux reste de pudeur. — Aux demandes trop nettes pour n'être pas comprises, il fouillait son gousset, récoltait une pièce, un petit sou, un gros, et donnait indifféremment. Aux insinuations timides il accordait un regard de compassion. Des vieillards s'ébranlaient vers lui, on lui poussait des marmots dans les jambas :

— Fais ami au monsieur ! Oh ! il vous aime bien... Depuis trois mois, il ne s'est pas passé de jour qu'il n'appelle après vous, le pauvre cher ange...

Tour à tour, les familles se dénombraient. Dès lors, il évita de franchir aucun seuil... L'inconnu l'attirait, occupait sa pensée, tandis qu'il se laissait reprendre et s'arrachait, hochant semblablement la tête pour dire oui, pour dire non et pour ne rien dire du tout. Enfin, il fut à sa voiture.

— On retourne...

— Non, non...

— Où s'en va-t-on encore ?

— Mais là... devant...

— Jusqu'à Chagny ?

— Allez toujours...

Le trot reprit et la même fièvre de hâte... Des bourgeons roses à la pointe des branches... des blés courts... et puis une église sur une butte.

— N'arrêtez pas !

Aux portes de Chagny, la mare goudronneuse lui avait rappelé le cadavre du petit berger, repêché devant lui, naguère, dans un grand concours de voisins... Envers Chagny, sa dette était payée. Peu de gens l'aperçurent, aucun ne l'arrêta... Il salua comme il eût béni, en apôtre, du haut du cabriolet envolé où il emportait le village. Mais déjà, à moins d'une heure, Beaumont lui barrait le chemin.

On y fêtait le saint du pays sur la place par des tirs, des bals et des jeux. Il fallait traverser la foule au petit pas : comment se dérober à sa reconnaissance? De fait, une rumeur courut, on se pressa, on bloqua bientôt l'équipage : M. Mellis reparaissait! — Il tombait mal, pour surprendre chacun en joie! On n'osait pas changer trop vite de visage, et entonner sa plainte sur un air de chevaux de bois. Mais du moins on complimentait le revenant sur la bonne issue de sa maladie, on l'invitait à mettre pied à terre, à s'asseoir, à se rafraîchir, ou bien à se réchauffer, au contraire. On voulait l'attirer chez soi au préalable, puis s'épancher.

— Bonjour... bonjour... répétait-il..

Et il restait dans sa voiture, sur la foule. Alors, une pauvresse borgne se hissa sur le marchepied pour ronronner la centième fois son histoire.

— Vraiment ?... bien... balbutiait-il sans savoir...

Beaucoup imitèrent la vieille.

— M. Mellis est en retard, grommela le garçon.

Quelques timorés s'écartèrent laissant la place aux plus hardis. Lui disait « oui » toujours et l'on croyait tenir une promesse. Enfin, des gamins allumés par le désir d'un pain

d'épice ou d'une pipe en sucre rouge se faufilèrent jusqu'aux roues, et l'un cria :

— Un petit sou, M. Mellis... c'est pour ma fête...

Et tous crièrent :

— Un petit sou!

Daniel Mellis vida ses poches; alors on lui accorda de partir... Les rires reprenaient, plus libres, un violon grinçait une polka... Derrière lui ne laissait-il que l'allégresse? Le saint qu'on fêtait, c'était lui! Pour quelque temps perdu, combien gagnait-il de courage!...

— Je ne connais plus bien par là, dit le garçon.

— Tant pis... tant mieux! fit-il.

— A droite? à gauche?

— En face...

Pardi! où s'étendait le plus loin son regard! La plaque bleue marquait « *Noyen, 8 kilometres* ».

— Jusqu'à Noyen? mais il est quatre heures et demie...

— Déjà?... Justement!... — Comme le temps passe!... Mais fouettez donc!...

Il n'attendait rien du cheval... Et l'on rentra dans le silence, — un silence plus froid et plus religieux. A voir ces champs, pareils et de même culture, s'étendre de nouveau dans leur plate monotonie, qui eût dit d'une autre contrée? Loin! loin! l'heureux canton où le mal expirait! enfin on abordait « le monde »:... le monde!... l'inconsolé, quoi! l'inconquis!... Consolateur, mieux: conquérant, quel radieux emploi Daniel Mellis ferait de ses vigueurs nouvelles! La bête allait bon train, un air tiédi soufflait : et lui croyait galoper en personne et tenir de son propre sang sa jeune ardeur... L'œil enserrait, en sa moitié, l'horizon courbe: la main tremblait: un cri réveillait le garçon.

— Là !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Là! un village?

— Ça! des meules, bien sûr...

— Vous croyez?

Il doutait : c'étaient des meules, en effet.

— Quitter la route !

— Comment?

— Un homme qui fait signe... vous ne voyez donc rien... coupez par les labourés...

— Il regarde, il n'appelle pas, cet homme.

— Il a levé un bras...

Appuyé contre sa charrue l'homme aperçut soudain l'attelage virer et foncer droit sur lui par les mottes croulantes.

— Que veulent-ils ?

A quatre ou cinq pas on stoppa. Daniel gémit :

— C'est dur à labourer !

— Ça colle...

Et là-dessus tous deux se turent interdits. Alors le garçon demanda, placide :

— Pour aller à Noyen ?

— Vous n'avez qu'à suivre la route...

Le véhicule fut plus lourd à la regagner de la glaise amassée aux roues et de l'âme aussi de cet homme obscur.

— Vous voyez... conclut Daniel, l'œil fébrile.

Lui seul voyait... Les faits, les gens, les paysages, tout grandissait à la taille de son désir... Que d'espace couru ! Que de terre foulée ! le moindre coteau devenait un mont, le moindre creux une vallée, et ce ruisseau franchi sur une une arche unique de pierre, le Danube ou le Nil... Mais eût-il précisé d'un nom ? Le vent qui fraichissait à l'approche du soir dispersait son inconsistante pensée... D'où parti ? où poussé ? n'importe !...

— Le monde... le monde... songeait-il...

Encore un peu, il eût défailli dans le rêve, sans un frisson qu'il réprima, sans son manteau, sans le trot saccadé du cheval un peu las qui lui « répondait » dans les membres, sans...

— Cette fois !...

Cité, hameau... — l'un valait l'autre — dans un pli de terrain, à trois cents mètres, là, quelques toits s'allongeaient... Le garçon protesta plus rude :

— Quatre vieilles bicoques ? Si nous voulons coucher dehors... Voyons !... Elle n'en peut plus, la pauvre bête...

Mais Daniel décidé :

— Je vais à pied, c'est bon. Vous soufflerez ici.

La voiture était haute, en descendant il faillit choir... — Il se remit d'aplomb, hein! sur des jambes molles : il regrettait — mais n'eut de peine qu'à partir. Il sut que du pied il touchait le « monde » et compta dès lors sur son ferme appui. Il joignait à cette notion puérile celle de « mission ». D'autant moins définie que plus familière : elle fut son bâton. Donc, il marcha...

Le soleil déclinait, l'ombre était remontée jusqu'au faîte des toits entre les bâtiments de ferme lorsque Daniel y atteignit, le cœur tintant. Quoi, sa voix restait sans écho aux larges portes déjà closes? S'enfermaient-ils? Étaient-ils morts? — à force de douleur, peut-être !... — La fête de Beaumont expliquait assez leur absence ; mais il y songeait bien ! Il arrivait trop tard... Au bout du dernier mur il s'arrêtait consterné, la main vide dont il eût mendié une âme à la solitude des cours. Il revoyait le ciel plus pâle teinté d'un carmin doux et les rais frisant les sillons : la nuit viendrait sur lui... En cette minute de vertige, il eut toutes les pensées possibles dans son crâne, se niant l'une l'autre, vraies, naïves ou folles, toutes, sauf celle-ci : que le cabriolet l'attendait sur la route, prêt à l'emporter vers des lieux meilleurs. Mais que comptait une pensée auprès de l'attrait évident d'un simple sentier de traverse qui prenait là, juste à la sortie du village et ondulait... vers quoi? rien n'indiquait son but... Malgré ou pour cela, et sans raison morale, Daniel le gagna et s'en fut...

Au temps de ses longues tournées, c'était l'heure où, sevrant son désir, il rentrait dans l'impatience du lendemain et l'appréhension d'une nuit inutile. Ce soir où commençait à tournoyer dans l'azur faible le vol étouffé des chauves-souris, chaque pas levait un espoir au fond du terne paysage. Une silhouette?... un homme!... — un arbre. Une blancheur? quelque chaumière !... — un tas de craie... Une lueur ! — des brins secs achevaient de se consumer dans leurs cendres ; mais le mystère en avait brillé si longtemps !... car, autant de circuits, autant d'illusions, chacune bienvenue et sitôt après remplacée... Avait-il loisir de se plaindre des aspérités du chemin? Il vivait par ses yeux, il interprétait l'ombre anxieusement, passionné-

ment du noir au gris. A l'objet inconnu de son vivace espoir il ne pensait d'aucune sorte ; il ne pensait à rien qu'à espérer toujours... Le sentier abordait une route nouvelle, la route enfilait un hameau, et l'espoir tout à coup s'effaçait devant son objet même : une vitre éclairée... Lui s'approchait à pas de loup, comme un voleur, une porte bâillait, on soupait en silence : il poussa la porte et franchit le seuil.

— Bonsoir.

On sursauta.

— Que voulez-vous ? gronda une voix d'homme.

Au fait, que voulait-il ? La femme se levait ; un marmot criait d'épouvante. Et Daniel, cassé, fripé, poussiéreux, tel qu'un vagabond misérable, balbutiait :

— Mais... mais...

— Qui êtes-vous d'abord ?

Peu soigné mais bourgeois, son costume étonnait quand même. Il oubliait le but de sa visite indue, s'interrogeait, pouvait murmurer cependant :

— Je suis Monsieur Mellis, d'Argentières...

— Connais pas...

Mais la femme apitoyée :

— Eh bien ! qu'il s'asseye avec nous !... Il n'a pas l'air méchant, cet homme... Il mangera un peu...

La douceur figée du visage et la débilité du corps eussent désarmé les plus durs. L'homme cédait. Daniel sourit, se laissa faire ; il sentait maintenant sa fatigue et sa faim.

— Vous venez d'Argentières, alors ?

— D'Argentières...

— Et vous allez loin ?

— Loin...

— Où ça ?...

— Mais dame...

D'un geste prompt la fermière signifiait :

— Il ne sait pas... Un pauvre d'esprit, sans nul doute... Et lui considérait ses hôtes tendrement. Entre chaque gorgée de soupe il s'arrêtait ; il sentait quelque chose à dire et ne trouvait pas quoi. Le feu, la nourriture lui ramenaient un peu de sang aux joues. Quand l'homme demanda :

— Où pensez-vous coucher ?

La femme insinuait :

— ... Un coin dans notre grange...

Mais Daniel :

— Non, non !... je... on m'attend. Adieu...

Il se levait, il semblait s'éveiller d'un rêve ; il laissait son pain entamé, son verre mi-plein, se traînait jusqu'au seuil, remerciait à peine et sans qu'on pût le retenir, plongeait dans la nuit froide et bleue.

Où allait-il ? C'était la question de tous ; c'était la sienne. Il allait, il savait qu'il allait, qu'il fallait aller... Mais où ? Vers quoi ? Pourquoi ? Le *mot* de son destin ! Son seul élan ne contenait plus sa pensée... Des syllabes naissaient sous son front contracté, s'essayaient sur sa langue et entre ses lèvres ; incohérentes, vagues, elles choquaient ses dents ; il chuchotait, il mimait le néant sans relache... Et ses jarrets, toujours, obéissaient au mot mystérieux... toujours.

. . . .

— Consoler... consoler !

Les bornes blémissaient. Il avait traversé le hameau sans le voir.

— Consoler...

Intrépide, il arpentait la route dure, tout seul en plaine, sous le ciel aux étoiles fixes, avec le *mot* de son destin.

— Consoler...

Il l'avait retrouvé par miracle, il ne le perdrait plus...

— Consoler... consoler, répétaient à l'envi son cœur, son pouls, son pas, sa bouche, son cœur...

Derrière cette simple parole combien de dévouement, de charité, d'amour, de... Elle sous-entendait tant de choses qu'elle finissait par ne signifier plus rien... Daniel l'acceptait comme telle... Consoler, c'était... consoler... simplement... Un si beau mot pouvait bien vivre par lui-même... Il savourait non pas son sens, mais sa sonorité, mais son inflexion... Il le lisait devant lui sur la terre, par syllabes, par lettres.

— Con-so-ler... s...o... so...

Il ne s'en lassait pas.

— Consoler...

Un chien grondait sous une grille, s'élançait aux bar-

reaux, jappait... Encore des murs! Le mot poussa Daniel de porte en porte, mollement, juste assez pour surprendre un soupir, ou un feu languissant au trou de la serrure, ou l'ombre, ou le silence... Il retenait son souffle, écoutait, jetait un regard, emportait comme une confidence intime, et repartait dans son refrain.

C'était sa force, son élan, sa marche... S'il le chantait moins haut, il sentait son pas s'alentir, et ses jambes céder sous son poids, sous le poids du monde... Alors il reprenait :

— Consoler, consoler...

L'accélération durait quelques minutes, puis insensiblement tombait.

Il haleta; ses lèvres peu à peu bredouillaient moins précises; l'idée même du moi se perdait, dans son souvenir... Il le traîna encore à travers un nouveau village, le bras étendu et tremblant sur le sommeil des âmes douloureuses qu'il consolait, ma foi, rien qu'en passant... Et puis il l'oublia et se tut...

Et quand même — car son corps ne l'oubliait pas — son corps marcha... Oh! moins droit, et moins ferme, et moins sûr, comme sans conscience, et buttant, et pliant, en enjambées infinies ou énormes... Mais quand même il marcha... marche sans but, ni sens, ni nom, automatique, — le sol fixant un pied, poussant l'autre et sans cesse, de l'herbe du bord aux pierres du chemin. L'équilibre manquant il s'aidait de grands gestes... Il savait sa fatigue, il savait son devoir de corps : marcher encore... marcher... Un pas dépassa la mesure, tâta le vide d'un fossé, le corps tomba... Mais là, sans plus remuer bras ni jambes, inerte, ô bienfaisant repos! comme il était tombé, il demeura... —Le ciel d'azur dur et d'étoiles projetait sur la terre aux jeunes floraisons le gel des belles nuits printanières.

Trop longtemps le garçon espéra Daniel; quand il s'enquit de lui la piste était déjà perdue. Il rentra vers minuit et trouva au faubourg ainsi que deux ennemis face à face Mme Mellis et le curé. Ils attendaient depuis la messe.

— Daniel!

Le lendemain un fermier du canton voisin le ramenait au

fond d'une « tapissière », blême, froid, muet, l'œil hagard. On l'avait ramassé dans le givre de l'herbe, au matin, presque mort. Du feu, des frictions, de l'eau-de-vie étaient parvenus à le ranimer : mais « il était bien bas »... Il ne reconnut pas sa mère : il sourit au doyen, d'instinct, puis s'engourdit. Mme Mellis assista à son agonie, cinq jours durant. Le docteur, consterné, sentait manquer le cœur, s'enfuir le pouls un peu plus à chaque visite. De quoi se mourait-il? De tout, et de vieillesse, dans la trente-septième année de sa vie. Enfin la fièvre prit, le sang se réveilla ; il se dressait, d'anciens gestes quotidiens agitaient frénétiquement tous ses membres, un sourire abêti laissait couler la bave entre ses lèvres sans couleur, et des mots y crevaient en bulles :

— Consoler... consoler... oui... tout... le monde... consoler...

On admit le curé avec les saintes huiles, elles semblèrent apaiser un peu la manie où délirait le moribond. Et il passa dans un grand tremblement horrible. Pour la seconde fois, Mme Mellis avait perdu son Daniel.

Ce fut un deuil public au bourg d'Argentières ; autorités, fanfare, pompiers, rien n'y manqua, pas même le clergé malgré la pression du maire. On se montra réellement ému. Mais devant la fosse béante chaque parti vint réclamer comme sien le consolateur. La foule murmurait. On se disputait le cadavre. Car par delà la mort Daniel Mellis était encore la proie des hommes! Le lieu pourtant imposa le calme aux passionnés, on se retira en silence.

Tandis que le doyen chantait au cimetière à toute voix le triomphe de la religion, Mme Mellis, seule dans sa souffrance, gardait la maison du faubourg. Il faisait beau ; elle avait ouvert sa fenêtre sur le jardin illuminé ; de temps en temps elle déchirait une enveloppe, lisant un nom, les condoléances à peine, et de nouveau pleurait. Celle-ci l'intrigua, à l'adresse de Daniel ; elle avait vu cette écriture, et même... Elle ouvrit ; vers le bas de la première page, s'étalaient, bien moulés au centre d'un paraphe, ces simples mots :

« Armand Lagarde. »

Comment l'avait-elle oublié? Il ignorait la mort de son ami fidèle, et après une année de silence écrivait. Il allait

bien, il avait pris un logement plus vaste, il invitait Daniel ajoutant :

— Car, si je suis heureux, je me souviens encore que c'est un peu à vous que je le dois.

Mme Mellis ferma la lettre. Était-elle la seule coupable? Elle essayait de tout comprendre, enfin! Les idées les plus opposées se heurtaient dans son indécise mémoire... Pensive, elle levait les yeux sur le jardin : à travers ses pleurs éclatants elle voyait le sable de l'allée couler en or jusqu'à la barrière du pré, entre les fraisiers en bordure et les poiriers luisants de sève et de soleil, — et elle songeait qu'elle eût pu vivre heureuse cependant...

FIN

La voix tintante...

La voix tintante, insistante de la sonnette
Évoque — pourquoi? — dans la clarté du jardin
Cette voix ni très mélodieuse ni très nette,
Rauque avec on ne sait quoi d'inquiet, de lointain...
...Dans le jardin clair, un peu nu, aux fleurs criardes,
Brutal après la chaude ombre de l'avenue.
Et l'améthyste vague des iris dans l'herbe drue
Évoque — pourquoi? — une eau solaire où s'attarde
Le bleu fantôme d'un fantôme qui se pleure...

...Eau de topaze du fauve cuivre qui tinte
Dans l'énorme silence des heures trop bleues?...

...Haut perron blanc, maison blanche, parfums de l'Inde,
D'îles chaudes, fleuries — issus de soies ternies,
De nattes, de coffrets en bois d'essences inconnues, —
Meubles Empire comme en de lointaines colonies,
Harpe érigée qu'étreignirent de beaux bras nus!...

...Vous êtes les familiers de mes rêves troubles,
Degrés où ondulaient les serpents irisés des traînes,
Senteurs où revit la tiédeur des tailles souples,
Miroirs où glissent tant d'apparitions incertaines,
Harpe qui dus trahir à demi bien des secrets!...

...Je te connais, maison blanche, et m'est familière,
Dans ce pré blanc et mauve tendre, cette rivière
Lente, lente, qui perd ton image à regret...
...Voici, longue et menue, penchée sur l'eau solaire,
Une fillette vêtue de gaze bleue qui chatoie,
Une fillette pâle, étrangement languide
Qui frissonne, se retourne et vient droit à moi.

§ O la poignante douceur du regard humide,
Le navrement passionné de ses grands yeux noirs!...

§ Elle me prend la main sans parler et me guide
Vers une pièce fraîche au jour comme bluté :

§ Ces portraits flous, ces paysages de mystère
Sont des visages et des sites qui hantèrent
Les visions de l'enfant bizarre que j'ai été.

§ De vieux airs oubliés renaissent : ils chantèrent
En mes nostalgies, — où et quand ? — je ne sais plus...
Mais leur tristesse est plus charmeuse, reconnue.

Tout a son double en moi, — jusqu'aux choses banales :
Ces stores bêtes où d'affreux Mongols de carnaval,
Exultants sabreurs à barbes de fil de fer
Se livrent à d'écœurantes danses guerrières,
Ces tentures ornées de Chinoises qui bâillent
Et bâillent le hurlant ennui qui les ravage,
Ces écrans où se ruent en vols fous, en nuages,
Les diables des fumées d'opium, — ces éventails,
Monstrueux papillons souffletant les murailles...

. . . .

Et tout s'efface : Plus rien que des parois nues
Fendillées par les fresques blêmes de la pluie...
...Je suis seul : La petite amie bleue s'est enfuie
Et les prunelles noires, je ne les ai pas lues !

§ Il ne reste plus rien dans le désert de plâtre
Que deux toiles jetées contre un mur : deux ébauches.
Sur l'une d'anxieux grands yeux noirs me regardent,
Émergeant de la brume où le visage plonge,
Beaux yeux très amis, très doux, mais pleins de reproche,
Qui m'attirèrent à mon insu, jusqu'ici,
De l'avenue aux parfums de lourdes verdures :

L'autre, c'est un étang chryséen qui fulgure
Près d'un bois moite d'arbres pleureurs et transis ;
Flottante, à la surface une robe s'azure
Sous un morne vol d'oiseaux de mer égarés

Et m'obsède cette fillette rencontrée
Dans la maison magique aux reflets d'autres temps :
Je crois maintenant l'avoir aimée — ou rêvée —
Et peut-être pleurée lorsque j'étais enfant...

Etes-vous un appel, — un avertissement, —
Le remords de telle existence révolue,
Un charmant spectre qui me hait et me tourmente ?...

...Il se peut que ma folie seule vous ait vue,
Fillette bleue qui n'êtes pas ou n'êtes plus !

John-Antoine Nau

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

Une Rentrée. — Rarement vacances auront été aussi pleines de vie politique ; rarement l'activité de l'Exécutif, le travail de l'opinion publique, l'effort doctrinal et pratique des partis et des hommes, et les événements eux-mêmes auront rendu aussi féconds ces mois inertes d'ordinaire, auront mieux éclairci, pour la rentrée parlementaire, une situation politique décisive et posé plus nettement, pour les débats essentiels qui s'engageront aussitôt, quelques problèmes dont la solution, toujours retardée jusqu'ici, qu'elle doive être celle-ci ou celle-là ou cette autre, — engagera pour longtemps l'avenir de la démocratie.

L'obstination tranquille de M. Combes a, malgré les résistances, malgré les critiques, assuré la part d'application de la loi sur les congrégations à laquelle il s'était d'abord attaché. Il paraît décidé à poursuivre. — Aussi ce commencement, en soi assez bénin, a-t-il engagé toute la bataille des partis, des idées, des doctrines. D'un côté et de l'autre on a bien vite regardé au-delà du fait présent et, sans cesser de discuter sur le fondement en droit et l'opportunité en pratique des premières mesures prises, on a élargi le débat, et c'est tout le problème de l'enseignement dans une démocratie qui est ouvert.

Enseignement d'État exclusif, enseignement laïque exclusif, ou « anomie » entière, tous les systèmes, tous les types, plus ou moins nets, plus ou moins purs, se proposent et s'opposent. En même temps que se discutent les principes, les mesures de détail, les mesures transitoires, les difficultés pratiques sont étudiées et prévues.

L'opinion du parti démocratique est, au premier abord, assez diverse et incertaine. Mais en réalité un grand courant entraîne à cette heure tout le pays républicain. Quelques « libéraux » retardataires, quelques francs-tireurs avancés protestent contre cet entraînement et se défendent d'y céder. C'est leur droit : cela ne risque point d'arrêter le mouvement commencé ; cela rend le service d'obliger la masse marchante à réfléchir encore sur le principe et le but de son acte, alors qu'elle agit déjà, à préciser sa doctrine et par là à affermir sa volonté. Le résultat — à moins de complications politiques imprévues venant d'autres domaines — sera, semble-t-il, de façon ou d'autre, un pas sérieux vers l'affranchissement laïque.

Ce n'est pas pur hasard qu'avec cette vigoureuse expansion de l'esprit rationaliste ait coïncidé une étonnante poussée de l'esprit pacifique. Depuis la déclaration par laquelle Jaurès a eu le courage d'ouvrir la législature, la matière ainsi imposée à la réflexion immédiate des ré-

publicains n'a pas cessé d'être débattue : et il est frappant d'observer combien les positions prises maintenant par les adversaires et les restrictions dont ils entourent leur chauvinisme réfractaire sont déjà un hommage à l'idée de paix grandissante. Cette grande question restera « à l'ordre du jour » et n'en sortira pas sans un progrès.

Il n'est pas jusqu'à cet accident stupide, la mort de Zola, qui n'ait servi au parti de la justice et de la vérité à passer une revue improvisée de ses forces et à constater inopinément la force acquise par lui dans le pays et dans Paris. Les honneurs laïques et les paroles hardies et saines qui ont illustré ces funérailles n'ont soulevé, chez des ennemis hier encore pleins de morgue et de haine, qu'une protestation basse et étouffée. Et cette triste journée n'aura pas été vaine si elle montre à des esprits trop arrêtés aux espérances que la « révolution dreyfusiste » n'a pas été inféconde.

Fr. Daveillans

Le Problème du charbon. — Le jour où les énergies hydrauliques puisées aux chutes suffiront à alimenter les moteurs, les mineurs n'auront plus à peiner dans les galeries où se consume leur vie. Mais la canalisation des cascades est encore à ses débuts. Que la production du combustible s'arrête, et toute production est suspendue. Les transports sont interdits : la métallurgie est vouée à la ruine ; la filature, le tissage, toutes les branches essentielles de la transformation manufacturière sont frappés à la base.

Il y aurait un curieux parallèle à établir entre l'histoire du charbon et l'histoire des industries. Celles-ci n'ont commencé réellement à progresser que lorsque celui-là a été méthodiquement exploité. Pour prendre la France seule, notre premier essor date de la découverte des gisements de Saint-Étienne; le second, et le plus remarquable du siècle, se rapporte à l'ouverture des mines du Pas-de-Calais. Et à envisager l'ensemble des États, ils se classent hiérarchiquement, dans l'ordre économique, selon l'abondance de leur extraction, l'Union, puis l'Angleterre, puis l'Allemagne. Et si la France traverse une phase de stagnation, si du moins elle chemine moins vite que ses rivaux, c'est à coup sûr que son capital houiller est moins opulent ou moins bien utilisé.

On conçoit dès lors que dans la population ouvrière de chaque contrée, les mineurs du charbon tiennent un rang prépondérant. Ils sont d'abord plus ou moins nombreux, mais forment des corporations considérables dans tous les pays de grande puissance industrielle — 720.000 dans le Royaume-Uni, 800.000 en Amérique, 400.000 en Allemagne, 170.000 en France. Ensuite, par la communauté même des besoins, par la solidarité de l'existence, ils ont été entraînés à se concerter efficacement, et c'est ainsi qu'un peu partout ils ont constitué les premiers groupements professionnels sérieux. De l'organisation nationale à la fédération internationale, il n'y a qu'un pas et qui a été franchi de très bonne heure. Congrès de mineurs allemands, français, belges, autrichiens, congrès européens se succèdent à intervalles périodiques,

formulant les mêmes revendications, attestant une bonne entente qui fait souvent le désespoir des compagnies, et des gouvernements.

Les autres corporations ouvrières dépendent du reste étroitement, pour leur activité, pour leurs salaires, des charbonniers. Que ceux-ci désertent les puits, et celles-là se trouvent privées de tout élément de travail. Car, à la rigueur, l'autorité civile peut bien requérir des soldats pour faire du pain ou abattre des bestiaux, mais elle ne jouit pas de la même faculté pour assurer la production du combustible. On ne s'improvise pas mineur. Nulle profession n'exige un apprentissage plus soutenu.

De toutes ces considérations, il résulte que le houilleur, dans les conflits économiques et sociaux contemporains, dispose d'une vigueur de lutte à peu près sans égale. Si quelques esprits volontairement sceptiques doutaient encore de la puissance des ouvriers des charbonnages, ils n'auraient qu'à se remémorer les effets du grand chômage de Westphalie, au début du règne de Guillaume II, ou à examiner les conséquences immédiates de la grève de Pensylvanie, à l'heure actuelle.

Ici, deux cent mille mineurs ont refusé tout à coup de redescendre dans les galeries. Le Trust qui les commande, plutôt que de céder à leurs revendications, a plongé toute la République dans d'effroyables perplexités. A l'entrée de l'hiver, les stocks de combustibles ont été épuisés ; la tonne est montée à des prix fabuleux, — trois ou quatre fois le cours ordinaire —, qui vont peser sur l'industrie, paralyser certaines entreprises, et surtout désespérer les familles peu aisées qui ne pourront se chauffer. La crise, de locale, est devenue nationale : son côté social échappe si peu aux autorités que le président Roosevelt s'est alarmé, a convoqué ses ministres, réuni les chefs d'industrie les plus connus et cherche une transaction.

Or, un quart seulement de l'effectif total des mineurs d'outre-Atlantique est atteint par le chômage : la production américaine, en époque normale, est devenue surabondante au point de pouvoir alimenter d'énormes exportations. Pour renverser cette situation, il a suffi de la décision concertée d'un contingent considérable en soi, mais relativement faible de travailleurs. Deux cent mille mineurs font trembler sur sa base la puissance industrielle de l'Union ; quatre cent mille pourraient désarmer ou ruiner les Trusts.

Telle est la conclusion qui se dégage des incidents récents : leçon très haute et très concluante. Le problème du charbon n'est pas neuf ; mais jadis il se libellait ainsi : Produirons-nous assez de combustible ou nos gisements dureront-ils encore longtemps ? — formule bien souvent reprise par les économistes de la Grande-Bretagne. Aujourd'hui, il se pose en ces termes : A quel moment les mineurs suspendant l'extraction arrêteront-ils toute activité ?

Ainsi délimité, il est beaucoup plus grave : car on pouvait acheter au-dehors des millions et des millions de tonnes ; l'éventualité de l'épuisement des gisements était lointaine et douteuse. — Quant au chômage national et international, et de national il deviendra nécessairement

international, il interdira tout recours à l'extérieur, et il se présente comme une possibilité de demain. L'expérience de l'Union, la plus suggestive qui se soit produite, exercera à coup sûr une influence décisive sur les évolutions de la classe ouvrière.

Jusqu'ici on entendait par grève générale la cessation de tout travail, dans toutes les professions : elle supposait une entente telle que dès le lendemain, partout où elle eût éclaté, une classe nouvelle se fût rendue sans difficulté maîtresse du pouvoir. Aujourd'hui, il ressort que les mineurs à eux seuls peuvent, au moins dans cinq ou six contrées, déterminer une crise et une transformation profondes. Peut-être cette considération a-t-elle sa valeur à une heure où, devant les Parlements des grands et petits États, surgissent les revendications libellées par les récents Congrès des charbonniers.

Paul Louis

GAZETTE D'ART

Constantin Le Roux (1). — Peinture affectueuse et dolente ; dolente des fois plus qu'il ne sied, et l'on dirait alors du Millet relevant de maladie. (Paysanneries donc, d'une Normandie bretonnante.) Une fillette boit à même un bol : le bol, les mains, c'est bien leur couleur, non leur matière : et celles-ci sont mortes, sont en mastic, et n'empoignent pas. Encore : figures volontiers essuyées (tel une *Fillette à la Lampe*) à en devenir de savon et de sucrerie ; une recherche aussi de l'effet trop aisé des reflets de la flamme, du foyer, sur les visages, etc... Évidemment l'écueil du jeune peintre est une sensibilité souffrante facile à passer sensiblerie. La face d'un tel revers est nécessairement un attendrissement prompt et communicatif devant ces instants de féerie calme où la nature offre sa communion à l'être humain : aube ou couchant, une rentrée des foins au soir, le crépuscule emplissant une campagne ou s'insinuant dans une chambre. De même l'amour des chants de la pénombre et du clair obscur, les jeux des noirs et des gris : dans l'Enfant au bol, le roux de la chevelure, le blanc crémeux du bol, dans un angle une fleur, chantent à même une harmonie sourde et moelleuse telle celle des bonnes lithographies. Aussi quand sa palette abandonne franchement la polychromie, trouve-t-il, à manier le blanc et le noir seuls, la vigueur et la simplification : l'*Étable*, où une Cosette traînant son seau s'enfonce dans les rais de jour filtrant des arrières-plans ; les *Femmes granvillaises* opposant le blanc superbe de leur vêture au noir riche du capot qui les coiffe. Les *Femmes au Fléau* représentent la meilleure œuvre : dessinée, solide, hardie ; ces trois vieilles sont majestueusement belles à la façon de trois Parques. Ici, l'artiste fut pleinement et énergiquement original.

Cariot (2). — Cet autre jeune peintre des campagnes n'est pas un crépusculaire attendri, mais un solaire ardent et têtu. La série chronolo-

(1) *Collège d'Esthétique moderne*, 47, rue de La Rochefoucault.
(2) *Les Artistes au Peuple*, 2, rue de la Mare.

gique de ses 36 toiles (*Nivose*, *Germinal*, *Floréal*...) exprime avec une émotion très virile, sous un faire parfois un peu sec et tatillon, le poème de la campagne, le mouvant hymen d'un même coin de champ avec l'atmosphère et la lumière multiformes. Ici (nº 12, *Prairial*), le mol ondulement de la plaine sous les tiédeurs agitées de l'air; puis (17) son tumulte sous un plus profond souffle; 23 : les blés torréfiés par *Thermidor*; 24 (*Messidor*) les mêmes suant le sang solaire; 26 : ils roussissent sous l'incendie universel; 31 (*Vendémiaire*) : l'arbre frissonne sous des braises translancides; tout s'ensoleille et l'on hume qu'un air plus frais traverse tout; 36 (*Frimaire*) : une buée de givre frémit au-dessus de l'herbe, tandis que (5) *Germinal* poudroie d'une poussière d'améthystes. Chaque journée, chaque toile, oriente sa polychromie vers une tonalité générale différente, et ces tonalités sont personnelles, originales, disons plus : neuves. Frais, rude et sain comme une matinée de froid sec dans les champs, cela manque seulement de souplesse, c'est astringent : couleurs éblouissantes, pures, aigües, comme un soc de charrue neuve.

FAGUS

GESTES

L'Aiguillage du chameau. — Au moment où un écrivain célèbre est surpris par une mort sournoise, c'est un délassement pour l'esprit humain d'observer cette compensation — si toutefois deux destructions peuvent créer un équilibre — : la catastrophe d'Arleux. Par des moyens simples, mais peu faillibles, la science moderne s'y est employée à préserver la terre habitable d'une pléthore d'êtres humains non célèbres. Affectons de croire, pour qu'un tribunal trop sévère n'entrave point les bienfaits un peu brusques de cette science, affectons de croire que ce sont des bienfaits inconscients, et, pour être clair, que cette science est inconsciente. S'il était nécessaire d'en cataloguer les méthodes, on les définirait assez bien : la guerre en temps de paix, progrès évident sur la guerre proprement dite ou « guerre en temps de guerre », car dans cette guerre nouvelle on n'a pas à craindre que quelque ennemi indiscipliné pare ou rende les coups. Or, étant donné qu'un guerrier légitimement dit ne rougit point, sinon dans sa culotte — cette partie du vêtement fut de tout temps, comme on sait, l'expression de la pudeur — s'il ne rougit point d'enrayer dans la mesure de ses capacités individuelles ce surcroît obscur de population, notre impartialité nous fait un devoir de féliciter, comme nous le féliciterions lui-même, les habiles organisateurs de cette grande victoire, la catastrophe de chemin de fer d'Arleux.

Les progrès de l'armement sont identiques, on n'en peut douter, dans la guerre et dans la chasse : de même que le braconnier muni de cet engin balistique, le fusil, tend à devenir une espèce éteinte, et que les braconniers modernes préfèrent à ce fusil, qui ne tue qu'une pièce à la fois et au plus, des appareils perfectionnés qui raflent en silence une

grande quantité de gibier : de même, les héros du vaste coup de filet d'Arleux doivent s'estimer au-dessus de la gloire militaire, pour les mêmes raisons qu'un pêcheur au tramail ou à la senne dédaigne l'homme au chapeau de paille — ce chapeau fût-il rayé ou constellé — qui s'évertue à (si c'est bien là l'expression exacte) faire sortir le goujon de son caractère.

Une simple aiguille fut tout le matériel, discret et terrible, des tacticiens d'Arleux. Dans des antiquités vénérables, il paraît qu'un chameau traversait cette minuscule chose de métal — avec difficulté d'ailleurs, la tradition, en sa bonne foi, ne nous l'a point dissimulé. Nous prions de s'abstenir les correspondants charitables qui désireraient nous informer de la « vraie » signification, architecturale et géographique, de « l'aiguille ». Nous nous en tenons, et avec raison, à la lettre de l'histoire, car il n'y a que la lettre qui soit littérature. Avec raison : car il est patent que des milliers de contribuables croient qu'un corps beaucoup plus volumineux qu'un chameau, une locomotive et son convoi, passe à travers une aiguille et sans difficulté. Bien plus, la plupart des témoins susdits ont maintes fois et sans trembler aventuré leur prestance dans ce périlleux parcours.

Si le chameau accomplit ce même exploit, il est indiscutable qu'il est favorisé par sa conformation : son long cou, sa tête amenuisée, sa bosse même qui est, par une ingéniosité de la nature, divisée en deux, afin qu'il puisse introduire, à travers le chas, ses deux gibbosités l'une après l'autre, à peu près à la façon de ces fils de fer contorsionnés enfilés dans des anneaux et que les camelots appellent des « questions ». Or pareille souplesse est — ce qui confirme nos déductions — notoirement interdite à la bosse unique des dromadaires.

L'« aiguillage » des chemins de fer a, paraît-il, réussi jusqu'à ce jour : le mot est courant et la pratique, dit-on, courante. Ce succès provisoire était néanmoins pur miracle, pour deux raisons : 1° *Les aiguilles ne sont pas placées où il faudrait*. Tout observateur sait, en effet, que des rails, garantis parallèles sur une petite distance, par une malfaçon quelconque se rapprochent vers l'horizon. Il existe assurément, quelque part au-delà de l'horizon, un point où ils se réunissent en forme de V et où le plus élémentaire bon sens indique, profitant de cette malfaçon, de placer l'aiguille — si l'on tient à cette absurde pratique, souvenir des mœurs du désert disparues. 2° ... Ici le plus bref commentaire serait oiseux... Les aiguilles à travers lesquelles il faut passer sont présentées aux trains, et au public, PAR LA POINTE !

Notons, pour finir, que le généralissime d'Arleux, l'*aiguilleur* pour tout dire puisque des mots usités autorisent ces folies, l'aiguilleur s'appelle Moreau. Nous n'apprendrons à personne que ce sont les occupations favorites et la vie privée de ce monomane qui ont inspiré à un romancier anglais un livre de cauchemar, *l'Ile du Docteur Moreau* qui traite de la vivisection humaine.

ALFRED JARRY

LES THÉATRES

Odéon : *Arlequin Roi*, de M. E. Lothar, trad. Machiels. — **Comédie-Française** : *Gertrude*, de M. Bouchinet. — Reprises.

De prudentes reprises, ainsi qu'il est d'usage, inaugurent la saison théâtrale et voici que reparaissent, pour un temps, sur l'affiche, les pièces qui eurent, l'an dernier, le plus de mérite ou le plus de succès. La pièce de M. Capus continue aux Variétés son heureuse, facile et charmante carrière; M. Deval, c'est bien entendu, jouera toute sa vie à l'Athénée, *Madame Flirt*, la comédie de MM. Beer et Gavault, si conforme à son esthétique. Au Gymnase, *le Détour*, la pièce de M. Henry Bernstein, est reprise après une assez longue interruption. J'ai dit, en son temps, tout le bien que je pensais de cette œuvre ; à la réentendre, mon impression première s'est pleinement confirmée : claire, forte, parfaitement ordonnée, elle contient — notamment au troisième acte — des scènes d'une rare intensité d'émotion, et où se trouve la marque d'une violente et fougueusement triste personnalité : reconnaissons-la dans cette promptitude d'observation qui pénètre droit et d'un seul coup, sans se laisser distraire, jusqu'au fond des cœurs, dans cette franchise à en exprimer avec un accent de sincérité tout à la fois brutale et troublée les plus profonds sentiments : dans cette éloquence qui, lorsqu'elle nous touche, n'est point de paroles, mais de je ne sais quels balbutiements humbles et frémissants de vérité qui rôde et soudain, entre des mots, surgit. Il y a beaucoup à attendre de l'auteur du *Détour*.

L'Odéon s'est enhardi jusqu'à nous offrir une pièce à la fois nouvelle et étrangère, à l'exemple du théâtre Antoine. Mais, admirez le hasard, la pièce choisie, *Arlequin Roi* de M. Lothar est justement une pièce pour Odéon et dans le genre — si j'ose dire — du répertoire odéonien. Faussement légère et faussement profonde, mi-fantaisiste, mi-philosophique, mi-opérette et mi-drame, assez ingénieusement construite et niaisement pensée, brillante avec cela — vieux galons, paillettes rougies — elle s'accommodera, sans qu'il soit besoin de tenter nul effort d'harmonie, avec les plus modernes et les plus vieilles vieilleries de la maison.

Reconnaissons d'ailleurs qu'elle n'est point ennuyeuse. De la substitution d'Arlequin au vrai prince Bohémond qu'il étrangla et remplaça à l'insu de tous, naît l'intérêt de la pièce qui se développe à la fois sous un double aspect de comédie d'intrigue et de comédie satirique ; et si, en tant que comédie satirique, elle est ou nous paraît franchement piètre, avec son étalage de contrastes faciles et la proclamation audacieuse de vieilles vérités philosophiques un peu trop prouvées et démonétisées, du moins, comédie d'intrigue, elle paraît, adroitement fabriquée non sans un instinct assez sûr et une connaissance approfondie des règles du métier, un répertoire « très au courant » des scènes à faire, qui furent, ici, pour la plupart, des scènes faites, mais produisent encore leur petit effet en Europe. On peut se plaire à l'entendre, encore que, ralentie en des déclamations fastidieuses, la marche s'en active sou-

dain exagérément, alors que — je citerai notamment la scène de la reine-mère et d'Arlequin — on souhaiterait le développement plus large et plus complet d'une situation pathétique.

Le même théâtre de l'Odéon a remis à la scène, la très agréable comédie de MM. Bisson et Michel Carré, *Monsieur le Directeur*.

Au Théâtre-Français, nous avons vu représenter une pièce en quatre actes de M. Bouchinet, *Gertrude*, ni tout à fait bonne, ni tout à fait mauvaise — et pourtant point médiocre. Tout à la fois, elle irrite et elle plait. Il a paru facile de la juger et de la condamner en déclarant absurde et invraisemblable le point de départ, partant inintéressantes les conséquences. Voici en effet, je crois, dans toute son horreur, et pour la durée des quatre actes, le type même du « faux conflit » : parce qu'à Compiègne, le vieux Michelot, rentier campagnard, vit en ménage, avec sa servante, à Paris, son fils, se voit refuser la main de Mlle Leblanc, dont il est le fiancé passionnément épris ; et l'apparent dilemme, en un premier acte de facture assez maladroite, se pose ainsi : ou Michelot se séparera de Gertrude, ou le mariage de son fils n'aura pas lieu. Notre bon sens a peine à admettre la gravité d'un tel cas, le sérieux d'un tel conflit pour l'aplanissement duquel se présentent aussitôt cinq ou six solutions faciles, pratiques.

L'auteur n'a pas su ou n'a pas voulu les découvrir ; et ses héros luttent jusqu'au bout, contre des difficultés qui nous semblent illusoires. D'une telle erreur préliminaire ne se fût relevée nulle pièce à thèse. Mais il n'y a pas ici ombre de thèse. *Gertrude* est une pièce modeste qui n'attaque aucun ordre de choses établi et ne songe qu'à nous attendrir sur d'humbles êtres, d'humbles sentiments, d'humbles choses. Et si elle y réussit parfois, souvent, c'est que l'invraisemblable sujet y est développé en scènes « vraies ». C'est leur meilleur mérite et c'est un grand mérite : elles sont sans éclat et sans esprit ; leur éloquence est pauvre ; mais leur dialogue sonne juste et plein ; et il nous touche pour ce qu'il révèle, en toute simplicité, d'une tendre, triste et résignée sensibilité. Nous nous sommes souvent intéressés à des personnages plus brillants, plus complexes, plus « héroïques » que ce vieux bonhomme campagnard, en decadence physique et morale, que cet incompréhensif, sec et dur petit jeune homme, et même que cette vieille servante d'un dévouement habituel ; mais ils sont humains, humains dans leurs actes et dans leurs paroles, dans la simplicité de leurs colères et de leurs chagrins, de leurs égoïsmes et de leurs faiblesses. Et comme cette humanité réside en eux-mêmes, le fait qu'ils l'expriment, à notre sens, hors de propos, ne nous empêche pas d'en goûter la révélation sincère et souvent émouvante.

M. Leloir et Mme Kolb, dans les deux principaux rôles, ont été simples, sobres et parfaits. Mlle Régnier montra son charme délicatement attendri. Et M. Dessonnes, voué aux rôles de fils dénaturés, injuria son père avec sa véhémence habituelle.

André Picard

LES LIVRES

Charles Le Goffic : **L'Ame Bretonne.** Honoré Champion in-18 3 fr. 50. — L'Armorique séduit les peintres et les poètes, mais il faut bien avouer que cet engouement si justifié pour un pays rude et sain a tiré son origine d'une littérature frelatée pleine de clichés conventionnels. Paul Féval, Émile Souvestre, et bien d'autres, ont mis à la mode une Bretagne factice ; La Villemarqué a sacrifié au goût de l'époque et travesti nos chansons populaires pour leur donner une signification historique à la Macpherson.

Je me souviens que, tout enfant, alors que je suivais en même temps que Le Goffic, les cours du petit collège de Lannion au cœur de la Bretagne bretonnante, j'ai eu bien souvent un grand désir de voyager, de m'en aller, *très loin* de chez moi, visiter *la Bretagne des auteurs*, si différente de celle que je connaissais...

On connaît de plus en plus la Bretagne, mais la tradition reste et les écrivains les mieux renseignés sacrifient encore, pour ne pas dérouter les lecteurs, aux anciennes légendes accréditées par leurs devanciers. Il faut savoir gré à Ch. Le Goffic d'avoir publié un livre de documents vrais, d'avoir rapporté les choses sans les majorer ni les déformer, de telle manière que ses compatriotes pourront enfin *reconnaître* leur pays dans un livre imprimé. A cette partie de documentation pure il a joint quelques études sur des Bretons de marque, un chapitre ému sur la noble Henriette Renan, une amusante chronique sur « ce pauvre Quellien », le barde à l'imagination dangereuse, le gascon du nord, etc... Le livre de Le Goffic est une œuvre de bonne foi, ce qui ne lui enlève rien de son intérêt, au contraire ; il contribuera à faire connaître son pays tel qu'il est et non tel que l'ont maquillé les auteurs pour plaire à un certain public.

Je ne suivrai pas mon vieux camarade dans ses projets régionalistes ; ce sont là utopies de poète plutôt que rêves de sociologue ; il sera certainement déplorable, au point de vue du pittoresque, que les Bretons cessent d'être des sauvages ; il sera peu héroïque de voyager en Bretagne, si l'on n'y risque plus de mourir de faim faute de se faire entendre parlant français ; mais je n'ai vraiment pas le droit de *blaguer* mes compatriotes à ce sujet ; j'ai moi-même été bien fier autrefois de n'être pas comme tout le monde et de parler, quand des amis venaient me voir, un charabia qu'ils ne comprenaient pas. Je me souviens avoir soutenu des idées régionalistes devant Ernest Renan, déjà mortellement atteint, mais dont la maladie n'avait pas altéré l'aimable sérénité. Il me représenta que la langue bretonne était, dans notre pays pauvre, une cause d'infériorité et un obstacle au progrès ; il me raconta l'histoire d'un de ses voisins qui avait été récemment grugé par son homme d'affaires faute d'avoir bien compris ce qu'on lui disait, et il parla de la perte de temps qu'entraîne la nécessité, pour les enfants, d'apprendre deux langues dont l'une nuit toujours à l'autre. Je l'écoutai avec respect, mais sans conviction, et plus tard seulement je me suis rangé à son avis.

Notre langue est fixée dans des livres; notre folk-lore est recueilli; les Cottet et les Simon ont immortalisé nos costumes bizarres: la Bretagne a fourni sa page à l'histoire pittoresque: elle peut se civiliser. Et d'ailleurs, l'union régionaliste veut conserver quelque chose qui n'existe plus: le breton est aujourd'hui mélangé d'une bonne moitié de français; quand Le Coat a traduit la Bible en dialecte de Tréguier, il a voulu donner le change sur la décrépitude de nos idiomes; il a ressuscité beaucoup de vocables oubliés: il a même emprunté au dictionnaire gallois, et le paysan le plus instruit ne saurait comprendre son œuvre. Et puis, la langue bretonne, quoi qu'on en puisse dire, n'étant plus en rapport avec les nécessités de la vie moderne, entretient l'ignorance: l'ignorance entretient l'alcoolisme et bien d'autres fléaux, et les Bretons sont condamnés à disparaître s'ils ne se résignent pas à se franciser définitivement. Il faut cependant lire le plaidoyer régionaliste de Le Goffic: après tout, comme dirait un de mes maîtres dans lequel semble revivre la philosophie de Montaigne: « Après tout, mon Dieu c'est une opinion! »

Quant au panceltisme, c'est également une idée intéressante; l'amiral Réveillère a écrit autrefois: « L'union des Celtes est le salut du monde. » Je serai tout à fait de son avis s'il prend le mot *celte* dans le sens large de Renan qui admettrait un nègre au dîner celtique.

Félix Le Dantec

Les anciens quartiers de Paris: *Le Louvre — Les Tuileries La place Louis XV — Saint-Germain-l'Auxerrois* (E. Le Deley). — Les livres sur Paris ne manquent pas. Chaque siècle a eu les siens. Depuis le XVe, les guides et histoires se sont succédé sans interruption. Certains ont résisté au temps. On consulte avec fruit Guillebert de Metz, Corrozet, du Breul, Sauval, Germain Brice, Piganiol de la Force, etc. Durant le XIXe siècle, il y a eu les livres d'Édouard Fournier, de Bonnardot, de Franklin, enfin l'admirable *Paris à travers les âges* de F. Hoffbauer. De longtemps, on ne fera pas mieux.

La présente publication est inspirée de l'ouvrage d'Hoffbauer, mais la rigueur topographique du *Paris à travers les âges* est remplacée par l'aimable accumulation de reproductions des vues de l'ancien Paris, empruntées aux manuscrits, aux estampes, aux dessins conservés dans les collections publiques.

L'idée est heureuse, car c'est toujours avec plaisir que l'on revoit une estampe de Pérelle ou d'Israël Silvestre, un dessin de Saint-Aubin ou de Demachy.

Ces images sont précédées d'un texte de quelques pages, dû pour le présent fascicule à M. Edmond Beaurepaire, bibliothécaire à la Bibliothèque de la ville de Paris.

Ce texte est concis et renseigné et ne peut qu'être loué.

Lettres de Mme de Genlis à son fils adoptif C. Baecker (1802-1830); introduction et notes par M. Henry Lapauze. (Plon-Nourrit). —

Ce Casimir Baecker était une sorte d'enfant prodige qui eut des succès retentissants comme harpiste. Berlinois d'origine, il avait été adopté par Mme de Genlis, au temps de l'émigration. La bonne dame, dont le cœur était vide de passion depuis la Révolution, reporta sur l'enfant, en tout bien tout honneur, ses facultés aimantes. Elle le poussa dans la vie avec une habileté consommée, le conseillant tout à la fois sur la religion, l'amour et les affaires.

Par exemple, dans une lettre qui finit par ces mots : « Honore partout et toujours la religion », elle lui dit : « Tâche donc de tourner une tête de femme honnête, riche et libre. Rien de plus aisé si tu y penses, et si tu sais profiter d'un premier enthousiasme. » Et plus loin : « Il faut connaître les gens riches. N'oublie pas cela... C'est dans l'intérieur de ces familles riches que tu trouveras un mariage à faire, non d'une veuve mais d'une jeune personne. Ce conseil est très bon et m'a été donné pour toi, par quelqu'un qui a de l'expérience. » Ce quelqu'un m'a tout l'air d'être « le respectable abbé de Compiègne », attaché à l'église métropolitaine et hurleur de *Gloria* et de *Te Deum*.

CHARLES SAUNIER

GEORGES LECHALAS : **Études esthétiques** (Alcan, in-8 de 306 pp., 5 fr.). — Entre les questions dont disserte l'auteur (rôle de la nature dans l'art, rôle infrastructeur des mathématiques, affinités des divers arts, etc.), une depuis Platon enivre les polémiques : l'art a-t-il sa morale ? Certes : n'est-il pas scientifiquement établi que l'œuvre plate, fade, fautive, est déprimante ? Morale n'ayant à démêler rien avec la morale éthique, laquelle du reste, attend sa définition ; l'œuvre éthiquement immorale moralise très réellement et sans jeu de mots dès qu'elle est bonne esthétiquement, puisqu'elle accroît l'énergie, la virilité. D'autant que dès lors « le sujet », dont seul prend cure la morale, immanquablement disparaît : qui songe à voir dans la Vénus du Titien une courtisane qui se titille, qui peut nommer *cette femme* d'un autre nom que de celui de la déesse de la Beauté ?

Et le spectateur dès lors participe à ce désintéressement souverain de l'artiste créateur, pour tout hors l'art. Le sens esthétique est prouvé aujourd'hui inné autant que le sens sexuel, ou visuel : son désintéressement signifie que comme eux, il ne peut s'intéresser qu'à soi; ceux qui s'en indignent se confessent privés de ce sens; et donc incompétents.

L'art et la morale représentent deux notions aussi parallèles et différentes que la vue et l'ouïe. Puis, nous venons de le dire, l'art a sa morale. Et ne relevant point de l'autre morale, il ne saurait être immoral. C'est pourquoi l'espèce d'admiration que procure au théâtre, dans l'histoire, le génie triomphant d'un pervers, n'incite pas à la perversité. M'émeus-je d'un meurtre exprimé en peinture ? point, je m'émeus d'une relation de tons; souffrir d'un faux rouge, telle est la vraie sensibilité esthétique : une sensualité. (On ne nie point « le sentiment dans l'art », « l'expression » — la sensualité lui tient grande ouverte la porte, et l'émouvant est rien qu'un attribut du beau —, mais la conscience (le

bien), et le jugement (le vrai), mondes inflexiblement distincts.) L'art ainsi conçu, considère tout de haut, de bien plus haut que la morale : que sont Iago, basse crapule, Othello, une brute, Desdémone, coquette étourdie ? des pantins. Même vision que donne l'Histoire à l'historien-né, dès lors artiste : l'artiste qui ne connaît dans le spectacle sanguinaire ou lubrique que le beau rouge, s'identifie au savant. C'est que la conscience aussi est un art, comme eux tous ossé d'une technique, et comme eux tous empirique et prescient. Selon la noble parole du plus illustre héros de « l'indifférence esthétique », Schopenhauer, « ces altitudes ni bonheur ni misère ne nous accompagnent plus. »

Fagus

Guerre-Militarisme (Bibliothèque documentaire des Temps Nouveaux, in-16 de 406 pp.). — Jean Grave vient de nous donner une preuve nouvelle de l'énergie hautaine et désintéressée qu'il apporte à l'intelligence et à la diffusion des idées libératrices. Le volume qu'il publie sur la Guerre et le Militarisme est une compilation judicieuse et patiente de documents, de faits ou d'extraits relevés au hasard des œuvres les plus notoires de la pensée contemporaine.

Quelque nombreuses et quelque différentes que soient les sources de ces récits et de ces exposés, quelque diverses que soient aussi les formes sous lesquelles ils nous ont été présentés, leur juxtaposition ne suggère aucune confusion.

Les pages prises au cours des œuvres élues ressortissent, quant à leur esprit général, à de larges catégories qui attaquent sous tous ses aspects le mythe monstrueux de la guerre. Avec le zèle pur et obstiné qu'on lui connaît, Grave a recueilli contre la gloire militaire et son absurdité, contre les lourdes tares appesanties sur le bétail misérable des armées permanentes, les jugements les plus fermes et les faits les plus caractéristiques. Cette anthologie précieuse offre une étincelante unité de sentiment et d'idéologie qui naît de l'identique horreur suscitée dans tous les cœurs par ces grandes frénésies sanglantes de l'humanité. On y relit des phrases nerveuses de Montaigne, des pages alertes et incisives de La Bruyère, des fragments souples et spécieux de France; plus loin c'est aussi, par ceux qui en furent les protagonistes, le récit haletant des tragédies qui se déroulent et s'éteignent dans les geôles d'Afrique.

Ce livre unit donc les déductions abstraites des penseurs aux vérités rugueuses de l'histoire. Il est de ceux qui délivrent les cerveaux et semblent, par leur puissance négatrice, éclairer les lois et le ciel de l'avenir.

Paul-Louis Garnier

Le Gérant : P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd de La Chapelle. 15461

Bettina Brentano, Gœthe et Beethoven

La question des rapports personnels et intellectuels de Gœthe et de Beethoven a jusqu'ici bien peu préoccupé les esprits ; et, du moins en France, il est surprenant de ne trouver sur ce sujet que de rares et courtes études ; cependant, lorsqu'on se trouve amené à rapprocher l'un de l'autre ces deux génies contemporains dont on a pu dire que l'un représentait le XVIIIe siècle finissant, et l'autre le XIXe siècle à l'aube, il semble d'un grand intérêt de les interroger eux-mêmes sur l'impression personnelle qu'ils eurent l'un de l'autre, de leur demander la formule de leur jugement réciproque.

Compatriotes et contemporains, illustres l'un comme l'autre, ils ne purent pas s'ignorer longtemps : Gœthe est à Weimar, pendant que Beethoven habite d'abord à Bonn jusqu'en 1792, puis à Vienne, de 1792 à 1827. De plus, il semble que les circonstances elles-mêmes aient conspiré à plusieurs reprises pour les mettre en rapports personnels, grâce d'abord à Bettina Brentano, qui séjourne à Vienne en 1810, visite Beethoven, écrit à Gœthe la plus enthousiaste des lettres sur ce Beethoven « qui marche en tête de la civilisation humaine » et leur fait promettre à tous deux qu'ils se verront à Carlsbad ; — puis, grâce à une sorte de hasard favorable qui, deux ans après, et alors que Bettina, mariée à M. d'Arnim, était en froid avec son vieil ami Gœthe, mit celui-ci en présence de Beethoven aux eaux de Teplitz.

Tout ceci mérite d'être conté par le menu ; et autant que possible, nous laisserons la parole aux trois personnages de cette petite comédie dont le dénouement fut négatif.

Gœthe, né en 1749, avait vingt et un ans à la naissance de Beethoven ; près d'une génération les séparait donc, et quand le second eut atteint la maturité de son talent, si cette différence disparut, absorbée dans l'élévation de leurs deux génies, elle devait cependant exercer une influence toute naturelle sur l'opinion qu'ils prirent l'un de l'autre au jour où Beethoven fut assez connu pour que Gœthe ne l'ignorât plus.

Les premiers documents que nous rencontrions, en ce qui concerne les rapports de Gœthe et de Beethoven, portent la date de 1810 ; Gœthe est au seuil de la vieillesse ; il a soixante et un ans ; son œuvre littéraire et philosophique est déjà fort avancée, puisqu'il a publié son second *Faust* (1802) et ses *Affinités électives* (1809). Beethoven a qua-

rante ans : il est dans toute la plénitude de sa pensée, qu'il vient d'affirmer par ses 4e et 5e symphonies (1808) et par le concerto de piano en *mi bémol* (1809) ; il vit à Vienne, fort sauvage, assez isolé, la santé chancelante, intérieurement torturé par une surdité qui deviendra de plus en plus complète, et qui lui a étrangement coûté à avouer, quelques années auparavant, à ses amis les plus intimes.

L'omnipotence que Gœthe exerce alors sur toute l'Allemagne lettrée permet de penser que Beethoven connaît et goûte depuis longtemps son œuvre ; ce qui le prouve déjà jusqu'à un certain point, c'est qu'au moment où le rapprochement des deux hommes va se préparer, en 1810, il vient précisément d'écrire pour l'*Egmont* de Gœthe, une ouverture et deux lieds qui sont accueillis à Vienne avec la plus grande faveur.

Peu versé, au contraire, dans les choses de la musique, Gœthe, selon toute vraisemblance, ne connaît encore de Beethoven que le nom.

Rien ne leur eût, sans doute, permis de se rencontrer, d'autant que Gœthe paraissait s'en soucier assez médiocrement et que Beethoven se sentait retenu par une invincible timidité, si la Providence ne s'était incarnée en cette Bettina Brentano, qui reste si attachante pour nous, dans l'étrange et l'excessif de ses enthousiasmes littéraires et artistiques. Amoureuse aussi, il semble, mais nous paraissant, avec le recul des années, plus cérébrale que sensuelle, l'ardente « passion » qu'elle affiche à vingt ans pour le vieux Gœthe ne l'empêche ni d'épouser Achim d'Arnim dans des conditions aussi romanesques qu'amusantes (1), ni, une fois mère de famille, de publier tout ensemble et ses lettres d'amour et celles de Gœthe, un peu réfrigérantes et pleines d'une bonhomie hautaine, — voire un certain « Journal » qui, en son temps, fit scandale, et dans lequel il est à craindre qu'il n'y ait plus de littérature que de vérité.

Que, par ailleurs, Bettina, libre de tout contrôle en ce qui concerne la publication de ces correspondances, ait quelque peu arrangé la réalité, le fait ne paraît guère douteux : mais, embellie et vivement traduite par elle, cette vérité prend un aspect si charmant qu'elle dispose à toutes les indulgences.

Déjà en 1808, d'après la *Correspondance de Gœthe avec une enfant* (2), Bettina, qui adorait la musique avec une mysticité enthousiaste, se désolait de la froideur et de l'incompréhension de « son » Gœthe.

Elle lui écrivait :

« Rochusberg, août 1808.

« ... Oui, Christian Schlosser m'a dit que tu ne comprenais pas la musique, que tu avais peur de la mort et que tu n'avais pas de religion. Que répondre à tout cela? — Quand quelque

(1) Anecdote racontée par M. Blaze de Bury.
(2) Traduite par Seb. Albin, Paris, 1843.

chose me chagrine, je deviens bête et muette. Ah! Gœthe, lorsqu'on n'a pas d'abri contre le mauvais temps, on est glacé par le vent froid et âpre ; mais, toi, je te sais à couvert en toi-même. Les trois énigmes sont donc pour moi. Je voudrais à toute force t'expliquer la musique, et je sais qu'elle est au-dessus des sens, que moi-même je ne la comprends pas. Pourtant je ne puis me détacher de cette énigme insoluble, je la prie, je l'adore, mais non pas afin qu'elle se rende sensible ; les choses qu'on ne saurait comprendre font partie de Dieu, car il n'y a pas entre nous et lui de monde intermédiaire dans lequel il existe encore des mystères. Comme la musique est incompréhensible, elle est sûrement Dieu. Voilà ce que j'avais à te dire. Moque-toi, si tu veux, de moi avec ta compréhension de la tierce et de la quinte ! Non, tu es trop bon, tu ne ris pas; d'ailleurs tu es trop sage pour cela. Tu renonceras avec plaisir à tes études et à tes idées acquises pour adopter ce mystère sanctifiant d'un esprit divin dans la musique. Que pouvons-nous rechercher? Qu'est-ce qui nous émeut si ce n'est ce qui est divin? Et les gens bien appris, que te diront-ils de mieux et de plus élevé? Qu'oseront-ils répondre à cet argument? Si l'un d'eux venait dire que la musique sert à perfectionner l'esprit de l'homme, je le lui accorderais. Nous devons nous perfectionner en Dieu. Mais s'il prétendait qu'elle n'est que la médiatrice de l'homme et de la divinité, et qu'elle n'est pas Dieu elle-même, oh ! alors je lui répondrais : Langue menteuse, vous parlez ainsi parce que votre chant n'est pas pénétré de la divinité. La divinité ne nous apprend à connaître la lettre qu'afin que, comme elle, et par notre propre force, nous puissions régner dans l'empire divin. L'étude de l'art ne sert qu'à poser en nous le fondement de l'indépendance, et à être notre conquête à nous... Oui, l'ascension de la vie ignorante à la révélation, c'est là la musique. — BETTINA. »

Gœthe était d'ailleurs impénitent ; car, trois ans après, il écrivait à sa jeune amie un billet où se retrouve assez nettement l'écho de la lettre précédente :

11 janv. 1811 [Iéna].

« Je suis content de savoir que tu te trouves quelquefois avec Zelter; et j'espère que tu finiras par le mieux comprendre (1); cela

(1) Un peu avant, Bettina écrivait de Zelter : « Le savant en musique est toujours, une bûche en face du génie en musique (Zelter devrait éviter de se trouver en face de Beethoven). Il supporte ce qu'il connaît, mais parce qu'il y est habitué comme l'âne est habitué à son chemin journalier. »

me ferait grand plaisir. Ton esprit embrasse bien des choses : pourtant de temps à autre tu es d'un entêtement très borné ; à propos de la musique surtout, tu as laissé de singulières boutades se pétrifier dans ta petite tête ; je les aime pourtant parce qu'elles t'appartiennent, c'est pourquoi je ne te tourmenterai et ne te ferai pas la leçon à leur sujet... Je ne te cacherai pas que tes idées, malgré leur étrangeté, trouvent une certaine résonnance en moi, et réveillent des sentiments que je portais jadis dans mon âme alors plus délicate, chose qui vient juste à point en ce moment... — Gœthe. »

C'est dans l'intervalle que Bettina, pendant un séjour qu'elle fit à Vienne en 1810, réalisa le vif désir qu'elle avait de connaître Beethoven, et eut avec lui cette première entrevue qu'elle raconte si délicieusement dans une lettre adressée à Gœthe :

Vienne, 28 mai 1810.

«... Lorsque je vis celui dont je vais te parler, j'oubliai l'univers ; juste comme cela m'arrive quand le souvenir s'empare de moi, oui, alors je l'oublie réellement. Dans ces moments-là, il me semble que mon horizon commence à mes pieds, s'élève, s'arrondit au-dessus de moi, je me trouve dans un océan de lumière qui jaillit de soi ; alors je m'enlève silencieusement, je plane sur les fleuves et les vallées, et je viens à toi. Oh ! quitte tout, ferme tes yeux chéris, vis un instant en moi, oublie ce qui nous sépare, le temps et l'espace ; regarde-moi du lieu où je t'ai vu pour la dernière fois. Oh ! que ne suis-je devant toi ! que ne puis-je te faire comprendre le frisson qui s'empare de moi, quand, pendant quelque temps, j'ai examiné le monde, quand, me retournant, je me trouve dans la solitude et que je sens comme tout m'est étranger ! Comment, malgré tout, se fait-il que je fleuris et que je verdis dans ce désert ? — D'où me viennent la rosée, la nourriture, la chaleur, le bien-être ? De notre amour, de cet amour entre nous, dans lequel je me sens moi-même si aimable. — Si j'étais près de toi, je te rendrais beaucoup pour tout cela.

« C'est de Beethoven que je veux te parler, de Beethoven, qui m'a fait t'oublier, toi et le monde entier. Je suis, il est vrai, sans expérience ; mais je ne crois pas me tromper en disant (ce qu'au reste personne ne comprendra et ne croira maintenant) que Beethoven marche en tête de la civilisation humaine. Et qui sait si jamais nous le rejoindrons ? j'en doute. Puisse-t-il seulement vivre jusqu'à ce qu'il ait donné la solution de la

sublime énigme de son esprit ! Alors il nous léguera sûrement la clef d'une initiation céleste qui nous permettra de monter d'un degré de plus vers la béatitude.

« Je puis te l'avouer à toi : je crois à un charme divin, élément de la nature spirituelle Ce charme, Beethoven l'exerce dans son art ; tout ce qu'il pourra t'apprendre là-dessus est pure magie ; chaque situation sert à l'organisation d'une existence plus haute, et ainsi Beethoven considère qu'il a posé un nouveau point de départ dans la vie de l'esprit. Tu comprendras certainement ce que je veux dire et ce qui est le vrai. Qui pourrait remplacer pour nous ce puissant esprit ? de qui pourrions-nous attendre rien de semblable ? Tout l'effort humain passe et se meut devant lui comme le balancier d'une horloge ; lui seul agit librement et tire de lui-même l'imprévu, l'incréé. Que sont les rapports du monde à celui qui, dès avant l'aurore, commence déjà sa sainte journée, et qui, après le coucher du soleil, trouve à peine le temps de jeter un regard sur celui qui l'entoure : à celui qui oublie la nourriture du corps et que le torrent impétueux de l'imagination emporte bien au delà des plats rivages de la vie quotidienne ? Il m'a dit : « Quand j'ouvre les yeux, je « soupire ; car tout ce que je vois est contraire à mon culte, et « je suis forcé de mépriser ce monde incapable de comprendre « que la musique est une révélation supérieure à toute sagesse « et toute philosophie. Oui, pareille à un vin généreux, la musi « que donne l'inspiration, et moi, nouveau Bacchus, je ven- « dange ce vin dont l'humanité s'enivre. Une fois à jeun, elle n'a « plus en elle qu'un mélange indigeste d'idées confuses. Je n'ai « point d'amis, ma vie doit s'écouler solitaire ; mais je sais que « Dieu est plus près de moi dans mon art que les autres hom- « mes. Je marche sans crainte avec lui, car je l'ai toujours « reconnu et compris. Quant à ma musique, je suis sans inquié- « tude de ce côté : aucun mauvais sort ne peut l'atteindre ; qui- « conque la comprend devient libre de toutes les misères que « les autres hommes traînent à leur suite. »

« Voilà ce que m'a dit Beethoven la première fois que je l'ai vu. En l'entendant me parler avec une franchise si amicale, à moi qui pourtant devais lui être bien peu de chose, je me sentis pénétrée d'un profond sentiment de respect, et aussi d'un grand étonnement, car on m'avait dit qu'il était tout à fait misanthrope et qu'il ne parlait à personne ; on craignait même de me conduire chez lui ; je dus le chercher seule. Il a trois habitations dans lesquelles il se cache alternativement : une à la campagne, une en ville, une autre sur les bastions. C'est là que je le trouvai,

au troisième étage. J'entrai sans être annoncée ; il était au piano ; je me nommai ; il fut très aimable et me demanda si je voulais entendre un chant qu'il venait de composer. Alors il chanta d'une voix âpre et pénétrante, dont la tristesse réagissait sur l'auditeur : « Connais-tu le pays ? » — « N'est-ce pas que c'est « beau, dit-il avec enthousiasme, bien beau ? Je vais le répéter « encore une fois. » Il jouissait de mon approbation illimitée — « La plupart des hommes sont touchés de ce qui est beau, dit-il, « mais ce ne sont pas des natures artistiques. Les artistes sont « ardents ; ils ne pleurent pas. » Il me chanta alors un autre de ses chants qu'il vient aussi de composer : « Ne séchez pas, ô larmes de l'éternel amour ! » Il m'accompagna chez moi, et, en chemin, il me dit tout ce que je viens de te répéter ; mais il s'arrêtait dans la rue et parlait si haut qu'il fallait vraiment avoir du courage pour l'écouter ; du reste, il s'exprimait avec trop d'animation et d'une façon trop saisissante pour que je n'oubliasse pas la rue, moi aussi. On fut très étonné de le voir entrer avec moi, au milieu d'une nombreuse société que nous avions à dîner. Après le repas, il se plaça de lui-même au piano et joua longtemps et admirablement ; l'orgueil et le génie parlaient à la fois. Dans ces moments d'inspiration, ce que son esprit enfante est inconcevable ; ses doigts exécutent l'impossible.

« Depuis lors, il vient tous les jours chez moi ou je vais chez lui. Cela me fait négliger le monde, les galeries, les théâtres et même la tour Saint-Étienne. Beethoven dit. « Eh ! que voulez- « vous donc aller voir là ? J'irai vous chercher et nous nous « promènerons le soir dans l'allée de Schœnbrunn. » Hier je suis allée avec lui dans un charmant jardin rempli de fleurs ; toutes les serres étaient ouvertes, l'air embaumait ; Beethoven s'arrêta sous un soleil brûlant et dit : « Les poésies de Gœthe exercent « sur moi une grande influence, non seulement par leur substance, « mais encore par leur rythme. Cette langue qui s'élève comme « sur l'aile des esprits vers des régions supérieures et qui porte « déjà en elle le secret de l'harmonie m'excite à composer. Alors « la mélodie jaillit du foyer de l'inspiration et s'éparpille en tous « sens ; je la poursuis, je la ramène avec passion ; elle fuit de « nouveau, elle plonge dans une foule d'émotions diverses, mais, « bientot ressaisie, cette fois elle ne peut pus m'échapper, et, « reproduite dans toutes ses modulations, elle obéit aux ins- « pirations de mon enthousiasme, jusqu'au moment ou je la « ramène, triomphant enfin de ma première idée musicale. « C'est là la symphonie. Oui, la musique est bien l'intermédiaire « direct de la vie de l'esprit à la vie des sens. Je voudrais en

« causer avec Gœthe pour savoir s'il me comprendrait. La mé-
« lodie, c'est la vie *sensuelle* de la poésie. N'est-ce pas par elle
« que le chant de *Mignon* nous révèle la jeune fille tout en-
« tière, et cette révélation n'en fait-elle pas naître d'autres?
« L'esprit s'étend jusqu'à une généralité sans limites, il se forme
« toute une couche de sentiments suscités par la simple pensée
« musicale, qui autrement s'éteindraient sans laisser de traces.
« C'est là l'harmonie. Voilà ce qui se trouve exprimé dans
« mes symphonies, mélange de formes multiples qui se fon-
« dent et s'amalgament en un tout, se dirigent ensemble vers le
« même but. Alors vraiment, la présence de quelque chose
« d'éternel, d'infini, d'insaisissable se fait sentir, et bien que
« pénétré à chacune de mes œuvres du sentiment de la réussite,
« pourtant, au moment où le dernier coup des timbales impose
« à mes auditeurs ma conviction et ma jouissance, j'éprouve,
« comme un enfant, l'éternel besoin de recommencer ce qui me
« paraît achevé. Parlez de moi à Gœthe ; dites-lui qu'il doit enten-
« dre mes symphonies, il conviendra après que la musique est
« la seule introduction non corporelle au monde supérieur du
« savoir. Elle enveloppe l'homme, elle ne peut en être envelop-
« pée. Pour que l'esprit puisse la concevoir dans son essence,
« il faut qu'il ait le sentiment du rythme ; grâce à la musique,
« nous avons le pressentiment, l'inspiration des choses divines,
« et ce qu'elle communique à l'esprit par les sens devient la
« forme corporelle de la connais- sance spirituelle.

« Bien que l'esprit en vive comme le corps de l'air, c'est pour-
« tant encore autre chose de la lui faire comprendre. Mais plus
« l'âme y trouve sa nourriture, plus l'esprit mûrit et arrive à une
« entente avec elle. Fort peu y parviennent néanmoins, car, de
« même que des milliers de créatures croient se marier par amour
« et n'ont pas une seule fois la révélation de l'amour, encore que
« toutes en fassent profession, de même des milliers d'individus
« font profession de musique sans en avoir la moindre intuition.
« Elle contient en elle-même les germes du sens moral, comme ils
« sont contenus dans tous les arts ; une création véritable est mo-
« ralement un progrès. Le soumettre à des lois impénétrables,
« refréner, en vertu d'elles, son propre esprit, afin qu'il en ré-
« pande les manifestations, voilà le principe de l'art ; s'absorber
« dans cette révélation, c'est s'abandonner au principe divin qui,
« dans le calme, exerce sa puissance sur la furie des forces in-
« domptées, et prête ainsi à l'imagination sa plus haute efficacité.
« L'art représente donc toujours la divinité et les rapports des
« hommes avec lui sont *une* religion ; ce que nous acquérons par

« l'art vient de Dieu, inspiration divine qui donne aux facultés « humaines un but à atteindre.

« L'intelligence, comme le grain de blé, a besoin d'un terrain « humide, chaudement électrique pour pousser, pour penser, « pour s'exprimer. La mlusique est le so électrique dans lequel « l'esprit vit, pense, crée. La philosophie est un produit de cet « esprit électrique; sa propre indigence, qui veut tout fonder « sur un principe disjoint, en est relevée; quoique l'esprit ne « soit pas maître de ce qu'il crée par elle, il est pourtant heu- « reux dans cette création, et il en est ainsi de toute création « spontanée de l'art : indépendante de l'artiste, plus puissante « même que lui, elle ramène à la divinité, et ne tient à l'homme « que pour rendre témoignage de l'action de Dieu en lui.

« La musique donne à l'esprit l'idée de l'harmonie. Une pensée « séparée lui a fait déjà concevoir un ensemble, une parenté; « ainsi chaque pensée dans la musique est en rapport intime, « inséparable avec l'ensemble de l'harmonie qui est l'unité.

« Tout ce qui est électrique porte l'esprit à une création musi- « cale, action débordante.

« Je suis d'une nature électrique. Mais je m'arrête dans mon « inexplicable philosophie, sans cela je me perdrais... Écrivez à « Gœthe de ma part, si vous me comprenez, et, quoique je ne « réponde pas de ce que vous écrirez, je me laisserai bien « volontiers éclairer par lui. »

« Je lui ai promis de te rapporter tout, autant que je le pourrais. Il m'a conduite à une répétition de musique à grand orchestre; j'étais seule dans une loge, au fond d'une vaste salle obscure, çà et là des rayons de lumière où dansaient et s'agitaient mille atomes brillants se glissaient au travers des fentes, pareils à des voies célestes peuplées d'âmes bienheureuses.

« C'est là que je vis ce merveilleux génie conduire son régiment. Oh! Gœthe, aucun empereur, aucun roi n'a autant que Beethoven la conscience de sa toute puissance, et le sentiment que toute force vient de lui. Si je le comprenais comme je le sens, alors je saurais tout. Il était là debout, armé d'une résolution si ferme! ses mouvements, son visage, achevaient d'imprimer à son œuvre le sceau de la perfection; il prévenait les moindres fautes, les moindres erreurs d'interprétation; aucun souffle n'était produit arbitrairement, la merveilleuse présence de son esprit transformait tout en activité réfléchie et consciente. On pourrait prophétiser qu'un jour, dans un perfectionnement ultérieur, il reparaîtra en maître du monde.

« Hier soir, j'ai écrit tout ce qui précède, et ce matin, je le lui ai

lu : « Ai-je donc dit cela? a-t-il fait; alors j'ai eu un *raptus.* » Il a relu ma lettre attentivement, effaçant, écrivant entre les lignes, car il tient beaucoup à ce que tu le comprennes.

« Maintenant réjouis-moi par une prompte réponse, qui prouve à Beethoven que tu l'apprécies. Notre plan, tu le sais, avait toujours été de parler sur la musique ; mais je sens à présent, grâce à Beethoven, que je n'en suis pas digne. — BETTINA. »

L'enthousiasme apocalyptique de la jeune fille pour le musicien qu'elle découvrait à son ami Gœthe dut paraître excessif au vieux grand homme qui se voyait proposer — sinon opposer — un rival en génie par celle-là même qui affichait pour lui la plus admirative des affections. Il lui répondit :

« Ta lettre, chère et bien aimée enfant, m'est arrivée dans un bon moment. Tu t'es bravement recueillie pour me dépeindre une grande et belle nature dans ses efforts et dans ses résultats, dans ses besoins et dans ses facultés. J'ai eu bien du plaisir à voir se refléter en moi cette image d'un génie original. Sans vouloir le classer définitivement, je dirai qu'il faudrait un tour de force arithmétique pour en déduire la somme totale de concordance. Pourtant, je n'ai rien à objecter à tout ce que ton esprit m'a communiqué à ce sujet par une de ces explosions soudaines. Au contraire, je te dirai que j'ai trouvé dans toutes ces démonstrations un rapport intime avec leur propre nature. Un esprit ordinaire y découvrirait peut-être des contradictions. Mais ce qu'il dit, lui qu'un démon conduit et inspire, doit frapper le profane de respect, et il est indifférent de savoir s'il l'a dit par sentiment ou par intuition. Ce sont les dieux qui agissent en lui et qui par lui sèment le germe d'une intelligence à venir. Puisse ce germe s'épanouir sans encombre ; mais pour que cette intelligence brille à tous les yeux, il faut d'abord que les brouillards qui obscurcissent l'esprit de l'homme se dissipent entièrement. Dis mille choses cordiales de ma part à Beethoven. Dis-lui que je donnerais beaucoup pour faire personnellement sa connaissance, car l'échange de nos pensées et de nos sentiments nous profiterait à tous deux grandement. Peut-être auras-tu assez d'influence sur lui pour le décider à venir à Carslbad, où je suis presque tous les ans, et où j'aurais tout le loisir de l'écouter et de m'instruire auprès de lui ; car vouloir lui donner mes enseignements serait une profanation.

« Son génie l'inspire et le guide trop bien : souvent même il l'illumine comme par un éclair, tandis que nous autres pressentons à peine de quel côté le jour viendra à poindre.

« Beethoven me ferait grand plaisir s'il voulait m'envoyer mes deux lieds qu'il a mis en musique, mais lisiblement écrits. C'est une de mes plus grandes jouissances et dont je suis très reconnaissant, quand une poésie inspirée par des dispositions passées m'est de nouveau *rendue sensible par la mélodie*, ainsi que Beethoven le dit très bien... — GOETHE. »

Bettina lui écrivit alors :

« Très cher ami, j'ai communiqué ta belle lettre à Beethoven, en tant qu'elle le regardait ; il fut rempli de joie et s'écria : « Si quelqu'un peut lui faire comprendre la musique, c'est « moi. » Il saisit avec enthousiasme l'idée d'aller te trouver à Carslbad, se frappa le front et dit : « Ne pouvais-je pas le faire « plus tôt ? Vraiment j'y ai déjà pensé, et par timidité je ne l'ai « pas fait. Cette timidité me tourmente comme si je n'étais pas « quelque chose de présentable, mais maintenant je n'ai plus peur « de Gœthe. » En conséquence, sois certain de le voir l'année « prochaine... »

Le séjour de Bettina à Vienne ne devait pas être de bien longue durée ; son départ laissa Beethoven fort troublé, si l'on en croit les lettres qu'il écrivit en 1811 et 1812, qu'elle publia plus de dix ans après, et dont l'authenticité a trouvé vers 1867 de violents adversaires et d'énergiques défenseurs.

Il est fort heureux que ces lettres nous aient été conservées : sans elles, nous aurions été privés de renseignements sur les relations ultérieures du poète et du musicien.

Bettina Brentano, mariée en 1811, n'avait pas tardé à se brouiller avec Gœthe, ce qui avait mis fin, à peu près complètement, à la fameuse « correspondance ». Mais l'année d'après s'étaient réalisés les désirs de Beethoven, qui avaient pris corps au moment de la visite de Bettina. Beethoven et Gœthe s'étaient rencontrés presque par hasard aux eaux de Teplitz, et avaient passé plusieurs jours ensemble.

Quelle fut leur impression réciproque, lors de cette entrevue prolongée, et quel avenir réouvrait-elle à leurs relations ? Les lettres des intéressés permettront de répondre à cette double question.

De Gœthe, d'abord, ces quelques mots, les seuls de son œuvre entière relatifs à l'auteur des symphonies :

« J'ai fait la connaissance de Beethoven ; son talent m'a étonné, mais quel intraitable personnage ! Il a le monde en abomination, et je ne lui en veux pas de le trouver si odieux, bien qu'à vrai dire il ne s'évertue guère à l'embellir pour les autres. Il faut pourtant l'excuser et le plaindre à cause de son infirmité, qui d'ailleurs semble affecter le côté social de son être plus

encore que le côté musical, et le rend hypocondriaque, lui déjà laconique de sa nature (1). »

Beethoven, dans l'une de ses trois lettres à Bettina, va nous donner un tableau plus vivant du séjour à Teplitz, et nous expliquer en même temps la mauvaise humeur dont Gœthe témoigne librement dans cette lettre à son « mentor musical », le musicien Zelter.

La lettre est datée du 13 août 1812.

« Chère bonne amie,

« Les rois et les princes peuvent bien faire des professeurs, des conseillers intimes, ils peuvent bien donner des titres et des décorations, mais ils ne peuvent pas faire de grands hommes; les esprits qui s'élèvent au-dessus de la plèbe humaine ne sont pas de leur compétence et c'est pour cela qu'ils doivent les respecter. Quand deux hommes comme moi et Gœthe viennent ensemble, les grands seigneurs doivent remarquer ce qu'il y a de grand aussi dans chacun de nous. Hier, nous avons rencontré toute la famille impériale; nous l'avons vue venir de loin, et Gœthe a quitté mon bras pour se ranger sur le bord du chemin; quoi que je pusse dire, il me fut impossible de lui faire faire un pas de plus; quant à moi, j'enfonçai mon chapeau sur ma tête, je boutonnai mon habit et je m'avançai, les bras pendants, au milieu du groupe. Princes et courtisans se mirent en espalier; l'archiduc ôta son chapeau, l'impératrice me salua la première. Tout ce monde-là me connaît. Je vis, à mon grand amusement, le cortège défiler devant Gœthe; il se tenait à l'écart, chapeau bas, le dos courbé jusqu'à terre. Ensuite, je lui ai joliment lavé la tête, sans vouloir accepter la moindre excuse, en lui reprochant tous ses péchés, particulièrement ceux dont il s'est rendu coupable envers vous, bien chère amie...

« J'ai dit ma façon de penser à Gœthe: comment l'approbation agit sur chacun de nous, et qu'on veut être compris de ses pairs par l'intelligence; l'émotion est bonne pour les femmes (pardon!), chez les hommes elle doit faire jaillir l'étincelle du génie. Ah! chère enfant! qu'il y a longtemps déjà que nous sommes d'accord sur toutes choses!!! Rien n'est bon comme d'avoir une belle bonne âme, que l'on reconnaisse en tout et devant laquelle on n'ait pas besoin de se cacher. Il faut « être quelque chose si l'on veut paraître quelque chose. » C'est au monde à prononcer, il n'a pas toujours tort; cela, il est vrai, n'est pas mon affaire, car je vise à un but plus élevé. J'espère recevoir

(1) Lettre à Zelter du 2 septembre 1812.

une lettre de vous à Vienne; écrivez vite, vite et beaucoup, j'y serai dans huit jours. La cour part demain, on joue encore aujourd'hui. Gœthe a fait apprendre le rôle à l'impératrice. Son duc et lui voulaient que je fisse entendre quelque chose de ma musique; je le leur ai refusé à tous les deux, ils aiment trop la porcelaine chinoise; il faut de l'indulgence, car l'esprit a perdu la haute main, mais je ne joue pas pour ces goûts pervertis et je ne me charge pas de faire des absurdités au profit de caprices princiers dont on ne retire jamais rien... — Beethoven. »

Les choses devaient en rester là, l'entrevue de Teplitz fut une tentative sans lendemain. Gœthe affecta désormais d'ignorer Beethoven; nous avons sur ce point des documents assez curieux, datés de 1830: ce sont les lettres écrites par Mendelssohn, alors que, pendant un séjour qu'il faisait auprès de l'illustre vieillard, il lui faisait entendre les chefs-d'œuvre de la musique.

Voici les passages relatifs à Beethoven.

Lettre du 25 mai 1830 à sa famille :

« Avant midi, je dois, pendant une petite heure, lui jouer sur le piano des morceaux de divers grands compositeurs, par ordre chronologique, et lui expliquer comment ils ont fait progresser l'art. Pendant ce temps, il se tient assis dans un coin, sombre comme un Jupiter tonnant, et ses yeux lancent des éclairs. Il ne voulait pas du tout mordre à Beethoven. Mais je me mis à lui jouer le premier morceau de la symphonie en ut mineur qui lui fit une impression tout à fait étrange. Il commença par dire : « Mais cela ne produit que de l'étonnement et n'émeut « pas du tout; c'est grandiose. » Il murmura encore quelques mots entre ses dents; puis, après une longue pause, il reprit : « C'est très grand et tout à fait étourdissant; on dirait presque « que la maison va crouler; mais que serait-ce donc si tous les « hommes ensemble se mettaient à jouer cela? »

Lettre du 22 juin à Zelter :

« Malgré son *antipathie* mal déguisée pour la musique de Beethoven, je ne pouvais lui en faire grâce, puisqu'il tenait à se rendre compte de la situation présente de l'art... » (1).

Au contraire, Beethoven sut tirer un profit intellectuel des quelques heures passées avec celui dont il admira jusqu'à la fin la pensée et les œuvres. On en citera pour preuve ce texte que rapporte M. Blaze de Bury : « Dès que j'ai le temps de lire, écrit Beethoven au lendemain du

(1) A. Jullien : *Gœthe et la Musique*.

voyage à Teplitz, je lis Gœthe ; il m'a tué Klopstock ; personne comme Gœthe ne se laisse mettre en musique. »

Lors de l'achèvement de sa *Missa solemnis* en ré, quand, pressé par des besoins d'argent, Beethoven en offritdes copies à cinquante ducats à toute une série de personnages de marque, il songea très naturellement à Gœthe, et lui écrivit en lui demandant d'appuyer sa demande auprès de la cour de Saxe-Weimar. Mais il avait compté sans son hôte; celui-ci, cruellement oublieux et dédaigneux, ne lui fit pas même l'honneur d'une réponse.

Malgré tout, vers la même époque, Beethoven, sollicité par l'éditeur Haertel de Leipzig de donner un pendant à *Egmont* en écrivant une partition sur le *Faust*, fut saisi d'enthousiasme à cette idée, que les exigences de son labeur et l'ampleur des travaux qu'il avait alors sur le chantier, l'empêchèrent de réaliser.

« — Ah ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel lorsqu'on vint lui en parler, ce serait là un travail, il pourrait vraiment en sortir quelque chose ! Mais j'ai trois grandes œuvres qui me trottent par la tête et dont une bonne partie est faite dans mon esprit : il faut d'abord que je m'en débarrasse... Ce sera long, car, voyez-vous, depuis quelque temps, je ne me mets plus facilement à l'ouvrage. Je m'assieds et je pense, mais rien ne vient sur le papier... J'ai peur de commencer ; une fois que j'y suis, ça va... » (1).

Beethoven mourut en 1826, dans la solitude et la gêne, ruiné par la tendresse aveugle qu'il avait vouée à son neveu ; Gœthe lui survécut encore cinq ans et, tout au contraire, s'éteignit dans le triomphe et la sérénité. Il avait, en somme, passé auprès de Beethoven sans comprendre.

MARTIAL DOUEL

(1) Rochlitz : *Für freunde der Tonkunst*, cité par M. Audley : *L. v. Beethoven*. Paris, 1867

Toute une histoire

Ex voto :

Mon amie, vous reconnaîtrez cette histoire.

Vous savez — ou vous ne savez pas — qu'à cause de vous j'ai beaucoup souffert.

(Il faut bien faire de la littérature avec quelque chose.)

Mais tout cela est loin ; il ne reste que le souvenir de petits sourires, de petites larmes, de petites joies, de petites souffrances, de petits bonheurs, de petites choses : c'est frais et joli, comme le titre, — et ça n'a pas grande importance.

La vie n'a pas été trop cruelle, n'est-ce pas?

C'est fini, et c'est assez bon d'être restés amis ; n'insistons pas. Vous relire cette histoire, avec un pleur peut-être au bout des cils; ne le laissez pas tomber, gardez-le en vous-même et pleurez pour vous même, cela vaut mieux.

Je ne vous en veux plus ; suis-je, au fond, si sûr de vous avoir aimée... ?

R. D.

I. — Description.

Jacques Lorraine a vingt ans ; nécessairement, il est littérateur : il a des amis, — quelques-uns, — et il a du talent.

Ça ne va pas plus loin.

Il vit comme il peut, et mal. Il n'est pas malheureux, il n'est pas pauvre, il n'a pas le sou.

Il est heureux, il est égoïste, c'est un excellent garçon.

Et ça pourrait durer longtemps comme ça.

Il aurait à quarante ans un passé et un passif et une situation passable, des dettes, il vivrait et vivoterait ; il se marierait peut-être comme tant d'autres, avec un petit pécule d'illusions inutilisées, un bas de laine de tendresses économisées et du scepticisme, et du sens pratique, en surface, en décor, pour avoir l'air d'être malin.

II. — Pour prendre contact.

Il rencontre des gens un peu partout et de partout.

Des auteurs qui lui donnent la main et des billets de faveur ; des journalistes qui lui donnent des compliments et, en menue

monnaie, de l'admiration; des cabotins qui lui donnent de l'importance, des actrices qui lui donnent des idées.

Et ce sont de petits romans rêvés dans la solitude de sa chambre, cependant que Madame Ruche, concierge, brosse ses vêtements, use du fil et ses yeux à recoudre des boutons, use sa langue et son imagination à lui conter des histoires.

Il pense plus loin, sans écouter; il pense, au-delà d'un souper, d'une rencontre, et d'autres rencontres; il cherche, au tas des souvenirs, parmi des camarades et des amies, une ou des maîtresses; il fleurit son cerveau de bienfaisants espoirs; il finit par croire que c'est arrivé.

Et ça va arriver.

III. — Elle.

Marthe Legg était actrice.

Marthe Legg savait dire des choses. Lorsque sa voix prenait la peine de se faire entendre, c'était une musique sans prétention, musique de chambre, quintette de Mozart, violons sur l'eau, musique sans fracas, avec de l'intimité, de la discrétion et de la distinction.

Elle pouvait tout dire; les mots perdaient leur sens; on écoutait pour le plaisir d'entendre; on la regardait : elle berçait, adoucissait, alanguissait; elle avait l'air de parler à une oreille, et l'on tendait l'oreille pour être plus près, pour prendre et garder en soi la mélodie, pour la définir et l'aimer davantage.

Et la voix ennuyée et dolente, et le sourire dolent et ennuyé, et les gestes qui semblaient chercher d'autres gestes pour se poser en caresses, et les robes claires, et les poses alanguies et son dédain, tout était un charme qui prenait la salle, qui l'entraînait doucement, et l'emmenait plus loin, au-delà de la pièce, de la pensée et des pensées, et des mots, — plus loin.

Jacques Lorraine suivait.

Sa pensée flotta : il découvrit au fond de son âme un petit coin à l'ombre, où il y avait une nappe d'eau ignorée, une petite mare avec des fleurs et des feuilles, une petite mare silencieuse, que rien n'était venu rider ni ternir. Avec joie, il contempla cette plaque, s'y regarda comme en un miroir :

— Je ne suis ni très beau, ni très malin, ni très propre, mais...

Mais il avait en lui ce coin inconnu que ses amours banales n'étaient pas venues polluer : les compagnes de rencontre n'avaient pas fait de ricochets sur l'eau vierge.

Et il pensa conduire un jour une amie, une vraie, une grave, une définitive amie dans ce pauvre domaine obscur de son âme.

Et il dédia à Marthe Legg son terrain à bâtir des illusions.

IV. — Antécédents.

Marthe Legg avait ses amants.

C'était son droit.

Elle ne les cachait pas dans des armoires, elle les montrait, les exhibait, complaisamment. Elle était à la mode, et ses amants étaient à la mode.

La littérature est une ville de province, sa maison était le Café du Commerce où l'on venait faire sa partie. Elle faisait passer la soirée, on savait un peu l'aimer en camarade; elle ne se vendait pas, on la prenait; elle ne se donnait pas, elle se laissait faire; elle notait des sensations et des mots, pour plus tard, pour avoir des secrets, et pour pouvoir sourire.

Elle gardait un amant provincial et sérieux pour l'entretien de sa maison.

Peut-être aussi pour la dignité de sa vie.

L'amant était un garçon très bien.

Il habitait la Vendée, il était riche, fidèle, confiant et pas gênant.

Il avait des chiens : Marthe demandait des petits, — des chiens de ses chiennes, pour les distribuer à ses amis : il chassait et envoyait du gibier, il pêchait et envoyait du poisson, — il venait à Paris et envoyait des lettres pour prévenir.

Il avait une mère qui voulait le marier; il se laissait fiancer de temps en temps, et ne se mariait pas, par principe. Il envoyait régulièrement des fonds, par messages, et des regrets de n'être pas là; il se lamentait un peu pour la forme, et sincèrement, par ennui; il avait de l'affection et du tact, se tenait bien et faisait bien les choses.

Marthe disait :

— Mon amant, c'est un homme du monde!...

Ses amants n'étaient pas du monde, mais ils avaient de l'esprit, de bons mensonges, et des tendresses sans prétentions : béguins de nuit un peu rafalés, comme les fiacres de nuit, béguins d'occasion, aussi peu solides que les vieux meubles; et si peu de délicatesse qu'il ne fallait pas trop leur en vouloir.

V. — Minutieuse psychologie.

Quant Jacques fut présenté à Marthe, il s'imposa tout de suite. Sans malice, il fit les plus maladroits compliments; il perdit son aplomb, perdit pied et fut contraint de barboter, en plein marécage sentimental.

Il gardait son sourire par habitude, et son esprit par besoin; il n'avait envie ni de sourire, ni de plaisanter. Il était pris, ni plus ni moins.

Sachant l'inutilité parfaite de se débattre, il restait empêtré dans une cour banale, dont il avait honte; il employait tous les vieux compliments qu'il trouvait ridicules, et s'efforçait à croire, — et à faire croire, — que ce n'était pas arrivé.

Son sourire et son cœur discutaient :

— C'est profondément bête! on a bien assez de peine à vivre sans aller gâcher ses illusions avec la première venue. Une actrice! Et quelle!

Et son cœur répondait :

— Qu'est-ce que ça peut te faire! tu vas souffrir profondément; je vais être le maître, être le maître de ton cerveau, de ton corps; je vais te tenir et te convulser! je serais affolant, obsédant.

Blague encore si tu veux, jouis de ton reste : ça ne durera pas, ton reste. On n'est pas sceptique (quel mot!) toute sa vie, et le jour où l'on est pris, l'on est ridicule, davantage...

— Je fais de l'ironie et de la littérature avec mon affection : ce n'est pas grave; ça cassera! ça tient à un fil, je le couperai!

— Chiche!

Jacques haussa mentalement les épaules, puis il alla voir Marthe.

Ça ne pouvait pas mieux commencer.

VI. — Dialogue avec Marthe.

— Vous aussi!

Elle riait.

— Moi aussi!

— Vous êtes — elle sembla compter sur ses doigts — le huitième ou le neuvième de l'année: sans compter les autres et le passé. Vous y tenez?

Il rougit sans répondre et lui prit la main.

— Vous n'êtes pas un type comme tout le monde, n'est-ce pas?

Il hocha la tête.

— Vos signes particuliers?

— Je vous aime.

— C'est insolent. Croyez-vous qu'il n'y en ait pas d'autres qui m'aient aimée! Vous croyez avoir fait une découverte, vous vous figurez que je suis désirable sans plus, qu'on me prend et qu'on me lâche après : vous croyèz que ça finit toujours comme ça?

— Vous exagérez.

— C'est vous!... On m'a aimée, longtemps, profondément; on m'aime encore : j'ai un amant.

— Lequel?

— Cela ne vous regarde pas, j'en ai un, voilà tout! il n'est pas d'ici, ni du boulevard, ni du trottoir, des cercles ni des grands bars. Il habite au loin et bien loin; il vit de souvenirs et d'espoirs, il pense à moi, m'envoie des caresses, par correspondance et des moyens de vivre par mandats; tout à coup il arrive, il est le maître, il est chez lui, il m'aime mieux, plus discrètement, plus définitivement que les autres...

— Ah!

— Quoi!... vous êtes tout jeune, vous êtes tout gosse, vous vous montez le cou!

— Ah!

— Embrassez-moi la main, restez dîner avec moi ou emmenez-moi dîner avec vous... Nous serons amis.

Il rougit, hésita à répondre :

— Les amis que vous pouvez avoir pour un matin ou un soir ont dans leurs poches des louis nécessaires à des débauches rares dans des cabarets à la mode... Je n'ai rien, absolument rien... je ne suis pas comme tout le monde...

Elle sourit :

— Restez dîner avec moi.

Il réfléchit un peu, — si peu :

— Non, je ne veux pas, je ne pourrais pas vous inviter un autre soir; j'aime mieux venir entre les repas, et ne rien prendre et tâcher à me faire aimer; un peu... pour moi-même.

— C'est une prétention! — qui peut nous mener très loin. J'ai mon orgueil et je n'ai pas de cœur...

— Oh! je suis persuadé que vous ne connaissez pas la vie du tout!

— Ça se peut; et puis après?

— Après? Vous me rendrez grâce de compléter votre éducation sentimentale.

— Où en suis-je?

— Nous en sommes au commencement.

— La suite à demain! vous n'êtes pas ennuyeux, mais vous ne savez d'histoires que les vôtres... Revenez quand il vous plaira.

Et après de menus baisers sur les doigts, ce fut une fuite discrète avec de derniers sourires chuchoteurs dans l'embrasure des portes.

VII. — Morte saison.

Jacques Lorraine s'attabla tout seul à un café de l'Exposition, au bord de l'eau, devant de mauvaises bières belges.

La mauvaise bière suscite de mauvaises réflexions.

Il regarda la Seine qui passait entre du luxe semestriel et des palais provisoires. Il boudait, faisait la lippe. Rien ne marchait : Ce matin, il avait vu Marthe par hasard, elle avait été désagréable : sa passion ne faisait pas d'affaires.

Il résolut de ne plus aimer personne, d'être tout à fait égoïste, tout à fait mufle, — et de travailler.

Et pour se bien prouver qu'il voulait travailler il demanda au garçon « de quoi écrire ».

Et il écrivit ce qui lui passait par la tête.

Il y avait de tout un peu, et beaucoup trop. Il mêlait la Seine, les palais, les drapeaux, les étoffes, les femmes, les robes, les fleurs et les tziganes à ses tristesses sentimentales. Il sondait son mal, pas très profondément, de peur de souffrir, pas très exactement de peur d'avoir peur. Et ça continuait des pages.

Il but une gorgée de bière qui le ramena à la réalité : « Pouah! » En tout petits morceaux furent déchirés les papiers où couraient de fines pattes de mouches ; il les jeta en l'air, et les papiers, parce qu'il n'y avait pas de vent, ne s'envolèrent pas très loin.

Un sourire, le mufle en avant, un Boldi de contrefaçon tendait l'assiette pour qu'on y mît des pièces.

Il jeta un sou, partit en rageant, exaspéré de tout.

Un ami l'emmena huit jours à la campagne.

Il écrivit des lettres sans réponse.

Il s'énervait, se sentait mal à l'aise.

Il revint à Paris.

VIII. — Retour des cendres.

Un petit bleu l'attendait depuis trois jours.

Je suis malade, venez me voir.

Sympathiquement.

MARTHE

Sympathiquement tenait la largeur de la page : c'était symbolique.

Il alla chez elle de suite.

Elle était pâle et maigre parmi les draps et les dentelles ; ses cheveux mal peignés s'efforçaient à cacher son visage ; seuls ses yeux brillants et son sourire apparaissaient dans la pénombre de la pièce triste et tiède.

— Je suis jolie, n'est-ce pas ?

Il se taisait, la regardait, étonné et ravi, elle n'était plus la même : on l'avait changée, transfigurée ; elle n'était plus parisienne, plus à la mode, plus très belle, et quelconque. C'était un tout petit corps douloureux et crispé, des cernes entouraient ses yeux.

Elle souriait malgré tout.

— Je suis jolie, n'est-ce pas ?

Cela la préoccupait de savoir si elle était changée, si elle avait mauvaise mine, si elle était laide.

Mais Jacques ne songeait pas à répondre. Il tendit un paquet de roses qu'il avait apporté, il lui embrassa les doigts.

— Qu'est-ce que vous avez eu ?

— Une pleurésie : j'ai failli mourir.....

— Vrai !... vous allez mieux, maintenant ?

Toutes les maladresses étaient de la tendresse, il s'efforçait à ne rien dire, à mettre tout dans son regard pour qu'elle comprît, pour qu'elle eût pitié. Il lui tenait la main, et ce fut elle qui lui prit la tête sous ses bras, l'approcha d'elle, le berça tout doucement.

— Mon petit Jacques !

Elle dit ces mots simplement, avec des larmes au bout des cils. Il ne savait plus : il se blottissait dans ses bras, se cachait, ne pensait plus à rien, qu'à sa joie, — éclose comme une fleur pâle, et si pâle, dans cette chambre de malade.

Et ce fut un épithalame exquis, naïf, et si bête, qu'il lui murmura à mi-voix, si près d'elle, presque en elle :

— Je n'ai jamais aimé, je vous le jure.... je te le jure... je ne sais pas, jamais je ne me suis caché la face sur une épaule, sur une poitrine... J'ai eu des maîtresses d'occasion et des nuits d'amour, — d'amour ! — au rabais. Je n'ai pas eu de compagne... tu seras ma compagne, dis ?

— Tu es le plus gosse des amants...

— Et le plus amant des gosses ! dis-moi encore des choses !... je t'aime, je t'aime, comprends-tu tout ce qu'il y a dans ce mot-là... Il y a tout ce que je sens, tout ce que j'éprouve,

tout ce qui m'apeure et me réjouit, il y a mes espoirs et mes craintes... je t'aime,... chérie, chérie ! laisse !... ne me dis rien... dis-moi que tu m'aimes... j'ai peur !

Elle lui prit la tête et le regarda bien en face, dans les yeux. Un petit pli glissa entre ses sourcils :

— Tu as peur de quoi ?

Et il ne savait que dire : il avait peur sans raison, c'était trop bon, trop beau, trop neuf, il n'était pas habitué, il n'avait ni l'entraînement de la volupté, ni l'expérience des caresses, il avait peur, voilà tout.

Elle s'attrista

— Tu doutes déjà ?

— Je ne doute pas : tu as eu pitié, merci, ma chérie ; je n'ai plus d'orgueil, j'ai une infinie et douce reconnaissance envers toi, envers tout le monde, envers la vie. Je ne serai plus méchant, jamais ; je serai bon à cause de toi ; je ne veux pas te faire souffrir... Est-ce que tu me feras souffrir, toi ?

— Bête !

Elle le prit encore comme un enfant, elle l'embrassa à petits coups, à petites tendresses qui endormaient ses désirs, qui délicieusement l'alanguissaient.

— Tu verras ! nous aurons de beaux soirs et de beaux jours ; nous nous cacherons bien, personne ne saura notre amour : je t'ai deviné parmi les autres, je t'ai évité, je ne voulais pas me laisser prendre !... j'avais peur, moi aussi, si peur de t'aimer...

— Tu m'aimes ?

— Je ne sais pas...

— Dis que tu m'aimes, dis... je suis si malheureux...

— Malheureux, vraiment, d'être là ! malheureux de te sentir dans mes bras, malheureux de me sentir toute à toi, vraiment malheureux, n'est-ce pas...?

— Ma chérie ! ma chérie...

Et ce furent des caresses profondes et petites, de la menue monnaie, — inépuisable, — de baisers ; tout chantait : leurs gestes, leurs mains, leurs lèvres, leurs soupirs, et les mots ; tout se fondait en une béatitude infinie et indéfinie ; les minutes passaient dans des sourires ; ils ne se prenaient pas, ils ne pensaient pas à se prendre, ils se laissaient aller à leur abandon, à leur extase : « Ah ! mon petit Jacques. — Ah ! Marthe ! ma chérie, chérie !... » Ils répétaient les mêmes phrases, les mêmes mots sans cesse, et c'étaient des aveux nouveaux et des tendresses nouvelles.

— Ah ! j'ai si peur, si peur...

— Ah ! j'ai si peur, si peur...

— ...que tu m'échappes, que tu t'échappes, que tu t'évades : j'ai peur que ce soit, comme les autres, comme avec les autres, des mots et de la volupté.

— ... de t'aimer, de souffrir... je m'étais si bien défendue, si bien gardée... tu me prends malgré moi, je ne me donne pas, je résiste... je t'aime !...

— Je t'aime...

IX. — Les mauvais et les meilleurs jours.

Elle allait mieux.

Elle commençait à sortir.

Ses amis revenaient, l'emmenaient dîner au Bois, à l'Exposition, traîner dans des maisons où l'on se rencontre, où l'on est vu, et remarqué, — devant du champagne frappé, en toilettes, en beauté, en grâce parisienne, en médiocrité jolie, en petits sourires, en méchanceté aimable, en politesse un peu rosse.

Et Jacques l'attendait à son retour, l'embrassait vite et s'en allait.

Certain soir, il se désola :

— C'est effrayant, ce que je souffre ! je suis un amant à la manque, je n'ai pas le sou ! je ne peux pas te conduire, comme les autres, à Armenonville ou au châlet du Lac ; le restaurant allemand même est trop cher. Je viens t'admirer et t'embrasser après les bons repas ; je ne peux t'apporter que des fleurs..... Quand tu étais malade, quand tu n'avais besoin de rien, — que de tendresse, je pouvais te satisfaire, mais aujourd'hui, mais demain ! ah ! ma chérie... m'aimes-tu malgré... malgré tout.

— Je ne sais pas.

— Non, n'est-ce pas? tu ne peux pas, tu n'as pas l'habitude non plus ; c'est si nouveau pour toi d'avoir de l'amour autrement qu'en luxe et en souper, avec des tendresses d'occasion...

— Je suis libre.....

— Non, tu n'es pas libre, tu as un amant, et des amis, tant d'amis, c'est horrible... Je suis hors série, spécial, trop petit garçon et trop pauvre...

— Mon premier amant !

— Ton premier gigolo ! c'est imbécile, je croyais pouvoir, je rêvais à seize ans être aimé pour moi-même... vrai ! c'est plus douloureux qu'on ne l'imagine. On a les laissés pour compte de tendresse et les laissés pour compte de gaîté. On a les mauvaises humeurs et les mauvaises digestions ; on est de la mai-

son. On est mal coté et mal regardé ; une habitude, à peine ! et l'on a honte et l'on se cache. On est le petit-jeune-homme, le béguin ; ça dure ce que ça dure ! L'on rêve des mines, des argents, des galions chargés d'or qui reviennent tout à coup, pour pouvoir emmener l'amie bien loin, dans une forêt, sur une plage ; pour mettre autour d'elle du luxe, — avec plus de tendresse, — des bijoux, des richesses et de l'amour... Et comme on n'a pas le sou, que l'on est pauvre, on donne une affection, très terne, très humble et très malheureuse. On souffre à cause des étoffes claires qu'elle revêt, des robes de vingt-cinq louis et des chapeaux de cent vingt francs. On n'est pas fier quand on réfléchit, quand on résiste. Mais on ne résiste pas longtemps... parce que, quand elle revient du Bois, — et de si loin, — elle vous embrasse avec des câlineries maternelles, des baisers de sœur, joyeux, nouveaux et rares. Ah ! gigolo, gigolo à la manque ! c'est l'estomac qui manque, ce n'est pas le cœur...

— Bête ! bête, je t'aime ! c'est nouveau aussi pour moi et c'est exquis de t'aimer. Je me retrouve et me découvre, je ne savais pas ! j'ai un passé, mon Jacques, un grand passé, avec des larmes et des souffrances... et j'oublie tout ça... tu ne me dois rien... je t'aime !

Elle le prenait entre ses bras, le consolait, lui prenait les lèvres et les gardait longtemps, — pour qu'il se tût : elle lui promettait des ivresses de chair, lorsqu'elle serait guérie tout à fait, lorsqu'elle n'aurait plus la fièvre, lorsqu'elle aurait repris des forces, et sa bonne mine ; elle aimait mieux attendre, pour se livrer tout à fait, pour se donner sans déchets, sans malfaçon, profondément, mieux qu'à personne.

— Tu verras, tu verras..... nous aurons de belles nuits, mon chéri !

X. — Nuit de noces.

Ce fut un soir.

Ce fut un soir qu'énervés par l'orage prochain, par leurs caresses, par leur chasteté amoureuse, ils se lièrent d'une étreinte profonde et douloureuse.

Il y eut des morsures et des baisers, et des reculs, et des abandons, complets, et des cris à mi-voix, des silences, un peu de honte de n'avoir que ça à se donner, à en venir là par la force des choses, par nécessité.

Elle s'efforçait à tout oublier d'hier, — et d'avant-hier.

Il tâchait aussi à ne pas savoir.

Il ne voulait pas la posséder comme les autres.

Elle ne voulait pas se donner comme aux autres.

Ils se perdirent, naufragèrent dans de la volupté, oublièrent tout le passé, — et les passants. Ce fut le désir et toute leur chair en joie qui les crispèrent et les affolèrent, — l'un à l'autre.

Et ce fut définitif

Ils ne pensèrent plus, peu à peu, qu'ils s'aimaient mieux, pour autre chose; ils voulaient se briser, se lasser de caresses.

Il déchira le peignoir de soie bleue; il la dévêtit à coups d'ongle, à coups de griffe, brutalement, à pleines mains; elle le saisit à pleins bras, le força à s'humilier, à demander grâce, à crier, éperdu de folie et de joie.

. . . .

Jacques cherchait encore des câlineries, et de la douceur; brisée, elle fermait les yeux, les cils battants, les narines palpitantes.

Puis ils se regardèrent profondément, dans l'âme.

— Écoute... depuis les tendresses de ma mère, jamais femme ne m'a aimé! et tu m'aimes, c'est admirable! tu es maternelle et tu es ma maîtresse, et maintenant, tu es tout pour moi... ma chérie!

Elle se mit à sangloter :

— Je t'ai fait mal... je te fais souffrir...?

Elle pleurait à petites larmes :

— Non, mon petit Jacques... tu as si bien dit ça, si bien... ça vient du fond de tes pensées et de ton cœur... Tu as une mère qui t'aimait... Ah! tu ne sais pas... moi... ma mère ne m'aimait pas...

Elle avait le cœur gros, sa langueur chavirait dans des pleurs; elle se laissait aller, sa pauvre jeunesse de petite fille insupportable lui apparut, avec des taloches et des punitions; elle s'en voulait peut-être de n'avoir pas su se faire aimer par sa mère; elle pleurait son pauvre passé, parce qu'il lui semblait que, si elle avait toujours aimé, toujours elle aurait été heureuse. — et si heureuse.

— Tu vois... je te fais déjà de la peine, je te fais pleurer, pardonne-moi... je suis maladroit... je te dis des choses sans savoir, sans prévoir...

— Laisse, mon Jacques!

Et la nuit en aventure s'éclaira d'un orage, l'ondée frétilla

contre les vitres, le tonnerre se brisa en lumières et en fracas : ils se blottirent l'un contre l'autre :

— C'est notre nuit de noces...

— Ah !

— Je t'aime !

— Jacques !...

XI. — Lendemains.

Marthe reçut une lettre de l'Amant qui annonçait son arrivée.

Il fallait éviter une rencontre.

Elle hésita, — si peu.

Mon cher petit,

Je t'aime. Ne viens pas ce soir. Viens jeudi. Je t'embrasse.

Marthe.

Et elle alla attendre l'autre à la gare.

— Jeudi, c'est après-demain, pensa Jacques; elle s'est trompée; j'irai demain.

Il profita de sa soirée, erra sur les boulevards, traîna avec des camarades; il disait à soi-même :

— Je suis garçon !... veuf !

Il continuait sa promenade en sifflotant, heureux, satisfait de ses loisirs; il prit la peine de regarder son passé immédiat et s'attendrit.

Un souvenir reconnaissant, et ému, et tendre, alla saluer Marthe, — où elle se trouvait. Il l'aimait sincèrement et joliment, il l'aimait d'amour et d'amour-propre, il l'aimait profondément lorsqu'il était près d'elle, et l'aimait davantage, par empirisme, lorsqu'elle n'était pas là. Il ne se serait pas tué, bien sûr, pour une trahison, pour un lâchage ; mais il s'avouait devoir souffrir beaucoup.

Des femmes passaient qu'il ne désirait pas, qu'il laissait, sans les regarder, dans le domaine public. Son égoïsme tranquille était un bon dédain pas insolent, pas encombrant, satisfait. Il saluait les gens, se souriant à lui-même.

Il rentra plutôt que de coutume, travailla un peu pour la forme, et comme il était tranquille, il ne rêva pas.

XII. — Mésaventure.

— C'est aujourd'hui, que je te t'avais dit de venir...

— Oh !

Marthe était furieuse, réellement. Un pli mauvais arquait ses lèvres.

— Tu n'as pas reçu mon mot?

— Si.

— Alors?... c'est absurde d'arriver comme ça... comme chez toi... Léon est là!

Jacques fit une grimace. Léon, — il s'appelait Léon! — l'inconnu, le mystérieux, était arrivé comme ça, de plein droit, sans scrupules. Il chassait, sans violence et par sa seule présence, les intrus; Léon était là! il était chez soi, il reprenait la direction de la vie, des tendresses et des occupations de Marthe, il apportait sa confiance et de fortes sommes. Ah! Léon...

— Il est là?

Jacques, d'un geste, indiquait la chambre:

— Non, bête! il est sorti pour une heure, embrasse-moi.

Et pendant qu'il se cachait sur son épaule, dans ses bras, Marthe lui fit de la morale :

— C'est tout à fait ridicule, mon chéri, de n'avoir pas compris... D'abord je n'aime pas ça... je t'avais dit jeudi, il ne fallait venir que jeudi; ensuite, admets qu'il ait été là, que tu te sois trouvé face à face avec lui... Oh! c'est pour toi... ce n'est pas pour moi... moi, je m'en fiche!

Jacques n'était pas fier, il pleurait à petits sanglots le mauvais accueil, puis la présence de l'autre, puis les reproches, il pleurait sans au juste savoir pourquoi, sans haine, sans souffrance, heureux de pleurer, heureux d'apitoyer.

— Veux-tu ne pas pleurer, grand gosse!... ne sois pas si enfant, mon chéri, ne pleure pas...!

Elle ne s'attendrissait pas, elle le consolait vite, elle n'avait pas le temps, ni le droit; elle avait la direction des affaires, il ne fallait pas perdre la tête, pour arranger tout :

— Je t'écrirai le jour qu'il faudra revenir... embrasse-moi et va-t'en... il va rentrer.

— Tu m'aimes encore?...

— Mais oui... mais oui!...

Elle s'impatientait, il pleurait encore un peu : « Grand gosse! » elle l'embrassait, le poussait vers la porte.

— Écris-moi demain...

— Oui, c'est ça, demain... Va!

— Tu m'aimes?

— Ah...!

Ils s'embrassaient encore, elle frissonna un peu, mais se

raidit tout de suite : « Non… non… les affaires sont les affaires… nous n'avons pas le loisir de nous aimer. Léon est là ! »

— Ah ! Léon… ! je souffre…

— Tu exagères, tu te fais des idées… je t'assure, je te promets qu'il n'y aura rien, rien… pas ça !… je suis encore malade…

— Il se prévaudra de ses droits.

— Personne n'a de droits sur moi, — tu entends ?

— Oui !… tu m'écriras.

— Oui…

— Demain !

— Oui…

Et, de la porte, elle lui envoya un baiser, du bout des doigts.

XIII. — Soliloque.

Il attendit la lettre promise qui ne vint pas.

Il envoya un bleu cérémonieux, — auquel elle répondit, — enfin ! — Elle s'excusait, — « Mon petit Jacques ! » — elle s'expliquait, trouvait des raisons, — « je suis énervée, ne viens pas. » — Elle donnait des promesses et des espoirs, — « je t'écrirai, tu peux m'écrire. »

— Ah ! toujours écrire, et elle n'écrit pas, et elle dit de ne pas venir, et d'écrire !

Puis il se dit :

— On paie cher le plaisir d'être amant de cœur. Je disparais, tout à coup, de la circulation, on me cache, on ne se cache pas de moi, on me fait savoir que je n'ai pas de droit, pas d'intérêt. J'ai bien des tendresses pour les moments perdus, mais, ces jours-ci, on n'a pas de temps à perdre… et non ! elle l'a bien dit, si bien ! les affaires sont les affaires : elle traite pour un an, c'est un bail renouvelable ; et j'attends. Il paraît que c'est mon rôle, de n'avoir rien à dire, puisque je ne peux pas, pécuniairement, l'entretenir…

— Je n'ai rien à dire…

— Et mon amour !

Il prit un temps, s'arrêta sur le mot *amour* et regarda tout au fond de soi.

— Mon amour, ça ne compte pas ; les gens à principes font la lippe et disent : « Un petit gigolo ! »… On sourit, on dit des choses qui veulent être désagréables : « Gigolo !… gigolo !… Après tout le beau petit jeune homme n'est pas à plaindre, il sait ce qui se passe, il en profite, c'est propre ! »

— Et mon amour? Peut-on croire que je ne paie pas mon plaisir de toutes mes souffrances, peut-on croire que mes malheureuses caresses ne chavirent pas en sanglots douloureux et déchirants, à savoir qu'avant et qu'après il y a un autre qui vient, qui prend, et qui est le maître... Ah! le beau geste : le gifler! et puis après, le scandale, un duel pour pas trop cher... et il la quitterait : — et, juste retour des choses d'ici-bas, après lui un autre, et des autres, et, moi, moi, éternel gigolo, attendant l'heure de récréation et de liberté, pour l'aimer.

— L'aimer! ah! mon amour! mon cher, mon pauvre et mon premier amour! Si l'on croit que c'est drôle d'être pauvre, si l'on croit que c'est par intérêt ou par économie que l'on est gigolo! Ah! si l'on savait les envies que l'on a de fuir, de s'enfuir, de se libérer!... Mais on est pris! ça vous tient partout, aux yeux, aux lèvres, au cœur et au corps. Elle sourit et l'on reste, elle promet des choses et l'on se laisse bercer, on oublie tout, tout, même la situation pas très belle et pas propre... ah! aimer!

XIV. — Aphorismes.

— On n'aime pas les femmes quand on n'a pas d'argent pour les entretenir.

— Monsieur, l'amour est aveugle.

— Qui veut peut.

— Je ne veux pas, et je ne peux pas.

— Gigolo!

— A la fin, j'ai assez de ces histoires : c'est ma maîtresse à moi, et si, à l'aide de subterfuges, elle arrive à faire croire aux autres qu'elle se donne, moi, je peux crier que je suis son seul amant, que moi et les autres, ce n'est pas la même chose, que nousne connaissons pas la même femme, et que ça n'a aucun rapport...

— Monsieur, vous vous montez le cou!

— Elle m'aime!

— Vous l'aimez, ce n'est pas la même chose.

— Elle m'aime! je le sais, je le sens...

— Et puis après...

— Je suis très malheureux.

— Ce n'est pas une excuse.

XV. — Cataclysme.

Les lettres s'espacèrent.

Jacques fut huit jours sans nouvelles ; il alla pour la voir, on ne le reçut pas : elle n'était pas là...

Elle ne voulait mêler les genres, — ni les amants.

Il retourna chez elle.

— Madame n'est pas là.

— Si. Je veux la voir... dites que c'est moi.

— Justement...

— Hein ?

— M. Léon est là...

— Oh !

Il bouscula un peu la bonne, entra dans le salon.

Les portes étaient closes, il se donna le temps de réfléchir, — avant de créer des incidents.

Tout à coup elle entra :

— Toi ?

Toute sa tendresse se fondit en sanglots ; il ne savait plus que dire, plus que faire, il la regardait les yeux suppliants, la bouche douloureuse ; il lui tendit les mains sans oser s'approcher d'elle, il murmura :

— Ma chérie !

— Toi !

— Oui, moi, moi, qui n'ai pas pu attendre plus longtemps ; qui ai trop souffert : je n'étais pas habitué !... Tu avais promis de ne pas me faire souffrir... Ah ! Marthe !

— Tais-toi... Léon est là, je t'enverrai un mot... tu es ridicule !

Son nez se fronçait ; elle n'était pas accoutumée aux complications : tout se passait dans sa vie, si simplement, d'ordinaire. Il ne disait rien, ne bougeait pas ; il la regardait, mettait dans son regard ses souvenirs, son amour et son âme.

Elle eut pitié :

— Mon petit Jacques, le temps te semble long... et à moi !

— Oh ! à toi !

Elle ne releva pas le mot ; elle l'aimait, mais jugeant tout scandale inutile — et nuisible, — elle ne voulait de troubles à aucun prix :

— Va ! va ! je t'aime... va, je t'en prie... Léon est là !

— Je m'en fous !

Il se mettait réellement en colère : il en avait assez d'être si ridicule, si petit garçon, ça ne pouvait pas durer : « Appelle-le Léon, si tu n'as pas peur, tu vas voir... j'en ai plein le dos de Léon, moi... je t'aime !

— Ne fais pas l'imbécile !

— L'imbécile!... et lui, donc! c'est moi peut-être qui t'entretiens pour que tu couches avec, c'est moi qui préviens avant d'arriver, c'est moi qui ai une maîtresse au théâtre, — comme un pied-à-terre à Paris pour recevoir des amis. Imbécile, moi! je suis ce que tu voudras, pas grand' chose, c'est certain; mais pas si bête!

— Tu as tort d'être insolent, Jacques; va-t'en; tu regretteras cette scène, demain...

Mais Jacques hurlait maintenant pour le plaisir, pour s'étourdir, pour ne pas rester en plan parmi ses phrases, comme un pantin désarticulé : « Choisis! lui ou moi? »

La porte s'ouvrit :

— Moi, monsieur!

Il y eut un petit silence.

Marthe battait le tapis du pied, énervée, mais pas inquiète; la scène lui semblait stupide, mais non pas dangereuse :

— Monsieur, vous êtes un voyou... vous écoutez aux portes...

— Monsieur!

— Je ne sais ce qui me retient de vous gifler...

Léon avait fait un pas, Jacques s'avança; il était commun et vulgaire, il criait des injures à la face de l'autre, un peu congestionné :

— Voyou! voyou!

Une main battit l'air; un bruit mat. Jacques para mal le coup; sa tête vira. Il voulut se précipiter, frapper les poings fermés, taper dans le tas, pour en finir tout de suite.

L'autre lui tendit sa carte :

— Vous vous battez, monsieur?

— Oh!

C'était fini; et ce n'était que ça. La carte mettait un terme aux violences immédiates. Jacques agita la tête d'un mouvement machinal :

— Voyou!

— Assez, monsieur!

Léon sortit, tranquillement.

Jacques passa son mouchoir sur sa figure, regarda Marthe pour savoir ce qu'elle pensait.

Elle rageait silencieusement : « Avoir tant fait pour en arriver là, imbécile! »

Elle haussa les épaules et disparut.

XVI. — Chemin de croix.

Il raconta à deux amis choisis l'histoire à sa façon.

A peine étaient-ils partis qu'il reçut un bleu : « Viens de suite, j'ai à te parler sérieusement. »

Un point, c'était tout.

Il courut chez elle :

— Marthe !

— Oh ! tais-toi, la scène de tout à l'heure est ridicule... Je ne veux pas que tu te battes...

— Hein !

— C'est entendu... je-ne-veux-pas-que-tu-te-battes !.. Tu as reçu une gifle par ta faute... Il allait partir après-demain ! tu étais resté tranquille jusqu'à présent, ça te tenait à cœur... Tu n'as aucun droit, aucun, tu entends, il était chez lui, il avait le droit de te ficher à la porte... Si tu n'avais pas voulu faire ton malin, ne pas être grossier, tout se serait arrangé : c'était si simple !

— Je me battrai, voilà tout !

— Quand tu auras reçu un coup d'épée, tu seras content ?

— Rien ne prouve que ce soit moi qui.....

— Il ne manquerait plus que ça... Je te défends de te battre, c'est entendu... Tu vas aller chez lui, lui faire des excuses...

— Jamais !

— Jamais !... tu as dit : Jamais... Alors, mon petit, c'est entendu, tu peux t'en aller d'ici... et tout de suite...

— Ça n'a aucun rapport !

— Si ! je ne veux pas que tu te battes : choisis.

— Pourquoi ? je t'aime... et je me bats pour toi...

— Roméo !

Il haussa les épaules : les femmes, pensait-il, ne comprennent rien à ces sentiments délicats, honorables, — et masculins. Il avait reçu une gifle, il importait d'aller sur le terrain ; il fallait qu'une piqûre au bras sanctionnât l'incident.

— Tu ne m'aimes plus ?

— Bête ! c'est parce que je t'aime, parce que je ne veux pas d'histoires, c'est parce que je peux arranger les choses, c'est parce que ça n'a aucune espèce d'importance que je ne veux pas de ce duel.

— Tu m'aimes et tu veux me déshonorer !

— Déshonorer ! quel mot ! Et puis il est inutile de discuter : choisis.

— Tu m'en voudrais plus tard de t'avoir cédé...

— Moi ! tu ne me connais pas...

Il y eut un long silence, avec des tendresses, de menues ca-

resses, des regards profonds; et des larmes toutes prêtes qu'on réservait...

— Ne te bats pour moi, mon petit Jacques.

— Tu as peur que je sois blessé...

— Non ! mais Léon va tout à l'heure venir me demander pardon..

— Je m'en fous !

Le ton changea brusquement, les vérités, en averse, tombèrent :

— Est-ce-toi qui peux m'entretenir ?

— Non !

— Eh bien... comme ce n'est pas toi qui le remplaceras... !

— Ah !

— Il faudra bien que tu partes avec celui qui part... Fais le moindre sacrifice pour le garder et me garder... si tu m'aimes..

— Bien sûr !

— Ne te bats pas, Jacques ! va le trouver; il ne t'en veut pas, vous serez amis, plus tard... j'en suis sûre...

— Oh !

Il était assis, la tête basse; elle le prit gentiment dans ses bras, maternellement, l'embrassa à petits coups, à petites lèvres :

— Va, mon chéri, va grosse bête, et ne fais pas le méchant... Ce serait fini... tout à fait...

— Tu me sacrifies facilement...

Toi aussi.. pour des préjugés...

Il hésitait encore :

— Marthe ! Marthe !

— Mon Jacques, mon petit... mon gosse. . je t'aime...

Il la prit dans ses bras, silencieusement, profondément...

XVII — Première station.

Il fit passer sa carte à Léon.

L'autre le reçut :

— Monsieur, votre démarche est incorrecte : vos témoins sortent d'ici.

— Monsieur, je viens simplement vous assurer... que je regrette... ce qui s'est passé. Le moment, le mouvement de colère, qui a pu vous tromper était manifestement exagéré ; je vous prie de croire que je n'avais aucun droit de parler comme je l'ai fait...

— Vraiment !

— Croyez-bien, Monsieur, que ce n'est pas la peur d'un coup

d'épée qui me pousse à faire ce sacrifice; j'ai réfléchi, j'ai pensé que, tout pénible qu'il soit, il était plus digne de moi qu'affronter une leçon de terrain. La personne qui est en cause n'a nul besoin d'un petit scandale, je serais navré des histoires, des potins colportés à son propos...

— Donc... ?

— Donc, je viens vous demander d'en rester-là, de vouloir bien oublier ce qui s'est passé, et d'accepter... mes excuses.

Léon écoutait, un peu ahuri, sans comprendre. Jacques baissait la tête sans vouloir le regarder en face.

— C'est elle qui vous envoie?

Jacques dédaigna de répondre :

— Acceptez-vous mes excuses ?...

— Monsieur, j'accepte vos... explications...

Jacques Lorraine s'inclina légèrement et sortit.

— Saleté, suis-je assez bas, assez veule, assez... assez... assez... Ah ! saleté... saleté !

XVIII. — Sic transit...

Quelques initiés connurent le procès-verbal qui clôturait l'incident.

L'aventure, de cafés en cafés, de journaux en journaux, fut connue à Paris.

Pendant deux jours Jacques resta chez lui, sans sortir, malade, rageur, n'attendant que voir Marthe pour tout oublier, pour reprendre des forces contre le malheur, — et son malheur.

Il lui écrivait des bleus, toutes les deux heures, sans réponse. Enfin, il reçut ce mot très simple :

Mon cher petit Jacques,

Tes lettres me navrent. J'avais espéré que tu te rendrais compte de la situation et de tout ce qui nous sépare. Il faut être raisonnable et tout finir. Je ne suis libre en aucune manière, et je pense loyal de ne pas garder ton cœur tout neuf dont je ne saurais que faire un mauvais emploi. Restons très amis, veux-tu, mais ne me parle plus jamais de rien ; je ne te verrai plus. Je ne peux plus aimer comme tu as besoin d'être aimé, car j'ai été vaccinée à tout jamais. Ne va pas t'imaginer que tu es très malheureux, car tu n'aurais jamais été heureux avec moi. Vois réellement et simplement les choses, et tu conviendras que j'ai raison. Ne va pas me trouver rosse, car je ne t'ai pas fait souffrir de par ma volonté. Fais pour la première fois acte d'homme en faisant acte de volonté sur tes actions et sur ton cerveau. Fais-toi une raison et crois-moi ton amie sincère.

MARTHE.

C'était tout : c'était sec, c'était froid, c'était faux. Un grand vide se fit en lui.

Il pleura pour la forme, tout seul, puis, après réflexion, il résolut d'en finir, de gifler Léon, de rentrer dans la vie publique, à grand fracas, par la porte cochère.

Des amis intervinrent. On l'emmena un peu loin, à la campagne, on le fit travailler un peu, on lui remonta le moral.

Il fit une pièce que Marthe voulut bien jouer, six mois après.

On en parla.

XIX. — Propos de table.

— Beaucoup de talent, Lorraine!

— Un garçon charmant!

— Marthe Legg est charmante dans sa pièce.

— Vous savez qu'elle est sa maîtresse.

— Oh!

— Vous avez l'air renseigné!

— Toute une histoire!

— Il a donc de l'argent pour entretenir cette cabotine?

— C'est elle qui l'entretient.

— Mais non, ils ne sont plus ensemble depuis le fameux duel...

— Quel duel?

— Comment, vous ne savez pas?

— Lorraine s'est fait rouer de coups par l'amant de Marthe, qui l'a surpris.

— Une heure après, Lorraine est allé faire des excuses au monsieur...

— Vrai?

— C'est très drôle!

— Le plus drôle, c'est qu'après avoir repris l'amant en titre, Marthe a jeté Lorraine par-dessus bord...

— Il s'est retrouvé dans son élément.

— Rosse!

— En somme, c'est un sale monsieur.

— Il y en a tant!

— Oui, mais enfin quand on a un vie privée comme ça...

— Sa pièce est une pièce à clef, vous savez...

— Il y a des passages bien faibles...

— Des passages! vous êtes indulgent...

— Oh! il a du talent tout de même.

— Et du sens moral!

— Il a beaucoup souffert.

— Ça n'est pas une excuse...
— Quel âge a-t-il ?
— Vingt-cinq ans. Oh ! il ira loin.
— Il nage bien !
— Dieu ! que vous êtes bête !
— Qu'est-ce qu'il devient maintenant ?
— Je ne sais pas, il travaille.
— Il est l'amant de la femme d'un commerçant.
— Peuh !
— Quel sale monsieur !
— Il l'aime beaucoup.
— Quel sale monsieur !
— Le mari lui fait signer des billets de complaisance...
— Quel sale monsieur !

Robert Dieudonné

Lamarck

> .... Cette apparence de *stabilité* des choses dans la nature sera toujours prise, par le vulgaire des hommes, pour la *réalité;* parce qu'en général, on ne juge de tout que relativement à soi.
>
> *Philosophie zoologique*, p. 70.

Le nom de Darwin est universellement connu; celui de Lamarck était presque ignoré, il y a quelques années, en dehors du monde des naturalistes, et cependant on ne peut plus douter aujourd'hui qu'il ne doive prendre place au premier rang parmi les hommes qui ont honoré la science et l'humanité.

Un savant américain, A. S. Packard, vient de consacrer à la mémoire de Lamarck un fort beau livre (1) dans lequel il a pieusement recueilli tous les documents relatifs à notre grand évolutionniste depuis son acte de naissance et la photographie de sa maison natale, jusqu'à la détermination difficile de l'endroit où il fut enterré au cimetière Montparnasse, dans une fosse sans nom, et d'où ses os inconnus furent extraits peu après pour être portés aux catacombes.

Je ne m'occuperai pas ici de l'homme; je veux seulement montrer que son œuvre, si peu appréciée pendant trois quarts de siècle, méprisée même de Darwin qui ne l'a pas égalée, est encore aujourd'hui une source féconde à laquelle tous les savants ont avantage à puiser. Il y a certainement dans *la Philosophie zoologique* (2) quelques erreurs provenant de l'état rudimentaire de la science au commencement du XIXe siècle, mais ces erreurs sont beaucoup plus minimes qu'on n'eût pu le supposer; si l'on fait abstraction de quelques considérations sur les « fluides », considérations que le peu d'avancement des sciences physiques imposait à tous les penseurs de cette époque, on reste étonné de l'ampleur de ce génie qui, en même temps qu'il devinait la transformation des espèces, trouvait aussi la véritable nature des facteurs de cette transformation. Le livre de Darwin, avec ses semblants d'explication, a été plus favorablement accueilli du public; c'est que le public était *autre* au moment où parut *l'Origine des espèces;* les arguments de la *Philosophie zoologique*, tout en donnant un système beaucoup plus complet que celui de la « sélection naturelle », sont sans aucun doute aussi clairs et aussi intelligibles pour le lecteur. Je le prouverai dans cet article en reproduisant, sans les modifier, les plus

(1) A. S Packard : *Lamarck, the founder of Evolution, his life and work*. New York.
(2) J. B. P. A. Lamarck : *Philosophie zoologique*. Paris, 1809.

caractéristiques d'entre eux et je suis sûr que, si l'on veut bien penser, en les lisant, à l'état des connaissance humaines au moment où Lamarck a écrit, on ne pourra s'empêcher d'éprouver devant la manifestation de son génie un frisson d'admiration enthousiaste.

« Les œuvres de Lamarck, écrit Darwin, me paraissent extrêmement pauvres; je n'y trouve pas un fait, pas une idée. » Cette appréciation injuste a été acceptée par Huxley et par les plus célèbres des néo-darwiniens. Il est donc à craindre que l'on me reproche une partialité en sens contraire et que l'on m'accuse d'avoir trouvé dans Lamarck autre chose que ce qu'il a réellement pensé et écrit. Aussi m'asteindrai-je à citer textuellement ses phrases mêmes; j'espère arriver à montrer ainsi, sans laisser subsister aucune doute à ce sujet, que, quoi qu'en dise Darwin (qui d'ailleurs lisait mal le français et a pu ignorer beaucoup, de Lamarck), la *Philosophie zoologique* contient, clairement exprimées, la plupart des idées défendues par les transformistes au XIXe siècle, sauf peut-être la sélection naturelle qui n'est pas la plus féconde ou, du moins, pas la seule féconde.

Lamarck a aimé la science; il lui a dû les seules joies de sa vie triste; il en parle avec reconnaissance (Avertissement, p. XXIII) :

«... En me livrant aux observations qui ont fait naître les considérations exposées dans cet ouvrage, j'ai obtenu les jouissances que leur ressemblance à des vérités m'a fait éprouver, ainsi que la récompense des fatigues que mes études et mes méditations ont entraînées; et en publiant ces observations, avec les résultats que j'en ai déduits, j'ai pour but d'inviter les hommes éclairés qui aiment l'étude de la nature, à les suivre et à les vérifier et à en tirer de leur côté les conséquences qu'ils jugeront convenables. »

Ce ne sont pas là de simples joies de collectionneur, mais des joies de vrai savant. Depuis Lamarck, il faut substituer les *sciences naturelles* à l'*histoire naturelle;* il ne faut pas se contenter de décrire minutieusement les formes vivantes, il faut une *philosophie zoologique :*

« La nécessité reconnue de bien observer les objets particuliers a fait naître l'habitude de se borner à la considération de ces objets et de leurs plus petits détails, de manière qu'ils sont devenus, pour la plupart des naturalistes (1), le sujet principal de l'étude. Ce serait cependant une cause réelle de retard pour les sciences naturelles, si l'on s'obstinait à ne voir dans les objets observés que leur forme, leur dimension, leurs parties externes même les plus petites, leur couleur, etc., et si ceux qui se livrent à une pareille étude dédaignaient de s'élever à des considérations supérieures, comme de chercher quelle est la nature des objets dont ils s'occupent, quelles sont les causes des modifications ou des variations auxquelles ces objets sont tous assujettis, quels sont les rapports de ces

(1) Ce sont les naturalistes que nous appelons aujourd'hui les coquillards.

mêmes objets entre eux et avec tous les autres que l'on connaît, etc., etc., (p. 12). »

Et plus loin (p. 19) :

« On sait que toute science doit avoir sa *philosophie*, et que ce n'est que par cette voie qu'elle fait des progrès réels. En vain les naturalistes consumeront-ils leur temps à décrire de nouvelles espèces, à saisir toutes les nuances et les petites particularités de leurs variations pour agrandir la liste immense des espèces inscrites, en un mot à instituer diversement des genres, en changeant sans cesse l'emploi des considérations pour les caractériser; si la philosophie de la science est négligée, ses progrès seront sans réalité, et l'ouvrage entier restera imparfait. »

Il faut une philosophie zoologique; nous devons être reconnaissants à Lamarck, qui nous a montré son utilité, et qui, en même temps, nous en a donné une, fort acceptable aujourd'hui encore dans beaucoup de ses parties. Mais une philosophie zoologique n'est bonne que relativement à l'état de la science au moment où elle est instituée; il faut être tout prêt à l'abandonner dès qu'un fait nouveau détruit les lois provisoirement admises; c'est d'ailleurs ce que Lamarck nous enseigne lui-même après nous avoir montré le peu de cas qu'il faut faire de l'argument d'autorité. (Avertissement. XXI) :

« Doit-on ne reconnaître comme fondées que les opinions les plus généralement admises? Mais l'expérience montre assez que les individus qui ont l'intelligence la plus développée et qui réunissent le plus de lumière, composent, dans tous les temps, une minorité extrêmement petite. On ne saurait en disconvenir : les autorités, en fait de connaissances, doivent s'apprécier et non se compter; quoique, à la vérité, cette appréciation soit très difficile.

« Cependant, d'après les conditions nombreuses et rigoureuses qu'exige un jugement pour qu'il soit bon : il n'est pas encore certain que celui des individus que l'opinion transforme en autorités soit parfaitement juste à l'égard des objets sur lesquels il se prononce. Il n'y a donc pour l'homme de vérités positives, c'est-à-dire sur lesquelles il puisse solidement compter, que les faits qu'il peut observer, et non les conséquences qu'il en tire. »

Voilà de bons et solides principes. Ne retrouvez-vous pas, dans cette citation, le résumé de l'idée que développe Ibsen dans *Un Ennemi du peuple* à propos de la « Majorité compacte » ? Et n'est-ce pas aussi une preuve du meilleur esprit de recherche, que cette disposition à abandonner une idée chère dès qu'elle se trouve en contradiction avec les faits? Tant d'autres ont préféré dénaturer les faits pour les faire entrer dans le cadre de leurs idées préconçues!

Il n'est pas étonnant qu'une méthode aussi prudente et aussi saine

ait conduit Lamarck à des découvertes durables; son œuvre respire partout l'honnêteté scientifique la plus pure. Et cependant, ce n'est pas la méthode seule, quelque excellente qu'elle soit, qui peut faire comprendre l'immensité de l'œuvre. Lorsque l'on réfléchit au petit nombre des documents incomplets rassemblés à cette époque dans les collections, lorsque l'on pense surtout à la généralité, au commencement du XIX[e] siècle, de la croyance en une création d'espèces distinctes et fixes, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration devant la naissance de l'idée transformiste dans un cerveau humain. S'il faut conserver le mot *génie*, mot si mal défini et dont on a fait un usage si immodéré, c'est sûrement à des œuvres comme celle de Lamarck qu'il faut l'appliquer. Il a été de plus d'un demi-siècle en avance sur ses contemporains qui, naturellement, n'ont pu l'apprécier à sa juste valeur.

Mais une chose qui étonnera plus encore, peut-être, que la nouveauté de l'idée transformiste, c'est la simplicité des moyens par lesquels elle est née chez Lamarck :

« Comment pouvais-je, dit-il (Avertissement p. II) envisager la dégradation singulière qui se trouve dans la composition des animaux, à mesure que l'on parcourt leur série, depuis les plus parfaits d'entre eux jusque aux plus imparfaits, sans rechercher à quoi peut tenir un fait si positif et aussi remarquable, un fait qui m'est attesté par tant de preuves? Ne devais-je pas penser que la nature avait produit successivement les différents corps doués de la vie, en procédant du plus simple vers le plus composé; puisqu'en remontant l'échelle animale depuis les animaux les plus imparfaits jusqu'aux plus parfaits, l'organisation se compose et même se complique graduellement dans sa composition, d'une manière extrêmement remarquable?

« Cette pensée, d'ailleurs, acquit à mes yeux le plus grand degré d'évidence, lorsque je reconnus que la plus simple de toutes les organisations n'offrait aucun organe spécial quelconque (1); que le corps qui la possédait n'avait effectivement aucune faculté particulière, mais seulement celles qui sont le propre de tout corps vivant; et qu'à mesure que la nature parvint à créer, l'un après l'autre, les différents organes spéciaux et à composer ainsi de plus en plus l'organisation animale, les animaux selon le degré de composition de leur organisation, en obtinrent différentes facultés particulières, lesquelles, dans les plus parfaits d'entre eux, sont nombreuses et fort éminentes. »

L'auteur revient à plusieurs reprises sur cette *dégradation* que l'on constate dans le règne animal; or il est bien certain que l'emploi seul du mot *dégradation* indique une méthode contraire à la méthode naturelle; c'est qu'il y a cent ans, on avait l'habitude de considérer l'étude de l'homme et des animaux supérieurs comme le point de départ normal de toute recherche sur les êtres vivants. Lamarck eut donc à lutter,

(1) Ceci ne serait rigoureusement vrai que pour les *monères* auxquelles Haeckel a cru et qui ont probablement existé jadis si elles n'existent plus aujourd'hui.

non seulement contre la croyance à la fixité des espèces, mais encore contre la tournure anthropomorphique des esprits; outre le transformisme, il a créé la véritable méthode naturelle en biologie :

« Je fus convaincu que c'était uniquement dans la plus simple de toutes les organisations qu'on pouvait trouver les moyens propres à donner la solution d'un problème aussi difficile... Les conditions nécessaires à l'existence de la vie se trouvant complètes dans l'organisation la moins composée, mais aussi réduites à leur plus simple terme; il s'agissait de savoir comment cette organisation, par des causes de changements quelconques, avait pu en amener d'autres moins simples et donner lieu aux organisations, graduellement plus compliquées, que l'on observe dans l'étendue de l'échelle animale. » (Avertissement p. IV).

Ainsi donc, la gradation progressive est substituée à la dégradation des formes vivantes. C'est peut-être la notion la plus féconde de l'œuvre de Lamarck; du moins, cette notion était-elle nécessaire pour rendre féconde la croyance nouvelle à la variabilité de l'espèce; voici le passage où cette nouvelle croyance est exposée (p. 54) :

« On appelle *espèce*, toute collection d'individus semblables qui furent produits par d'autres individus pareils à eux.

« Cette définition est exacte; car tout individu jouissant de la vie, ressemble toujours, *à très peu près*, à celui ou à ceux dont il provient. Mais on ajoute à cette définition, la supposition que les individus qui composent une espèce ne varient jamais dans leur caractère spécifique, et que, conséquemment, l'*espèce* a une constance absolue dans la nature.

« C'est uniquement cette supposition que je me propose de combattre, parce que des preuves évidentes obtenues par l'observation, constatent qu'elle n'est pas fondée.

« La supposition presque généralement admise, que les corps vivants constituent des *espèces* constamment distinctes par des caractères invariables, et que l'existence de ces espèces est aussi ancienne que celle de la nature même, fut établie dans un temps où l'on n'avait pas suffisamment observé et où les sciences naturelles étaient encore à peu près nulles. Elle est tous les jours démentie aux yeux de ceux qui ont beaucoup vu, qui ont longtemps suivi la nature, et qui ont consulté avec fruit les grandes et riches collections de nos Muséum.

« Aussi tous ceux qui se sont fortement occupés de l'étude de l'histoire naturelle savent que maintenant les naturalistes sont extrêmement embarrassés pour déterminer les objets qu'ils doivent regarder comme des *espèces*. En effet, ne sachant pas que les *espèces* n'ont réellement qu'une constance relative à la durée des circonstances dans lesquelles se sont trouvés tous les individus qui les représentent, et que, certains de ces individus ayant varié, constituent des *races* qui se nuancent avec ceux de quelque autre espèce voisine, les naturalistes se décident arbitrairement, en donnant les uns comme variétés, les autres comme espèces des individus observés en différents pays et dans diverses situations. Il en résulte que la partie du travail qui concerne la détermination des *espèces*

devient de jour en jour plus défectueuse, c'est-à-dire plus embarrassée et plus confuse. »

Et plus loin (p. 58) :

« Je le répète, plus nos collections s'enrichissent, plus nous rencontrons des preuves que tout est plus ou moins nuancé, que les différences remarquables s'évanouissent, et que le plus souvent la nature ne laisse à notre disposition pour établir des distinctions, que des particularités minutieuses et, en quelque sorte, puériles. »

Cette idée de la continuité des formes de la nature organisée se retrouve à chaque pas dans l'œuvre de Lamarck. C'est, pour ainsi dire, le leit motiv de la philosophie zoologique. C'est d'elle qu'est né le transformisme car, remarquez-le bien, Lamarck a eu la notion de la transformation des espèces sans avoir jamais vu une espèce varier. Au contraire, et dès le début, il a rencontré des semblants de preuves contre la variabilité. A propos des collections rapportées d'Égypte par Geoffroy-Saint-Hilaire, fut publié un rapport (1) dont voici quelques extraits :

« La collection a d'abord cela de particulier, qu'on peut dire qu'elle contient des animaux de tous les siècles. Depuis longtemps on désirait de savoir si les espèces changent de forme par la suite des temps. Cette question, futile en apparence, est cependant essentielle à l'histoire du globe, et par suite, à la solution de mille autres questions qui ne sont pas étrangères aux plus graves objets de la vénération humaine.

« Jamais on ne fut mieux à portée de le décider pour un grand nombre d'espèces remarquables et pour plusieurs milliers d'autres. Il semble que la superstition des anciens Egyptiens ait été inspirée par la nature, dans la vue de laisser un monument de son histoire...

« On ne peut maîtriser les élans de son imagination lorsqu'on voit encore,conservé avec ses moindres os,ses moindres poils, et parfaitement reconnaissable, tel animal qui avait, il y a deux ou trois mille ans, dans Thèbes ou dans Memphis, des prêtres et des autels. Mais sans nous égarer dans toutes les idées que ce rapprochement fait naître, bornons-nous à voir exposer qu'il résulte de cette partie de la collection de M. Geoffroy, que *ces animaux sont parfaitement semblables* à ceux d'aujourd'hui. »

Il y avait là de quoi troubler un savant moins solidement convaincu que Lamarck; cette objection au contraire, loin de lui faire adopter la théorie de la fixité des espèces, l'a seulement amené à d'admirables considérations sur l'antiquité réelle du monde (p. 70) :

« Les oiseaux que les Egyptiens ont adorés et embaumés il y a deux ou trois mille ans, sont encore en tout semblables à ceux qui vivent actuellement dans ce pays.

« Il serait assurément bien singulier que cela fût autrement; car la

(1) *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*. Vol. I, pp. 235-236.

position de l'Egypte et son climat sont encore, à très peu près, ce qu'ils étaient à cette époque. Or les oiseaux qui y vivent, s'y trouvant encore dans les mêmes circonstances où ils étaient alors, n'ont pu être forcés de changer leurs habitudes.

« D'ailleurs, qui ne sent que les oiseaux qui peuvent si aisément se déplacer et choisir les lieux qui leur conviennent, sont moins assujettis que bien d'autres animaux aux variations des circonstances locales, et par là moins contrariés dans leurs habitudes.

« Il n'y a rien, en effet, dans l'observation qui vient d'être rapportée, qui soit contraire aux considérations que j'ai exposées sur ce sujet, et surtout, qui prouve que les animaux dont il s'agit aient existé de tout temps dans la nature; elle prouve seulement qu'ils fréquentaient l'Egypte il y a deux ou trois mille ans; et tout homme qui a quelque habitude de réfléchir, et en même temps d'observer ce que la nature nous montre des monuments de son antiquité, apprécie facilement la valeur d'une durée de deux ou trois mille ans par rapport à elle.

« Aussi, on peut assurer que cette apparence de *stabilité* des choses dans la nature, sera toujours prise, par le vulgaire des hommes, pour la *réalité;* parce que, en général, on ne juge de tout que relativement à soi.

« Pour l'homme qui, à cet égard, ne juge que par les changements qu'il aperçoit lui-même, les intervalles de ces mutations sont des *états stationnaires* qui lui paraissent sans bornes, à cause de la brièveté d'existence des individus de son espèce. Aussi,comme les fastes de ses observations et les notes de faits qu'il a pu consigner dans ses registres, ne s'étendent et ne remontent qu'à quelques milliers d'années, ce qui est une durée infiniment grande par rapport à lui, mais fort petite relativement à celles qui voient s'effectuer les grands changements que subit la surface du globe, tout lui paraît stable dans la planète qu'il habite et il est porté à repousser les indices que des monuments entassés autour de lui ou enfouis dans le sol qu'il foule sous ses pieds, lui présentent de toute part. »

Je m'arrête avec peine; ces considérations me paraissent si admirables pour l'époque où elles ont été écrites que je serais tenté de recopier le livre tout entier.

Lamarck est donc convaincu que les êtres vivants ont varié, au cours des époques successives de l'histoire du globe. On lui a reproché comme une puérilité d'avoir cru impossible la disparition des espèces anciennes, sauf dans les cas où l'homme a directement opéré leur destruction, mais il est facile de voir en lisant attentivement ce passage, d'ailleurs assez peu clair, de son livre, que lorsqu'il parle de la disparition d'une espèce,il entend *la disparition sans descendance même modifiée.* Il y a là une confusion tenant à l'élasticité du mot *espèce.* Après avoir laissé entendre que, à son époque, on ignorait encore la faune et la flore de beaucoup de continents et surtout celles du fond des mers, et que par conséquent il ne fallait pas se hâter de déclarer perdue une espèce connue seulement à l'état fossile, il ajoute (p. 77) :

« ... Si quantité de ces coquilles fossiles se montrent avec des différences qui ne nous permettent pas, d'après les opinions admises, de les regarder comme des analogues des espèces avoisinantes que nous connaissons, s'ensuit-il nécessairement que ces coquilles appartiennent à des espèces réellement perdues?... Ne serait-il pas possible, au contraire, que les individus fossiles dont il s'agit appartinssent à des espèces encore existantes, *mais qui ont changé depuis*, et ont donné lieu aux espèces actuellement vivantes que nous en trouvons voisines. »

On ne peut se dissimuler que la rédaction de ce passage est fautive. Des espèces « *encore existantes, mais qui ont changé et donné lieu à des espèces différentes* », cela est loin d'être clair, mais il faut s'en prendre surtout au peu de précision du mot espèce, employé tour à tour dans le sens purement descriptif et dans le sens défini par la parenté et la descendance. Bien des naturalistes à notre époque n'ont pas un langage plus rigoureux et Huxley a été peu indulgent en reprochant si vivement à Lamarck de n'avoir pas cru aux espèces perdues. Nous savons aujourd'hui que certaines lignées se sont éteintes sans laisser de descendance, que certains *phylums*, comme on dit maintenant, se sont arrêtés à des époques anciennes de l'histoire du monde, mais Lamarck faisait preuve d'une grande prudence scientifique en laissant espérer que des recherches nouvelles feraient connaître les descendants des espèces connues à l'état fossile.

Huxley aurait d'autant moins dû reprocher à Lamarck l'obscurité de son chapitre sur « les espèces dites perdues » que ce chapitre contient, fort clairement exprimée, la négation des catastrophes successives, négation dont l'auteur anglais reporte tout l'honneur sur le grand géologue Lyell :

« Les naturalistes qui n'ont pas aperçu les changements qu'à la suite des temps la plupart des animaux sont dans le cas de subir, voulant expliquer les faits relatifs aux fossiles observés, ainsi qu'aux bouleversements reconnus dans différents points de la surface du globe, ont supposé qu'une *catastrophe universelle* avait eu lieu à l'égard du globe de la terre; quelle avait tout déplacé et avait détruit une grande partie des espèces qui existaient alors.

« Il est dommage que ce moyen commode de se tirer d'embarras, lorsqu'on veut expliquer les opérations de la nature dont on n'a pu saisir les causes, n'ait de fondement que dans l'imagination qui l'a créé, et ne puisse être appuyé sur aucune preuve.

« Des *catastrophes locales*, telles que celles que produisent des tremblements de terre, des volcans, et d'autres causes particulières, sont assez connues, et l'on a pu observer les désordres qu'elles occasionnent dans les lieux qui en ont supporté.

« Mais pourquoi supposer, sans preuves, une *catastrophe universelle*, lorsque la marche de la nature, mieux connue, suffit pour rendre raison de tous les faits que nous observons dans toutes ses parties ? » (pp. 79-80).

Nous étudierons tout à l'heure comment Lamarck explique l'évolution progressive des espèces; une autre question se pose d'abord. Les espèces ont varié et se sont perfectionnées, mais comment ont-elles commencé? Comment la vie a-t-elle apparu? Lamarck croit à la génération spontanée des animalcules inférieurs (p. 368) :

«... Pour que les corps qui jouissent de la vie soient réellement des productions de la nature, il faut qu'elle ait eu et qu'elle ait encore la faculté de produire directement certains d'entre eux, afin que, les ayant munis de celle de s'accroître, de se multiplier, de composer de plus en plus leur organisation, et de se diversifier avec le temps et selon les circonstances, tous ceux que nous observons maintenant soient véritablement les produits de sa puissance et de ses moyens.

« Ainsi, après avoir reconnu la nécessité de ces créations directes, il faut rechercher quels peuvent être les corps vivants que la nature peut produire directement et les distinguer de ceux qui ne reçoivent qu'indirectement l'existence qu'ils tiennent d'elle. Assurément, le lion, l'aigle, le papillon, le chêne, le rosier ne reçoivent pas directement de la nature l'existence dont ils jouissent; ils la reçoivent, comme on le sait, d'individus semblables à eux qui la leur communiquent par voie de la génération; et l'on peut assurer que si l'espèce entière du lion ou celle du chêne venait à être détruite dans les parties du globe où les individus qui la composent se trouvent répandus, les facultés réunies de la nature n'auraient, de longtemps, le pouvoir de la faire exister de nouveau. »

En un autre endroit, il limite aux infusoires la possibilité de la génération spontanée (p. 211) :

« C'est uniquement parmi les animaux de cette classe que la nature paraît former les *générations spontanées* ou directes qu'elle renouvelle sans cesse chaque fois que les circonstances y sont favorables; et nous essayerons de faire voir que c'est par eux qu'elle a acquis les moyens de produire indirectement, à la suite d'un temps énorme, toutes les autres races d'animaux que nous connaissons.

« Ce qui autorise à penser que les *infusoires*, ou que la plupart de ces animaux ne doivent leur existence qu'à des *générations spontanées*, c'est que ces frêles animaux périssent tous dans les abaissements de température qu'amènent les mauvaises saisons; et on ne supposera sûrement pas que des corps aussi délicats puissent laisser aucun bourgeon ayant assez de consistance pour se conserver, et les reproduire dans les temps de chaleur. »

Voilà un certain nombre d'erreurs qui s'expliquent par l'état de la science il y a cent ans. On ne soupçonnait pas les spores, les kystes, les formes de résistance des animalcules infusoires et Lamarck, ne supposant même pas que la génération spontanée de ces petits êtres pût être révoquée en doute, a affirmé que « la nature a eu et a encore la faculté de reproduire certains d'entre eux. » Les travaux de M. Pasteur, en démontrant la possibilité de mettre certains milieux (bouillons

stérilisés) à l'abri de l'envahissement par la vie, ont amené un mouvement de réaction contre cette manière enfantine d'envisager les choses; mais, comme cela arrive souvent, le mouvement de réaction a dépassé le but. On avait cru autrefois qu'il suffisait de la présence de substances alimentaires dans un liquide, bouillon ou infusion, pour que, à une certaine température, des êtres vivants y apparussent; aujourd'hui, avec notre connaissance de la chimie, nous sentons toute l'invraisemblance de cette manière de voir. Les substances vivantes ayant une structure chimique bien précise, il serait fort extraordinaire que ces substances apparussent, sans aucune cause spéciale, dans un milieu quelconque contenant leurs éléments constitutifs. Il ne serait pas plus invraisemblable d'affirmer que, dans tout liquide contenant du carbone et de l'hydrogène, il doit apparaître de la benzine!

M. Pasteur a fait justice de cette erreur; il a montré qu'on peut, avec certaines précautions, conserver du bouillon dans un vase sans que des animalcules s'y forment; mais de là à soutenir l'impossibilité de la génération spontanée dans certaines conditions très précises, il y a loin! C'est comme si, avant que la synthèse de la benzine eût été réalisée, on avait déclaré impossible la fabrication de ce corps parce qu'il ne s'en forme pas dans un liquide quelconque contenant du carbone et de l'hydrogène! La plupart des biologistes croient aujourd'hui avec Lamarck que la génération spontanée de substance vivante a été réalisée, une fois au moins, à la surface du globe, *dans des conditions très précises*, et que ce phénomène se renouvellera dans les laboratoires quand on saura mettre en présence les mêmes éléments *dans les mêmes conditions*.

Mais il est bien certain aussi que cette substance vivante, *identique* à celle qui a apparu jadis sur la terre, n'affectera pas la forme d'une espèce *actuelle* d'infusoires ou de vibrions. Ce que Lamarck dit des aigles et des lions est vrai également de la plus modeste des formes unicellulaires : « Si l'espèce entière venait à être détruite, les facultés réunies de la nature n'auraient, de longtemps, le pouvoir de la faire exister de nouveau. » La substance d'un infusoire actuel, porte, de même que celle des aigles et des lions, le fardeau des hérédités accumulées au cours de circonstances variables pendant des millions de générations successives. Le jour où on arrivera à faire, par synthèse, de la substance vivante, peut-être sera-t-il difficile de s'en apercevoir, car elle ne ressemblera à aucune de celles que nous connaissons et qui conservent la trace d'une évolution prolongée; probablement aussi, si l'on en fait un jour, ailleurs que dans un milieu stérile, cette substance disparaîtra-t-elle bien vite dans la lutte pour l'existence avec les espèces actuelles mieux adaptées...

Quoi qu'il en soit, aucun résultat expérimental ne tend à prouver jusqu'à présent l'impossibilité de la génération spontanée ; si elle n'a pas été réalisée encore dans les laboratoires, il faut bien dire aussi qu'aucune recherche vraiment scientifique n'a été entreprise dans ce sens; et nous avons le droit de penser, comme Lamarck, que la géné-

ration spontanée a été l'origine de la vie à la surface de la terre. Si notre grand évolutionniste a dit, à ce sujet, des choses insoutenables aujourd'hui, c'est que, de son temps, l'apparition des infusoires dans les milieux était considérée comme indiscutable et qu'il n'y a pas arrêté son esprit. Quand une question paraît résolue on se dispense d'y réfléchir et si l'on réalise un jour de la substance vivante, le mérite en reviendra en grande partie à M. Pasteur qui a montré qu'elle ne se produit pas quotidiennement dans les conditions banales des infusions.

Si Lamarck s'était borné à lancer dans la science l'idée transformiste, il mériterait, par cela seul, d'être considéré comme un des flambeaux de l'humanité. Mais, chose vraiment admirable, en même temps qu'il a conçu cette idée féconde, il a trouvé la véritable nature des facteurs de la transformation des espèces.

J'entre ici dans la partie discutée de son œuvre.

Lorsque Darwin a forcé l'attention du monde scientifique et a posé, dans tous les esprits, la question de l'évolution des êtres organisés, il ne s'est pas préoccupé des causes mêmes de la variation et il a essayé de montrer seulement que, sous l'influence de la sélection naturelle, toutes les variations devenaient fatalement adaptatives. L'enthousiasme provoqué par *l'Origine des espèces* a empêché longtemps de remarquer combien étaient incomplètes les interprétations darwiniennes; on y est cependant arrivé enfin, et l'on a remarqué alors avec stupéfaction que, ce que Darwin n'expliquait pas, Lamarck en avait d'avance donné la clef. Aujourd'hui, grâce aux travaux de la jeune école néo-lamarckienne, la *Philosophie zoologique* resplendit d'un éclat imprévu. Les *principes* établis par Lamarck permettent de se rendre compte de presque tous les faits de l'évolution animale.

Comme les néo-darwiniens défendent pied à pied le terrain si brillamment conquis d'abord par Darwin, je craindrais d'être accusé de partialité et je vais recommencer à citer textuellement des passages de la *Philosophie zoologique*.

D'abord, la variation a lieu sous l'influence des conditions de milieu :

« Quantité des faits nous apprennent qu'à mesure que les individus d'une de nos *espèces* changent de situation, de climat, de manière d'être ou d'habitude, ils en reçoivent des influences qui changent un peu la consistance et les proportions de leurs parties, leur forme, leurs facultés, leur organisation même; en sorte que tout en eux participe, avec le temps, aux mutations qu'ils ont éprouvées.

« Dans le même climat, des situations et des expositions très différentes, font d'abord simplement varier les individus qui s'y trouvent exposés; mais, par la suite des temps, la continuelle différence des situations des individus dont je parle, qui vivent et se reproduisent successivement dans les mêmes circonstances, amène en eux des différences qui deviennent, en quelque sorte, essentielles à leur être; de manière qu'à la suite de beaucoup de générations qui se sont succédées les unes aux autres, ces individus, qui appartenaient originairement à une autre *espèce*, se

trouvent à la fin transformés en une *espèce* nouvelle distincte de l'autre. » (p. 62-63).

Voici enfin un superbe passage du chapitre « De l'influence des circonstances sur les actions des animaux ». Je cite ce passage tout au long et sans rien y changer, convaincu qu'on le lira avec intérêt et même avec admiration :

« Entre des individus de même espèce dont les uns sont continuellement bien nourris et dans des circonstances favorables à tous leurs développements, tandis que les autres se trouvent dans des circonstances opposées, il se produit une différence dans l'état de ces individus, qui peu à peu devient très remarquable. Que d'exemples ne pourrais-je pas citer à l'égard des animaux et des végétaux, qui confirmeraient le fondement de cette considération! Or, si les circonstances restant les mêmes, rendent habituel et constant l'état des individus mal nourris, souffrants et languissants, leur organisation intérieure en est à la fin modifiée, et la génération entre les individus dont il est question conserve les modifications acquises, et finit par donner lieu à une race très distincte de celle dont les individus se rencontrent sans cesse dans des circonstances favorables à leurs développements.

« Un printemps très sec est cause que les herbes d'une prairie s'accroissent très peu, restent maigres et chétives, fleurissent et fructifient, quoique n'ayant pris que très peu d'accroissement.

« Un printemps entremêlé de jours de chaleur et de jours pluvieux, fait prendre à ces mêmes herbes beaucoup d'accroissement, et la récolte des foins est alors excellente.

« Mais si quelque cause perpétue, à l'égard de ces plantes, les circonstances défavorables, elles varieront proportionnellement, d'abord dans leur port ou leur état général et ensuite dans plusieurs particularités de leurs caractères.

« Par exemple, si quelque graine de quelqu'une des herbes de la prairie en question est transportée dans un lieu élevé, sur une pelouse sèche, aride, pierreuse, très exposée aux vents, et y peut germer, la plante qui pourra vivre dans ce lieu s'y trouvant toujours mal nourrie, et les individus qu'elle y reproduira continuant d'exister dans ces mauvaises circonstances, il en résultera une race véritablement différente de celle qui vit dans la prairie,et dont elle sera cependant originaire.Les individus de cette nouvelle race seront petits, maigres dans leurs parties; et certains de leurs organes ayant pris plus de développement que d'autres offriront alors des proportions particulières.

« Ceux qui ont beaucoup observé et qui ont consulté les grandes collections, ont pu se convaincre qu'à mesure que les circonstances d'habitation, d'exposition, de climat, de nourriture, d'habitude de vivre, etc., viennent à changer; les caractères de taille, de forme, de proportion entre les parties, de couleur, de consistance, d'agilité et d'industrie pour les animaux, changent proportionnellement.

« Ce que la nature fait avec beaucoup de temps, nous le faisons tous les

jours, en changeant nous-mêmes subitement, par rapport à un végétal vivant, les circonstances dans lesquelles lui et tous les individus de son espèce se rencontraient.

« Tous les botanistes savent que les végétaux qu'ils transportent de leur lieu natal dans les jardins pour les y cultiver, y subissent peu à peu des changements qui les rendent à la fin méconnaissables. Beaucoup de plantes très velues naturellement y deviennent glabres ou à peu près; quantité de celles qui étaient couchées et traînantes, y voient redresser leur tige; d'autres y perdent leurs épines ou leurs aspérités; d'autres encore, de l'état ligneux et vivace que leur tige possédait dans les climats chauds qu'elles habitaient, passent, dans nos climats, à l'état herbacé, et parmi elles, plusieurs ne sont plus que des plantes annuelles; enfin, les dimensions de leurs parties y subissent elles-mêmes des changements très considérables. Ces effets des changements de circonstances sont tellement reconnus, que les botanistes n'aiment point à décrire les plantes des jardins, à moins qu'elles n'y soient nouvellement cultivées.

« Le froment cultivé (*triticum sativum*) n'est-il pas un végétal amené par l'homme à l'état où nous le voyons actuellement? Qu'on me dise dans quel pays une plante semblable habite naturellement, c'st-à-dire, sans y être la suite de sa culture dans quelque voisinage?

« Où trouve-t-on, dans la nature, nos choux, nos laitues, etc., dans l'état où nous les possédons dans nos jardins potagers? N'en est-il pas de même à l'égard de quantité d'animaux que la domesticité a changés ou considérablement modifiés. »

Il est donc bien établi que les êtres vivants subissent des modifications sous l'influence d'un changement prolongé dans les conditions de milieu. Mais comment ces changements se produisent-ils?

Occupons-nous particulièrement des animaux (p. 73) :

« L'animal qui vit librement dans les plaines où il s'exerce habituellement à des courses rapides; l'oiseau que ses besoins mettent dans le cas de traverser sans cesse de grands espaces dans les airs; se trouvant enfermés, l'un dans les loges d'une ménagerie ou dans nos écuries, l'autre dans nos cages ou dans nos basses-cours, y subissent, avec le temps, des influences frappantes, surtout après une suite de générations dans l'état qui leur a fait contracter de nouvelles *habitudes*.

« Le premier y perd en grande partie sa légèreté, son agilité; son corps s'épaissit, ses membres diminuent de force et de souplesse, et ses facultés ne sont plus les mêmes; le second devient lourd, ne sait presque plus voler, et prend plus de chair dans toutes ses parties. »

Voilà l'observation infiniment simple qui a conduit Lamarck a l'exposé de ses deux admirables lois : La première est appelée la loi de l'habitude et de la désuétude :

« *Dans tout animal qui n'a point dépassé le terme de ses développements, l'emploi plus fréquent et soutenu d'un organe quelconque, fortifie peu à peu cet organe, le développe, l'agrandit, et lui donne une puissance*

proportionnée à la durée de cet emploi, tandis que le défaut constant d'usage de tel organe, l'affaiblit insensiblement, le détériore, diminue progressivement ses facultés et finit par le faire disparaître. »

La deuxième loi est celle de l'hérédité des caractères acquis :

« *Tout ce que la nature a fait acquérir ou perdre aux individus par l'influence des circonstances où leur race se trouve depuis longtemps exposée et, par conséquent, par l'influence de l'emploi prédominant de tel organe ou par celle d'un défaut constant d'usage de telle partie ; elle le conserve par la génération aux nouveaux individus qui en proviennent, pourvu que les changements acquis soient communs aux deux sexes ou à ceux qui ont produit ces nouveaux individus.* »

C'est au moyen de ces deux principes que Lamarck va réduire à néant les considérations finalistes (p. 235) :

« Les naturalistes ayant remarqué que les formes des parties des animaux, comparées aux usages de ces parties, sont toujours parfaitement en rapport, ont pensé que les formes et l'état des parties en avaient amené l'emploi : or c'est là l'erreur; car il est facile de démontrer par l'observation, que ce sont, au contraire, les besoins et les usages des parties qui ont développé ces mêmes parties, qui les ont même fait naître lorsqu'elles n'existaient pas et qui, conséquemment, ont donné lieu à l'état où nous les observons dans chaque animal.

« Pour que cela ne fût pas ainsi, il eût fallu que la nature eût créé, pour les parties des animaux, autant de formes que la diversité des circonstances dans lesquelles ils ont à vivre l'eût exigé, et que ces formes, ainsi que ces circonstances, ne variassent jamais.

«... Depuis longtemps, ajoute Lamarck, on a eu à cet égard, le sentiment de ce qui est, puisqu'on a établi la *sentence* suivante qui a passé en *proverbe* et que tout le monde connaît : *les habitudes forment une seconde nature.* »

C'est ce principe de Lamarck que l'on résume trop brièvement dans la formule : *La fonction crée l'organe.* Cette formule trop concise a généralement été mal entendue; il est nécessaire que nous nous y arrêtions quelques instants. Il est bien évident que si un escargot a besoin de se gratter, ce besoin ne lui fait pas pousser une main, et que si l'homme a besoin de regarder derrière lui, cette nécessité ne développe pas chez lui l'œil de Victor Considérant. C'est que le mot *organe* est le plus souvent pris dans une acception qu'il n'a pas. On dit, par exemple, à tort, que la main est l'organe de la préhension; cela est faux; la main *fait partie*, chez l'homme, de ce qui constitue *ordinairement* l'organe de la préhension, mais si l'on coupe les deux mains à un homme, il exécute néanmoins avec ses moignons la fonction de préhension; il peut l'exécuter également avec ses pieds, avec sa bouche, etc. L'organe de la préhension est défini par la fonction même de la préhension et comprend l'ensemble des tissus qui collaborent à

l'exercice de cette fonction. La définition de l'organe est uniquemnt *physiologique*.

Ceci posé, considérons un animal au moment où les hasards des variations du globe l'amènent à vivre dans des conditions nouvelles; cet animal est doué à ce moment d'un certain nombre de parties coordonnées, parties au moyen desquelles étaient constitués les organes dont il se servait dans les circonstances précédentes et qui lui permettaient par conséquent d'exécuter, dans ces circonstances précédentes, toutes les fonctions nécessaires à l'entretien de sa vie. Dans les conditions nouvelles où il se trouve transporté, une fonction nouvelle lui devient nécessaire. Alors, de deux choses l'une : ou bien, il n'a pas les *outils* indispensables pour effectuer cette fonction, et dans ce cas il meurt; ou bien il peut exécuter tant bien que mal cette fonction nouvelle avec les outils (membres, appendices, etc...) qu'il possède. Le premier cas, qui est le plus fréquent, ne nous intéresse pas. Dans le second, un organe nouveau se trouve défini chez l'animal considéré; cet organe nouveau emprunte un certain nombre des parties préexistantes et fonctionne d'abord tant bien que mal; puis, progressivement, en vertu de la loi de l'habitude, le fonctionnement de cet organe devient de plus en plus aisé; cet organe qui était d'abord simplement *défini* par la fonction nouvelle, se trouve petit à petit développé par le fonctionnement, adapté à son rôle. Et ainsi, des parties homologues, c'est-à-dire des parties du corps qui, chez deux animaux donnés sont la représentation héréditaire d'une partie de leur ancêtre commun peuvent être adaptées à des fonctions différentes : la queue du cheval lui sert pour se garer des mouches, la queue du kanguroo joue un rôle dans la station et la locomotion de l'animal :

« Le kanguroo, qui porte ses petits dans la poche qu'il a sous l'abdomen, a en conséquence, pris l'habitude de se tenir comme debout, posé seulement sur ses pieds de derrière et sur sa queue, et de ne se déplacer qu'à l'aide d'une suite de sauts dans lesquels il conserve son attitude redressée pour ne point gêner ses petits. Voici ce qui en est résulté :

« 1° Les jambes de devant, dont il fait très peu d'usage et sur lesquelles il s'appuie seulement dans l'instant où il quitte son attitude redressée, n'ont jamais pris de développement proportionné à celui des autres parties et sont restées maigres, très petites et presque sans force.

« 2° Les jambes de derrière, presque continuellement en action, soit pour soutenir tout le corps, soit pour exécuter les sauts, ont, au contraire, obtenu un développement considérable, et sont devenues très grandes et très fortes.

« 3° Enfin, la queue, que nous voyons ici fortement employée au soutien de l'animal et à l'exécution de ses principaux mouvements, a acquis dans sa base une épaisseur et une force extrêmement remarquables. » (p. 259).

Un raisonnement absolument identique expliquerait comment la station verticale, pénible chez les singes, est devenue naturelle à l'homme par une longue accoutumance grâce au développement adéquat de tou-

tes les parties nécessaires à la stabilité de cette position d'équilibre. Voici d'ailleurs d'autres exemples du développement des organes par l'habitude (p. 249) :

« L'oiseau que le besoin attire sur l'eau pour y trouver la proie qui le fait vivre, écarte les doigts de ses pieds lorsqu'il veut frapper l'eau et se mouvoir à sa surface. La peau qui unit ces doigts à leur base, contracte, par ces écartements des doigts sans cesse répétés, l'habitude de s'étendre; ainsi, avec le temps, les larges membranes qui unissent les doigts des canards, des oies, etc., se sont formées telles que nous les voyons. Les mêmes efforts faits pour nager, c'est-à-dire, pour pousser l'eau, afin d'avancer et de se mouvoir dans ce liquide, ont étendu de même les membranes qui sont entre les doigts des grenouilles, des tortues de mer, de la loutre, du castor, etc... »

Ainsi donc, des circonstances analogues (dans l'espèce, la vie aquatique) peuvent développer chez des êtres *différents* des caractères de similitude; les pattes palmées n'indiquent pas une parenté entre la grenouille et le castor: ce sont des *caractères de convergence*, résultant d'adaptation aux même conditions de vie.

Lamarck a bien compris la difficulté qui résulte de ce fait pour l'établissement de la classification naturelle. Nous retrouvons d'autres caractères de convergence dans les exemples suivants qui mettent en relief l'atrophie d'un organe par la désuétude (p. 241) :

« Des yeux à la tête sont le propre d'un grand nombre d'animaux divers, et font essentiellement partie du plan d'organisation des vertébrés.

« Déjà néanmoins la taupe, qui, par ses habitudes, fait très peu d'usage de la vue, n'a que des yeux très petits, et à peine apparents, parce qu'elle exerce très peu cet organe.

« L'*aspalax* d'Olivier (*Voyage en Egypte et en Perse*, II, pl. 28, f. 2), qui vit sous terre comme la taupe, et qui vraisemblablement s'expose encore moins qu'elle à la lumière du jour, a totalement perdu l'usage de la vue : aussi n'offre-t-il plus que des vestiges de l'organe qui en est le siège; et encore ces vestiges sont tout à fait cachés sous la peau et sous quelques autres parties qui les recouvrent, et ne laissent plus le moindre accès à la lumière.

« Le *protée, reptile* aquatique voisin des salamandres par ses rapports et qui habite dans des cavités profondes et obscures qui sont sous les eaux, n'a plus, comme l'*aspalax*, que des vestiges de l'organe de la vue; vestiges qui sont couverts et cachés de la même manière. »

Ici encore, la cécité est un caractère de convergence n'établissant aucune parenté entre le *protée* et l'*aspalax*.

De toutes ces considérations Lamarck tire sa *conclusion particulière* qu'il oppose comme il suit à la *conclusion admise jusqu'à lui* (p. 265) :

« *Conclusion admise jusqu'à ce jour :* la nature (ou son Auteur), en créant les animaux, a prévu toutes les sortes possibles de circonstances dans lesquelles ils auraient à vivre, et a donné à chaque espèce une organisation constante, ainsi qu'une forme déterminée et invariable dans ses parties, qui forcent chaque espèce à vivre dans les lieux et les climats où on la trouve, et à y conserver les habitudes qu'on lui connaît.

« Ma *conclusion particulière :* la nature, en produisant successivement toutes les espèces d'animaux, et commençant par les plus imparfaits ou les plus simples, pour terminer son ouvrage par les plus parfaits, a compliqué graduellement leur organisation; et ces animaux se répandant généralement dans toutes les régions habitables du globe, chaque espèce a reçu de l'influence des circonstances dans lesquelles elle s'est rencontrée, les habitudes que nous lui connaissons et les modifications dans ses parties que l'observation nous montre en elle. »

Il insiste avec raison sur ce fait que la théorie fixiste « suppose que les circonstances des lieux qu'habite chaque espèce d'animal ne varient jamais dans ces lieux; car si elles variaient, les mêmes animaux n'y pourraient plus vivre. » (p. 266).

L'adaptation de chaque être à ses conditions de vie est donc une preuve irréfutable de la transformation des espèces. Car (p. 231) :

« Ce qu'on ne sait pas assez, et même ce qu'en général on se refuse à croire, c'est que chaque lieu lui-même change avec le temps, d'exposition, de climat, de nature et de qualité, quoique avec une lenteur si grande par rapport à notre durée, que nous lui attribuons une *stabilité* parfaite... On sent de là que s'il y a des extrêmes dans ces changements, il y a aussi des nuances, c'est-à-dire, des degrés qui sont intermédiaires et qui remplissent l'intervalle. Conséquemment, il y a aussi des nuances dans les différences qui distinguent ce que nous nommons des *espèces.* »

On devrait donc trouver *tous les passages* entre deux formes différentes d'êtres vivants; l'absence de ces types de passage était une difficulté que Lamarck n'a pas résolue. Darwin au contraire l'a lumineusement expliquée, mais, pour ne pas avoir compris le rôle de la sélection naturelle, l'auteur de la *Philosophie zoologique* n'en a pas moins laissé une œuvre admirable et *presque complète.* On peut au contraire reprocher à Darwin et surtout aux néo-darwiniens, d'avoir méconnu, malgré Lamarck, le rôle prépondérant de l'influence du milieu et d'avoir attribué le plus souvent la variation des êtres aux hasards des fécondations. En réalité, Lamarck n'a pas rejeté la possibilité de l'apparition d'espèces nouvelles sous l'influence de l'hybridation, mais il en a parlé vaguement et sans lui attribuer plus d'importance qu'elle n'en mérite. Je ne relève dans son livre que deux passages relatifs à cette possibilité; d'abord (p. 63) :

« L'idée d'embrasser sous le nom d'espèce, une collection d'individus semblables, qui se perpétuent les mêmes par la génération, et qui ont ainsi existé les mêmes aussi anciennement que la nature emportait la

nécessité que les individus d'une même espèce ne pussent point s'allier, dans les actes de génération, avec des individus d'une espèce différente.

« Malheureusement, l'observation a prouvé, et prouve encore tous les jours, que cette considération n'est nullement fondée; car les hybrides, très communs parmi les végétaux, ont fait voir que les limites entre ces espèces prétendues constantes, n'étaient pas aussi solides qu'on l'a imaginé.

« A la vérité, souvent il ne résulte rien de ces singuliers accouplements, surtout lorsqu'ils sont très disparates, et alors les individus qui en proviennent sont en général inféconds : mais aussi, lorsque les disparates sont moins grandes, on sait que les défauts dont il s'agit n'ont plus lieu. Or ce moyen seul suffit pour créer de proche en proche des variétés qui deviennent ensuite des races et qui, avec le temps, constituent ce que nous nommons des espèces. »

Et plus bas (p. 73) :

« En effet, outre que nous connaissons les influences et les suites des fécondations hétéroclites, nous savons positivement aujourd'hui qu'un changement forcé et soutenu, dans les lieux d'habitation, etc., etc. »

Lamarck laisse ainsi de côté, immédiatement, les phénomènes d'hybridation, pour revenir à l'influence du milieu et il a raison. Malgré Weismann et les néo-darwiniens, il paraît en effet définitivement établi aujourd'hui que le mélange des sexes, dans les espèces vivant en liberté, a pour résultat de *maintenir* le type moyen de l'espèce et non d'introduire des variations dans ce type. S'il y a eu, exceptionnellement, formation d'une espèce par fécondation croisée, ce ne peut être que dans des cas très particuliers. L'influence du milieu est le facteur essentiel de la variation.

Tout le monde sait que « Darwin a établi la parenté de l'homme et du singe ». Il n'est pas inutile de montrer que l'idée de cette parenté est pleinement exprimée par Lamarck et que Darwin, à qui on la prête, pour le lui reprocher d'ailleurs, n'y a *rien* ajouté .

« Si une race quelconque de *quadrumanes,* dit Lamarck (p. 349), surtout la plus perfectionnée d'entre elles, perdait, par la nécessité des circonstances ou par quelqu'autre cause, l'habitude de grimper sur les arbres,... et si les individus de cette race, pendant une suite de générations, étaient forcés de ne se servir de leurs pieds que pour marcher et cessaient d'employer leurs mains comme des pieds; il n'est pas douteux..., que ces quadrumanes ne fussent à la fin transformés en *bimanes*, et que les pouces de leurs pieds ne cessassent d'être écartés des doigts, ces pieds ne leur servant plus qu'à marcher.

« ... Enfin, si ces mêmes individus cessaient d'employer leurs mâchoires comme des armes pour mordre, déchirer ou saisir, ou comme des tenailles pour couper l'herbe et se nourrir et qu'ils ne les fissent servir qu'à la mastication; il n'est pas douteux encore que leur angle facial ne devînt plus

ouvert, que leur museau ne se raccourcît de plus en plus, et qu'à la fin, étant entièrement effacé, ils n'eussent leurs dents incisives verticales. »

Je voudrais citer tout au long les huit pages (349-357) dans lesquelles est résumée la transformation d'un singe en homme, l'acquisition, par cette espèce nouvelle d'une prépondérance sur les autres et même, l'origine du langage articulé; je me borne à reproduire les quelques lignes relatives au langage (p. 356) :

« ... Les individus de la race dominante..., ayant eu besoin de multiplier les *signes* pour communiquer rapidement leurs idées devenues de plus en plus nombreuses, et ne pouvant plus se contenter ni des *signes* pantomimiques, ni des inflexions possibles de leur voix, pour représenter cette multitude de *signes* devenus nécessaires, seront parvenus, par différents efforts, à former des *sons articulés* : d'abord, ils n'en auront employé qu'un petit nombre, conjointement avec des inflexions de leur voix; par la suite, ils les auront multipliés, variés et perfectionnés, selon l'accroissement de leurs besoins et selon qu'ils se seront exercés à les produire... De là, l'origine de l'admirable faculté de parler; et comme l'éloignement des lieux où les individus se seront répandus favorise la corruption des signes convenus pour rendre chaque idée, de là l'origine des langues, qui se seront diversifiées partout. »

Malgré son mépris pour l'opinion de la « majorité compacte », Lamarck, désireux sans doute de voir répandre ses idées a introduit de ci de là, dans son ouvrage, quelques phrases destinées à atténuer les mauvaises volontés dont était menacée la théorie nouvelle. En particulier, son chapitre relatif à l'homme commence par ces mots : « Si l'homme n'était distingué des animaux que relativement à son organisation... » et se termine par cette phrase prudente :

« Telles seraient les réflexions que l'on pourrait faire si l'homme... n'était distingué des animaux que par les caractères de son organisation et si son origine n'était pas différente de la leur. »

Dès les premières pages de son livre, aussitôt qu'il a exprimé sa croyance à la transformation des espèces, il craint d'être suspecté d'athéisme (p. 56) :

« Sans doute, rien n'existe que par la volonté du sublime Auteur de toutes choses. Mais pouvons-nous lui assigner des règles dans l'exécution de sa volonté, et fixer le mode qu'il a suivi à cet égard ? Sa puissance infinie n'a-t-elle pu créer un *ordre de choses* qui donnât successivement l'existence à tout ce que nous voyons, comme à tout ce qui existe et que nous ne connaissons pas.

« Assurément, quelle qu'ait été sa volonté, l'immensité de sa puissance est toujours la même; et de quelque manière que se soit exécutée cette volonté suprême, rien n'en peut diminuer la grandeur. »

Et plus loin, p. 68 :

« Admirerai-je moins la grandeur de la puissance de cette première cause de tout, s'il lui a plu que les choses fussent ainsi; que si, par autant d'actes de sa volonté, elle se fût occupée et s'occupât continuellement encore des détails de toutes les variations, de tous les développements et perfectionnements, de toutes les destructions et de tous les renouvellements; en un mot, de toutes les mutations qui s'exécutent généralement dans les choses qui existent.

« *Or, j'espère prouver que la nature possède les moyens et les facultés qui lui sont nécessaires pour produire par elle-même ce que nous admirons en elle.* »

J'ai souligné cette dernière phrase qui est la plus essentielle; peu importent en effet les discussions théologiques et métaphysiques, Lamarck se place sur un terrain très positif et y recueille une admirable moisson.

En résumé, la nature « a créé dans tous les animaux, par la seule voie du *besoin*, qui établit et dirige les habitudes, la source de toutes les actions, de toutes les facultés, depuis les plus simples jusqu'à celles qui constituent l'*instinct*, l'*industrie*, enfin le *raisonnement*. » (p. 67).

Mais comment se réalisent ces besoins, comment agissent-ils? Ce problème ne pouvait manquer de se poser à l'esprit de Lamarck ; il lui fallait une théorie de la vie. Il en a donné une dans la seconde partie de son ouvrage et cette seconde partie est fort inférieure à la première. La physique et la chimie étaient encore à leur aurore et le mot si vague de *fluide* se retrouve naturellement dans toutes les explications mécaniques qu'on pouvait donner. Cependant, malgré cette infériorité fatale de sa théorie de la vie, elle contient encore des preuves évidentes du génie de son auteur. Laissons de côté ce qui est suranné: nous trouvons même dans cette partie de l'ouvrage, des choses qui auraient suffi à immortaliser le nom d'un savant.

D'abord, à la notion peu scientifique de l'existence de trois règnes, le règne animal, le règne végétal, le règne minéral, il substitue une division des corps de la nature :

« 1° En corps organisés, vivants ; 2° en corps bruts et sans vie. »

« Les êtres ou corps vivants, ajoute-t-il, p. 91, tels que les animaux et les végétaux, constituent la première de ces deux branches des productions de la nature. Ces êtres ont, comme tout le monde sait, la faculté de se nourrir, de se développer, de se reproduire, et sont nécessairement assujettis à la mort.

« Mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, parce que des hypothèse en crédit ne permettent pas de le croire, c'est que les corps vivants, par suite de l'action et des facultés de leurs organes, ainsi que des mutations qu'opèrent en eux les mouvements organiques, *forment eux-mêmes leur propre substance et leurs matières sécrétoires ;* et ce qu'on sait encore moins, c'est que par leurs dépouilles, ces corps vivants donnent lieu à

l'existence de toutes les matières composées, brutes ou inorganiques qu'on observe dans la nature. »

Cette idée « que les corps vivants ont la faculté de composer eux-mêmes leur propre substance » ne contient-elle pas le germe de la définition actuelle de la vie par l'assimilation?

Ailleurs, il donne aussi les bases véritables de la biologie scientifique (p. 377) :

«Si l'on veut parvenir à connaître réellement ce qui constitue *la vie*, en quoi elle consiste, quelles sont les causes et les lois qui donnent lieu à cet admirable phénomène de la nature, et comment la vie elle-même peut être la source de cette multitude de phénomènes étonnants que les corps vivants nous présentent; il faut avant tout, considérer très attentivement les différences qui existent entre les corps inorganiques et les corps vivants; et pour cela, il faut mettre en parallèle les caractères essentiels de ces deux sortes de corps. »

Ces principes, joints à l'excellente méthode dont nous avons déjà parlé et qui consiste à commencer l'étude de la vie dans les êtres simples et non chez l'homme, ont conduit Lamarck à comprendre que chez les plantes au moins et chez les animaux inférieurs, la spontanéité des mouvements vitaux n'est qu'apparente (Avertissement, p. xv) :

« Ayant considéré que, *sans les excitations de l'extérieur*, la vie n'existerait point et ne saurait se maintenir en activité dans les végétaux, je reconnus bientôt qu'un grand nombre d'animaux devaient se trouver dans le même cas; et comme j'avais eu bien des occasions de remarquer que, pour arriver au même but, la nature variait ses moyens, lorsque cela était nécessaire, je n'eus plus de doute à cet égard.

« Ainsi je pense que les animaux très imparfaits qui manquent de système nerveux, ne vivent qu'à l'aide des excitations qu'ils reçoivent de l'extérieur... »

Voilà une idée que l'on considérait encore il y a vingt ans comme extrêmement hardie. Si Lamarck n'a pas pu en tirer tout ce qu'elle promettait, c'est que la théorie des fluides l'en a empêché; mais on ne saurait lui reprocher l'état de la physique et de la chimie à son époque et il faut l'admirer au contraire d'avoir pu, au milieu d'un mouvement scientifique si peu avancé, concevoir une biologie si saine et si féconde. On peut dire que Lamarck *a placé la vie parmi les autres phénomènes naturels;* il a attribué aux phénomènes mécaniques, aux influences des conditions de milieu, non seulement la variation des formes spécifiques, mais les manifestations vitales elles-mêmes. Il a été le premier *moniste;* il était trop en avance sur tous ses contemporains, mais le siècle qui l'a suivi lui a donné raison.

Darwin a accaparé toute la gloire du transformisme ; ses explications séduisantes ont plus fait pour le triomphe de la théorie que les

interprétations plus vraies de Lamarck, mais aujourd'hui que l'évolution des espèces est acceptée et discutée par le monde entier, on doit rendre au père de la biologie scientifique les hommages qui lui sont dus. Toute une école de naturalistes s'occupe actuellement de mettre au courant de la science moderne les idées de Lamarck, idées extrêmement fécondes quoi qu'en ait pensé Darwin. J'ai essayé de montrer dans un livre récent (1) qu'en se servant convenablement de l'œuvre du grand évolutionniste français et de celle de son successeur anglais, on peut résoudre d'une manière satisfaisante tous les problèmes de la transformation des espèces.

Je voudrais surtout avoir montré ici que Lamarck doit être placé au premier rang parmi les hommes qui ont honoré la science et l'humanité. Il n'y a pas de nom illustre auprès duquel le nom de Lamarck ne puisse être cité avec honneur. Et puisque ses compatriotes l'ont méconnu et oublié, il serait bon qu'on forçât leur admiration, non pas en lui élevant une statue sous laquelle on ne pourrait même pas transporter ses restes ignorés et perdus dans les catacombes, mais en faisant connaître son génie, en publiant une édition nationale de ses œuvres.

FÉLIX LE DANTEC

(1) *Lamarckiens et Darwiniens*. Alcan, 1900,

La Rose de Hildesheim

L'Allemagne abonde en filles fraîches, bien en chair, saines et faites pour devenir des femmes fécondes. Mais, pour ce qui est de ces beautés tellement belles qu'on ne peut les appeler que divines, elles y sont rares. Les plus belles sont toujours défectueuses quant à la taille, aux mains, aux pieds, au ventre souvent proéminent. Celles qui paraissent sans défaut ont l'air lascif, servile ou insolent et semblent les ribaudes dans un camp de soudards brutaux.

Il y avait, à la fin du siècle dernier, à Hildesheim, près de Hanovre, une fille parfaitement belle qui s'appelait Ilse. Ses cheveux, d'un blond pâle, avaient des reflets un peu dorés et donnaient l'impression d'un clair de lune. Son corps se dressait inel et svelte. Son visage était clair, avenant et rieur avec une fossette adorable au menton grasset et des yeux gris qui, sans être fort beaux, seyaient à sa figure et remuaient sans cesse comme des oiseaux. Sa grâce était incomparable. Elle était fort mauvaise ménagère, comme la plupart des Allemandes, et cousait très mal. Les travaux domestiques terminés, elle se mettait au piano et chantait qu'on eût dit d'une sirène, ou bien lisait et semblait, en ce cas, une poétesse.

Quand elle parlait, l'allemand, qui est appelé la langue des chevaux, devenait plus doux que l'italien, qui est la langue des dames. Et parce qu'elle avait l'accent hanovrien où les S n'ont jamais le son du Ch, son parler était réellement charmeur.

Son père, ayant été autrefois à l'Amérique, y avait épousé une anglaise. Puis, après des ans, était revenu au pays natal habiter la maison paternelle.

C'est une des plus jolies petites villes du monde que Hildesheim. Avec ses maisons peintes, de forme étrange, aux toits démesurés, elle semble sortir d'un conte de fées. Quel voyageur pourrait oublier le spectacle de sa place de l'Hôtel-de-Ville qui est d'un pittoresque fait pour encadrer du lyrique ?

La demeure des parents d'Ilse, comme presque toutes les maisons de Hildesheim, était très haute. Sa toiture presque verticale était plus élevée que toute la façade. Ses fenêtres sans volets s'ouvraient en dehors. Elles étaient nombreuses et il n'y

avait entre elles que peu d'espace. Sur les portes et les poutres étaient sculptées des figures pieuses ou grimaçantes, commentées par d'anciens vers allemands ou des inscriptions latines. On voyait : les trois vertus théologales, foi, espérance, charité, et les trois vertus mondaines, prudence, justice, courage, les péchés capitaux, les quatre évangélistes, les apôtres, saint Martin donnant son manteau au mendiant, sainte Catherine et sa roue, des cigognes, des écussons. Le tout peint de bleu, de rouge, de vert et de jaune. Les étages, avançant l'un au-dessus de l'autre, lui donnaient l'air d'un escalier renversé. C'était une maison multicolore et plaisante.

Ilse était venue toute petite dans cette demeure et y avait grandi. Dès qu'elle eut dix-huit ans, le renom de sa beauté alla jusqu'à Hanovre et de là à Berlin. Ceux qui venaient visiter la jolie ville de Hildesheim, son rosier millénaire et les trésors de sa cathédrale, ne manquaient pas de venir admirer celle qu'on surnommait la rose de Hildesheim. Elle fut maintes fois demandée en mariage, mais invariablement elle répondit, yeux baissés, à son père qui lui faisait valoir les avantages du dernier prétendant, qu'elle voulait encore rester fille pour jouir de sa jeunesse. Le père disait : « Nanon ! tu as tort, mais fais comme tu voudras. » Et le prétendant était oublié.

Lorsqu'Ilse revenait de promenade, toutes les figures découpées sur la maison souriaient en lui souhaitant la bienvenue. Les péchés lui criaient en chœur : « Regarde-nous, Ilse. Nous figurons sept péchés capitaux, c'est vrai. Mais ceux qui nous ont découpés et peints n'avaient eux-mêmes pas assez de malice pour que nous devinssions des péchés mortels. Regarde-nous. Nous sommes sept péchés véniels, sept peccadilles. Nous n'essayons pas de te tenter. Au contraire. Nous sommes si laids! » Les vertus théologales et mondaines, se tenant par la main, comme pour baller en rond, chantaient : « *Ringel, Ringel, Reihe.* A nous six, nous figurons la vertu. Regarde-nous, souris-nous. Aucune de nous n'est si belle que toi. *Ringel, Ringel, Reihe.* »

Or, Ilse avait un cousin qui étudiait à Heidelberg. Il s'appelait Egon. Il était grand, blond, large d'épaules et rêveur. Les jeunes gens se virent à Dresde pendant des vacances et s'aimèrent. Ils se le dirent devant le tableau de Raphaël, l'admirable Madone sixtine, dont Ilse avait un peu les traits d'angélique douceur.

Egon demanda la main d'Ilse, mais, naturellement, le père exigea fortune et position. Et retourné à Heidelberg, pendant les loisirs que lui laissaient ses études et les duels de la Hirschgasse, le jeune homme s'en allait du côté du château, dans l'*allée des*

philosophes, rêver aux moyens de conquérir la fortune qui devait lui donner sa cousine.

Un dimanche de janvier, comme il était allé au sermon, le pasteur parla des sages d'Orient qui vinrent visiter Jésus dans sa crèche. Il cita le verset de l'évangile de saint Mathieu où il n'est riendit quant au nombre et quant à la condition des pieux personnages qui portèrent à Jésus l'or, l'encens, la myrrhe.

Les jours suivants, Egon ne put s'empêcher de penser à ces sages d'Orient que, bien que protestant, il se figurait, selon la légende catholique, couronnés et au nombre de trois. Gaspard, Balthasar et Melchior. Les rois mages, le nègre au milieu, défilaient devant lui. Il se les figura portant tous trois de l'or. Quelques jours plus tard il ne les vit plus que sous les traits et le costume de nécromants alchimistes transmuant tout en or sur leur passage.

Toute cette fantasmagorie ne lui était suscitée que parce qu'il aimait l'or qui lui permettrait d'épouser sa cousine. Il en perdit le boire et le manger, comme si, nouveau Midas, il n'eût plus eu pour aliments que les lingots transmués par les astrologues dont la cathédrale de Cologne s'honore de posséder les ossements.

Il fouilla les bibliothèques, lisant tout ce où il était question des trois rois mages : le vénérable Bède, les légendes anciennes et tous les auteurs modernes qui ont discuté l'authenticité des évangiles. Puis, en marchant, il roulait des pensées dorées : « Quelle valeur inestimable doit avoir ce trésor d'or fin ! Il n'est écrit nulle part que ce trésor ait été distribué, employé, dépensé, dérobé ou trouvé... » Enfin, un soir, il s'avoua qu'il voulait trouver le trésor des rois mages. Outre le bonheur amoureux, cette trouvaille lui donnerait une gloire incontestable.

Ses allures bizarres intriguèrent bientôt les professeurs et les étudiants de Heidelberg. Ceux qui ne faisaient pas partie du même corps que lui n'hésitaient pas à dire qu'il était fou. Ceux de son association le défendirent, si bien qu'il fut cause d'une série interminable de duels dont on parle encore aux bords du Neckar. Puis, les anecdotes coururent à son sujet. Un étudiant l'avait suivi au cours d'une de ses promenades dans la campagne. Il raconta qu'Egon s'était approché d'un bœuf et lui avait parlé : « Je cherche un chérubin. Les analogies m'émeuvent. Je trouve un bœuf. Les chérubins, c'est vrai, sont des bœufs ailés. Mais, dis-moi, beau bœuf qui pâtures... Il se peut que ta bonhomie détienne une part de la science de ces animaux qui font partie d'une des plus nobles hiérarchies célestes. Dis-moi, ne s'est-elle point perpétuée dans ta race, la tradition de Noël ? Ne t'honores-

tu pas qu'un des tiens ait réchauffé de son souffle l'enfant dans sa crèche ? Et, en ce cas, peut-être sais-tu, noble animal créé à l'image des chérubins, sais-tu où est l'or des rois mages ? Je cherche ce trésor qui me fera riche d'une fortune sacrée. O bœuf, mon seul espoir, réponds ! J'ai interrogé les ânes, mais ils ne sont que des bêtes et ne sont l'image de rien de céleste. Hélas ! ces énergiques animaux ne savent qu'une réponse ; la rauque affirmation germanique. » C'était une fin de crépuscule. Dans les maisons lointaines les lampes s'allumaient. Des villages luisaient à la ronde. Le bœuf tourna la tête lentement et beugla.

A Hildesheim, Ilse, confiante, recevait de son cousin des lettres enthousiastes et amoureuses. Elle et ses parents supposaient qu'Egon était sur le point de faire fortune.

Ce fut l'hiver, la neige tomba, tiède d'aspect comme le duvet des cygnes. Les bonshommes sculptés des maisons en étaient eux-mêmes recouverts et avaient l'air de grelotter. Ce fut Noël avec ses arbres lumineux autour desquels on chante:

L'arbre de Noël, c'est le plus bel arbre
Qui soit sur la terre.
Comme il fleurit joliment, l'arbre miraculeux,
Quand ses fleurettes luisent,
Quand ses fleurettes luisent,
Oui, luisent !

Un matin de gel où les traîneaux glissaient dans la petite ville, arriva une lettre timbrée de Dresde où habitaient les parents d'Egon. Le père d'Ilse ne trouvant pas ses lunettes, ce fut elle qui lut la lettre à haute voix. La missive était triste et courte. Le père d'Egon racontait que son fils était devenu fou par amour. Il racontait l'histoire du trésor des rois mages que son fils voulait à tout prix, puis ses fureurs qui l'avaient fait interner dans un asile, et que, dans sa folie, il ne cessait de répéter le nom de sa cousine.

A la suite de cette lettre, Ilse commença de dépérir rapidement. Ses joues s'émacièrent, ses lèvres palirent, ses yeux prirent plus d'éclat. Elle cessa tous travaux de ménage ou d'aiguille. Elle passait tout son temps au piano ou rêvait. Puis, vers le milieu de février, elle dut s'aliter.

A la même époque, une nouvelle émut tous les habitants de Hildesheim. Le rosier millénaire, témoin miraculeux de la fondation de la ville, se mourait de froid et de vieillesse. Derrière la cathédrale, dans le cimetière clos où il grimpe, son bois antique se desséchait. Tout le monde se désola. La municipalité eut

recours aux jardiniers les plus habiles. Tous se déclaraient impuissants à le faire revivre. Enfin, il en vint un, de Hanovre, qui entreprit la cure. Il mit en œuvre les ressources les plus savantes de son art. Et, un matin de commencement de mars, ce fut une grande joie dans Hildesheim. Tout le monde s'abordait en se félicitant : « Le rosier est ressuscité. Le jardinier de Hanovre lui a rendu la vie au moyen de sang de bœuf savamment employé. »

Ce même matin, les parents d'Ilse, pleuraient auprès du cercueil de leur fille morte par amour. Quand on emporta la bière couverte d'un drap blanc, les bonshommes découpés et peints, qui, couverts de neige, grelottaient sur la façade de la vieille maison, semblaient sangloter : « *Ringel, Ringel, Reihe.* Adieu, Ilse, pour toujours. Adieu, tes péchés vertueux et tes vertus moins belles que toi. Adieu, pour toujours. » Devant le convoi, un régiment passa. Les tambours et les fifres sonnaient une musique légère et triste. Des femmes disaient, en s'inclinant : « On a ressuscité le rosier légendaire, mais l'on enterre la rose de Hildesheim. »

Guillaume Apollinaire

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES.

La Grève et la Politique. — Le conflit industriel le plus étendu et le plus grave qu'ait encore vu la France s'est développé et poursuivi pendant des semaines, dans un calme puissant que des excitations sans doute trop intéressées n'ont pas réussi à troubler. Les quelques bousculades que la mise en grève de cent milliers d'ouvriers ne peut manquer de produire, ont eu peine à alimenter l'effroi complaisant de la presse et de l'éloquence conservatrices. L'affaire malheureuse de Terrenoire n'a pu être assez vite et assez bien déformée pour qu'une faute de gendarme devînt un crime de grévistes. Et les wagons à Dunkerque tombaient à l'eau trop exactement à l'heure où l'interpellation sur la grève agitait la Chambre et attaquait le ministère, la fausse nouvelle de l'état de siège proclamé arrivait trop bien à l'heure du scrutin décisif. pour que, même à la faveur d'un débat passionné, on soit parvenu à faire porter aux vrais ouvriers en cause le poids d'agissements qui allaient contre leur volonté et contre leur but.

Aussi le discours par lequel Aristide Briand a révélé au monde politique bourgeois la puissance de sa lucide, sobre et habile parole, a-t-il pu avec justice rendre l'hommage qui depuis longtemps déjà était dû à l'action régulatrice de l'organisation syndicale, à la puissance de domination sur soi-même que la classe ouvrière possède de plus en plus, et à la conscience accrue qu'elle montre de sa force plus grande et plus efficace dans la paix et le calme que dans l'agitation et la violence. Jaurès a apporté une démonstration lumineuse de science éloquente, qui a établi où était, dans le cas présent, la bonne cause et où la mauvaise; et les défenseurs des intérêts patronaux n'ont pas suffi à prouver que les compagnies ne s'étaient pas étonnamment hâtées en ces derniers mois de provoquer à la lutte actuelle par une compression injustifiée des salaires et par une volonté manifeste d'écarter toute entente amiable.

Honnêtement. M. Combes emploie ses bons offices. Sans doute il n'innove pas grandement en pratique ni en doctrine. Il continue, comme ses prédécesseurs et notamment comme son devancier immédiat, à interpréter le principe de la liberté du travail en un sens irréfléchi et inconséquent qui ne peut s'appliquer aux conditions de fait de la grande industrie moderne. Mais qui espérait que soudain ce brocart traditionnel allait disparaître du répertoire de « l'homme de gouvernement » ? Mieux vaut noter qu'à côté de cet hommage accoutumé à la liberté du travail (entendue au profit exclusif des non-grévistes),

apparaît, pour la première fois, je crois, nettement affirmé par une Chambre et par un gouvernement, le souci d'assurer au même titre le plein exercice du droit de grève — droit encore beaucoup plus théorique et verbal qu'entré réellement dans la pratique et dans la jurisprudence avec toutes ses conséquences indispensables.

Mieux vaut reconnaître avec justice la bonne volonté et la bonne foi de ce gouvernement en une matière difficile et imprévue que le hasard seul n'a peut-être pas présentée et imposée à son action immédiate. S'il est vrai — autant qu'il est vraisemblable — que toute cette affaire et les autres moins graves où l'on essaie d'entraîner et de compromettre ou bien le ministère ou bien tel ou tel ministre, soient l'œuvre indirecte de la puissance cléricale menacée ou au moins l'action parallèle de gens qui en sont solidaires, il est permis à ce jour de se réjouir que le « bloc » et le gouvernement dont il est l'expression se soient montrés à l'épreuve autrement liés que pour l'action anticléricale seule, qu'ils aient su ne pas séparer les causes connexes de l'émancipation intellectuelle et de l'émancipation économique, qu'ils n'aient pas fait, dès le début, par timidité ou inintelligence le jeu de leurs communs et durables adversaires.

Fr. Daveillans

Rentrées parlementaires. — Un certain nombre de Parlements ont opéré leurs rentrées dans la semaine qui a suivi le 15 octobre. C'est d'habitude la date fatidique où les honorables de tous pays, après avoir pris du repos et ouvert la chasse, réintègrent les couloirs et les bureaux de commissions. D'ordinaire aussi ils rapportent dans les assemblées un peu de bonne humeur, un esprit plus pacifique, une sérénité rafraîchie.

Or il s'est trouvé, cette année, que, dans trois au moins des Chambres les plus importantes du continent, le débat s'est immédiatement ouvert sur des problèmes d'une haute gravité politique et sociale. Les passions ont atteint du coup un tel degré de surexcitation qu'on eût dit que les vacances n'avaient pas exercé leur rôle salutaire.

L'Angleterre, à peine affranchie de la guerre sud-africaine et des préoccupations diplomatiques, militaires et financières que ce long conflit lui a values, est retombée en pleine crise intérieure. Le nouveau « premier », M. Balfour, héritant d'une idée de son oncle et prédécesseur, Lord Salisbury, s'est constitué le champion d'un projet de réforme scolaire qui a failli un instant créer un schisme dans le gouvernement. Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que de mettre les écoles primaires sous la tutelle du clergé anglican et de décréter l'enseignement confessionnel d'État. C'était, en somme, imposer une loi Falloux nouveau modèle.

M. Chamberlain, qui passait pour l'ennemi de ce régime et qui, jadis, au temps de son radicalisme, défendait avec fougue les droits de la libre-pensée, s'est rallié au plan Balfour. Mais les non-conformistes, et l'on sait qu'ils sont légion outre-Manche, se sont révoltés,

ont multiplié les meetings de protestation et, par suite, créé le courant d'opposition qui faisait défaut depuis trois ans. C'est le libéralisme qui profitera de cette poussée d'opinion, qui s'est produite en dehors de lui, car, avec M. Campbell Bannerman pour chef, il marque une timidité vraiment bien prolongée. Sa condescendance pour l'unionisme devenait presque de la complicité. La Grande-Bretagne manque d'une opposition sociale assez forte pour dicter une attitude suivie à l'opposition politique des whigs. Ce parti auquel nous faisons allusion et qui est le délégué du prolétariat au Parlement existe presque partout, sauf dans le Royaume-Uni. De là la confusion qui s'est produite surtout depuis 1897-1898, à la faveur de l'entraînement belliqueux et qui s'est perpétuée jusqu'à ce moment. Les sectes dissidentes viennent de jouer le rôle d'une opposition extérieure aux factions traditionnelles, et c'est pourquoi le débat qui s'est engagé aux Communes a pris tout de suite une ampleur particulière. Quelle qu'en soit l'issue immédiate, que l'anglicanisme triomphe, ou que l'école garde sa neutralité, l'impérialisme va sombrer dans l'alliance de la Haute Eglise. Il reste aux libéraux à se réorganiser pour un avenir qui peut être proche.

La lutte qui s'est déroulée au Reichstag de Berlin a un caractère plus proprement social. Ici les démocrates socialistes ont pris résolument parti contre le régime douanier que les agrariens prétendent imposer au pays avec le concours à demi avoué du gouvernement. Les hobereaux de la vieille Prusse et de la Poméranie, qui ont toujours été les meilleurs soutiens du trône, estiment qu'en échange de leur fidélité, ils ont droit à prélever une forte dîme sur les revenus de la bourgeoisie et de la classe ouvrière. Cette rançon, à leurs yeux, se dissimulerait assez bien dans l'institution d'une protection qui confinerait au prohibitionnisme. Abrités derrière un droit de 10 francs ou de 8 francs sur les blés, ils ne craindraient plus la concurrence russe, hongroise, roumaine, américaine, et, maîtres désormais du marché agricole, ils relèveraient leur capital foncier.

Le parti socialiste a eu le mérite et l'habileté de dénoncer le danger ; quoi qu'il arrive, que la droite aidée du centre catholique aboutisse à ses fins ou qu'elle échoue dans cette tentative monstrueuse de spoliation publique, c'est la démocratie sociale d'outre-Rhin qui, en résumé, tirera avantage de la bataille engagée. Les retours de protectionnisme oppressif peuvent servir transitoirement les intérêts des classes dirigeantes ; finalement, par la démonstration même de l'égoïsme d'une aristocratie de sang ou d'argent, ils affaiblissent la résistance des conservateurs. L'exemple des tarifs Méline a été probant pour la France et celui du bill Mac Kinley concluant pour l'Amérique.

En Autriche, les questions nationales continuent à primer toutes les autres. Les débats religieux n'y trouvent guère le terrain préparé, catholiques et protestants s'y accordant pour étouffer la liberté de pensée ; quant à la poussée socialiste, elle y est forcée de tenir compte des rivalités ethniques qui forment, jusqu'à plus ample informé, la trame même de l'histoire de la Cisleithanie.

Le ministre de Kœrber s'était flatté de trancher le différend traditionnel des Tchèques et des Allemands de Bohême que tant de cabinets se sont efforcés vainement de régler. Comme tant d'autres, de Taafe à Badeni et à Clary, il avait cru qu'une conférence entre les délégués des deux éléments procurerait une transaction. Il n'a pas été long à revenir de son erreur. Les Allemands entendent dominer la Bohême comme par le passé; les Tchèques veulent y être les seuls maîtres : les uns et les autres n'y admettent que leur propre langue, excluant absolument la langue adverse. M. de Kœrber, comme ses devanciers, démissionnera, laissant à un plus habile ou à un plus heureux le soin d'entamer des pourparlers pour la millième fois. Cette interminable lutte qui se traduit au Reichsrath de Vienne par de sauvages violences, ne fait, au reste, que les affaires de la monarchie. Elle a permis à l'empereur de négliger son Parlement et de rétablir en fait l'absolutisme d'il y a cinquante ans.

Paul Louis

GAZETTE D'ART

Trois siècles de tapisserie. — On ne visite pas assez l'exposition organisée au Grand Palais à la gloire de la Tapisserie.

Beaucoup parmi les tapisseries exposées sont antérieures à la création des Gobelins : certaines proviennent du vieil atelier installé durant le XVIe siècle à l'hôpital de la Trinité et dont les ouvriers étaient recrutés parmi les orphelins pauvres; les autres, ont été tissées dans les ateliers de Pierre Damour ou dans ceux de Girard Laurent et Maurice Dubout qui, par permission royale, exerçaient au Louvre même. Voici encore de belles pièces sortant des ateliers des flamands Marc de Comans et François de la Planche. Venus à Paris en 1601 et établis sur les bords de la Bièvre, là même où, un demi siècle plus tard, sera installée la manufacture des Gobelins, ils mettent leur orgueil à traduire fidèlement, intelligemment les beaux cartons du Triomphe de Constantin que Rubens exécutés pour eux. C'est leur richesse, et le fils de François de la Planche, Raphael, ne l'oublie pas lorsqu'il transporte les métiers paternels, au faubourg Saint-Germain, rue de la Chaise; il continue à exploiter les modèles de Rubens conjointement à l'Histoire de Psyché, de Raphaël.

Il suffit d'avoir bon œil et un peu de goût pour éprouver instantanément devant ces belles choses les multiples sensations que l'écrivain aurait beaucoup de peine à exprimer avec des mots. Ce qui nous plaît, et là-dessus nous insistons, c'est que cette réunion de tapisseries remet en mémoire les noms de maints bons et curieux artistes français dont on chercherait vainement les œuvres dans les galeries du Louvre et même dans les appartements de Versailles. Braves gens remplis de qualités et non moins de défauts, estimés tels quels par leurs contemporains, oubliés par ceux qui suivirent et un peu par leur faute. Car, bons vivants, amis de Desportes et de Mathurin Régnier, ils furent plus soucieux de humer le piot que de courtiser les historiographes dispen-

sateurs de gloire. Or donc, la mémoire de leur nom s'est perdue, pour le grand profit de leurs prétentieux confrères italiens.

Si on ne sait rien de Claude Guyot qui dessina maint carton de tapisserie et notamment les Chasses de François Ier, on est un peu mieux renseigné sur Antoine Caron né à Beauvais vers 1521 et mort en 1599. Il fit son éducation au milieu des décorateurs de Fontainebleau, fut occupé au « raffréchissement » des peintures dudit palais lorsque leur éclat se ternit (1559-1560), peignit à l'occasion de l'entrée du duc d'Anjou comme roi de Pologne, en 1573, deux énormes batailles simulant des bas-reliefs de bronze et un autre tableau où était représenté « Mars sur un chariot triomphal ».

Enfin, c'est à la prière de Catherine de Médicis qui prisait fort le talent d'Antoine Caron que celui-ci exécuta la série des compositions connues sous le nom d'Histoire d'Artémise qui, ultérieurement, servirent de modèle à une suite de tapisseries dont quelques spécimens figurent au Grand-Palais. (Cette Histoire d'Artémise n'était, en fait, qu'un prétexte pour auréoler de gloire le veuvage de Catherine de Médicis et ses actes comme mère de trois rois).

Le gendre d'Antoine Caron, le graveur Thomas de Leu a laissé de son beau-père un portrait inoubliable. Même au cas où on n'aurait nul renseignement sur le peintre, ce portrait permettrait d'opiner sur cet Antoine Caron dont les gros yeux, le large nez, la lourde moustache disent le tempérament robuste, l'esprit joyeux et fécond en imaginations truculentes.

Et, de fait, que l'on considère au Grand Palais les tapisseries exécutées d'après ses dessins : la conception est large, décorative, pleine de santé avec un peu de cet esprit caricatural qui est une des caractéristiques de l'art français. Il faut voir les hérauts, joufflus, sanguins, souffler dans leurs trompettes. Comparez ces joyeux compères aux personnages de Jordaens : ceux-ci aussi sont gros et ont le rire facile, mais combien ils paraissent lymphatiques à côté des nerveux gaillards de Caron! Les uns fêtent Gambrinus, les autres Bacchus.

Non seulement Caron est capable de camper un, deux, trois, quatre bonshommes, mais en digne élève de l'Ecole de Fontainebleau il sait disposer de grandes masses, évoquer des spectacles où des théories mouvementées de personnages se meuvent parmi des chars et des attelages somptueux : considérez le Char de la Fortune, Apollon au milieu des Muses, et dites si la reine Catherine avait si mauvais goût de laisser ce Caron mener la barque de sa renommée.

Comme Antoine Caron, Toussaint Dubreuil (1561 ?-1602), avait été formé à l'école de Fontainebleau. Il exécuta de nombreux tableaux pour le château de Saint-Germain-en-Laye, décora une partie de la première galerie d'Apollon (brûlée en 1661), enfin il avait couvert la voûte d'une partie de la galerie du Louvre d'une vaste composition allégorique où Henri IV travesti en Jupiter foudroyait la Ligue. Les contemporains appelèrent cette décoration, fort célèbre au moment où elle fut peinte, la Gigantomachie. Ce mot témoigne, que Dubreuil comme tant d'autres

avait été séduit par les effets de torse, les exagérations anatomiques dont abusaient les disciples de Michel-Ange. Mais il n'était pas tellement dénué de sens commun qu'il ne sût à propos oublier cette science inutile et jouer plus simplement sa partie dans les grandes orchestrations décoratives chères au XVIe siècle. Chargé de collaborer à l'Histoire d'Artémise, il s'en tira à son honneur et avec personnalité. Il y a ici, de lui, une fort belle Diane implorant Jupiter. L'aspect est théâtral et aurait encore aujourd'hui, comme décor d'opéra, un joli succès; les types sont caractéristiques et il y a, par exemple, sur la droite, un savoureux morceau motivé par un guerrier occupé à deviser amoureusement avec une fort belle dame dont les épaules nues sortent de la gaine d'un corsage somptueux.

La vie des Lerambert, Jean et Henri, qui apportèrent eux aussi aux tapissiers de leur temps le secours d'un talent véritable, est inconnue. Henri, cependant, est l'auteur de suites fort importantes. Il donna à l'Histoire d'Artémise, l'admirable scène des Présents, composa une Vie du Christ conservée autrefois dans l'église Saint-Merri et dessina en 1600 une suite importante pour l'Histoire de Coriolan. Son dessin est souvent étriqué, les figures parfois en bois, mais sa composition, assez libre d'influence italienne, a de l'allure. Je n'en veux pour preuve que l' « Attaque de Rome » appartenant à la suite de Coriolan. Cette charge de cavaliers rappelle les bas-reliefs de l'hôtel de Bourg-Théroulde, à Rouen.

La Légende de saint Crépin et de saint Crépinien, exécutée en 1634-1635 aux dépens du corps des cordonniers pour la décoration de Notre-Dame, a un aspect gothique qui provient peut-être de ce que Lerambert s'inspira, à la demande de ses clients, d'une œuvre plus ancienne : peinture ou tapisserie. Peut-être aussi les pauvres orphelins de la Trinité qui l'exécutèrent, ignorant la magie du maniérisme italien, interprétèrent-ils le carton de Lerambert, bien naïvement, à la façon du bon vieux temps.

Dans Elie montant au Ciel, Moïse sauvé des eaux et la belle série de Renaud et Armide, Simon Vouet inaugure un métier pittoresque. Les figures se modèlent puissamment, les tonalités, par des contrastes d'ombre et de lumière, des cassures d'étoffes, chatoient avec somptuosité. C'est un art nouveau riche, séduisant mais qui fatigue l'œil. Chose curieuse, les tapisseries exécutées d'après Simon Vouet font penser à Watteau. Un siècle avant le délicieux peintre des fêtes galantes, les massifs de verdure jouent un rôle, un tronc d'arbre opportun protège les amoureux acculés à sa masse discrète.

Mais Vouet est trop célèbre pour qu'on s'arrête longuement. On ne saurait, non plus, flâner devant le Narcisse de Laurent de la Hyre. Celui-ci savait composer, son paysage est intéressant, ses figures d'arrière plan élégantes, mais que son Narcisse est laid et trivial ! Ce n'est pas là le beau jeune homme de la fable, mais quelque ilote lourd de boisson.

Autrement intéressante est la tapisserie de l'Histoire d'Ariane, exécu-

tée d'après les dessins de Claude Vignon (1590-1673), artiste célèbre, si oublié en notre temps que Balzac a pu affubler de son nom, sans crainte de quiproquo, un sien personnage. Le Louvre n'a rien de lui, mais Thorigny-sur-Vire conserve un ensemble décoratif dont les connaisseurs disent le plus grand bien. La tapisserie d'Ariane fait penser aux planches en couleur naguère composées par Walter Crane pour des albums enfantins : Ali-Baba, le Prince Grenouille, Cendrillon, etc. Même exotisme, mêmes maniérisme et richesse dans l'attitude et la parure des personnages. Pourquoi ne pas admirer chez Vignon ce qui enchante chez Walter Crane ? Je sais bien qu'un auteur parlant de Claude Vignon a écrit : « Ses tableaux ne montrent que des idées hors de toute ressemblance dans les conceptions et les formes. » Mais ce sont là opinions de l'époque davidienne, et, tout en estimant beaucoup Gault de Saint-Germain, et son érudit précis des peintres de l'Ecole française, il est permis de ne pas penser comme lui.
est permis de ne pas penser comme lui.

Nous voici arrivés à Lebrun : ses œuvres, traduites en vue de la reproduction en tapisserie par Louis de Boulogne, Mathieu père, Anguier, de Sève, Houasse, Yvart, sont trop justement admirées pour qu'il soit nécessaire d'ajouter une pelletée d'éloges aux tombereaux qui pèsent sur la mémoire de leur auteur. Il suffit de dire qu'on a essayé, ces temps derniers, de l'imiter, d'égaler sa libre aisance, et, à son exemple, d'élever jusqu'au style les allures des contemporains. *On n'a pas réussi.*

La suite de la Vie du Roi marque donc, à notre avis l'apogée dans l'exécution des cartons de tapisserie. Postérieurement, Coypel, Van Loo, Parrocel avec sa Réception des Ambassadeurs turcs aux Tuileries, de Troy avec son admirable Histoire d'Esther ont fait des œuvres charmantes. Aucune n'égale la libre grandeur des compositions de Lebrun, ne surpasse même la grandiloquence bon enfant de l'Histoire d'Artémise du vieil Antoine Caron.

Il y a eu les gothiques, les cartons de Psyché, par Raphaël, la suite de Lebrun : la décadence a suivi. Pour comble de malheur, Chevreul est venu et l'homme aux 40.000 teintes a transformé la décadence en débâcle. On tâche de remonter le courant...

Charles Saunier

GESTES

Le Chant du cygne. — Ayant ici parlé du volant et du drapaud, nous n'avons point de bonne raison pour ne point étudier cet autre volatile, le cygne. Le cygne est un gros oiseau d'eau, dit Buffon. Néanmoins, omet-il de préciser, il n'en faudrait pas conclure qu'on doive le confondre avec le *meleagris fluviatilis* ou dindon d'eau, improprement mais conformément aux règles de l' « attraction » grammaticale, dit : dindonneau. Le cygne s'en distingue par sa blancheur, laquelle n'est comparable qu'à celle du lys observé dans les conditions les plus favorables à la faire ressortir, par exemple dans une vallée assez abritée du soleil pour être transformée à peu de chose près en chambre noire.

Mais il ne saurait non plus être confondu avec le lys, dont le mutisme et l'inertie sont célébrés dans l'Évangile : car il s'en différencie par son chant. Au sujet de ce chant, la plupart des naturalistes, sans en excepter Pline ni Buffon, se sont plu à émettre de graves absurdités. Pline (X, xxxii, 1) déclare en termes brefs que ce chant tant glorifié par les poètes n'a pas lieu, d'après ses expériences. Buffon, de même, le classe parmi les fables. Pourtant, il donne une copieuse description des deux coudes dont s'incurve la trachée-artère de l'animal. Selon Willughby, cette inflexion double n'appartiendrait qu'au cygne sauvage (*cygnus musicus*). Pourquoi elle s'atrophie chez le cygne commun (*cygnus olor*), domestique et sédentaire, notre théorie l'élucide. Les auteurs qui, jusqu'à présent, ont cru traiter du *chant* du cygne n'ont examiné que son *cri*.

Cette trachée repliée deux fois réalise le même dispositif que les organes vocaux du tramway sauvage et de l'automobile, et comme eux elle ne peut produire qu'une note. En vain l'abbé Arnaud l'a-t-il excitée à la modulation par l'exemple de son violon. « Strideur, accent de menace ou de colère », témoigne Buffon. Il nous est arrivé à tous de fuir quand une interjection analogue traduisait l'état d'esprit, voisin de la fureur, de l'omnibus. Il est aisé de déduire que le cri du cygne tend à une seule fin, faire ranger les autres êtres vivants sur son passage. A cet effet, son long cou ne s'articule de pas moins de vingt-trois vertèbres, ce qui lui permet de porter une grande puissance de son sur un point donné, en tournant la tête. A son exemple, M. Sax a construit les pavillons de ses cors mobiles sur leur axe et recourbés. Fétis atteste que par cette méthode la sonorité est au moins doublée. Il est regrettable qu'aucun constructeur de saxhorns n'ait pensé à créer des pavillons se refermant en deux, à l'instar de celui du cygne, qu'on appelle « bec » par un abus, et qui sert à mettre la trachée à l'abri des poussières.

Se faire un chemin libre dans l'air par des appels de trompette (le cygne a suggéré l'ange du jugement dernier) est indispensable au vol du cygne, dont Hésiode, comme on sait, proclame la vitesse et l'altitude. L'aigle lui-même, s'il ne s'ôtait de sa route, serait précipité.

Peu de mots, maintenant, suffiront à faire comprendre ce qu'est le « chant » du cygne. Rappelons le passage d'Aristote (IX, xiii, 4).

Les cygnes chantent, et ils chantent surtout quand leur mort approche... Ils volent jusqu'en haute mer ; et des navigateurs qui allaient en Libye ont rencontré en mer des troupes de cygnes qui chantaient d'une voix lamentable ; ils en ont vu quelques-uns mourir sous leurs yeux.

Donc, le cygne ne « chante » que dans les airs : il n'est pas improbable que, par la vitesse et peut être par l'état spécial de raréfaction et d'hygrométrie de l'atmosphère aux grandes hauteurs, la harpe éolienne des grandes ailes blanches produise des sons modulés. Sonnini l'a prévu presque. Que si on s'explique mal que ce chant soit suivi le plus souvent de la mort, nous citerons une analogie : la fusée, dont le bruissement précède l'éclat.

Ecartons l'idée que le cygne soit muni d'élytres et stridule à la façon des orthoptères, malgré les séduisants travaux de M. le colonel Goureau sur cette question de la stridulation.

ALFRED JARRY

LES THÉATRES

Vaudeville : **Sa Maîtresse**, de M. H. BAUER. — *Théâtre Antoine :* **La Reprise**, de M. VAUCAIRE ; l'**Enquête**, de M. HENRIOT ; l'**Aventure**, de M. MAX MAUREY. — *Théâtre des Mathurins.*

Au Vaudeville, *Sa Maîtresse*, de M. Henry Bauër.

C'est une pièce fort touchante, moins peut-être par son affabulation même, que pour ce qu'elle reflète, avec une sincérité louable, de la personnalité à la fois ardente, impétueuse, combative, tendre et ingénue de son auteur. Il n'est point indifférent de noter que c'est là le début tardif d'un écrivain, dont longtemps nous écoutâmes les prophéties et les leçons dramatiques, et qui livra d'une plume batailleuse maints combats, dont le dernier chaque fois, en quelque sens qu'il fût livré, parut « le bon combat » : car tout ensemble nous reconnaissons le débutant, à cette abondante, débordante dépense d'idées, de théories et de révoltes accumulées, et le « vieil homme », à tout ce qu'au cours de ces quatre actes, il se révèle d'une expérience désillusionnée mais point découragée de la vie sentimentale et de la vie sociale. Il n'y a nulle amertume ; ou du moins l'amertume n'est point sensible sous tant de lyrisme, de foi, de fougue et, pourquoi ne point dire le mot, de jeunesse, on y perçoit un tumultueux accent qui, pour être parfois un peu emphatique, n'en est pas moins toujours généreux. Et ceci, je le répète, est fort touchant.

Un sujet d'une simplicité extrême et profondément moral. La pièce, d'une inspiration élevée, est très douce et vraiment, profondément vertueuse. On y prêche la fidélité sentimentale à la femme qu'on s'est faite, s'appelât-elle la maîtresse, le relèvement des pêcheurs ignorants et humbles, l'abnégation pardonnante, le mépris de l'argent et des conventions sociales. Des indignations courent de répliques en répliques, qui sont toujours justifiées, point toujours inédites ; on refait à la société un procès où déjà elle fut condamnée, sans qu'elle s'en portât mieux ou plus mal. C'est le droit de chacun de revendiquer contre elle ; les personnages de *Sa Maîtresse* le connaissent, ce droit, et en usent parfois exagérément ; la principale héroïne, surtout, ne manque aucune occasion de nous enseigner ; elle le fait alors dans cette langue sonore, un peu archaïque, point ennemie du verbalisme, des mots abstraits, larges de sens, qui commencent par une majuscule, de M. Bauër.

Mais certes il s'en faut qu'on entende la pièce, si noblement exemplaire, avec la seule émotion de l'intelligence. Car elle contient, parmi la proclamation de tant d'idées, une peinture vraiment très « sentie » et très vivante de caractère. L'auteur nous présente un pauvre diable, Julien de Lormel, point mauvais et capable de mal, plein de lâchetés et

de générosités tout ensemble, faible, sans cesse roulé par la vie, d'une navrante veulerie sentimentale, mais conservant, au plus bas de sa dégringolade, un reflet terni de noblesse — qui semble d'une indiscutable humanité et nous est révélé sous tous ses aspects avec une clairvoyance tranquille, une intelligente compréhension et une indulgence vraiment délicate. Pour avoir créé ce type pitoyable, un peu frère d'un Raskolnikov, et si attendrissant dans sa faiblesse, l'auteur de *Sa Maîtresse* mérite d'être aussi grandement loué que pour avoir montré, une fois de plus, une intelligence si ennemie des préjugés et des mensonges sociaux, un cœur si courageux et si sincère dans ses indignations et ses enthousiasmes.

Dans le rôle de Julien de Lormel, M. A. Mayer, mieux que correct, montra peut-être un peu trop de raideur. Mlle Rébecca Félix fit preuve d'une originalité inexperte; et le grand succès de la soirée fut pour Mlle Blanche Toutain, artiste nuancée, très sûre, d'un charme délicat.

Au Théâtre-Antoine, trois pièces en deux actes, spectacle adroitement coupé et dont le succès fut grand. Après *la Reprise*, une œuvre rapide et ardente de M. Vaucaire, qui contient une scène émouvante et belle, jouée malheureusement d'un mouvement trop vif, mais non sans art et sans originalité, par Mlle Dauphin, fut donnée *l'Enquête*, de M. Henriot, pièce d'une grande et presque douloureuse intensité d'effets dramatiques. Elle est conduite d'un bout à l'autre des deux actes avec une sûreté et une précision de dialogue surprenantes. Si le premier acte s'apparente quelque peu — et c'était forcé — à celui de *la Robe Rouge*, du moins la situation se renouvelle singulièrement au II[e] où, pour la plus grande satisfaction du spectateur vengé, un ingénieux retournement de rôles met le juge d'instruction sur la sellette de l'accusé et, en quelque sorte, devant lui-même. Le caractère moyen du juge d'instruction, assassin inconscient et involontaire, si dur aux autres, mais aussi assez noblement épris de justice, fut dessiné avec beaucoup de tact, et joué par M. Antoine, précis, minutieux, sobrement dramatique, avec une admirable maîtrise. *L'Aventure*, une piécette de M. Max Maurey, dont le plaisant sujet fut tiré d'un pitoresque fait-divers, divertit infiniment par l'imprévu d'une intrigue vivement conduite, illustrée de mots heureux, et jouée avec une extrême bonne humeur par l'excellent comédien Numès et par Mlle Miéris, d'une grâce cynique qui étonne mais certes sans déplaire.

Au Théâtre des Mathurins, on applaudit *le Quadrille*, deux actes de spirituelle comédie vaudevillesque, pleins de verve bouffonne et d'heureuse adresse, construits avec une rare solidité et un parfait équilibre, de MM. Tarride et Piazza, et une fantaisie délicate, pleine de grâce ironique, gamine et de poésie blagueuse, de M. F. de Croisset : *les Deux Courtisanes*, où le contraste est piquant de la modernité parisienne de Mlle Demarsy avec la grâce antique, calme, harmonieuse, exquise de Mlle Laparcerie.

André Picard

LES LIVRES

MAURICE BARRÈS : **Scènes et Doctrines du Nationalisme** (Félix Juven, in-18 de 518 pp., 3 fr. 50). — Par ses défauts de composition, par la discontinuité des raisonnements et la multiplicité des formules, ce livre irrite l'attention et, pour un peu, découragerait la critique. Il faut pourtant que j'en parle enfin. Car il n'est pas sans mérite et ne sera pas sans influence. Non seulement les néophytes du nationalisme en ont fait aussitôt leur bréviaire; mais plusieurs de ceux qu'on nomme « intellectuels », à le lire, se sont sentis ébranlés. En disant pourquoi je ne le suis point, j'ai l'espoir de les affermir.

Je me garderai bien d'opposer, à ce que Barrès appelle « le sens du relatif », les exigences de l'absolu. Ce serait lui concéder ce dont il n'a nul droit de se prévaloir : le privilège du réalisme. Non moins que lui, nous prétendons prendre appui sur des réalités. Ce qui lui est propre, c'est seulement l'empirisme. Or, les faits ne prouvent rien, que liés par des rapports et soutenus par des raisons.

« *Intellectuel : Individu qui se persuade que la Société doit se fonder sur la logique et qui méconnaît qu'elle repose en fait sur des nécessités antérieures et peut-être étrangères à la raison individuelle.* » S'il y a, comme je crois, des intellectuels à qui cette définition s'applique, tant pis pour eux. Si l'on veut qu'elle convienne à tous, je demande à la retoucher : *Fonder la société sur la logique*, ce serait en déduire les lois de quelques axiomes posés *a priori*. Mais *ordonner la société selon la raison*, c'est simplement subordonner les intérêts passagers et variables à quelques conditions constantes d'harmonie, dont la première est le respect du droit. Cela ne conduit pas à méconnaître les « nécessités antérieures » sur lesquelles la société repose en fait. La vie individuelle non plus ne dérive pas de la raison; elle repose en fait sur des nécessités physiologiques, où cependant nous ne cherchons ni nos motifs de vivre, ni l'ordonnance de notre vie. M. Maurras a beau remarquer : « On a quelquefois vu des sociétés sans justice, on n'a jamais vu de justice sans société. » Il ne s'ensuit pas que la justice soit fatale à la société, ni que la société soit plus forte, à se passer de justice.

Mais il paraît qu'un kantisme malsain « prétend régler l'homme universel, l'homme abstrait, sans tenir compte des différences individuelles. » Devant ce reproche, Kant se contenterait de sourire et de rappeler quel est, en toute science, le rôle de l'abstraction. Négliger d'abord les différences individuelles pour poser les principes (c'est-à-dire, encore une fois, les conditions les plus constantes), ce n'est pas nier ces différences, ni refuser de leur faire ensuite une part. Soyez maçon ou poète, faites votre devoir de poète ou de maçon, mais avant tout soyez homme et ne volez point. Soyez Français et bon Français, mais ne jugez point sur pièces secrètes. Et par cela seul qu'une action est contraire à toute entente entre les hommes, n'exigez point qu'elle fasse l'union entre Français.

« Qu'est-ce que *la vérité ?* Ce n'est point — répond Barrès — des choses à savoir, c'est de trouver un certain point, un point unique, celui-

là, nul autre, d'où toutes choses nous apparaissent avec des proportions *vraies*. C'est d'être, comme on a dit de Corot, un homme qui sait s'asseoir. » Gœthe pensait à peu près ainsi, sauf qu'il n'eût pas eu cette naïveté d'introduire le mot *vraies* dans une définition de la vérité : « Quand je connais, dit-il, mon rapport avec moi-même et avec le monde extérieur, c'est là ce que j'appelle vérité. » Il ajoute ailleurs : « Ce qui est fécond, seul est vrai. » M. Barrès n'a pas trouvé la vérité, s'il n'a pas trouvé le point de vue le plus large ni le plus fécond. Sans doute il s'est assis trop bas. Ou bien peut-être a-t-il choisi la bonne place ; mais, de cette place, il n'a pas su bien regarder, puisqu'il sacrifie les rapports les plus importants, les plus stables, à des rapports accidentels.

Si le nationalisme est un relativisme, qu'il comprenne le système entier des relations. Si le nationalisme est « l'acceptation d'un déterminisme », qu'il accepte, en son ensemble, tout le déterminisme national. Si le nationalisme « c'est de résoudre chaque question par rapport à la France », qu'il ne mutile point la France en opposant « la Terre et les Morts » aux vivants, et « la France de chair et d'os », à la France des idées. La Terre est muette, et les Morts se taisent, ayant parlé, dans leur temps, pour leur temps. Ou s'ils parlent encore, ce n'est qu'à travers nous, et c'est en nous qu'il faut les écouter. Plus vous nous faites sentir à quel point, malgré nous, le passé nous pénètre, plus nous sommes sûrs que l'exigence de justice, qui domine en notre conscience, y représente le meilleur du passé. Quant à la France de chair et d'os, par où se connaît-elle, sinon par des idées ? C'est en vain que vous en appelez de la raison à l'instinct : « On s'efforcerait vainement, dites-vous, d'établir la vérité par la raison seule, puisque l'intelligence peut trouver toujours un nouveau motif de remettre tout en question. » Comme si la sensibilité n'était pas cent fois plus changeante et plus confuse ;comme si ce n'était pas elle qui suscite de nouveaux motifs pour obscurcir la raison qui la gêne, et comme si le désir de justice n'était pas le plus impérieux des sentiments !...

M. Barrès ne peut se plaindre si la doctrine qu'il développe en un vaste programme politique et social se présente ici réduite au point de vue de l'Affaire Dreyfus. Je ne fais que le suivre sur son propre terrain; et ce n'est point ma faute s'il est occupé moins de régler l'avenir que de justifier sa conduite passée. Pour l'accomplissement de la tâche nationale, il fait appel à tous les bons Français. Mais la marque à laquelle il les reconnaît, c'est d'avoir combattu contre le droit; et les modèles qu'il leur propose sont le colonel Henry et le général Mercier. Si vraiment les théories de Barrès étaient mûres avant l'Affaire, et l'obligeaient au parti qu'il a pris, les voilà donc rendues solidaires de ce parti; nous devons juger l'arbre à ses fruits amers. Quand la doctrine n'aurait pas fait condamner un innocent, il resterait qu'au nom de l'intérêt national, elle a coupé la nation en deux. Si Barrès répond que ce mal était nécessaire, nous demandons des preuves, *ses* preuves, non la parole du général Roget. Mais il n'apporte que des injures. Son

livre contient telles pages, telles taches de boue et de venin que ni le temps ni la gloire littéraire ne pourront jamais laver. On s'indigne d'abord, puis on s'aperçoit que tout cela n'est écrit que pour indigner. Et ces violences calculées, concertées, ne paraissent plus terribles comme une éruption contagieuse, mais désagréables à voir, comme un suintement d'humeurs froides.

Ce n'est pas sur cette impression que je veux finir, mais en citant un beau passage d'une lettre que le très libéral Ernest Havet écrivit, le 23 août 1880, au très catholique Barbey d'Aurevilly: « ...Je ne veux pas que vous me soupçonniez de la sottise de vous réduire à ce qu'on appelle le style. Le style et la pensée, c'est tout un; c'est donc bien dans la pensée qu'est votre force. Mais la pensée n'est pas la même chose que la thèse; sans quoi, étant donnés par exemple Bossuet et Voltaire, l'un des deux ne serait nécessairement qu'un imbécile. Une thèse erronée peut être une occasion de penser très fortement et de répandre des vérités à pleines mains; et c'est précisément ce que vous faites et ce qu'ont fait aussi vos grands hommes. Comme eux, à mon avis, vous êtes à la fois puissant et impressionnant. Vous ne viendrez pas à bout de nous faire monarchiques et catholiques, mais vous réussissez supérieurement à nous faire sentir que, *quand on a dit qu'on ne l'est plus, tout n'est pas dit et qu'on n'a pas trouvé pour cela la solution de tous les problèmes ni le remède à tous les maux.* » Non, tout n'est pas dit, quand on a dit qu'on n'est pas nationaliste; et même sans Barrès, nous nous en doutions un peu.

Marius-Ary Leblond: **Les Vies parallèles**, roman de grande ville (Bibliothèque-Charpentier, in-18 de 295 pp., 3 fr. 50). — Pour comprendre ce qu'entendent MM. Leblond par les « vies parallèles », il suffit d'écouter parler l'un de leurs héros, Jacques Derève :

« Depuis ma jeunesse, j'ai le frisson des existences que j'appellerai latérales, qui me croisent ou me côtoient. Ma vie se sent au milieu de toutes ces existences qui se tissent autour d'elle : elle s'y est accoutumée et ne peut échapper à leur perception mentale... Ma vie intérieure est faite de la prévision constante, familière, des innombrables existences ambiantes... C'est ainsi qu'un jeune homme peut se sentir accompagné ici-bas par une jeune fille à lui sœur, à lui fiancée, même quand il ne l'a pas vue, quand il ne l'a pas rencontrée. Les deux âmes sympathiques s'avertissent, s'appellent à la communion, tandis que les corps, les destinées corporelles s'ignorent, sont tenues distantes. Les deux âmes, dont les sens sont plus délicats que ceux du corps, se voient l'un l'autre à travers les obstacles matériels, s'émeuvent d'un trouble plus précis quand se rapprochent leurs êtres physiques, plus nostalgiques, quand un rien, un grain de sable, le hasard, les a empêchées de se rejoindre... »

Il n'importe guère que ce « fatalisme » soit ou non rationnel ; du moins est-il assez plausible pour inspirer une œuvre d'art. Il encourage à la recherche des plus substiles délicatesses : Entre deux êtres

qui ne se rencontrent point, le drame ne peut consister en actions ; il sera tout en frissons d'âme, en divinations, en intuitions fugitives, en correspondances d'idées et d'émotions. Le livre de MM. Leblond n'est vraiment pas fait d'autre chose. On peut le juger pauvre en péripéties. C'est que les faits ne s'y succèdent point pour amener d'autres faits, mais pour manifester les richesses secrètes de la vie intérieure ; à ce compte, une simple promenade, une conversation, une rêverie, ne sont rien de moins que des évenements. Jacques et Mellys sont unis l'un à l'autre par d'incalculables affinités. Ils sont pareils et différents. Chacun a dans l'autre son *double*, sous les espèces d'un autre sexe. Il a les désirs d'un jeune homme ; elle, ceux d'une jeune fille. Mais tous deux, également jeunes, sentent la même soif de liberté, la même ardeur de sympathie sociale, le même souci de beauté. Et leurs relations mystiques étendent autour d'eux une atmosphère étrange de métaphysique et de poésie.

Dans leur lettre liminaire à M. Léon Bourgeois, MM. Leblond prennent non sans fougue la défense du néologisme. Ils n'avaient pas besoin de se justifier et je n'ai, dans leur livre, relevé nul excès de mots nouveaux. Mais leur thèse appelle des objections, qui ne sont pas spéciales aux seuls « puristes ». Sans même rappeler que notre langue se révèle plus riche à mesure qu'on en use davantage, il faut avouer que le néologisme détourne de l'analyse, et ne favorise que des synthèses un peu grosses. Donner un nom spécial à chaque sentiment, dispense de le distinguer par des nuances fines et sans cesse changeantes. Il ne vit plus, le voilà classé, épinglé, empaillé pour toujours. La science a besoin de néologismes ; c'est qu'à chacun de ses progrès elle pose une loi, un rapport fixe, que dès lors elle a le droit de *désigner*, sans le *définir*. En art — surtout quand il s'agit de décrire des sentiments —, la sobriété du vocabulaire et la souplesse de la syntaxe laissent mieux voir le retour des mêmes éléments simples sous des formes variées. C'est d'ailleurs question de mesure, qu'on ne peut trancher d'un mot.

Michel Arnauld

Robert d'Humières : **Du Désir aux Destinées** (Mercure de France, in-18 de 210 pp., 3 fr. 50.— L'exiguité d'une page est un vrai lit de Procuste pour qui voudrait parler d'un livre de choix. Il y a, dans le recueil de poèmes de M. Robert d'Humières, une préface de quelque cinquante pages qui n'est pas loin d'être le résumé plein d'éloquence de toute l'anxiété présente. C'est dans de telles études qu'on se rend compte que notre nescience, depuis si longtemps face à face avec les évidences de l'Univers, est sur le point d'être pénétrée par la lumière et qu'il ne manque plus qu'une levée en masse de l'humanité pour achever d'accomplir le geste violateur qui vaincra définitivement les dieux. Sans doute, la lassitude que nous héritons d'une ascendance désemparée conseillerait plutôt à beaucoup d'entre nous un « Je ne sais pas » decouragé. Mais ceux qui, comme l'auteur de cette préface, croient en

notre « innéité », ceux-là entraîneront les autres, et le monde leur devra d'être plus tôt venu à bout d'un enfantement si douloureusement entrepris.

Nous disions dernièrement que la pensée d'Emile Verhaeren nous évoquait quelque grand Barbare en route pour l'aurore. Celle de M. d'Humières, au contraire, nous représente un être d'extrême civilisation qui, d'un geste calme. rassemblant les problème de notre temps, les formulerait sous quelque exacte et pure figure de géométrie. Ainsi le prouve cet extraordinaire sonnet sur la Verticale :

> Verticale, invincible effort, chute éternelle,
> Sonde du double abîme, axe du grand désir...

— Nous n'entreprendrons pas d'étudier ici de quels raisonnements l'auteur tire son clair panthéisme. nouvelle œuvre des sept jours,auquel Spinoza adaptait déjà la formule de saint Paul : « En Dieu nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes. » Citons seulement les deux commandements qu'il propose à l'homme comme nouvelle table de la loi : *Réalise-toi* et *Harmonise-toi*, l'un régissant l'Ethique et l'autre l'Esthétique. Passant de l'une à l'autre, il dégage la Volupté de l'effort des sens à conserver l'être, de la Volupté la Beauté, et la Poésie de la Beauté. Contemplant alors les clairs lointains du monde futur, il conseille aux poètes d'aujourd'hui l'abolition totale des anciens rêves et la chute des dernières tours d'ivoire en face des splendeurs du nouvel horizon. C'est ainsi que nous arrivons aux poèmes de l'auteur. Il nous donne les raisons pour lesquelles il a plutôt choisi le sonnet pour y fixer sa pensée, tout en attendant d'autres formes et d'autres rythmes du poète de l'avenir. Et il nous confesse que ses vers « représentent des états d'âme successifs, ce qui explique leur apparente incohérence ». Mais cette « apparence » ne nous frappe aucunement. Car voici d'impeccables sonnets, et si la musique y succède à la métaphysique et la volupté au sentiment, leur charme partout égal est un fil d'or qui suffit à unir leur chantante diversité, tandis qu'un long poème, où sont émises les idées de la Préface, termine magistralement ce beau livre de foi et d'harmonie qu'on aimera souvent relire, parce qu'il représente une page de l'histoire spirituelle contemporaine.

Lucie Delarue-Mardrus

P.-N. Roinard : **La Mort du Rêve** (Editions du Mercure de France, in-18 de 336 pp., 3 fr. 50). — Nous sommes si généreux d'épithètes lyriques dès que s'élève un ouvrage un peu au-dessus de la médiocrité courante, qu'on se sent comme honteux de ne trouver que ces mêmes fleurs banalisées pour une œuvre située au delà des suffrages communs. On ne verra dans les lignes qui suivent que la transcription froide d'une réalité. On a comparé (1) à une cathédrale ce poème mou-

(1) M. Quillard, dans le *Mercure de France*.

vemente et formidable comme la mer, et cela rend bien son énormité harmonieuse, son ordonnance architecturale, et l'espèce de vertige qu'il engendre, mais non son surnaturel frissonnement de vie. Qu'on s'imagine plutôt un océan du Nord, hérissé de récifs funestes, ourlé, parsemente d'écumes et d'épaves, fleuri d'Erins verdoyantes et de Thulés crépusculaires, vetu de nefs, gorgé de sirènes et de monstres, et soulevé par la pulsation eurythmique des vents et des courants. Ou mieux qu'on se représente, vue d'une montagne, toute une ville avec son grouillement de palais, d'églises, de maisons et de masures, d'usines et de cloaques[1], avec son fourmillement d'êtres vivants qui s'entr'aiment et s'entredévorent. C'est cela : un délire harmonieux. Mais prémédité : le titre du chant suprême (*la Montagne en délire*) — pandémonium humain à placer auprès du chapitre des hérésiarques dans la *Tentation de saint Antoine*, ou de tels chants de l'*Enfer*, en toute équité — irait bien à l'œuvre entière, si précisément le titre de celle-ci n'exprimait autre chose de plus haut, une idée philosophique dont elle tire sa logique, sa nécessité, son ossature architecturale. Or justement, bien qu'un poète qui pense représente un phénomène rare, l'altitude des pensées, la somptuosité et la nouveauté d'idées et d'images ne suffiraient point, peut-être, à justifier la place qu'en pleine assurance à cette œuvre il faut assigner — auprès des toutes premières, celles qu'on nomme uniques — sans deux qualités plus rares encore et précieuses. Cette ordonnance architecturale, comme de cathédrale ou de symphonie. Et l'apport d'une langue poétique inédite; et on n'entend point ici la seule maîtrise des rythmes, de tous les rythmes, et des formes, le maniement dominateur de tout ce qu'offre l'idiome, mais le forgement d'une syntaxe et d'une métrique à la fois classiques au plus beau sens (voir *la Sonate à Kreutzer*) et absolument personnelles et neuves. On croit ne pas se hasarder en écrivant que cet ouvrage de presque toute une vie d'homme dote la poésie française d'une voix encore inentendue.

FAGUS

ÉDOUARD DOLLÉANS : **De l'Accaparement** (Larose, in-8° de 428 pp., 6 fr.). — On a beaucoup parlé, ces temps derniers, de l'accaparement des sucres par M. Jaluzot. Cette affaire émut le Parlement, la presse et le Palais. Les interpellations de MM. Rouanet, Castelin, Macé, en mars 1901, la campagne de la *Petite République*, la longue instruction de M. de Valles n'eurent point de résultat.

L'audace américaine émerveille encore journellement nos reporters, qui nous entretiennent, comme de faits extraordinaires, incompréhensibles, miraculeux, des trusts qui fusionnent aussi bien la production des puddings que celle des blés et du fer. Il y a aussi le trust de l'Océan qui a éveillé les susceptibilité d'une certaine presse.

Le livre de M. Dolléans vient au moment opportun, documenter l'opinion, aussi tendancieusement émue que mal informée : et par opinion il faut peut-être moins penser à nos parlementaires qu'aux professionnels des questions sociales.

Le but de l'accaparement est la maîtrise du marché par un individu ou un groupe d'individus. Accaparer, c'est monopoliser. Ce monopole s'obtient de deux façons : par l'accaparement de spéculation, seul visé par l'artice 419 du Code pénal, et par l'accaparement de production, la forme la plus récente. Dans le premier cas, il y a main-mise des spéculateurs sur les marchandises; dans le second cas, union des producteurs, coalition des industriels; ici intervention dans la circulation des marchandises, là dans leur production.

Il ne faut voir dans ces grandes coalitions ni des cas économiques morbides, ni des indices de la malice de la classe capitaliste. Tant qu'on les a considérées ainsi comme des phénomènes individuels dus à l'audace de quelques grands financiers, on n'a pu les comprendre. M. Dolléans les a parfaitement caractérisées comme le système d'organisation du marché. Il en a cherché la raison d'être et les règles.

Quand on parle de la libre concurrence, de la liberté naturelle du commerce et de l'industrie en régime capitaliste, on n'a que trop la tendance à penser que ces principes recouvrent des mouvements désordonnés, incohérents : c'est, dit-on, le régime de l'anarchie économique. Mais c'est précisément cette croyance aux hasards, aux accidents qui a empêché, et empêche encore, dans la plus grande mesure, la constitution en science positive, de l'histoire et de l'économie sociale. Nos économistes, comme nos historiens, font intervenir dans l'évolution de la société la volonté de tel capitaliste ou de tel capitaine. C'est une philosophie qui empêchera toujours de voir *l'organisation* et poussera toujours l'écrivain à constater des anomalies dans les faits. Or, le principe de la science est précisément la croyance *a priori* qu'il n'y a pas de hasards, de faits individuels ou extraordinaires, mais que tout s'enchaîne et se coordonne suivant un plan et des lois que nous avons à trouver. Nos grands penseurs restent accrochés encore à la boutade de Pascal sur le grain de sable dans l'urètre de Cromwell.

Quand on a étudié la formation du droit, on voit bien, de la façon la plus nette, la plus minutieuse, comment la société se coordonne en des règles précises. Quand il n'y a pas de loi écrite, une coutume se forme; quand la loi est contraire aux tendances, aux besoins de l'époque, une coutume se superpose à elle. La loi, c'est-à-dire la règle de la coutume économique, évolue perpétuellement : la société n'est jamais anarchique.

M. Dolléans a étudié et rappelé le règlement des bourses de commerce : la liberté du commerce est sous la tutelle des règles élaborées par ces grandes compagnies, ordonnatrices du marché. Là encore, on voit que les achats et les ventes ne se font pas suivant les convenances de tel ou tel spéculateur, mais suivant les dispositions des codes spéciaux.

A quoi répond l'accaparement? les producteurs isolés ignorent les besoins du marché : ils vont en deçà ou au delà de ces besoins. Il y a conflit perpétuel entre la production individualiste, morcelée, et les demandes du marché universel, plus groupées.

L'accapareur groupe les offres, c'est-à-dire qu'il les organise. Mais

ce groupement ne se fait qu'après étude des besoins, ou plutôt des besoins exprimés en argent, c'est-à-dire des demandes.

Il y a là, non pas une organisation telle qu'aurait pu la désirer un bureaucrate de l'université impériale (Aujourd'hui il est 4 heures et tous les enfants de l'Empire commentent le cinquième chapitre du *De Viris*), mais une organisation complexe, diverse, dont nous ne connaissons pas encore bien la structure. Il y a lieu de se garder de voir là organisation approximative, comme le fait M. Dolléans, car cela me paraît faire intervenir une comparaison sans fondement : quel est le *type* de l'organisation? C'est dire implicitement qu'elle pourrait être autre : or, si nous ne voyons pas la ***nécessité*** de cette organisation, pouvons-nous dire que nous en avons une connaissance ***objective***, scientifique ?

La forme actuelle de l'accaparement, c'est l'accaparement des moyens de production : les trusts, cartels, syndicats, comptoirs, pools, etc. Elle lutte contre les dangers de la spéculation, qui, en écoulant ou en retenant les stocks, peut acheter bon marché et vendre cher. La spéculation, cela paraît certain, tend à frustrer le producteur de son profit, et c'est ce qu'il veut éviter.

L'accaparement des produits correspond à l'intégration du travail. Se réunissent les producteurs d'un même groupe (cartels, syndicats, comptoirs) ; les producteurs des divers moments de la même production. Les offres sont groupées directement.

M. Dolléans définit ainsi le trust : « phénomene d'intégration, supprime toute concurrence et unit entre elles les différentes étapes d'un même effort ; il réunit dans les mêmes établissements et sous la même direction sociale les travaux successifs des spécialites complémentaires. »

A ces fusions de producteurs, s'opposeront les fusions des ouvriers et des consommateurs : la demande, comme l'offre *tend* à devenir collective. L'adaptation de l'industrie, qui s'est faite sur la demande, se fera aux besoins.

La question est alors de savoir si la concentration des consommateurs et des producteurs créera un mode de production supérieur. Et par quel agent se fera-t-il? Par l'Etat ou par le syndicat? M. Dolléans indique la question dans ses conclusions : la réponse reste à donner.

On ne saurait ménager la louange à l'œuvre de M. Dolléans : elle est admirablement documentée, elle est pleine de l'esprit de l'époque, et, qualité que l'on prisera chez un économiste et un juriste, elle est écrite avec clarté. Il faut saluer avec joie les tentatives de la jeune école.

MAXIME LEROY

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd de La Chapelle. 15567

Farizade au sourire de rose

Et Schahrazade dit

Il m'est revenu, ô Roi fortuné, ô doué de bonnes manières, qu'il y avait aux jours d'autrefois, il y a bien longtemps de cela, — mais Allah est le seul savant — un roi de Perse nommé Khosrou Schah, que le Rétributeur avait doué de puissance, de jeunesse et de beauté, et dans le cœur duquel il avait mis un tel sentiment de justice que, sous son règne, le tigre et le chevreau marchaient côte à côte et buvaient dans le même ruisseau. Et ce roi qui aimait à se rendre toujours compte, par ses propres yeux, de tout ce qui se passait dans la ville de son trône, avait coutume de se promener, la nuit, déguisé en marchand étranger, en compagnie de l'un des dignitaires de son palais.

Or, une nuit, comme il se trouvait en tournée dans un quartier de pauvres gens, il entendit, en passant dans une ruelle, de jeunes voix qui se faisaient entendre tout au fond. Et il s'approcha, avec son compagnon, de l'humble demeure d'où venaient les voix, et, appliquant son œil sur une fente de la porte, il regarda au dedans. Et il aperçut autour d'une lumière, assises sur une natte, trois jeunes filles qui, leur repas terminé, s'entretenaient. Et ces trois jeunes filles, qui se ressemblaient comme se ressemblent des sœurs, étaient parfaitement belles. Et la plus jeune était visiblement et de beaucoup la plus belle.

Et la première disait : « Moi, mes sœurs, mon souhait, puisqu'il s'agit de faire un souhait, serait de devenir l'épouse du pâtissier du sultan. Car vous savez combien j'aime les pâtisseries, surtout ces admirables et délicates et délicieuses bouchées feuilletées, qu'on appelle « Bouchées du sultan ». Et il n'y a que le pâtissier-chef du sultan pour les réussir à point ! Ah ! mes sœurs, c'est alors que vous me jalouserez dans votre cœur, en voyant combien ce régime de fines pâtisseries arrondira mes formes de graisse blanche, et m'embellira, et me reposera le teint ! »

Et la seconde disait : « Moi, mes sœurs, je ne suis pas aussi ambitieuse. Je me contenterais, simplement, de devenir l'épouse du cuisinier du sultan. Ah ! comme je le souhaite ! Cela me permettrait de satisfaire mes envies rentrées, depuis le temps que

je désire goûter à tant de mets extraordinaires, comme on n'en mange qu'au palais seulement ! Il y a surtout, entre autres choses, ces plateaux de concombres farcis et cuits au four, dont, rien qu'à les voir passer sur la tête des porteurs, aux jours des festins donnés par le sultan, je me sens le cœur tout plein d'émoi ! Oh ! ce que j'en mangerais ! Toutefois, je n'oublierai pas de vous convier de temps à autre, si mon époux le cuisinier me le permet ; mais je crois qu'il ne me le permettra pas ! »

Et lorsque les deux sœurs eurent ainsi exprimé leurs souhaits, elles se tournèrent vers leur plus jeune sœur, qui gardait le silence, et lui demandèrent, se moquant d'elle : « Et toi, ô petite, que souhaites-tu ? Et pourquoi baisses-tu les yeux, et ne dis-tu rien ? Mais, sois tranquille ! nous te promettons, lorsque nous aurons les époux de notre choix, de te marier soit à un des palefreniers du sultan, soit à quelque autre dignitaire du même rang, afin que tu sois toujours près de nous. Parle, qu'en penses-tu ? »

Et la petite, confuse et rougissante, répondit d'une voix douce comme l'eau de source : « O mes sœurs ! » Et elle ne put en dire davantage. Et les deux jeunes filles, riant de sa timidité, la pressèrent de questions et de plaisanteries, tant qu'elles la décidèrent à parler. Et, sans lever les yeux, elle dit : « O mes sœurs, je souhaiterais de devenir l'épouse de notre maître le sultan ! Et je lui donnerais une postérité bénie. Et les fils qu'Allah ferait naître de notre union seraient dignes de leur père. Et la fille que j'aimerais avoir devant mes yeux, serait un sourire du ciel même : ses cheveux seraient d'or d'un côté et d'argent de l'autre ; ses larmes, si elle pleurait, seraient autant de perles qui tomberaient ; ses rires, si elle riait, seraient des dinars d'or qui tinteraient ; et ses sourires, si seulement elle souriait, seraient autant de boutons de rose qui sur ses lèvres écloraient ! »

Tout cela !

Et le sultan Khosrou Schah et son vizir voyaient et entendaient. Mais, craignant de se faire remarquer, ils se décidèrent à s'éloigner sans en apprendre davantage. Et Khosrou Schah, amusé à l'extrême, sentit naître en son âme le désir de satisfaire les trois souhaits ; et sans rien communiquer de son dessein à son compagnon, il lui donna l'ordre de bien remarquer la maison afin d'y venir, le lendemain, prendre les trois jeunes filles et de les lui amener au palais. Et le vizir répondit par l'ouïe et l'obéissance, et se hâta, le lendemain, d'exécuter l'ordre du sultan, en amenant les trois sœurs en sa présence.

Et le sultan, qui était assis sur son trône, leur fit avec la tête

et les yeux un signe qui voulait dire : « Approchez ! » Et elles s'approchèrent toutes tremblantes, en trébuchant dans leurs pauvres robes de toile : et le sultan leur dit, avec un sourire de bonté : « Que la paix soit sur vous, ô jeunes filles ! C'est aujourd'hui le jour de votre destinée, et celui où s'accomplira votre souhait ! Et ce souhait, ô jeunes filles, je le connais : car rien ne reste caché aux rois ! Et d'abord toi, la plus âgée, ton souhait sera exaucé, et le pâtissier-chef deviendra, aujourd'hui même, ton époux. Et toi, la seconde, tu auras pour époux mon cuisinier-chef ! » Et le roi s'arrêta, ayant ainsi parlé, et se tourna vers la plus jeune qui, émue à l'extrême, sentait son cœur s'arrêter, et était sur le point de s'affaisser sur les tapis. Et il se leva sur ses deux pieds et, lui prenant la main, il la fit asseoir près de lui sur le lit du trône, en lui disant : « Tu es la reine ! Et ce palais est ton palais, et je suis ton époux ! »

Et effectivement, les noces des trois sœurs eurent lieu le jour même, celles de la sultane avec une splendeur sans précédent, et celles de l'épouse du cuisinier et de l'épouse du pâtissier, selon les usages ordinaires des mariages du commun. Aussi, la jalousie et le dépit pénétrèrent dans le cœur des deux aînées et, dès ce moment, elles complotèrent la perte de leur sœur cadette. Toutefois, elles se gardèrent bien de rien laisser paraître de leurs sentiments, et acceptèrent avec une gratitude feinte les marques d'affection que ne cessa de leur prodiguer la sultane, leur sœur, qui les admettait, contrairement aux usages des rois, dans son intimité, malgré leur rang obscur. Et, loin d'être satisfaites du bonheur qu'Allah leur octroyait, elles éprouvaient, en face du bonheur de leur cadette, les pires tortures de la haine et de l'envie.

Et neuf mois passèrent de la sorte, au bout desquels la sultane donna naissance, avec l'aide d'Allah, à un enfant princier, beau comme le croissant de la nouvelle lune. Et les deux sœurs aînées qui, à la demande de la sultane, l'assistaient dans ses couches et remplissaient le rôle de sages-femmes, loin d'être touchées par les bontés de leur cadette à leur égard et par la beauté du nouveau-né, trouvèrent enfin l'occasion qu'elles cherchaient de broyer le cœur de la jeune mère. Elles prirent donc l'enfant, pendant que la mère était encore dans les douleurs, le mirent dans une corbeille en osier, qu'elles cachèrent pour le moment, et le remplacèrent par un petit chien mort, qu'elles produisirent devant toutes les femmes du palais, en le donnant comme le résultat des couches de la sultane. Et le sultan Khosrou Schah, à cette nouvelle, vit le monde noircir devant son visage : et, à

la limite du chagrin, il alla s'enfermer dans ses appartements, refusant de s'occuper des affaires du règne. Et la sultane fut plongée dans l'affliction, et son âme fut humiliée et son cœur fut broyé.

Quant au nouveau-né, il fut abandonné par ses tantes, dans la corbeille, au courant de l'eau du canal qui passait au pied du palais. Et le sort voulut que l'intendant des jardins du sultan, qui se promenait le long du canal, aperçût la corbeille qui flottait au fil de l'eau. Et il attira la corbeille vers le bord du canal, à l'aide d'une bêche, l'examina et découvrit le bel enfant. Et il fut dans l'étonnement qu'éprouva la fille de Pharaon en voyant Moïse dans les roseaux.

Or, il y avait de longues années que l'intendant des jardins était marié et souhaitait avoir un enfant, ou deux ou trois, qui béniraient leur Créateur. Mais ses vœux et ceux de son épouse n'avaient point jusqu'alors été pris en considération par le Très-Haut. Et ils souffraient tous deux du stérile isolement où ils vivaient. Aussi, quand l'intendant des jardins eut fait la découverte de cet enfant, dont la beauté était sans pareille, il le prit dans la corbeille et, à la limite de la joie, il courut jusqu'au bout du jardin, où se trouvait sa maison, et entra dans l'appartement de sa femme, et, d'une voix émue, lui dit : « La paix sur toi, ô fille de l'oncle ! Voici le don du Généreux en ce jour béni ! Que cet enfant que je t'apporte soit notre enfant, comme il est l'enfant du destin ! » Et il lui raconta comment il l'avait trouvé dans la corbeille, flottant sur l'eau du canal ; et il lui affirma que c'était Allah qui le leur envoyait, ayant enfin exaucé, de cette manière, la constance de leurs prières. Et l'épouse de l'intendant des jardins prit l'enfant et l'aima. Or, gloire à Allah qui a mis dans le sein des femmes stériles le sentiment de la maternité, comme il a placé dans le cœur des poules malheureuses le désir de couver les cailloux...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT

LA SEPT CENT SOIXANTE-QUINZIÈME NUIT

Elle dit :

...Gloire à Allah qui a mis dans le sein des femmes stériles le sentiment de la maternité, comme il a placé dans le cœur des poules malheureuses le désir de couver les cailloux !

Or l'année suivante, la pauvre mère, si impitoyablement frustrée du fruit de sa fécondité, accoucha, avec la permission du

Donateur, d'un autre fils, plus beau que le précédent. Mais les deux sœurs veillaient à l'accouchement, avec des yeux pleins d'intérêt au dehors et de haine au dedans ; et, sans avoir plus de pitié que la première fois pour leur sœur et son nouveau-né, elles prirent en cachette l'enfant et l'exposèrent comme elles avaient fait pour l'aîné, dans une corbeille sur le canal. Et elles produisirent devant tout le palais un jeune chat, en proclamant que la sultane venait d'en accoucher. Et la consternation entra dans tous les cœurs. Et le sultan, à la limite de la honte, se fût sans aucun doute laissé aller au ressentiment et à la fureur, s'il n'eût pratiqué en son âme la vertu d'humilité, devant les décrets de l'insondable Justice. Et la sultane fut plongée dans l'amertume et la désolation, et son cœur pleura toutes les larmes des douleurs.

Mais, pour ce qui est de l'enfant, Allah, qui veille sur la destinée des petits, le mit sous le regard de l'intendant qui se promenait sur le canal. Et, comme la première fois, l'intendant le sauva des eaux, et le porta à son épouse qui l'aima comme son propre enfant et l'éleva avec les mêmes soins que le premier.

Or, afin que les souhaits de Ses Croyants ne restent jamais inexaucés, Allah mit la fécondité dans les flancs de la sultane, qui accoucha pour la troisième fois. Mais ce fut d'une princesse. Et les deux sœurs, dont la haine, loin d'être assouvie, leur avait fait comploter la perte sans recours de leur cadette, firent subir à la fillette le même traitement. Mais elle fut recueillie par l'intendant au cœur pitoyable, comme les deux princes ses frères, avec lesquels elle fut soignée, nourrie et bien aimée.

Mais cette fois, lorsque les deux sœurs, leur acte accompli, eurent produit, à la place de l'enfant nouveau-né, une jeune souris aveugle, le sultan, malgré toute sa magnanimité, ne put se contenir plus longtemps, et s'écria : « Allah maudit ma race, à cause de la femme que j'ai épousée. C'est un monstre que j'ai pris pour mère de ma postérité ! Et il n'y a que la mort qui puisse en débarrasser ma demeure ! Et il prononça contre la sultane l'arrêt de mort, et commanda à son porte-glaive de remplir son office. Mais lorsqu'il vit devant lui, affaissée dans les larmes et la douleur sans bornes, celle que son cœur avait aimée, le sultan sentit descendre en lui une grande pitié. Et, détournant la tête, il ordonna de l'éloigner et de l'enfermer, pour le reste de ses jours, dans un réduit, tout au fond du palais. Et, dès ce moment, la laissant à ses larmes, il cessa de la voir. Et la pauvre mère connut toutes les douleurs de la terre .

Et les deux sœurs connurent toutes les joies de la haine satis-

faite, et purent goûter, sans trouble désormais, les mets et les pâtisseries que confectionnaient leurs époux.

Et les jours et les années passèrent, avec la même rapidité, sur la tête des innocents et sur la tête des coupables, apportant aux uns et aux autres la suite de leur destinée.

Or, lorsque les trois enfants adoptifs de l'intendant des jardins eurent atteint l'adolescence, ils devinrent un éblouissement pour les yeux. Et ils s'appelaient : l'aîné Farid, le second Farouz, et la fille Farizade.

Et Farizade était un sourire du ciel même. Ses cheveux étaient d'or d'un côté et d'argent de l'autre ; ses larmes, quand elle pleurait, étaient des perles qui tombaient ; ses rires, quand elle riait, étaient des dinars d'or qui tintaient ; et ses sourires, des boutons de rose éclos sur ses lèvres vermeilles.

C'est pourquoi tous ceux qui l'approchaient, ainsi que son père, sa mère et ses frères, ne pouvaient s'empêcher, quand ils l'appelaient par son nom, disant : « Farizade ! » d'ajouter : « au sourire de rose ! » Mais le plus souvent on l'appelait tout simplement « Au sourire de rose. »

Et tous s'émerveillaient de sa beauté, de sa sagesse, de sa douceur, de sa dextérité dans les exercices, quand elle montait à cheval pour accompagner ses frères à la chasse, tirer à l'arc, et lancer la canne ou le javelot ; de l'élégance de ses manières, de ses connaissances de la poésie et des sciences secrètes, et de la splendeur de sa chevelure qui était d'or d'un coté et d'argent de l'autre. Et de la voir si belle à la fois et si parfaite, les amies de sa mère pleuraient d'émotion.

Et c'est ainsi qu'avaient grandi les nourrissons de l'intendant des jardins du roi. Et lui-même, entouré de leur affection et de leur respect, et les yeux rafraîchis par leur beauté, ne tarda pas à entrer dans l'extrême vieillesse. Et son épouse, ayant vécu son lot de vie, le précéda bientôt dans la miséricorde du Rétributeur. Et cette mort fut pour eux tous une cause de tant de regrets et de chagrin, que l'intendant ne put se résoudre à habiter plus longtemps la maison où la défunte avait été la source de leur sérénité et de leur bonheur. Et il alla se jeter aux pieds du sultan, et le supplia d'avoir pour agréable qu'il se démît, entre ses mains, des fonctions qu'il remplissait depuis de si longues années. Et le sultan, fort peiné de l'éloignement d'un si fidèle serviteur, ne lui accorda sa demande qu'avec beaucoup de regret. Et il ne le laissa partir qu'après lui avoir fait don d'un magnifique domaine, à proximité de la ville, avec de grandes dépendances en terres labourables, en bois et en prairies,

avec un palais richement meublé, avec un jardin d'un art parfait, tracé jadis par l'intendant lui-même, et avec un parc d'une vaste étendue enclos de hautes murailles et peuplé d'oiseaux de toutes couleurs et d'animaux sauvages ou apprivoisés.

Et ce fut là que cet homme de bien alla vivre dans la retraite, avec ses enfants adoptifs. Et c'est là qu'entouré de leurs soins affectueux, il trépassa dans la paix de son Seigneur. Qu'Allah l'ait en sa compassion ! Et il fut pleuré par ses enfants adoptifs, comme jamais père véritable ne fut pleuré. Et il emporta avec lui, sous la pierre qui ne s'ouvre pas, le secret de leur naissance, que d'ailleurs il n'avait qu'imparfaitement connu de son vivant.

Et ce fut dans ce domaine merveilleux que continuèrent à vivre les deux adolescents, en compagnie de leur jeune sœur. Et, comme ils avaient été élevés dans la sagesse et la simplicité, ils n'avaient guère d'autre rêve ou d'autre ambition que de continuer, durant toute leur existence, à vivre dans cette union parfaite et dans ce bonheur tranquille.

Or, Farid et Farouz allaient souvent à la chasse dans les bois et les prairies qui entouraient leurs domaines. Et Farizade au sourire de rose aimait surtout à parcourir ses jardins. Et un jour, comme elle se disposait à s'y rendre, selon son habitude, ses esclaves vinrent lui dire qu'une bonne vieille, au visage marqué par la bénédiction, sollicitait la faveur de se reposer une heure ou deux à l'ombre de ces beaux jardins. Et Farizade, dont le cœur était secourable autant que belle était son âme et que beau était son visage, voulut elle-même recevoir la bonne vieille. Et elle lui offrit à manger et à boire, et lui présenta un plateau de porcelaine garni de beaux fruits, de pâtisseries, de confitures sèches et de confitures dans leur jus. Après quoi, elle l'emmena dans ses jardins, sachant qu'il est toujours profitable de tenir compagnie aux personnes d'expérience, et d'entendre les paroles de sagesse.

Et elles se promenèrent ensemble dans les jardins. Et Farizade au sourire de rose soutenait les pas de la bonne vieille. Et, arrivées toutes deux sous le plus bel arbre des jardins, Farizade la fit asseoir à l'ombre de ce bel arbre. Et, de discours en discours, elle finit par demander à la vieille ce qu'elle pensait du lieu où elle était, et si elle le trouvait à son gré.

Alors la vieille, après avoir réfléchi une heure de temps, leva la tête et répondit : « Certes, ô ma maîtresse, j'ai passé ma vie à parcourir les terres d'Allah en large et en long, et jamais je ne me suis reposée en un lieu plus délicieux. Mais, ô ma maîtresse, de même que tu es unique sur la terre, comme la lune et le soleil

le sont dans le ciel, de même je voudrais que tu eusses dans ce beau jardin, afin qu'il fût également unique en son espèce, les trois choses incomparables qui lui manquent ! » Et Farizade au sourire de rose fut extrêmement étonnée de savoir que trois choses incomparables manquaient à son jardin, et dit à la vieille : « De grâce, ma bonne mère, hâte-toi de me dire, afin que je le sache, quelles sont ces trois choses incomparables que je ne connais pas ! » Et la vieille répondit : « O ma maîtresse, c'est pour reconnaître l'hospitalité que tu viens d'exercer avec un cœur si pitoyable à l'égard d'une vieille inconnue, que je veux te révéler l'existence de ces trois choses. » Et elle se tut encore un instant ; puis elle dit :

« Sache donc que la première de ces trois choses incomparables, ô ma maîtresse, si elle était dans ces jardins, tous les oiseaux de ces jardins viendraient la regarder, et, l'ayant vue, en chœur ils chanteraient. Car les rossignols et les pinsons, les alouettes et les fauvettes, les chardonnerets et les tourterelles, ô ma maîtresse, et toutes les races infinies des oiseaux, reconnaissent la suprématie de sa beauté. Et c'est, ô ma maîtresse, Bulbul el-Hazar, l'Oiseau-Parleur !

» La seconde de ces choses incomparables, ô ma maîtresse, si elle était dans ces jardins, la brise qui fait chanter les arbres de ces jardins s'arrêterait pour l'écouter, et les luths et les harpes et les guitares de ces demeures verraient leurs cordes se briser. les harpes et les guitares, ô ma maîtresse, reconnaissent la supré-
Car la brise qui fait chanter les arbres des jardins, les luths et matie de sa beauté. Et c'est l'Arbre-Chanteur ! Car ni la brise dans les arbres, ô ma maîtresse, ni les luths, ni les harpes, ni les guitares ne rendent une harmonie comparable au concert des mille invisibles bouches qui sont dans les feuilles de l'Arbre-Chanteur.

» Et la troisième de ces choses incomparables, ô ma maîtresse, si elle était dans ces jardins, toutes les eaux de ces jardins s'arrêteraient dans leur murmurante marche, et la regarderaient. Car toutes les eaux, celles de la terre et celles des mers, celles des sources et celles des fleuves, celles des villes et celles des jardins, reconnaissent la suprématie de sa beauté. Et c'est l'Eau Couleur-d'Or ! Car, ô ma maîtresse, une goutte seulement de cette eau, si elle est versée dans un bassin vide, se gonfle et s'élève en foisonnant en gerbes d'or, et ne cesse de jaillir et de retomber, sans que le bassin déborde jamais. Et c'est à cette eau toute d'or et transparente comme la topaze transparente qu'aime à se désaltérer Bulbul el-Hazard l'Oiseau-Parleur ; et c'est à cette eau toute

d'or, et fraîche comme la topaze est fraîche, qu'aiment à s'abreuver les mille invisibles bouches de l'Arbre aux chantantes feuilles ! »

A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SEPT CENT SOIXANTE-SEIZIÈME NUIT

Elle dit :

» ... les mille invisibles bouches de l'arbre aux chantantes feuilles. »

Et, ayant ainsi parlé, la vieille ajouta : « O ma maîtresse, ô princesse, si ces choses merveilleuses étaient dans ces jardins, que ta beauté en serait exaltée, ô propriétaire d'une chevelure de splendeur ! »

Lorsque Farizade au sourire de rose eut entendu ces paroles de la vieille, elle s'écria : O visage de bénédiction, ma mère, que tout cela est admirable ! Mais tu ne m'as pas dit en quel lieu se trouvent ces trois choses incomparables ? » Et la vieille répondit, en se levant déjà pour s'en aller : « O ma maîtresse, ces trois merveilles, dignes de tes yeux, se trouvent dans un endroit situé vers les frontières de l'Inde. Et la route qui y conduit passe précisément derrière ce palais que tu habites. Si donc tu veux y envoyer quelqu'un te les chercher, tu n'auras qu'à lui dire de suivre cette route pendant vingt jours, et, le vingtième jour, de demander au premier passant qu'il rencontrera : « Où sont l'Oiseau-Parleur, l'Arbre-Chanteur et l'Eau Couleur- d'Or ? » Et ce passant ne manquera pas de le renseigner à ce sujet. Et puisse Allah rémunérer ton âme généreuse par la possession de ces choses créées pour ta beauté. Ouassalam, ô bienfaisante, ô bénie ! »

Et la vieille, ayant ainsi parlé, acheva de ramener ses voiles autour d'elle, et se retira, en murmurant des bénédictions.

Or, elle avait déjà disparu quand Farizade, revenue de la songerie où l'avait plongée la connaissance de choses si extraordinaires, eut l'idée de la rappeler et de courir derrière elle, pour lui demander des renseignements plus précis sur le lieu qui les recélait, et sur les moyens d'y accéder. Mais, voyant qu'il était trop tard, elle se mit à se remémorer mot par mot les quelques indications qu'elle avait entendues, afin de n'en rien oublier. Et elle sentit ainsi grandir en son âme l'irrésistible désir de posséder ou seulement de voir de telles merveilles, bien qu'elle essayât

de n'y plus penser. Et elle se mit alors à parcourir les allées de ses jardins et les coins familiers qui lui étaient si chers ; mais ils lui parurent sans charme et pleins d'ennui ; et importunes elle trouva les voix des oiseaux, qui la saluaient au passage.

Et Farizade au sourire de rose devint toute triste et pleura sur les allées. Et, marchant ainsi, avec ses larmes qui tombaient, elle laissait derrière elles, sur le sable, les gouttes, figées en perles, de ses yeux.

Sur ces entrefaites, Farid et Farouz, ses frères, revinrent de la chasse, et, ne trouvant pas leur sœur Farizade sous le berceau de jasmins, où d'ordinaire elle attendait leur retour, ils furent peinés de sa négligence, et se mirent à sa recherche. Et ils virent sur le sable des allées les perles figées de ses yeux, et se dirent : « O que triste est notre sœur ! Et quel sujet de peine est entré en son âme, pour la faire ainsi pleurer ? » Et ils suivirent ses traces, d'après les perles des allées, et la trouvèrent tout en larmes au fond des bosquets. Et ils coururent vers elle et l'embrassèrent et la câlinèrent, pour calmer son âme chérie. Et ils lui dirent : « O Farizade, petite sœur, où sont les roses de ta joie et l'or de ta gaieté ? O petite sœur, réponds-nous ! » Et Farizade leur sourit, car elle les aimait ; et un tout petit bouton de rose naquit soudain, vermeil, sur ses lèvres ; et elle leur dit : « O mes frères ! » et n'osa, toute honteuse de son premier désir, en dire davantage. Et ils lui dirent : « O Farizade au sourire de rose, ô notre sœur, quels émois inconnus troublent ainsi ton âme ? Mais raconte-nous tes peines, si tu ne doutes pas de notre amour ! » Et Farizade, se décidant enfin à parler, leur dit : « O frères miens, je n'aime plus mes jardins ! » Et elle fondit en larmes, et les perles ruisselèrent de ses yeux. Et, comme ils se taisaient, anxieux, et attristés d'une nouvelle si grave, elle leur dit : « O ! je n'aime plus mes jardins ! Il y manque l'Oiseau-Parleur, l'Arbre-Chanteur et l'Eau Couleur-d'Or ! »

Et Farizade, se laissant soudain aller à l'intensité de son désir, raconta tout d'un trait, à ses frères, la visite de le bonne vieille, et leur expliqua, d'un ton excité à l'extrême, en quoi consistait l'excellence de l'Oiseau Parleur, de l'Arbre-Chanteur et de l'Eau Couleur-d'Or.

Et ses frères, l'ayant écoutée, furent à la limite de l'étonnement, et lui dirent : « O notre sœur bien-aimée, calme ton âme et rafraîchis tes yeux. Car ces choses seraient sur l'inaccessible sommet de la montagne Kaf, que nous irions te les conquérir. Mais, pour nous faciliter les recherches, peux-tu seulement nous dire en quel lieu on peut les trouver ? » Et Farizade, toute rou-

gissante d'avoir ainsi exprimé son premier désir, leur expliqua ce qu'elle savait au sujet de l'endroit où devaient ces choses se trouver. Et elle ajouta : « C'est là tout ce que je sais, et rien de plus ! » Et ils s'écrièrent tous deux à la fois : « O notre sœur, nous allons partir à leur recherche ! » Mais elle leur cria, effrayée : « Oh non ! oh non ! Ne partez pas ! » Et Farid, l'aîné, dit : « Ton désir est sur notre tête et sur nos yeux, ô Farizade. Mais c'est à moi, l'aîné, de le réaliser. Mon cheval est encore sellé, et me conduira sans faiblir vers les frontières de l'Inde, là où se trouvent les trois merveilles que je t'apporterai, si Allah veut ! » Et il se tourna vers son frère Farouz et lui dit : « Toi, mon frère, tu resteras ici pour veiller, pendant mon absence, sur notre sœur. Car il ne convient pas que nous la laissions toute seule dans la maison ! » Et il courut, à l'heure même, vers son cheval, sauta sur son dos et, se baissant, il embrassa son frère Farouz et sa sœur Farizade, qui lui dit toute éplorée : « O notre grand, de grâce ! laisse-là un voyage plein de dangers, et descends de cheval. J'aime mieux, plutôt que de souffrir de ton absence, ne jamais voir ni posséder l'Oiseau-Parleur, l'Arbre-Chanteur et l'Eau Couleur-d'Or ! » Mais Farid lui dit, en l'embrassant encore : « O petite sœur mienne, laisse là tes craintes, car mon absence ne sera pas de longue durée et, avec l'aide d'Allah, il ne m'arrivera aucun accident ni rien de fâcheux, pendant ce voyage. Et, d'ailleurs, afin que l'inquiétude ne te tourmente pas durant mon absence, voici un couteau que je te confie ! » Et il tira de sa ceinture un couteau dont la poignée était incrustée des premières perles tombées des yeux de Farizade enfant, et le lui remit en disant : « Ce couteau, ô Farizade, te renseignera sur mon état. De temps en temps tu le tireras de sa gaine, et tu en examineras la lame. Si tu la vois aussi nette et brillante qu'elle l'est en ce moment, ce sera une marque que je suis toujours en vie et plein de santé ; mais si tu la vois terne ou rouillée, tu sauras qu'un grave accident m'est arrivé ou que je suis réduit en captivité ; et si tu vois qu'il en dégoutte du sang, tu auras la certitude que je ne suis plus du nombre des vivants ! Et, dans ce cas, toi et mon frère, vous appellerez sur moi la compassion du Très-Haut ! » Il dit, et, sans vouloir rien entendre, il partit au galop de son cheval sur la route qui conduisait vers l'Inde.

Et il voyagea pendant vingt jours et vingt nuits, dans les solitudes où il n'y avait, pour toute présence, que celle de l'herbe verte et celle d'Allah. Et le vingtième jour de son voyage, il arriva à une prairie, au pied d'une montagne. Et dans cette prairie il y avait un arbre. Et sous l'arbre était assis un très vieux

cheikh. Et le visage de ce très vieux cheikh disparaissait en entier sous ses longs cheveux, sous les touffes de ses sourcils, et sous les poils d'une barbe qui était prodigieuse, et blanche comme la laine nouvellement cardée. Et ses bras et ses jambes étaient d'une maigreur extrême. Et ses mains et ses pieds se terminaient par des ongles d'une longueur extraordinaire. Et il égrenait de la main gauche un chapelet, tandis qu'il tenait la main droite immobile à la hauteur de son front, avec l'index levé, selon le rite, pour attester l'Unité du Très-Haut. Et c'était, à n'en pas douter, un vieil ascète retiré du monde, qui sait depuis quels temps inconnus.

Et comme c'était précisément le premier homme qu'il rencontrait, en ce vingtième jour de son voyage, le prince Farid mit pied à terre et, tenant son cheval par la bride, s'avança jusqu'au cheikh et lui dit : « Le salam sur toi, ô saint homme ! » Et le vieillard lui rendit son salam, mais d'une voix si étouffée par l'épaisseur de ses moustaches et de sa barbe que le prince Farid ne put percevoir que des paroles inintelligibles.

Alors le prince Farid, qui ne s'était arrêté que pour avoir des éclaircissements au sujet de ce qu'il venait chercher si loin de son pays, se dit : « Il faudra bien qu'il se fasse entendre ! » Et il tira des ciseaux de sa besace de voyage, et dit au cheikh : « O vénérable oncle, permets-moi de te donner les quelques soins dont tu n'as pas le temps de t'occuper toi-même, plongé que tu es sans cesse dans les pensées de sainteté ! » Et, comme le vieux cheikh n'opposait ni refus ni résistance, Farid se mit à couper, à tailler et à rogner à même la barbe, les moustaches, les sourcils, les cheveux et les ongles, tant et tant que le cheikh en sortit rajeuni de vingt ans, pour le moins. Et, ayant rendu ce service au vieillard, il lui dit, selon la coutume des barbiers : « Que cela te soit un rafraîchissement et un délice ! »

Lorsque le vieux cheikh se sentit de la sorte allégé de tout ce qui lui encombrait le corps, il se montra satisfait à l'extrême, et sourit au voyageur. Puis il lui dit, d'une voix devenue plus claire que celle d'un enfant : « Qu'Allah fasse descendre sur toi ses bénédictions, ô mon fils, pour le bienfait que te doit le vieillard ancien que je suis. Mais aussi, qui que tu sois, ô voyageur de bien, je suis prêt à t'aider de mes conseils et de mon expérience ! » Et Farid se hâta de lui répondre : « Je viens de bien loin à la recherche de l'Oiseau-Parleur, de l'Arbre-Chanteur et de l'Eau Couleur-d'Or. Peux-tu donc me dire en quel lieu je puis les trouver ? Ou bien ne sais-tu rien à leur sujet ? »

En entendant ces paroles du jeune voyageur, le cheikh cessa

d'égrener son chapelet, tant il se trouvait ému. Et il ne répondit pas. Et Farid lui demanda : « Mon bon oncle, pourquoi ne parles-tu pas ? Hâte-toi de me dire, afin que je ne laisse pas mon cheval se refroidir ici, si tu sais ce que je te demande ou si tu ne le sais pas ! » Et le cheikh finit par lui dire : « Certes, ô mon fils, je connais et le lieu où se trouvent ces trois choses-là, et le chemin qui y conduit. Mais le service que tu m'as rendu est si grand à mes yeux, que je ne puis me décider à t'exposer, en retour, aux terribles dangers d'une telle entreprise ! » Puis il ajouta : « Ah ! mon fils, hâte-toi plutôt de revenir sur tes pas et de t'en retourner vers ton pays ! Combien de jeunes gens, avant toi, ont passé par ici, que jamais plus je n'ai vu revenir ! » Et Farid, plein de courage, dit : « Mon bon oncle, indique-moi seulement la route à suivre, et ne te préoccupe pas du reste. Car Allah m'a doué de bras qui savent défendre leur propriétaire ! » Et le cheikh, lentement, demanda : « Mais comment te défendront-ils contre l'Invisible, ô mon enfant, surtout quand Ceux de l'Invisible sont des milliers et des milliers ? » Et Farid secoua la tête et répondit : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah l'Exalté, ô vénérable cheikh ! Ma destinée est à mon cou, et, si je la fuis, elle me poursuivra ! Dis-moi donc, puisque tu le sais, ce qu'il me reste à faire ! Et de la sorte tu m'obligeras ! »

Lorsque le Vieillard de l'Arbre vit qu'il ne pouvait réussir à détourner le jeune voyageur de son entreprise, il mit la main dans un sac qu'il avait autour de la taille, et en tira une boule de granit rouge...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SEPT CENT SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

Lorsque le Vieillard de l'Arbre vit qu'il ne pouvait réussir à détourner le jeune voyageur de son entreprise, il mit la main dans un sac, qu'il avait autour de la taille, et en tira une boule de granit rouge. Et il tendit cette boule-là au voyageur, en lui disant : « Elle te conduira où il faut qu'elle te conduise. Toi, monte à cheval et jette-la devant toi. Et elle roulera et tu la suivras jusqu'à l'endroit où elle s'arrêtera. Alors tu mettras pied à terre et tu attacheras ton cheval par la bride à cette boule, et il demeurera à la même place en attendant ton retour. Et tu graviras cette montagne dont tu aperçois d'ici le sommet. Et, de tous côtés, sur tes pas, tu verras de grosses pierres noires, et tu entendras des voix qui ne seront ni les voix des torrents, ni celles des

vents dans les abîmes : mais ce seront les voix de Ceux de l'Invisible. Et elles te hurleront des paroles qui glacent le sang des hommes. Mais tu ne les écouteras. Car si, effrayé, tu détournais la tête pour regarder derrière toi, tandis qu'elles t'appellent tantôt de près et tantôt de loin, tu serais changé, à l'instant même, en une pierre noire semblable aux pierres noires de la montagne. Mais si, résistant à cet appel, tu arrives au sommet, tu y trouveras une cage et, dans la cage, l'Oiseau-Parleur. Et tu lui diras: « Le salam sur toi, ô Bulbul el-Hazar ! Où est l'Arbre-Chanteur ? Où est l'Eau Couleur-d'Or ? » Et l'Oiseau-Parleur te répondra. Ouassalam ! »

Et le vieux cheikh, ayant ainsi parlé, poussa un grand soupir. Et rien de plus.

Alors, Farid se hâta de sauter à cheval : et, de toutes ses forces, il jeta la boule devant lui. Et la boule de granit rouge roula, roula, roula. Et le cheval de Farid, un éclair parmi les coureurs, avait peine à la suivre à travers les buissons qu'elle franchissait, les creux qu'elle sautait, et les obstacles qu'elle surmontait. Et elle continua de rouler ainsi, avec une vitesse jamais lassée, jusqu'à ce qu'elle eût heurté les premiers rochers de la montagne. Alors elle s'arrêta.

Et le prince Farid descendit de cheval, et roula la bride autour de la boule de granit. Et le cheval s'immobilisa sur ses quatre jambes, et ne branla pas plus que s'il eût été cloué au sol.

Et aussitôt le prince Farid commença à gravir la montagne. Et il n'entendit d'abord rien. Mais, à mesure qu'il montait, il voyait le sol se couvrir de blocs de basalte noir, qui figuraient des humains pétrifiés. Et il ne savait pas que c'étaient les corps des jeunes seigneurs qui l'avaient précédé en ces lieux de désolation. Et soudain, d'entre les rochers, un cri se fit entendre qu'il n'avait jamais de sa vie entendu, et qui fut bientôt suivi, à droite et à gauche, par d'autres cris qui n'avaient rien d'humain. Et ce n'étaient ni les hurlements des vents sauvages dans les solitudes, ni les mugissements des eaux des torrents, ni le bruit des cataractes qui s'engouffrent dans les abîmes. Car c'étaient les voix de Ceux de l'Invisible. Et les unes disaient : « Que veux-tu ? Que veux-tu ? Que veux-tu ? » Et d'autres disaient : « Arrêtez-le ! Tuez-le ! » Et d'autres disaient : « Jetez-le ! Précipitez-le ! » Et d'autres le raillaient, criant : « Ho ! ho ! Le mignon ! Le mignon ! Ho ! Ho! Viens ! Viens ! »

Mais le prince Farid, sans se laisser détourner par ces voix, continua à monter avec constance et fermeté. Et les voix se firent bientôt si nombreuses et si terribles, et, des fois, leur souffle pas-

sait si près de son visage, et si effrayant devenait leur vacarme, tant à droite qu'à gauche, en avant qu'en arrière, et si menaçantes elles étaient et si pressant se faisait leur appel, que le prince Farid fut saisi malgré lui de tremblement et, oubliant l'avis du Vieillard de l'Arbre, il tourna la tête sous un souffle plus fort de l'une des voix. Et, au même moment, un épouvantable hurlement poussé par des milliers de voix, fut suivi par un grand silence. Et le prince Farid fut changé en une pierre de basalte noir.

Et, au bas de la montagne, la même chose arriva au cheval, qui fut changé en un bloc sans forme. Et la boule de granit rouge reprit en roulant le chemin de l'Arbre du Vieillard.

Or, ce jour-là, la princesse Farizade tira, selon son habitude, le couteau de la gaîne qu'elle tenait constamment à sa ceinture. Et, pâle et tremblante elle fut, en voyant la lame, encore si nette la veille et si brillante, devenue maintenant toute ternie et rouillée. Et, affaissée dans les bras du prince Farouz, accouru à son appel, elle s'écria : « Ah ! mon frère, où es-tu ? Pourquoi t'ai-je laissé partir ? Qu'es-tu devenu dans les pays étrangers ? Malheureuse que je suis ! O coupable Farizade, je ne t'aime plus ! » Et les sanglots l'étouffaient et soulevaient sa poitrine. Et le prince Farouz, non moins affligé que sa sœur, se mit à la consoler : puis il lui dit : « Ce qui est arrivé est arrivé, ô Farizade, puisque tout ce qui est écrit doit courir. Mais c'est maintenant à moi d'aller à la recherche de notre frère et, en même temps, de t'apporter les trois choses qui ont causé la captivité où il doit être réduit en ce moment. » Et Farizade, suppliante, s'écria : « Non, non ! de grâce, ne pars pas, si c'est pour aller à la recherche de ce qu'a souhaité mon âme insatiable. O mon frère, si quelque accident te survenait, je mourrais ! » Mais ses plaintes et ses larmes n'ébranlèrent pas le prince Farouz dans sa résolution. Et il monta à cheval et, après avoir fait ses adieux à sa sœur, il lui tendit un chapelet de perles, qui étaient les secondes larmes pleurées par Farizade enfant, et lui dit : « Si ces perles, ô ma sœur, cessaient de couler sous tes doigts les unes après les autres, comme si elles étaient collées, ce serait un signe que j'aurais subi le même sort que notre frère ! » Et Farizade, bien triste, dit, en l'embrassant : « Fasse Allah, ô mon bien-aimé, qu'il n'en soit rien ! Et puisses-tu revenir dans la demeure avec notre grand ! » Et, à son tour, le prince Farouz prit la route qui conduisait vers l'Inde.

Et, le vingtième jour de son voyage, il trouva le Vieillard de l'Arbre qui était assis, comme l'avait vu le prince Farid, l'index de la main droite levé à la hauteur de son front. Et, après les

salams, le Vieillard, interrogé, renseigna le prince sur le sort de son frère, et fit tous ses efforts pour le détourner de son entreprise. Mais, voyant qu'il ne viendrait pas à bout de son entêtement, il lui remit la boule de granit rouge. Et elle le mena au pied de la montagne fatale.

Et le prince Farouz s'engagea résolument dans la montagne, et les voix s'élevèrent sur ses pas. Mais il ne les écoutait pas. Et aux injures, aux menaces et aux appels, il ne répondait pas. Et déjà il était parvenu au milieu de son ascension, quand il entendit soudain crier derrière lui : « Mon frère ! mon frère ! ne fuis pas devant moi ! » Et Farouz, oubliant toute prudence, se retourna à cette voix, et fut changé à l'instant en un bloc de basalte noir.

Et, dans son palais, Farizade, qui ne quittait le chapelet de perles ni le jour ni la nuit, et faisait sans cesse couler les grains sous ses doigts, s'aperçut aussitôt qu'ils n'obéissaient plus au mouvement qu'elle leur imprimait, et vit qu'ils s'étaient collés les uns aux autres. Et elle s'écria : « O mes pauvres frères, dévoués à mes caprices, je vous rejoindrai ! » Et elle comprima toute sa douleur en elle-même et, sans perdre le temps en lamentations inutiles, elle se déguisa en cavalier, s'arma, s'équipa, et partit à cheval, en prenant le même chemin que ses frères.

Et, le vingtième jour, elle rencontra le vieux cheikh, assis sous l'arbre, au bord du chemin. Et elle le salua avec respect, et lui dit : « O saint vieillard, mon père, n'as-tu pas vu passer, à vingt jours de distance, deux jeunes et beaux seigneurs qui cherchaient l'Oiseur-Parleur, l'Arbre-Chanteur et l'Eau Couleur-d'Or ? » Et le Vieillard répondit : « O ma maîtresse Farizade au sourire de rose, je les ai vus et je les ai renseignés. Et ils ont été, hélas ! comme tant d'autres seigneurs avant eux, arrêtés dans leur entreprise par Ceux de l'Invisible ! » Et Farizade, voyant que le saint homme l'appelait par son nom, fut à la limite de la perplexité ; et le vieillard lui dit : « O maîtresse de la splendeur, ils ne t'ont point trompée, ceux qui t'ont parlé des trois choses incomparables à la recherche desquelles sont déjà venus tant de princes et de seigneurs. Mais ils ne t'ont pas dit les dangers qu'il y a à tenter une aventure aussi singulière que celle que tu poursuis ! » Et il fit connaître à Farizade tout ce à quoi elle s'exposait en allant à la recherche de ses frères et des trois merveilles. Et Farizade lui dit : « O saint homme, mon âme intérieure est toute troublée par tes paroles, car elle est si facile à effrayer ! Mais comment reculerais-je quand il s'agit de retrouver mes frères ? O saint homme, écoute la prière d'une sœur aimante, et indique-moi les

moyens de les délivrer de l'enchantement ! » Et le vieux cheikh répondit : « O Farizade, fille de roi, voici la boule de granit qui te conduira sur leurs traces. Mais tu ne pouras les délivrer qu'après t'être rendue maîtresse des trois merveilles. Et puisque tu n'exposes ton âme qu'à cause de l'amour de tes frères, et non parce que tu es poussée par le désir de conquérir l'impossible, l'impossible sera ton esclave. Sache donc que nul parmi les fils des hommes ne peut résister à l'appel des voix de l'Invisible. C'est pourquoi, pour vaincre l'Invisible, il faut se prémunir contre lui d'adresse, car Il possède la force. Et l'adresse des fils des hommes vaincra toutes les forces de l'Invisible ! »

Et, ayant ainsi parlé, le Vieillard de l'Arbre remit la boule de granit rouge à Farizade ; puis il tira de sa ceinture un flocon de laine, et dit : « Avec ce léger flocon de laine, ô Farizade, tu vaincras tous Ceux de l'Invisible ! » Et il ajouta : « Penche vers moi la gloire de ta tête, ô Farizade ! » Et elle pencha vers le Vieillard sa tête dont les cheveux étaient d'or d'un côté et d'argent de l'autre. Et le Vieillard dit : « Que la fille des hommes, avec ce flocon léger, triomphe des forces de Ceux des Airs et de toutes les embûches de l'Invisible ! » Et, divisant le flocon en deux parts, il en mit à Farizade chaque morceau dans une oreille, et, de la main, lui fit signe de partir. Et Farizade quitta le Vieillard, et lança hardiment la boule dans la direction de la montagne.

Et lorsqu'elle fut parvenue aux premières roches et, qu'ayant mis pied à terre, elle se fut avancée vers les hauteurs, les voix s'élevèrent sous ses pas, d'entre les blocs de basalte noir, avec un tintamarre épouvantable. Mais elle n'entendait qu'à peine un vague bourdonnement, ne saisissait aucune parole, ne percevait aucun appel et, par suite, n'éprouvait aucune crainte. Et elle monta sans arrêt, malgré qu'elle fût délicate et que ses pieds n'eussent jamais foulé que le sable fin des allées. Et elle parvint sans faiblir sur le sommet de la montagne. Et elle aperçut, au milieu du plateau de ce sommet, une cage d'or, devant elle, sur un socle d'or. Et dans la cage elle vit l'Oiseau-Parleur.

Et Farizade s'élança, et mit la main sur la cage, en s'écriant : « Oiseau ! Oiseau ! Je te tiens ! Je te tiens ! Et tu ne m'échapperas pas ! » Et, en même temps, elle arracha, les jetant loin d'elle, les flocons de laine désormais inutiles, qui l'avaient rendue sourde aux appels et aux menaces de l'Invisible. Car déjà s'étaient tues toutes les voix de l'Invisible, et un grand silence dormait sur la montagne.

Et, du sein de ce grand silence, dans la transparente sonorité, s'éleva la voix de l'Oiseau-Parleur...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA SEPT CENT SOIXANTE-DIX-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

...Et du sein de ce grand silence, dans la transparente sonorité, s'éleva la voix de l'Oiseau-Parleur. Et elle disait, avec toutes les harmonies en elle réunies, — elle disait, en chantant en sa langue d'oiseau :

« *Comment, comment,*
Comment, comment,
O Farizade, Farizade,
Au sourire de rose
Ah, ah ! — Ah, ah !
Comment pourrais-je
Avoir l'envie
O nuit ! Les yeux
Avoir envie
De t'échapper ?
Ah, ah ! — O nuit
Ah, ah ! — Les yeux !
Je sais, je sais
Mieux que toi, mieux que toi
Qui tu es, qui tu es
Farizade, Farizade !
Ah, ah ! — Ah, ah !
Les yeux ! ô nuit ! Les yeux !
Mieux que toi, je sais
Qui tu es, qui tu es
Farizade, Farizade !
Les yeux ! les yeux ! les yeux !
Farizade, Farizade !
Ton esclave je suis
Farizade ! Farizade ! »

Ainsi chanta, ô luths ! l'Oiseau-Parleur. Et Farizade, ravie à la limite du ravissement, en oublia ses peines et ses fatigues ; et, prenant au mot le miraculeux Oiseau qui venait de se déclarer son esclave, elle se hâta de lui dire : « O Bulbul el-Hazar, ô merveille de l'air, si tu es mon esclave, prouve-le, prouve-le ! »

Et Bulbul, en réponse, chanta :

« *Farizade, Farizade,*
Ordonne, ordonne !
Farizade, ordonne !
Car l'ouïr, car l'ouïr, car l'ouïr,
Pour moi c'est t'obéir !
Pour moi c'est t'obéir ! »

Alors Farizade lui dit qu'elle avait plusieurs choses à demander, et commença par le prier de lui indiquer d'abord où se trouvait l'Arbre-Chanteur. Et Bulbul, par son chant, lui dit de se tourner vers l'autre versant de la montagne. Et Farizade se tourna vers le versant opposé à celui qu'elle avait franchi, et regarda. Et elle vit au milieu de ce versant un arbre si immense que son ombre aurait pu abriter toute une armée. Et elle s'étonna en son âme, et ne sut comment elle pourrait faire pour déraciner et emporter un tel arbre. Et Bulbul, qui voyait sa perplexité, lui exprima, en chantant, qu'il n'était guère besoin de déraciner le vieil arbre, mais qu'il suffisait d'en casser la moindre branche, et de la planter en tel lieu qu'il lui plairait, pour la voir aussitôt prendre racine et devenir un aussi bel arbre que celui qu'elle voyait. Et Farizade se dirigea vers l'Arbre, et entendit le chant qui s'en exhalait. Et elle comprit qu'elle se trouvait en présence de l'Arbre-Chanteur ! Car ni la brise dans les jardins de Perse, ni les luths indiens, ni les harpes de Syrie, ni les guitares d'Egypte n'avaient jamais rendu une harmonie comparable au concert des mille invisibles bouches qui étaient dans les feuilles de cet Arbre musicien.

Et lorsque Farizade, revenue du ravissement où l'avait plongée cette musique, eut cueilli une branche de l'Arbre-Chanteur, elle revint vers Bulbul et le pria de lui indiquer où se trouvait l'Eau Couleur-d'Or. Et l'Oiseau-Parleur lui dit de se tourner vers l'occident, et d'aller regarder derrière le rocher bleu qu'elle y verrait. Et Farizade se tourna vers l'occident, et vit un rocher qui était de turquoise tendre. Et elle se dirigea de ce côté, et, derrière le rocher de turquoise tendre, elle vit sourdre un mince ruisselet, semblable à de l'or en fusion. Et cette eau, toute d'or, du ruisselet transpiré par le rocher de turquoise, était encore plus admirable de se trouver transparente et fraîche comme l'eau même des topazes.

Et sur la roche, dans un creux, était posée une urne de cristal. Et Farizade prit l'urne et la remplit de l'eau splendide. Et elle s'en revint auprès de Bulbul, avec l'urne de cristal sur son épaule, et la branche chantante à la main.

Et c'est ainsi que Farizade au sourire de rose devint la propriétaire des trois choses incomparables.

Et elle dit à Bulbul : « O le plus beau ! il me reste une prière à t'adresser. Et c'est pour la voir exaucer que je suis venue de si loin à ta recherche ! » Et, comme l'Oiseau l'invitait à parler, elle dit d'une voix tremblante : « Mes frères, ô Bulbul, mes frères ! »

Lorsque Bulbul entendit ces paroles, il parut fort gêné, car il n'était pas en son pouvoir de lutter contre Ceux de l'Invisible et leurs enchantements ; et que lui-même leur était soumis depuis toujours. Mais il se dit bientôt que le sort ayant fait triompher la princesse, il pouvait désormais sans crainte la servir à l'exclusion de ses anciens maîtres. Et, en réponse, il chanta :

« Avec des gouttes, des gouttes, des gouttes
De l'Eau de l'urne de cristal
Avec des gouttes, des gouttes, des gouttes
O Farizade, ô Farizade !
Arrose, ô rose, ô rose,
Arrose les pierres de la montagne,
Avec des gouttes, des gouttes, des gouttes
O Farizade, ô Farizade ! »

Et Farizade prit d'une main l'urne de cristal, et de l'autre la cage d'or de Bulbul et la branche chantante ; et elle redescendit le sentier. Et chaque fois qu'elle rencontrait une pierre de basalte noir, elle l'aspergeait avec quelques gouttes de l'Eau Couleur-d'Or et la pierre prenait vie et se changeait en homme. Et Farizade, n'en ayant omis aucune, retrouva de la sorte ses frères.

Et Farid et Farouz, ainsi délivrés, coururent embrasser leur sœur. Et tous les seigneurs, qu'elle avait tirés de leur sommeil de pierre, vinrent lui baiser la main. Et ils se déclarèrent ses esclaves. Et tous ensemble redescendirent vers la plaine, et remontèrent sur leurs chevaux, après que Farizade les eut également délivrés de l'enchantement. Et ils prirent la direction de l'Arbre du Vieillard.

Mais le Vieillard n'était plus dans la prairie, et l'Arbre aussi n'était plus dans la prairie. Et Bulbul, comme Farizade l'interrogeait, lui répondit d'une voix qui se fit grave soudain : « Pourquoi veux-tu revoir le Vieillard, ô Farizade . Il a donné à la fille des hommes l'enseignement du flocon de laine qui triomphe des voix méchantes, des voix haineuses, des voix importunes et de toutes les voix qui troublent l'âme intérieure et l'empêchent de parvenir aux sommets. Et de même que le maître s'efface devant son enseignement, de même le Vieillard de l'Arbre a disparu

quand il a transmis sa sagesse, ô Farizade ! Et désormais les maux qui affligent la plupart des hommes n'auront guère de prise sur ton âme. Car tu sauras ne plus prêter ton âme aux événements extérieurs, qui n'existent qu'à cause de ce prêt. Et tu as appris à connaître la sérénité qui est la mère de tous les bonheurs ! »

Ainsi s'exprima l'Oiseau-Parleur, à l'endroit où s'élevait naguère l'Arbre du Vieillard. Et tous s'émerveillèrent de la beauté de son langage et de la profondeur de ses pensées.

Et la troupe qui faisait cortège à Farizade continua son chemin. Mais bientôt, elle commença à diminuer, car les seigneurs délivrés de l'enchantement par Farizade venaient, l'un après l'autre, à mesure qu'ils se retrouvaient sur le chemin par où ils étaient arrivés, lui réitérer l'expression de leur gratitude et, lui baisant la main, ils prenaient congé d'elle et de ses frères. Et, le soir du vingtième jour, la princesse Farizade et les princes Farid et Farouz arrivèrent, en sécurité, dans leur demeure.

Or, dès qu'elle eut mis pied à terre, Farizade se hâta de suspendre la cage dans son jardin, sous un berceau. Et aussitôt que Bulbul eut jeté la première note de sa voix, tous les oiseaux accoururent le regarder, et, l'ayant vu, ils le saluèrent en chœur. Car les rossignols et les pinsons, les alouettes et les fauvettes, les chardonnerets et les tourterelles, et toutes les races infinies des oiseaux qui habitent dans les jardins, reconnurent à l'instant la suprématie de sa beauté. Et à voix haute, et à voix basse, comme des almées, ils accompagnèrent de leur ramage ses couplets solitaires. Et chaque fois qu'il en achevait un par un trille savant, ils manifestaient leur ravissement par des acclamations pleines d'harmonie, dans la langue des oiseaux.

Et Farizade s'approcha du grand bassin d'albâtre, où elle avait coutume de mirer ses cheveux qui étaient d'or d'un côté et d'argent de l'autre, et y versa une goutte de l'eau contenue dans l'urne de cristal. Et la goutte d'or se gonfla et s'éleva et foisonna en étincelantes gerbes, et ne cessa de jaillir et de retomber, mettant une fraîcheur de grotte marine dans l'air incandescent.

Et Farizade planta, de ses propres mains, la branche de l'Arbre-Chanteur. Et la branche prit aussitôt racine et devint, en quelques instants, un aussi bel arbre que celui dont elle était issue. Et un chant s'en exhala si beau ! que ni la brise dans les jardins de Perse, ni les luths indiens, ni les harpes de Syrie, ni les guitares d'Egypte, n'auraient pu en rendre la céleste harmonie. Et, pour écouter les mille invisibles bouches des feuilles musiciennes, les ruisseaux s'arrêtèrent dans leur murmurante

marche, les oiseaux eux-mêmes retinrent leurs voix, et la vagabonde brise des allées ramassa ses soieries.

Et la vie recommença, dans la demeure, ses jours d'heureuse monotonie. Et Farizade reprit ses promenades dans les jardins, en s'arrêtant de longues heures à s'entretenir avec l'Oiseau-Parleur, à écouter l'Arbre-Chanteur et à regarder l'Eau Couleur-d'Or. Et Farid et Farouz s'adonnèrent à leurs parties de chasse et à leurs chevauchées.

Or un jour, dans un sentier de la forêt, si étroit qu'ils ne purent s'écarter à temps, les deux frères se rencontrèrent avec le sultan qui chassait.

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT

LA SEPT CENT SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

...Or un jour, dans un sentier de la forêt, si étroit qu'ils ne purent s'écarter à temps, les deux frères se rencontrèrent avec le sultan qui chassait. Et ils descendirent de cheval, en toute hâte, et se prosternèrent le front contre terre. Et le sultan, à la limite de la surprise, en voyant dans cette forêt deux cavaliers de lui inconnus, habillés aussi richement que s'ils étaient de sa suite, eut la curiosité de les voir au visage, et leur dit de se relever. Et les deux frères se mirent debout, et se tinrent entre les mains du sultan, avec un air plein de noblesse qui s'alliait merveilleusement avec leur contenance respectueuse. Et le sultan fut frappé de leur beauté, et les admira quelque temps, sans parler, en les considérant depuis la tête jusqu'aux pieds. Puis il leur demanda qui ils étaient et où ils demeuraient. Car son cœur s'était porté vers eux et s'était ému. Et ils répondirent : « O roi du temps, nous sommes les fils de ton esclave défunt, l'ancien intendant des jardins. Et nous demeurons, non loin d'ici, dans la maison que nous devons à ta générosité ! » Et le sultan se réjouit fort de connaître les fils de son fidèle serviteur ; mais il s'étonna qu'ils ne se fussent pas présentés au palais jusqu'à ce jour, pour être de sa suite. Et il leur demanda le motif de leur abstention. Et ils répondirent : « O roi du temps, pardonne-nous, si nous nous sommes abstenus, jusqu'à ce jour, de nous présenter entre tes dirent : « O roi du temps, pardonne-nous, si nous nous sommes abstenus, jusqu'à ce jour, de nous présenter entre tes généreuses mains ; mais nous avons une sœur, notre cadette, qui est pour nous la recommandation dernière de notre père, et sur laquelle nous veillons avec un tel amour que nous ne pouvons

songer à la quitter ! » Et le sultan fut touché à l'extrême de cette union fraternelle, et se loua de plus en plus de sa rencontre, se disant : « Jamais je n'eusse cru qu'il y eût dans mon royaume deux jeunes gens si accomplis à la fois et si dénués d'ambition ! » Et le désir lui vint, irrésistible, de les visiter dans leur demeure, pour se mieux rafraîchir les yeux de leur vue. Et il s'en ouvrit tout de suite aux deux adolescents qui répondirent par l'ouïe et l'obéissance, et se hâtèrent de lui faire escorte. Et le prince Farid prit bientôt les devants pour aller avertir sa sœur Farizade de l'arrivée du sultan.

Et Farizade, qui n'était guère accoutumée à recevoir, ne sut comment s'y prendre pour faire dignement les honneurs de leur maison au sultan. Et, dans cette perplexité, elle ne trouva rien de mieux que d'aller consulter son ami Bulbul, l'Oiseau-Chanteur. Et elle lui dit : « O Bulbul, le sultan nous fait l'honneur de venir voir notre maison, et nous devons le régaler. Hâte-toi donc de m'enseigner comment nous pourrons nous en acquitter, de manière qu'il sorte de chez nous content ! » Et Bulbul répondit : « O ma maîtresse, il est inutile de faire préparer, par la cuisinière, des plateaux et des plateaux de mets. Car il n'y a qu'un seul plat qui convienne aujourd'hui au sultan, et il faut le lui servir. Et c'est un plat de concombres farcis de perles ! » Et Farizade fut étonnée, et, croyant que la langue de l'Oiseau lui avait fourché, se récria, disant : « Oiseau ! Oiseau ! tu n'y penses pas ! Des concombres farcis de perles ! Mais c'est un ragoût inouï. Si le roi nous fait l'honneur de prendre un repas chez nous, c'est sans doute pour manger, et non pour avaler des perles ! Tu veux certainement dire « un plat de concombres avec une farce de riz », ô Bulbul ! » Mais l'Oiseau-Parleur s'écria, impatienté : « Pas du tout ! Pas du tout ! Pas du tout ! Une farce de perles, de perles, de perles ! Mais pas de riz, pas de riz, pas de riz ! »

Et Farizade, qui avait toute confiance dans le miraculeux Oiseau, se hâta d'aller donner l'ordre à la vieille cuisinière de préparer le plat de concombres aux perles. Et, comme les perles ne manquaient pas dans la demeure, il ne fut point difficile d'en trouver en assez grande quantité pour apprêter le plat.

Sur ces entrefaites, le sultan, accompagné du prince Farouz, fit son entrée dans le jardin. Et Farid, qui l'attendait sur le seuil, lui tint l'étrier et l'aida à mettre pied à terre. Et Farizade au sourire de rose, voilée pour la première fois (car Bulbul le lui avait recommandé), vint lui baiser la main. Et le sultan fut touché à l'extrême de sa bonne grâce et de la pureté de jasmin qui s'exha-

lait d'elle toute, et, pensant à sa vieillesse sans postérité, il pleura. Puis il dit, en la bénissant : « Celui qui laisse une postérité, ne meurt pas ! Qu'Allah t'accorde, ô père de si beaux enfants, une place de choix à Sa droite parmi les Fortunés ! » Puis il ajouta, en abaissant de nouveau ses regards sur Farizade inclinée : « Mais toi, ô fille de mon serviteur, ô tige parfumée, conduis-nous vers quelque délicieux bosquet où nous abriter contre la chaleur ! » Et le sultan, précédé par la tremblante Farizade, et suivi des deux frères, s'avança vers la fraîcheur.

Et la première chose qui frappa les yeux du Sultan Khosrou Schah fut la gerbe d'eau, couleur d'or. Et il s'arrêta un moment à la regarder avec admiration, et il s'écria : « Eau merveilleuse, qui fais tant de plaisir à voir ! » Et il s'avança pour la considérer de plus près, et soudain il perçut le concert de l'Arbre-Chanteur. Et il prêta une oreille ravie à cette musique qui tombait du ciel, et longtemps il l'écouta. Puis il s'écria : « O ! musique que je n'ai jamais entendue ! » Et, comme pour la mieux écouter, il s'avançait du côté où il pensait la trouver, voici qu'elle cessa et qu'un grand silence fit dormir tout le jardin. Et du sein de ce grand silence s'éleva la voix de l'Oiseau-Parleur, en un chant solitaire, éclatant et éperdu. Et elle disait : « Bienvenu — le Sultan — Khosrou Schah ! Bienvenu ! bienvenu ! bienvenu ! » Et, avec la dernière note émise par cette voix qui enchantait l'air, tout le chœur des oiseaux répondit, en son langage : « Bienvenu ! bienvenu ! bienvenu ! »

Et le sultan Khosrou Schah fut émerveillé de tout cela, et son âme, déjà si émue par tout ce qu'elle avait senti en si peu de temps, fut dans un extrême attendrissement. Et il s'écria : « C'est ici la maison du bonheur ! Oh ! je donnerais ma puissance et mon trône pour habiter avec vous, ô fils de mon intendant ! » Puis, comme il s'apprêtait à interroger Farizade et ses frères sur la provenance des merveilles dont il ne parvenait pas à se rendre un compte exact, ils lui montrèrent l'Arbre-Chanteur et l'Oiseau-Parleur. Et Farizade lui dit : « Pour ce qui est de la source de ces merveilles, c'est une histoire que je raconterai à notre maître le sultan, quand il se sera reposé ! »

Et elle invita le sultan à s'asseoir sous le berceau même qui servait d'abri à Bulbul, et où le repas venait d'être apporté sur un grand plateau. Et le sultan s'assit, sous le berceau, à la place d'honneur. Et on lui offrit les concombres aux perles, sur un plat d'or.

Et le sultan qui aimait, en effet, les concombres farcis, quand il en vit sur le plat que Farizade elle-même offrait, fut sensible à

cette attention qu'il ne s'expliquait pas. Mais il fut bientôt à la limite de l'étonnement, de voir qu'au lieu d'être farcis, comme à l'ordinaire, de riz et de pistaches, les concombres étaient accommodés aux perles. Et il dit à Farizade et à ses frères : « Par ma vie ! quelle nouveauté dans l'accommodement des concombres ! Et depuis quand les perles remplacent-elles le riz et les pistaches ? » Et Farizade était déjà sur le point de lâcher le plat et de s'enfuir de confusion, quand l'Oiseau-Parleur, élevant la voix, appela le sultan par son nom, disant : « O notre maître Khosrou Schah ! » Et le sultan leva la tête vers l'Oiseau, qui continua d'une voix grave : « O notre maître Khosrou Schah ! Et depuis quand les enfants d'une sultane de Perse peuvent-ils être changés en animaux, à leur naissance ? Si donc, ô roi du temps, tu as cru jadis à une chose si incroyable, tu n'as pas le droit de t'étonner devant une chose aussi simple que celle d'aujourd'hui ! » Puis il ajouta : « Souviens-toi, ô notre maître, des paroles qu'il y a vingt ans tu entendis un soir dans une humble demeure ! Si tu les a oubliées, ô notre maître, permets à l'esclave de Farizade de te les répéter ! »

Et l'Oiseau, d'une voix semblable au doux parler des vierges, dit : « O mes sœurs ! quand je serai l'épouse du sultan, je lui donnerai une postérité bénie ! Car les fils qu'Allah fera naître de notre union en tous points seront dignes de leur père : et la fille, qui rafraîchira nos yeux, sera un sourire du ciel même ! Ses cheveux seront d'or d'un côté et d'argent de l'autre : ses larmes, si elle pleure, seront des perles, ses rires, des dinars d'or, et ses sourires des boutons de rose ! »

Et le sultan, à ces paroles, se cacha la tête dans les mains, et sanglota. Et sa douleur ancienne se fit plus vive qu'aux jours amers du passé. Et toutes les pensées refoulées au fond de son âme désespérée affluèrent soudain dans son cœur, et le déchirèrent.

Mais bientôt la voix de Bulbul s'éleva à nouveau, chantante d'allégresse. Et elle disait : « Lève tes voiles, ô Farizade, devant ton père ! »

Et Farizade, qui ne pouvait désobéir à la voix de son ami, leva ses voiles. Et, avec eux, tomba le bandeau qui retenait sa chevelure. Et le sultan vit cela et, les bras en avant, se leva, en poussant un grand cri. Et la voix de Bulbul lui cria : « Ta fille, ô roi ! » Car d'or sur un côté étaient les cheveux de la jeune fille, et d'argent sur l'autre côté ; et deux perles de joie étaient sur ses paupières, et un bouton de rose sur sa bouche.

Et le roi, au même moment, regarda les deux frères, qui étaient

beaux. Et il se reconnut en eux. Et la voix de Bulbul lui cria : « Tes fils, ô roi ! »

Et pendant que le sultan Khosrou Schah était encore immobilisé par l'émotion, l'Oiseau-Parleur lui raconta rapidement, ainsi qu'à ses enfants, leur histoire véritable, depuis le commencement jusqu'à la fin, sans en oublier un détail. Mais il n'y a point d'utilité à la répéter.

Et il n'avait pas encore achevé son récit que le sultan et ses enfants, réunis dans les bras les uns des autres, mêlaient leurs larmes et leurs baisers. Louanges à Allah qui réunit après avoir séparé, le Très-Grand, l'Insondable !

Et lorsqu'ils furent un peu revenus de leur émotion, le sultan dit : « O mes enfants, allons en toute hâte retrouver votre mère ! » Mais, ô mes auditeurs, renonçons à décrire ce qui se passa lorsque la pauvre mère, qui vivait solitaire au fond de son réduit, eut revu le sultan, son époux, et se fut reconnue la mère de Farizade au sourire de rose et des deux splendides adolescents, ses frères. Et rendons grâces à Allah dont la bonté est infinie et dont la justice n'est jamais en défaut, qui fit mourir de rage, au jour du triomphe, les deux sœurs jalouses, et qui octroya les longues délices et la vie la plus pleine de bonheur au roi Khosrou Shah, à la sultane, son épouse, au beau prince Farid, au beau prince Farouz et à la belle princesse Farizade, jusqu'à l'arrivée de la Séparatrice des amis et de la Destructrice des sociétés. Et gloire à Celui qui, dans son éternité, ne connaît pas le changement.

Et telle est la merveilleuse histoire de Farizade au sourire de rose. Mais Allah est plus savant !

Dr J. C. MARDRUS

Le Gouvernement clérical

Une Page d'histoire

Pour avoir une idée nette et précise de l'organisation sociale et politique d'un gouvernement clérical, il faudrait ressusciter le gouvernement du pape à Rome, dans les années qui ont immédiatement précédé 1870.

Je n'essaierai pas de faire ici la reconstruction complète et vivante de l'organisation intérieure de l'Etat clérical, d'autant plus que certains historiens italiens de nos jours ont commencé à le faire avec une grande compétence : par exemple, M. Luigi Pianciani, qui vécut à Rome avant 1870, M. Emilio del Cerro, qui étudia une grande quantité de documents inédits dans les Archives secrètes des anciennes provinces du Pape. Je me limiterai seulement à dessiner les lignes principales de l'architecture intérieure du gouvernement clérical, en me servant de ces recherches dont je viens de parler et des souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse passées à Rome, dans une époque postérieure à 1870, mais encore toute remplie du passé.

Il serait intéressant d'étudier le fonctionnement de ces rouages diplomatiques que sont les Missions, les Vicariats, les Primats et les Nonciatures. Mais ce que nous nous proposons de donner ici, c'est un simple aperçu de l'organisation *intérieure* du gouvernement clérical et non pas une analyse de sa force d'expansion et de son organisation à l'étranger.

L'organisation du gouvernement intérieur à Rome présentait un ensemble strictement adapté au but que le gouvernement se proposait : la suprématie de la pensée cléricale sur la pensée laïque.

A la tête des affaires de tout genre (finances, commerce, instruction, travaux publics), on plaçait généralement un cardinal qui s'appelait « ministre » ou « préfet », selon les cas. Le seul ministre laïque, — l'Eglise ne pouvant avouer qu'elle admette la guerre, — était le ministre des armes. Et encore avait-il presque toujours un titre qui lui venait de l'Eglise. Le ministre Farina (l'un des derniers), était camérier secret du Pontife. Le matin il se présentait à la tête des troupes dans son brillant uniforme brodé d'or, — le soir il mettait la soutane, se coiffait d'un chapeau à l'espagnole, chaussait des souliers à boucles et faisait en cet équipage le service d'antichambre.

De la sorte, toutes les branches de l'administration centrale, même la guerre, étaient sous la direction des hommes d'Eglise. Il en était de même pour l'administration provinciale. L'Etat du Pape se partageait

en légations et en délégations (Bologne, Ferrare, Ravenne, Forli, Urbin, etc., etc.,) ayant chacune à sa tête un cardinal ou un prélat qui s'appelait, selon les cas, *cardinal-légat* ou *commissaire apostolique.*

A côté de cette administration centrale et provinciale de l'Etat, il existait, comme encore aujourd'hui, l'administration strictement ecclésiastique de l'Eglise et, quoiqu'elle eût pour but le fonctionnement intérieur de l'Eglise même, elle agissait fortement sur la vie profane de l'Etat temporel. Cette administration était assurée par seize congrégations de cardinaux. Le citoyen de l'Etat clérical trouvait toujours le chemin de son activité, même la plus laïque, barré par l'autorité ecclésiastique. Autorité de cardinaux à la tête de l'administration centrale; — autorité de cardinaux à la tête de l'administration provinciale; — autorité de cardinaux à la tête de l'administration religieuse.

Mais le gouvernement clérical voulait dominer ses sujets par quelque chose de plus solide encore : l'Inquisition, — la *sacra romana inquisizione.*

La *sacra romana inquisizione*, appelée aussi St-Office, était une des seize congrégations dont nous venons de parler, et elle avait pour préfet le Pape lui-même. On croit, généralement, que l'Inquisition, avec ses juges et ses prisons, n'existait plus dans les derniers temps du gouvernement pontifical à Rome. C'est une erreur. Le gouvernement clérical à Rome a eu, jusqu'au 20 septembre 1870, c'est-à-dire jusqu'au jour où les troupes italiennes entrèrent à Rome par la brèche de la Porta Pia, les moines inquisiteurs et le tribunal qui prononçait leurs arrêts. Il y a encore de nos jours des gens qui ont subi ces sentences et qui ont vécu dans les prisons romaines en vertu d'un arrêt de l'Inquisition. L'Inquisition livrait à la gendarmerie le condamné, avec ordre de le conduire dans une prison de l'Etat; la gendarmerie remettait le prisonnier au directeur de la prison avec un billet de l'Inquisiteur ainsi libellé : « Vous garderez pendant toute sa vie (ou pendant .... ans), dans votre prison, le nommé X....., par ordre de la Suprême Universelle Inquisition. » Ce document taisait les motifs de la condamnation

M. Luigi Pianciani — qui fût plus tard maire de la Rome italienne après 1870 — nous raconte qu'un paysan fut condamné à sept ans de prison par la Suprême Inquisition pour avoir, en état d'ivresse, interrompu le sermon. C'était le jour du Vendredi-Saint, et le prêtre faisait son sermon habituel sur l'arrestation de Jésus dans le jardin de Getsémani : « C'est bien fait, avait crié le paysan. Pourquoi s'obstine-t-il à y aller tous les ans puisque tous les ans il lui arrive la même chose? »

Le célèbre Dr Muneccielli, qui, un soir, en compagnie d'amis, avait enseveli dans le jardin de la maison le cadavre de son chat, fut condamné à la prison pour « abus des cérémonies sacrées ».

Mais il est inutile de multiplier ces anecdotes : tous ceux qui ont vécu quelques temps à Rome ont connu d'anciens prisonniers de l'Inquisition, et l'historien Pianciani, fils d'un des fonctionnaires du gouvernement clérical de Rome, raconte que Léon XII (qui fut pape de 1823 à 1829) lui dit un jour :

— J'ai été forcé de livrer à l'Inquisition même des amis à moi. Mais comment faire autrement? On ne les voyait jamais à l'église, ils n'observaient pas les vendredis et les samedis. »

Les motifs pour lesquels on était déclaré hérétique étaient au nombre de neuf. On déclare hérétique et on soumet aux peines les plus graves, ceux qui parlent, enseignent ou prêchent :

1) contre l'Evangile;

2) contre les articles de la Foi;

3) contre les sacrements, leurs cérémonies, leurs usages et leurs rites;

4) contre les décrets des Conciles;

5) contre l'autorité du Pontife;

6) contre les traditions apostoliques;

7) contre le purgatoire et les indulgences;

Et ceux qui :

8) abandonnent la religion catholique pour une autre religion;

9) affirment que chacun peut sauver son âme quelle que soit sa foi religieuse.

Outre ces cas principaux, il existait une foule de faits qui exposaient au « soupçon d'hérésie ». Etre « soupçonné d'hérésie » constituait un crime punissable plus ou moins gravement, suivant la qualité du soupçon (de levi, de vehementi, de violenti). Ces faits se groupent en seize titres, dont je rappellerai seulement quelques-uns. On peut déclarer « soupçonné d'hérésie » :

Ceux qui brisent, salissent ou battent les images sacrées ou se moquent d'elles;

Ceux qui gardent des livres prohibés par l'Inquisition ou qui les prêtent;

Ceux qui ne se confessent au moins une fois par an;

Ceux qui vont voir les hérétiques ou qui leur font des cadeaux;

Ceux qui aident les prisonniers à fuir;

Ceux qui entravent, n'importe comment, l'œuvre de l'Inquisition;

Ceux qui connaissent des hérétiques et ne les dénoncent pas, (le fils est dispensé de dénoncer son père, — mais s'il le dénonce, les biens de son père, confisqués par l'Inquisition, lui seront dévolus);

Ceux qui blasphèment;

Ceux qui offensent un inquisiteur, ou même un des vicaires, consulteurs, notaires, gardiens, etc., au service de l'Inquisition;

Ceux qui excitent les catholiques à renier leur foi, (quant aux fils des israélites, le Saint-Office enseigne qu'ils peuvent être baptisés contre la volonté des parents);

Ceux qui recourent aux services de médecins ou de nourrices israélites...

Le Saint Office était aidé puissamment par une autre congrégation, — celle de l'Index, qui avait pour tâche de prohiber la publication et la circulation des livres que l'Eglise estimait dangereux. Elle était

formée de treize cardinaux, huit évêques, vingt-deux consulteurs, six prélats, six ecclésiastiques, et d'un moine de l'Inquisition, secrétaire. Le maître des palais de Saint-Pierre, — qui faisait partie de l'Inquisition — était de droit l'assistant perpétuel de cette congrégation : ainsi, l'Index était solidement lié au Saint Office.

Il n'est pas d'ouvrage scientifique ou littéraire de quelque importance qui ne soit défendu. Un inquisiteur, en 1860, disait publiquement qu'il aurait défendu même la lecture de la *Comédie* de Dante, si malheureusement ce livre n'était déjà si répandu.

Tout héritier ou exécuteur testamentaire était tenu de donner au Saint Office la liste des livres du défunt, afin que la congrégation pût brûler les livres interdits.

La congrégation de l'Index visait particulièrement :

1) la publication des livres;

2) leur introduction dans l'Etat;

3) leur vente.

1) On ne pouvait rien publier sans la préalable autorisation du maître des palais de Saint-Pierre, ou des évêques et des représentants du Saint Office. — Donnons une idée de leurs scrupules. Un avocat présente le manuscrit d'un ouvrage où il étudiait les grands criminels. Le représentant du Saint Office tombe sur ce membre de phrase : *ce qu'on pourrait appeler l'aristocratie du crime*, et refuse le permis d'imprimer. L'avocat se rend chez Monseigneur pour tâcher de le faire revenir sur sa décision.

— Quoi? Aristocratie? exclame le censeur, aristocratie? C'est comme cela que vous insultez une classe respectable de citoyens? Vous appelez les grands criminels *l'aristocratie du crime*? Voilà où l'on arrive avec les idées démocratiques d'aujourd'hui. Si vous imprimez que les criminels sont des aristocrates, vous imprimerez demain que les aristocrates sont des criminels, et après-demain on coupera la tête aux nobles, comme en France, en 1793!

Le visa de l'autorité ecclésiastique obtenu, il faut obtenir celui de l'autorité politique et c'est le commissaire de police que cela regarde. S'il accorde sa signature, le manuscrit peut être livré aux typographes. Mais en quel état! L'autorité ecclésiastique a biffé des pages, des périodes, des mots; et l'autorité politique a continué l'opération. L'étude de ces manuscrits est édifiante. Dans un livret d'opéra, on lisait qu'un courtisan faisait une déclaration d'amour à la femme de son maître, et lui demandait « ses faveurs ». Le Saint Office biffa *ses faveurs* et y substitua... *la comté du Frioul*. Le titre de l'opéra *Lucrezia Borgia* devient *Austorgia da Romano*. Un acteur nommé Monte-Cristo fut obligé de changer de nom pendant son séjour à Rome. Sur la scène, on ne pouvait pas proférer les mots *Dieu* ni *Diable*. *Liberté* était toujours remplacé par *loyauté*; à *patrie* on substituait.... *épouse*; — quant au mot *Italie*, il était rigoureusement proscrit et ne pouvait être remplacé par aucun autre.

2) L'*introduction* des livres de tout genre dans les Etats pontificaux

était surveillée soigneusement. Les livres qui provenaient de l'étranger ne pouvaient entrer que par certains bureaux de la douane : dans ces bureaux, un représentant du Saint Office, ouvrait les malles, saisissait les livres défendus, et gardait ceux qui devaient être examinés.

3) La vente publique des livres aux enchères était présidée par un représentant du Saint Office, lequel était autorisé à saisir tout livre défendu.

L'aventure arrivée à lord Holland est restée célèbre. Il avait acheté aux enchères les œuvres de Gibbon, et il tendait la main pour prendre ses volumes lorsque le prêtre envoyé par la congrégation s'avança et l'empêcha d'approcher.

— Je suis Anglais et protestant, dit lord Holland.

— Cela ne fait rien, Monsieur, vous êtes à Rome et vous devez respecter les lois du pays. Gibbon est défendu et vous ne pouvez produire d'autorisation spéciale.

Dans ces conditions, il est facile d'imaginer ce qu'était l'instruction publique. Elle reposait sur ce principe : l'enseignement est un privilège que Jésus-Christ a donné à son Eglise. Seul, le prêtre a le droit d'enseigner, et il faut s'en tenir à son enseignement, sous peine de la damnation éternelle.

La direction de l'instruction publique était confiée à une congrégation de cardinaux qui s'appelait congrégation des Etudes. Dans les provinces, cette congrégation déléguait ses pouvoirs à l'évêque. Le personnel enseignant était exclusivement composé de prêtres et de sœurs. Tandis que les autres administrations comptaient dans leur personnel un certain nombre de laïques tous placés, d'ailleurs, sous la direction d'un cardinal-ministre, — l'instruction publique n'en comptait pas un seul.

a) L'instruction *primaire* qui comportait cinq années d'études, n'était pas obligatoire. Elle comprenait cinq classes, où l'on apprenait seulement la lecture, l'écriture, et les quatre opérations. L'enseignement était donné par la corporation religieuse des ignorantins pour les garçons, et par la corporation religieuse des *maestre pie* pour les filles. 90 % de la population ne savait ni lire ni écrire.

b) L'*instruction secondaire* durait dix ans, et elle était confiée exclusivement aux ecclésiastiques. Les matières qu'on étudiait pendant ces dix ans étaient au nombre de deux : le latin et la philosophie. La philosophie enseignée n'était que de la métaphysique : immortalité de l'âme, existence de Dieu.

c) Après quinze ans d'études, on arrivait ainsi à l'Université. Il y avait deux universités importantes et cinq de second ordre. Les premières, Rome et Bologne, avaient pour directeurs deux cardinaux: les autres, à Ferrare, à Pérouse, à Camerino, à Fermo, à Macerata, étaient présidées par des évêques. Le personnel enseignant était composé exclusivement d'ecclésiastiques et les leçons étaient professées en latin. La langue italienne, la littérature nationale, l'histoire, les langues étrangères, les sciences politiques, économiques et sociales étaient bannies de l'enseignement.

Pour rendre plus efficace encore sa domination temporelle et spirituelle, Rome conférait un pouvoir illimité aux évêques des provinces. Chacun d'eux possédait en usufruit une portion de territoire qui lui rapportait une rente annuelle variant de 40 à 50.000 francs : il y avait des évêchés qui rendaient même jusqu'à 135.000 francs, par exemple celui de Ferrare. Féodalement, les hauts dignitaires de l'Eglise concentraient dans leurs mains la richesse du pays.

Chaque évêque de province avait un tribunal spécial et des prisons spéciales. Ce tribunal jugeait, sous la direction de l'évêque, non seulement les affaires strictement ecclésiastiques, mais aussi *toute affaire qui avait des rapports soit avec l'Eglise, soit avec les hommes d'Eglise.* Une affaire strictement civile ou criminelle, par exemple, où était mêlé un ecclésiastique, était soustraite au tribunal laïque et dévolue au tribunal épiscopal. Mieux encore, celui qui appelait un individu devant la justice avait généralement le choix entre le tribunal civil et celui de l'évêque; et, s'il surgissait une question de compétence, qui la tranchait? l'évêque lui-même. De cette façon, presque toutes les affaires de la province — civiles, criminelles ou strictement ecclésiastiques — ressortissaient au tribunal de l'évêque. Et cela d'autant plus que les individus cités devant ce tribunal n'osaient pas soulever la question de compétence et demander le tribunal laïque. Le même prêtre qui instruisait le procès présidait aussi les débats.

Les prisons de l'évêque étaient distinctes de celles de l'Etat. Y étaient enfermés les individus condamnés par le tribunal épiscopal. Pour se soustraire à l'obligation onéreuse d'entretenir les prisonniers, l'évêque permettait à leurs parents de les nourrir. Les prisonniers pauvres pouvaient demander l'aumône en passant la main à travers les barreaux.

L'évêque créait lui-même la loi et la peine. Etaient surtout visés les individus qui n'observaient pas rigoureusement les prescriptions religieuses et ceux qui entretenaient des rapports plus ou moins publics avec des femmes. Quelques années avant 1870, cinq jeunes gens — qui sont encore vivants et qui m'ont raconté les détails de leur aventure — furent surpris à la campagne, un vendredi, mangeant un dindon. Ils restèrent quatre semaines en prison préventive, puis furent condamnés à plusieurs centaines de francs d'amende. Deux, qui étaient mariés, furent condamnés à payer une somme double... pour le mauvais exemple donné à leur femme.

Le produit des amendes était toujours encaissé par l'évêque.

Les amendes les plus célèbres, sont celles instituées par l'évêque de Sinigaglia, Mgr Cagiano, en 1840. Il y avait l'amende pour le jeune homme qui saluait une jeune femme dans la rue, — si la femme était seule; il y avait l'amende pour le jeune homme qui faisait un cadeau à toute femme non mariée qui ne fût pas sa parente : les amendes étaient proportionnées à l'importance du cadeau.

La justice laïque, maintenant :

Le gouverneur local jugeait sans appel les causes de petite importance.

Le tribunal proprement dit était composé d'un président et de deux juges. Les juges étaient nommés à la faveur et choisis généralement parmi les amis et les parents des prélats. Il arrivait qu'on obtînt cette place en promettant à l'employé du ministère qui pouvait préparer et favoriser la nomination la moitié des appointements pendant dix ou quinze ans. Les débats avaient lieu à huis clos, et même les membres du barreau en étaient exclus. Le juge d'instruction avait le pouvoir de faire emprisonner, sans aucune sentence du tribunal, les témoins qu'il croyait menteurs. Cet emprisonnement était appelé *emprisonnement d'expérience.*

Tels étaient les tribunaux de province.

A Rome, le tribunal criminel était composé par moitié de laïques et de prêtres. Comme si ce n'eût pas été suffisant pour placer le tribunal sous l'action directe du pouvoir clérical, le gouvernement nomma président du tribunal criminel... lepréfet de police et gouverneur de Rome.

Le tribunal civil était composé, comme le tribunal criminel, par moitié de laïques et de prêtres. Son président, un monsignor, était, de plus, président du tribunal d'appel : il jugeait ainsi, en appel, les causes mêmes qu'il avait jugées en première instance.

Il y avait trois tribunaux civils d'appel dans les Etats pontificaux : un à Bologne, un à Macerata, l'autre à Rome. Les deux tribunaux de Bologne et de Macerata étaient composés de laïques; celui de Rome de prêtres. Ces tribunaux jugeaient dans le secret le plus absolu et à huis clos.

Celui de Rome avait une importance particulière. Il s'appelait *la Sacra Rota*, et il était composé de douze prélats, en souvenir des douze apôtres.

Chacun d'eux avait, comme secrétaires, deux avocats, appelés *assistants de bureau*, qui étudiaient les procès, préparaient les objections et les observations, et formulaient enfin le vote du juge. Si chaque prélat avait eu deux assistants spéciaux, à lui propres, il se serait agi d'une simple substitution de personnes : le jugement, au lieu d'être rendu par les juges l'eût été par leurs assistants. Mais chacun de ceux-ci était à la fois l'assistant de plusieurs prélats, de sorte que le même individu votait pour plusieurs juges.

Le tribunal criminel d'appel, la *Consulta*, était composé de douze prélats. Chaque juge devait avoir un assistant connaissant la loi. Comme il n'était pas nécessaire que ces assistants fussent avocats, on les choisissait souvent parmi les commissaires de police. La police ainsi pénétrait toute l'organisation de la justice criminelle : le tribunal criminel était présidé par le préfet de Police; le tribunal d'appel était formé de prélats ayant pour assistants des commissaires de police.

Les avocats du tribunal criminel d'appel étaient choisis par le gouvernement, et l'accusé n'avait le choix qu'entre les sept ou huit avocats autorisés.

Si la justice était un fantôme dans tous les tribunaux de l'Etat clérical, elle était moins encore dans la section politique de la *Consulta.*

Dire que les secrétaires des juges étaient des commissaires de police, que tous ces juges étaient des prêtres, que les procès avaient lieu à huis clos, que les avocats étaient imposés par le gouvernement, ce n'est pas donner une idée suffisante des abus de ce terrible tribunal. Il *pouvait ne pas observer la loi écrite*. Un exemple? Cinq jeunes gens avaient été condamnés à mort pour offenses politiques au Pontife. L'un était mineur, et la loi commuait, dans ce cas, la mort en prison à perpétuité. La *Consulta* le fit exécuter quand même, déclarant « que l'énormité du crime devait faire considérer ce jeune homme comme majeur, quel que fût son âge. » Il faut lire les *Annales*, de M. Roncalli, un abbé peu suspect de libéralisme, pour voir avec quelle facilité la mort et les travaux forcés étaient distribués aux criminels politiques.

Quatre jeunes hommes, coupables d'avoir allumé des feux de bengale sur le Capitole à l'anniversaire de la République romaine de 1849, furent condamnés à vingt ans de travaux forcés. — Un paysan qui avait jeté une hostie consacrée fut tenu pour coupable de crime « politique » et condamné à mort. Dans la période 1849-1870, tout homme qui avait le courage de manifester ses sentiments libéraux, ou simplement constitutionnels, était condamné à vingt ans de prison. Le tribunal criminel de la *Consulta* eut surtout la main lourde à l'époque de la célèbre « protestation du tabac. » C'était en 1850. Les sujets de l'Etat pontifical se proposèrent de ne plus fumer pour marquer leur hostilité au gouvernement. Dans une seul année, le déficit dans la vente du tabac, pour la seule ville de Bologne, atteignit trente mille francs. Cette manifestation fut payée bien cher. Les agents de police provoquaient les citoyens à fumer, et les arrêtaient en cas de refus. M. Roncalli cite, dans ses *Annales*, le « procès du petit vendeur d'allumettes ». Un agent de police, à Rome (1852), sur la place Colonna, s'approche, le cigare à la bouche, d'un petit vendeur d'allumettes et lui en demande une pour rallumer son cigare. Le jeune homme refuse. L'agent l'arrête, et le fait condamner pour « crime politique » à vingt ans de prison. On pourrait multiplier les exemples. Je rappellerai seulement que les témoins à décharge n'échappaient pas à la prison.

La peine de mort était prononcée avec fréquence par la *Consulta*. Comme les lois canoniques défendent de verser le sang, le pontife ne contresignait pas les sentences de mort. Il recevait la sentence que la *Consulta* lui envoyait, — et la rendait au président après l'avoir lue. Cela signifiait que le pape consentait; et le tribunal annonçait la mort au condamné avec cette formule : « Sa Sainteté le Souverain Pontife a daigné permettre que vous soyez condamné à mort... etc., etc. ».

Jusque vers 1830, le condamné était exécuté au moyen de la massue. Il posait sa tête sur un billot, et le bourreau la lui écrasait d'un coup. Plus tard, sous le pontificat de Pie IX, on adopta la guillotine : la tête du décapité, dans certains cas, devait être exposée plusieurs heures sur une pique. Après 1850, les exécutions étant trop fréquentes, le fusil vint en aide à la guillotine. On se servait, à cet effet, soit de la milice pontificale, soit de la milice autrichienne qui résidait à Bologne et à Ancone. Dans une seule matinée, en 1850, le peloton d'exécu-

tion, à Ancone, fusilla neuf condamnés politiques et les acheva à la baïonnette. Nous ne possédons pas la statistique des condamnations à mort prononcées dans les États Pontificaux après 1849, à savoir après que le pape Pie IX fût rentré dans Rome avec l'aide de Louis-Napoléon et eût inauguré sa politique de réaction contre les Romains, qui avaient proclamé la République. Nous savons seulement qu'en sept ans, Ancone assista à 60 exécutions et Bologne à 180. Si l'on pouvait ajouter à cette statistique les exécutions à Rome, à Pérouse, à Sinigaglia, à Forli, etc., on verrait que le gouvernement clérical avait trouvé le moyen de donner à ses administrés, qui n'étaient pas plus de deux millions et demi (à peu près la population de Paris), le spectacle quotidien de la mort. Les justiciés politiques étaient ensevelis dans la chaux, hors du cimetière, en terrain non consacré.

On comprend que ce système de gouvernement n'était pas pour capter les sympathies des gouvernés. Pendant que la révolution et l'émeute grondaient dans l'ombre en menaçant d'éclater (ce qui arriva en 1849 et en 1867), la poésie populaire blessait à coups d'épingle la tyrannie vaticane. On collait des épigrammes, en cachette, sur les murs des maisons ou sur le socle de la statue de Pasquin. On pourrait former aujourd'hui des volumes avec celles qui ont laissé leur trace.

Je dois à la courtoisie d'un infatigable chercheur de documents historiques les cinq pasquinades inédites que je trancris ici. C'est M. Emilio del Cerro qui les a trouvées dans les Archives d'Etat à Rome.

Au chirurgien Todini, qui avait soigné Léon XII (1823), pendant la maladie qui l'a tué :

Tu t'es toujours trompé en exerçant ton métier.
Mais cette fois, pour le bonheur des hommes tu ne t'es pas trompé.
Et tu nous as sauvé des griffes du Léon!

Aux cardinaux réunis en Conclave, après la mort de Léon XII :

Nous savons que vous êtes des bêtes
Et que, pour cela, vous choisirez une bête.
Faites donc, mais, au nom du bon Dieu,
Ne choisissez pas un Léon!

A la mort de Grégoire XVI, on colla sur la statue de Pasquin un testament satirique finissant par ces quatre vers :

Je recommande à mon successeur
De ne pas tondre les moutons,
Qu'il se limite à les faire paître
Parce que je les ai déjà tondus jusqu'à la chair!

Parmi les satires trouvées sur la statue de Pasquin, en voici une, écrite en patois et qui date de 1861 (pontificat de Pie IX) :

— Sur le portail du palais du Vatican est écrit en grandes lettres :
— Ici le blanc est noir; le talent et le génie sont zéro. L'Evangile n'est rien. L'argent est tout.

— *Pauvre Rome! Tu fus la reine du monde. Combien dégénérée!*

— *Ton nom était jadis illustre; aujourd'hui tu es le cloaque de l'Europe.*

— *Tous les voleurs tous les fripons l'ont souillée en l'honneur de l'Eglise;*

— *Et si le concierge du Paradis descendait sur la terre,*

— *Je suis sûr que son dialogue avec le pape, son descendant, serait bien curieux.*

— *Je suis venu à Rome, dirait-il, sans un sol. J'étais en haillons et je n'avais même pas de bas ;*

— *Toute ma richesse était une petite barque, mon filet et Dieu;*

— *Qu'avez-vous fait de ma barque, de mon filet et de Dieu ?*

— *Je m'en allais tout seul, à travers le vaste monde, sans même un chien qui m'accompagnât.*

— *Tout au plus je m'arrêtais chez un marchand de vins pour avaler une chopine et une omelette.*

— *Mais vous passez votre vie parmi les crèmes, les liqueurs, les gâteaux, les friandises, et votre ventre se gonfle comme un tambour.*

— *Je me promenais toujours pedibus et je ne faisais jamais la noce.*

— *Lorsque je bénissais le monde, je le faisais sans façon ;*

— *Mais vous autres, vous faites vos promenades en voiture, avec domestiques poudrés et astiqués!*

— *Mais vous, sapristi, vous vous faites traîner sur une grande chaise.*

— *Sous un baldaquin, au milieu des éventails et vous avez l'air d'être déguisé comme un arlequin.*

— *Lorsque je voyais des pauvres, je les considérais comme des frères ;*

— *Vous voyez un misérable, et vous lui criez : Crève!*

— *Je laissais parler l'Evangile, et vous l'expliquez à contrepoil:*

— *Je défendais les faibles, vous êtes toujours du côté des plus forts.*

— *J'ai gardé toujours propre le drapeau de Jésus;*

— *Vous en avez fait un chiffon ;*

— *Je tâchais de mettre la paix entre les hommes ;*

— *Vous vous complaisez de la guerre — et ce serait votre jubilation si le monde s'agitait de la tête aux pieds :*

— *J'étais pauvre, et vous gagnez de l'argent en mon nom:*

— *Je voulais la paix, vous mettez les armes dans les mains de l'étranger pour étrangler l'Italie.*

— *Assez! ou je vous flanquerai mon pied au derrière!*

La poésie de Pasquin n'était pas toujours joviale. Et voici un sonnet dédié au cardinal Lambruschini. Le cardinal Lambruschini, qui avait été secrétaire d'Etat sous Grégoire XVI, avait, à la mort de celui-ci, intrigué pour se faire élire pape; mais le conclave avait élu Pie IX (1846).

— *Toi aussi, homme dépravé que le couvent a vomi, — toi aussi*

tu as désiré la tiare, mais elle t'a échappé. -- Le règne du Christ est encore trempé de sang et de larmes par ta faute, — et tu as détruit jusqu'à la semence la race des honnêtes hommes.

— Les savants ont été par centaines incarcérés, — afin que toute trace de la science fût effacée. -- L'orgueil, l'envie, la haine, — sont les parures de ton âme.

— Tu as puni la pensée avec la guillotine, — et pour faire honte à l'humanité — tu as élevé les sbires à côté de l'Inquisition.

— Et maintenant, ayant perdu l'espoir de monter au trône — rejoins le Pontife qui est mort, — et descends en l'enfer, où il n'y a pas de pardon !

Mais tout ne devait pas se terminer par des chansons. Conformément au vœu de la péninsule entière, les troupes italiennes entrèrent dans Rome le 20 septembre 1870, ruinant à jamais le pouvoir temporel des pontifes.

ALFREDO NICEFORO,

de l'Université de Lausanne.

Cafrine

A Thadée Natanson

MŒURS DE MOZAMBIQUES

I

«Sajoua! acouloula (1), Sajoua!» La maman ivre avait crié cela de la maison, sur la butte.

— Laloua (2) Sajoua! Sajoua! avait répondu d'en bas là-bas le bramement sangloté. Ah ! c'était l'appel de secours quand le père saoul ne pouvait de la plaine basse de caféiers remonter le sentier tourner le roc jusqu'à la case. La voix de l'engagé (3) pleurait, débraillée, sur une marche impotente, sur un corps écrasé et lâche. L'épouse étrillait de la main sa chevelure et froissait la percale de sa blouse à la poitrine. Impuissante à courir, à marcher, elle pleurait vers l'homme titubant sans fin au milieu des caféiers... : « Sajoua ! acouloula, Sajoua ! » Mais Sajoua se lamentait sur lui-même d'une voix étouffée dans les branches et les feuilles, disant un adieu lugubre à la hauteur de la butte, à l'abri de la case... devant la nuit.

Cafrine, la fille, sortit, laissant le van de riz sur le cadre de la chambre. Elle descendit avec rapidité la pente de roc, habile à tourner en précipice les contours repliés du sentier, la jupe ramassée aux reins telle qu'un chignon de toile. Les joues en mangues débordaient la ligne des cheveux contre les oreilles. La vitesse de l'élan gonflait d'air la robe légère, la dégonflait, et sa course battait comme un vol ouaté d'ailes rondes.

Quand il vit Cafrine, Sajoua lâcha le tronc de camphrier qu'il enlaçait de mains glissantes. Les lèvres bavaient et la peau de la figure se soulevait d'un venin verdâtre. Les yeux tour à tour coulaient minces au fond des orbites ou éclataient en un vomissement de sclérotiques bilieuses. Cafrine le traîna, équilibra sa marche jusqu'à la case. Mais sur la terrasse du seuil il roula sur lui-même comme un cylindre, en ouvrant la bouche pour avaler la terre et les herbes.

---

(1) Cri d'appel onomatopique : « écoute, oh ! là ! ».

(2) Cri de réponse onomatopique : « oh ! voilà ! »

(3) Engagé : noir loué à bail.

A croppetons, sous la tonnelle de liane chouchoute, Marie Sajoua pleurait dans la vaste blouse bleue, osant à peine lever les yeux. Les ivresses démoniaques du zamal blond qu'ils avaient fumé dans la pipe de bambou bourdonnaient encore à leurs oreilles comme la musique d'un instrument mozambique. Puis les grognements de Marie Sajoua s'affaissèrent dans sa blouse,et la face bosselée de Sajoua reposa blême contre la paroi de la case... Il passa entre eux deux le petit cochon noir négligent et brouillon, la poule noire minutieusement attentive, le chat noir mol et absent qui a toujours l'air d'avoir fumé. Cafrine, dans l'ombre poussiéreuse de la chambre, assise sur un petit banc se reposait du travail, les jambes tendues, l'œil d'ivoire buté à l'ongle violâtre des orteils accostés.

La jeune cafrine sommolait toutes les fois que son corps n'était pas dressé. Quand, penchée sur le pilon, elle écrase le piment, courbée sur l'eau elle rince les vêtements ou quand, allongée en tas de linge, elle livre à la simiesque manie de la maman sa chevelure, le sommeil pétrit doucement sa chair, au milieu de la poitrine, masse ses reins polis... La lenteur du travail continu engourdit sa pleine chair de cafrine pour qui la vie du jour est un ruminement servile. L'ombre de la case où elle se clôt entretient de jour une épaisseur de nuit : les grandes feuilles de tabac blond pendent au plafond pour saturer la chambre obscure comme un coffre d'une odeur de songe piquant au nez : les arbustes secs du zamal parfument les coins d'ammoniaque ; et les pipes de bambou roussi accrochées près des instruments de musique fument sans feu une odeur de tabac bouilli qui prend à la gorge et boucane la cervelle.Sans qu'elle ait besoin de se coucher sur les cadres de corde ou sur la natte, Cafrine trouve le sommeil sous les poutres du toit ; et la figure de la corvée imposée par la paresse des parents ou de la solitude près de leur quotidienne ivrognerie, fond dans la mollesse de ce sommeil déguisé sous quelques mouvements éveillés. Les mains aux deux extrémités du petit banc elle fixe dans l'ombre qui les chausse peu à peu les ongles de ses pieds tendus : la face ronde fume l'ombre en fumée bleue.

Les paons et les moutons d'une habitation voisine, par-dessus la vallée crièrent la rentrée au parc et à la volière, la peur grelottante et longue de la nuit. Le soleil de safran mûrissait par endroits la cîme des caféiers. Alors la voix de Marie secoua comme du pied l'inertie de Sajoua. L'une traînant l'aure, ils rentrèrent d'instinct dans la cage de la chambre : ils ne parlaient plus, ils se poussaient seulement de gestes, et rien

n'était plus autour d'eux qu'une nuit tournante où la campagne et la montagne et la forme des lits et le profil de Cafrine se confondaient. La taciturnité pesante de leurs formes indifférentes à tout émouvait d'un mystère de solitude et de néant la conscience physique de Cafrine. Ils ne grognaient même plus son nom pour la commande avare d'un travail : elle n'existait plus. Cafrine s'aperçut seule : et l'instinct de jouissance rejetée au soir par l'asservissement du jour entier touchait de volupté ses épaules et ses jambes potelées : la nuit entrait sous sa robe..., la famille était un tas de percale qui ronflait ; l'envie de marcher à sa guise la précipitait dehors...

La fraîcheur de la nuit duveta ses joues grasses et le début de sa gorge, elle mouilla d'une transparence de feuille la percale de sa jupe, et la liberté de ses yeux dans leurs enveloppes de chair s'accéléra fauvement dégagée du poids de sommeil qui le jour les boursoufle. La fausse dorure du soleil ne masquant plus son épiderme, la nuit pénétrait sa chair pour arrondir ses formes, comme descendue en elle de sa chevelure en boule telle qu'une calebasse pleine de nuit portée par sa tête. Elle savait étrangement regarder dans les ténèbres; la volubilité de son regard projeté de droite à gauche, vertigineux à les fouiller, à les dévisager, la douait d'une jouissance de vitesse et de danse. Elle sentait que c'était dans la nuit qu'elle s'appelait vraiment Cafrine. La terre était obscure et vaste ainsi qu'un sous-bois.

L'odeur des bananes mûres était violette comme d'une pommade sucrée et la fragrance des gousses de vanille était noire luisante d'huile. Les touffes de tomates qu'elle écrasait par petites rondeurs emplissaient ses narines d'un parfum gras de piment. Les letchis espaçaient des enclos d'ombre moisie large comme des parcs : l'épaisseur des troncs et la noirceur des feuilles se dilataient sensiblement dans le ciel du soir. Le ciel qui eût été clarté n'attirait pas ses yeux à des étoiles ; la plaine de caféiers étendait le niveau égal de végétation sous laquelle Cafrine avançait comme sous un nuage incroyablement bas. Elle se frotta aux écorces, puis marcha.

Le pays était plat et aplani par la nuit : Cafrine ne voyait ni les mamelles aiguës des montagnes indiennes ni les beaux seins malgaches des pitons solitaires. Le pays était plat comme son ventre : mais la colline de sa poitrine et l'arcature des cuisses lui étaient sensibles, dans la finesse de l'atmosphère arrosée, comme des profils d'horizon... Il n'y avait pas de lumière dans la chambre immense du monde : et l'intérieur et l'extérieur du corps de Cafrine se sentaient voluptueusement noirs comme se sent noir

la nuit l'intérieur des fruits, l'intérieur des troncs et l'intérieur des collines.

Cafrine migra sa joie d'insomnie des champs de patates où la terre se sature de pigment bleu aux champs d'ambrevades où le sol s'emplit d'un pollen de velours glauque, des champs de caféiers où la terre s'ensemence de la pourpre violette des grains mûrs aux jardins de bananiers des Barbades où le dessous des feuilles distille sur le sol une pluie d'ombre mordorée... Elle était jardinière dans le soir, ne portant que le panier de sa poitrine fructueuse.

Au miroir de la nuit Cafrine se mirait ; et elle était friande et coquette d'être si belle qu'elle ne s'y distinguait plus. Ah ! dentelles d'ombre et de fougères froissées contre sa blouse aux genoux, pendeloques d'odeurs et de bruits d'insectes à son nez et à ses oreilles, pommade de beau noir animal à ses joues et à son menton, et la belle rinçure fraîche de l'air liquide sur l'ivoire de ses dents et de ses yeux !

Ce fut ce minuit-là qu'elle rencontra quelqu'un dans la solitude. Elle était plus noire que Cafrine. Elle s'appelait Rose. Elle marchait dans le sentier non loin de la case, encore craintive, elle allait avec le fer-blanc puiser de l'eau pour faire quelque chose dans la nuit...

II

Elles se retrouvaient chaque soir.

Les nuages passaient sur la lune : toute la terre redevenait noire, arrosée d'encre. La lune perçait les nuages et éclatait : toute la terre s'illuminait de blancheur... la terreur d'un jour plus froid que la journée mais également clair et net arrêtait Cafrine et Rose dans leur errance, les immobilisait sous un pandanus. Elles se cachaient sous les arbres quand la lune sortait du bosquet des nuages. Mais la lune rentrait sous le boucan de nuages amoncelés : et dans la profonde nuit improvisée elles reprenaient leur marche réglée par l'astre comme le rythme des marées et des sexes. Leurs promenades d'ombres nègres jouait avec la course blanche de la lune. L'espièglerie des enfances joufflues élisait en la balle lunaire une compagne de gambade. Et, bombant comme une joue qui s'arrondit de la jeunesse à l'adolescence, la figure de la lune !

Rose, plus jeune et fluette, se plaignait à Cafrine de la misère familiale : papa et maman, toujours absents, buvaient le rhum au goulot. Elle, veille tout le temps la case et ne mange pas assez car

les parents gourmands avalent tout de grosses mains larges qui nettoient vite la marmite. La ration de l'engagé fait la moitié de la semaine, et le reste du temps papa et maman vont manger chez les autres. Rose demeure à la maison devant les cochons et se nourrit avec eux de troncs de bananiers bouillis... Il n'y a pas longtemps qu'elle sort la nuit : les premières fois c'était parce que son ventre avait un cauchemar d'être à jeun et qu'elle avait, par affamement, l'instinct de se réfugier dans la campagne. Rose est maigre, la figure longue comme une feuille de néflier : les oreilles pendent, et le cou est grêle, son corps va droit du cou au pied et les habituelles saillies du corps ne retiennent pas cette chute rapide. Elle a l'air tombé d'une feuille longue et plate. Cafrine a l'air accroché et cabossé d'un fruit rempli.

Cafrine savait bien jusque là qu'elle avait trop de travail à fournir le jour : elle reconnut alors qu'en outre elle ne mangeait point assez chez ses parents. Rose la conduisit aux goyaviers chargés, au bout des champs. Par instants, Rose, mince, s'arrêtait derrière l'écran étroit d'un caféier, ne bougeait plus... Cafrine retournée la cherchait, enlaçant la taille de l'arbuste ; et Rose en souris, passait de derrière un caféier derrière un caféier sans remuer les feuillages. Cafrine riait de fermer des bras vains sur des robes sans corps. Et la forme fluette de Rose poussait soudain contre elle, entre deux bananiers, allongeant des mains mouillées sans parler. Il était rare que Cafrine distinguât quelque chose du visage de Rose, car, déjà obscur sous ses cheveux, il recherchait la capeline des branches et des palmes larges.

Alors tout à coup elles entendirent à cent pas un bruit dans les feuilles comme le passage d'un chien. Elles s'arrêtèrent, le cœur suspendu lourdement. Les herbages s'ouvraient fauvement en ondes remuées comme avant la sortie lente d'une bête qui de là va bondir. Une forme pâle se découpa délicatement,allant et revenant comme un factionnaire. Elles se tassèrent contre un tronc, ne respirant plus. Déjà elles avaient deviné l'homme mais restaient épouvantées comme devant une bête. La forme avança avec mesure, s'arrêta avec une puissance de sauter comme un grand chat sauvage, en animal découplé et prompt. Toute une âme de gros rats des champs fut fascinée en elles. La forme avança encore, s'arrêta, se tourna à droite, puis à gauche, marcha et passa à peu de distance, plate et légère comme un profil. Cafrine à l'élancement corseté de la taille reconnut le petit Blanc de l'habitation qui la veillait toujours du bord de la route, quand elle était assise sur le seuil à laver le riz, avec des yeux qu'il ne faut pas regarder pour ne pas avoir à obéir ou à désobéir. Il était

connu pour tirer des coups de fusil sur ceux qui venaient marauder du côté du Magasin. Il portait son fusil en bandoulière.

Lorsqu'il eût dépassé leur arbre, il se retourna pour inspecter derrière soi. Elles allaient bouger ; elles furent plus immobiles qu'une roche dans l'ombre. Cafrine sentait Rose vibrer en longueur. Cafrine, la peur condensée en silence, *savait* qu'il n'hésiterait pas à tirer sur elle comme sur des papangues (1). Elle imagina une poursuite effarante qu'il ferait d'elles si alors elles se mettaient, sortant de l'arbre, à courir follement du côté de la ravine, à travers les corbeilles-d'or. Toute une peur d'esclave talonnée par des chiens la poigna aux reins. La conscience vacilla. Mais elle n'avait pas remué. Le Blanc s'était éloigné comme un gendarme au loin des caféiers. On n'entendait même plus de bruit de feuilles sèches que réveillent pour quelques instants les pas.

Alors elles sortirent joyeuses et enfants, plus légères comme les caféiers après la pluie lourde, s'accrochèrent des mains, se buttèrent des pieds et, les corps renversés, giroyèrent follement en tourniquet dans le vide. Puis, arrêtées, sautant d'un bond, elles se regardèrent : et reprenant leur course marchèrent sur le tapis de la nuit.

Aux goyaviers les deux montèrent: chacune adoptait la branche opposée après la division du tronc.Les fruits faisaient des feuilles rondes parmi les feuilles triangulaires et elles les cueillaient sur la lumière découpée du ciel comme par une chenille. La plénitude de la goyave gonflait leurs joues. Elles ne se voyaient plus d'un bout à l'autre de l'arbre, sous un jupon de ramée mais se parlaient à murmures de feuilles.

Par moments des ombres venaient rôder et flairer comme des chiens, crocs au vent, au pied de l'arbre. Elles voyaient alors des phosphorescences regarder du sol vers elles. Une demi-terreur les saisissait ainsi qu'en cauchemar. Puis elles tremblotaient à rire de leur frayeur.

Cafrine caricaturait papa et maman Sajoua fumant ensemble le gros tube de bambou. L'eau remuait dans la pipe, remuait dans leur gosier et grouillait dans leur ventre presque en même temps. Leurs yeux chargés de liqueur jaune devenaient vagues et menaçants : ils avaient l'air de mourir ensemble, côte à côte, et la case devenait vide, le tube de bambou devenait vide d'eau.Puis l'eau ressortait en paroles et en larmes : le gosier de Sajoua vomissait des hurlements de ventre, les yeux de maman Sajoua suintaient des larmes... Le lendemain des fumeries était pour elle le jour de la plus grande besogne.

(1) Oiseau voleur de poules.

Rose parla de la bouteille de rhum et déplora les coups quotidiennement reçus : papa avait un ceinturon de cuir et maman des ongles longs et empoisonnés. Puis, sans être vue ,elles descendit de l'arbre et le secoua telle qu'une petite ivrognesse. La branche balançait le poids de Cafrine dans son feuillage. Cafrine perdait la tête un peu, ballottée au-dessus de tout le matelas de la végétation.

Elle se riaient l'une à l'autre avec l'impression qu'elles étaient saoules.La branche oscillait dans la nuit comme un arbre fruitier remué par la visite de voleurs : elle touchait de son mouvement une cîme voisine qui en prévenait une autre. Elles faisaient une petite brise de bruit sur l'étang des caféiers qui dorment de toute leur noirceur de mare. Cafrine descendit, tâta les troncs, fit le tour des arbres ; le goyavier bougeait encore... Rose n'était plus là.

Un délice d'amusement caressa son âme replète : la chasse de ses yeux glisseurs s'apprêta. Et, fermée sur elle-même, elle courut par les travées.

Dans une touffe de bananiers elle découvrit Rose pendue comme une feuille contre un régime. Elle glissait ses doigts entre les belles bananes ouvertes en mains, palpait leur maturité et les avalait d'un trait, comme une nourriture de personne longue. Cafrine en mangea, mais lentement, inhabile à avaler les fruits qui ne sont pas ronds et ne s'adaptent pas naturellement à la poche de la bouche.Dans la touffe des bananiers composant une cahute de palmes, elles gouttèrent le plaisir passager d'un abri végétal. Elles s'ennuyaient un peu, agréablement. Mais la crainte de prendre peur dans l'immobilité du réduit les poussait vers les espaces libres. Un moment qu'elles étaient dans une savane entre deux carrés de caféiers, il parut tout à fait à Cafrine que la silhouette blanche là-bas, bougeant sous un letchi, allait s'en dégager et que c'était sûrement le petit Blanc. Mais seulement c'était un vague reflet de lune à moitié noyée. Elle avait dit la chose à Rose. Alors elles furent inquiètes qu'il y eût des Blancs pour se promener toujours et mettre des ombres claires dans la nuit négresse, que les Noirs, qui n'étaient pas propriétaires le jour, n'eussent pas même la nuit pour sortir en tranquillité comme les chauves-souris, que la nuit pût à chaque instant s'éclairer d'un coup de feu comme s'il n'y avait déjà pas assez des inutiles étoiles au ciel. Et elles se turent quelques minutes, navrées de leur faiblesse et fascinées par l'injustice des choses existantes.

Puis Rose, avec des gestes courts, expliqua qu'il est des bruits nocturnes, que du monde marche sûrement dehors le soir : elle

la visitait depuis peu, mais depuis toujours elle sait que la nuit ne vide pas la terre de toutes les gens qui causent et marchent. Elle était superstitieuse avec volupté. Elle riait en saccade de l'annoncer à Cafrine. Cafrine, sauvage, avait mieux aimé jusqu'ici croire la nuit absolument inhabitée comme un boucan où l'on ne gîte plus et où poussent seuls des arbres... Rose guettait, multipliait les bruits pour décider des courses et des recherches, elle parlait beaucoup du mystère des nuits fréquentées pour créer en Cafrine une curiosité... Cafrine qui était grosse aimait trop en la nuit le silence. Au contraire Rose aime la nuit parce qu'elle recèle autant de bruits que l'herbe de sauterelles... Il y a des endroits, sûrement, où se réunit tout le monde qui marche le soir. C'étaient ces rendez-vous qu'il fallait trouver : sous les arbres en boule ou dans des trous de ravine. Rose indiquait au loin des cîmes de végétaux qui bougeaient, et, arrêtée sous des arbres, dénonçait comme des signaux de présences les lueurs surprenantes des étoiles resserrées entre les feuillages comme de toutes petites étincelles d'un grand feu d'assemblée.

Rose faisait honte à Cafrine de sa mollesse à marcher : elle avait sommeil comme quelqu'un qui boit la journée... buvait-elle ? fumait-elle ?... c'est la nuit qu'il faut se servir de ses jambes car il fait frais dans la robe et c'est plaisir de les agiter... Ses jambes longues et nerveuses sous la platitude de sa robe, la portaient, invisibles et sans fatigue. Les parents de Rose la battaient, mais au moins, absents tout le jour, elle pouvait dormir dans la case en tranquillité, contrainte d'y rester comme gardienne... Est-ce que Cafrine avait sommeil ? Alors elle ne connaîtrait bientôt plus le bonheur des nuits libres. La case se refermerait sur elle comme un parc sur la volaille. Et les yeux de Cafrine seraient vite des yeux qui ne savent plus voir la nuit, des yeux de poule... Pauvre Cafrine vieillirait vite.

Le sens d'amour était remué par le parfum d'humus des nuits l'instinct de collectivité s'accusait par la solitude de la terre trop nue d'hommes en sa beauté entêtante : elles s'ennuyaient à moitié, elles se pinçaient ; elles marchaient presque avec le besoin de rencontrer à nouveau le jeune Blanc : elles s'en allèrent aux sentiers fréquentés. Elles voulurent savoir si c'était par ces chemins de jour que passaient aussi les passants nocturnes. Et elles s'assirent les deux dans une touffe de vétiver.

Un petit cafre défila, jeune homme, d'un pied rapide. Il ne voulait pas regarder derrière lui ni à ses côtés. Il avait l'air condamné à marcher le soir, souhaitant l'abri berceur de la paillotte close. Il baissait la tête vers la terre pour ne point voir la nuit et pour se

sembler à soi-même possédé et aveuglé de sommeil. On aurait dit qu'il ne voulait pas voir que la nuit était la plus belle, la plus vaste, la plus abritée des paillottes. Il attristait de s'acheminer par l'immensité de l'ombre vers la chose petite qu'est un boucan.

Rose siffla comme un rat musqué dans la paille. Et Cafrine se leva la première, heureuse d'être ronde et droite. Rose poussa près d'elle comme une tige grêle. Devant la silhouette qui descendait le sentier les deux négresses se donnèrent la main pour suivre. Parfois l'ongle de Rose pinçait encore la chair potelée de Cafrine. Cafrine grognait. Toutes deux elles occupaient la largeur du sentier et le jeune homme en tenait seulement le milieu. C'étaient elles qui de loin et de derrière inspiraient sa marche et jetaient sur lui le sort de leurs rires et de leurs simagrées de somnambules. Rose cria d'une voix qui crisse et court dans le sentier entre les pieds du jeune homme :

— « Paul-Emile ! Acoute, z'ami ! Paul-Emile ! »

Comme à ce moment la lune avait brusquement montré la tête faisant reluire de sueur blanche le double visage des négresses, le petit Cafre se mit à courir sans tourner la tête, poursuivi par la lune comme par un gendarme. Alors leur furie rieuse courut, sauvage. Et Cafrine dépassait Rose, et Rose, poussant Cafrine du coude, la dépassait. Toutes les deux virent en même temps dans quel boucan le jeune homme était rentré et elles dansèrent ensemble et luttèrent ensemble pour jouer, là-même, en attendant qui encore pouvait venir.

Cafrine avait entraîné Rose à sortir la nuit et c'est pour cela que rondes ses joues ballottaient d'allégresse sur sa figure. Mais Rose avait appris à Cafrine que la nuit n'est pas veuve de monde et c'est pour cela que les doigts de mains et les doigts de pieds de Rose trépignaient en cadence... Au fond tout bouge la nuit : il y a beaucoup de monde caché et glissant dans la nuit : quand on passe près des arbres, on voit bien que toutes les branches et tous les feuillages peuvent très franchement tout d'un coup se mettre à remuer : il y a des âmes dans la nuit et il y a des corps : on est en bande et le cœur et le corps des cafres est agité comme dans une grande assemblée où l'on boit, l'on danse et où l'on se roule à terre tout le monde ensemble, en quantité, avec du tapage et du silence...

La lune était une belle calebasse blanche de bobre qu'on n'entendait pas ; mais les étoiles, cascavelles d'or, sonnaient dans le vaste caïambe du ciel. Rose et Cafrine buvaient encore, encore le café noir de la nuit qui prolonge l'insomnie, inspire les ébats et les jeux. Et malgré le sucre d'or des étoiles, la tasse de café était forte, restait amère, amère même.

III

C'était la lutte du jour et de la nuit, le crépuscule mobile et serpentant. Les lueurs pilées de safran et de piment avaient cessé d'accommoder les sommités des caféiers. Des clartés humides se distendaient comme des bulles à travers les troncs, à mesure pâlissaient, douces aux yeux et à la bouche. Déjà les encoignures des arbres se veloutaient de mousse sombre. L'ombre étendait des lits par place sur la terre. Mais en grand nombre des blancheurs fausses habitaient encore le sous-bois. Cafrine, profitant d'une ivresse plus lourde des parents, était sortie plus tôt, avançant lentement, comme en promenade de femme blanche au coucher du soleil, marchant avec un charme de naissance et de surprise entre les arbres encore liserés de clarté. A cette heure de la rosée, des frileuses de fraîcheur faisaient frissonner ses épaules, tandis qu'elle allait.

Au détour du sentier, le pas assourdi sur les aiguilles de filaos, elle s'arrêta saisie, découvrant à cent pas, les yeux braqués, le jeune Blanc de l'Habitation. Elle disparut en lièvre, sentant derrière soi comme une haleine chasseresse le vent de sa course. Elle avait vu ses yeux, allumés comme des pipes, et regardant vers elle avec le mystère menaçant du feu. Elle courait éperdument dévalant les pentes, descendant et montant les sinuosités du terrain, arrêtée par les branches, glissée au ravin, se ramassant dans sa blouse comme un tas de citrouilles volées.

Elle ne savait pourquoi il lui voulait du mal, ce qu'elle lui avait fait, si ses parents avaient commis des vols et s'il lui faudrait payer pour eux, laissant prendre son corps en acquit, affalée à terre d'essoufflement. Et quel mal aussi lui voulait-il de façon certaine? la culbutant sur les aiguilles de filao, en zin-zin, ou voulant plutôt la frapper, à coups de crosse et à coups de pied, la poussant sur les pentes où elle dévalerait, ne pouvant pas se retenir, avec la peur de se briser la tête !

Les goyaviers passaient, passaient. Le terrain toujours serpentait. Elle savait que derrière elle, toujours à la même distance, gagnant de temps en temps un pas, il la poursuivait vêtu de blanc, montant et descendant les replis, apparu aux sommets et disparu aux creux, comme le jour poursuit la nuit de colline en colline.

Elle se trouva soudain devant une barrière. Il fallait casser un

coude, suivre la barrière jusqu'à une fissure. Et déjà de cela il gagnait du terrain. Elle le savait derrière elle, elle ignore au juste à quelle distance, ne pouvant pas plus se retourner que poursuivie par un bœuf. Il avait son fusil : elle avait peur du fusil mais savait qu'il retardait sa marche. Une fissure se présente, si étroite : elle glisse, accrochée par des épines, déchirant sa main, perdant en vertige du temps. Alors elle vit qu'il était presque tout à côté, et qu'il avait la lèvre pendante, la bouche furieuse, et les yeux de malice pimentée. Cependant soudain voici que Rose était près de lui, cachée par un arbre, allongeant le pied comme une branche devant sa course, et il roulait à terre sur son fusil. Rose, mince, avait disparu en fuite de lézard. Maintenant, Cafrine se trouvait au carrefour de deux sentiers, entrait à droite dans un fourré de goyaviers serrés, déjà noir comme la nuit dans le soir qui s'approfondissait. Essoufflée, elle s'y cachait, fermant ses yeux d'instinct pour ne point se laisser trahir par l'éclat des sclérotiques. Il arrivait un moment après, dans son linge blanc sali par la terre et par la nuit, indécis entre la droite et la gauche, ne voyant rien à l'horizon d'aucun sentier. Et découragé devant la nuit de cirage qui constamment allait tacher davantage son linge, il rebroussait chemin.

Rose l'avait rejointe, mince et jamais plus longue, avec des yeux de chatte maigre. Et, tranquillisées, confiantes en l'élément de couleur maternelle, elles reprenaient la course régulière. Mais dorénavant il faudrait prendre garde Le jeune Blanc savait qui rôdait la nuit dans l'habitation et que ce n'étaient pas des animaux ni des hommes mais sûrement deux petites négresses. Et il veillerait avec plus de soin, immobile dans les herbes. Il pourrait d'un moment à l'autre tomber sur elles, d'un bond, sans qu'il y ait moyen de fuir, comme on craque vite une allumette. Il tomberait sur elles comme la foudre, à un éclair, pénétrant de sa blancheur leur ébène. Cafrine avait peur d'avoir un enfant de Blanc qui sortirait tout blanc d'elle, et elle sentait qu'elle était la plus menacée parce qu'elle était déjà ronde comme si elle était enceinte.

Rose était sèche et effilée comme un paratonnerre et l'amour d'un Blanc n'aurait pas prise sur elle, mais Cafrine était ronde et graisseuse et elle offrait de la place où attraper. Elle savait comment il la renversait à terre en la battant, pataugeant sur elle comme un cochon dans la boue. Cafrine sentait mélancoliquement le poids et la rondeur de sa graisse comme une chose à la fois heureuse et dangereuse. Alors bien que Rose vînt de la sauver, elle se sentit seule et menacée à côté de Rose et elle eut

besoin d'un aide de plus, de sa même race de couleur, pour qu'à eux trois ils fussent plus noirs ensemble et imperméables au blanc. Elles allèrent d'instinct vers la case de Paul-Emile.

Il y avait plus d'une semaine de nuits que Rose et Cafrine venaient murmurer contre la paille du boucan :

— « Paul-Emile ! sors dehors ! » — Viens avec nous ! z'enfant ! — Ecoute, petit cafre ! — » Elles susurraient de leurs bouches pleines soufflant comme sur une mince flamme dans le chaume, sans cesse, et grattaient très légèrement de leurs ongles contre la paroi de paille : « Paul-Emile, camarade, viens dehors ! » Elles se tenaient, en plein air, au niveau où dormait au dedans la tête de Paul-Emile. Leurs voix et leurs mains fourrageaient mystérieurement dans la tignasse de paille.

Paul-Emile sortit... Il avançait la main droite ainsi que pour chercher l'appui d'une branche... les doigts griffus de Rose ravirent ses mains et l'entraînèrent d'un élan loin de la porte... Paul-Emile se trouva seul. Replète, Cafrine bondit et de ses poings serrés elle captiva les mains du jeune homme.

Il se débattait, seulement rassuré par la vue d'une blouse de jeune fille inoffensive dans la nuit. Cafrine se mit derrière lui et de toute la pression de ses mains ouvertes aux omoplates du jeune homme, de tout le poids du corps de globe qui roule, elle le poussa dans la campagne.

Paul-Emile était un adolescent robuste mais rendu docile par le servage des parents .Toute brutalité, de personne, d'accident, de hasard lui semblait émaner de l'autorité des parents et il l'acceptait en passivité filiale.

Cafrine lui proposa la promenade : la journée on ne pouvait vraiment se voir, les paillottes distantes dans toute la propriété, la besogne emprisonnant garçon et filles à la case ; les parents seuls, désertant le toit, savaient se rencontrer avec d'autres hommes et d'autres femmes sur la grand'route ou devant une boutique où se débite du rhum. Les enfants ne se rejoignaient jamais, parqués comme des poules ou des cochons dans l'enclos de vacoa. C'était à croire la journée qu'il n'y avait que du vieux monde sur la terre... C'est pour cela que les jeunes gens sortent, eux, vivent, eux, la nuit. La nuit est faite pour la souplesse et la gaieté des jeunesses qui savent sauter et voir dans le fait-noir, tandis que les pattes et les yeux du vieux monde sont bernés par la fumée du soir et que le vent de terre vide de toux leur poitrine de chiens malades...

Cafrine, la gorge soulevée devant le buste bombé à peine de Paul-Emile, lui parlait, immobile et provocante.

Par moments, d'une mimique d'amitié, elle posait sa main sur son épaule ou approchait sa joue comme une oreille des lèvres causeuses du jeune homme... Paul-Emile avait-il la chance d'avoir des parents bons ?

Le petit Cafre nia, faisant claquer un doigt sur les autres et sifflant comme s'il venait de se le brûler. Il recommanda la voix la plus sourde, incertain d'être assez éloigné du boucan. Si on entendait du bruit, papa le battrait à coups de calaou et le lierait à un arbre de la cour avec une corde d'aloès.

Rose épiait, confuse comme un arbuste parmi les arbres. Et, d'être seule, un peu éloignée, elle crissait pour elle-même, arbre et insecte dans les ténèbres.

... Les parents menacent Paul-Emile de l'envoyer travailler en ville dans une maison de Blancs. Ils veulent de son argent et habiter un jour le quartier. Maman Paul-Emile est une cafrine qui aime bal et grands palabres, qui est folle de mouchoirs, foulards, qui ne rêve qu'une chose : avoir en main quand elle sort une paire de souliers. Papa Paul-Emile est pareil, toujours il est pareil à maman Paul-Emile : ça même, ça même. Quand maman le tapait, papa pour être semblable à maman l'éreintait. Ils sortaient ensemble pour aller aux fêtes ou à la boutique, ils rentraient à la même heure dans la case... Paul Emile ne voulait pas sortir le soir jusqu'ici parce qu'il se rappelle un temps : il avait suivi maman qui était partie marcher dans la nuit et maman l'avait roué de coups de sangles. Maintenant lourde comme une charrette maman ne prenait sûrement plus l'air le soir : ils marchaient trop la journée d'un bord à l'autre de la campagne. Ils dormaient souvent sans avoir cuit de manger... Paul-Emile avait des intentions nocturnes désormais...

Cafrine, fermant au bras de Paul-Emile le bracelet d'une main musclée, l'accompagnait lentement vers la ravine. Ils arrivèrent à une pelouse ronde comme un van. Paul-Emile crut qu'on allait y danser.

Rose parut, sauta trois fois en hauteur sur ses pieds maigres, et trois fois, avec peine, elle dépassa la tête de Paul-Emile. Elle mettait un doigt sur son front, sur le bout du nez, sur son nombril, à la pointe de l'orteil levé. Elle sautait en hauteur pour se grandir et se mesurait ainsi du bout de son doigt voletant du crâne à la cheville.

Cafrine comprit vite et roula trois fois sur elle-même, en largeur, les joues flattées de vent, elle roula trois fois comme un tourbillon dans l'eau et toute sa robe tourna ronde sur son corps rond. A peine essoufflée, elle cessa. Approchée du jeune homme,

elle mesura sa taille à la sienne. Rose les regardait. Ils étaient d'une taille égale et leur rotondité s'harmonisait en couple. Cafrine mit sa main sur le cou du jeune homme, toucha l'os de la pommette. Rose avait vu que Cafrine prenait pour elle le petit Cafre.

Rose paraissait, fouillant la terre de l'orteil et y crachant quelque chose, puis disparaissait comme une longue feuille de bananier qui a changé de place sur un même tronc. Elle revenait au même lieu et entrecroisait ses doigts comme une mince sorcière méchante.

Cafrine la regarda vite de ses yeux blancs fourrageurs. Rose comprit que Cafrine se récompensait d'avoir su la première la beauté de vivre la nuit et de l'avoir initiée aux maraudes. Mais Rose enfuma Cafrine de son regard vague et aigrelet et Cafrine comprit que Rose réclamait le prix de lui avoir découvert qu'il y a du monde dans la nuit... Rose boudait et ses ongles de pied broyaient l'herbe et la terre comme un scarabée... Cafrine, subtile, la menaçait d'un auriculaire malicieux conjurant le sort.

... Elle marchait avec Paul-Emile, mais elle eût été chagrine si Rose, fâchée, eût dû ne plus sortir la nuit pour vivre avec eux Elle touchait l'épaule du garçon de son épaule de vierge cafrine et leur chair se pilait déjà de plaisir, au heurt des épaules dodues. Cafrine regardait Rose de côté. Silencieuse et insaisissable, elle glissait parallèle à la marche du couple, dans une travée de caféiers. Cafrine ne voyait plus l'amie petite, mais elle savait tout le temps que la robe légère et muette se faufilait à leur niveau, comme leur ombre, plus loin, entre les arbustes. Paul-Emile voulait conduire Cafrine en des endroits qu'il connaissait de jour et qu'il supposait propices de nuit... Mais Cafrine lui apprenait que les mêmes coins ne sont pas également aimables, qu'on s'y couchât de jour ou qu'on s'y alanguît de nuit.

La terre leur appartenait : les champs de cannes et de caféiers étendaient de longues nattes brunes... la terre et les gros arbres étaient noirs comme cochons pour qu'ils fussent leur propriété... Le jour, blanchissant le monde à la chaux, le rendait à la propriété du Blanc et aux éclats des couleurs étrangères... Aussi loin qu'ils auraient marché, aussi loin la terre leur aurait appartenu. Il y avait de beaux bancs de pierre sombre et de gazon ténébreux. Dans les ravins, les baignoires d'eau s'assombrissaient entre des roches de houille... L'eau de la nuit s'épaississait de goudron. Les troncs fatidiques des gros arbres figuraient des ancêtres de la race... L'odeur énorme du géranium était une maman.

Cafrine surveillait les gestes de Paul-Emile : elle attendait avec volupté l'attaque première des mains et elle condensait dans ses cuisses et à sa nuque toutes ses forces pour qu'il y eût, sous les arbres, la sueur et la sonorité d'une telle lutte entre eux deux avant qu'elle cédât de faiblesse et de plaisir... Puis il y aurait la terre de suif pour les recevoir en étreinte. Et les caféiers, les caféiers s'en iraient, plus hauts qu'eux, les couvrant, jusqu'à l'horizon de campêche. Mais elle préférait que ce fût une autre nuit parmi les autres nuits car il semble que les nuits d'une vie doivent être plus nombreuses que les jours : on ne compte jamais la vie par nuits. Ce serait une nuit d'entre les prochaines nuits car il y aura toujours de la nuit, du noir, c'est la lumière qui manquera peut-être... La nuit, qui est très bonne, ne la pressait pas de jouir de l'heure, d'une heure qui n'existait plus, car c'est le soleil qui la marque comme un commandeur.

Cafrine, bonne comme après des caresses, s'arrêta devant un papayer. Les fruits y abondaient en grappe comme resserrée et multiplié extraordinairment. Les petits seins de Rose devaient monter et pousser car c'est la nuit qui fait mûrir les fruits et les jambes se tendre, qui arrondit les branches et les troncs et la lune... La nuit potelée avait fait depuis longtemps de Cafrine un beau fruit gonflé à l'extrême et qui sent fort, le soir.

Elle eut l'instinct de peupler soudain la nuit d'une humanité de joie et d'amour, d'une jeunesse neuve, aventureuse et tendre. Par l'existence nocturne on rejoindrait le passé ténébreux de la race noire : on habiterait le continent sombre et indiscontinu de la Nuit.

— Paul-Emile... il n'y aurait pas un autre petit cafre dans le voisinage ? dit-elle soucieuse.

— Pourquoi, ma chère ? Pourquoi, ma sœur ?

— Rose a besoin d'un petit cafre comme toi : Cafrine a trouvé son petit cafre marron. Rose attend, ti comprends ?

Alors Paul-Emile, après méditation du front, décida qu'il inviterait demain à la complicité des errances ; il dit son nom à Cafrine, Cafrine roula ; sa danse fut la félicité lubrique et naïve de multiplier les accouplements. La plaine de caféiers s'étendait nombreuse et pullulait d'arbustes isolés et, seul les grands arbres, par la largeur de leurs feuillages mêlés et la quantité de leurs branches, figuraient l'étreinte associée de plusieurs couples qui s'excitaient à s'aimer côte-à-côte.

Elle appela Rose : elle lui toucha le milieu de la poitrine. Elle indiqua Paul-Emile et tout contre Rose, dans l'air, elle dessina à

la taille de Rose le profil joyeux d'un petit Cafre aimant d'amour. Rose branlait la tête, folâtre et incrédule. Mais elle sentait, après les signes de mains de Cafrine, que la nuit était peuplée d'une silhouette cavalière... Elle mangeait une banane avec une lenteur sucrée d'attente. Cafrine n'avait qu'à dire un mot ou faire un geste pour que Paul-Emile cueillît les fruits, ceux qui, lourds, se posent au sommet des arbres. Mais Paul-Emile regardait les fruits plutôt à sa hauteur qu'au-dessus de sa tête.

Alors ils étaient complètement joyeux comme une bande de rats dans la cave des ténèbres, audacieux de marauder en bande. Et ne craignant plus de l'effaroucher Cafrine conta à Paul-Emile ce qu'avait fait le Blanc, et Paul-Emile, téméraire, conta à Cafrine comment il allait falloir s'en venger. Puis il monta sur un jackier. Un fruit énorme tomba, clouant d'un bruit creux le silence de la terre. Et avec enthousiasme ils se mirent à le dépecer comme un petit cochon, enfonçant les doigts ensemble aux entrailles, arrachant les gousses et les portant gluantes à la bouche, tout le visage barboté avec félicité de l'odeur visqueuse et fétide.

IV

Il s'appelait Guistave.

Paul-Emile, puis Rose, puis Cafrine et Paul-Emile l'appelèrent :

— Guistave !

du dehors. Mais les parents, dans la paillotte, grognèrent. Ivres, ils essayèrent de le retenir avec des plaintes dans la voix creusée de vin. Guistave se débattait, les coudes armés, le crâne perfide pour le coup de tête dans les ventres obèses. Il sortit de la cabane sans seulement en pousser la porte. Les parents déblatéraient d'une voix geignarde contre l'obscurité ; ils parlaient du danger des nuits d'une façon incohérente. La maman excitait le papa à poursuivre Guistave; l'homme, craintif, poussait sa femme à sévir elle-même. Ils se heurtaient.

Cafrine, contre Paul-Emile, riait, rembourrant ses épaules, le ventre se gonflant dans le rire comme une pomme percée du nombril. La crapulerie lâche des parents de Guistave l'excitait à rire au souvenir de Sajoua qui, le jour, avait donné un tapoc à Marie Sajoua et lui avait bouché l'œil d'un coup... Le gendarme l'avait bouclé pour le coffrer. Elle criait : « Cogne, maman

Cafre ! Cogne papa Cafre. Puis dors, dors sans grogner ! Guistave, toi, Guistave, viens promener z'ami ! »

Les parents pleurèrent au nom du fils enlevé. L'on s'en alla en sifflant.

Rose, insidieuse, s'attachait à l'espièglerie inventive de Guistave et ses combinaisons de voleur. Elle mettait fréquemment la main piquante et onctueuse sur la chemise du petit cafre, de gestes tatillons et salisseurs à plaisir, de gestes de mains souillées qui s'essuient à du poil... Paul-Emile, lui, ne savait pas donner la main à Cafrine ni comment la toucher car, ronde, elle déconcertait l'agrippement des doigts... Elle jouissait de la liberté glissante de sa taille qui ne lui interdisait pas de se sentir coudoyée et convoitée... La marche en rotonde de Cafrine ronflait doucement comme un tambour et Paul-Emile ainsi qu'au bal cafre, balançait contre la forme désirable qui, promise à lui, oscillait son opulence.

On s'était dit le but de l'expédition. Mais en attendant ils ouvrirent partout parcs à bœufs, parcs à volailles, parcs à cochons pour qu'au jour toutes les bêtes s'échappassent, ils saboulèrent les boucans. Guistave regardait les étoiles semblables à d'inaccessibles étincelles, avec aux mains le simiesque désir d'en dérober pour les glisser aux chaumes... il riait de rire d'incendiaire... Il sautait par-dessus corbeilles-d'or et autres ronces... il criait la douleur de ses pieds et des mollets piqués, mais trépignait d'aise à s'avancer partout. Les végétations épineuses, agressives comme d'avoir à se défendre plus spécialement la nuit ou d'abriter les enclos des habitations, avaient des méchancetés de peuplades guerrière habiles à vaincre dans l'ombre.

Cafrine et Paul-Emile saccagèrent les ananas dont la maturité se dénonçait par le parfum jaune : leurs lèvres et leurs narines se sucraient. Les régimes de figues mignonnes bouchèrent les bouches goulues de Rose et de Guistave. Avec la peur de vomir, ils pariaient à avaler le plus grand nombre. Le délice de faire des trous aux arbres fruitiers et de laisser les débris des fruits derrière leurs pas les émouvait fébrilement. De tromper les propriétaires blancs s'augmentait le plaisir de fraude. Ils apprenaient que la nuit peut fournir *sans la peine du travail* une nourriture abondante et savoureuse d'épaisseur et de rosée. C'est parce qu'ils ont voulu vivre le jour, faire comme les Blancs que les Noirs ont été domestiqués. Ils sont obligés de bûcher parce qu'ils veulent vivre le jour ; — et de la sorte ils ne vivent ni le jour ni la nuit. La nuit a été créée pour les Noirs : Alors le

nègre doit être le seul maître de la terre comme le jour le Blanc en est le seul possesseur. Cafrine est fière de la nuit essencée d'odeurs comme d'une chambre qui lui appartient, où elle se prélasse à sa guise. Guistave est libre dans la nuit comme dans un vaste arbre d'ombre où il grimpe, où il saccage les fruits, et d'où il saboule le monde... Et Rose est délurée, Paul-Emile solide et protecteur.

Ils marchèrent. Arbres hauts et sombres en boucans ; palmiers élancés en mâts devant les villages de frondaisons obèses ; petits arbustes ronds comme tambours ; assemblée de troncs en trépieds ; élan de branches en sagaies : ils voyagèrent.

Guistave, contenté de gourmandise, touchait Rose de ses doigts mouillés, attentif à alterner la caresse brutale de pincements, piqûres et morsures subtiles. Rose, maigre, le fuyait comme un buisson épineux et enlaceur déchirant sa robe, et revenait à lui.

Paul-Emile, le crâne penché, regardait la terre. L'herbe arrachée de jour par la corvée des hommes y était amoncelée humide, par pannetées de tas : ils y dansèrent, rapides à éparpiller les tas en une mare confuse. Il y avait un peu plus loin des monceaux de filaos coupés : ils les lancèrent un à un dans l'air, visant les sommités des arbres plus bas comme avec des galets. Des poules s'éveillèrent, peureuses et furieuses, faisant un bruit de flammes, à réveiller tout le voisinage. Ils s'enfuirent. Paul-Emile commençait à avoir peur, le cuir du crâne démangeant, il se le grattait, cherchant d'instinct les poux d'or qui étaient pullulants au cïel crépu. Ce geste l'occupait et le calmait. La douce calebasse de Cafrine, contre lui, roulait pleine de liqueur et de sirop. Les mains noires de la nuit pressaient du miel de toutes les ruches d'ombre : on en sentait l'odeur de caramel.

Il disait à Cafrine qu'il y a du miel dans le fait-noir. Cafrine, galante, demanda :

— Ton cœur y dit vrai pour de bon, petit Cafre ? »

Paul-Emile eût préféré qu'on arrêtât à ce point l'expédition, la tête et les jambes fatiguées de crainte. Mais Guistave les entraînait, il fallait arriver à la maison du jeune Blanc.

Du haut de la butte, ils la cherchèrent dans le vide obscur, au-dessous d'eux. Guistave, pour tâtonner, lança un caillou : on n'entendit rien. Le second caillou clouqua dans l'eau du grand bassin proche. Alors Guistave, calculant à coup sûr, inclinant un peu à gauche, fit résonner le fer-blanc du toit. Et les trois autres l'imitant firent pleuvoir les galets. La grêle crépita, une vitre se brisa par quelque ricochet : cela faisait des feux de bruit dans la nuit quand une clarté rouge s'éventailla. Au coup de

fusil, en une minute, les quatre négrillons furent au creux des bois, arrêtés à distance, émus et riant bas. Et ils s'en allèrent pacifiques, le cœur seulement rythmé de hardiesse.

Ils voyaient en eux-mêmes comme dans la nuit et la vie leur apparaissait un beau séga déroulé indéfiniment par tous les soirs des champs. Les jours étaient des lendemains de bal : on y avait mal au coco. Les nuits étaient des bals cafres sous la résonnance du ciel et dans l'odeur de géranium piétiné.

Rose disait de Guistave, maigre et amenuisée :

— Petite homme — petite femme. »

L'instinct de grimper aux arbres jeunes et de mordre aux fruits verts frétillait en Guistave. Devant Cafrine, Paul-Emile écartait les toiles d'araignée gluantes tendues entre les arbustes et il déchirait ces voiles de ténèbres d'un geste brusque et nuptial.

Songeant à la fripouille des parents abêtis, Cafrine demanda à Paul-Emile s'il ne craignait pas d'être obligé de descendre un jour en ville pour travailler. Paul-Emile qui ne savait regarder vers la mer considéra les forêts, implora vers l'intérieur de l'île, la Plaine des Cafres. Il se promettait obstinément des voyages nocturnes vers l'intérieur des terres si jamais la besogne du jour l'emprisonnait en ville. Et Cafrine pensa avec assurance qu'elle accourrait fauvement aux rendez-vous, replète, molle et veloutée, les flancs ayant frotté l'ombre. Elle ne rêvait point d'une paillotte où elle serait maîtresse, car la maison, tel le jour, s'évoquait parc et prison : son bonheur dansant concevait l'étendue boisée des campagnes ; la nuit inspirait seule l'amour comme inspire l'amour un brun sein gonflé de ténèbre qu'on porte sous le cou.

Enervé d'oisiveté, Guistave, délaissant Rose, visait la croupe de Cafrine et y battait de deux mains promptes ainsi que sur un tambour de chair. Cafrine, mauvaise, se retournait. Et Paul-Emile intervint :

— Reste tranquille, petit Cafre. Cherche pas les coups. Fais ton z'affaire avec Rose ! »

Après, Cafrine n'entendait plus le glissement furtif de Guistave et de Rose : il avait cessé depuis qu'on avait passé sous un letchi. Et les yeux de Cafrine, comme des bêtes de nuit, étaient pris dans leurs orbites de la passion circulaire de fouiller les ténèbres pour flairer, découvrir et suivre l'idylle aigre des adolescents fiévreux. L'amour fermenta soudain sa curiosité érotique. Sa gorge se couvrit d'une oppression de lutte à sentir s'apprêter la force impérative de Paul-Emile : ses jambes, son cou, son ventre s'arquèrent dans une rapide impulsion de

parabole universelle. Le ciel se tendait en ligne de sein au-dessus de la terre. La marche ferme de Paul-Emile s'orientait vers un bois de pandanus dont les troncs encerclaient de colonnes un foyer d'ombre africaine. L'odeur de fumée de ses aisselles de vierge boucana les sens de Cafrine.

Son cœur pila sa poitrine sonore comme un beau mortier ; et elle ouvrit sa main fraîche sur la nuque carrée de Paul-Emile avec l'instinct équivoque d'y surprendre et d'y étouffer la vie. Et toute la lourdeur heureuse de la nuit, comme un bel enfant, chargeait sa croupe tendue.

Alors elle eut aux flancs charnus l'émotion fanfaronne d'une femelle qui peuplait d'abondance : Cafrine allait peupler l'ombre. Elle allait rouler dans la nuit concave la brune danse d'amour. Et des couples la danseraient désormais; Rose et Guistave, d'autres et d'autres. Ils vibreraient dans la nuit leur amour comme millénaires se digdiguent de nuit les étoiles. Il existait bien des petits cafres et des petites cafrines sur la propriété et sur les habitations voisines ; encore une semaine et elle les aurait tous et toutes cueillis et groupés. Tous les jeunes cafres et les mignonnes cafrines se retrouveraient dans le charbon du soir comme dans un pays ancien et nouveau où ils débarqueraient pour s'unir. Le Continent vierge de la Nuit serait bientôt habité et les générations s'y dérouleraient prolifiques jusqu'à la Plaine des Cafres, plus nombreuses que des portées de punaises dans le crin d'un oreiller. Une émotion de sorcière sensuelle la faisait marcher plus lente vers les pandanus.

L'ombre en était d'un fourré consacré. Elle y ouvrit aux larges paumes de Paul-Emile l'étoffe du corsage légère comme une palme de bananier : lentement, ses deux seins d'Eve boulotte, pétris des ténèbres de la race, comblés d'un lait de nuit, chargèrent son buste avec un tremblement suspendu. Et comme l'enfant et le vieillard dorment quand tombe le soir, l'homme en Paul-Emile se dressa — lorsque les seins tombèrent au plateau de ses mains. Cambré dans sa force adolescente tel qu'un défenseur de village il dit avec solennité :

— Cafrine !...

— Petit Cafre !...

— Nous-là pour de bon z'enfants de la nuit !

Et, chatouillé de volupté, tel que criblé d'un chatouillis d'étoiles, le ventre de Cafrine, nombril ombreux ainsi qu'une lune absente, bombait à l'amour comme un ciel de minuit.

Marius-Ary Leblond

Le Divin

à M. H. Roujon.

« Le mot *Dieu*, dit Renan, ayant pour lui une longue prescription, ce serait dérouter l'humanité que de le supprimer. »

Le mot *Roi* avait une prescripiton aussi longue, et cependant certains peuples ont réussi à s'en débarrasser sans paraître trop en souffrir. « C'est, dit l'abbé Marcel Hébert (1), d'après le type de gouvernement arbitraire, tyrannique, des barbares despotes de la Chaldée, que l'humanité primitive a conçu et que la grande majorité de l'humanité civilisée conçoit encore le *gouvernement divin*. Sans doute, en passant par la conscience des prophètes et du Christ, l'implacable Javeh est devenu le *Père céleste ;* mais que de fois, sous le père, réapparaît le despote oriental ! Aussi, l'humanité pensante proteste-t-elle énergiquement au risque de rejeter à la fois l'image et l'idée. » Et c'est pourquoi le courageux abbé croirait « commettre une faute contre la raison en n'habituant pas l'humanité, peu à peu, à une formule religieuse *plus loyale et moins dangereuse* dans ses conséquences pratiques, que celle du passé. » (2)

---

(1) Abbé Marcel Hébert : *La Dernière idole*, Etude sur la Personnalité divine (Extrait de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, p. p. 7-8-9.

(2) *Op. cit.*, p. 7. Je ne crois pas inutile de mettre en parallèle avec l'opinion de ce penseur libéré de la servilité intellectuelle exigée par l'Eglise romaine, le passage suivant emprunté à la « Lettre pastorale de Mgr l'Evêque de Belley au clergé et aux fidèles de son diocèse » en « l'an de grâce 1902 » :

« ... Le plus petit enfant de nos écoles, la plus simple femme de la campagne, a des notions plus claires, plus certaines, sur Dieu, sur le monde, sur son âme, sur nos destinées futures, que les plus illustres philosophes.

« La Foi m'apprend ce que c'est que Dieu. Etre pur, excellent, éternel, tout puissant, infini dans son essence et dans sa perfection, il est le principe immuable de toute vérité, la source unique de l'être, par qui tout ce qui existe a été créé.

« Elle m'explique le monde : C'est l'œuvre de Dieu qui l'a tiré du néant, qui le gouverne par les lois qu'il a établies. Avec cette notion d'un Dieu infiniment puissant, sage et bon, je me rends compte de l'ordre, de l'harmonie et de la beauté de l'univers, de la merveilleuse combinaison de ses lois, de la précision de ses mouvements, de l'admirable proportion des moyens à leurs fins et des organes à leurs fonctions.

« Elle m'instruit sur moi-même : Mon âme est un esprit que Dieu a créé à son image immatériel, immortel, doué de raison et de liberté, uni à un corps avec lequel il compose une nature complète et une seule personne responsable de tous ses actes.

« Beaucoup, dit ailleurs le même auteur, n'arrivent à conclure à un Dieu personnel que parce qu'ils désirent, ils veulent *a priori* que Dieu soit personnel. » Et il démontre que les fameux syllogismes dont se composent les *Preuves* de saint Thomas d'Aquin ne sont que *d'inconscients sophismes*. Si tant d'hommes, doués de sens pratique, ont accepté ces Preuves comme suffisantes, c'est surtout parce qu'ils les considéraient comme inutiles, étant convaincus d'avance et, sans démonstration, de l'existence de Dieu.

Les raisonnements de l'abbé Hébert sont très justes, mais les docteurs en théologie ne seront pas embarrassés pour lui prouver qu'il se trompe grossièrement ; il leur suffira pour cela de substituer à certains mots dépourvus de sens d'autres mots d'une signification également inexistante, et pour peu que leur argumentation soit un peu longue, les plus malins n'y verront que du feu. Je crois qu'il est facile de mettre en évidence l'erreur fondamentale du raisonnement de saint Thomas en montrant qu'elle résulte d'une ignorance, fort légitime d'ailleurs, à l'époque où syllogisait le Docteur angélique.

Le point de départ de toute la Preuve est l'affirmation sui-

« Elle me donne le sens de la vie : la vie est un temps d'épreuve, dont la mort est le dénouement et dont l'éternité sera la santion. Remis aux mains de mon libre arbitre, je puis à mon gré vouloir le bien ou le mal, que Dieu me fait connaître par ses commandements et me fait observer par sa grâce. Si j'use de ma liberté pour le bien, une éternité de bonheur sera ma récompense ; si j'en ai abusé pour le mal, une eternité de malheur sera mon châtiment. Les maladies, la douleur, les afflictions de toutes sortes, je sais ce que c'est : ce sont des moyens dont Dieu se sert pour éprouver ma fidélité, me faire expier mes fautes, me fournir l'occasion de pratiquer la vertu et d'acquérir des mérites : si je les supporte avec patience, après avoir semé dans les larmes ici-bas, je moissonnerai dans la joie au ciel.

« Elle m'éclaire sur l'au-delà, et projette sur ses mystères les plus consolantes lumières ou les plus effrayantes lueurs ; bien loin que tout finisse à la mort, c'est au contraire alors que tout commence. Au delà de la frontière de cette vie, il y en a une autre qui sera la sanction de celle-ci, dont la vie présente doit être la préparation, vers laquelle je dois faire converger toutes mes pensées, toutes mes affections, tous mes actes.

« Elle m'explique l'humanité : Composée de créatures libres, elle est en marche vers ses éternelles destinées. Son histoire est l'histoire de la cité de Dieu en lutte contre la cité de Satan. Suivant le parti que chacun aura embrassé dans le combat, il ira peupler dans l'autre vie la patrie de la béatitude ou le lieu des supplices et des pleurs éternels.

« Telles sont, M. T. C. F., les réponses de la Foi. *Elles sont complètes :* Dieu, l'union, l'homme, la vie, le monde futur, elles m'instruisent sur tout. »

Voilà donc un document officiel écrit « en l'an de grâce 1902 » et non au dix-septième siècle comme on pourrait le croire ; ce document s'adresse au clergé d'un diocèse, c'est-à-dire à des gens qui doivent être assez instruits pour se rendre compte de ce que c'est qu'un symbole, mais il n'y a pas là trace de symbole ; il *faut croire* à l'existence d'un être infini et créateur dont *la cité* est *cependant* en lutte contre celle de Satan, et qui s'amuse à faire souffrir ses créatures pour s'assurer qu'il leur a donné une trempe solide ; toutes ces absurdités admises, le plus jeune enfant des écoles religieuses serait en effet plus instruit que les plus illustres philosophes !

vante : *Omne quod movetur ab alio movetur* (1). Une pierre qui gît sur le chemin se mettra en mouvement si je lui donne un coup de pied ; voilà la comparaison grossière de laquelle on conclut que si mon corps bouge, c'est parce que j'ai une âme qui le meut, que s'il y a du mouvement au monde, c'est parce qu'il y a un *primum movens* qui est Dieu.

La pierre qui gît sur le chemin nous paraît sans mouvement, saint Thomas la croyait telle ; *elle ne l'est pas*, et c'est là ce qui fausse tout le raisonnement. S'il n'y avait au monde que des corps fluides comme l'air atmosphérique et l'eau des rivières, nous n'aurions peut-être pas eu aussi facilement l'idée instinctive *que la matière est immobile par elle-même ;* et cependant, l'eau d'une barrique, l'air enfermé dans une bouteille, nous paraissent au repos absolu, mais c'est surtout de l'observation des corps solides qu'est provenue cette notion funeste de l'immobilité des choses. Le corps des animaux, en particulier, nous paraît dépourvu de mouvement quand il est au repos, et c'est pour cela que nous lui attribuons *la création d'un mouvement* quand il se déplace pour donner un coup de pied à une pierre sur la route. Or, l'observation la plus grossière nous prouve que, même en repos apparent, le corps des animaux est le siège d'un mouvement incessant ; le cœur bat, le sang et la lymphe circulent dans tout l'organisme avec une grande rapidité, et, phénomène moins facile à observer mais non moins certain, des mouvements chimiques *incessants* (oxygénation, assimilation), ont lieu dans l'intimité de tous les tissus. Suivant les cas, ces petits mouvements microscopiques se traduisent, ou non, par des mouvements macroscopiques, mais le mouvement d'ensemble n'est qu'une synthèse de petits mouvements qui ne cessent jamais.

La matière vivante est donc le siège d'un mouvement incessant, *la matière brute l'est aussi*.

Je *vois* cette pierre, parce ses éléments vibrent sans cesse avec une effrayante rapidité et transmettent leur mouvement à mon œil ; cette pierre a une certaine température, parce que ses éléments vibrent sans cesse d'un mouvement qui se traduit chez nous par une *sensation* de chaleur ; cette pierre pèse, sans cesse, sur le sol, parce que ses éléments sont le siège d'un mouvement incessant dont la synthèse se traduit par une pression ; de même l'eau de la barrique presse sur les parois de la barrique, parce que ses éléments se meuvent sans cesse ; si je pratique un trou dans la paroi de la barrique, ces mouvements élémentaires, au

(1). Tout être mis en mouvement, est mis en mouvement par un autre être.

lieu de déterminer une pression, produiront un mouvement d'ensemble ; l'eau s'écoulera par le trou.

Nous ne connaissons pas de matière immobile ; il en existe peut-être, mais nous ne pouvons pas la connaître, puisque nos organes des sens, par lesquels nous sommes avertis de ce qui se passe autour de nous, ne peuvent être impressionnés que par des mouvements. On a cru à l'immobilité de la matière avant de s'être rendu compte de la nature des phénomènes lumineux ; on a comparé grossièrement le caillou de la route à l'oiseau qui peut s'envoler, et on a considéré le premier comme inerte, le second comme créateur de mouvement ; l'un et l'autre sont le siège de mouvements incessants.

Il n'y a pas création de mouvement chez les animaux ; il y a seulement transformation de mouvement, mais cette transformation nous semble une création, comme tout ce qui est de nature chimique. Quand nous tirons un coup de canon, avec de la poudre qui paraissait immobile, nous transformons en un mouvement linéaire d'ensemble, savoir le transport du boulet, tous les petits mouvements qui, dans chacun des éléments au repos chimique, caractérisaient précisément la nature chimique de ces éléments. De même l'homme, nourri d'aliments et d'oxygène, transforme en activité humaine toutes les activités latentes de ces substances alimentaires :

Nous ne connaissons que de la matière en mouvement ; nous n'assistons qu'à des transformations de mouvement. Où donc pouvons-nous trouver la raison d'être de l'affirmation de saint Thomas : *Omnes quod movetur ab alio movetur* ? Uniquement dans l'histoire du caillou auquel nous donnons un coup de pied; c'est peu de chose, et nous avons vu ce qu'il faut en penser. De même que les petits ruisseaux font les grandes rivières, de petits mouvements, que nous ne voyons pas, peuvent se synthétiser en grands mouvements que nous voyons et que nous croyons voir *naître ;* voilà la source de l'erreur de saint Thomas.

L'idée de mouvement est donc inséparable pour nous de l'idée de matière ; je pense que la plupart des théologiens continueront néanmoins, pour le besoin de la cause, à considérer la matière comme essentiellement immobile et ne pouvant être agitée que par l'esprit ; *mens agitat molem !* Et cela démontre l'existence de l'*esprit*, puisqu'il y a du mouvement. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Il y a de la matière en mouvement ; voilà ce que nous apprend la science ; les mouvements élémentaires se synthétisent de diverses manières et produisent des mouvements d'ensemble,

mais nous ne constatons que des transformations, pas de créations de mouvement. Nous sommes nous-mêmes des agglomérations transitoires et perpétuellement changeantes de matière en mouvement ; le mouvement extérieur à nous retentit sur celui de nos éléments propres et voilà comment nous *connaissons* le monde.

Nous pouvons comparer entre eux certains phénomènes qui agissent sur nous d'une manière analogue ; toutes nos explications sont des comparaisons, mais toute comparaison n'est pas légitime ; nous venons de voir que la *Preuve* de saint Thomas repose sur la notion erronée d'une création de mouvement dont nous n'avons aucun exemple dans la nature. La fameuse Preuve de l'horloger est aussi peu valable. « De même que l'horloge nécessite un horloger, de même le monde nécessite un Dieu.

L'horloger n'a rien créé ; agglomération transformatrice de mouvements, il a transformé en horloge des matériaux préexistants et préparé une synthèse du mouvement de ces matériaux qui se traduisit par le mouvement de l'horloge ; au contraire, Dieu aurait fait le monde avec rien, ce qui n'est pas du tout comparable au cas de l'horloger. Mais justement, me dira-t-on, c'était bien plus difficile et cela prouve la toute-puissance de Dieu. C'était même trop difficile, répondrai-je.

C'est un travers de l'esprit humain que de se poser des questions comme celle de l'origine de la matière. Quelle réponse appelle cette question ? Evidemment une comparaison avec quelque chose de connu, avec l'origine d'un animal, d'un cours d'eau, etc... Or, il est certain *a priori* qu'aucune de ces comparaisons ne sera légitime ; on les fait néanmoins, beaucoup de gens trouvant cela scientifique, et c'est ainsi que les petits enfants des écoles religieuses sont plus instruits que les plus illustres philosophes qui refusent de se payer de mots.

*
* *

L'abbé Hébert conclut donc que les Preuves de saint Thomas sont des sophismes ; il ne peut pas croire à un Dieu personnel ; l'existence du *mal* lui paraît en contradiction avec celle de Dieu : « Il est devenu à jamais impossible de dire en les prenant à la lettre, ces mots : Je crois au Père céleste, à l'amour Infini créateur de la phtisie, de la peste, du cancer, des cyclones et des volcans (1)... » J'aime mieux le raisonnement que fait le même auteur quelques pages plus loin (p. 11) : « Conclure que le divin

(1) *Op. cit.* p. 5.

est personnel..... c'est oublier..... que la personnalité humaine (à laquelle nous le comparerions) nous apparaît comme quelque chose d'essentiellement variable qui se fait, se réalise sans cesse. Il s'ensuit donc que nous ne pouvons affirmer la personnalité de Dieu, pas plus que nous ne pouvons lui appliquer les catégories d'espace et de temps. » J'ai moi-même soutenu cette même idée dans le *Conflit* (pp. 251-252), et je pense que c'est un des meilleurs arguments contre ceux qui personnifient Dieu .

Mais je me sépare de l'abbé Hébert quand, au Dieu personnel, il veut substituer le Divin impersonnel.

« Avouons-le donc, dit-il (p. 6) : la Réalité, en tant qu'elle se manifeste comme puissance active, ne représente ni une toute-puissance, ni une toute-science, ni une toute-bonté, bien plutôt une gigantesque, une incommensurable *force* qui, à tâtons, sans jamais se lasser, poursuit à travers d'innombrables essais, son incessant effort vers le mieux, vers l'Idéal. Cet Idéal, loi vivante, vraie vie de toute vie et non loi abstraite comme celles d'un manuel de physique ou de chimie, la Réalité le porte en elle-même comme la loi propre de son évolution: voilà pourquoi, en définitive, la résultante des forces du monde est orientée dans le sens du Bien. »

Enlevez de cette phrase les mots qui n'ont pas de sens précis, il n'en restera plus rien. Avoir nié l'existence d'une personnalité directrice du monde, pour admettre ensuite celle d'une *force* directrice, c'est se payer de monnaie bien légère ; car si l'on veut chercher aujourd'hui ce que signifie le mot *Force*, on est bien obligé d'admettre que ce mot représente précisément la personnification, dans le langage, d'une résultante de mouvements. La notion de force est venue de la constatation de l'effort produit par l'homme : elle a une origine anthropomorphique comme la notion de Dieu, et elle est du même ordre. Quand on parle de la *force*, appelée poids, qui, sans cesse, sollicite une masse vers la terre, on pense à une personne qui *tire* sur le centre de gravité de cette masse ; cela peut être commode, dans le langage, pour représenter une résultante de mouvements compliqués, mais c'est dangereux pour les discussions philosophiques : dans la phrase précédente, l'abbé Hébert considère évidemment cette force gigantesque et incommensurable comme une personnalité à laquelle il refuse la toute-science et la toute-bonté, mais à laquelle il accorde néanmoins la notion du mieux, de l'idéal, vers lequel tend son *incessant effort*.

Et qu'est-ce que « cet Idéal, loi vivante, vraie vie de toute vie? » Ce sont là de jolies expressions pour une période oratoire, mais qui ne signifient rien. Rechercher le *but* du monde, est le résultat

d'un travers d'esprit analogue à celui qui pousse à vouloir expliquer l'origine de la matière ; c'est vouloir comparer le monde à une rivière, à un jeune animal, à une flèche lancée par un homme, toutes comparaisons notoirement illégitimes ; c'est vouloir appliquer au monde le langage destiné à raconter l'histoire de l'homme ; c'est une erreur anthropomorphique.

L'usage même du mot « Loi » expose à des erreurs analogues; le mot loi a été emprunté à l'histoire de l'homme et a tiré son origine de la croyance à l'existence d'un homme immortel, d'un Dieu créateur et législateur du monde. Ce que nous appelons « les lois naturelles », cela se réduit en fin de compte à la constatation de transformations de mouvements, transformations qui se produisent en nous comme au dehors de nous et grâce auxquelles nous sommes et connaissons; c'est sortir volontairement de la logique que de rechercher l'essence de choses dont nous sommes nous-mêmes une résultante, nous et notre conscience investigatrice; cela ne peut conduire qu'à des divagations sans fondement; c'est métanthropique.

Ce qui est important, pour le philosophe, dit l'abbé Hébert, « c'est seulement affirmer la *réalité*, *l'objectivité* de l'Idéal » (p.6). Cela est important, me semble-t-il, beaucoup plus pour le poète que pour le philosophe; aussi est-ce à un poète que s'adresse l'auteur quand il veut trouver une justification de la substitution du Divin à Dieu :

« Dire *le Divin* au lieu de *Dieu*, c'est sacrifier l'image pour sauver l'idée. Question de mots, objectera-t-on? Nous répondrons avec un penseur moderne (Maeterlinck) : « Il est bien rare qu'un mystère disparaisse; d'ordinaire il ne fait que changer de place. Mais il est souvent très important, très désirable qu'on parvienne à le changer de place. D'un certain point de vue, tout le progrès de la pensée humaine se réduit à deux ou trois changements de ce genre; à avoir délogé deux ou trois mystères d'un lieu où ils faisaient du mal dans un autre où ils deviennent inoffensifs, où ils peuvent faire du bien. Parfois même, sans que le mystère change de place, il suffit qu'on réussisse à lui donner un autre nom. Ce qui s'appelait « les dieux » aujourd'hui on l'appelle « la vie ». Et si la vie est aussi inexplicable que les dieux, nous y avons du moins gagné que personne n'a le droit de parler ou de nuire en son nom. »

Il s'agit de s'entendre sur le mot mystère. Les mystiques, comme l'auteur du *Temple enseveli*, aiment à en voir partout ; mais il y a mystère et mystère; il y a des choses restées encore inconnues dans le monde accessible à l'homme, et y a en outre des questions, notoirement insolubles, que l'homme se pose dans

des accès de fureur poétique ; l'existence des dieux était un mystère de la seconde catégorie ; la vie est de la première, et dire que la vie est aussi inexplicable que les dieux, c'est se tromper volontairement. La chimie ne nous permet pas encore de répondre d'un seul mot aux poètes qui nous interrogent sur la nature de la vie, mais nous sommes déjà en mesure d'affirmer que la vie consiste en transformations de mouvement exactement du même ordre que celles dont la matière brute est l'objet; ces transformations on les étudie, et on les connaîtra un jour en entier. Il restera ensuite, pour la vie comme pour la matière brute, le mystère de l'existence même des choses, mystère de la seconde catégorie de tout à l'heure, et que les philosophes négligeront comme métanthropique. Cela ne les empêchera pas d'ailleurs de goûter la fiction des poètes et leur belle langue imagée, mais ils se défieront précisément de la magie de cette belle langue qui a souvent été si nuisible à la clarté des discussions (1).

L'abbé Hébert ayant démontré qu'il est illogique de croire à un Dieu personnel, y substitue le *Divin* qui guide le monde vers le mieux, vers le plus parfait. Croire que le monde s'améliore sans cesse, c'est une illusion agréable et susceptible de donner lieu à des développements littéraires, mais il n'est pas scientifique de faire de cette croyance le point de départ d'un raisonnement. *Qu'est-ce qui est mieux ?* Est-ce que la disparition des iguanodons et des plésiosaures a été une amélioration ? Est-ce que l'écrètement des montagnes par les actions atmosphériques rend le monde plus parfait ? J'admets qu'il y a un perfectionnement de la condition des hommes à mesure que l'humanité vieillit ; je souhaite de toutes mes forces que ce perfectionnement aille croissant de jour en jour, mais ce n'est là qu'une notion purement anthropocentriste et qui ne permet pas d'affirmer avec l'abbé Hébert : « La résultante des forces du monde est orientée vers le bien. » Et même, si nous regardons plus loin, quelle nous paraît être la destinée de l'homme ? Les générations naîtront et mourront successivement, jusqu'au jour où il n'y aura plus d'êtres

(1) Dans *le Temple enseveli*, ouvrage poétique mais philosophique aussi, Maeterlinck s'étonne que nous ne connaissions pas l'avenir qui, dit-il, doit exister aujourd'hui de même qu'existe une ville lointaine *avant que nous l'ayons vue*. Il y a des comparaisons dangereuses, et celle-ci en est une : on ne saurait établir d'analogie entre la situation de l'homme dans l'espace et sa situation dans le temps. En particulier, ce que nous appelons le passé, c'est l'ensemble des mouvements desquels résulte le présent ; nous-mêmes, dans le présent, résultons d'un certain nombre des mouvements passés et c'est pour cela que nous *connaissons* quelques-uns des mouvements passés : au contraire, l'avenir, ce sont des mouvements qui résulteront des mouvements présents et qui, entre autres choses, feront que certains êtres *connaîtront* plus tard, des événements actuels. Vouloir connaître l'avenir, c'est oublier de parti-pris, le mécanisme même de la connaissance humaine.

humains, les conditions de la vie humaine n'étant plus réalisées sur la Terre ; la Terre elle-même deviendra un astre froid comme la lune ; puis ce sera le tour du soleil ; est-ce là le parfait rêvé ? Un univers peuplé d'astres morts ! Trouvez-vous avec Erasme que : « le Bien, c'est le repos, le silence et la nuit » ? *Words ! Words !* Affirmer la « réalité, l'objectivité de l'Idéal, du Divin », c'est commettre une erreur de même ordre que de croire à la personnalité divine. C'est partir d'un postulat analogue à celui de Bernardin de St-Pierre admirant « l'Harmonie de la nature », Harmonie qui signifie simplement que « les choses sont comme elles sont et non autrement. » Et quant à l'adaptation des êtres à leur milieu, Lamark et Darwin nous ont appris à y voir un résultat fatal des mouvements naturels. Alors, quoi ?

Renan admet qu'il faut un Dieu pour le peuple, pour les simples : « Dites-leur (aux simples) d'aimer Dieu, de ne pas offenser Dieu, ils vous comprendront à merveille..... Mais c'est une faute contre toute critique que de prétendre ériger une telle méthode en méthode scientifique. » Je ne discute pas ici la question de savoir s'il est bon de tromper les pauvres gens et de leur raconter que « Dieu place son arc dans les nues », uniquement parce que Moïse, ignorant, a méconnu le phénomène de l'arc-en-ciel ; je crois qu'il est préférable d'éduquer le peuple de manière qu'il n'ait plus besoin de croquemitaine pour être sage ; mais en dehors de cette question, il est bien évident que l'on doit écarter toute concession utilitaire de la discussion scientifique ; et ayant supprimé Dieu, maintenir « le Divin », c'est perdre le terrain gagné.

Il y a cependant de l'Inconnaissable, me dira-t-on ; sans doute, je suis le premier à l'affirmer, et dans cet inconnaissable, il y a tout ce qui *n'agit pas* sur l'homme, tout ce qui est, par suite, indifférent à l'homme. Il y a aussi dans l'inconnaissable un certain nombre de réponses à des questions que l'homme se pose à tort et que son « mode de connaissance » même lui interdit de résoudre ; tel est par exemple le problème des origines ! « Mais, me disait récemment un ami, c'est là, précisément, le Divin ! » Le mot inconnaissable vaut certes mieux, car on ne pourra empêcher d'appliquer au mot « Divin », qui étymologiquement vient de Dieu, quelques-uns des attributs que l'on prêtait autrefois à Dieu (but, puissance directrice, d'après l'abbé Hébert).

La lune nous montre toujours la même face ; nous ignorons ce qui se passe de l'autre côté de notre satellite et ce qui s'y passe nous est indifférent. Dirons-nous que le derrière de la lune est divin parce nous sommes sûrs de ne jamais le voir ?

Félix Le Dantec.

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES.

La Poussée turque. — L'Islam, qui a paru un instant reculer, qui en réalité fermente toujours et ne rétrograde jamais, avance à l'heure présente sur tous les points. Il ne s'agit pas seulement ici de ces explosions subites de fanatisme belliqueux qui se produisent à intervalles irréguliers sur le pourtour du continent africain, et dont les héros connus sont El Hadj Omar, Samory, Rabah, le Mahdi, Bou Amama, mais d'une progression régulière, conduite avec méthode par une puissance qui dispose d'une représentation diplomatique.

On s'est demandé assez souvent si les marabouts, émirs, mullahs, qui surgissent de temps à autre de par le monde ne sont pas des agents plus ou moins indisciplinés du Commandeur des Croyants. En d'autres termes, ne jouent-ils pas le même rôle à l'égard de la Porte que Garibaldi jadis vis-à-vis de l'Italie officielle ? Le problème est trop complexe pour comporter une réponse précise et unique. Ici, l'agitateur musulman se réclame du Sultan : là il n'accepte aucune discipline, mais en tout cas les invasions, les expansions fougueuses qui désolent le Soudan Central ou Oriental, ou encore parfois l'Asie Centrale, servent au plus haut degré la cause de la Turquie. L'empereur ottoman bénéficie en regain de prestige de tout ce que gagne l'Islam, dont il est la plus éminente expression, et c'est pourquoi il ne lui arrivera jamais ni de dénoncer un chef de bande, ni de répudier l'action des confréries qui travaillent le Continent Noir, du Maroc au Kordofan et de la Tripolitaine au delà du Tchad.

Mais Abdul-Hamid ne se contente plus de ces profits moraux qui ne se résolvent guère, au reste, en rentrées budgétaires ou en accroissements territoriaux. Il a donné des ordres pour que la marche des Musulmans reprît sur toute la ligne, et depuis quelques mois, il a été obéi avec une ponctualité vraiment frappante.

A Koweit, sur le golfe Persique, à Bilma, au sud de Tripoli, à Cheik Saïd et derrière Aden, le long de la mer Rouge, c'est-à-dire sur trois frontières à la fois, le Croissant a débordé sa sphère normale. Des peuplades et des sultanats indépendants qui depuis de longues années n'entendaient plus parler des fonctionnaires ottomans ont vu soudain apparaître des pachas, et derrière eux des fantassins, et des collecteurs d'impôts. L'Italie, la France, l'Angleterre, la Russie ont été à la fois molestées en leurs intérêts et en leur fierté. En même temps, les procédés arbitraires des administrations de Stamboul s'aggra-

vaient, attestant suffisamment qu'Abdul Hamid se sentait plus fort qu'auparavant et jugeait tout ménagement superflu.

L'Islam que beaucoup considéraient à tort comme caduc — il décline infiniment moins que le catholicisme romain — rouvrirait-il une phase d'expansion ? Il y a tout lieu de le croire. La Turquie a eu beau perdre depuis trente ans de nombreuses provinces en Europe, en Asie, en Afrique : elle est peut-être encore plus vivante, en dépit de son gouvernement despotique et absurde que l'Espagne étouffée par sa théocratie compliquée de parlementarisme. De temps à autre, sa sève éclate; son génie conquérant se réveille; son histoire se renouvelle.

Le cas est grave. Aucune puissance n'est intéressée, sauf l'Allemagne, à la restauration même partielle du prestige ottoman. Ni l'Angleterre, ni la France, ni la Russie ne peuvent négliger le danger qui en résulterait pour elles dans leurs dépendances coloniales où l'islamisme exerce un énorme ascendant. Aussi faut-il flétrir l'aveuglement qu'elles ont montré à deux reprises, en laissant massacrer les Arméniens, en tolérant l'écrasement de la Grèce, et qu'elles manifestent encore aujourd'hui en affectant l'indifférence pour les affaires albanaises et macédoniennes.

Après tout, elles expient déjà, par les ennuis que la Porte leur suscite, la faute, le crime commis, il y a sept années, au moment des effroyables égorgements de Sassoun et d'autres lieux. Si les Salisbury, les Hanotaux, les Lobanov, ne s'étaient pas concertés pour faire le silence sur les exploits des Kurdes et des Bachi Bouzouks, s'ils n'avaient pas abusé les nations sur l'ampleur du massacre perpétré en Anatolie, s'ils n'avaient pas formé une ligue de protection autour du Grand Saigneur, la Porte n'eût jamais osé organiser une poussée générale de ses forces militaires en Asie et en Afrique.

Abdul Hamid, fort de son impunité, vainqueur des Arméniens et des Grecs, confiant dans la mansuétude des gouvernements, balance ses drapeaux sur des terres d'où ils semblaient exclus. Il a raison. C'est une revanche du droit — étrangement ironique, il est vrai.

Paul Louis

GAZETTE D'ART

Les Expositions de Baden-Baden. — Nous avons naguère, et ici même, dit quelques mot des expositions de Karlsruhe et de Dusseldorf.

Baden-Baden, à l'occasion du jubilé de son grand duc, a voulu, elle aussi, prouver qu'elle ne dormait pas sur ses gloires déjà anciennes de 1866, et qu'elle participait pour sa part, sur le terrain des arts, à cette circulation de sang nouveau qui donne depuis quelques années, une sorte de fièvre salutaire à tout l'Empire. Deux salons ouvrirent leurs portes cette année à Baden l'un rétrospectif, riche en toiles et panneaux du maître Hans Baldung ainsi qu'en orfèvrerie religieuse, en peinture depuis le XIIIe siècle, et constitué de prêts particuliers, l'autre, plus strictement affecté à l'exhibition de toiles pour la plupart brossées dans l'année par des artistes régionaux.

L'un et l'autre groupement méritaient d'être visités et appréciés. Le Salon rétrospectif favorisait l'occasion de revoir un total de belles productions des maîtres de Colmar et du Haut-Rhin, comme on n'en vit point depuis la belle exposition de Strasbourg, il y a quelques années. L'autre était une heureuse réplique du Salon de Karlsruhe avec une adjonction fort intéressante d'envois de l'étranger. Les Français seuls n'étaient point représentés. Pourtant l'Allemagne est aussi friande de leur peinture que de leurs spectacles et payerait aussi bien la toile que l'opérette.

Le clou de l'Exposition de Baden était la présence de seize tableaux ou dessins de Segantini. Sa manière effilochée, son procédé *au canevas* a plu énormément. Toutes réserves faites sur ce peintre, il faut ne pas ménager l'éloge à Dill, à Leibl, Hans Thoma, et à toute la pléiade des jeunes peintres badois qui affirmer, des tendances vers plus de lumière et plus de gaieté.

Les deux expositions avaient été organisées, avec tout le tact et toute la science qu'on pouvait attendre de sa haute compétence, par M. Joseph Schall, conservateur de la Galerie grand-ducale de Baden-Baden.

PASCAL FORTHUNY

GESTES

Le Tueur de femmes. — Certains touristes, à qui la modicité de leurs ressources interdit tout déplacement individuel, ont vu en quelque sorte venir à eux la montagne : la chaîne des Pyrénées, avec cet effet panoramique caractéristique et tant admiré des ascensionnistes, l'erreur au delà, la vérité en-deçà, ou réciproquement, selon les caprices de l'éclairage. Le tout était réduit aux dimensions de la barre de la cour d'assises, laquelle séparait, de façon un peu schématique et ténue peut-être, M. Vidal, le Tueur de Femmes, et cet autre spécialiste, M. Trinquier, président des assises, le Tueur d'Hommes.

M. Vidal, avec sa pénétration coutumière et sa franchise toute méridionale, a excellement résumé, en ses réponses, la divergence des situations :

« C'est une vaste erreur, Monsieur... Monsieur le président, vous n'êtes pas dans la voie... C'est inutile d'insister, nous ne serons jamais d'accord... »

Il était de la dignité de M. Vidal de ne pas « faire les premiers pas dans la voie de la réconciliation ». Mais il est regrettable que de pareils malentendus subsistent entre deux collègues remplissant, l'un à la satisfaction dite générale, l'autre à la sienne, hélas! trop particulière, les devoirs de la même profession. Bien plus, « ils ne pourraient vivre l'un sans l'autre », ce qui revient à dire, en tenant compte de la divergence précitée, que M. Trinquier ne pourrait vivre sans M. Vidal et ses émules, et que M. Vidal pourrait difficilement mourir sans le visa de M. Trinquier. Ces deux grands esprits se sont efforcés de mener à bien leur tâche par des moyens assez différents : M. Vidal, non sans

quelque outrecuidance peut-être (à son éminent graphologue, M. de Rochetal, démêle un peu de vanité dans ce tempérament merveilleusement imaginatif, doux et affectueux), M. Vidal, donc, crut pouvoir se fier, au cours de sa laborieuse carrière, à son mérite personnel. Par une restriction tout à l'honneur de sa modestie du reste, il ne se jugea pas la force d'attaquer, sans main-forte de l'Etat, des hommes, vigoureux peut-être et possiblement armés : il choisit de limiter ses exploits aux attentats sur de faibles femmes. Il serait venu à bout d'êtres masculins sans doute, si musculeux fussent-ils, si quelque diplôme dûment officiel et un passé dûment vertueux lui eût acquis le droit de réquisitionner, au nom de la loi, des complices. Mais il répugnait à cet honnête homme d'entraîner d'autres honnêtes gens dans des entreprises si peu morales... M. Trinquier, plus pratique certes, encore que moins chevaleresque, n'a point hésité à s'entourer de toutes les précautions et de tous les complices. M. Trinquier a attaqué M. Vidal parce qu'en bonne logique il y a tout à parier qu'un Tueur de Femmes ne résistera pas à un Tueur d'Hommes copieusement, en outre, escorté. Car M. Trinquier a groupé autour de lui des gendarmes à la meule (mesure multiple, comme on sait, de la mesure *botte*), et des jurés à la douzaine. Tous ces préparatifs confirment la préméditation de son attentat contre M. Vidal; mais peu lui en chaut. Quelle différence flagrante n'y a-t-il pas en effet entre M. Vidal, qui assassine pour voler, et le Tueur d'Hommes, à qui l'Etat consent « un fixe »? Mais que ne l'a-t-il consenti au Tueur de Femmes? Que font les revendications féministes?

Ajoutons, pour conclure, que M. Vidal est mis à mort sans motifs — si l'on exclut celui de la jalousie et de la lutte pour la vie professionnelles. M. Vidal, cet homme doux et réfléchi, s'était consacré à l'étude de la direction des ballons. Or, est-il permis de déduire de ses travaux, il en était arrivé à ce théorème : « Pour avoir du ballon dirigeable, il faut de la femme. » Mayne-Reid a écrit (*les Grimpeurs de Rochers*) des vérités aéronautiques analogues au sujet de la peau d'anguille : « C'est bien lourd... c'est la graisse qui en fait le poids... bouillies et débarrassées de la graisse... Il n'en coûte rien d'essayer. »

Si l'on n'exécutait pas M. Vidal... il périrait néanmoins sûrement, justement, martyr de la science, comme, ces temps derniers, divers aéronautes élus et tous les suicidés dirigeables.

Notons que, tandis qu'on prépare l'exécution, M. Vidal nourrit près de deux alibis péremptoires et quasi-posthumes : le vrai Tueur de Femmes officie à Boston et à Bourg-la-Reine.

ALFRED JARRY.

LES LIVRES

ANDRÉ GIDE : **L'Immoraliste** (Mercure de France, in-18 de 200 pp., 3 fr. 50). Il y a déjà plusieurs mois que l'*Immoraliste* a paru en un petit volume qui ressemble, sous sa couverture bleue, au *Faust* de Gérard de Nerval. Aujourd'hui qu'il nous revient dans une édition plus courante, augmenté d'une préface, je saisis avec joie l'occasion d'en parler. Ce ne sera point pour en tenter l'éloge : Mme Mardrus

l'ayant fait ici même, après elle je le ferais moins bien, et me sentirais moins à l'aise pour le faire. Ce que j'ai de tendresse pour ce livre, je ne le veux montrer qu'en l'expliquant. Et je m'étonne d'avoir à l'expliquer. Mais j'ai lu maint article et mainte lettre, entendu mainte conversation... Que de méprises, dans les opinions de lecteurs pourtant choisis! Chez un public plus large, que d'erreurs sont possibles! Je ne me flatte point de pouvoir toutes les prévenir.

La faute en est d'abord au titre, théorique, doctrinal, et qui fait moins attendre un roman qu'une profession de foi. Ce titre convient bien au livre, en exprime le sens total. L'écarter alors qu'il s'offrait, c'eût été timidité vaine. Le choisir, était dangereux, parce qu'il n'était pas vacant. Nietzsche a dit : « Nous autres immoralistes... »: c'est assez pour qu'une aventure « immoraliste » apparaisse, jusqu'à plus ample informé, comme une illustration du Nietzschéisme. Mais pour naturel qu'il soit, ce malentendu ne durerait point, si plus de gens savaient lire, dans les lignes et entre les lignes, puis relire, puis réfléchir à leur lecture, corriger leurs impressions hâtives et retrouver après chaque écart le droit fil de la pensée. Trop de livres trop longs et trop vite écrits favorisent nos habitudes de lecture rapide et sommaire. L'école dite *de l'art social* nous a de plus accoutumés à chercher dans tout roman l'exposé direct d'une thèse. Je ne crois pas qu'autrefois personne ait pris *Adolphe* pour une apologie, ni même, — bien que la *lettre de l'auteur* y prêtât, — pour un acte de contrition : car à quoi bon se déclarer pour ou contre le héros, tout à la fois tourmenteur et victime, et fausser l'émotion sincère, ni hostilité, ni sympathie, qui peu à peu se développe par un jeu de nuances savamment compensées. Cette compensation des nuances, l'*Immoraliste* la permet; l'antithèse y est auprès de la thèse, l'objection avec l'argument, non point séparés, mais unis dans la même âme et dans la même vie. Tout le nécessaire est dit: regretter qu'il ne soit pas dit de façon plus explicite, c'est réclamer plus que le nécessaire, et, par besoin de clarté logique, regretter l'harmonie d'une œuvre d'art.

L'*Immoraliste* est une œuvre d'art, complète en soi, née d'elle-même. Le germe en existait, sans Nietzsche; je ne dis pas que, sans Nietzsche, il aurait pu lever. L'influence des grands hommes, qui enchaîne les esprits faibles, libère les esprits forts en leur révélant *ce qu'on peut oser*. Grâce à Nietzsche, la question : « Que peut un homme? que peut l'homme? » s'impose à tels de nos contemporains qui, sans lui, ne l'eussent même pas soupçonnée. Dès longtemps, Gide en est hanté, soit qu'il y réponde, dans les *Nourritures terrestres*, avec une ivresse lyrique, soit qu'il la tourne et la retourne, avec un humour anxieux, dans *Paludes* et dans le *Prométhée mal enchaîné*. Et parce qu'il s'est posé la question de lui-même, il la pose à sa façon. L'Immoraliste, Michel, n'est pas inspiré de Nietzsche. Nietzsche, philologue et philosophe, attiré par l'héroïque santé des Grecs et par la *virtù* italienne, met ses admirations en maximes, oppose à la morale une anti-morale qui ne se manifeste point par des actes, mais par cet idéal : l'*Uebermensch*, et par ce type : Zarathustra. Michel est d'abord un malade qui

veut guérir, et pour cela nomme Bien, tout ce qui lui est salutaire, Mal, tout ce qui retarde la guérison. Puis, à mesure que croît sa force, à mesure qu'il fait de la vie la palpitante découverte, sa volonté de vivre se change en un désir de vivre toujours plus; sa vigueur, à qui toute contrainte semble factice et gênante, le pousse vers l'inculture, la vie sauvage et l'anarchie. Il ne s'agit donc point de voir jusqu'à quel point un disciple pourra mettre en pratique la thèse immoraliste; il s'agit de voir l'immoralisme surgir et se développer, naturel et spontané comme un instinct. La thèse suppose un but, une mesure, une méthode, une discipline; l'instinct va droit devant soi, impérieux et destructeur. Nietzsche invite l'homme à dépasser l'homme, à se maîtriser soi-même, à maîtriser les faibles, Michel ne songe qu'à s'affranchir.

Y réussit-il enfin? « L'auteur, — dit la Préface — ne propose comme acquis ni le triomphe, ni la défaite. » Vraiment on ne peut tirer du livre ni l'une, ni l'autre solution. Quand Michel, en sa poursuite frénétique de la joie, a tué l'être qu'il aimait le plus au monde, cependant il ne s'avoue pas vaincu . Il est encore gonflé d'une force orgueilleuse; mais il ne sait où l'employer. « Tu te nommes libre? lui dirait Nietzsche. Je veux entendre ta pensée maîtresse, et non simplement que tu as secoué le joug. — Es-tu de ceux à qui il est permis de le secouer? Je sais, plus d'un a rejeté sa dernière valeur, en rejetant sa sujétion... » Que Michel déclare : « Se libérer n'est rien; l'ardu, c'est savoir être libre » et demande à ses amis de lui trouver des raisons d'être, il ne faut pas plus à certains pour le condamner sans appel : selon M. Vielé-Griffin, le désarroi de l'Immoraliste démontre suffisamment la nécessité de la Morale. C'est trop tôt trancher le débat; Michel n'est pas l'Immoraliste; il veut l'être, il est mal placé pour le devenir. Son inculture n'est pas naïve; elle prend le contrepied d'une culture acquise; il faut donc que le côté négateur y domine, sans que nous ayons le droit de juger impossible une nouvelle et plus haute affirmation. Surtout, si Michel est puni, ce n'est point de s'être libéré, c'est de s'être libéré malgré lui; c'est d'avoir voulu goûter tout ensemble la frénésie de sa force, et l'amour d'un être faible; si bien que la vraie conclusion du livre tiendrait toute en cette phrase : « Il faut choisir. L'important c'est de savoir ce que l'on veut. »

Ainsi le problème se présente sous une espèce qui le rend insoluble. Et comment, sans cela, deviendrait-il un drame? Que ceux qui désirent voir s'épanouir un immoralisme candide relisent l'histoire de César Borgia ou de Jean-des-Bandes-Noires, les romans-poèmes de M. Lemonnier ou l'histoire d'Aladdin. Ceux qui préfèrent l'immoralisme à l'état de doute, de fièvre et d'angoisse, s'arrêteront au cas de Michel. Il est vrai que ce cas est une exception, que le héros est un malade; mais « quelques idées très pressantes et d'intérêt très général peuvent cependant l'habiter. » C'est ainsi que l'auteur s'exprime; il pouvait être plus hardi : Si les nouvelles vérités souvent éclosent en des esprits équilibrés, les *valeurs* nouvelles toujours s'élaborent en

des cerveaux maladifs, en des êtres d'exception: nous n'en sommes plus à l'apprendre, après l'exemple de Rousseau. Toute liberté commence par la révolte, toute révolte est une crise morbide. Les natures saines savent trop bien s'adapter à toutes formes de vie, pour détruire ce qui est, et créer ce qui n'est point; un fou seul ouvre à ses risques la voie où les sages bientôt le suivront. Gœthe se flattait d'être devenu sage en absorbant, en épuisant toutes les sortes de folie. Qui peut dire de quelles folies sera faites la sagesse de demain?

Cette même pensée m'empêche d'accueillir l'objection la plus forte qu'on ait soulevée contre l'Immoraliste : Le conflit, me dit-on, n'est ici qu'illusoire; Michel se bat contre un fantôme: Pour attaquer la morale, il ne la pose qu'à l'état de loi formelle et gratuite; il la vide de sa substance, il sépare les faits et les rapports réels qui la soutiennent et l'alimentent. Jouissant par accident d'une indépendance précaire, il s'isole, il prend pour fin sa personne, qui, détachée de l'ensemble, n'est que fiction toute pure. Et s'il échoue enfin à la réaliser, c'est pour avoir méconnu qu'elle avait, pour fond et pour support, la collectivité. Aussi les uns vont-ils proposant à Michel une loi nationaliste, les autres, une foi socialiste. Ils n'exigent pas qu'il s'y convertisse, mais s'étonnent que pas un instant il n'ait songé même à l'examiner

Ces critiques pourraient recevoir satisfaction, sans que l'économie de l'œuvre fût profondément changée : Entre la première fougue de sa convalescence, et le délire systématique qui bientôt va le posséder, Michel en effet traverse une période d'équilibre et de calme illusoire. Devant l'aménagement des cultures normandes, il admire comment l'effort savant de l'homme, contraignant la libre nature, lui fait porter des fruits plus beaux : « Que serait le sauvage élan de cette sève débordante sans l'intelligent effort qui l'endigue et l'amène en riant au luxe?» — Ce spectacle l'amène à se construire une éthique « qui devenait une science de la parfaite utilisation de soi par une intelligente contrainte.» J'aimerais que cette méditation fût plus précise; que Michel, impatient d'action et voulant distinguer de l'action dérisoire l'action efficace et féconde, se heurtât de toutes parts à cette règle, à cette discipline qui déjà lui semble importune. Si plus tard l'horreur de la règle le rejetait à ses ardeurs stériles, du moins aurait-il vu l'alternative, et fait librement son choix. — Seulement, le drame perdrait en force tout ce que le problème gagnerait en clarté.

Mieux vaut que Michel pousse à bout la logique de sa passion; mieux vaut que les idées et les sentiments contraires à l'immoralisme s'incarnent tous en la faible figure de Marceline. L'émotion est ainsi plus poignante, et l'enseignement plus complet. Cependant ne cherchons pas cet enseignement où il n'est point. Peu importe qu'ici la thèse immoraliste soit démontrée vraie ou fausse; dans un cas comme dans l'autre, ou taxerait le roman d'artifice. L'important c'est que le sentiment immoraliste apparaisse tel qu'il peut être en quelques âmes : à la fois très naturel, très violent et très sincère, abondant en forces, fertile en raisons, ardent à réclamer ses droits. Devant cette irruption

d'une puissance nouvelle, la Morale ne s'écroule point, les tables de la loi ne sont pas brisées. Mais à la convention morte succèdent le doute et le trouble vivant; et la conscience assoupie s'éveille de sa langueur sous un souffle de vent brutal et sain. L'esprit de pesanteur est vaincu pour un jour...

MICHEL ARNAULD

HENRI DE RÉGNIER : **La Cité des eaux**. (Mercure de France, in-18 de 199 pp., 3 fr. 50). — C'est une chose remarquable et qui fait longuement rêver, de voir qu'une grande partie des écrivains de ces temps démocratiques et tout grondants d'anarchie s'attarde si complaisamment auprès du spectre des derniers rois, et qu'autour des ifs, le long des eaux et des escaliers, devant les façades de Versailles, poètes et prosateurs ont, sans le vouloir, reconstitué la plus dévote des Cours de France.

C'est ainsi que M. Henri de Régnier, en se remettant aux vers, prélude par cet hommage magnifique : *La Cité des Eaux*. Il semble que, parlant de Versailles, ses vers se soient d'eux-mêmes, par une sorte de fatalité, rangés sous formes de sonnets. Mais nous n'y verrons passer ni têtes poudrées ni têtes coupées, car M. Henri de Régnier s'attardera plutôt aux perspectives, aux statues, et, surtout et naturellement, au jeu et au reflet des eaux. Et il contournera un à un les bassins monotones et les rectilignes canaux, car nul mieux que lui n'était né pour les chanter, qui, au long de son œuvre poétique, nous fit si souvent songer à l'insaisissable exactitude, à la symétrie pleine d'images des jets et des pièces d'eau. Mais après avoir miré son rêve à toutes les vasques, l'avoir regardé retomber et renaître au cœur des beaux châteaux de gouttes claires, voici qu'il quitte brusquement tous ces artifices du cristal liquide pour se jeter, avec une ardeur singulière et à laquelle il ne nous avait pas habitués, vers les forêts aux libres eaux :

Si ta bouche désire une eau qui désaltère
Et non l'onde croupie aux feuilles des bassins,
Couche-toi sur le ventre et pose contre terre
Ton oreille attentive aux appels souterrains;

Car toute la forêt chante de sources vives
Dont le murmure épars circule au sol vivant,
Et leur sombre fraîcheur, nourricière et furtive,
En elle s'insinue et partout se répand.

Et c'est un contraste émouvant, qui semblerait l'annonce voilée d'une nouvelle phase de la pensée poétique de M. Henri de Régnier. Déjà, l'une des poésies éparses à la suite des sonnets sur Versailles nous surprend tout à coup comme une révélation. *La Vie*, dont on fait tant de cas ces temps-ci, aurait-elle conquis notre lointain, notre presque dédaigneux Olympien?... Citons en effet, tout entière cette vision de *La Lune Jaune* :

Ce long jour a fini par une lune jaune
Qui monte mollement entre les peupliers
Tandis que se répand parmi l'air qu'elle embaume
L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés.

Savions-nous, quand, tous deux, sous le soleil torride
Foulions la terre rouge et le chaume blessant,
Savions-nous, quand nos pieds sur les sables arides
Laissaient leurs pas empreints comme des pas de sang,

Savions-nous, quand l'amour brûlait sa haute flamme
En nos cœurs déchirés d'un tourment sans espoir,
Savions-nous, quand mourait le feu dont nous brulâmes
Que sa cendre serait si douce à notre soir,

Et que cet âpre jour qui s'achève et qu'embaume
Une odeur d'eau qui songe entre les joncs mouillés
Finirait mollement par cette lune jaune
Qui monte et s'arrondit entre les peupliers ?.

Le marbre a remué! Quel cœur sera celui qui battra dans une telle poitrine? Et que dirons-nous alors de l'homme, nous qui aurons tellement aimé la statue?

Il faut donc attendre encore de grandes joies de M. Henri de Régnier à qui nous devions tant déjà, et qui semblait avoir tout dit. Car il se dépassera lui-même comme son Marsyas dépassa Apollon. Et n'est-ce pas là le sens de cette « inscription lue au soir tombant »?

Albert Erlande : **Hélène** (Mercure de France, plq. de 41 pp., 2 fr.); *le Jasmin* (Editions de la Renaissance Latine, plq. de 18 pp., hors commerce). — Voici des vers, quelques vers pourrait-on dire, d'une qualité toute particulière, et dont la définition exacte serait qu'ils *sentent* les lilas. Et c'est l'âme d'un troubadour qui y chante, pleine d'émotion et de tristesse, romantique comme l'adolescence.

La première pièce d'*Hélène* est d'une évocation si exacte dans son imprécision, qu'elle nous transporte au cœur même du paysage le plus frais, le plus improbable, le plus artificiel qui soit, c'est-à-dire l'Ile du Bois de Boulogne qui l'a inspirée, avec son avril décoratif où l'on rêva toujours de placer une figure de femme indécise sur des fonds d'eau tremblante :

Ce fut dans un bosquet plein d'odeurs sensuelles,
Dans une île embaumée où les légers lilas,
Les jonquilles des prés et les roses charnelles
Délièrent leurs fleurs lorsque tu t'avanças...

Les *Chansons* qui suivent marquent peut-être plus encore ce romantisme du Poète, en évoquant presque Musset, avec on ne sait quoi de très heureusement jeune et de moderne, comme d'un Verlaine à dix-sept ans :

Quand je revois cette ombre amie
Qui vient rafraîchir ma douleur,
Je sens les portes de mon cœur
S'ouvrir un instant à la vie.

C'est un besoin d'intimité
Et de présence féminine
Et d'un être qui vous devine
Et qui ne peut plus vous quitter.

Le poème *Il Pensieroso* qui termine ces quelques pages nous semble, alors, tout proche du Musset des « Nuits » avec ce type de vers langoureux et cadencé :

Vous ignorez le mal que fait naître un sourire,
En montrant un bonheur qu'il ne peut pas donner.

Une âme de douleur vague, de chantante tendresse et de pitié lointaine y soupire mélodieusement, au souvenir des maux humains et parmi le soir :

L'horizon pâlissant est comme une terrasse,
Les constellations sont comme des jasmins...

Et ces jasmins nous conduisent tout naturellement à la seconde plaquette de l'auteur : *Le Jasmin*. — Tout un Orient attendri s'en exhale, au rythme de berçantes strophes pareilles à quelque darabouka mélancolique. Et voici l'heure du conteur, et voici l'heure de l'amour.

Tandis que Daïda, au pied de ses terrasses
Regarde le soleil descendre l'Occident,
Aux instants recueillis où s'allongent et passent
Les ombres des palmiers sur le fond de l'étang...

Ce beau quatrain donne la note du poème tout entier, par lequel s'achève l'impression de sincérité tendre et de lyrique jeunesse qui nous charme en M. Albert Erlande dès que nous commençons la lecture de ses vers.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

FR. A. COOK : **Vers le Pôle sud** (Adaptation française par *A.-L. Pfinder*, in 8° de 320 pp. avec 142 photogravures et une carte, 10 fr. Ernest Flammarion). — Parce qu'il couronne l'hémisphère auquel appartient l'Europe et où se condensa jusqu'ici le travail de la civilisation, le Pôle Nord fut le plus fervemment étudié. C'est depuis peu, relativement, qu'on commença de s'intéresser au PôleSud. L'exploration que *la Belgica* vient d'y faire, accuse l'importance nouvelle qu'a prise dans l'attention mondiale le Sud de notre globe. Ces dernières années, il fut longuement question de Madagascar, on s'occupa de la Nouvelle Calédonie, on regarda s'organiser toute une vie récente à notre antipode : l'Australasie; on se passionna aux événements du Sud-Afrique et voici que cette fois c'est jusqu'au Pôle Sud lui-même qu'est

descendue l'attention de l'Europe. Sensiblement la vie se déplace du Nord au Sud : trop abondante dans l'hémisphère boréal elle se verse au Midi, pour équilibrer le poids du monde. L'homme finira par connaître sa planète, selon la prescription d'un vieil oracle.

Par les charmants commentaires impressionnistes du docteur américain Fr.-A. Cook, le voyage de *la Belgica* s'affirme déjà d'une riche révélation poétique, en attendant que les spécialistes de l'expédition publient les travaux qui permettront de célébrer la valeur des découvertes scientifiques. Tel, ce récit du voyage de *la Belgica* semble sans conteste le plus beau poème du belge Verhaeren. Banquises hautes comme des cathédrales de glace, soleil hâchuré en flammes torses, lune massacrée, constellations glacées, arêtes de glaces déchirantes comme des armes, arc des aubes tendu sauvagement, nuages présentant des parhélies comme la Sainte-Face du soleil, archipels blancs comme des « cloîtres » ou psalmodie le cortège des manchots, ces « Moines » du pôle, jardins et plates-bandes de fleurs de glace, cris désespérés des pétrels et des phoques, oiseaux, îles et murs en dérive, n'est-ce pas toute la grandeur hallucinée des évocations de Verhaeren quand, aux soirs d'hivers et aux clairs de lune d'Europe, il darde au Pôle son âme aimantée? Tandis que l'on suit jour à jour les efforts de ce voyage de pénétration qui dura deux ans et que, lentement, l'on voit s'ouvrir, un à un, aux explorateurs chaque paysage nouveau, on ne peut s'empêcher de penser à la prodigieuse intuition des poètes auxquels un bond de l'âme suffit à révéler la beauté de continents inaccessibles. Ce sont eux qui, en vérité, sont les plus fougueux voyageurs et les explorateurs les plus géniaux... Quand les navires ont pu aborder aux continents qu'il pressentirent, ce sont leurs rêves internes qu'ils nous rapportent. Et cela est beau qu'on puisse ainsi prouver que les grandes âmes de poètes recèlent l'image totale du globe...

Par un juste et curieux retour, les hommes qui parfirent ce voyage de deux ans reviennent avec des visages illuminés de poètes. Les plus précieuses photographies du volume ne sont peut-être pas celles des soleils de minuit ou des plaines de glace mouvementée, il semble que ce soit celles qui, opposant à la physionomie des hommes au départ la physionomie avec laquelle ils revinrent, permettent de surprendre l'œuvre de la solitude et de la nature sur le masque et toute la personne humaine. En chaque être depuis Van Rysselberghe (le mécanicien) et le docteur Cook jusqu'au simple matelot, s'exalte une individualité ardente et fascinée, éclat profond jailli de l'âme au jour blafard du Sud, beauté forte gardée jusque-là cachée, entravée, et qui attendait de se montrer... Ni l'abondance des neiges, ni la glace de l'air, ni les extrémités de température, ni l'obscurité des nuits de deux mois, ni l'absence de femme et de nourriture confortable n'étaient cependant faites pour favoriser l'organisme humain. Je veux dire : par l'œuvre de beauté que la nature opéra ici, malgré l'ingratitude du milieu, on imagine aisément celle qu'elle réaliserait sur des hommes qui mèneraient la pure vie des plaines, des montagnes et des forêts en des continents salubres.

Tous les artistes et particulièrement les peintres devraient consulter les séries de photographies rapportées de tels voyages : ils y prendraient une nécessaire et précise conscience d'une sorte de *transformisme des lignes*. A la Terre-de-Feu où le sol est dépouillé de végétation ou à la banquise antarctique parmi les hummocks et les sastrugi, dans la monotonie de la couleur, la nature présente constamment les grandes lignes primordiales d'admirable simplicité géométrique en lesquelles la matière se solidifia pour la première fois. Les ondulations se multiplient en mille rythmes qui pourraient se classer en séries d'*espèces successives*, toutes originaires d'un même mouvement premier, et qui vont se simplifiant sans cesse vers le point plus froid où domine sans doute l'uniformité primitive. Aux îles où hiverna *la Belgica*, la terre a gardé des formes cristallines dont l'harmonie proportionnelle tantôt s'accuse par la neige, tantôt est dissociée en dessins plus complexes par le travail d'érosion. Il y est enfin des prairies de neige avec des plates-bandes de fleurs, des étangs où la glace a pris telle figures de fleurs-d'eau qui rappellent les formes de cristaux du lotus et évoquent impérieusement à l'esprit combien les contours les plus *distingués* par exemple de la figure humaine descendent des lignes géométriques. En parcourant le globe de l'Équateur au Pôle, ce qui semble n'être qu'un voyage dans l'espace, on refait le voyage dans le temps de la période contemporaine aux Origines. On visite là un peu l'enfance du globe et de la Vie terrestre, et cela prête à des méditations de lignes dont nos artistes sont trop peu coutumiers et qui sont d'étonnantes leçons d'analogies. Cela leur ferait sentir la nécessité pour tout artiste d'une forte éducation scientifique d'où ils nous arriveraient avec des âmes plus graves, des esprits plus essentiellement, plus profondément harmonieux et ces figures de poètes que présente le moindre matelot de *la Belgica*... et qui leur tiendrait lieu de voyage au pôle.

MARIUS-ARY LEBLOND

ADRIEN MITHOUARD : **Le Tourment de l'Unité** (Mercure de France, in 18 de 394 pp., 3.50). — « La beauté, le sens de ce mot imprécis, fait pleurer les hommes... » Peut on la prouver? non, puisqu'on l'éprouve; au surplus « il ne s'agit pas seulement de découvrir la vérité, mais de vivre avec elle, avec elle tout entière » : « Ce qu'il serait vain de vouloir prouver, je m'emploie à l'éprouver, c'est le prétexte de ces pages... : on est soi même un merveilleux instrument de précision. » Voilà l'une des originalités de ce livre qui en compte plusieurs : poète, l'auteur entend résoudre le problème par ses moyens de poète : « La beauté est toute pleine d'une vertu généralisatrice qui ne relève pas de l'analyse, des méthodes scientifiques. »

Ce qui frappe avant tout dans le monde est l'unité selon quoi s'ordonne tout ce qui est et nous-mêmes : « la Beauté ne serait que cette sensation d'universel élan vers l'unité » (Carlyle : Le cœur de la nature est partout musique). C'est l'*harmonie*: se réaliser dans un rapport juste avec l'univers, s'équilibrer à lui, réaliser l'unité. Mais lui est infini, et fini l'homme: l'équilibre ne peut être que momentané: à cette limite

parvenu, dans quoi l'harmonie enferme l'univers, un autre infini s'ouvre, et ainsi, sans fin: ce passage critique, cette sensation de dualité et d'une force qui nous manque pour conclure l'unité, nous donne le sentiment de l'*expression*: en quelque sorte, l'expression c'est l'homme, et l'harmonie, est la nature. Ce perpétuel balancement entre son unité et le dualisme, cette lutte de soi contre l'univers, de soi contre soi, de l'univers intérieur contre l'univers ambiant, ce tourment de l'unité résume toute la vie humaine. C'est l'aller et retour pendulaire, et qui gouverne le monde mental tout autant que le monde matériel. « La vibration n'est pas seulement le point de départ de l'esthétique, elle en est l'épilogue et la suprême aventure. L'intelligence dédouble les choses pour la joie d'y mettre un rapport qui les unisse. Quel phénomène initial l'homme va-t-il requérir à l'origine de l'univers pour s'en faire une expression ? le tressaillement intime des atomes cherchant leur équilibre. » Et au moral, de même qu'il est deux moments dans toute vie et toute phase de vie, il est deux sortes de races, deux sortes d'hommes : ceux qui éprouvent l'harmonie universelle : les harmonieux, et ceux qu'obsède l'inquiétude immanente de l'être humain en deçà ou au delà de cet équilibre qu'il ne fait que traverser : les expressifs. Une double application suit, hardie et ingénieuse, rigoureusement motivée, d'une part à l'affaire Dreyfus (les partisans de Dreyfus étant les expressifs, les adversaires, les harmonieux), d'autre part qui montre dans les expressifs impressionnistes de la fin du XIXe, une renaissance des harmonieux architectes du XIIIe français, vient en exemple pratique aux thèses de ce livre éloquent et fort.

Maurice Griveau : **La Sphère de Beauté.** (Alcan, in-18 de 980 pp. ill., 10 f.) — Il y aurait comme une inconvenance à, en vingt lignes, épiloguer près de mille pages, des années de méditations et de travaux, sur les plus hautes questions; il y faudrait un volume de discussion; et le temps là passé ne le serait pas en vain... L'auteur partant de l'aphorisme de Ch. Féré (l'idée d'un mouvement, c'est le mouvement qui commence) et de celui de Ch. Henry (toute excitation, d'où qu'elle vienne, sur quel sens qu'elle frappe, provoque sa réaction motrice), cherche comme ce dernier à découvrir la loi ramenant à une commune mesure tous faits physiques, physiologiques, esthétiques : toute pensée a son réflexe adapteur « et l'organisme se tient constamment aux aguets, prêt à transformer la sensation en acte, la pensée en sensation » (perpétuel équilibre en mouvement qui entretient et préserve la vie), telle est la base. Sa voie, tout à fait neuve et ingénieuse, mais assez détournée, rend son procédé compliqué et tâtonnant. Un catalogue de tous les adjectifs, toutes les épithètes quantitatives et qualitatives par quoi nous exprimons nos sensations; par classements, déductions, et s'étayant des travaux de Chevreul, Helmholtz, Charpentier (de Nancy), Ch. Henry, Féré, l'abbé de Lescluze, Viollet-le-Duc, etc., passant du physique, par le moral, au métaphysique, esquissant en chemin à chaque art sa philosophie en fonction de la science, par des gammes il conclut. Gammes non seulement (ce qui fut déjà tenté, avec d'ailleurs infiniment

moins de plausibilité, de rigueur et de perfection) des températures, des contacts, des odeurs, des saveurs, des couleurs, des formes géométriques des timbres musicaux, etc., qualitatives en fonction l'une de l'autre, mais encore la relation d'elles avec une gamme centrale, — morale, esthétique, laquelle rendrait compte des sensations provoquées par toute apparence de l'univers, toute manifestation de notre vie. Celle-ci, quantitative, s'étage de part et d'autre de la sensation mitoyenne, indifférente, neutre, jusqu'à la limite de résistance de l'être (en schéma grossier : un plat, un accueil, etc... brûlant, chaleureux ou chaud — tiède — tempéré, frais, glacial....) : vibration pendulaire du plus au moins, la raison du plaisir ou déplaisir fournie par l'accroissement d'énergie ou la dépression qui *mesure* tout contact avec la nature. Cette introduction de la notion quantitative, au physique : sensation de brûlure ou gel provoquant le recul avant que la pensée intervienne; au moral : éclat de rire ou sanglot, spasme détendeur des émotions quand leur acuité met en péril la vie (« loi de péjoratisme des extrêmes », dit l'auteur), est autrement importante que l'auteur ne pense : c'est purement *la loi des interférences* d'où le Dr Charpentier tirait hier la genèse des couleurs, portée du monde physique au monde sensuel et moral (une excitation ajoutée à une excitation produit l'indifférence). Cette loi, on le reconnaîtra sous peu, est rien moins que celle en chimie mécanique du travail maximum, de la conservation de l'énergie. Elle mène le monde, c'est la loi des rapports simples, celle du moindre effort, celle qui, par intuition, fit les architectes des cathédrales, les Grecs, les Egyptiens, baser tout un édifice sur le développement d'une figure géométrique unique, les symphonistes contrepointer, etc., l'abeille construire ses cellules en hexaèdres qui donnent le maximum de résistance pour le minimum d'effort, et la neige cristalliser en hexagones. Et le sens esthétique, Métamathématique peut être, que l'ethnologue Grosse nous montre d'autre part inné comme la vue, est le sens des rapports justes dans l'univers, comme l'entrevit Pascal dans sa définition de la Beauté. Loi d'harmonie universelle, elle explique la finalité par l'adaptation, le transformisme. Le catholicisme de l'auteur de ce puissant livre l'entrave en vain; il repousse l'identité de la sensation et du jugement, sépare le monde moral du physique, se cramponne à l'harmonie préétablie. Or peut achever sans lui. De même que le libre arbitre exprime la période d'oscillation de nos centres physiques jusqu'au moment où l'un, l'emportant, nous dictera « notre » volonté, de même nous ne sommes pas plus maîtres de placer ou non un rouge et de telle qualité, à telle place, dans tel tableau, que, spectateur, de vibrer dans tel ou tel ordre devant ce rouge, que l'abeille de construire autres qu'hexaèdres ses cellules, que la neige de cristalliser autrement qu'en étoiles hexagones.

FAGUS.

Le Gérant : P. DESCHAMPS.

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 121, bd de La Chapelle. 15608

Les Volontaires de Gentilly
ou
la Fête du Maire

NOTE SUR ANAXAGORAS CHAUMETTE (1763-1794)

Chaumette, Anaxagoras Chaumette, procureur général de la Commune de Paris, moins Athénien que Spartiate en dépit de son prénom ! Nul personnage des histoires à grandes images n'incarne autant que lui la force montante de la Révolution.

Au siècle dernier, quand la tragédie populaire gravitait autour d'un héros, c'était Robespierre pour Louis Blanc, Danton pour Michelet, Marat pour Villiaumé. Si quelque narrateur éloquent avait à son tour exposé le drame en poussant Chaumette au premier plan, nous verrions une succession d'événements plus directement inspirés par des idées, nous aurions un tableau moins politique, mais plus près des encyclopédistes et des moralistes, une sorte de préface violente aux socialismes du jour et aux harmonies futures. Plus simplement ces choses pourront être dites à propos de Chaumette quand on prendra le temps d'écrire sa vie ; et alors, comme il en nourrissait l'espérance, « la postérité ne pourra point prononcer son nom sans quelque attendrissement ».

Chaumette, fils d'un cordonnier de Nevers, fut guillotiné à l'âge de trente et un ans le 24 germinal an II pour avoir voulu (aux termes de l'acte d'accusation) « fonder le gouvernement français sur l'athéisme ». L'Inquisition veillait en la personne de Robespierre.

— Si j'ai lutté *contre Dieu*, aurait pu répondre l'ami de Sylvain Maréchal, c'était pour affirmer l'Humanité.

D'ailleurs, Chaumette, qui resta toujours entiché de Rousseau, était-il nettement athée ? — D'un examen attentif de ses papiers on concluera qu'il était plutôt déterministe, autant qu'on pouvait l'être au XVIII[e] siècle.

Sa jeunesse fut tourmentée, romanesque sans amour; à treize ans il quitte le collège des Récollets, se fait mousse et devient pilotin ; puis, vers la vingtième année, il abandonne les voyages et la mer pour se lancer dans les recherches de l'esprit ; à Nevers, à Moulins, en Avignon, à Londres, à Paris, « il étudie avec fureur les plantes et les livres ». Quand les premières électricités de la Révolution chargent les nuages de France, l'étudiant passe au journalisme ; il soutient de sa collaboration anonyme l'œuvre des Loustallot et des Prod'homme. Le soir du 10 août 1792, il sortira de l'ombre ; encore inconnu il présidera la Commune insurrectionnelle. A quel titre ? Quelle section l'a délégué ? A-t-il préparé le mouvement, sonné le tocsin ou combattu ? Point ; du moins on ne sait. Il venait peut-être là pour

s'instruire, en curieux, en gazetier. Étrange histoire, que d'aucuns expliqueraient trop vite par l'influence maçonnique. En réalité les ouvriers de la Révolution étaient fatigués le soir du 10 août; la parole inspirée de Chaumette les réveilla, leur versa le vin du triomphe; les faubouriens aux bras nus accolèrent ce blondin et l'assirent au fauteuil. C'est à lui maintenant d'organiser la police et d'assurer l'ordre avec Réal, avec Rossignol, avec les émeutiers. Il s'en acquitta assez bien. Mais quelques jours après il a passé la main. Ce n'est pas assez d'avoir renversé la monarchie, il reste à révolutionner l'âme du peuple. Pour Chaumette il n'est pas de tâche plus urgente. Et le voilà parti dans la Nièvre où, de concert avec Fouché, l'ex-oratorien, il porte aux paysans de sa province des paroles de rénovation. Le but lui est apparu nettement ; il faut fonder la République sur des mœurs nouvelles et sur le patriotisme. Plus de préjugés, guerre au fanatisme ! Que le culte de la Raison remplace celui des saints ! Plus tard Chaumette reconnaîtra qu'il faut aussi montrer du tact en ces matières ; il se défend de violer les Droits de l'Homme en persécutant les opinions et se résumera dans cette formule : « Si j'ai méprisé la superstition, je ne me crois pas en droit de persécuter celui qui en est atteint. »

Mais, pour commencer, il ne se propose rien moins que d'aérer les esprits et de chasser « l'odeur cadavéreuse des temples de Jésus ».

Après les élections municipales de décembre Chaumette fut nommé procureur général de la Commune. Pour bien apprécier son action, qu'on reprenne tous les arrêtés du grand conseil provisoire : on verra que l'évolution de nos plus précieuses idées modernes commence aux réquisitoires de Chaumette et l'on comprendra en même temps pourquoi Barrère reprochait à Chaumette de vouloir populariser la sensibilité de la Commune aux dépens de l'autorité du Comité de Salut Public.

Le conflit politique est là ; le drame social fortement indiqué reste à écrire : Babeuf s'efforcera de le préciser. Il n'en restera qu'une conspiration de paroles : mais ces paroles vont se prolonger dans le temps et ce sont celles-là même qui passionnent encore aujourd'hui le prolétariat.

Il y a certains hommes de la Révolution, et ce sont les plus connus, dont l'action s'épuisa avec les orages de l'époque. Le libertaire et moralisant procureur de la Commune n'est pas de ceux-là : il se survit dans les idées qui l'inspirèrent.

Avec d'autres hébertistes Chaumette aimait à se dire patriote, mais non pas homme d'État. Dans sa bouche et dans celle des commissaires de la Commune le patriotisme avait un sens qu'il a perdu sous les alluvions du militarisme. La Patrie, c'était la Nation, la nation vivante plus encore que la Terre ou le Passé. Si la patrie avait des droits, elle avait aussi des devoirs d'assistance, elle ne devait point contrarier les desseins de la Nature et de l'Humanité

L'œuvre légère de Chaumette, que nous publions aujourd'hui, *les Volontaires de Gentilly ou la Fête du maire*, illustre cette these d'une sorte de pastorale où les sentiments héroïques et fraternitaires de 1792 se manifestent avec candeur mais non sans agrément scénique. Inédite, elle était conservée avec d'autres fragments dramatiques dans les papiers confisqués de Chaumette qui sont aux Archives nationales sous la cote T, 604-605. Pris par l'action et surpris par la mort, Anaxagoras Chaumette n'eut pas le temps de se « faire jouer ». Ne le regrettons pas, car son rôle efface ses œuvres.

Voici donc simplement une curiorité retrouvée dans l'herbier du botaniste révolutionnaire, une floche de fleurs des champs, nouée d'un ruban rouge, mais telle, un peu fanée, qu'elle peut encore parer d'une grâce le tombeau du sensible et véhément républicain qui servit la raison avec tant de folie.

VICTOR BARRUCAND

LES VOLONTAIRES DE GENTILLY

PERSONNAGES

LE MAIRE, vieillard respectacle.

MICHAUX, autre vieillard du village et officier municipal.

MATHURINE, femme de Michaux.

JULIEN, volontaire.

LUCILE, épouse de Julien.

FANFAN, fils de Julien et de Lucile.

LE COMMANDANT EN SECOND DE LA GARDE NATIONALE.

HUBERT, autre volontaire.

ANNETTE, députée du village pour présenter le bouquet, et fille de Michaux et de Mathurine.

COLIN, amant d'Annette.

Troupe de volontaires, de jeunes gaçons et de filles du village. Un tambour de basque, un hautbois et une clarinettte.

La scène se passe à Gentilly, vis-à-vis la maison du Maire ; elle représente un bosquet champêtre, au milieu duquel est une espèce d'avenue qui aboutit à la maison. Autour des arbres sont les préparatifs d'une fête.

Quand la toile se lève, on aperçoit un groupe de jeunes filles qui dansent autour de l'arbre de la Liberté. Cet arbre est planté sur la cime d'une espèce de monticule, à côté de la maison du Maire. Sur cette même cime sont encore de jeunes garçons jouant à « pet en gueule » et au « cheval fondu ». Dans l'avenne sont encore répandus différents villageois et villageoises qui jouent à différents jeux en attendant les violons : là, c'est à la « la main chaude », ici à « Colin-Maillard », etc. Seront encore placés, çà et là, plusieurs bonnes femmes qui vont, l'une après l'autre, d'un air très religieux, faire leur offrande à la liberté : un ruban, une banderolle, une écharpe aux trois couleurs. On remarque, entre autres, une vieille femme qui, après avoir fait son offrande à l'arbre de la Liberté, l'embrasse, le baise et lui fait plusieurs révérences en s'éloignant.

SCÈNE Ire

MICHAUX, MATHURINE, tous deux assis sur un banc.

MICHAUX, à sa femme.

Que c'te jeunesse est heureuse, femme ! Cela me rappelle nos beaux jours... Voilà pourtant comme nous étions. T'en souvient-il, Mathurine ?

MATHURINE

Quelle demande tu me fais là, Michaux? Est-ce que je puis jamais oublier? Ah! mon ami, si l'amour est un mal dont on ne guérit que trop en ménage, le nôtre n'est point de cette espèce, et je le considère comme une brûlure dont il reste toujours au moins la cicatrice.

MICHAUX, la serrant dans ses bras.

Pauvre Mathurine, tu n'ouvris jamais la bouche que pour me dire des choses agréables.

MATHURINE, le repoussant doucement.

Laisse donc! Si ces jeunes gens nous voyaient!

Elle se lève, Michaux la suit.

MICHAUX

Hé, parbleu! qu'ils disent ce qu'ils voudront. Tu es ma femme, je n'ai jamais rougi de t'aimer, et personne n'est capable de m'empêcher de t'en donner des preuves. Tiens, ne raisonne pas, car je t'embrasserais effrontément devant eux tous.

MATHURINE

Ho, Michaux, ne t'en avise pas, car tu me fâcherais bien fort.

MICHAUX

Va, ne crains rien; comme ce serait la première fois de ta vie que mes baisers t'auraient déplu, je ne veux pas m'y exposer. (Il regarde autour de lui.) Sais-tu que cette fête sera charmante?

MATHURINE

Oui, mais les violons n'arrivent pas. Je crains que le maire ne s'impatiente.

MICHAUX

Pourquoi? Il sait que ces retards ne peuvent être occasionnés que par le soin que l'on apporte pour le mieux fêter.

MATHURINE

Oui, mais le plaisir qui se fait trop attendre perd souvent de son prix.

MICHAUX

Ho! un patriote comme lui ne met pas un prix considérable

à ces babioles-là ! non. Il s'y prête par complaisance ; mais une bonne victoire dans la Belgique le flatterait beaucoup plus. En effet, c'est cela qui mériterait une fête.

MATHURINE

Ça viendra, va ! Avec du courage et de la patience on vient à bout de tout... et ce n'est pas ce qui manque en France.

MICHAUX

Ho ! si lui comme moi avions encore la jeunesse comme nous avons le cœur...

MATHURINE

Tu parles toujours de ta vieillesse : hé, mon ami, il faut vieillir ou mourir jeune ! On ne peut pas être et avoir été. Pour notre maire, on peut dire que c'est un brave homme. Ho, en cas de ça... (On entend, derrière la scène, le bruit du tambour de basque et des instruments.) Mais voici sans doute nos jeunes gens ? (Elle regarde.) Oui, j'aperçois Annette, notre fille, avec le bouquet. Son prétendu, Colin, lui donne la main. Qu'ils ont l'air satisfait ! Sais-tu que c'est un joli couple...

SCÈNE II

MICHAUX, JULIEN, MATHURINE, ANNETTE, COLIN, LE TAMBOUR DU VILLAGE. Un tambour de basque, un hautbois et une clarinette précédent l'entrée d'Annette et Colin. Les autres jeunes gens quittent leurs jeux et les entourent.

MATHURINE

Allons donc, vous vous êtes fait bien attendre !

ANNETTE

C'est que, mère, je voulais mettre des roses au bouquet. J'ai fait tout le village auparavant de trouver celles-ci. Elles sont si rares encore... (Montrant le bouquet.) Comment le trouvez-vous ?

MATHURINE

Assez bien. C'est dommage qu'il se soit si longtemps fait attendre.

ANNETTE

Ha, j'ai cependant bien couru.

COLIN

Oh, maman Michaux, ne la grondez point, nous n'avons pas

perdu un instant. Allez, lorsqu'il s'agit de fêter un maire comme le nôtre, on ne manque pas de zèle...

MICHAUX

C'est bon, c'est bon, en voilà assez, finissons! Arrangez-vous tous en ordre (Il les arrange: la musique devant, puis Annette avec son bouquet et Colin. — On entend le bruit du tambour. Tout le monde surpris s'arrête et écoute. Le tambour entre et bat le rappel au fond de la scène. Tous courent à lui et l'entourent. Il lit une proclamation par laquelle on annonce l'arrivée de deux députés de la Convention chargés d'ordres dont le maire fera part après.)

JULIEN

Nous n'avons pas besoin de nous chercher: — nous voilà tous à peu près... Qu'y a-t-il donc de nouveau?

MICHAUX

Attendons l'ordre avec respect et soumission. Que les femmes se rangent d'un côté et nous de l'autre. (Tous obéissent.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LE MAIRE, suivi d'un homme qui tient une corbeille ouverte.

LE MAIRE, d'un air pénétré. — Citoyens, voici des préparatifs qui pénètrent mon cœur. Vous m'honorez d'une confiance soutenue de tant d'amour qu'il est impossible que ma bouche puisse suffire aux expressions de ma sensibilité... (Murmures d'approbation.) Mais, hélas! faut-il qu'une joie aussi pure soit interrompue par la nouvelle que je viens vous apporter? (Autre mouvement.) La Patrie est encore en danger, citoyens, mais elle ne s'en étonnera point tant qu'elle renfermera dans son sein des hommes de votre courage. (Grande attention.) Les vertus que vous avez déployées, et qui feront faste dans les annales de la postérité la plus reculée, lui sont un sûr garant du triomphe qui l'attend. Non, ces sublimes vertus, à jamais inséparables du nom français, ne s'élèveront plus désormais que pour faire trembler l'Europe et pour s'attirer l'admiration du monde entier. C'est d'après mon cœur que j'en juge, et c'est d'après les vôtres, citoyens, et leur fidélité, que je le jure à la face des cieux.

TOUS ensemble, la main levée

Nous le jurons tous. Fallût-il répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang... la patrie sera sauvée.

JULIEN

J'en réponds sur ma tête. Citoyen maire, parlez : où faut-il aller? Nous partirons.

COLIN

Comment peux-tu demander où nous allons? hé! sans doute sur la route de la gloire. Les Français en connaissent-ils d'autre?

LE MAIRE

Sans doute, mes amis : ce que dit Colin est sans réplique, mais vous ne pourriez tous partir... il faut bien qu'il en reste pour garder nos femmes et nos enfants.

PLUSIEURS ENSEMBLE

Hé bien, nous tirerons au sort.

LES AUTRES

Oui, c'est cela, nous tirerons au sort.

COLIN

De cette façon ceux qui resteront n'auront pas à se plaindre qu'on leur a fait une injustice.

LE MAIRE

Mes enfants, la recrue est forte, en comparaison de notre nombre.

JULIEN

Tant mieux, si nous y allons tous, il n'y aura pas de jaloux.

LE MAIRE, à part

Glorieuse et immortelle émulation!

MICHAUX, à d'autres vieillards

Eh! si toute notre jeunesse s'en va, est-ce que, malgré notre âge, nous n'avons pas un cœur capable de ranimer nos bras pour défendre nos foyers? Qu'en dites-vous, citoyen maire?

LE MAIRE

Sans contredit... et tel que nous serons toujours en état de faire face à l'ennemi. (Les regardant tous avec attendrissement.) O mes amis, quelle est mon allégresse! votre héroïsme se montre sous toutes les formes : ni la vieillesse, ni les infirmi-

tés, ni la nécessité, rien n'est capable de le démentir. Que je suis glorieux de pouvoir me compter au nombre de tels compatriotes! Je craignais de troubler la fête agréable que vous me prépariez, et voilà que votre civisme en donne une immortelle à mon cœur. Nous ne changerons donc rien à vos intéressantes dispositions, et cette fête ennoblie par votre courage n'en recevra qu'un lustre de plus.

(Il découvre le panier.)

Voici des couronnes que j'avais fait préparer pour être le prix de ceux d'entre vous qui auraient été les plus agiles à remplir une carrière dont je me proposais de fixer le but. L'épreuve peut encore avoir lieu. On demande douze volontaires; exécutons réellement ce qui ne devait être qu'un jeu. L'une après l'autre j'attacherai ces douze couronnes à l'arbre de la Liberté: vous, deux à deux, vous vous élancerez, et le plus habile à la course cuillera la palme.

LES VOLONTAIRES, tous ensemble

Bravo, bravo! citoyen Maire, c'est entendu. (En même temps, ils s'arrangent deux par deux et côte à côte.)

ANNETTE, présentée au Maire par Colin

Avant tout, citoyen Maire, permettez que nous vous présentions le bouquet.

COLIN

Ce bouquet que...

LE MAIRE, prenant le bouquet

Citoyenne, il est reçu avec autant de plaisir que vous mettez de grâce à l'offrir... mais si vous ne me permettez pas de vous embrasser, ma satisfaction ne sera pas complète. (Il embrasse Annette, puis Colin.) Ces baisers sont le gage des sentiments que je vous porte à tous, citoyens; ce sont ceux de mon estime, de ma tendresse et de ma reconnaissance. (Tous les autres le saluent.)

COLIN

Nous formons tous des vœux pour votre prospérité et pour votre bonheur. (Tous les autres frappent des mains en criant :) Oui, oui, vive notre ami, notre père, le citoyen Maire de Gentilly!

LE MAIRE

(Le Maire salue. Il se dirige ensuite, suivi du tambour, vers l'arbre de la Liberté. Après y avoir attaché son bouquet, il y pose aussi une couronne et dit :)

Citoyens, mettez-vous tous en ordre, sans confusion ; le tambour va battre trois coups ; le troisième est le signal du départ. Deux volontaires, les premiers du rang, partiront. La même manœuvre sera répétée pour ceux qui suivent.

JULIEN

Je ne crois pas avoir la crampe.

SON CAMARADE

Et moi qui ne suis pas boiteux !

LE MAIRE, criant

Attention !

(Le tambour bat et la course commence. A mesure qu'un volontaire a obtenu la couronne, il se range auprès du Maire. Le piquant de cette scène dépend du jeu des acteurs qui seront libres d'y mettre tout l'intérêt qu'il leur plaira. — Cette course terminée, les volontaires reviennent sur le bord du théâtre au son du tambour, le Maire à leur tête. Ils s'alignent tous sur le côté. Il faut observer que Julien et Colin ont les deux premières couronnes.)

LE MAIRE

Mes amis, j'ai fait dresser des tentes dans ma grande cour et fait préparer quelques rafraîchissements : je vous invite tous à venir.

MATHURINE

Et nous aussi, citoyen Maire ?

LE MAIRE

Sans doute, citoyenne. Je vous prie de m'accorder cette grâce. Eh, qu'est-ce qu'une fête que les femmes n'embellissent pas ?

(Le tambour bat ; le Maire, à la tête des volontaires, sort ; les autres les suivent.)

SCÈNE IV

LUCILE, JULIEN, FANFAN

Lucile, Julien et Fanfan laissent aller les autres et demeurent. Julien, dans l'enchantement, considère sa couronne, va pour la porter à sa tête, quand il aperçoit son fils qui le regarde et sa femme, les yeux baissés et fort triste. Il fait un geste de saisissement, les regarde avec tendresse, et laisse tomber sa couronne. L'enfant la ramasse et veut la rendre à son père. Cette scène muette peut devenir très intéressante entre ces trois acteurs,

FANFAN, à son père en lui présentant la couronne.

Mets-la donc, mon papa, pour voir comme tu seras joli.

JULIEN

Julien regarde son fils et sa femme d'une manière qui exprime qu'il est attendri jusqu'au fond du cœur. Il les prend l'un et l'autre dans ses bras et dit avec un air d'étonnement :

O nature ! On peut donc t'oublier ! (Regardant sa femme.) Lucile !

LUCILE

Julien !... (Elle pleure. Fanfan surpris les regarde.)

JULIEN

O ma femme, ô mon fils, me le pardonnerez-vous ? Quoi ! j'ai pu former le dessein de vous quitter, et j'ai pu oublier que, sans le travail de mes mains vous n'avez rien pour subsister !... Cette idée me fait frémir. Non, je ne vous abandonnerai pas.

LUCILE

Ah ! Julien, tu viens de prendre un engagement solennel : il est impossible de le rompre. Hélas ! tu partiras ; mais il nous sera bien plus doux de mourir que de languir sans toi.

JULIEN

Toi, mourir, ma Lucile ! Mon fils, mon cher enfant... objet précieux de ma tendresse ! Mon pays seul pouvait devenir votre rival. Mais, ô saint amour de ma patrie, quel que soit le feu brûlant qui me transporte, tu n'exiges pas un hommage barbare, tu rejettes des sacrifices aussi contraires à la nature.

O ma femme, quand j'ai tout quitté pour m'attacher à toi, parents, amis, honneur, fortune, rien, non, rien, ma Lucile, ne m'a coûté pour te posséder... Ignoré dans ce village, le travail de mes mains suffisait pour nous soutenir... J'étais heureux. Chers êtres de mon cœur, comment ai-je pu former le projet de vous abandonner exposés à la plus affreuse misère ? Oh !... (Il demeure accablé.)

LUCILE

Julien, les maux les plus affreux sont ceux qui sont sans remède. Tu t'es engagé, il faut partir. Oui, mon ami, j'en puis mourir, mais je préfère la mort à la honte que me causerait ton déshonneur. (Elle pleure.)

FANFAN

Maman, qu'as-tu donc ? Et mon papa, lui qui est toujours de si belle humeur, pourquoi qu'il te chagrine ? Si vous ne finissez pas (d'un ton attendri), je sens bien que je vas pleurer aussi, moi.

LUCILE

Mon ami, c'est que ton papa va nous quitter... et cela le chagrine comme moi.

FANFAN

Papa nous quitter? Hé, pourquoi?

LUCILE

Pour servir la Patrie, nous défendre de la fureur de nos ennemis.

FANFAN

Des ennemis! hé, maman, pourquoi en avons-nous, des ennemis, nous qui ne faisons de mal à personne?

LUCILE

Non, mon fils, mais ceux qui en font à la patrie sont les nôtres : il faut bien la défendre.

FANFAN

Ah! bien, je veux la défendre aussi, moi, la patrie... et pour ça, j'irai avec mon papa... chez elle.

JULIEN, regardant son fils avec un sourire mêlé d'amertume.

Et ta maman, Fanfan, tu la laisseras donc ici seule, toute seule?

FANFAN

Ho! je ne veux pas laisser ma petite maman toute seule; mais elle viendra avec nous chez la patrie.

JULIEN, le serrant dans ses bras.

Enfant, cela ne se peut pas.

FANFAN

Eh bien! quand je serai plus grand, maman sera plus grande aussi, elle: elle pourra mieux rester toute seule : je partirai. Et puis toi, papa, pendant ce temps-là tu reviendras pour lui faire compagnie. Oh! si j'avais comme toi une épée et un grand fusil, va, je les tuerais bien, moi, tous ces gens-là!... Mais à présent je ne veux pas quitter ma petite maman. (Il saute au cou de sa mère.)

JULIEN

Va, mon ami, je ne la quitterai pas plus que toi. (A Lucile.) Chère épouse, pardonne! Un mouvement surnaturel devait m'arracher à ton idée. Hélas! tel est sans doute l'effet que doit pro-

duire dans l'âme d'un vrai citoyen le cri d'appel de la patrie en danger. Mais, non, il n'est point de devoir contre la nature gémissante. Dieux ! quelle serait la gloire achetée au prix de l'existence de ma femme et de mon fils !

LUCILE

Hélas ! cependant, mon ami, tu l'as promis.

JULIEN

Ah ! Lucile, ne m'en parle pas davantage. Mon parti est pris, quoi qu'il puisse m'en arriver... Mais, tiens, je crois que voilà le maire qui vient de ce côté. Serait-ce pour nous chercher?

LUCILE

Il est bien capable de cette attention. Je suis d'avis de me retirer, car je crains qu'il n'aperçoive la trace de mes larmes. Cela ne ferait pas un bon effet.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LE MAIRE

LE MAIRE, au fond du théâtre.

Ah ! ah ! encore du monde ici ? Je comptais m'y délasser un peu des fatigues de la matinée, y rêver aux malheurs dont la patrie est affligée, soupirer en repos, pour soulager mon cœur des chagrins qui l'oppressent. (Il s'avance.) Mais je crois que c'est Julien et sa famille. (Il rêve.)

JULIEN, apercevant le maire, dit à sa femme.

C'est lui-même. Hélas ! je ne sais que lui dire... Tu as raison, retire-toi avec mon fils.

LUCILE

Mon ami, tu lui diras que tu pars. Sois tranquille, le ciel fera le reste. (Elle sort avec son fils, du côté opposé.)

SCÈNE VI

LE MAIRE, JULIEN

LE MAIRE, à part.

Ce jeune homme a l'air abattu... Sa femme sort affligée... Tâchons, en le rassurant, de le consoler. O vertu, que tu coûtes

souvent à notre cœur! (Haut.) Hé ! mon ami, pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres? Qui donc vous retient ici? Julien, vous ne répondez pas, mais votre silence parle pour vous : je crois le comprendre. Mon ami, la nature a ses droits sans doute. Vous quittez une famille intéressante, et tel que soit le zèle qui vous anime, la sensibilité... Ne me cachez pas votre trouble, il fait l'éloge de votre cœur. Songez que c'est un ami qui vous parle, et qui prend l'intérêt le plus tendre à tout ce qui peut vous toucher.

JULIEN

Hélas !

LE MAIRE

Eh bien ! mon ami, oui, je vous entends. Je vous soupçonne beaucoup de sensibilité. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je remarque en vous la délicatesse d'une âme peu commune. Mais songez que plus l'effort est grand, plus la gloire en est belle.

JULIEN

Hélas! citoyen maire, soyez certain qu'elle me coûterait peu, cette gloire que j'ambitionne, si tout ce qu'il y a de plus sacré pour moi ne me forçait pas d'y renoncer.

LE MAIRE

Y renoncer, Julien, y pensez-vous? Songez que vous vous êtes librement engagé, et sans contrainte. L'homme est né libre, mais il aliène cette liberté lorsqu'il s'unit à une société à qui la nécessité donne des entraves. Tel est l'état des citoyens.

JULIEN, avec fierté.

Je connais mes devoirs ; ils sont tous dans mon cœur et mon sang est leur garant. Mais s'il est des devoirs généraux dont les lois et l'honneur font à l'homme une nécessité, n'en est-il pas de particuliers que la Nature rend encore plus sacrés. J'aime la patrie, je ne prononce son nom qu'avec orgueil, et je soutiendrai ses intérêts avec fierté ; mais ma patrie est une portion de l'humanité qui n'exigera point que les premiers coups que je frapperais brisent les nœuds les plus saints de la nature. Abandonnerai-je, au nom du devoir, ma femme et mon fils, sans parents, sans amis, sans aucune faculté de se soustraire à la nésessité affreuse où ils se trouveraient réduits? Ils n'ont que moi, ils n'ont que mon industrie, mon travail pour subsister; ils ne les perdront qu'avec ma vie.

LE MAIRE

Vous me surprenez, Julien. Est-ce que votre épouse n'a pas pour s'aider les moyens ordinaires aux femmes de son état ? Et n'auriez-vous point, par devers vous ?...

JULIEN

Je n'ai rien. Epoux et père infortuné, je n'ai acquis ces titres précieux qu'en faisant les sacrifices qu'entraîne un mariage secret. Votre cordialité, votre franchise, citoyen maire, entraîneront ma confiance : Lucile et moi étions promis l'un à l'autre du consentement de nos deux familles; quelques motifs d'intérêt les ayant divisées, devinrent en même temps un obstacle insurmontable à notre union. Nous ne tardâmes pas à dédaigner une fortune qui causait notre malheur, et, abandonnant aussitôt toutes les vaines prérogatives, rompant les entraves que les âmes faibles et les cœurs de glace reçoivent de l'opinion, l'amour qui nous unissait nous suggéra des moyens simples et faciles : fuyant les foyers paternels où nous ne connaissions plus le bonheur, nous sommes venus le chercher dans ce village où depuis six années l'amour, le travail et la sobriété n'ont cessé de nous le procurer... quand tantôt, ému jusqu'au fond de l'âme au récit des malheurs de ma patrie, embrasé du feu qui anime, un mouvement naturel à mon cœur m'a fait brûler du désir de conquérir cette couronne (il la montre) et de la mériter... Que dis-je ? J'en ceignais déjà mon front avec audace quand la nature m'arrachant à ce glorieux délire, me rejeta dans les bras de ma femme et de mon fils que j'allais abandonner. Appréciez cette situation, citoyen, calculez s'il est possible les mouvements qui agitent mon cœur, qui le déchirent, et jugez-moi. (Il sort dans les démonstrations de la douleur).

SCÈNE VII

LE MAIRE seul, après avoir rêvé.

En effet, la nature et la raison ne peuvent qu'applaudir à la résolution de cet infortuné. Tout bouillant d'amour et de courage, il est intéressant... je... oui, ce moyen est simple ; la vertu me l'inspire et la sagesse y applaudit. Que je puis être heureux ! Rendre à un homme son honneur, servir à la fois sa délicatesse et sa sensibilité, en faire en même temps un défenseur de sa patrie, que de jouissances à la fois pour moi ! Quel plaisir pur !

SCÈNE VIII

LE MAIRE, MICHAUX, COLIN

MICHAUX

Je vous annonce les députés qui arrivent en ce lieu-ci. Ils veulent, disent-ils, participer à la fête. — Citoyen maire, Colin et Annette, notre fille, vous demandent que leur alliance soit honorée de la présence de ces dignes législateurs et qu'elle couronne un si beau jour.

COLIN

Oui, citoyen maire, Annette et moi nous nous aimons de l'aveu de nos parents et je partirai satisfait si les doux nœuds de l'hymen m'assurent à jamais sa possession.

LE MAIRE

Je consens de tout mon cœur que cette union s'accomplisse en ce jour.

COLIN

Mais je ne vois ici qu'un officier municipal ; serons-nous bien mariés sans l'autre ?

LE MAIRE

On ne peut pas mieux. Soyez tranquilles !

MICHAUX

Oui, car le meilleur pour la solidité de c't'affaire est le consentement des deux parties.

COLIN, à Annette.

Entends-tu à présent ?

ANNETTE

A la bonne heure, car je ne voudrais pas être mariée à demi.

COLIN

Va, ne crains rien, j'ose t'en répondre : tu la seras tout à fait.

SCÈNE IX

Les mêmes, les députés

Les députés arrivent précédés de la musique qui joue l'air des Marseillais. Le reste du village suit.

Le Maire, allant au-devant des députés.

Citoyens députés, je ne m'attendais pas à voir cette fête honorée par la présence des représentants de la Nation. Cette faveur va la rendre immortelle.

Un député

Citoyens, nous sommes vos compatriotes, vos amis, vos frères et si quelques prérogatives peuvent nous distinguer aujourd'hui parmi vous, il n'en est pas de plus précieuses que de pouvoir faire éclater notre zèle et notre reconnaissance en répondant de tout notre pouvoir à la confiance dont la Nation nous honore.

Le Maire

C'est ainsi que s'exprime la vertu. L'homme véritablement libre est celui qui ne connaît d'avantage que celui d'en jouir avec égalité parmi ses semblables. Leur bonheur est le sien ; il n'ambitionne rien au delà.

Michaux

Mais où donc est Julien ?

Colin

Oh ! Julien, Julien a un peu l'air de se repentir... Il n'a point participé à nos plaisirs... absent depuis...

Les volontaires le regardent.

Un volontaire

Il faut le déclarer fuyard... il l'est, il l'est, vous dis-je.

Le Maire

Doucement, doucement, de grâce ! Ne précipitons rien. Je pense que vous lui faites injure... Il faut qu'il s'explique : qu'on aille le chercher!

SCÈNE X

Les précédents, Julien, rapportant sa couronne.

Julien

On n'ira pas loin. Le voici. Séduit tantôt par un zèle qui en imposait à mon cœur, je ne songeais pas quand j'ambitionnais cette couronne qu'il n'était pas en mon pouvoir de l'accepter. Je la rapporte en faveur d'un autre qui, j'ose le dire, n'en sera pas plus désireux et plus digne, mais qui, plus libre de sa personne, n'aura pas à rompre les liens invincibles qui me retiennent en ce moment.

Plusieurs volontaires, ensemble.

Vous l'entendez, c'est un fuyard, c'est un fuyard. (Ils entourent Julien en lui faisant des huées.)

Julien, furieux.

Ma rage ne peut qu'égaler mon malheur. Cruels, arrachez-moi la vie, mais ne me confondez pas! (Les huées et les rires ironiques redoublent. Julien se désespère.)

Le Maire, en écartant les camarades de Julien.

Citoyens, je demande la parole. (Tous se taisent et l'écoutent avec respect.)

SCÈNE XIme et dernière.

Les précédents, Lucile, son fils. Lucile tombe aux pieds des députés.

Lucile

Citoyens, épargnez mon mari ; ne soupçonnez pas son honneur... Je suis la seule coupable. Il partira. (Les députés la relèvent. Tout le monde demeure surpris.)

Fanfan, aux pieds du maire.

Rendez-moi mon père !

Le Maire prenant l'enfant dans ses bras.

Je t'en promets deux, mon ami. (A Julien.) Brave et infortuné Julien, répondez : si l'on trouvait un moyen de vous tranquilliser sur le sort de votre femme et de votre fils, ne partiriez-vous pas volontiers ?

JULIEN, avec vivacité.

Citoyen, ce doute seul m'accable. Croyez que rien au monde ne pourrait plus me retenir. J'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré.

LE MAIRE

Eh bien je vous jure à mon tour que dès ce moment j'adopte ce cher fils, que je serai son second père, et que je m'engage à pourvoir à tous ses besoins.

Julien et sa femme se jettent aux pieds du Maire qui les relève avec attendrissement.

JULIEN

Quelle faveur insigne !

LUCILE

Nous vous devrons à la fois l'honneur et la vie !

LE MAIRE

O mes amis, vous ne me devez rien. Cette circonstance me rend le plus heureux des hommes.

MICHAUX

Citoyen maire, vous faites des jaloux. Voici des citoyens qui se plaignent que vous accaparez tout. Ils veulent aussi participer à votre mouvement de justice et d'humanité. Je m'unis à eux. Nous vous laissons le fils, et nous prenons la mère.

Julien saute au cou de Michaux et embrasse tous ceux qui l'entourent. Lucile joint les mains, élevant les yeux au ciel en signe de reconnaissance. L'enfant a l'air surpris.

UN DÉPUTÉ

Je ne puis me lasser d'admirer tant de grandeur d'âme ; mais, mes amis, vos bienfaits sont autant de larcins que vous faites à la Nation, et j'ose avancer en son nom, qu'elle ne souffrira point que vous lui disputiez un honneur qui lui appartient. Cette famille devient particulièrement la sienne, dès ce jour, et je l'adopte pour elle.

LE MAIRE, avec vivacité.

Pardonnez-moi, citoyen, cet enfant est mon fils : je l'ai adopté et je ne souffrirai pas qu'on me l'enlève... Je vous le répète il est mon fils ! Je suis riche ; il sera l'héritier de ma fortune

comme de mes sentiments... Je lui apprendrai à aimer sa patrie et à répandre pour elle, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de son sang.

FANFAN

Ha, oui, mais c'est que je ne veux pas changer de petit papa, moi !... (Il court embrasser son père.)

LE MAIRE

Mon ami, tu as raison, mais je ne t'en servirai que pour te rendre heureux, tandis qu'il n'y sera pas.

FANFAN

Moi, je serai si sage, j'obéirai si bien à ma petite maman, que mon petit papa m'aimera toujours.

JULIEN. (Il salue d'un air pénétré sur les derniers mots du Maire. Après avoir fait une légère caresse à son fils, il dit à sa femme :)

O ma femme! bénissons le ciel de nous avoir conduits parmi des concitoyens dont la gloire et l'humanité sont le partage.

LUCILE, à l'Assemblée.

Si mon cœur est alarmé du départ de mon époux, j'en suis dédommagée en le voyant partager l'espérance de cueillir avec d'aussi dignes frères les lauriers de la victoire.

HUBERT, volontaire.

Citoyens, célébrez aussi ma reconnaissance : je vous présente mon généreux bienfaiteur, le commandant en second de la garde nationale, ici présent. (Il le salue.) Je partais, le cœur déchiré par la douleur d'abandonner une mère infirme dont j'étais le seul soutien. Ce brave homme ayant appris mes inquiétudes s'est empressé de les soulager en m'assurant 300 francs de rente tant que durerait mon service. Il accorde encore de plus, avec la même humanité, 24 francs par mois à ma mère. Je ne connais d'autre expression pour peindre ma reconnaissance que le récit de pareils bienfaits.

LE MAIRE

Vous voyez, mes amis, que ce que j'ai fait est dans la nature de l'homme. Je n'ai fait que répéter l'acte du commandant, et j'estime trop l'humanité pour ne pas être persuadé que lui comme moi trouverions bien des imitateurs.

Le commandant

Si ces sentiments, citoyen maire, n'étaient pas dans tous les cœurs, la manière dont vous les exprimez les y ferait naître. Je me contente de répéter, sans doute avec vous, qu'il est doux, en les possédant, de rencontrer pareille occasion de les exercer.

Le Maire

Puisque nous sommes tous heureux, ne songeons donc plus qu'à nous divertir.

(Ici commence le divertissement.)

Anaxagoras Chaumette

Lady Godiva

Celui qui tient son bonheur, qu'il le cache.

André Gide.

C'est vers l'an 1040, sous le règne d'Edouard le Confesseur, que lady Godiva rendit son nom illustre par l'exemple admirable qu'aux dames de tous les siècles à venir elle proposa. Le comte Léoffric son mari venait d'imposer une lourde taxe à la ville de Coventry. Les habitants désespérés supplièrent leur seigneur de ne point accroître des charges insupportables déjà : le comte ne voulut rien entendre. Ils s'adressèrent alors à la comtesse, implorant qu'elle prît leur détresse en pitié. La comtesse Godiva était jeune, belle, chaste, compatissante et pieuse ; les monastères ne comptaient plus ses dons ; ses mains inépuisables se tendaient vers toutes les infortunes, et la renommée de sa bonté n'avait d'égale que celle de sa vertu. Son rude époux la chérissait, et le doux ascendant qu'on lui connaissait sur lui la rendait le recours suprême de tous les malheureux.

Elle promit aux envoyés de la ville de ne point se donner repos que leur supplique ne fût accueillie et ils partirent en la bénissant mais en cette occasion le comte ne voulut se laisser fléchir, même par les larmes de son épouse. Comme il se levait pour quitter la place, dans l'inquiétude sans doute de s'attendrir à la fin, elle lui barra le chemin et se jeta à ses pieds. Il voulut la relever, mais elle joignant les mains autour des genoux de son mari, s'écria qu'elle n'abandonnerait point sa posture de suppliante qu'il n'eût accordé la grâce qu'à tant de pauvres gens elle avait juré d'obtenir.

— Vraiment, fit le comte interdit et irrité, j'admire comme une telle engeance vous est plus chère que nous-même, et comme à la moindre criaillerie d'eux vous perdez tout sentiment de ce que vous vous devez!

Il s'interrompit une minute, et puis soudain reprit :

— Voyez : je consens à ce que vous demandez, si vous consentez, vous, de traverser leur ville, aujourd'hui même, à cheval, et sans plus de vêtements que vos seuls cheveux; j'ai dit.

Et, se levant il se dégagea d'elle et sortit. En même temps que lui elle s'était relevée avec ces paroles :

— Il sera fait selon votre volonté.

La volonté du comte Léoffric était, une fois prononcée, quelque chose en effet de si inflexible que rien au monde n'aurait pu l'amollir. Et d'ailleurs à lady Godiva jamais ne fût venue l'imagination de résister à son mari ou de lui désobéir (C'était sous le règne d'Edouard le Confesseur, vers l'an 1040.)

En ce temps où, selon ce qu'on nous rapporte, la chasteté faisait des dames la vertu coutumière, proverbiale était la chasteté de Lady Godiva, et à bon escient le comte son mari mettait une condition si étrange à l'accueil de sa requête. Mais cette chasteté même devait le confondre, car chacun voyant le monde seulement à travers sa propre âme, tandis que les êtres souillés flairent l'impureté aux plus innocentes choses, les cœurs intacts, ne ressentant pas le mal, se l'imaginent malaisément : puis la noble dame était bonne et brave. Elle n'hésita point devant l'obligation qu'il lui fallait remplir pour ne faillir point à l'espoir que de pauvres gens en elle avaient mis. Mais par toutes les rues de la ville elle dépêcha les crieurs, lesquels à quiconque prescrivirent de rentrer chez soi, clore exactement toutes portes et fenêtres, et quoiqu'il survînt, de ne point regarder au dehors de tout le temps que se ferait entendre la cloche du château, et ce sous peine de la corde. Toute nouvelle a des ailes; avant que prît fin la criée, chacun en savait la raison. Tous se retirèrent dans les maisons, en aveuglèrent strictement les ouvertures, et se mirent à prier pour la comtesse et l'heureux succès de sa pieuse entreprise. Les rues, les carrefours, les places, le parvis des églises, tout se fit silencieux et désert. C'était une matinée de juin et le soleil de toute part ruisselait.

La cloche du château commença de tinter.

Les deux battants roulèrent, de la haute porte seigneuriale. Lady Godiva descendit de ses appartements; ses femmes la suivaient. Un serviteur parut, amenant sous la voûte un beau cheval blanc que de conduire la dame avait coutume, et puis s'en alla. Lady Godiva se dévêtit : ses femmes l'aidèrent à monter en selle, et rentrèrent. Alors elle donna de la bride à la bête, et la voilà partie.

A peine hors du porche fut-elle, et sur elle le soleil comme un filet s'abattit. Le jour immense redéshabilla sa prisonnière, dont la chair surprise et révoltée, tout entière frissonna. Eblouie et confuse, honteuse d'elle, désemparée de tous ses membres qui la voulaient voiler et ne savaient plus comme, et s'apeuraient de la toucher, elle s'apparut à elle-même comme une figure étrangère et presque sans réalité : elle devint la spectatrice abasourdie et

atterrée d'un spectacle impossible. Ainsi, sous la lumière de Dieu, et nue! Elle ne comprit réellement pas comment une nuée ne sortait pas du sol, ou ne devenait le soleil une muraille impénétrable autour d'elle marchant, comment elle n'était pas engloutie déjà. Oh, que ce soleil noircisse, que ce jour s'éteigne, que s'ouvre cette terre, oh, n'importe quel cataclysme pour la délivrer de cela!

Elle va, pourtant. Elle ne voit point, à sa droite, à sa gauche, le chapelet de maisons muettes sous lesquelles elle passe, et gorgées de vivants, se dévider; elle ne sait plus si des larmes ou des joies à sa marche sont suspendues, elle ne se souvient plus de rien, elle ne sait plus rien: sur cet échafaud mouvant qui la mène, sous cette cloche qui bourdonne, elle est prise toute par la sensation affreuse d'être nue, toute nue en plein soleil. Oh! c'est seulement cette fois que l'abandonne sa virginité. Dans son cœur le pressentiment s'enfonce d'avoir acquiescé à une action vilaine: dans sa tête, avec la cloche la parole de la Bible tonne : Ils connurent qu'ils étaient nus; et toute sa chair grelotta. Sa main se crispe, elle pétrit les rênes du cheval : va-t-elle crier à l'indifférente bête : « Arrête, retournons ! » Mais l'infini silence lumineux qu'on dirait aux écoutes a pétrifié sa voix et sa bouche et soudain tout son corps, et il lui semble que si elle essaie un mouvement, que si la chevauchée s'arrête, elle va mourir, et elle sent de l'angoisse les griffes incisives implantées dans ses vertèbres. Le pas du cheval, sonore et régulier, le tintement incessant et monotone de la cloche, cahotent son corps et sa pensée, et son sang martelle ses artères, et chaque coup lui crie : « Va! va! » lui crie, sans qu'une pensée se forme sous sa tête trépidante, qu'il est trop tard, que tout est commencé, que tout est accompli.

Dans l'air, un vent léger courut; il effleura la face et la poitrine, et les épaules et tout le corps de la blanche chevaucheuse; il ébranla sa lourde chevelure d'or, et des boucles dansèrent et jouèrent avec sa peau. Ce rien la réveille: elle frémit, son trouble s'éteint, sa tâche lui revient présente et toute seule l'occupe. La piété du devoir si parfaitemnt la soutenait qu'elle ne se dit pas même qu'elle promit et qu'elle doit tenir : elle voit une route qui devant elle s'ouvre, elle la suit. Et voilà qu'en même temps ce lui devient miraculeusement simple, aisé, et naturel. Ainsi quand nous pénétrons dans une eau courante, sa fraîcheur d'abord nous glace, nous suffoque, et il semble qu'on va mourir, puis aussitôt le corps réagit, l'eau se fait tiède et légère, et l'on se sent porté comme dans un rêve. Pendant qu'avec un balancement doux la

mène sa monture, et qu'à la vaste encolure sa main négligemment s'adosse et que pendent les rênes, vaguement ses yeux voguent, le long des façades muettes ils planent, le long des portes barrées, des enseignes immobiles, des contrevents clos. Elle ne songe pas aux êtres qui là derrière font les morts, si pure est sa pensée que l'idée ne lui vient pas qu'ils songent à elle, tous ces aveugles, et que plus d'un sans doute s'image son corps sans voiles, et qu'il est des hommes parmi eux. Elle se récite ses prières, non pour se faire absoudre, de quel péché? mais parce qu'elle est toute piété et pour que les bénédictions célestes accompagnent son pèlerinage. Sa main gauche, qu'une pudeur instinctive sur son giron ferma, sur la croupe du cheval d'elle-même se laisse aller, sous l'obscure loyauté de remplir dans la plénitude l'engagement assumé.

La ville semble toujours morte; dans l'air limpide pas d'autre bruit n'ouït la dame que le battement cadencé des sabots, que le tintement grêle et affaibli de la cloche seigneuriale. Au fond des rues sinueuses et encaissées, si étroites que parfois de sa queue le cheval flagelle les murailles, sous les toits qui surplombent, échancrant de leurs escarpements aigus la lumière qui du ciel sur le sol pleut et rejaillit sur les façades où le soleil avec l'ombre ricoche, elle passe, et parfois subitement par la trouée qu'ouvre un carrefour, joyeusement l'astre apparaît, si brusque et si éclatant qu'il lui ferme les yeux. Elle va devant elle toujours et prie, et devant les images rencontrées de la Vierge ou des Saints elle se signe.

Tant de sérénité muette, insolite, l'obsède à la fin et l'oppresse; sans qu'elle s'en rende compte, plus hâtées se pressent ses oraisons, ainsi qu'à une étroite poterne se bousculent pour fuir des femmes effarées. C'est à voix presque haute qu'elle psalmodie, comme quelqu'un qui, sans démêler encore s'il a peur, cependant se parle fort, comme pour abriter sous un manteau sonore sa nudité que dénude un peu plus chaque pas, qui plus avant la pousse dans cette nudité de la terre et du pavé, et des maisons et du ciel. Elle s'arrête de prier et pour la première fois se représente derrière les contrevents muets et sous la chape de silence, tout un peuple qu'elle ne voit pas et qui peut-être la voit. O solitude aux aguets qui la fait plus dévêtue que si en plein dimanche de marché c'était leur foule, leur foule entière, qu'elle eût à traverser nue ! Oh, si d'eux, n'importe lequel, femme ou homme, la pouvait voir, elle en mourrait de honte, là, sur le champ! D'un grand regard elle dévisage l'interminable défilé des volets et des

portes, et se veut persuader que nul n'a pu vouloir une action si laide et une telle trahison. Mais eux tous, à elle ne pensent-ils pas? aussitôt apparue cette évidence s'installe et ne se laissera pas chasser. Que leurs yeux ne voient point, leur ouïe avertie et gardée en arrêt par cette cloche assidue, malgré elle perçoit qui approche le pas sonore du cheval, et chacun d'eux sucessivement se dit : Voici que notre dame chevauche sous notre fenêtre, chevauche toute nue ! et ils la contemplent telle avec les yeux de leur esprit. Demain et tous les jours après, et aujourd'hui même, elle se retrouvera en leur présence aux uns ou aux autres; comment osera-t-elle les regarder? elle aura peur de leurs yeux, il lui semblera qu'eux la considèrent avec une insistance étrange et qu'ils se repètent : Elle a pourtant passé toute nue sous nos fenêtres et qu'à travers ses voiles et ses robes, ils sauront se figurer de quelle sorte est son corps, et qu'ils auront beau n'en avoir connu rien, ils le reconnaîtront. Un frisson brûlant et glacé la parcourt, elle se pelotonne toute, elle croise et serre tous ses membres. De nouveau elle se voudrait sous terre et ne songer plus à rien qu'à retourner, retourner sur le champ, à rentrer se cacher. Ses deux mains irraisonnées se pendent aux rênes, voilà que le cheval prend le trot; les rues tournent, pivotent, les maisons se confondent. Comme dans une brume voilà que la figure de son mari lui apparaît, et à la fois celle des pauvres gens qui vinrent la supplier, et qui sur elle comptent, sur elle seule, qui prient pour elle. Ils sont aux écoutes, de loin ils l'ont entendue venir, ils s'écrient : « C'est elle! » et dans leur cœur ils la bénissent et pour elle ils prient avec plus de ferveur encore. Elle modère son cheval : pourquoi, le sait-elle ?

La montante chaleur du jour, l'échauffement de sa courte course, son émoi, l'ont mise en sueur; la voici toute essoufflée, son cœur bat fort, son sang court à son tour, sa poitrine va et vient, les gouttes de sueur de tous les coins de sa peau sortent et le long d'elle descendent, collent ses cheveux, tourmentent sa chair. Le soleil de toutes parts la pénètre d'une tiédeur insidieuse, qui persuade le repos, et de s'étendre sur ce sol chaud, les yeux clos, et dans une sorte de mort délicieuse, par sa caresse se laisser transpercer. Elle n'éprouve plus de honte, elle se sent n'être plus rien qu'un faible corps de femme sans défense, et la perception de cette faiblesse sans borne la berce d'une angoisse indiciblement vague et douce, au charme étrange et divin ; elle se laisse envahir par la volupté de l'infinie soumission. Elle se reprend, elle se réveille, elle se roidit; pourtant elle garde comme le rêve

d'une coupable langueur, d'un sommeil tissé d'embûches où elle sentit le souffle chaud de la tentation passer.

Aussi virginale, ou épouse ou jeune fille, les félicités nuptiales demeuraient pour son ingénuité une aventure aussi simple et innocente que les effusions de sa mère et ses sœurs, et comme l'épanouissement nécessaire de la tendresse d'un mari pour sa femme, d'une femme pour son mari. Et son mari (ceci se passait vers l'an 1040) n'avait jamais pris l'imagination de dépraver leurs amours. Ainsi maintenir le secret de son corps jusqu'ici ne lui fut qu'une décence supérieure, tout de même que se retenir de propos grossiers, et elle n'avait songé jamais à la possibilité qu'en amour il existât d'autres hommes que son mari. Dès ce moment sa candeur l'abandonne avec sa sérénité :

Et leurs yeux à tous deux furent ouverts;
Et ils connurent qu'ils étaient nus.

La parole biblique dans son cœur remonte, sa signification précise la traverse comme le glaive incandescent de l'archange, et elle se sent qui rougit toute. Voilà que de nouveau elle interroge toutes les fenêtres, mais cette fois c'est furtivement. La certitude d'occuper la pensée de tant d'hommes en veillée dans la nuit de ces logis fermés, la bourrèle et doue d'un sens inédit, et le soupçon que plusieurs peut-être épient, et qu'en ce moment même peut-être scrutent-ils encore les mystères de sa plus secrète intimité.

Sans que le mot de désir en elle se formulât, car elle en ignorait la valeur autant que la minute d'avant — toute une éternité! — elle en ignorait l'objet, elle connut nettement l'haleine de la concupiscence l'assaillir, et sa chair en fut terrifiée. Et la souvenance vint la poursuivre de toutes les nuités amoureuses auprès de son époux, sans que ses oraisons parvinssent à chasser cela. Elle reconnut distinctement l'esprit du mal et ses traîtrises, et elle fit le signe de la croix.

Le tintement de la cloche reparut plus clair, et le cheval avançant toujours, au détour d'une rue les tours familières avec leurs échauguettes hautaines se dressèrent au-dessus des maisons humbles. Ce lui fut un réconfort, mais non une quiétude : elle se demanda si les joies si douces du mariage n'enfermaient point quelque mystère coupable, et elle se prit à pleurer.

Elle était bien pure cependant, et son âme aussi blanche que son corps : elle n'aurait pu se souvenir d'avoir jamais accompli

ou rêvé le mal, toutes les félicités qu'elle avait connues étaient faciles, et pures comme elle. Sans qu'elle en eût provoqué aucune, toutes étaient descendues en elle s'y épanouir comme la fleur odorante d'une vie de vertu. Ses yeux s'abaissèrent sur ce corps que son mari chérissait tant et qui n'avait fait qu'obéir avec joie au plus légitime des penchants, et lui rendre sa joie avec reconnaissance et soumission. Et maintenant encore ce corps accomplissait son devoir d'obéissance et de charité. Elle se vit toute nue et toute blanche et sans défense, comme une martyre qu'on mène, elle ne prit de lui ni honte ni orgueil, comprenant qu'il faisait à cette heure ce qu'il fallait faire, tout ainsi qu'on le doit à toute heure, quoiqu'il plaise à l'heure de réclamer; elle fut seulement heureuse de la beauté dont elle portait le trésor. Confusément elle en sentit le fragile et redoutable fardeau.

A travers la barrière des contrevents clos et des prunelles scellées, bondissait toujours la chaleur des pensées battre son corps comme un vol de flèches, aussi offensive et plus irritante que l'insinuante brûlure du soleil, et c'était le même assaut qui la venait assaillir. Et il fallait que cela fût, que la vinssent affronter les tourmentes de la concupiscence et de la tentation. Sans périls essuyés l'épreuve devenait sans valeur; sans la possibilité d'un regard curieux la douloureuse chevauchée ne comptait pas plus que la promenade dérisoire de quelque mannequin d'osier. Audace d'un effronté que tu appréhendas à l'égal de la mort, voici que tu la désires presque, que tu te dépites de te voir si bien obéie! Oh quelle humiliation, le combat qu'on offre où nul n'acquiesce, le défi qu'on présente et qui n'est point relevé, martyr bénévole que nul n'essaye de martyriser ; un mannequin d'osier, un mannequin! De quoi sert cette beauté? elle n'en trouvera pas un qui ne tienne pour plus beau le soin de sa misérable vie. Oh, que d'une porte, ici même, un homme s'élance, un homme, glorieusement payant avec sa vie la grâce de la contempler face à face, la femme héroïque, et s'immolant à sa beauté comme sa beauté s'immole, certifiant sa beauté, consacrant son holocauste par un dévouement aussi beau!

A ce moment, elle crut percevoir du bois grincer, presque imperceptiblement; elle regarda et ne discerna rien. Pourtant, de la maison devant laquelle elle passait, un contrevent semblait ne pas exactement joindre ses deux battants, et la maison à peine dépassée, distinctement elle entendit le bruit de quelque chose qui se refermait avec précaution. Une brûlure, comme un coup de fouet s'abattit sur son front, sur ses joues, sur tout son corps.

Tout son orgueil de femme et de dame tressaillit. Effarée, révoltée, rougissante d'indignation et de honte, elle pensa perdre les sens. Quoi, cela ! Et pendant qu'elle allait loyalement s'offrant, en pleine lumière, en pleine confiance! un homme venait de s'approcher, à pas de loup, dans l'ombre, comme un voleur et comme une bête de nuit. Il l'avait prise au filet dans son œillade libertine, et traîtreusement, sans bruit, sans lutte, emporté les secrets de sa chair, de sa pudeur, de sa fierté, de sa honte, et il était en train de remâcher silencieusement tout cela. Et elle n'appartenait plus à son mari, plus à elle : d'un larron obscur la voilà le butin! Et toute cette ville songe à elle religieusement; par les yeux de l'esprit, avec la clairvoyance sublime de l'amour toute cette ville la contemple saintement belle, belle de sa réelle beauté. Et celui-ci n'a su, n'a voulu d'elle saisir que le fantôme charnel, son misérable et sacré corps de femme qui n'a pas réussi même à troubler son sang-froid, paillard prudent, et il s'en repaît, et il le savoure. Elle s'aperçut déshonorée.

Abasourdie, terrassée, aussi spontanément et passivement qu'une baguette ployée se redresse, vers cette maison elle se retourna : c'était la boutique d'un boulanger, absolument pareille à toutes les autres boutiques. Et sans un geste, sans une pensée, machinalement elle poursuivit sa route; les maisons continuèrent de suivre les maisons, sans qu'elle interrogeât plus leurs visages impénétrables. Que tout le reste ait gardé la foi jurée, ou bien, que derrière chaque ouverture soit postée une face d'homme, d'ailleurs à présent, qu'importe? et en fille publique traitée, qu'importe que ce soit par un seul ou par dix mille? Elle le sent bien mais elle ne le raisonne pas même : c'est son corps désâmé qui obéit, ainsi que se closent les prunelles d'un animal blessé à mort, et qu'il subit inerte tous les autres coups qui le peuvent encore frapper. Sous l'effondrement de ses idées une seule demeure, fixe, aiguë, pénétrante, obstinée, despotique, celle du plus mortel outrage que dame ou femme puisse essuyer.

Sa main sans y prendre garde assurait le cheval dans un chemin de lui bien connu. La voix de la cloche grandit, on touchait presque le château, on atteignit enfin sa pesante énormité grise, aussi morte et close que le reste de la cité. La grand'porte seule bâillait toute grande, telle qu'au départ. Le cheval s'engagea sous la voûte retentissante et sombre; la cloche brusquement s'arrêta, et au loin dans la ville, les carillons des églises, à l'instant même lui succédèrent joyeusement. Les femmes de chambre guettaient l'arrivée de leur dame : elles l'aidèrent à descendre, lui passèrent

et nouèrent sa robe, au milieu d'une salve de propos de bienvenue. Lady Godiva les remercia brièvement et suivie d'elles toutes, gagna son appartement. Là, elle s'abandonna à leurs soins. Tous ces visages et tous ces objets familiers à nouveau l'entourant ; le repos sous le demi-jour frais filtrant des verrières de couleur, après cette dure chevauchée plongée dans le soleil pesant, brûlant et poudreux, ce fut soudain tel que le retour après quelque si long et étrange voyage qu'on aurait cru n'en pas revenir et qu'on se demande s'il a vraiment eu lieu. Pendant une minute elle demeura éblouie, elle oublia tout, il lui semblait s'éveiller à peine d'un rêve exténuant et confus. Elle s'enquit de l'heure et resta stupéfaite qu'il fût si tôt. A ce moment même à la porte on heurta.

Une chambrière sortit et revint : le comte sollicitait d'être introduit. Ainsi qu'un rideau qu'une main brusque écarte, l'espèce de vapeur où s'assoupissait la comtesse fut dispersée. L'élan de tendresse et d'obéissance ouvrait sa bouche pour renvoyer les femmes, elle se retrouva soudain dans la vie réelle, elle se rappela tout, elle se regarda. Elle était nue encore. Avec une lucidité magique à travers cette vision présente toute sa matinée si proche et si lointaine devant ses yeux repassa; une foule d'incidents qu'elle n'avait alors absolument pas remarqués se succédèrent dans l'ordre précis de leur apparition. Le volet grinça, l'étroite raie d'ombre apparut; elle prévit avant de l'entendre le choc du double battant de bois, elle se vit retourner la tête et fixer les deux volets cette fois hermétiquement joints. Et à la fois elle éprouva la présence et de son mari, là, de l'autre côté de la tapisserie l'attendant, et derrière elle de l'échancrure noire avec l'homme inconnu posté, qui regardait, et elle toute nue, entre, et l'impossible de cette apparition, et sa réalité, tout cela elle le vit avec une netteté qui lui restitua d'un seul coup la plénitude de sa présence d'esprit. Elle se leva, la robe de chambre qu'elle venait de laisser choir elle s'en refit vêtir, on lui chaussa ses mules, elle sortit à la rencontre de son mari. A peine l'aperçut-il qu'il lui ouvrit ses bras, la reprenant avec une tendresse joyeuse de ne pas se montrer à lui dans l'armure sous la quelle elle venait de si bravement le vaincre. — Il ne serait point séant, lui répondit-elle en se dégageant doucement, ayant à de tels risques exposé le bien dont je vous suis gardienne, de vous le représenter sans être certaine de vous l'avoir su intact conserver. — Que voulez-vous dire, fit le comte déjà tout ému? Quand elle lui eut tout conté : — Ce fut louable à vous, en effet, madame, reprit-il, et je

vous en rends grâces, de ne point reparaître aux yeux de votre époux dans l'état où vous ont connue d'autres yeux. Vous fîtes bien ici comme en toutes choses (sa voix tremblait) et je ne suis plus digne de jouir de trésor si précieux par moi si légèrement aventure, tant qu'un homme vivant se pourra vanter d'y avoir eu part, serait-ce un misérable vilain, ou bien le roi Edouard lui-même.

A ce moment un serviteur annonça que les principaux de la ville sollicitaient la faveur de remercier la noble dame de les avoir libérés. Evidemment ils se hâtaient de faire au comte ratifier sa promesse, dans la défiance qu'il trouvât un expédient pour se dédire. — Qu'ils entrent à l'instant, ordonna celui-ci; et vous madame, il faut que vous demeuriez. Aussi bien, ajouta-t-il avec amertume, il convient que vous soyez à l'honneur, ayant été à la peine.

Tous entrèrent, et saluant profondément, se tinrent immobiles et silencieux, attendant qu'on les interpellât. La comtesse crut défaillir : blanche comme un linge et ne se soutenant plus, sur un siège elle se laissa choir. Le comte contenait à peine son indignation; il se promenait de long en large, muet, les poings serrés, les bras croisés sur sa poitrine, dévisageant tous ces hommes de regards enflammés, comme si le coupable eût dû être parmi eux. Eux, plus morts que vifs et déjà sentant la tête leur branler, se faisaient humbles et petits et n'osaient lever les yeux. Il fit un effort énorme et leur demanda :

— Que voulez-vous de moi, enfin? Après une minute, le plus vieux s'enhardit. Au travers de louanges infinies au comte pour sa générosité, et où son flair évita la moindre allusion à la comtesse, il exprima l'attente d'eux tous. — A la comtesse, votre dame, répliqua le seigneur, j'ai remis tout pouvoir sur ce qui vous tient en peine, et c'est à elle seule que votre gratitude doit aller. Mais pour obtenir cette grâce elle a pris un engagement grave et qui met son honneur en péril, et cet engagement vous avez toléré qu'elle l'exécutât, et ainsi vous vous êtes engagés vis-à-vis d'elle comme elle vis-à-vis de moi. Aussi maintenant moi qui réponds de son honneur, je vous demande : avez-vous en gens loyaux observé la condition qu'elle vous avait posée, avez-vous rempli votre engagement?

Les envoyés s'entre regardèrent. Or lady Godiva ne s'était point trompée : Tom le boulanger l'avait vue, et intempérant de la langue autant que des yeux, il n'avait pu se retenir de divulguer incontinent sa prouesse, et plusieurs qui étaient là l'avaient entendu.

— Vos têtes me répondent de toute la ville, ajouta le comte blême d'humiliation et de courroux devant leur hésitation.

La comtesse se sentit mourir. Par les fenêtres grandes ouvertes sur l'air tiède et ensoleillé, du dehors un bourdonnement humain montait.

C'était toute la population amassée là, au pied de la muraille et attendant. A peine avait la cloche châtelaine arrêté son tintement, tous les huis s'étaient déclos, le peuple s'était répandu dans les rues, s'entretenant de la merveilleuse aventure, escortant les notables délégués : les hommes glorifiaient le viril héroïsme de leur dame, et les femmes exaltaient sa beauté notoire. Cette beauté, le boulanger la dénigra avec l'autorité décisive du monsieur bien informé, pourtant qu'il n'en eût point vu grand'chose par l'hiatus peureux de ses volets. Et déçu au milieu de tant d'enthousiasme il répétait : — Ce n'est jamais qu'une femme comme les autres, on ne perd pas la vue pour l'avoir regardée! On ne voulait point croire à la réalité de son exploit. Dépité, furieux, il en refaisait le récit, et sa vanité étouffant sa prudence poltronne, criant, s'emportant, il l'amplifiait au delà de toute vraisemblance, cependant qu'à l'intérieur, à voix basse se consultaient les envoyés.

— Le boulanger est cause de tout ceci, dirent plusieurs : il faut tout dévoiler: aussi bien est-il manifeste que le comte est averti déjà. — Comment? par qui? qu'en savons-nous? La vie d'un homme vaut qu'on la pèse. — D'autant qu'il se vante, peut-être. — Il mérite alors aussi bien le châtiment, pour avoir outragé une noble dame, et à qui nous devons tant; regardez : n'est-ce point pitié, l'état où la voilà? — Trop parler nuit, et le mal de l'un toujours sur tous retombe, un de reconnu, tous souponnés ; couvrons notre compère : qui pourra le convaincre et nous démentir? pas vu, pas pris. — Mais tout finit par se savoir, et si la vie d'un seul est grave affaire, le salut de tous est autrement précieux. — Il prime tout. — Puis nous ne pouvons enfin témoigner de ce que nous ignorons — le colloque s'échauffait, — s'il s'est vanté tant pis pour lui : qu'il ait vu ou non c'est tout un, puisque lui seul y était... — Et notre lady. — Et si ni l'un ni l'autre ? — Comment ? — Oui, on veut peut-être nous éprouver : qui nous assure que la noble comtesse a réellement accompli ce que nous croyons, puisque personne ne l'a vue ?

Cette exclamation inattendue proférée à voix haute retentit dans le silence général. Tous, d'une seule pensée, regardèrent le comte et sa femme. La comtesse s'était levée toute droite, fit trois pas vers le groupe interdit. Et dans l'anxiété qui suspendait tous

les souffles, on entendit distinctement au dehors la voix du boulanger, que les envoyés aussitôt reconnurent, crier : — Par mon salut, encore une fois je vous jure que je l'ai vue, et que ce n'est jamais qu'une femme comme les autres!

Elle fit un pas encore, et, s'arrêtant, de son vêtement dénoua les cordons. Les envoyés d'un trait comprirent et, comme sous une illumination d'en haut, tombèrent tous à genoux. La comtesse avait ouvert ses deux bras, les pans de sa robe s'écartèrent, et, les yeux haut levés et sa chevelure d'or noyant ses épaules et sa poitrine, elle apparut, sous la lumière du jour, resplendissante de pudeur et de beauté. Les envoyés aperçurent rien qu'une vision toute blanche nimbée de lumière : les yeux au delà ils chantaient d'une même voix :

Salve, Regina Cœli!

Or tout le peuple les entendant se mit à chanter avec eux :

Salve, Regina Cœli!

Et tout aussitôt elle fondit en larmes, disant à son mari qui, vers elle, s'était élancé : — C'est par votre vouloir que tout ceci s'est fait. — Où mon vouloir avait semé des ronces, votre grâce a fait fleurir des lys, s'écria le comte radieux en la serrant dans ses bras. Soyez ici proclamée reine de toutes les dames pour la chasteté et la bravoure comme vous l'êtes déjà pour la beauté.

Une procession fut instituée qui depuis lors et jusqu'à ces derniers temps tous les trois ans remémora la gloire de lady Godiva. La religieuse coutume s'est récemment éteinte dans Coventry, mais point le culte de l'héroïne : un mécanicien y vient de la faire marraine du moteur qu'il inventa. Bien entendu le boulanger fut pendu immédiatement, et devant sa maison, sur la façade de laquelle on sculpta — elle existe toujours — la méprisable effigie de *Tom peeling*.

Hélas! ce qui s'est perdu, ce n'est point le souvenir de la gracieuse comtesse, mais l'exemple admirable par elle proposé, de l'entière soumission qu'une femme doit à son mari, la parfaite pudeur qu'elle doit à elle-même, et le devoir de sacrifice qu'elle doit à tous. Son histoire nous rappelle encore que la Beauté comme le Génie, comme la Force et l'Amour, confère un sacerdoce impérieux et redoutable, et que la Beauté comme eux, porte malheur à qui, sans en être digne, ose en face la regarder.

(C'était sous le règne d'Édouard le Confesseur, vers 1040.)

FAGUS

Moralités

A FÉLIX FÉNÉON

I

Disciplinons au silence
Nos natives violences.
Ouatons-nous d'indolence.

Il faut que le cœur se mate
Peu à peu et s'acclimate
A cette existence mate.

Toute joie est villageoise ;
Mais l'époque peu grégeoise
Exige qu'on se bourgeoise.

Sous l'or d'été, sous le givre,
Vivons l'alarme de vivre
Dans la ville — pierre et cuivre.

Ployons à sa servitude
Notre esprit que l'habitude
Nuagera d'hébétude —

En attendant que s'argente
Pour notre âme intransigeante
L'heure de la mort régente.

II

Oui, mon vieux, c'est entendu.
Ça ne va pas; ça déraille.
Ton mal est du vrai mal, du
Mal en or, pas en toc. Braille !
Hurle ! ébranle la maison !
Exagère ! affole, effare
Le quartier de ta fanfare !
Tout ton sang n'est qu'un poison !
Soit ! mais est-ce une raison
Pour que ton âme benête
S'imagine qu'elle est seule
A souffrir sur la planète ?
Ta g..... !

Sans doute le mal de dents
Enerve, exaspère, vrille
Et ses élans excédants
Rendent fol un brave drille.
Mais tout n'est pas anormal
Dès l'instant que tu as mal
Et la belle huile solaire
Merveilleusement nous oint.
Va, ne t'hypnotise point,
Mon garçon, sur ta molaire.

Sous prétexte que tu souffres
De douleurs telles sans blague
Que ta pauvre âme extravague ;
Telles que les poix et soufres
Combinés avec le fer
N'en créent point chez Lucifer,
Tu t'estimes seul à plaindre,
Seul, traqué, persécuté,
Bloqué, cloqué, charcuté,
Et, après le cri, de geindre !

Mon ami, rappelle-toi
Que pas très loin, à côté,
Par hasard, il y a moi
Que la vie a fricoté,
Sois-en sûr, de male sorte,
Et que personne ne sorte !
Après moi, c'est un client
Qui n'est guère plus brillant !
Après lui, c'en est un autre !
Après cet autre, encore un!
Après l'un, une ; et chacun
Dans le désespoir se vautre,
Le désespoir ou le deuil,
Si, pas le deuil, la famine,
Si, pas la faim, la vermine...
Et là-haut, on s'en bat l'œil.

Aussi, vois-tu, si pénible
Que te soit l'heure, mon fieu,
Tu devrais garder un peu
De ta pitié disponible,
Si possible,
Pour les camarades-cibles.

III

Va-t'en, mon vieux, faire une cure d'éléments.
Va tartiner ta lassitude
Nez en l'air, sur le galet rude.
La mer impitoyable a des rythmes cléments.

Puis confronte ton âme avec l'ennui céleste.
Ton spleen à toi vaut-il le sien?
Moins, soit, d'être un peu moins ancien;
Mais vous fusionnez, et ceci te déleste.

Alors, tu te consens, toi qui te renonçais.
Tu t'acceptes, tu te souris
Et souris en plus à Paris
Dans l'hier, l'aujourd'hui et le demain français.

Le ciel, d'un bleu si sage et grave et séculaire,
T'initie à la poésie
Du repos et de l'inertie,
Ainsi qu'un oncle on ne peut plus avunculaire.

Tu bois l'azur à même et ses luisants conseils
Et t'en reviens l'âme ravie
Supporter l'onéreuse vie
Comme il supporte, lui, son vieux poids de soleils.

IV

Je regrette tes astuces.
Oui, je voudrais que tu fusses
Naïf
Autant que le bon Baïf.
Oui, je voudrais que tu pusses
Vers le renaissant Avril
Lever un nez puéril !
Ecrire ! A quoi bon écrire ?
Vaut-il pas mieux adorer
Celle qui vient décorer
De son éminent sourire
L'heure amère à picorer ?
Par les primes feuilles vertes
Vaut-il pas mieux l'adorer
A lèvres grandes ouvertes ?

Boire ses yeux ? Dans ses crins
Egoutter tous les écrins ?
Oui, sans doute, mais tu crains !

Avoir l'âme fascinée,
Eperdue, hallucinée,
Voire même calcinée
Par quelqu'une Dulcinée ! —
Puis souffrir qu'elle vous leurre,
Malheur ! et vous trompe à l'heure,
A la course, au pas, au trot,
— L'âme usant bien son fourreau! —
Puis, subir l'alcoolie
De la mélancoolie,
Pleurer et devenir feu
Peu à peu, à petit feu !

Hélas ! plus rien de ces chères
Bêtises qui t'écorchèrent
Et te mirent en émois
Aux brillants et jeunes mois
De ta vie aventureuse,
Heureuse un peu, malheureuse
Assez, ne fait aujourd'hui
Frissonner dans son étui
D'ennui
Ton morne moi d'aujourd'hui,
Ton moi lourd, balourd, épais
Et qui, pourvu qu'on lui fiche
La paix,
S'estime infiniment riche!

V

En manière d'épilogue.

Que mes vers soient du temporaire,
Je n'en disconviens pas. J'ai consulté l'horaire ;
Oui, j'ai raté l'express de l'Immortalité.
Mais d'abord tout est Vanité ;
Et puis, je les ai faits surtout pour me distraire.

Romain Coolus

Wagner et Debussy

I. Introduction. — Depuis que le *Parsifal* de Wagner a fait son apparition, nul drame musical n'a mérité, mieux que le *Pelléas et Mélisande* de MM. Maeterlinck et Claude Debussy, de captiver l'attention. C'est une œuvre riche de promesses, de problèmes et d'énigmes. L'émotion passionnée qu'elle a suscitée dans le monde musical de Paris, elle la suscitera partout où elle sera jouée. Je prévois qu'elle mettra en alerte la critique de l'Europe entière.

Oserai-je prendre la liberté d'éclairer le futur champ de bataille? Voici mes lettres de créance : je suis un peu poète, un peu musicien et suis un peu au fait des choses du théâtre. J'ai étudié attentivement l'ouvrage, et j'ai lu la plupart des comptes rendus parus dans les journaux de Paris. Or, et c'est ce qui m'engage à demander la parole, à côté de beaucoup de jugements sagaces, j'ai trouvé dans ces critiques plusieurs choses qui me semblent complètement erronées. Et erronées sur un point capital, savoir celui des relations entre Debussy et Wagner. C'est là effectivement, pour moi, un point capital, car aujourd'hui tout compositeur doit s'expliquer avec Wagner et prendre délibérément position en face de lui. Plus nous sommes enclins à apprécier l'art de MM. Maeterlinck et Debussy, plus la question devient importante.

II. Wagner et ses imitateurs. — Lorsque surgirent les drames de Wagner, on put croire que le style du drame musical était fixé à jamais. Toutes les œuvres qui s'écartaient de ce style étaient considérées comme des œuvres réactionnaires, mort-nées. Mais, dans l'œuvre de Wagner, il y a beaucoup de choses qui, étant profondément individuelles et, par suite, inimitables, ne peuvent en aucune façon servir de modèle. Or, au lieu d'imiter, de Wagner, la préoccupation constante de la vérité, — de la vérité *artistique*, bien entendu, — tels disciples se sont évertués à reproduire ce qu'il y a d'*individuel* en lui. Nous savons avec quel succès ou plutôt avec quel insuccès. En effet, l'insuccès était si évident que notre opinion faillit subir un revirement complet et que nous commençâmes à soupçonner que l'art de Wagner ne

contenait nul élément qui eût une valeur générale; qu'il était, par conséquent, inapte à déterminer un style ou une école.

On voit où je veux en venir. Si, en Wagner, l'on parvenait à faire le départ entre ce qui est individuel et ce qui est général, les malentendus se dissiperaient et il apparaîtrait comme un des modeles les plus sûrs, après avoir été l'un des plus dangereux.

Or, Debussy me semble avoir trouvé la solution; peu importe que se soit par des vues pratiques ou théoriques, toujours est-il qu'il me paraît avoir résolu la question pour son propre compte. Je le considère comme un véritable disciple de Wagner. Il n'est pas de ceux qui se bornent à dire : Maître! Maître! mais son œuvre même proclame l'esprit du maître.

C'est là un point qui, dans les critiques que j'ai sous les yeux, est tantôt à peine signalé et tantôt énergiquement contesté. C'est ainsi que M. Lalo écrit dans le *Temps* :

> Il n'y a rien ou presque rien de Wagner dans *Pelléas et Mélisande*. Ni la forme dramatique, ni la forme musicale, ni le rapport de la musique avec la parole, ni celui de la voix avec les instruments, ni la composition et le développement, ni l'harmonie et l'orchestre ne viennent de Bayreuth.

Et plus loin :

> La nouveauté est partout : nouveauté spontanée, harmonieuse, sans système et sans effort, nouveauté dans la nature de la conception et dans le détail de l'exécution : nouveauté si profonde, que *Pelléas et Mélisande* apparaît au premier regard différent de tous les drames lyriques comme de tous les opéras, qu'il ne se laisse définir par aucune des formules, ni classer sous aucune des étiquettes en usage... Il est véritablement étranger à l'art traditionnel.

« ... Véritablement étranger à l'art traditionnel... », ce me rappelle vivement certaine épigramme que Gœthe, le grand ennemi de toute barbarie, a consacrée « aux originaux » :

> Un quidam disait : « Je ne suis d'aucune école ;
> Il n'est point de maître vivant à qui je fasse ma cour
> Et je suis bien éloigné
> D'avoir appris quoi que ce soit des morts. »
> Cela signifie, si je l'entends bien :
> « C'est de ma propre initiative que je suis un sot. »

Le cas de M. Debussy n'est pas si grave, et je l'examinerai tout à l'heure.
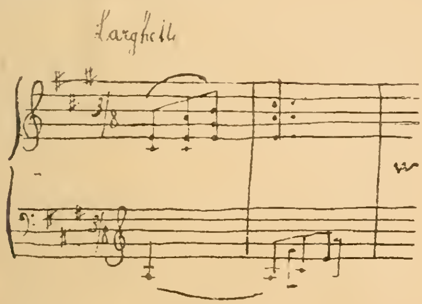
III. Le problème du drame musical. — Mais d'abord je soulèverai une question fondamentale. Quels sont, d'une façon générale, les rapports du drame avec la musique? Tout drame

gagnerait-il à être mis en musique, — *Hamlet*, par exemple? (J'ai en vue, naturellement, le drame même de Shakespeare et non un de ces livrets confectionnés dans les officines théâtrales.) N'y aurait-il donc que certains drames, que des drames d'un sujet particulier et d'une forme particulière, dont l'action sur le public puisse être renforcée par la musique?

Involontairement je jette un regard à la dérobée sur les dix volumes des écrits de Wagner. Mais non, nous n'y recourrons pas. Nous verrons clair dans cette question dès que nous aurons mis en évidence les conditions *formales* de l'art musical.

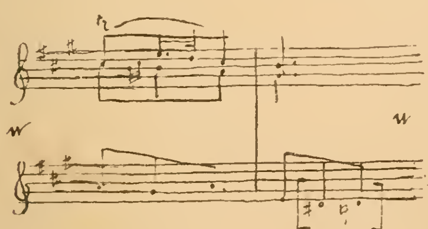
IV. Conditions formales de la musique. — La musique développe ses formes dans le temps comme l'architecture développe les siennes dans l'espace. Faisons résonner par exemple la phrase musicale *a* :

a.
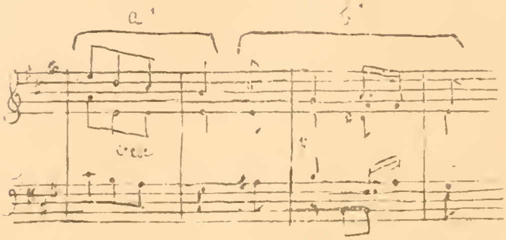


il nous faudra répondre par une phrase correspondante *b* qui se compose d'éléments semblables et est construite d'une manière analogue, pour créer de cette façon une sorte de contrepoids et donner à cette phrase *a* sa signification musicale complète. Mais pour obtenir un petit ensemble musical complet il faut encore considérer la phrase a + b comme une unité d'un ordre plus élevé et y répondre (voir page 520) par une autre phrase correspondante a¹ + b¹.

b.



Il faut donc un développement de cette longueur au moins pour former une phrase musicale complète, quelque chose qui corresponde à peu près à la « phrase » grammaticale. En opposant ainsi la phrase à la phrase, la période à la période, un groupe de périodes à un groupe de périodes, nous arrivons à des *formations* musicales d'une construction homogène, c'est-à-dire dont chaque partie se trouve en rapports étroits avec les autres : nous arrivons au morceau de musique.

Mais encore faut-il que l'auditeur soit mis en mesure d'embrasser cet ensemble de façon que les rapports des éléments entre eux lui soient perceptibles et qu'il soit conscient de l'équilibre de l'ensemble. Ces conditions ont été remplies admirablement par la musique de la période dite classique. — Haydn, Mozart, Beethoven.



C'est dans cette période que les formes de la sonate, du rondo, de l'air, etc. ont été portées à la perfection. Ces formes, qui consistent essentiellement dans le groupement schématique des motifs et dans l'usage abondant des reprises, produisent, même dans les morceaux les plus développés, une espèce d'équilibre très facile à saisir. La première partie, le développement et la reprise, (a + b + a), d'une symphonie — se groupent symétriquement, comme, par exemple, le portail central et les portails latéraux d'une cathédrale gothique. Nous reviendrons sur ce point et examinerons s'il est nécessaire de composer uniquement d'après ce système.

V. La musique appliquée au drame. — Il est donc acquis qu'en matière musicale, pour se faire comprendre, il ne faut pas être pressé. Lorsque je m'écrie : « Combien j'ai le cœur gros! » C'est l'affaire d'un instant et je peux mettre dans ces quelques mots une expression si forte et les accompagner d'un geste si significatif que ma douleur apparaisse dans toute sa force. Si je veux exprimer par la musique, le même sentiment, il me faudra au moins la période mentionnée plus haut; mais pour le formuler d'une façon explicite et complète il me faudra tout le morceau dont cette période forme seulement le début (Beethoven, 2e symphonie, 2e partie). Il est vrai qu'alors je l'aurai exprimé d'une façon beaucoup plus impressionnante. Nous savons tous cela. Mais c'est là justement ce qui nous induit en erreur. Si nous ne considérons que son essence même, la musique nous paraîtra par excellence le moyen d'expression du drame; mais ses conditions formales nous mettent, semble-t-il, dans la nécessité d'y renoncer. A la station que brûle l'express qui m'emporte, un orchestre s'époumonne à jouer en mon honneur ce morceau de Beethoven. Qu'en entendrai-je? Quelques mesures, — si je ne tire

la sonnette d'alarme. Le train rapide — c'est le drame. Car le *drame* n'a pas le temps de s'arrêter en route. Tout au plus peut-il se ralentir à la traversée de quelque plaine lyrique. La musique, par contre, veut toujours demeurer en place; elle ne veut pas abandonner un état d'âme sans l'avoir épuisé. Ce n'est que rarement et en reniant sa véritable nature qu'elle peut arriver à passer plus rapidement sur certaines choses. Mettre en musique un drame implique une contradiction.

VI. Compromis de l'ancien opéra. — Mais, attendons! Le drame peut comporter quelques passages lyriques. Pourquoi ne pas nous en tenir à ceux-là? Pourquoi ne reléguerions-nous pas au second plan *l'action* du drame pour mettre en valeur les *passages lyriques?* Modifions donc la construction naturelle du drame; créons de grandes plaines lyriques que nous couvririons de musique sous la forme de sonates, d'airs, de danses. Répétons toujours, pour obtenir un ensemble facile à saisir; répétons jusqu'à satiété, jusqu'à l'absurde. Puisque l'on répète dans la musique instrumentale, pourquoi ne pas répéter aussi dans les morceaux de chant des opéras? Le public est d'autant plus satisfait qu'on lui chante plus souvent le même petit air : il finit par le fredonner. Mais, ce résultat ne peut pas s'obtenir sans absurdité. Car nous aurons de la peine à trouver dans le drame des paroles susceptibles de ces fréquentes répétitions. Mais à quoi bon nous préoccuper des paroles? Personne — l'expérience nous l'enseigne — ne les comprend. Que le drame nous soit simplement un prétexte pour enfiler des morceaux lyriques, chant, danses, marches, etc. Et les bribes d'action et de dialogue que nous ne serons pas parvenus à éliminer nous les reléguerons dans des récitatifs avec accompagnement à peine ébauché, sans nous préoccuper de la valeur mélodique et musicale de ces récitatifs. Il est vrai que c'est précisément dans ces récitatifs qu'il faut caser tout ce qui peut rendre le drame compréhensible. Il serait donc séant qu'ici au moins on pût percevoir les paroles du texte. Mais ne nous faisons pas d'illusion : on ne les comprendra pas. Et d'abord, chante-t-on quand on à quelque chose à dire? Chante-t-on les discours parlementaires? Chante-t-on les sermons? Chante-t-il, l'empereur d'Allemagne? Quant à nous, nous sommes en train de chanter et péu nous importe le reste.

VII. Ce compromis est mauvais. — C'est ainsi que l'art ancien résolvait illusoirement la contradiction. Impuissant à unir d'une manière organique la musique et le drame, il les juxtaposait. Ce qui en résultait ne pouvait prétendre à être du style,

c'était de la manière. On faisait de mauvaise musique parce que la bonne musique était rebelle aux exigences du drame; on faisait de mauvais drames parce que de bons drames ne pouvaient être mis en musique. Le singulier ensemble que l'on obtenait ainsi était orné de cortèges magnifiques, de décors brillants et de fastueux costumes, et l'on aboutissait à un monstre remarquable qui était sûr de son effet à n'importe quelle foire. Quand on jette un coup d'œil sur les anciens opéras, on s'étonne que tant de choses satisfaisantes et relativement de bon aloi aient pu être produites sur des bases aussi absurdes.

VIII. Wagner, ses aptitudes universelles. — Wagner vint. Il avait sur ses concurrents un avantage : il était poète, musicien et homme de théâtre, réunissant en lui tous les talents dont la coopération était nécessaire et qu'on avait toujours trouvés séparés. Même s'il ne pouvait pas résoudre complètement la contradiction qui est immanente au problème de la création du drame musical, du moins, mieux que personne, pouvait-il, poète, musicien et dramaturge, concilier les exigences contradictoires de ces trois arts et tirer le meilleur parti possible de leur réunion. Il y parviendrait dès qu'il aurait trouvé le point central d'où maîtriser les aptitudes diverses de son génie et les orienter sur un dessein unique.

Il est évident que chaque art risquait de perdre dans l'aventure ce qu'il avait de meilleur et de plus spécifique. Wagner doit avoir lutté terriblement avec lui-même avant de réussir à les coaliser sans dam pour aucun d'eux. Mais, a-t-il complètement réussi? A-t-il jamais été entièrement satisfait de lui-même? N'est-il pas resté des plaies saignantes au fond de son âme? Son aplomb était-il de la pose ou de la sottise? Il n'y a rien d'irrévérencieux dans cette question. Le plus grand esprit a ses limites. Et le « mensonge vital », dont parle Ibsen dans *le Canard sauvage*, a des manifestations, que l'œil inexercé prend pour de l'héroïsme.

IX. Premier début de Wagner. — Wagner ne fit d'abord que des opéras. Ils présentaient des traits dramatiques et pittoresques d'une puissance extraordinaire et qui tous inclinaient vers le mysticisme. Au point de vue musical ils n'étaient pas absolument de premier ordre. Un effort manifeste vers la vérité individuelle de l'expression (mais pour l'atteindre la langue musicale du compositeur n'était pas encore assez souple) s'y trouvait en conflit avec les formules traditionnelles, qu'il ne parvenait pas, d'ailleurs, à employer avec aisance. Lorsqu'il parlait sa propre langue, il captivait : lorsqu'il essayait de se servir du jargon usuel,

il restait insignifiant, — symptôme où se révèle le génie à sa période de développement. Au point de vue de la construction dramatique ses œuvres étaient assez faibles. Les tendances dramatiques du Wagner postérieur en étaient encore à peu près absentes : ce n'est qu'après coup qu'on a voulu les y découvrir.

X. Nouveau Style, nouvelle époque d'art. — Et pourtant, ce même homme dont on pouvait espérer à juste titre quelque chose de très original et de très important, mais dont l'œuvre première, y compris *Tannhaeuser* et *Lohengrin*, ne permettait pas de pronostiquer une œuvre ultérieure dominatrice, nous donna la *Tétralogie*, *Tristan*, *les Maîtres-Chanteurs*, *Parsifal*, instaurant un nouveau style du drame musical. Mieux, l'art tout entier se rajeunit dans cette fontaine de jouvence : on peut licitement parler d'une époque de culture wagnérienne.

Ce qui distingue d'abord le style de Wagner de l'ancien jargon, c'est que Wagner ne cherche pas à adapter le drame aux exigences conventionnelles de la routine ordinaire de l'opéra, mais qu'il subordonne la musique au drame. Du reste, cette formule généralement adoptée a peut-être besoin d'une correction. Je crois plus exact de dire : dans les grands traits, il subordonne la musique au drame; dans les petits traits, il subordonne le drame à la musique. C'est-à-dire : il ne traite pas l'ensemble de son sujet de manière à obtenir systématiquement une agréable suite variée d'airs, de duos, de chœurs, de marches, etc.; il se conforme à la marche de l'action. Mais, dans le détail, il mène l'action et le dialogue de telle façon qu'ils soient constamment susceptibles d'expression musicale, je dirai plus, qu'ils la commandent. Cela impliquait que l'action et le dialogue fussent unis au foyer central des passions de l'œuvre; le centre devait inonder de ses rayons l'œuvre tout entière. Dans ce but Wagner a construit ses drames sur les données les plus simples, les passions et les conflits les plus élémentaires; il fait abstraction de toutes les circonstances extrinsèques et vise à donner la quintessence, l'extrait sentimental de l'action.

Il s'efforce, en outre, de mettre en valeur plastique le tableau scénique, qui, même considéré comme pantomime, doit séduire. Car Wagner n'ignore pas qu'il est souvent impossible de suivre les paroles du dialogue. Quant à l'exposition lucide des motifs dramatiques de ses personnages, il n'y insiste pas beaucoup : il y a des transitions qui veulent être devinées. En cela il était bien dramaturge : pour lui l'instant vaut tout, la réflexion boiteuse ne compte pas.

XI. Les idiotismes de Wagner. — Tout cela ressort directement de la nature des choses. Mais Wagner a aussi ses idiotismes. D'abord il a la particularité de tout pousser à l'extrême, de faire tout énorme, de mettre ses personnages aux prises avec les questions les plus élevées et les plus profondes de l'humanité. A moins qu'il ne s'agisse de dominer ou de sauver le monde, nul de ses héros ne daigne remuer le doigt.

Presque toujours Wagner ignore les demi-teintes de l'expression. Pour lui il n'existe que la passion à son paroxysme, une passion qui mette en jeu la vie et la mort, et il est toujours pressé de pousser l'action à cette apogée. Il est vrai que cette faiblesse qui consiste à voir toujours l'objet grossi à l'infini est une particularité qui tient essentiellement à la nature du génie; c'est la rançon du génie.

Mais chez aucun autre artiste cette particularité n'est aussi nettement marquée. Ses héros et ses héroïnes côtoient presque tous l'hystérie et quiconque connaît ses effets contagieux sur les personnes dont les nerfs sont fragiles découvrira sous ce faible apparent de Wagner l'une de ses forces. Faut-il signaler encore quelques autres particularités : sa prédilection pour des groupes immobiles qui semblent comme pétrifiés *par* la passion. l'emploi bien fréquent du truc qui consiste à tenir le spectateur fasciné devant une scène vide; le dialogue alambiqué parfois jusqu'à l'inintelligible; l'étalage de sentences philosophiques parfois hors de saison et d'un effet absolument réfrigérant. On pourrait étendre encore cette liste, mais je ne veux pas m'attarder en mauvaise compagnie : car c'étaient précisément là ces griefs auxquels les anciens adversaires de Wagner accordaient une importance capitale. Pourquoi d'ailleurs, voudrait-on que le feu sacré de son génie brûlât sans laisser de scories? Mais, si chez Wagner telles choses dont le principe est difficilement admissible sont quelquefois d'un effet excellent, cela ne prouve que la puissance magique de son individualité. Lorsqu'on les imite elle dégénèrent en manière et la plus insupportable.

XII. Choix du sujet de Claude Debussy. Caractéristique du drame de Maeterlinck. — Mais revenons à Debussy que nous n'avons nullement perdu de vue pendant ces digressions.

Debussy en élisant le drame de Maeterlinck a eu la main wagnérienne. Car les drames de Maeterlinck ont beaucoup de ressemblance avec les drames de Wagner. Comme chez Wagner, chez Maeterlinck nous constatons une action extrêmement simple, dégagée de presque toutes les contingences: là aussi chaque mot

découle du centre de l'action (il est vrai que cela se fait d'une façon autre et sans aucune recherche apparente). Chez Maeterlinck encore nous retrouvons ces tableaux plastiques qui produiraient leur effet, même en tant que pantomimes. Et Maeterlinck aussi nous montre ses personnages sous le seul aspect de leur passion dominante: ce sont des bas-reliefs, ce ne sont pas des statues; il n'y a pas moyen d'en faire le tour.

Un crépuscule les baigne; nous entrevoyons à peine leurs contours, mais une source de lumière qui nous reste cachée répand sur eux des rayons mystiques et pénétrants. Ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ce sont les actions ou les paroles d'êtres qui auraient à moitié conscience de leurs relations mystiques. Si ces personnages sont des ombres, ce sont des ombres qui sont projetées d'un monde plus vrai et plus réel que le nôtre sur l'écran fallacieux de notre intelligence. Et c'est l'une des vertus des œuvres de Maeterlinck comme des œuvres de Wagner, qu'elles font de nous les collaborateurs actifs du poète. Le drame de Wagner et le drame de Maeterlinck sortent de sources semblables, sont construits d'après des principes identiques; l'un doit donc être aussi propice que l'autre à la composition musicale. Et je m'étonnais qu'aucun de nos compositeurs ne puisât au trésor de Maeterlinck.

Des compositeurs, qui suivent la comète de la *Cavalleria rusticana*, mettent en musique la *Gazette des tribunaux* et les faits divers. On dépouille les livres d'enfants pour présenter à la naïveté des adultes, dans un opéra qui dure trois heures, les aventures de *Haensel et Gretel*, bonnes à occuper cinq minutes un marmot. On grignote les os depuis longtemps rongés de la légende pour surprendre le monde avec un *Frithjof*, réchauffé pour la centième fois, ou une *Mélusine*, servie pour la cinquantième. On accouple *les Maîtres-Chanteurs* dans une liaison inavouable avec les chansonniers de cabaret (l'*Ueberbrettl*) pour produire une œuvre qui s'appelle *la Disette de feu* (*Feuernsnot*) et qui, en effet, manque de feu à tous égards. L'œuvre de Maeterlinck, est là, mais ils ont des yeux pour ne pas voir.

XIII. Différence fondamentale entre Maeterlinck et Wagner. — Je voudrais maintenant dire quelle différence fondamentale existe entre Maeterlinck et Wagner. Maeterlinck est un « humoriste », tandis que Wagner reste toujours un pathétique. Wagner transfuse son propre sang dans les veines de ses personnages. Il se réjouit avec les joyeux et pleure avec les attristés; leur destin l'intéresse comme le sien propre. Il a pleuré pour

Elsa des larmes brûlantes. Wagner s'identifie avec l'objet à représenter.

Maeterlinck, au contraire, est pour ses créations une marâtre, comme la nature. Qu'elles soient dans la joie ou dans la souffrance, il plane au-dessus d'elles et les conduit au sort qu'il leur a destiné sans laisser apparaître le moindre signe de sympathie. Il écarte de sa personne l'objet à représenter.

Cette particularité de Maeterlinck a déteint, soit par « l'affinité élective » soit par la force déterminante du poème dramatique sur la musique de Debussy. M. Lalo l'a déjà remarqué dans sa critique de *Pelléas et Mélisande*. Mais il dit aussi que c'est là une chose qu'on n'a jamais eu l'occasion de constater jusqu'ici, et cette assertion me semble inexacte. Les *Noces de Figaro* de Mozart présentent la même particularité. M. Lalo en fait un caractère négatif, qu'il dénomme « absence de romantisme »: j'en fais une qualité positive, le *humor*, mot dont il n'existe, autant que je sache, aucun équivalent en français. Mais il est clair que nos pensées sont identiques.

XIV. Les Proportions musicales. — J'ai exposé que les conditions formales essentielles de la construction musicale consistent dans la symétrie des membres de cette construction, qu'il faut toujours opposer à un groupe harmonique ou mélodique un groupe correspondant, harmonique ou mélodique. J'ai dit que les classiques poursuivaient cette symétrie formale non seulement dans les détails, mais dans les grandes divisions de leurs œuvres, et que, pour établir un équilibre aussi parfait que possible, tout un système de répétitions fut créé ou plutôt développé.

Ces formes classiques ne sont pas absolument nécessaires. Elles ont même fréquemment conduit à de véritables absurdités.

Voici ce que dit Wagner sur ce point, dans un opuscule sur les poèmes symphoniques de Frantz Liszt :

Les ouvertures de Beethoven nous montrent clairement que les grands maîtres de l'époque postérieure se rendaient compte de la limitation que ce système leur imposait.

Le compositeur n'ignorait pas qu'il y avait pour sa musique des peintures infiniment plus riches, il se sentait capable de réaliser dans ses œuvres le principe du développement. C'est dans la grande ouverture de *Léonore*, que cela est le plus manifeste. On voit clairement, dans cette ouverture, combien est désavantageux, même pour un maître de premier ordre le respect des formes traditionnelles. Car toute personne capable de comprendre une telle œuvre ne me désavouera pas si je dénonce comme le côté faible de cette ouverture la répétition du

premier morceau après le morceau intermédiaire, répétition qui a pour résultat de défigurer l'idée de l'œuvre jusqu'à la rendre inintelligible, et cela d'autant plus que dans toutes les autres parties, surtout vers la fin, on remarque que le développement dramatique seul a déterminé les conceptions du maître ? Quiconque possède assez de jugement et d'indépendance d'esprit pour comprendre cela, devra admettre que ce défaut aurait été évité, si Beethoven avait abandonné cette répétition. Dans ce cas, la forme traditionnelle d'ouverture aurait été totalement renversée ; ç'aurait été là le point de départ d'une nouvelle forme musicale. Quelle aurait été cette forme nouvelle? *Nécessairement la forme exigée dans chaque cas par le sujet même et par son développement.*

Wagner reconnaît donc l'inutilité et dans certains cas le danger de ces répétitions et il les abandonne. En effet, ce n'est qu'à partir de ce moment que la musique, recouvrant la liberté de ses mouvements, peut suivre l'action dramatique sans trop en retarder la marche.

Et Debussy? Ne procède-t-il pas de la même manière que, dans les œuvres de sa maturité, Wagner? Sa musique ne sort-elle pas directement des entrailles du poème? N'en tire-t-elle pas son expression et sa forme? Jette-t-elle, d'aventure, quelque regard furtif vers les formules « classiques »?... Elle est rigoureusement unie au poème. Cette pénétration réciproque du poème et de la musique, est-là du procédé wagnérien ou non ?

XV. Le Travail thématique de Wagner. — Abordons maintenant un point qui est particulièrement instructif. Je veux parler des « leitmotive », — plutôt, du travail thématique. Wagner a construit les œuvres de sa dernière manière avec un nombre de thèmes, de « motifs » fondamentaux, beaucoup plus restreint qu'on ne le croit généralement. Car, à un examen attentif, on reconnaît que beaucoup de ces thèmes se ramènent à un petit nombre d'éléments et, en poussant l'analyse à ses dernières limites, on arrive à un petit nombre d'embryons d'une extrême simplicité qui contiennent en germe les forces créatrices aussi bien de la construction technique que des moyens d'expression.

Quant à l'emploi de ces « motifs » pour le travail thématique on s'en faisait autrefois des idées tout à fait confuses et cette obscurité n'est pas encore complètement dissipée. M. Lalo lui-même dira que le motif de la tristesse apparaît quand le héros est attristé et celui de la joie quand il est joyeux et il trouve cette façon de caractériser « un peu facile, même un peu puérile ». En effet, elle le serait, si les choses se passaient comme M. Lalo les présente ici. Et il affirme qu'il faut avoir à la main ou plutôt

dans la tête le catalogue détaillé de ces « leitmotive »: il parle ensuite de « ces leitmotive qui surgissent automatiquement à l'instant prévu. » — Qui surgissent automatiquement!...

XV. Edmond de Hagen, le commentateur par excellence. — Sans doute on connaît en France M. de Hagen? Ou peut-être ne le connaît-on pas? Dans ce cas, je recommande la lecture de ses ouvrages. Ce monsieur de Hagen s'était proposé de commenter à fond *l'Anneau du Nibelung*, d'en éclairer tous les abîmes, de nous en faire comprendre les plus lointains mystères, si bien que l'œuvre devînt transparente comme le cristal. On pense bien que lorsqu'un Allemand se propose expressément d'être « très profond » il ne manque pas de l'être. M. de Hagen écrivit d'abord un gros volume sur la première scène de *l'Or du Rhin*, suivi de quelques volumes plus gros encore sur la deuxieme et la troisième scènes. Jusqu'à quelle scène a-t-il poussé son travail, je l'ignore, n'ayant pas persévéré au delà de ce premier volume où il nous confie pourquoi le poème de *l'Or du Rhin* ne pouvait commencer par une autre lettre que W. Si Wagner avait eu toutes les préoccupations que lui attribue M. de Hagen, il lui eût fallu plusieurs siècles pour terminer *l'Anneau du Nibelung*.

Mais que pensait Wagner de ces commentaires? Il ne pouvait même pas souffrir les « guide thématiques de Wolzogen qui sont relativement beaucoup moins développés Il se souhaitait pour auditeurs des individus qui n'entendissent absolument rien en musique, qui ignorassent même que la musique s'écrit sur un système de cinq lignes. Les désirs de Wagner étaient peut-être excessifs. Il y a longtemps que nous ne sommes plus en état d'innocence musicale. Nous ne savons que trop que la musique s'écrit sur cinq lignes, et il sied de ne pas nous parler comme à des enfants. Mais il est certain que ces scoliastes surchargent l'esprit de l'auditeur d'une érudition superflue et attribuent à Wagner beaucoup plus de pédanterie qu'il n'en avait.

XVII. Procédé de Wagner pour la composition. — Wagner, dans la composition, procède le plus souvent de la façon suivante : parmi le petit nombre de thèmes qu'il a, dès l'abord, élus pour représenter les pensées fondamentales de son drame, il choisit dans chaque cas particulier, le thème qui s'applique le plus topiquement à la situation et aux sentiments qu'elle implique: autant que possible, il choisira un thème qui ait déjà surgi dans une circonstance analogue et qui, par conséquent, soit déjà

riche d'un commencement de signification. Avec ces motifs il forge son orchestre; il les développe et, avec une délicatesse savante, les adapte aux exigences de l'action dramatique. En les variant sans cesse, et en les réunissant les uns aux autres suivant les règles du contrepoint il forge des enchaînements mélodiques qui semblent presque interminables et qui tiennent toujours éveillée l'attention de l'auditeur intelligent. Il obtient par ce procédé : 1° en ce qui concerne la technique, — l'unité du travail thématique; 2° en ce qui concerne la déclamation, — une énergie extraordinaire de l'expression; 3° en ce qui concerne la construction dramatique en général, — l'unité la plus parfaite.

XVIII. Motifs de souvenir. — Quelquefois Wagner emploie aussi des « motifs de souvenir », savoir des motifs qui se relient réellement à un fait déterminé qu'ils symbolisent en quelque sorte et qui doivent en rappeler le souvenir au moment voulu. Au point de vue technique il s'agit là du problème de l'*abréviation*, plus exactement : du problème de la *condensation*; ces motifs doivent prendre la place des longs détours, des explications difficiles et des répétitions.

On peut être d'opinions différentes sur ces motifs qui, du reste, ne sont en aucune façon de l'invention de Wagner. Pour ne pas manquer leur effet sur l'auditeur il faut qu'ils ressortent d'une façon très plastique et qu'ils soient employés avec la plus grande sobriété. Le motif du « Hollandais » dans *le Vaisseau fantôme*, le motif de la « question défendue » dans *Lohengrin* sont des exemples modèles de leur emploi.

J'admets volontiers que Wagner — surtout dans la dernière partie de sa carrière — ait abusé de ces moyens et nous pose parfois des énigmes. Ils ne sont cependant pas aussi fréquents qu'on le pense d'ordinaire et que les « guides » tendent à nous le faire croire, ces « guides » qui voudraient coller une étiquette à chaque motif. Les « motifs de souvenir » exigent de vrais efforts de la part des auditeurs. Wagner ne l'ignorait certainement pas et ce n'est pas sur ce terrain de sable qu'il aurait jeté les bases de son œuvre.

XIV. Les commentateurs nous placent à un faux point de vue. — Voilà ce qu'il en est de ces « leitmotive ». autrefois si décriés et devenus aujourd'hui sacrosaints. Mais les bonzes du culte de Bayreuth n'admettront jamais que tout cela se passe d'une façon si simplement musicale. — et que l'abîme mystique n'est qu'un orchestre jouant d'après les règles les mieux fondées

de la technique musicale. Ils enlèvent à l'œuvre d'art son ampleur en essayant de la subordonner à des conceptions philosophiques. Et si, comme on l'a dit, le travail thématique de Wagner donne parfois l'impression d'une sorte de cliché c'est surtout à l'activité intempestive de ces messieurs qu'il faut s'en prendre. On s'est trop habitué à regarder par leurs lunettes. N'est-il pas évident que les préludes de *Tristan*, des *Maîtres-Chanteurs*, de *Parsifal* seraient du pur non-sens, si l'érudition emmagasinée dans les « guides » était nécessaire pour les comprendre? Comment diable l'auditeur pourrait-il se trouver en possession de cette érudition dès le début? C'est au cours de la pièce que les motifs se chargeront peu à peu d'une signification qui ira se précisant.

Abandonner les théories sur la rive et se laisser aller au fil de l'œuvre, c'est la méthode la plus sûre pour entrer dans les intentions de Wagner.

XX. Le travail thématique de Wagner doit-il servir de modèle à tout le monde? — Non. Il est clair que l'*unité thématique* doit exister, sinon nous aurions *des morceaux* mais non pas *un morceau;* il est clair également que les motifs principaux doivent sortir du centre, du foyer passionnel du drame, sinon ils ne seraient pas susceptibles d'un emploi répété; enfin il est clair que leur emploi dans le cours de l'action doit être déterminé par des considérations dramatiques, sans quoi ce ne seraient que des excroissances purement musicales, en contradiction avec le style dramatique. Ces lois sont organiques. Mais quant à la façon de les appliquer, elle dépend de chacun.

XXI. Le travail thématique chez Debussy. — M. Lalo professe qu'il n'y a pas trace de « leitmotive » chez Claude Debussy. C'est trop dire. On y trouve bel et bien certaines figures mélodiques, certainos modulations harmoniques, certains rythmes organiquement répandus dans toute la partition: et, si M. Lalo restait sceptique, j'éplucherais ces éléments, les appellerais des « motifs », leur épinglerais de belles étiquettes, établirais leur exacte signification: bref, soumettant Debussy au traitement horrible que les commentateurs ont fait subir à Wagner, je dénuderais la musculature de sa musique afin que sa musique ressemblât enfin à une préparation anatomique et que mon « guide » fît bonne figure à côté des autres guides.

XXII. De l'harmonie chez Debussy. — Par contre je concede volontiers et sans débats que la musique de Debussy ne rap-

pelle pas à l'oreille la musique de Wagner· Cela tient principalement à la hardiesse révolutionnaire de son harmonie. En effet, jusqu'à une époque très récente, c'est la diatonique qui était l'ordinaire, la chromatique et l'enharmonique ne constituant que des exceptions. Chez Debussy ce rapport semble presque renversé. Il ne tient aucun compte de mainte règle respectable de l'école, et les théoriciens classiques doivent se plaindre amèrement de son mépris pour la règle qui interdit les quintes successives, de ses progressions d'accords dissonants, etc. Récriminations dont il ne faut pas s'étonner, car la science n'explique jamais que ce qui est depuis longtemps acquis. Réjouissons-nous plutôt de cette œuvre si débordante de vie, de cette musique si naturelle, si convaincante, si colorée. C'est donc ici que Debussy s'écarte le plus de Wagner, qu'il se trouve même jusqu'à un certain point en opposition avec lui. En effet, Wagner écrit dans les *Bayreuther Blaetter* (sur la musique appliquée au drame) :

> Si messieurs les professeurs me confiaient une de leurs chaires sacrées, ils seraient tout étonnés de me voir recommander aux élèves de n'employer les effets harmoniques qu'avec les plus grandes précautions et la plus grande modération, car je poserais comme règle fondamentale de ne jamais quitter un ton tant qu'on peut s'en servir pour ce qu'on a à dire.

Et en effet on s'est trop passionné autrefois à propos de l'harmonie de Wagner, car c'est justement en ce point qu'il s'est montré le moins novateur.

Les bases de son harmonie sont assez simples; elles dépassent à peine Schubert et sont loin d'atteindre aux hardiesses de Liszt. Ce qui distingue surtout Wagner de ses prédécesseurs, ce qui pouvait donner le change à un auditeur superficiel, c'est uniquement la richesse de sa chromatique. Ce qui le prouve bien c'est qu'on peut presque partout analyser Wagner d'après les règles de Sechter. Les dissonances de Monteverde semblaient à ses contemporains le comble de la hardiesse. Et pourtant quelle pauvre dissonance est-ce là? Des septièmes sans préparation et des neuvièmes sur l'harmonie de la dominante, etc., etc.

Quant à nous, dont les oreilles ont été éduquées pratiquement par les œuvres orchestrales de Richard Strauss, l'harmonie de Wagner ne nous paraît plus suffisamment excitante. L'art réclame de temps à autre une rénovation de ses moyens d'expression, parce que les anciens, usés, ne produisent plus l'effet voulu. Ces moyens font partie de l'outillage. Chaque artiste remarquable s'en forge un nouveau aussitôt qu'il se trouve devant une

tâche originale. Il ne nous appartient pas de rechercher si, oui ou non, il a dépassé les limites du strict nécessaire ou si quelques idiotismes individuels s'y sont glissés. Aucun critique raisonnable ne voudra se prononcer d'emblée sur des questions tellement difficiles. Bref, chaque maître a ses propres moyens d'expression, comme chaque homme a son propre nez. Pourvu qu'il aille bien avec sa figure, peu importe le reste.

XXIII. Le dialogue chez Debussy. — Debussy s'entend à merveille à trouver l'impression d'ensemble d'un dialogue, à la fixer par des moyens tout à fait simples et le plus souvent purement harmoniques. Sur ce fond à peine perceptible bien que coloré d'une façon très caractéristique il déroule de longs dialogues, rassemblés dans des tableaux d'une unité remarquable, rendus par une déclamation souple, spirituelle, toujours maintenue dans le mouvement d'une conversation naturelle. Mais, en revanche, les passages lyriques se développent avec un effet d'autant plus puissant. Il y a là un problème d'art des plus difficiles à résoudre, problème où choppent les compositeurs inhabiles. Par crainte du récitatif si décrié, ils veulent, à chaque instant, tirer un parti musical du dialogue et ne réussissent qu'à le déchiqueter. Lorsque le moment arrive où une vague montante de passion pousse la musique à une expression plus forte, nos nerfs, qui n'ont pas eu le temps de s'y préparer par un calme relatif, ne sont plus à même de réagir de la façon désirée. Tranchons le mot, on fait trop de musique. A cet égard encore Wagner serait un modèle précieux. Il a donné — surtout dans les *Maîtres Chanteurs* — des exemples magistraux d'un dialogue traité d'une manière coulante et qui pourtant ne laisse pas d'être à chaque instant intéressante et musicale. Et avec quel art sait-il disposer des points de repos et, pour ainsi dire, des places musicalement stériles! Voyez son deuxième acte de la *Valkyrie*. Il fait jeuner notre oreille dans les scènes de Brunhilde et de Fricka, pour la rassasier ensuite d'autant plus abondamment dans la scène des Waelsungen et celle de l'annonciation de la mort.

Où est le compositeur qui ait profité de cette leçon? Tous, tous semblent croire qu'on ne saurait assez gaver nos oreilles, et, à force de les gaver, ils les obstruent.

S'ils n'ont rien appris de Wagner, puissent-ils apprendre quelque chose de Debussy!

XXIV. Conclusion. — Mais ce qu'ils devraient apprendre

d'abord de Debussy c'est l'honnêteté artistique. « Le génie, c'est la vérité », comme l'a écrit Rahel dans quelque album. Il faut avoir le courage d'être ce que l'on est. Il faut regarder sincèrement chaque problème en face et tâcher de le résoudre en s'inspirant de ses conditions particulières. Si l'on peut faire cela on peut en toute confiance aller à l'école de tous les maîtres du présent et du passé et y apprendre ce qui peut être appris; on n'aura jamais à craindre de perdre ainsi son individualité. On produira certainement toujours des œuvres individuelles c'est-à-dire orinales. C'est là le chemin, la vérité et la vie. Mais combien peu y a-t-il d'élus!

Friedrich Spigl

Poèmes

CETTE LAGUNE...

Cette lagune d'absinthe et son passeur noir,
Si loin que tout s'éclaire d'un jour de songe,
Ce miroir trouble où de l'or pâle fait des moires
Sur les fantômes des palmes élongées.

Ce souvenir est-il de cette vie?
(Une étrangeté si élégiaque imprégnait l'air...)
Ou d'une autre existence incroyablement vieille?...

Je sais que de grands vols criards passaient, alertes,
Des vols d'oiseaux de formes jamais retrouvées,
Qu'à terre, croissaient des fleurs nacrées, gigantesques,
Dont les parfums trop vivants énervaient,
Instillaient une inquiétude si complexe,
Une inquiétude un peu douloureuse mais exquise...

Et sur l'eau verte filaient, penchés, des navires
Tout blancs d'une lourde et haute neige de voiles,
Vers une passe lointaine, voilée
De grandes gazes d'opale et de saphir.

Sur le dernier dont la fuite glissante nous frôla
Une femme s'accoudait, languissante, sur la lisse :
Elle avait un sourire d'une grâce lasse,
Comme résigné à de l'Inconnu triste.

La caresse de ses yeux passa sur mes yeux
Et je rappris par une voix intérieure
Qu'elle vivait depuis toujours dans ma mémoire
Et que fuyait la mystérieuse heure propice
Avec la Triste appuyée sur la lisse,
La Triste que j'aimais depuis toujours sans le savoir.

⁂

Et la seule chère allait aux périls des brumes,
Moi vers les vénéneuses profondeurs boisées,
Prisonnier de la barque, du passeur noir,
De l'enchantement vert de la lagune,
Trop sûr de poursuivre à jamais, sans grand espoir,
Dès que faibliraient les sournoises magies.
Un vain fantôme, peut-être, de l'Aimée,
Par les confuses écumes de vieux sillages
Illisibles sur l'immense Mer !...

LA PETITE ILE.

O matins gris et doux frissonnants d'inconnu,
Matins que le soleil agonisant persiste
A nimber, par instants, d'un sourire si triste
Qu'on dirait un reflet d'espoir toujours déçu :
Matin de lente et perfide angoisse,
Vous m'avez fait l'insane trembleur que je suis !

§ O l'ironie méchante des bruits
Qui toujours martellent, brisent ou froissent,
L'activité comme haineuse
Sous un ciel qui parle de linceuls et de limbes !...

§ Sont-ce des rires, là-bas, qui tintent,
Puis rauques, pareils à des toux creuses,
Sont-ce des plaintes ?

§ De tous ces pas pressés qui vont et viennent,
Sourds, sonores, légers tels des battements d'ailes,
Quel est le pas
De l'homme ou de la femme qui m'apportera
Une anxiété nouvelle, une nouvelle peine ?

§ Toutes ces désolantes masures contiennent
De pauvres êtres abêtis de peur,
Des êtres comme moi, dont se glace le cœur
Quand le matin ouvre un nouveau gouffre...

§ ...Quels atroces regards ont ces fenêtres noires !

§ Non ! J'aime mieux être le seul qui souffre,
Méprisé pour ma lâcheté,
Lâche effroyablement, pour la plus grande gloire
Des vaillants pleins de louable brutalité
Qui rêvent plus d'horreur, des affres moins clémentes
Châtiant, torturant les inermes, les *Mous*,
Des serres plus aiguës dans les gorges râlantes, —
Et iront, célébrant — modestement — partout,
La trempe de leur âme et leur gaîté virile
Et leur dédain bienveillant (?) pour les maux d'autrui.

Ah ! où trouverai-je ma petite île ?
Je la veux loin des autres îles et bleuie
Du bleu d'un Océan qui ne soit que douceur,
Toute fraîche et feuillue sous la molle chaleur
D'un grand ciel d'un bleu fou, exagérément pur,
Un peu mélancolique de trop grande joie ;

Et je veux une case frêle dont les murs
A bleue claire-voie,
Filtrent le Bleu, laissent tout se noyer de bleu,
Me mêlent à la vie frissonnante des feuilles
Vertes mais bleues, bleues, encore bleues,
Toujours bleues dans la brise de mer !

Et loin de ces lumineuses fêtes de l'air,
Loin de ce bonheur contemplatif et calme,
Pourquoi rêvé-je en ce matin gris qui m'accable
A une belle et dolente femme,
Comme condamnée, floralement pâle,
Tristement exquise, —
Penchée vers moi dans la case où les alizés
Font passer l'Infini sur leurs ailes subtiles ;
Et qui, avec un doux, un mystique sourire
Si doux et prometteur — me regarde mourir...

. . . .

Ah ! la trouverai-je, où la trouverai-je ma petite île !

John-Antoine Nau

L'Ermite

Un ermite déchaux, près d'un crâne blanchi,
Cria : « Je vous maudis, martyres et détresses,
Trop de tentations malgré moi me caressent.
Tentations de lune et de logomachies.

Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis mes prières.
O chef de morte ! O vieil ivoire ! Orbites ! Trous
Des narines rongées ! J'ai faim ! Mes cris s'enrouent.
Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère.

Tu es un crâne féminin, certainement,
Car le gruyère est fait avec du lait de vache,
O crâne dont j'ai peur en mon âme bravache !
O tête, j'ai baisé tes dents comme un amant.

Entendez-vous, Seigneur, quand d'horreur je l'écrase,
Craquer comme une noix le crâne féminin ?
Ayez pitié, Seigneur, de mes soupirs bénins.
Doux Seigneur, pardonnez au printemps qui viédaze.

Flagellez, flagellez les nuées du coucher
Qui tendent sans espoir de si jolis culs roses.
Et, c'est le soir, les fleurs de jour déjà se closent
Et les souris dans l'ombre incantent le plancher.

Les humains savent tant de jeux : l'amour, la mourre.
L'amour, jeu des nombrils ou jeu de la grande oie.
La mourre, jeu du nombre illusoire des doigts.
Seigneur, faites, Seigneur, qu'un jour je m'enamoure.

J'attends celle qui me tendra ses doigts menus.
Combien de signes blancs aux ongles ? Les paresses,
Les mensonges. Pourtant j'attends qu'elle les dresse
Ses mains enamourées devant moi, l'Inconnue.

Seigneur, que t'ai-je fait ? Vois, je suis unicorne.
Pourtant, malgré son bel effroi concupiscent,
Comme un poupon chéri, mon sexe est innocent
D'être anxieux, seul et debout, comme une borne.

Seigneur, le christ est nu. Jetez, jetez sur lui
La robe sans couture. Eteignez les ardeurs.
Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures,
Quand, isochrones, choient des gouttes d'eau de pluie.

J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses.
As-tu sué du sang, Christ, dans Gethsémani ?
Crucifié, réponds ! Dis non ! Moi, je le nie,
Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose.

J'écoutais à genoux toquer les battements
Du cœur. Le sang, toujours, roulait en ses artères
Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaires,
Et je sentais l'aorte avare éperdument.

Une goutte tomba. Sueur? et sa couleur?
Lueur ! le sang est rouge ! et j'ai ri des damnés !
Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez
A cause des parfums violents de mes fleurs.

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu
De vol très indolent me tendre un beau calice.
J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice
Tissé de crins soyeux par de cruels canuts.

Vertuchou ! riotant des vulves des papesses,
Des saintes sans tetons, j'irai vers les cités
Et peut-être y mourir pour ma virginité,
Parmi les mains, les peaux, les mots et les promesses.

Malgré les autans bleus, je me dresse divin
Comme un rayon de lune adoré par la mer.
En vain, j'ai supplié tous les saints aémères,
Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain.

Et je marche, je fuis, ô nuit, Lilith ulule
Et clame vainement et je vois de grands yeux
S'ouvrir tragiquement. O nuit, je vois tes cieux
L'étoiler calmement de splendides pilules.

Un squelette de reine innocente est pendu
A un long fil d'étoile en désespoir sévère.
La nuit, les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert
Quand meurt le jour avec un râle inattendu.

Et je marche, je fuis. O jour, l'émoi de l'aube
Ferma le regard fixe et doux de vieux rubis
Des hiboux et voici le regard des brebis
Et des truies aux tétins roses comme des lobes.

Des corbeaux éployés comme des tildes font
Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr,
Non loin des bourgs où des chaumières sont impures
D'avoir des hibous morts cloués à leur plafond.

Mes kilomètres longs, mes tristesses plénières,
Les squelettes de doigts terminant les sapins
Ont égaré ma route et mes rêves poupins
Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières.

Enfin, ô soir pâmé, au bout de mes chemins
La ville m'apparut, très grave, au son des cloches,
Et ma luxure meurt à présent que j'approche.
En entrant j'ai béni les foules des deux mains.

Cité, j'ai ri de tes palais tels que des truffes
Blanches, au sol fouillé de clairières bleues.
Or, mes désirs s'en vont tous à la queue leu-leu.
Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe.

Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés,
Et, Seigneur, je suis saint par le vœu des amantes,
Zélotide et Lorie, Louise et Diamante
Ont dit : Tu peux savoir, ô toi, l'effarouché.

Ermite, absous nos fautes jamais vénielles,
O toi, le pur et le contrit que nous aimons,
Sache nos cœurs, sache les jeux que nous aimons
Et nos baisers quintessenciés comme du miel.

Or, j'absous les aveux pourpres comme leur sang
Des poétesses nues, des fées, des fornarines.
Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine
Lorsque je vois, le soir, des couples s'enlaçant.

Et je ne veux plus rien, sinon laisser se clore
Mes yeux, couple lassé, au verger pantelant
Plein du râle pompeux des groseillers sanglants
Et de la sainte cruauté des passiflores. »

GUILLAUME APOLLINAIRE

La Quinzaine

NOTES POLITIQUES ET SOCIALES

La Crise allemande. — L'Allemagne est en pleine crise économique, — agricole, industrielle et commerciale, — et la situation où elle se débat explique l'âpreté de la lutte qui se poursuit au Reichstag entre agrariens protectionnistes et grands manufacturiers libre échangistes.

On s'est trop habitué depuis une dizaine d'années à admirer l'essor continu de l'empire, la prodigieuse poussée de son extraction minière et de sa métallurgie, le développement de ses échanges en Europe et sur les autres continents, l'accumulation progressive des capitaux dans ses banques, la multiplication de ses sociétés de toute nature. Aujourd'hui, alors que la plupart des autres nations enregistrent un regain de prospérité — et nous n'exclurons pas la France où certains partis se montrent trop systématiquement pessimistes, l'Allemagne subit une dépression douloureuse. Elle est même seule à l'heure présente avec la Russie — qui souffre pour les mêmes raisons — à traverser une pareille épreuve.

Les dix premiers mois de 1902 ont donné un recul de cent millions environ sur le total des échanges : c'est encore peu, mais tout indique que le mouvement s'accentuera en ce sens : les actions des premières Compagnies minières, textiles, financières sont tombées aux trois cinquièmes de leur valeur de 1900, parfois au tiers. Le Norddeutscher Lloyd, dont on sait la puissance considérable, a perdu un quart — ce qui atteste une raréfaction notable des transports des personnes et des choses. L'année 1899, très prospère il est vrai, avait vu surgir 164 Sociétés au capital de 700 millions de francs, le premier semestre de 1902 ne s'inscrit plus que pour 50 Sociétés, au capital de 65 millions. La chute est colossale. Les deux premiers trimestres 1899 avaient fourni 4.102 faillites : le total passe à 5.116 pour les deux premiers trimestres 1902.

On pourrait s'arrêter là, mais la statistique du chômage est plus éloquente que toutes les autres. Les demandes d'emplois montaient à 87 et 93 pour 100 offres en mars et juin 1899 : en mars et juin 1902, elles montent à 148 et 163. Berlin, Posen, Breslau, Hambourg comptent une armée de sans travail telle que nul ne se souvient d'en avoir connu l'égale. Il n'y a là rien d'étonnant, puisque autrefois la population industrielle était infiniment moins dense. Dans la Prusse rhénane, en Westphalie, provinces de grande production, et où les entreprises très concentrées offrent à la crise une surface de résistance plus ample, les patrons ne paient plus de salaires que quatre jours par semaine et

réduisent encore les heures de travail à la journée. Aucune nation européenne n'a peut-être éprouvé des souffrances aussi cruelles depuis un quart de siècle.

Les causes n'en sont point malaisées à déduire. L'Allemagne, fière de ses succès industriels, a surproduit avec frénésie, sans se demander si l'engorgement du marché, l'entassement des produits métallurgiques, chimiques, textiles, ne détermineraient pas un beau jour la catastrophe. Les domestiques des campagnes, les petits paysans attirés dans les centres par l'appât des salaires relevés ont gagné leur vie aussi longtemps que la demande intérieure ou extérieure de produits était suffisante. Repoussés violemment de l'usine, ils ne peuvent plus retourner à la charrue dont ils ont désappris le maniement. Ainsi les effets ordinaires du régime capitaliste se sont développés Outre-Rhin, quoique avec une intensité peut-être inconnue jusqu'ici. Ils ont encore été aggravés par la signature de la convention des sucres de Bruxelles qui porte un coup terrible à l'une des industries les plus considérables du pays.

Et c'est à l'heure où la crise s'accentue et où des centaines de milliers d'ouvriers cherchent du travail, que les agrariens, avec la connivence du parti catholique et la demi complicicité du gouvernement prétendent imposer des tarifs ultra protectionnistes. Jamais la social-démocratie d'Allemagne n'a eu la partie plus belle.

Paul Louis

GAZETTE D'ART

Expositions William Degouve de Nuncques et J. Massin. — Ces deux curieux artistes exposent de compagnie dans les salons de l'Art Nouveau Bing. Tous deux sont allés dans la merveilleuse Ile Majorque. Ils se sont installés parfois devant les mêmes motifs, ont vu la même mer bleue, se sont enivrés de la même végétation luxuriante bornée par des montagnes de feu; parfois aussi ils sont allés l'un à droite, l'autre à gauche : celui-ci, Degouve de Nuncques, où il y avait exubérance de couleur et de lignes; celui-là, J. Massin, parmi les prairies mauves, à l'orée des jardins calmes au fond desquels s'abritent de blanches habitations.

Et comme ils sont personnels, jamais leur art ne se confond. Ce sont de mêmes sites, de mêmes cieux mais vus par des yeux différents. William Degouve de Nuncques colore son âpre et violent dessin à l'aide de teintes éclatantes obtenues souventes fois par la division du ton. Tout vibre : la mer, la cime des montagnes, les champs de citronniers qui apportent dans ce chaud concert la rutilance colorée de leurs fruits. Parfois des teintes plates, fondues, disent l'harmonie des soirs, la tristesse blanche d'un hiver illusoire qui persiste ce que dure un changement de décor à vue. Oh ! ces environs de Palma, ces citronniers, cette Kala San Vicente ! Et puis, tout à coup, le soir et l'imprévu d'un décor japonais : Le Puig Mayor. Le ciel se mue du violet au noir, la montagne disparaît ; seule la plus haute cime chauffée par un dernier

rayon de soleil pétille comme un feu rouge, tandis qu'au bas, dans le ravin, c'est la nuit, une nuit éclairée — mais si faiblement — par l'éclat des citrons qui apparaissent ainsi que des lanternes vénitiennes mourantes, sur la fin d'une nuit de fête. C'est exquis.

Toute autre est la vision de J. Massin. Il ne cherche pas les effets brutaux, mais les harmonies blondes, décolorées qu'épand sur la nature, au milieu du jour, un soleil trop éclatant. Mais dans cette décoloration, que de nuances, de fines harmonies ! comme artistement se découpe une haie de cactus, une plantation d'orangers ou d'amandiers ! Parfois aussi, M. Massin fixe la régularité harmonieuse d'un visage de femme insulaire. Et comme la fine tête sort d'une collerette à broderie noble et archaïque, on a l'illusion de se trouver en présence d'une de ces patriciens qui posèrent pour Velaquez, Pontoja de la Cruz ou Sanchez Coello.

L'Art de demain. — Un surtout de table en bronze (1) manifeste par quoi l'originalité de Bonnard se particularise auprès de celle de son gémeau Vuillard. Qu'on se figure une motte de vase, pétrie à la forme d'un cadre ovale, toute grouillante d'anguilles, de sangsues, de vers : et qui sont des satyres, des nymphes, des animaux, à même des lianes et des fleurs se poursuivant, s'enlaçant, s'enchevêtrant. Bonnard, là comme dans sa peinture avec ravissement se jette sur la vie comme sur une adorable femelle, pourtant choisit l'instant, mesure le geste, et de toute cela compose un plastique décor.

X. K. Roussel expose (2) quelque trente études, pastels ou toiles, paysages sans hôtes ni logis. De près : un frottis, un barbouillage de toutes les nuances possibles, et leurs complémentaires, d'un même ton, figure sommairement une masse d'arbres, contours délimités à peine ou plutôt pas; çà et là des zébrures hargneuses: les branches, les troncs; auprès, un autre barbouillage, une autre masse d'arbres; un autre, le ciel... On s'éloigne : une tapisserie, une tapisserie du XVI[e] siècle et quelque chose d'une estampe japonaise, avec ses teintes à la fois sourdes et éclatantes et pures, l'étagement distendu des plans, et l'air qui chante, et surtout l'étonnante sensation de mobilité, de vie dans la lumière de tous ces êtres immobiles en perpétuel frémissement : l'herbe, la frondaison, le nuage, le ciel. Et autre chose encore, l'équilibre musical des couleurs entre elles, des formes entre elles. Roussel (nous l'écrivîmes déjà) est une architecture en mouvement: depuis Corot et Puvis, le bucolique lyrique et le décorateur: admirable payen! et ce n'est pas une apothéose d'opéra, c'est la nature elle-même dans sa divinité.

M. Van Rysselberghe achève une toile de grandes dimensions, non destinée à l'exposition publique: commandée pour un hôtel qu'a construit l'architecte bruxellois Horta, elle y occupera l'emplacement qui dès les plans l'attendait et en vue de quoi elle est conçue :

(1) Galerie Vollard, rue Laffitte, 8.

(2) Galeries Durand-Ruel, rue Laffitte, 16.

une haute paroi au fond d'un palier vaste où débouche, à droite, à gauche, un large double escalier du plus profond duquel, grâce à une cimaise surélevée, le visiteur en son entier verra la peinture, éclairée fortement par un vitrage et par les verrières latérales. Ainsi, une peinture, non seulement tenue de s'adapter de son mieux, en bouche-trou, aux exigences d'une architecture, mais prévue par celle-ci pour s'y unir intimement, la continuer, être sa fleur. Le peintre a donc composé un élégant paysage de septembre, quelque Trianon; les lignes verticales ou couchées des troncs d'arbres, des massifs alignés et taillés, du bassin central, épousent, mènent converger en les attendrissant, les rigidités trapues de l'édifice; à la partie supérieure, des bandes de feuillages automnaux, empourprées puis dorées; aux angles inférieurs, des femmes, des enfants, de leurs vêtures riches, soutiennent l'éclat des verrières, tamisent, amollisent graduellement vers, autour du bassin semé, un groupe central, guirlande de gestes calmes et de tons apaisés. L'ensemble ensoleillé mais limpide réclamé par le local, convenait à la diaphanéité lumineuse du peintre, de qui le pointillé semble une irisation, à son sens très décoratif. Mais on se demande si un autre procédé que la division du ton telle que l'entendent les néo-impressionnistes, y fût parvenu, si le superbe tumulte qui depuis trente ans bouleverse la peinture n'aboutit pas logiquement à une neuve et universelle conception, de tous les arts coopérant pour des fins avant tout décoratives.

Le soulèvement avait été général contre l'art académique, mondain et commercial, sa couleur écœurante, son dessin ignoble, sa facture nauséabonde, la bassesse de son inspiration, le conventionnel de son procédé, la fainéante nullité de son invention, son calque tronqueur et menteur de la tradition, son exécration de la nature, son apeurement de la vie, son horreur de la beauté. Insurrection multiforme. Les impressionnistes, si ce mot représente quelque chose, ce n'est pas une école, mais l'absence d'écoles, l'individualisme en art, comme on l'a dit du symbolisme littéraire qui peu après déflagrera. Seulement, les impressionnistes purs, racés plutôt aux écrivains naturalistes, voulurent rester rien que des yeux hypersensibles, intraitablement loyaux, restituant la nature jusqu'à l'illusion d'optique, et comme les naturalistes se référant à Lamarck, Darwin et Claude Bernard, leur art procède de l'analyse spectrale, la photographie instantanée (« l'art » d'école, c'est la photographie qui pose, le tableau-vivant), le zootrope et le cinématographe. Les lyriques du carré de choux. Tant de scrupule et de labeur requiert un immense respect; il lui manque des ailes, et de toucher, et le souci de la composition, de la recherche décorative. Esclaves de l'air et de l'heure, un peu du procédé, s'en tenir à l'apparence extérieure, et non même à la matière mais au vibrement de la lumière atmosphérique autour d'elle, engendre encore un aspect plâtreux, inconsistant, même chez le prodigieux Monet; et même chez l'aussi prodigieux Renoir, le corps humain, fourmillant de vie, ne vit pas différemment que l'herbe et l'arbre et la meule de foin suante de soleil. Mais ces niveleurs, écroulant tout, firent entrer toute la lumière

et l'air par la trouée énorme, et la notion que tout dans la nature est beau.

Un autre groupe au contraire prétendit exprimer rien que l'univers invisible; comme les préraphaëlites anglais ou allemands, obsédés par la littérature et la musique plus que par la peinture, jamais artistes auront moins eu pour but leur art en soi, que ces « artistes de l'âme » : et leur effort dès lors, dès le germe stérilisé, n'aura point laissé d'œuvres. Mais, contrepoids à la pratique étroite et terre à terre des impressionnistes, une vision supérieure de l'art en son objet, la sensation de l'équivalence, la transposition entre eux des arts particuliers qui l'expriment, littérature, musique ou arts plastiques, l'inquiétude de la pensée, dont ils fussent les chiffres ou conventionnels ou symboliques, les expressions décorativement mathématiques : et enfin la grande voix oubliée de la tradition.

Mais surtout une profusion d'individualités puissantes et solitaires, émurent la masse des artistes. Degas qui est à Ingres ce qu'Apollon à un beau modèle d'atelier, Toulouse-Lautrec, Forain, aidés des Japonais, de l'analyse dégagèrent des synthèses, virent dans la matière moins elle-même que les mouvements par quoi elle se signifie, et des mouvement ceux représentatifs de la vie, la vie spécifiée par son essence : le caractère; l'être humain dans sa signification morale, dans son atmosphère sociale, c'est déjà le décor sous-entendu par la vie. Le décor, les trois grands réalistes, Manet, Fantin-Latour, Cézanne, le sous-entendirent dans la réalité statique des choses, la matière : un portrait, un paysage, une nature-morte, ce furent rien que de la belle matière à peinture, et à la fois une construction, une architecture, une inconsciente poésie. Gauguin lui, et sciemment, fit de l'individu humain, une architecture passionnée, ayant pour moteur une pensée, pour ramification décorative, la nature. Monticelli aima la couleur sans autre souci, d'une telle amour qu'on peut écrire qu'il l'a réinventée. L'inouï Van Gogh, ce Rimbaud tombant comme un météore, l'arracha, lui, toute saignante, à toute la nature, à la lumière, au soleil même, s'en pétrit une langue inconnue pour exprimer la vie universelle et identique.

Whistler, musicien selon Baudelaire, magicien qui si bien s'envole entre Fantin et Degas, des couleurs connues soutira comme des couleurs nouvelles et de l'absence de couleurs, une vie morale de l'immobilité, harmonisa le parfait silence.

Le frénétique, somptueux et inégal Henry de Groux, produit de Delacroix, Breughel, Rubens plus on ne sait quoi qui est le génie, un génie avec une aile de trop, — miraculeux contraste avec le clair de lune opéradique de Fantin, le soleil de Van Gogh, le scintillant crépuscule de Whistler — symphonise l'ouragan, ordonne le cauchemar en poème épique. Le mystère et le rêve où s'évertuaient en vain les préraphaëlites et âmistes, et dont l'impressionnisme si peu s'occupait, Carrière le fait émaner de la vie contemporaine, familiale et sociale, par l'arabesque décorative il le fixe, dans elle l'enferme.

Décor et mystère, une identité : Fantin, Gauguin, de Groux aussi, par d'autres voies la réalisaient, mais Puvis de Chavannes, et Rodin sommet de tous, en faisaient le cœur de leur art, percevant battre là le cœur de la nature. Le cœur de l'univers est musique, a dit Carlyle. L'harmonie qui mène l'univers habite toutes ses parties, de chacune il fait le symbole de lui. C'est là le décor, non quelque arrangement factice et préconçu. Pas d'œuvre qui ne découvre et fixe un aspect de cette harmonie obscurément incluse en tout spectacle, méta-mathématique de l'art, tellement supérieure et qui de si loin nous mène, que nous la reconnaissons pour la ressentir, mais sans la pouvoir exprimer par la définition ou le chiffre, et s'exprimant, cette harmonie, par la triple identité : symbole, mystère, décor, que nous ramassons en un vocable unique, la Beauté.

On ne se formula point cela : l'effort victorieux de tant de chercheurs en imprégna l'atmosphère, corroboré par une étude plus sérieuse des merveilles médiévales et par la noble démangeaison de faire beau, et la possibilité réadmise de le faire avec quoi que ce soit. Cette finalité qui ordonne le monde revenant à l'appropriation parfaite des moyens au but apparut consommer l'identité du beau à l'utile, dans les plus simples choses, un outil, un pot. On soupçonna le non sens de l'expression : art décoratif ; on comprit que l'observation tyrannique de la nature ne suffit point à l'exprimer, non plus que la transposition oratoire d'un art par un autre. On retrouva cette notion élémentaire que tableau, statue, ustensile, tout, entrent dans une architecture, à laquelle aussi bien collaborent la campagne ou la rue ambiantes et les passants et les hôtes, et le ciel.

Plus pratiquement, et dans un sens plus particulier, l'élan universel de la peinture vers une harmonie par la lumière et la clarté, nécessairement mena à la division logique du ton : elle, aussi fatalement engendra le besoin d'en équilibrer les nébuleuses colorées, et les soutenir par des agencements équilibrés de lignes, ou des centres de gravitation, enfin de concevoir l'œuvre immédiatement au point de vue décoratif qu'il n'y avait qu'à sortir du sujet même, de tout sujet, puisqu'il est dans la nature même. Et toute une nouvelle génération de peintres s'est levée là-dessus, avec Seurat pour précurseur et pour promoteur Signac ; une génération, non une école, puisque les sensibilités les plus originalement diverses s'y frôlent, et qu'à côté des « néo-impressionnistes » purs, Signac, Luce, Théo van Rysselberghe, Schuffenecker, Angrand, Prunier, Cross, etc... voici Vuillard, Bonnard, Maurice Denis, Séruzier, Ranson, X.-K. Roussel, Vallotton, Aman-Jean, maint autre. Et le mouvement est bien universel, puisque des académiques plus ou moins s'y joignent, Ménard, Anquetin, Henri Martin... — La musique (tous les romantiques, écrivains ou artistes, étaient sourds : jusqu'à Baudelaire elle se confinait chez quelques amateurs ; depuis lui et Wagner, elle fait partie de notre vie) prit une grande part à l'évolution ; tous ces nouveaux peintres ont l'œil musicien — la musique, cette architecture mouvante.

Vers quoi cela va-t-il? Vers un nouveau décor, une nouvelle har-

monie par la lumière et le nombre : vers *le style*. Vers autre chose ; cela seul mènerait à la splendeur tôt figée d'un classicisme, d'une autre académie, d'un autre art d'école, et ici c'est la vie inquiète et foisonnante. Art social est un mot hideux qui exprime l'art officiel dans ce qu'il a de plus ignoble, mais il signifie pourtant aussi une angoisse féconde : celle de communier chacun avec tous les hommes comme avec tout l'univers, sous les espèces d'une même pensée, un même cœur, une même foi. Atteindre par le suprême amour la suprême naïveté, cela fit la beauté sublime des œuvres du moyen âge comme des œuvres de l'antiquité, et c'est vers cela que s'évertue à l'insu de lui notre jeune art renouvelé, et qui le fait si vivant, si émouvant, si édifiant.

Fagus

GESTES

Les Poteaux de la morale. — On sait que l'Association Générale Automobile s'ingénie en ce moment à disposer sur les routes des poteaux surmontés de plaques indicatrices, lesquelles offrent la représentation figurée des obstacles. L'A. G. A. reprochait aux poteaux précédemment établis par le Touring-Club de n'être, vu la petitesse de leurs caractères, lisibles que de fort près — quand on est déjà *sur* l'obstacle —, et, à toutes distances, de demeurer incompréhensibles aux étrangers. Au contraire, l'interprétation des hiéroglyphes de l'A. G. A., schématisant les montées, descentes, caniveaux, virages dangereux, etc., se fera instantanément, sans erreur possible; de plus, ils seront placés trois ou quatre cents mètres avant chaque accident de terrain, de telle sorte que le chauffeur puisse, à temps, ralentir en prévision d'une descente rapide ou accélérer pour franchir un raidillon.

En vertu de cet enseignement par l'image donné aux automobiles, il n'est pas douteux que d'ici deux ou trois ans, pour peu que le goût des spéculations philosophiques se développe dans les cervelles embryonnaires de ces créatures métalliques; il n'est pas douteux que le problème sera posé de savoir si l'idée d'obstacle est un concept *a priori*. Il est fort probable également que la croyance s'implantera qu'il n'y a pas d'obstacles du tout, ou que, s'il en existe quelque part dans l'abstrait, on n'en peut percevoir que les fantômes, analogues aux illusions de la caverne de Platon. Herbert Spencer aurait condamné une morale si peu soucieuse de l'expérience. Les autos ne pourront manquer, en outre, de pratiquer une religion, semblable à la plupart des cultes humains : le dogme fondamental en sera que toute montée est compensée — ou récompensée — par une descente, et vice versa, un peu plus loin ou, en cas d'accident, dans un monde meilleur.

Cette mesure, de disposer ses poteaux en un endroit, alors que l'obstacle est situé plus loin, il semble que l'A. G. A. n'en ait nullement supputé les extravagantes conséquences. Nous disions, et chacun a pu voir, s'il a vu une route, qu'avant chaque descente il y a une montée et inversement. Si donc un poteau portant l'impérieux avertissement : « Descente en tire-bouchon avec dos d'âne et une multitude de virages

périlleux », si un tel poteau s'érige trois cents mètres avant ledit obstacle, il y a tout à parier qu'il s'érigera au beau milieu d'une montée escarpée. Réciproquement, c'est au moment de s'engager dans quelque précipice qu'on rencontrera le conseil de se lancer à toute allure.

Till Ulenspiegel, on s'en souvient, ne coordonnait point autrement ses opérations mentales : se dirigeant vers un faîte, il se réjouissait du dévalement futur. Dans *Cinna*, aussi, il est dit quelque chose de ce genre. Mais Till Ulenspiegel allait à pied et Auguste était assis !

Quoique l'œuvre de l'A. G. A. soit sans contredit démente et malfaisante, il nous est aisé, d'un mot, d'indiquer la manière de s'en servir, toutefois, profitablement. Si à une descente A, par exemple, nous sommes avertis d'accélérer en vue d'une montée B, située à trois cents mètres; en un mot, d'accélérer au cours de la descente A, ce qui est absurde; il n'en sera plus de même si nous parcourons la route à rebours, si nous revenons sans être partis : dans ce cas, c'est dans la *descente* B que nous rencontrerons un avis, parfaitement sagace, dès lors, concernant la *montée* A...

Si quelque affaire nous contraint de suivre la route de A en B, nous pouvons aussi, et cette méthode est la meilleure et la plus simple, prendre soigneusement le contrepied des signaux de l'A. G. A., ce qui les rend inoffensifs.

Indiquons à l'A. G. A. un obstacle à signaler, qu'elle a omis : le clou ou plus clairement les zones où il est abondant. Il résulte de nombreuses expériences que, si des clous de la vraie Croix l'empereur Constantin mit un à son casque, un autre au frein de son cheval, et si le troisième fut jeté dans la mer, le quatrième dont on ignorait le sort, ce qui fait que des théologiens ont soutenu qu'il n'existait que trois clous de la croix, le quatrième en parfait état, est conservé actuellement à Antony, près Bourg-la-Reine.

Alfred Jarry.

LES LIVRES

Jacques Saly-Stern : **La Vie d'un Poète**, essai sur Lenau (Calmann Lévy, in-18 de 225 pp., 3 fr. 50). — La naissance, les amours et la fin de Lenau sont singulièrement pathétiques ; M. Saly-Stern les conte sobrement et fortement. Les extraits de lettres sont bien choisis, et ce n'est pas la faute du biographe si nous retrouvons en tous la même vague exaltation sentimentale. Mais le chapitre critique pouvait donner une idée plus précise des poèmes philosophiques : *Faust*, *Savonarole*, *les Albigeois*. C'est là que le poète a mis ses ambitions les plus hautes ; et c'est par là qu'on est le plus tenté de faire, avec son procès, celui de tout le romantisme. Autant plaisent les accents de sa mélancolie et les cris de sa passion dans ses courtes pièces lyriques, autant irrite, en ses œuvres maîtresses, la confusion du sentiment et de la pensée, cette manie qu'il partage avec Byron de mesurer toutes choses à son désir, et de résoudre l'énigme du monde selon ses impressions d'une heure ou d'une année. De telles œuvres portent leur date, appartiennent fran-

chement au passé. Rien ne saurait mieux faire comprendre que le grand mérite du *Faust* de Gœthe, c'est de rester problématique. Rien non plus ne saurait mieux ramener au classicisme les esprits assez mûrs pour le goûter. L'émotion pure traduite en chants, et la peinture vivante de la vie, voilà qui ne passera jamais. Mais la spéculation versifiée, la théologie mise en drames et en rimes, tombe aussi vite que les systèmes ; et la génération suivante ne cherche plus en ces ruines que quelques débris de beauté.

Apollon Maikov : **Poésies**, traduites pour la première fois par Tancrède Martel et Thaddée Larghine (in-18 de 285 pp., 3 fr. 50). — Cette version d'un poète est vraiment poétique ; en sa langue ferme et nuancée, je ne doute pas qu'elle ne laisse transparaître les grâces de l'original. Mais celui-ci valait-il tant de peine? N'y a-t-il pas de poètes russes qu'il soit plus urgent de traduire? Il paraît que Maïkov est un *mâle*, « vigoureusement trempé au physique et au moral » : pourtant je cherche en vain dans ses poèmes les marques d'une forte personnalité, et les trente pages d'introduction ne me montrent pas qu'il apporte au monde quoi que ce soit de neuf et de puissant. M. Tancrède Martel assure que Maïkov a magnifiquement atteint le sommet de son art, qu'il est, avec Pouchkine, le plus grand nom de la poésie moderne slave, que l'*âme russe* vibre en lui tout entière, que « la nature russe, depuis le grand duc jusqu'au dernier des moujiks, depuis le gentilhomme, jusqu'au laboureur, se glorifie de n'avoir jamais été aussi bien comprise, aussi idéalement encouragée que par Apollon Nicolaiéwitch ». J'étais pourtant des Russes — ni grands-ducs, ni moujiks, — pour qui Maïkov ne compte guère. Nul ne conteste la noblesse de son âme ni l'harmonie de ses vers. Son mérite fut de mettre une forme élégante au service d'idées assez saines pour n'inquiéter pas Nicolas Ier; c'est ainsi qu'il recueillit, avec les approbations officielles, une popularité de très honorable aloi. Assurément il faut de tels poètes ; mais ne brouillons pas les rangs. C'est les brouiller que de mettre Maïkov au-dessus de Lermontov.

Pouchkine : **Eugène Oniéguine,** roman en vers, traduit en vers français par Gaston Pérot (J. Taillandier, in-18 de 201 pp., 3 fr. 50). — M. Gaston Pérot s'est astreint à traduire le chef-d'œuvre de Pouchkine, strophe par strophe, presque vers par vers, en respectant le mètre original et l'alternance des rimes. Une transcription si minutieuse ne peut aller sans quelque gaucherie. M. Pérot s'en est tiré le mieux possible. Ses vers, quelquefois plats, ne sont jamais barbares. Je ne doute pas qu'il n'ait affaibli mainte image, banalisé mainte pensée ; mais il rend admirablement ce qu'une version en prose laisserait échapper : le mouvement, la libre allure du poème. Ce n'est pas Pouchkine tout entier : c'est du moins le vrai Pouchkine. Quelques strophes tout à fait heureuses nous font sentir sa fougue turbulente, son ardeur de vivre et sa fantaisie ; d'autres, sa tendresse très humaine, à peine voilée par une affectation de scepticisme et de désenchantement.

Si, comme tous les Russes l'assurent, « ne pas comprendre le carac-

tère essentiellement national de ce poème, c'est n'y comprendre rien du tout », il faut donc nous résigner à n'y comprendre que peu de chose. Non qu'on puisse confondre Pouchkine avec ses modèles étrangers : Malgré les imitations byroniennes, nous sommes loin de *Don Juan*, loin de *Beppo*, plus loin encore de *Mardoche*. L'intérêt ne s'attache pas aux réflexions ironiques d'Oniéguine, mais à ce qu'il fait,et à ce qu'il ne fait; aux tableaux de la campagne russe, de l'hiver russe, des plaisirs de Moscou; et surtout à la figure un peu fuyante, mais si délicate et si forte, de l'héroïne, Tatiana. Mais chercher, comme Biélinski, dans *Eugène Oniéguine*, « une encyclopédie de la vie russe »; ou bien, comme Dostoïevski, personnifier dans le héros, «l'éternel vagabondage du Russe civilisé que la civilisation a séparé du peuple », et dans Tatiana les vertus toutes nationales de la femme russe, c'est à quoi ne peut se plier l'esprit d'un Occidental. D'après le témoignage des romanciers russes, j'attendais une œuvre plus terne et plus grise, mais plus particulière aussi; l'équivalent de *Wilhelm Meister* ou de *l'Education sentimentale*. J'ai trouvé plus de plaisir que je n'en attendais, avec moins de surprise et d'enseignement.

MICHEL ARNAULD

EDOUARD GRARDEL : **Vers le Bonheur,** *Nouvelle Bible* (Léon Vanier, in-18 de 362 pp. 3 fr. 50). — Ce livre est plutôt destiné aux dames; la préface l'explique, qui retourne un mot fameux de Rousseau : « La femme qui lira ce livre sera une femme retrouvée ». C'est-à-dire qu'elle retrouvera le bonheur et par elle, avec elle, toute l'humanité. Comment ? en consentant de revenir sans fausse honte à l'état de nature, et avant tout, et surtout et par-dessus tout en se livrant à la copulation avec frénésie. L'auteur y insiste avec abondance et verve, et un assaut de descriptions tout à fait évocatrices et échauffantes, même un peu bien crues. Il voit, en effet, dans le membre infatigablement brandi le pivot de la régénération humaine, par la santé d'abord, puis la gaîté, l'équilibre des fonctions et des facultés, la multiplication infinie des êtres assurant selon la loi de Proudhon celle des subsistances et des richesses, la réorganisation des sociétés, enfin la reconquête et l'extension du Paradis perdu. Dans cet ouvrage tumultueux, confus, plein de digressions scientifiques, philosophiques ou lyriques, et grossièrement mais bellement membru, des pages excellentes se rencontrent.

Les Minutes parisiennes. GUSTAVE GEFFROY : **7 heures** (Ollendorff, in-32 carré, de 112 pp.,35 dessins de Sunyer, 2 fr.) Remué par la face souffrante de la marée humaine que de 6 à 7 du matin dégorge le boyau faubourien, puis repompe de 6 à 7 du soir, il s'est laissé porter par le flot, il a provoqué, retenu les doléances du petit propriétaire qu'on ne paye pas, de la petite ouvrière que son petit homme veut pousser au trottoir fructueux, et trahir pour l'amie dont elle hébergea la misère, de la mère de famille grugée par son ivrogne d'époux. Pourtant, si, Coupeau tournant en Lantier, de plus en plus l'ouvrier penche vers une fainéantise à engraisser avec l'exploitation de la femme, sur-

ménage ou prostitution, cette foule besogneuse dans son ensemble garde une héroïque, une « invincible bonne humeur »; le moindre incident fait jaillir le rire avec la parole, si des fois un incident moindre encore déclenche la rixe et le meurtre: si l'apprenti sous l'œil paterne des commerçants, à coups de soulier dans le ventre, corrige sa petite amie indocile à son enseignement... spécial, tout les petits drames individuels se fondent dans l'immense bourdonnement résigné. Terrible parfois : et l'auteur termine par nous montrer l'anecdote passant Histoire, et l'inconsciente marée un soir de pluie venant effondrer la fortune de son dompteur Gambetta.

Les Minutes parisiennes. Maurice Guillemot : **8 heures** (Ollendorff, in-32 carré de 72 pp., ill. par Jeanniot, 2 fr.) — L'heure verte et (dirait Rachilde) « l'heure sexuelle » : absinthe aux terrasses illustres des journaleux, boulevardiers, hommes à femmes et hommes de lettres demeurés sur la tradition de Tortoni et du second Empire; et, soupers avec divan au dessert dans les cabinets particuliers, pour les vieux et jeunes « marcheurs », ceux dont la chevelure a « une raie qui va jusqu'à la cervelle » (Goncourt), « une raie qui se prolonge jusqu'à l'autre raie » (Jules Renard) — et ceux qui n'ont plus de raie et pour cause. Tout ce monde est tellement factice et nul qu'on ne peut l'exprimer qu'avec des citations littéraires. Et il ne laisserait pas de trace sans les crayonnages de ses historiens naturels : les caricaturistes.

Fagus

Raymond Marival : **Le Çof** (Mercure de France, in-18 de 255 pp., 3 fr. 50). — Un livre qui vient de paraître sur la Kabylie et qui a été en partie déterminé par les événements de Margueritte, *le Çof*, en étudiant les clans rivaux qui existent dans tous les villages kabyles et d'autre part la rivalité, comme M. Marival les appelle, des deux grands çofs qui se divisent l'Algérie, l'Européen et l'indigène, donne l'occasion de revenir sur leur rivalité. L'auteur, qui est évidemment juge en Algérie, contant une anecdote de vendetta à la corse, fait ressortir que, le Code pénal français auquel sont soumis les indigènes *n'ayant jamais été promulgué parmi eux* (et sans doute ne faisant aucunement partie de l'enseignement primaire), les Kanouns kabyles demeurent l'unique source de loi où les indigènes puissent prendre une direction : or, la vendetta y est absolument consacrée. Il expose le cas d'un Kabyle dont la femme a été séduite, qui tue l'amant, et à la suite d'un combat entre ses parents et les partisans du mort, doit se retirer dans la brousse, piller pour vivre, être traqué, condamné et exécuté bien qu'en soi-même le juge ne le reconnaisse point coupable. Cet homme était industrieux, puissant, considéré comme un chef de son village : on conçoit les sentiments de haine silencieuse que de tels actes peuvent déterminer contre la domination européenne. D'autre part, le gouvernement sentant la nécessité de se concilier un parti indigène, accorde fonctions et honneurs aux plus intrigants qui exploitent usurairement leur co-

religionnaires : ce qui n'est point meilleure façon de faire aimer l'Européen. Cependant, une partie de la jeunesse, élevée aux lycées des chefs-lieux, est attirée par la civilisation, se prête volontiers à être assimilée ; mais, ce sont alors les colons qui les repoussent, les injurient, introduisant entre les races les dédains de classes qui divisèrent si longtemps l'Europe : le jeune Kabyle Achour, aimé d'une adolescente française, qui ne saurait trouver d'autre prétendant dans le centre étroit où habitent ses parents, est grossièrement repoussé de ceux-ci malgré ses richesses ; et M. Marival saisit l'occasion, en des pages vives et d'observation souple, parfumées de jolies descriptions agrestes, de nous montrer tout le clan nationaliste d'un bourg algérien, égoïste et ignorantin, haïssant crapuleusement l'indigène, dont le travail fait la fortune ; ce livre est avant tout une excellente étude sur la fuite heureuse de la jeune fille chez Achour où, au milieu des serviteurs innombrables, elle fait aimer sa race par sa grâce cordiale et sa générosité, dans des tableaux de mœurs et fêtes indigènes quasi-communistes. Par la Française personnelle, vive et hardie, par elle seule, selon M. Marival, peut se faire l'assimilation au contraire, la fillette kabyle, même élevée à l'européenne, lisant Loti et Ganguin, a subi une trop longue hérédité d'esclavage sexuel, pour oser résister à un père mercantile la vendant à un indigène et aller épouser le roumi qu'elle aime. M. Marival, qui aurait dû donner à son livre un triple développement, nous a seulement présenté ces divers cas sans analyser profondément aucun : entre toutes choses, nous eussions voulu entrer plus avant dans la psychologie si complexe et subtile de la jeune fille kabyle à laquelle il a su donner un si gracieux, mais trop fuyant profil ; en un certain sens le détail seul est passionnant et dramatique, comme l'ont si bien compris les grands Russes, et cela est surtout vrai quand il s'agit de pénétrer et faire aimer une race étrangère : le tableau d'ensemble n'est destiné qu'à attirer l'attention. Ce qui intéressait vraiment le sujet du *Çof* ou étude de la rivalité des races, c'était l'état d'âme de la jeune fille, de la femme indigène, celle qui, précisément asservie au mari, peut être l'instrument le plus docile de l'assimilation, tandis qu'au contraire, la Française d'Algérie, très voluptueuse, deviendra vite indigène dans un mariage mixte. Le détail des sensations de Miassa devant le jeune juge, l'éveil en elle de l'individualité même la plus fugace, les scrupules religieux ou leur absence, voilà ce que nous réclamons de M. Marival pour un autre livre, de dialogues moins oratoires, où il fera valoir à nouveau, son talent frais d'écrivain et sa trop rare intelligence arabophile.

MARIUS-ARY LEBLOND

CORRESPONDANCE

A propos de l'article, *le Divin*, qu'il a publié dans *La revue blanche* du 15 novembre, M Félix Le Dantec reçoit de M. l'abbé Marcel Hébert, dont nous avons récemment publié les *Souvenirs d'Assise*, la lettre suivante :

Cher Monsieur, vous savez quel respect j'ai pour vos convictions et quelle sympathie pour votre personne ; je ne puis néanmoins m'em-

pêcher de croire que, si vous aviez consacré aux études philosophiques autant de temps et de peine qu'aux études scientifiques, vos conclusions ne seraient certainement pas aussi catégoriques.

C'est en pensant expressément à vous que j'avais écrit ces paroles : « Pour ceux qui, en dehors des buts utilitaires, ne reconnaissent aucune valeur objective à l'appréciation *qualitative* des êtres et des choses, le problème de l'existence de Dieu ne se pose même pas. » (1) Je prévoyais donc votre réponse.

Ne voulant pas pas vous imposer la lecture d'une dissertation en règle, je me bornerai à indiquer le point sur lesquels votre réflexion pourrait utilement, je crois, s'arrêter davantage :

1° Du moment qu'il s'agit « d'habituer l'Humanité, *peu à peu*, à une formule religieuse plus loyale et moins dangereuse que celle du passé », il n'est pas étonnant que j'aie eu recours encore à quelques *anthropomorphismes*, mais inoffensifs ceux-là et dont on ne saurait s'autoriser pour aucune superstition, aucun despotisme.

2° La moralité se réduit-elle à l'*utilité* sociale ? Si *oui*, je n'ai plus rien à dire. Mais ce n'est nullement prouvé. Bien peu de consciences admettront qu'il n'y ait pas, dans le Devoir, le Bien moral, en plus de l'aspect utilitaire, un aspect *idéal*, qui est la raison dernière de son *obligation*. Sans donc parler de la notion ou sentiment de l'absolu, de l'infini, qu'ont admise non seulement les Descartes et les Pascal, mais les Littré et les Spencer, notre conscience morale nous fait faire l'expérience d'un ordre des choses distinct de cet ordre *quantitatif* que seul étudie la *Science* proprement dite, à savoir les phénomènes quantitatifs, les mouvements.

3° Et cela répond à votre principale difficulté. Vous écrivez : « Il y a cependant de l'Inconnaissable, me dira-t-on; sans doute, je suis le premier à l'affirmer, et dans cet inconnaissable il y a tout ce qui *n'agit pas* sur l'homme, tout ce qui est, par suite, indifférent à l'homme. »

Or, il n'est certes pas vrai — *le Divin* en soit loué ! — que le Bien, l'Idéal n'agisse pas sur l'homme, soit indifférent à l'homme.

Quant à mes anthropomorphismes, je le répète, ils ne sont pas dangereux, du moment que j'ai dit et redit que ce sont des *images*, des *symboles*. Mais vous aussi, cher Monsieur, vous êtes anthropomorphiste (à *rebours*), en parlant de l'inconnaissable qui n'*agit* pas sur l'homme... D'ailleurs, liberté aux hypothèses et à la poésie ; du moment qu'on n'est plus sur le terrain de la «lettre qui tue», l'Humanité n'aura jamais à se plaindre si l'on s'adresse non seulement à son intelligence, mais à son imagination et à son cœur.

Agréer, cher Monsieur...

Abbé Marcel Hébert.

(1) *Revue de Métaphysique et de Morale*; juillet 1902, p. 6.

Le Gérant: P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C LAMY, 124, bd de La Chapelle. 15698

Les trois amours de Benigno Reyes

Pour Georges Poirel.

I

Ce matin-là il parut à Benigno Reyes qu'il s'éveillait, non seulement de son long sommeil sans rêves, mais encore d'une torpeur de quinze années qui l'avait rendu indifférent à l'étrangeté des êtres et des choses.

De sa fenêtre il apercevait l'immense rade foraine aux flots verdâtres un peu jaunis, comme huileux, sous le ciel d'outremer intense dont toute la splendeur ne parvenait pas à modifier la teinte morne du grand désert marin à peine mouvant, sans écumes et sans courants perceptibles.

L'Océan Pacifique, partout ailleurs si radieusement céruléen, semble, sur plus d'une centaine de lieues, le long de la côte sud-ouest du Pérou et de la portion tropicale du Chili, refléter la tristesse de la terre effroyablement aride et farouche.

Tout près de Benigno, un petit quai aux pierres fendillés s'effritait entre deux maisons basses d'un délabrement sinistre : toits grisâtres crevés par places, vérandas effondrées sur des piliers en arcs, volets à moitié arrachés. Et le plus lugubre, c'était que ces ruines avaient des habitants, — d'affligeantes familles aux teints de sépia, maladives et déguenillées, dont les enfants ulcéreux et rachitiques somnolaient devant les cases, accroupis dans la poussière et les ordures, ou jetaient des pierres à des chiens inclassables.

Des rails luisants — c'était tout ce qui brillait dans le paysage — filaient à perte de vue sur le sol fauve et sec entre deux rangées de poteaux télégraphiques, seule végétation de la contrée — avec un maigre cocotier empanaché de pennes plutôt jaunes, un acacia épineux vestige d'un square dont les grilles subsistaient, cinq ou six cactus-raquettes d'un ton de cendre à peine verdie et trois aloès monumentaux mais valétudinaires : des aloès mal portants !...

Un semis de plâtras, de construction roussâtres ou crayeuses,

dessinait tant bien que mal des rues difficilement discernables, — vue prise de la fenêtre ; et c'était là — dominé par une énorme, une titanesque muraille de montagnes nues, sauvages et effrayantes — le panorama intégral de Toboadongo, « ville maritime du « Chili, province de Tarapaca, par 19° 30' latitude sud et 72° 39' « longitude ouest, conquise sur le Pérou en 1878; salines, dépôts « de nitre ; 5.900 habitants, » — pour parler comme les dictionnaires de géographie commerciale.

Benigno Reyes regarda un moment l'appareillage d'un voilier dépeint, rouillé, gondolé, aussi galeux et lépreux que le décor terrestre; il envia les quatorze ou quinze privilégiés, capitaine et équipage, qui se confiaient à sa charpente dangereuse pour fuir l'abominable région désolée, et leur souhaita dans son cœur, bon voyage et bonne arrivée : c'eût été vraiment trop terrible de se noyer sans avoir revu des terres un peu plus amènes que les plages de la maudite province de Tarapaca. Mais c'était égal, — leur sort, quel qu'il fût, demeurerait préférable au sien : ils avaient de grandes chances, à présent, de ne pas mourir à Toboabongo ! Tandis que lui !...

Ah ! le charmant séjour que ce Toboadongo ! Certes, sans compter les assommoirs, on y possédait comme lieu de distractions un bureau télégraphique des mieux montés : on pouvait même téléphoner des messages aussi facétieux qu'inutiles à de joyeux employés logés dans des postes-cahutes au beau milieu de pays vagues où les habitants étaient aussi rares que les arbres. Par contre il fallait généralement visiter quatre ou cinq magasins avant de découvrir des denrées médiocrement comestibles : l'unique boulanger n'avait pas toujours assez de farine pour faire du pain pour tout le monde et les approvisionnements de riz et de maïs étaient limités. Le boucher ne tuait que les jours où les vapeurs de la « Great Inca and Patagonian Company » débarquaient pour son compte deux ou trois veaux monstrueux, tout en pattes et en côtes, fallacieusement qualifiés de bœufs, — ou d'attendrissants petits moutons à mines d'enfants poitrinaires. Et si l'on découvrait assez facilement, de temps à autre, chez l'épicier teinturier ou chez le restaurateur-pharmacien, d'épais carrés de morue bien jaune, rigide comme la femme de Loth et pour la même raison, — on ne voyait pas une barque de pêcheur sur la mer pourtant follement poissonneuse. Des légumes ?... il n'y en avait que sur les planches coloriées de quelques bons ouvrages de botanique enfouis dans la bibliothèque du Senor Cura : (1) mais,

(1) Curé.

en revanche, abondaient sur le marché de jolis morceaux de cuir de basane connus sous le nom flatteur de tasajo (1) ; — certains colosses munis d'estomacs de tôle ou de platine se vantaient, en exagérant un peu, d'avoir digéré de ces tiges de bottes au moins trois fois dans leur vie, après quelques heures de combat.

Les jours de spleen on avait la ressource de faire pas mal de lieues dans la... campagne, sur la plate-forme du tramway électrique de système ultra-perfectionné qui circulait depuis un point sans nom dont la population consistait en un factionnaire gratifié d'une guérite à claire-voie jusqu'à la station « del Gran'Libertador », — moins triste, — puisqu'à défaut de tout abri humain on y voyait encore les fondations d'un ancien magasin à salpêtre — et que de hardis spéculateurs avaient eu jadis l'intention d'y construire un casino ! — Ils avaient eu bien soin de ne rien bâtir du tout après y avoir mieux réfléchi, mais une personne d'imagination moyenne pouvait toujours passer quelques minutes agréables à se figurer la somme d'animation et de gaîté qu'eût fournie un kursaal édifié en un pareil endroit. Cependant la Compagnie du Tramway (*Limited*) faisait mal ses affaires bien qu'une excursion en l'un de ses cars offrît tout autant d'intérêt, grâce à la variété des sites, qu'une promenade sur une table de cuisine passée à l'ocre et indéfiniment prolongée.

Il y avait aussi un chemin de fer qui pouvait, un jour ou l'autre, d'après les projets de ses entrepreneurs, réunir Toboadongo à divers « grands centres » de la Bolivie. Mais la gare seule était terminée, les travaux ayant dû prendre fin le jour où la Société du « Ferro-Carril internacional Sur-Americano » avait reçu la désastreuse nouvelle du naufrage de sa locomotive coulée à pic dans le détroit de Magellan avec le steamer qui l'apportait.

Il y avait de plus les parlotes chez le pharmacien ; le club installé dans la fameuse gare, un club où les cartes tachaient les doigts et où l'on ne trouvait à boire que de l'eau-de-vie de Pisco, un club où sur douze membres dix étaient, la plupart du temps, malades ou en voyage ; l'hôtel belge où l'on mangeait du homard conservé...

Il y avait encore...

Mais Benigno trouvait tout cela parfaitement insuffisant, surtout ce matin-là où la tristesse le reprenait à la gorge aussi furieusement que le jour de son arrivée, — après quinze ans d'un engourdissement qu'il ne s'expliquait plus.

Il importe de dire que Reyes était un calme canarien du Puerto

(1) Viande séchée.

de La Orotava, dans l'île de Ténériffe, généralement un peu plus imaginatif et réfléchi qu'une mule de son pays natal. Du moment qu'il gagnait sa vie, le milieu ne lui importait guère et avant de se fixer à Toboadongo il avait déjà pérégriné quelque peu à la recherche, — non point d'une « position » lucrative, — mais tout simplement de maigres gages permettant des festins de soupe et de gofio (1), plus le luxe d'une très petite tire-lire. Ses passages sur les bateaux, il les avait toujours payés en travail:

Fils de bourgeois ruinés, pourvu d'une instruction décente, il s'était vu obligé de se faire ouvrier pour vivre et d'émigrer en conséquence, — la furibonde vanité de ses parents ne l'ayant jamais autorisé à exercer une « profession vile » sur le sol qu'ils daignaient fouler. Successivement scieur de long, puis trieur de tabacs aux environs de La Havane, plâtrier à Caracas, chauffeur sur la voie ferrée de Colon à Panama et charpentier à bord d'une goélette équatorienne, il avait été débarqué sans une *perra chica* (2) à Toboadongo par le capitaine Yrrigoyenechea du port de Guayaquil, le vilain soir où ce navigateur, plus ivre qu'à l'ordinaire, s'était aperçu que la présence d'un marin étranger déshonorait la vieille carcasse de son navire.

Et dans l'atroce bourgade chilienne la chance souriait enfin à Benigno Reyes : de garçon d'auberge il devenait commis de négociant, plus tard négociant lui-même et spéculait aujourd'hui sur les nitres sans trop de maladresse.

Sa petite maison était l'une des demeures confortables de Toboadongo, — tout est relatif ; — il figurait sur la liste des trois membres de la Chambre de Commerce locale et pouvait rémunérer les services d'une vieille bonne indienne et d'une espèce de vacher cuivré, à face patibulaire qui pansait un cheval poussif que l'on sortait le moins possible et « faisait les commissions » ou pour mieux dire se traînait lentement d'une boutique de fournisseur à une autre, se vautrant des heures le long du premier mur venu.

Ses quelques amis buvaient parfois chez lui de la bière « hambourgeoise » fabriquée à New-York et y fumaient aux grands jours des puros de La Havane importés de Huanuco. On avait vu sur sa table, un soir de réveillon, ces choses invraisemblables : une boîte de galantine, la seule qui fût jamais parvenue jusqu'aux rivages de Tarapaca (sans doute à la suite d'une erreur), des fruits confits et une douzaine de harengs saurs !

Aussi Benigno Reyes prenait-il, de coutume, la vie comme elle

(1) Farine de maïs.
(2) Un sou.

venait, — sinon très joyeux, du moins insensible aux horreurs ambiantes : n'avait-il pas conquis une « situation » inespérée ? Sa minuscule tire-lire s'était muée en coffre-fort de taille moyenne et, s'il pouvait un jour « faire rentrer » ce qu'on lui devait, ne lui deviendrait-il pas loisible de regagner son archipel dans une bonne cabine de paquebot, d'aller redorer la vieillesse de ses parents et s'installer dans une petite finca payée de ses cuartos, à l'ombre des dattiers et des pêchers-durazneros ?

Mais ce matin-là il venait de se rappeler qu'il avait atteint ses quarante ans dans la nuit, « en tenant compte de la différence des longitudes » (il était l'un des rares Canariens qui sussent le jour et l'heure de leur naissance). — Et tout à coup il était pris d'une colère froide mais féroce contre sa destinée : avait-il jamais vraiment joui d'un seul des rares bonheurs de la vie ? Il s'était toujours vu travaillant et travaillant encore, sans autres plaisirs que les plus grossiers, dépourvu de toute réelle affection. A peine avait-il eu le temps de connaître les beaux, les fameux rêves de jeunesse ; et lequel de ces rêves s'était réalisé ? — Oui, il possédait quatre sous, — c'était entendu ! Mais après ? Avait-il eu jamais la chance de s'amuser une fois pleinement, franchement, comme on prétendait que tant d'idiots qui ne le valaient pas arrivaient à faire avec conscience et régularité ? Avait-il rencontré une seule femme qui l'eût aimé ? Que savait-il des joies sentimentales ou intellectuelles ou de quelque joie que ce fût, du reste? Ah ! la belle vie que la sienne ! — D'abord l'errance forcée, alors qu'il était de goûts sédentaires, et l'errance avec tout un cortège de misères, de mauvaises fièvres, de privations : puis la prospérité à Toboadongo, dans un milieu de crétins, d'avachis ou de filous tolérés incapables d'une idée qui ne se pût monnayer, dans un décor de masures croulantes peuplées d'êtres de cauchemar, sous les rutilances d'un soleil splendide qui n'illuminait qu'un funèbre et infect paysage couleur de guano !

Reyes quitta la fenêtre, qu'il referma d'un coup de pied, — brutalité inconcevable de la part de ce flegmatique: Eh ! tant pis ! Il ne casserait toujours pas de carreaux puisque, dans ce divin pays, on remplaçait les « cristales » par des jalousies à lamelles de bois mobiles manœuvrées par un jeu de ficelles et de clous ! Il eut envie de se recoucher, d'annihiler pour des semaines, en tenant les yeux fermés, « esta porqueria de Chile » (1).

Mais comme il regagnait son lit (son « catre » à sommier de peau de bœuf), son regard fut attiré par le petit rectangle blanc

(1) Cette cochonnerie de Chili.

et noir du bloc-calendrier d'où il avait, comme toujours, arraché un feuillet la veille au soir après la dernière cigarette, à la minute où il allait éteindre sa bougie et se couler dans ses draps :

« Espèce d'animal, grommela-t-il, puisque tu as été capable de te souvenir de la date à laquelle tu prends les années, comment n'as-tu pas eu l'instinct de te dire que le jour suivant, le 15, était jour de paquebot ? Et tu te crois un commerçant ! Il est vrai que pour le courrier que tu as à expédier cette fois... Pleine morte-saison !... »

Après s'être fâché, il s'égaya, clignant de l'œil malignement du côté de l'horizon, — la fenêtre rouverte, avec tendresse, cette fois, — et murmurant d'un air bonhomme :

« Eh! eh ! on va se la souhaiter, sa petite fête ! Quelle ressource que ces capharnaüms de paquebots ! Il y a de tout à bord ! De tout ?... Enfin c'est déjà bien gentil, ce qu'il y a !... »

Il avait raison de reprendre sa bonne humeur : C'était un gros événement — et un événement agréable — que l'arrivée des steamers qui, deux fois par mois, l'un remontant de Valparaiso et escales, l'autre descendant de Panama en touchant à tous les ports de la côte, venaient visiter la gracieuse et plaisante rade foraine de Toboadongo : Tout le littoral, d'Esmeraldas à Lota, et plus spécialement l'interminable région rousse et maudite comprise entre les Chinchas et La Caldera comptait les jours et même les heures à partir des sorties jusqu'aux entrées des bienheureux vapeurs. Toute la population saurée par le soleil et rongée par l'ennui des Tarapacas et des Atacamas sortait de sa léthargie dès que l'un des « Inca and Patagonians » était signalé. Ceux, surtout, des célibataires « à leur aise », hijos del pais ou étrangers dont les piastres avaient besoin de changer d'air, se distinguaient par leurs allures frétillantes et leur rage un peu comique d'aller canoter sur rade à la rencontre du paquebot.

Lassés des eaux-de-vie du Pérou, des nourritures invraisemblables ingérées pendant quinze jours et — disons-le aussi — des rares maritones indiennes dont la laideur n'eût pas préservé de leurs entreprises la très relative vertu, ils ne mettaient pas des heures à prendre le « Patagon » à l'abordage. Car chacun des vapeurs de cette ligne maritime qui desservait la longue, longue côte occidentale du Sud-Amérique était, — pour la plus grande indignation des passagères bourgeoises perspicaces, pour le plus intense dégoût des capitaines et officiers et pour la plus complète joie du riche Conseil d'administration de la Compagnie, — à la fois un restaurant flottant, un café, un magasin et une sorte d'assez convenable bateau de fleurs :

Embarquées sur ces steamers pour des périodes variables, — de fines Liméniennes dont les visages de camées aux fières courbes délicates s'éclairaient de prunelles de flamme, des Guayaquilaises bronzées d'un charme sauvage, de pâles, grasses et douces Talcahuaniennes, des filles de l'Isthme, languides et ocreuses, aux chevelures bleues, de jolies et vives Mexicaines dorées de soleil, et même de brusques, de rauques et de charmeuses Espagnoles du Vieux Monde, hanches folles, yeux fous, sèches crinières folles d'un brun fauve, — promenaient leurs boudoirs étroits mais confortables sur l'Océan, le long des puissantes bosses et des courbes rentrantes du massif demi-continent, de forme — on dirait triste.

II

Dès que fut arboré sur le tas de boue durcie connu sous le nom de Fort Independencia le drapeau rouge et blanc qui annonçait les « packets ». Reyes qui demeurait en face du wharf n'eut que vingt pas à faire pour sauter dans une *lancha* manœuvrée par deux rameurs plus vilains et plus jaunes que la jalousie.

Mais, chose étrange, au moment même où il courait au devant du « Patagon » venant de Panama « y escalas » avec un plein chargement de costumes tout faits, de journaux, de lingerie et de parfumerie, de bétail vivant ou cuisiné, de farine, de champagne-vermouth-absinthe et de dames bienveillantes, l'obsession repoussée mais tenace d'un paysage de vieil archipel africain, brillant d'un soleil plus aimable que l'astre inca, tissait autour de lui ses fils blonds, verts et lumineux.

Il n'était pourtant pas sujet aux hallucinations, le Benigno Reyes, mais tandis qu'à sa droite et à sa gauche, devant lui et derrière lui, glissaient ou voletaient des luisances vivement mordorées sur de hideux flots couleur de purée de pois, le sol de sa vallée natale de La Orotava se substituait aux vagues :

Et il n'avait plus du tout nolisé une barque, mais bien un « carro », une charrette canarienne traînée par trois mules. Il se moquait bien de toutes les compagnies de navigation du monde entier puisqu'il revenait d'une « paranda », d'une petite fête organisée entre amis dans la « fonda » de Carmen Gonzalez, près du bourg de La Victoria ! — Il était charmant, ce petit hôtel de campagne niché dans les palmas canarienses trapues, aux pennes drues et luisantes, — avec son escalier extérieur tout enguirlandé de bignonias aux fleurs de corail ambré, couvert d'un toit léger d'autres enredaderas lilas et blanches : Mais on y avait fait une

noce plutôt médiocre en dépit du « malvasia » de bonne qualité — et lui, Benigno, âgé de dix-huit ans, entraîné là un peu contre son gré, s'était lugubrement ennuyé, poursuivi par l'image de Pepa Ramos, qu'il ne pourrait, sans doute, pas voir ce jour-là, grâce à ses ivrognes de camarades. De plus, il avait la certitude de refaire, le soir même, connaissance avec la canne de son père, caballero de mœurs nobles et hypocrites, grand ennemi de ces petites expéditions.

Mais l'air était si tiède, les calices blancs des bomberos (1) exhalaient sur la route une douceur florale si paradisiaquement suave, — et comme gaie — que Benigno se remettait peu à peu de ses inquiétudes, oubliant ses gredins de compagnons endormis au fond du carro comme de fâcheux « cochinos » qu'ils étaient. Qui savait ? Peut-être pourrait-on, malgré tout, arriver au Puerto avant la disparition totale du soleil ; peut-être jouerait-il encore assez de lumière rose dans la rue de Martianez pour que demeurassent discernables les cruels yeux noirs, les frisettes châtaines et les deux affriolants arcs rouges de la bouche de Pepa qui guetterait de son « postigo » (2) la mort du jour.

Elle n'était pas sa « novia » (3), cette Pepa : elle semblait même ignorer absolument son existence, ayant déjà été courtisée par d'autres personnages qu'un fils d'infimes bourgeois vaniteux. Elle avait, au bas mot, deux ans de moins que lui ; mais paraissait une vraie petite femme, — petite, pas de taille ! — tandis qu'on le considérait, lui, non sans quelque raison, comme un blanc-bec.

Il n'avait jamais parlé à la jolie fille et n'ignorait pas que, selon toute vraisemblance, elle n'était pas faite pour lui. Maïs il aimait terriblement à se griser du sourire vague qu'elle ne lui adressait pas, du regard tendre et fier qui ne lui était pas destiné.

Souvent, il avait osé passer, en marchant très doucement, tout près du postigo, sur le trottoir étroit qui longeait la maison de Pepa, et comme la belle niña ne s'occupait guère de lui, perdue, sans doute, dans un songe où il était, certes, indigne de figurer, il avait pu la contempler presque à son aise : Elle avait un teint de rose-thé, de très claire rose-thé à peine ambrée qu'avivaient un peu de faibles transparences incarnadines, — un petit grain de beauté d'un velours très noir qui, placé auprès de la bouche, en faisait ressortir la fraîcheur — et de sombres sourcils une idée retombants, satinés et fournis, dont la courbe à la fois douce et autoritaire le troublait jusqu'au fond de l'âme.

(1) Daturas.

(2) Partie inférieure mobile d'un volet.

(3) Fiancée (avec un son plus élastique qu'en français).

Il ressentait de furibondes envies de lui parler, mais bien que le père Ramos fût peu estimé, car on prêtait à sa fortune les origines les moins honorables, il était certain que sa fille eût été médiocrement flattée des hommages d'un señorito d'élégance douteuse et d'avenir aléatoire.....

Oui, après tout, il n'était pas si tard et les mules marchaient bon train : il y avait encore de l'espoir : Le soleil ne se coucherait pas avant une heure et demie — et l'on dépassait déjà la Farola. Des maisonnettes blanches ou jaunâtres filaient sur le côté de la route, dont l'autre bord dominait de plus en plus de deux cents mètres l'Océan bleu pailleté d'éclats de topaze. Là-haut, sur la montagne rougeâtre et rousse, s'étageaient des palmiers, des vignes, de petits bois sombres de lauriers et de brezos. En bas, quelques voiles neigeuses mouchetaient l'eau éclatante. Au loin, deux longues et hautes crêtes de l'île de la Palma s'estompaient d'indigo sur l'horizon clair. A un coude de la grand'route, toute la vallée de La Orotava apparut comme une immense coupe à moitié pleine d'une mousse verte de végétation veloutée d'où émergeaient les deux noires montañetas volcaniques de Chaves et de Las Arenas, la première piquetée de grains de chaux qui étaient des villages ; des ruisseaux et des bassins miroitaient dans la verdure où s'éparpillait un semis de petites maisons multicolores pareilles à des touffes de fleurs. Sur une pente glissait l'éboulis crayeux des maisons de La Villa. Dépassant les puissants éperons et les cimes de sierras sombres, le pic de Teyde semblait une énorme tente brune et fauve, frottée de poudre d'or et juchée en plein ciel. Du parapet de la route à la plage lointaine fluaient, roulaient, paraissaient bondir comme des torrents d'émeraude les masses vertes et luisantes des plantations de bananiers nains.

Mais comme on allait vite ! C'était déjà le Ramal (1) de La Villa et — tout de suite après — La Palmita, une grande quinta (2) au frais revêtement de bois ajouré, perdue dans les odorants massifs diaprés et chantante de volières ! La Carretera, maintenant, avait l'air d'une large allée de parc toute bordée de géraniums rouges poussant à l'état sauvage, d'hibiscus à calices sanglants comme des gueules de fabuleux serpents d'où seraient sortis de minces dards en chenille jaune soyeuse, de cobocas bleu pâle, d'arbustes résineux à fleurs violettes, de flamboyants de feu et de

(1) Croisement de routes.
(2) Maison de campagne.

pourpre, sous la voûte mouvante de grands eucalyptus. L'Hôtel Taoro sur sa colline ondante de montueux et profonds jardins montrait ses toits de tuiles coralines entre les frondaisons séveuses, frissonnantes de vie. — Et après avoir descendu les Cabezas (1) dont il reconnaissait l'une après l'autre toutes les cases, avec la physionomie que leur donnaient leurs fenêtres, leurs recrépissements, leurs moindres lézardes, Benigno se trouvait en plein port, dans la rue de Martianez rose de soleil couchant, en face de la maison de Pepa Ramos : Tout avait défilé devant lui comme dans un polyorama.

Mais Pepa n'était pas seule : un grand garçon prétentieusement vêtu, bagué comme un Hindou, appuyé sur un gros jonc souple qui décrivait un arc, campé dans une pose qu'il jugeait avantageuse, — une épaule remontée, une hanche ressortie, la main libre posée sur cette hanche et le bras en anse d'amphore, — faisait le joli cœur devant la fenêtre.

La jeune fille lui disait quelques mots en lui désignant Benigno : L'élégant se retournait, toisait le nouveau venu et partait d'un éclat de rire auquel répondait le rire perlé de Pepa, un rire méchant, féroce... et délicieusement musical qui déchirait le cœur de l'infortuné Reyes en même temps qu'il lui brisait les bras et les jambes, lui laissant tout juste la force de se retirer à très petits pas de vieillard accablé alors qu'il eût voulu bondir à la gorge de l'insolent ou tout au moins s'enfuir vite, vite, et loin ! pour échapper à jamais aux regards des deux abominables moqueurs dont il ne pourrait plus, il le sentait, — ou le croyait bien — rencontrer les yeux sans mourir à moitié de honte et de fureur ! — De fureur rentrée — car l'odieux fantoche qui venait de lui faire une inoubliable injure était un Pesomayor-Buenafinca, rejeton de l'omnipotent banquier créancier de toute la province des Canaries ; et si l'offensé voulait voir à ses trousses la police des Sept-Iles Fortunées, il n'avait qu'à s'attaquer à celui-là !...

Cette scène courte mais affreuse, tout en lui inspirant, sur le moment, une sorte de haine contre la séduisante niña, lui révélait avec clarté ce qu'il n'avait fait que soupçonner jusque là sans vouloir se l'avouer à lui-même : Non seulement il avait aimé cette Pepa d'un amour idéalisant, magnifiant, qui était depuis quelques mois le parfum et la poésie de son existence, mais encore il la désirait avec une sauvage envie de martyriser ses délicates chairs d'irritante orgueilleuse. — Avant de venir admirer chaque jour devant la fenêtre son visage d'une exquise et barbare beauté,

(1) Quartier haut du Puerto de la Orotava.

encadrée par le postigo, il avait rencontré plusieurs fois la superbe fille dans des verbenas (1), — son corps élancé, mais richement développé, aux formes finement plantureuses, moulé dans des robes justes et balancé par la marche ou la danse en un « meneo » ultra sévillan. Maintenant surtout, il était hanté du rêve de l'attaquer, — de l'étreindre, de la faire crier, de la violer, de la souiller brutalement, — avec délices. Cette obsession devenue trop forte et peut-être aussi dangereuse par ses suites probables pour les siens que pour lui-même, l'avait, autant que la misère menaçante, déterminé à s'exiler.

Mais que lui voulaient ces visions vieilles de vingt-deux ans, non pas oubliées mais atténuées, estompées d'ordinaire au point qu'il n'apercevait, n'éprouvait plus rien que de confus en évoquant le passé ? — Il n'était jamais, certes, bien longtemps sans penser à ses îles, seules terres où l'on pût, selon lui, jouir d'une vie normale et complète, mais généralement il n'en revoyait pour ainsi dire qu'un tableau à la fois, poétisé par la distance, bien entendu, mais aussi réduit à la condition d'image presque irréelle.

Aujourd'hui, tout l'Est de la vallée avait repassé sous ses yeux avec le détail de ses vivantes végétations, son mouvement de carros cahotants, d'ânes et de mules aux cavaliers rustiques et déguenillés, de vieux mendiants, de fortes filles débraillées à foulards jaunes ou noirs recouverts ou non de carnavalesques petits chapeaux de paille masculins dont les bords étroits se retroussaient ; avec ses horizons ou ses talus, le relief et la couleur de sa route, les sourires ou les grimaces de ses maisons. Que signifiait encore cette reproduction, minutieuse jusqu'à la sottise, d'une scène dont il avait réussi depuis longtemps à chasser le souvenir, dont il s'était évertué à détruire, en quelque sorte, l'existence momentanée, — dont il était aussi fantastiquement impossible d'attendre la réapparition qu'il eût été fou et imbécile de dire : Je vais tirer une jolie épreuve bien soignée de ce cliché photographique si consciencieusement pulvérisé par les talons de mes bottes !

Etait-ce un présage — et de quoi ? Charmante absurdité !

Benigno se reprit tout à fait et regarda l'heure à sa montre : Il y avait exactement dix minutes qu'il s'était embarqué dans le canot de Gundemaro-Caracoles avec la ferme résolution d'aller se refaire, après des jeûnes de toute espèce, à bord d'un bienheureux « Patagon » encore invisible. En ces six cents secondes, il

(1) Fêtes locales.

avait revécu en détail trois ou quatre heures des plus cruellement décisives de sa vie. Cela devait pourtant avoir un sens : un malheur l'attendait-il à bord ? Ou alors pourquoi ces... choses l'assaillaient-elles, — lui — un homme sans imagination ? Et il avait, de coutume, un beau mépris pour les gens qui « se font des idées ! » Qu'allait-il arriver, Jesus mi Dios ? — Eh rien du tout, idiot, brute ! On mangeait si mal dans cette horreur de pays qu'au bout de quinze ans de régime on pouvait bien avoir une fois des vertiges par suite de débilité d'estomac, — d'anémie ! Sans aucun doute il était trop content d'aller se lester légèrement et se divertir et sa joie lui montait à la tête !

L'un des Indios-canotiers tannés ou verdâtres à têtes de grenouilles mourantes ou de tortues hors d'âge poussa un assez hideux grognement : « Mire Usted ! El vapôr ! » (1).

Et, de fait, on apercevait très loin sur l'eau une espèce de minuscule bouchon noirci planté d'allumettes charbonneuses, le tout surmonté d'une bouffée de fumée âtre.

Benigno éprouva la sensation d'un voyageur qui sait approcher du buffet après avoir roulé toute la nuit dans un train de chemin de fer : Bueno ! bueno ! on allait rire ! Dès que l'aurait un peu réconforté un petit déjeûner fin où il y aurait du vrai bœuf, des légumes indemnes de goût de fer-blanc, du champagne de neuvième marque et des ananas de Guayaquil — ou de plus loin — il allait un peu oublier la Señ'a Pepa Ramos en compagnie de quelque bonne personne moins nigaude que cette fâcheuse pimbêche, et à coup sûr beaucoup plus élégante d'après son esthétique de Sud-Américain. Oui, il la mettrait un peu à la porte de sa mémoire cette Pepa — en compagnie de deux autres, du reste, qui ne valaient guère mieux qu'elle.

Et tandis que le steamer grossissait tout doucement, s'allongeait, prenait forme, il eut une nouvelle « absence » :

« Oui ! se dit-il, après cet effroyable début en amour, j'ai rencontré un certain nombre de femmes qui m'ont, plus ou moins, intéressé pour une raison ou pour une autre. Mais deux seulement ont fait une assez profonde impression sur moi ».

Et il songea d'abord à cette Rosa Hueracocha qui avait naguère passé quelques mois à Toboadongo, mais avait abandonné la côte de Tarapaca, rebutée par la désolante tristesse de la bourgade chilienne et de ses alentours ! Une robuste et superbe Chola d'Iquitos professionnellement galante, un peu trop brune et mas-

(1) Regardez !... Le vapeur !...

sive mais de formes admirablement moulées, — d'une lasciveté presque comique à force d'être débordante... Benigno avait passé avec elle de trop rares heures d'ivresse charnelle que ne troublait jamais l'ombre d'un autre sentiment : Une splendide brute : ni plus ni moins ! — stupide, violente, — saoule, du reste, sept fois par semaine.

Quel contraste, s'il comparait cette magnifique sauvagesse à une autre femme qu'il aimait presque, — presque, oui ! — et qu'il aimerait peut-être un jour tout à fait en dépit d'il ne savait quelle inquiétude toujours éprouvée en sa présence. Celle-là, bien qu'elle appartînt à la même race que la Hueracocha, semblait sortie d'une autre planète. Une femme ? Bien plutôt une petite idole, une statuette de vieil or où ne vivaient que des yeux très profonds. Elle venait de la haute vallée froide, mystérieuse et fleurie de Huazco, l'ancienne capitale de Chamahuacalpa. Il courait des histoires assez ridicules sur ses parents, deux vieux Indios de race presque pure — ratatinés, au teint de tabac sec, — le père, toujours coiffé d'un énorme jipijapa (1) (on ne le lui avait jamais vu retirer et les gamins du pays prétendaient qu'il dormait avec,) bougon, maussade, sournois, ne répondant à ses interlocuteurs que par des monosyllabes illustrés de terrifiantes grimaces ; la mère à la fois guenuche et perruche, criarde, insolente, combative, capable de guetter huit jours de suite un enfant qui avait... arrosé sa porte ou tiré sa sonnette — unique dans le pays —, capable de guetter huit jours de suite ce délinquant, à seule fin de l'assommer à coups de balai ou de lui verser de sa fenêtre sur la tête un seau d'eau glacée ; — et le contenant suivait toujours le contenu : Tant pis s'il y avait des bosses au métal ou au crâne !

Il eût été fort raisonnable de conjecturer d'après la simple mine du « vieux séché » qu'il avait joué quelques vilains tours aux tiroirs-caisses de sa patrie et songé à temps que les frontières étaient faites pour être passées en cas de danger. Mais non ! Les habitants du littoral de Tarapaca n'aimaient pas des explications si naïves. Ils voulaient à toute force que ce bonhomme en pain d'épice et la vieille sorcière qui lui tenait ou lui avait tenu lieu de femme possédassent l'un et l'autre le droit absolu de s'enfoncer jusque sur les oreilles la couronne des Fils du Soleil — s'ils avaient jamais la chance invraisemblable de remettre la main sur cet objet somptuaire : — une couronne vieille de quatre cents ans et très probablement fabriquée en plumes...

(1) Faux Panama.

Leur popularité, affirmait-on, avait inspiré au sieur Cayetano Borracho, président d'une république voisine, et jadis intermittent général de division, une terreur de la force nominale ou effective de quelque cinq cents diables. Et, selon les Taboadongais, le potentat constitutionnel et militaire aux chamarrures à éclipses, avait si vilainement traqué don Prudencio et doña Primitiva Malinca, s'était vengé de ses transes en les faisant, à tant de reprises, empoisonner à moitié ou fusiller aux trois quarts que le couple boucané avait dû se réfugier à l'ombre du drapeau chilien plus ou moins solidement planté sur cette côte jadis péruvienne.

Ils avaient amené avec eux leur fille Soledad, dont ils avaient « promis la main à l'empereur du Brésil » d'ailleurs marié, voire grand-père : mais cela ne faisait rien !

Le jour où cette union serait célébrée, Borracho pouvait boutonner ses guêtres et prendre sa canne : on l'aurait assez vu dans sa capitale !

Reyes, un peu mieux informé que la plupart de ses concitoyens, n'ignorait pas que don Prudencio, riche mais peu dépensier, serait ravi de voir sa fille épouser un explorateur de nitre ou un consignataire quelconque, du moment que ce négociant, de bonne composition et « bien dans ses affaires », consentirait à ne pas arracher la petite idole à la tendresse sentimentale de ses parents, — et à se charger de toutes les dépenses de la famille : doña Primitiva lui avait même fait de très euphémiques et discrètes ouvertures à ce sujet. — Mais Reyes demeurait hésitant : il éprouvait pour Soledad, toute menue et fillette malgré ses vingt ans sonnés, une sorte d'affection très douce et très craintive, une sorte d'adoration nerveuse que ne rassuraient pas, bien au contraire, le sourire assez cruel de la petite et les flammes sombres de ses yeux — d'expression farouche en dépit de leur lustre velouté sous leurs cils lourds d'un noir chaud et brillant.

Le parfum subtil et intense qui émanait de tout l'être délicat de la menue Indienne l'exaltait comme de tristesses héroïques et douloureusement suaves : il eût dit, parfois, qu'il était enivré d'elle, et pourtant il se croyait certain de l'aimer sans désir défini; même il s'effrayait à l'idée que l'on pût la traiter comme une femme, la posséder... Une brutalité devait briser tout le charme de mystère de la fine créature, ne laisser à sa place qu'une jolie poupée salie. Il allait jusqu'à s'imaginer en d'imbéciles rêveries qu'elle n'était pas de chair vraie, qu'elle n'existait qu'à l'état de symbole.

Et il se disait qu'il avait toujours été le même triste amoureux

bizarrement incomplet. Les femmes qui l'avaient plus ou moins remué — et la plupart ne s'étaient guère douté qu'il eût fait la moindre attention à elles, il avait dû, tête et cœur refroidis, sens calmés, les diviser en deux « espèces » fort distinctes : les unes n'avaient parlé qu'à son imagination et à sa tendresse ; les autres, il s'était borné à les convoiter grossièrement, salement (telles ses propres expressions).

Il n'eût jamais songé à obtenir des premières une privauté un peu significative. Quant aux femmes de la seconde catégorie, il ne voyait en elles que des femelles belles ou non qui l'attiraient de la façon la moins idéale, — tout disparaissait devant leur sexe « et dépendances » (encore une de ses aimables façons de s'exprimer).

Une seule demeurait en dehors de sa « classification » : Pepa, la Pepa d'antan, la méchante railleuse à laquelle il pardonnait maintenant, — Pepa, sa Pepa ! Ah ! celle-là ! Il eût voulu, à ses pieds, balbutier comme un enfant, sous la blancheur des étoiles moins pures que tels rêves qu'elle inspirait, mais tout de suite après, la prendre sauvagement, avec furie, la dévorer d'abominables caresses. Il n'avait connu, ne connaîtrait jamais qu'un seul amour complet : Pepa !

« Mais, brute ! pensa-t-il, tu vas gâter par des divagations baroques une belle journée de saine joie animale. Elle est loin, ta fameuse Pepa, sans doute grosse comme une tour à l'heure qu'il est, — et comme une tour croulante, encore ! Elle a dû épouser, il y a longtemps, quelque agréable macaque de sang « bleu » mais avarié, dont la laideur s'adoucit d'un joli reflet de millions. C'est une de ces aristocratiques dondons qui se gavent de « dulces », ont un faible pour le jerez et le malvoisie et dorment après leur repas avec un gros chien puceux sur les genoux. Elle reçoit des visites de chanoines nonagénaires et de vieilles dames à mantilles qui portent un petit crachoir à couvercle et une seringue dans leur ridicule. Deux fois par an, elle va jouir de la grande vie de Santa-Cruz, voit au Théâtre municipal une reprise de pièce du temps de Pélage, à la « Plaza », une course de fantômes bovins brouillés avec les bouchers, revient au Puerto ou à La Villa de La Orotava dans une voiture à ressorts spéciaux, — et les chevaux en ont pour un mois à se remettre de l'avoir traînée aller et retour. Après cela, elle se purge et renouvelle sa provision de malvoisie !... »

Mais, encore une fois, que signifiait cette vision si claire, in-

quiétante de netteté, qui l'avait si fort troublé tout à l'heure, cette réapparition trop lumineuse de toute la côte nord-ouest de Ténériffe, non pas oubliée mais habituellement tout embrumée dans sa mémoire ?

D'ailleurs, voici que l'odieux passé allait disparaître, caché, barré par cette grosse coque noire qui s'avançait droite sur l'eau, toute proche à présent, cette grosse masse d'une laideur un peu inquiétante mais qui apportait de la joie sûre et facile.

La barque de Benigno s'arrêta, stagna sur les lentes vagues huileuses, — bientôt rejointe par une petite flottille de canots de gabarits variés chargés d'une douzaine de blancs ou de métis clairs redingotés, fourbis, adonisés, qui gourmandaient leurs rameurs en hurlant, pressés d'arriver.

Il y avait même quelques « botes » d'Indios venus en curieux, tout réjouis, les bonnes âmes, à l'idée de voir bientôt monter à bord du « patagon » de fortunés mortels qui allaient s'amuser : Spectacle !

Leur altruisme ne les empêchait peut-être pas de songer qu'ils pouvaient avoir quelques vagues chances de grimper à l'échelle, eux aussi, dès que l'équipage manœuvrerait les treuils pour débarquer les marchandises dans les chalands : Or, avec de la prudence et de l'agilité, on parvient souvent à faire sa jolie rafle sur un vapeur : Bien des petites choses traînent dans les coins : Il suffit de n'être pas trop myope !

Ils attendaient donc placidement la minute favorable.

Le lourd steamer fit une évolution qui le pencha un peu du côté de la flottille : apparurent ses roofs de bois verni aux vitres-joujoux, sa passerelle piétinée par des officiers galonnés, beaux d'importance — et tout son pont d'un blanc rose avec ses drômes et ses filins lovés.

Peu de passagers appuyés sur la lisse : Tant pis ! Il y avait « de la passagère » — et de la bonne espèce ! — dans le Salon des premières et dans les cabines !

Le « patagon » qui s'appelait le « Tumacobamba » ainsi qu'en faisait foi son tableau d'arrière, (il était filleul d'une charmante et paludéenne localité voisine de Guayaquil), le patagon éructa un tonitruant beuglement agrémenté d'un énorme panache de fumée blanche qui s'irisa au soleil tropical. L'échelle de commandement s'abattit le long du bord ; les canots se jetèrent sur leur grosse proie d'une volée de rames, et Benigno ne fut pas le dernier à parvenir sur le pont de la gigantesque boutique flottante.

III

Malgré la largeur du paquebot, le salon-comedor (1) très long était relativement étroit, la Compagnie ayant gracieusement prodigué l'espace aux cabines. Toutefois, on avait encore ses coudées franches dans ce restaurant où se prélassait une table babylonienne toute neigeuse de linge damassé, prismatique de cristaux et chargée d'égayantes victuailles. Reyes tatillon et satisfait eut bien le temps de choisir sa place ni trop près ni trop loin de la « descente » qui donnait passage à toutes les brises de la rade, — en face d'une pyramide de chasselas de La Concepcion. Il échangea quelques poignées de mains avec les survenants toboadongais qui s'installaient en habitués, et se plongea dans la lecture attrayante du menu. Et bientôt tinta dans le comedor une réjouissante musique de fourchettes, de cuillers et de couteaux. Le Toboadonga élégant se consolait des sinistres pâtées de la quinzaine.

Averties par ce petit concert, des dames d'allures peut-être un peu trop dignes et maniérées, de styles divers, mais toutes somptueusement attifées et fragrantes de parfums capiteux, quelques-unes peintes et mêmes stuquées avec goût, sortirent une à une de leurs cabines.

Elles se mirent à table discrètement mais bien en vue, commandèrent leur déjeuner aux camarades sans éclats de voix mais du ton résolu de femmes exagérément distinguées, habituées à être vite et bien servies et commencèrent à manger avec de petites mines de créatures éthérées. Bientôt elles se lassèrent d'efforts si matériels, levèrent les yeux, sans doute pour chercher le ciel et ne découvrirent que les panneaux relevés de la claire-voie et la tente beige protégeant le pont : alors elles rabaissèrent leurs regards désappointés et s'aperçurent de la présence de caballeros étrangers :

Tous leurs anciens rêves d'adolescentes durent être réalisés du coup, bien certainement, car elles ne purent s'empêcher de couler de longues et involontaires œillades pleines de fière réserve et de passion triste dans la direction de... chacun des nouveau-venus : trop évidemment *toutes* les aimèrent *tous* et avec quelle sombre violence ! Mais il fut également clair qu'elles mourraient plutôt que de parler les premières !

Il fallut bien que les caballeros vinssent à leur secours : l'humanité le commandait aussi bien que la galanterie. Les tendres

(1) Salle à manger.

colombes se rassurèrent et il se forma bientôt des groupes sympathiques : le mince Percy Readymade de la « London and Callao Bank » se familiarisait avec une forte métisse équatorienne des plus basanées ; Rosendo Orocochea, courtier indigène de Toboadongo dont l'épiderme avait le poli et la couleur d'un marron d'Inde s'était pris d'une vive affection, pour une Santiagaise assez rose ; le gros hambourgeois Knopff semblait au mieux avec une criquette panaménienne de type chinois : tous, le New-Yorkais Artemus Naughtylittleboy, négociant en « omni re scibili », l'ex-colonel Trueno, des Douanes chiliennes, le Commandeur Zumaloagaberry, concessionnaire du Cercle, le Dr Gumersindo Majadero, vétérinaire de l'Armée (?) etc, etc., étaient agréablement pourvus. Le mayordomo du bord écoula sans difficulté quelques décalitres de champagne suisse, de kümmel belge et d'anisette brêmoise.

Peu à peu les séduisantes dames peintes et leurs cavaliers se retirèrent : des portes de cabines battirent faiblement.

D'autres charmeuses inconsolées avaient déjà quitté de comedor. jugeant « qu'elles étaient trop ! » et Benigno, tout à l'heure si pressé d'atteindre le zenana flottant se vit seul à table avec deux fort jolies femmes d'une imperceptible maturité qui lui faisaient face et le dévoraient des yeux. Il était dans une assez cruelle indécision, presque également attiré par les deux accueillantes princesses : car si ses préférences momentanées l'incitaient à jeter son dévolu sur cette blonde Yankee, — article exceptionnellement rare, — blanche, grasse, poupine, belle d'énormes prunelles bleues, et d'une carnation florale qui devait très peu de chose à l'art, une voix secrète lui parlait en faveur de sa voisine, une Espagnole de la Péninsule, sans doute, à en juger par son teint assez clair, sa chevelure brun-châtain, plutôt que noire et le hardi regard de ses yeux sombres nullement languissants comme ceux de la plupart des Hispano-Américaines. Il sentait, sans pouvoir bien s'expliquer son impression encore vague que celle-ci se révélerait bien plus semblable à « son type » d'amoureuse. Il y avait en elle, songea-t-il, absurdement, un mystère, — un mystère comment dire ?... agréable ?... qu'il était peut-être sur le point de deviner...

Les deux femmes continuaient à le dévisager, en parlant, pour la forme, de choses insignifiantes. Bien qu'il se fût montré envers elles d'une plus que louable munificence et les eût imbibées de champagne, il paraissait cependant si taciturne, affligé d'une élocution si difficile, qu'elles s'adressaient à peine à lui.

Elles commençaient à se figurer qu'elles avaient affaire à un

monsieur « plus vicieux que nature » mais pas fier de lui-même et lent à dévoiler ses vilaines inclinations. Tant mieux ! Il serait généreux en conséquence ! Et tout en papotant elle évitaient de le troubler par une interpellation trop directe dans sa confection d'une phrase... ah ! délicate !... par laquelle il les initierait à ses petits projets malpropres. Elles croyaient le « voir venir ». Toutefois comme il tardait vraiment trop et comme son mutisme et sa physionomie contractée finissaient par leur causer une sorte d'irritation nerveuse à peu près insupportable, — elles se concertèrent rapidement, à voix basse, — et ce fut l'Américaine, fille d'une race pudique et riche en circonlocutions, qui lui proposa en termes décents quelque chose... de très vif !

Reyez eut une seconde d'éblouissement : O la gamme des chairs pâlement brunes et des chairs blondes laiteuses, subrosées !...

Mais, subitement, il fut pris d'une rage de dégoût; puis une honte qu'il ne ressentait pas pour lui-même mais bien pour l'*une* des femmes, — une seule ! — une honte furieuse et comme glaçante le fit frissonner. Il sut que c'était l'Espagnole qu'il voulait, — nulle autre, — et tout de suite !

Sa figure se fit si mauvaise, si menaçante que la blonde poupine devina sa pensée entière sans la moindre explication et s'enfuit apeurée, en jetant sa serviette sur la table à toute volée, non sans avoir gratifié Benigno d'une épithète de « slang » cueillie, à n'en pouvoir douter, dans les jardinets de Fives Points ou dans les riches serres de Sin-Sin.

Reyes demeura seul avec la Péninsulaire (?) qui eut un sourire satisfait, un grand sourire blanc qui fit plus rouges les arcs charnus de sa bouche exquise ; les narines roses palpitèrent légèrement comme d'orgueil ; ses yeux semblèrent s'élargir et prirent l'éclat qu'auraient des diamants noirs s'il y avait de vrais diamants noirs. Et Benigro se félicita lui-même : « J'ai bien fait d'écouter « la voix » : Je n'avais pas compris tout de suite, mais à présent je vois... qu'elle... ressemble *un peu* à *ma* Pepa. Je pourrai donc me « faire des illusions ». — Et le mirage de ce matin avait sa raison d'être : j'étais averti qu'une sorte de reflet de la seule femme aimée venait jusqu'à moi ! »

Et il adressa quelques mots à l'Espagnole qui se leva — non sans avoir signifié son acquiescement. « Con mil amores ! » (1) avait-elle dit. — Benigno en eut un léger haut-le-corps et la regarda quitter son fauteuil, se remettre sur pieds d'un coup de

(1) Très volontiers (littéralement : avec mille amours).

reins comme dansant suivi d'une prompte et souple torsion de la taille et des hanches qu'il crut bien reconnaître :

Encore qu'elle parlât espagnol avec un accent neutre qui ne pouvait guère révéler sa province natale, la locution qu'elle venait d'employer était presque exclusivement ténériffienne. Il ne sut s'empêcher de l'interroger :

— Voici une petite phrase qui me ferait croire que vous êtes isleña (1).

— Vous connaissez les Canarias ! s'écria-t-elle d'un ton vaguement alarmé.

— Très peu, très peu ! se hâta de répondre Benigno. J'ai fait jadis escale à Santa-Cruz de Ténériffe et passé deux jours dans l'île.

— Ah, tant mieux, fit-elle involontairement.

Elle rougit et se reprit :

— Je voulais dire que... nous sommes si loin de mon pays que je ne vois guère d'inconvénient à vous avouer que je suis tinerfeña. (2)

— De Santa-Cruz ? De La Laguna ?... du Puerto ?

Elle perçut l'hésitation et, cette fois, devint très pâle, se troubla .

— Du Puerto ? Vous me connaissez !... Non, ce n'est pas possible ! Ne me dites pas cela !

— Comment voulez-vous que je vous connaisse puisque je n'ai jamais été qu'à Santa-Cruz ! Je vous parle du Puerto comme je vous citerais Icod, Guimar ou Granadilla. — des noms que j'ai entendus... Rien de plus !

Mais il était lui-même très ému. Il avait la presque certitude qu'il voyait Pepa devant lui. Eh oui ! aveugle ! Il n'y avait jamais eu deux Pepa dans le Puerto ! C'était elle !

C'était elle, changée, — mais pas comme il l'aurait cru : les traits demeuraient très semblables à ce qu'ils avaient été jadis ; l'expression seule différait. la physionomie avait dû se modifier dans un sens tandis que ses souvenirs à lui l'altéraient dans un autre. C'était pour cela qu'il ne l'avait pas reconnue tout de suite.

C'était Pepa. plus forte, plus grasse mais non empâtée, incroyablement jeune de lignes pour ses trente-huit ans. Cette pose de cou, ce port de tête n'avaient pas leurs pareils. Le teint rose-thé s'était ambré un peu tout en restant transparent, mais la bouche n'avait pas varié : ses arcs rouges délicatement charnus n'avaient rien perdu de leur grâce grisante : la courbe du nez

(1) Insulaire, — canarienne.

(2) Ténériffienne.

caméen s'était peut-être finement accentuée ; le grain de beauté semblait une idée moins noir qu'avant ; cette fossette s'était légèrement comblée ; mais le dessin de tout le visage gardait sa fermeté, son style propre. Le seul grand changement s'était passé dans les yeux.

Il se fit violence pour ne pas lui crier : « Oui, je te connais ! Je t'aime depuis des années, des années ! Si je n'ai compté pour rien dans la vie, tu as tenu une place immense dans la mienne ! »

Et, — assez vilainement — il n'éprouvait aucun chagrin de la chute de la seule femme qui eût incarné toutes ses aspirations amoureuses : Au contraire ; — et il s'en haïssait, en concevait pour lui-même un mépris violent sans pouvoir se contraindre à penser avec moins de bassesse.

Ah ! qu'il eût été s'aviser de dire à la Pepa d'antan une parole insolemment tendre alors qu'elle jouissait du frais et de la lumière nacrée du soir à la fenêtre de sa maison rose ! La niña l'eût fait jeter dans le ruisseau par quelque péon canarien semblable à la brute indienne qui pansait aujourd'hui un vieux cheval dans certaine écurie de Toboadongo ! Qu'elle fût seulement devenue pareille à la grosse Pepa bien mariée, trop bien rentée, croulante, abrutie et béate imaginée ce matin même et qu'elle eût eu l'invraisemblable, l'impossible caprice de s'offrir à lui !... O la déception aggravée d'incurable dégoût !

Dans les circonstances actuelles, au contraire, tout allait le mieux du monde : elle n'avait aucune envie de se refuser, parbleu ! et, conservée par les soins de minutieuse coquetterie qu' « exigait impérieusement sa... profession jusqu'à un certain point dégradante, — pas si blâmable, après tout ! » s'affirmait Benigno, — elle pouvait lui donner tout le bonheur qu'il avait autrefois désiré d'elle.

Mais il ne lui dirait rien, ne lui laisserait rien soupçonner. Elle l'avait tant méprisé ; si honteusement traité « dans le bon temps » qu'elle eût été capable de lui faire quelque fâcheuse avanie, même aujourd'hui !

Il allait « profiter de la situation » ! Tant pis et tant mieux ! Après tout ce n'était qu'une...

Mais il ne comprit jamais, par la suite, comment il avait pu, à la même minute, se sentir le cœur si serré et se délecter si méchamment d'une affreuse joie triomphante et un peu ignoble.

IV

Il était depuis un moment dans la cabine de Pepa, une cabine spacieuse, et presque élégante — et il ne se hâtait plus... retenu

peut-être, par une dernière délicatesse... absurde ! ya lo creo ! Il voulait, sans rien avouer de ce qui lui était personnel, causer, savoir, et ne se décidait pas à parler. Toutefois, comme il ne pouvait rester éternellement là debout, l'air embarrassé, tout à coup malheureux, — à passer en revue le mobilier, les rideaux grenat, la couchette numérotée, le large divan de velours allemand, les pliants de reps pareil à l'étoffe des rideaux, la toilette de métal émaillé jouant l'ivoire, la natte de Manille du plancher, les penderies et la tulipe électrique, il passa son bras autour de la taille fine et robuste de la Tinerfeña, s'assit avec elle sur le canapé d'un rembourrage louable, et dit au hasard la première banalité venue, comptant bien que la chance, les hasards d'un bavardage quelconque lui fourniraient un prétexte pour la questionner :

— Y a-t-il longtemps que tu... voyages sur ces steamers ?

Elle le regarda comme avec une petite méfiance dans l'œil, puis reprit une physionomie indifférente et répondit :

— Ce n'est que la seconde fois que je « fais la côte ». La première fois, j'avais pris passage sur le *Sorato*.

— J'ai été alors moins heureux qu'aujourd'hui : Je ne manque jamais l'entrée d'un patagon et je ne t'ai pas vue ! (Il essaya de plaisanter). Des occupations professionnelles te retenaient sans doute hors du Salon ?

—Je te demande pardon : C'est toi qui m'as paru très occupé. Je t'ai fort bien vu, moi, sans attacher une importance énorme à ta présence (soit dit sans vouloir t'offenser), car tu étais en flirtation avec une jeune personne des plus agréables et — l'intérêt que je porte aux visiteurs est tout « professionnel » comme tu le dis si affablement : Alors... tu étais un Toboadongais comme les autres, tu comprends ! Mais je n'oublie jamais une figure rencontrée.

Benigno tressaillit. Il chercha vivement à lire dans les yeux de Pepa le sens de cette dernière phrase : voulait-elle insinuer... ? Mais non ! L'expression des beaux yeux noirs était si détachée, — à peine ironique, et encore ! Il se moqua intérieurement de sa propre présomption : Pepa s'exagérait un peu la puissance de sa mémoire — et c'était tout ! Il essaya cependant de l'obliger à trahir son intention, — si elle en avait eu quelqu'une — en lui disant avec une certaine brusquerie :

— Cette précieuse faculté de reconnaître à première vue les gens les plus indifférents, tu ne dois pas avoir à l'exercer souvent au profit de tes compatriotes ?

— En effet, riposta-t-elle froidement, les Tinerfeños sont très

rares sur cette côte : je n'en ai encore rencontré aucun, et, le cas échéant, j'esquiverais la reconnaissance, car vraiment, à Caracas, j'ai été obsédée de visages familiers, narquois, me semblait-il.

— Ah ! tu as habité le Venezuela ?

— Plus de dix ans : J'étais... dans le commerce et j'ai longtemps gagné ma vie. Mais les affaires ont périclité et j'ai dû chercher autre chose, d'abord à La Havane où les Canariens ne manquent pas non plus, hélas ! — ensuite dans ces régions-ci...

— Je vois que ce n'est pas d'hier que tu as abandonné Ténériffe.

— J'étais toute jeune quand je suis partie de chez moi.

— Et tu n'as jamais eu l'envie de retourner aux Canaries ?

Les yeux de Pepa brillèrent de colère et ce fut avec une singulière énergie qu'elle répondit :

— Non, par exemple ! Dios me libre ! J'y ai trop souffert ! — Mon père avait été riche : Je n'ai jamais su au juste ce qu'il faisait, mais il avait eu de l'argent : de cela je suis sûre. Pourtant il est mort ruiné... il n'a laissé que des dettes : Alors le... l'individu que je devais épouser s'est conduit avec moi comme un malandrin... S'il s'était encore contenté de me laisser là !... Mais il a d'abord affecté de vouloir se charger de moi, — tu comprends ? Ensuite il m'a jeté à la rue ! J'en ai pris un autre, oui un autre gredin qui m'a emmenée à La Havane où il m'a oubliée quand il a trouvé une place lucrative dans l'intérieur de l'île... Alors, tu vois : Caracas, puis encore La Havane, — enfin cette maudite côte sur ce lupanar a roulis ! Tiens ! va-t'en me chercher du jerez et... je ne veux plus parler de cela !

Ils burent. Et Pepa reprit comme si le colloque n'avait subi aucune interruption :

— ... Car tu n'es pas venu pour me confesser, n'est-ce pas ? Alors ! Qu'est-ce que tu attends ?...

Benigno connut désormais dans son existence une demi-heure — une heure, qui sait ? — délicieuse et presque formidable. Elle était demeurée bien jeune, Pepa, la farouche et la suave, — après tant de malheurs ! O le merveilleux corps ferme et vibrant, durement et élastiquement planturеux, fragrant de fins et de fauves parfums !

V

Il y eut une rumeur assez forte sur le *Tumacobamba* et le long du bord : Sous le hublot ouvert, des barques filaient avec un bruit

de rames plongeantes et éclaboussantes, ce bruit froidement sonore, déchirant, comme suivi d'une plainte soupirée qui se prolonge.

Des voix montaient, ricanantes, ou querelleuses, rauquements éraillés d'Indios alcooliques, impérieuses et insupportables criailleries de blancs intoxiqués, toujours agressifs, pressés, tourmenteurs et rageusement inquiets, à jeun ou en ribote, grosses plaisanteries et anxieux glapissements de canotiers empêtrés ou railleurs. Et comme de lourdes sarabandes de pas précipités faisaient un tonnerre sur le pont, il fut évident que le *Tumacobamba* n'allait pas tarder à haler sur ses chaînes d'ancres.

Benigno prit Pepa dans ses bras et l'étreignit avec une violence qui parut la surprendre. Elle le regarda plus fixement que jamais, les yeux dans les yeux, de tout près, puis s'abandonna comme indifférente. Une minute plus tard, Reyes ouvrit brutalement la porte de la cabine comme sous le coup d'une poussée de colère, mais il se retourna vers la belle tinerfeña et lui dit abruptement, hachant les mots :

— Veux-tu que je te libère de ce que tu peux devoir à bord et que je t'emmène à terre, pour toujours ? Le pays est affreux, mais je te ferai une vie possible. Elle sera en tout cas moins révoltante que celle que tu mènes sur ces infamies de boucheries à vapeur. Si tu te refuses à demeurer sur cette côte, je te conduirai où il te plaira. Tout pour t'avoir à moi ! Réponds vite : oui ou non !

— C'est non !... Je ne puis pas... maintenant... Je reviendrai ! Nous en reparlerons quand tu auras réfléchi en mon absence...

— Dis oui — tout de suite ! Je ne saurai plus à présent me passer de toi. Je te veux, tout le temps ! Alors, c'est : oui ! puisque je l'exige, puisque je le fais autant pour toi que pour moi. Mais réponds donc ! Ne m'exaspère pas ! Oui, oui ! tout de suite !... que je te traîne hors de ce sale bateau ! Tu es donc sourde, aveugle et folle ! Faut-il que je te dise tout : Je suis...

— Ne me dis rien ! Je crois que tu as dû me connaître jadis. Je m'en doutais. Mais ne me fais pas le chagrin de me dire ton nom ! Ne comprends-tu pas que, quel que soit ce nom, je souffrirai de l'apprendre, de le réapprendre, plutôt! Va-t'en! va-t'en! Je reviendrai et alors j'aurai eu le temps de me faire une raison. Je te le promets... J'accepterai tout, — après !

— Tu le jures ?

— Oui, oui ! Va-t'en !...

. . . .

Benigno se retrouva près de l'échelle, plus ivre de tristesse et

d'espoir que de l'improbe alcool de l' « Inca and Patagonian Company. »

Ce fut presque sans le voir qu'il regarda machinalement le spectacle trop connu du pont de spardeck au moment de l'appareillage, avec les boutiques du roof qui se fermaient, et les Indios qui hurlaient des réclamations où s'en allaient fièrement avec leurs achats : des pantalons, des cigares, des poules, des bottes, des casseroles, des chapeaux de soie ou des boîtes de conserves. Des veaux beuglaient, des moutons bêlaient en piétinant dans leurs boxes ; des dames légères de seconde marque — et d'entrepont — faisaient d'expansifs adieux à de nouveaux amis promptement devenus chers ou invectivaient d'indélicats clients déjà en fuite.

Il sauta dans la première lancha venue, qui partit aussitôt en longeant la haute coque noire et ventrue. Le *Tumacobamba* sous pression ronflait comme un énorme fourneau, râlait, vibrait, semblait trembler sur l'eau.

Quand il passa près des cabines d'arrière, Benigno Reyes voulut contempler encore, à défaut de Pepa, les murailles de fer qui la contenaient, qui limitaient son actuelle existence, qui lui paraissaient, à lui, comme embellies de la posséder, comme imprégnées et parfumées d'Elle.

Et au moment où le gros steamer donnait ses premiers coups d'hélice et faisait mousser bruyamment en épaisse et roulante écume l'eau visqueuse et lourde, déjà plus sombre dans le rapide crépuscule tropical aux enveloppantes gazes d'un bleu violâtre, il aperçut — les traits déjà noyés, — mais reconnaissable à la cambrure de son corps d'une grâce unique. — Pepa, Pepa Ramos penchée au-dessus de la lisse du couronnement :

Elle le guettait donc ! Il était enfin quelque chose pour elle ! Il lui laissait un regret ; elle reviendrait sûrement et il pourrait — bien tard ! — la rendre heureuse, la délivrer des humiliants souvenirs d'un passé auquel il ne voulait plus songer !

Et dans sa joie presque orgueilleuse, — oui, vraiment ! — il se dressa dans la barque, se mit debout en dépit du tangage qui le secouait, lui faisait des jambes de caoutchouc, le menaçait d'une chute ridicule et périlleuse et, dédaigneux du voisinage des rameurs grossiers et sûrement ironiques, il cria de toutes ses forces à l'apparition :

— Hasta luego ! (1) Pepa ! comme s'il eût dû la revoir le soir même.

---

(1) Bientôt ! à tout à l'heure !

Malgré tout ce qui venait de se passer entre eux, c'était la première fois qu'il s'adressait à elle en lui donnant son nom.

Il attendit quelques secondes et la voix de sa querida lui parvint, déjà un peu étouffée bien que la distance fût encore assez courte.

— Adios ! adios ! Benigno Reyes !

Adios Benigno Reyes ! A quel moment avait-elle su qui il était ! Sans doute quand il avait été trop tard pour le jeter dehors. Un pressentiment triste dissipa tout son bonheur. Elle avait dit : Adios ! — Le mot n'a pas en espagnol un sens aussi cruellement définitif que l' « adieu » français mais il prenait une signification très grave, répondant à l'impatiente exagération de son : hasta luego !

C'était sûr ! Elle ne reparaîtrait plus et avait tenu à le lui faire bien comprendre avant son départ !

Un instant après il se rassurait en se figurant qu'elle avait obéi à une sorte de mouvement d'amour, à un désir de rendre la séparation moins longue, fût-ce de cinq minutes, en tâchant d'aller vers lui autant que le lui permettait son emprisonnement sur le steamer, en s'efforçant de le voir encore entre les mailles violettes du crépuscule. Qui l'obligeait à venir avouer qu'elle l'avait reconnu, alors qu'elle affirmait que la présence seule d'un compatriote lui était pénible ?

Toutefois, Reyes fit une rentrée assez mélancolique dans Toboadongo dont les lampes électriques ne brillaient pas encore. Des spectres d'Indios erraient sur le quai, des chiens affamés grondaient. Il y avait comme un mystère menaçant dans l'air funèbrement velouté de nuit. Une brise presque froide soufflait, apportant une odeur de vieux goudron, de suif aigre, de vase, de cordes mouillées, de cucurrachas (1), de bois moisi, de trous à rats. Une pestilence fiévreuse semblait s'éveiller dans l'obscurité.

Puis un tramway passa, éclairé comme une énorme lanterne chinoise ; tout à coup une clarté blafarde jaillit de hauts candélabres, et les ruines habituelles apparurent.

Benigno se sentit glacé par l'aspect morne de sa maison qu'il avait naguère jugée l'une des plus riantes du pays, s'effraya de retrouver la déplaisante figure de sa vieille bonne indienne, et fut saisi, pour la première fois de sa vie, d'un véritable accès de rage en découvrant... son cheval dans la salle à manger. Il est bon de dire que cette présence indue était moins sacrilège qu'ailleurs, à Toboadongo, où les portes des écuries ouvraient généra-

(1) Cancrelats géants.

lement sur des pièces habitées. Mais, cette fois, Benigno ne sut plus se contraindre au plus léger effort d'indulgence pour une incartade usuelle et tolérée dans tout le Sud-Amérique. Il chassa vers son box, non sans l'avoir vigoureusement épousseté à coups de canne, le vénérable palefroi qui, plutôt ironique, le vieux drôle ! — le cou allongé vers le plancher, les oreilles tombantes, ses gros naseaux équarquillés, soufflait et bavait dans la bouche béante du sacripant de péon à tête de vacher. Ce dernier affalé sur le sol, ivre-mort, tenait encore dans une main une étrille, dans l'autre un verre à moitié plein dans lequel achevait de se noyer une forte araignée velue et noire.

Reyes était si furieux qu'il leva le pied... Mais après une seconde de réflexion, il se contenta d'empoigner Aristobulo, l'indigne palefrenier, et de l'envoyer rouler sur la paille de l'écurie. Cela fait, il claqua les portes et s'en fut au Cercle, — plein d'horreur pour la vie qu'il lui fallait reprendre.

... Ah ! dans quelles navrantes circonstances il avait connu, — si tard ! — sa première heure d'amour complet !

VI

... Pepa Ramos ne revint jamais à Toboadongo : Pendant plus de deux ans, Reyes s'obstina, sans conserver le moindre espoir, à visiter les uns après les autres tous les « Incas and Patagonians » qui mouillaient dans l'affligeante rade. Il harassa de questions le personnel de chacun de ces paquebots, devint un objet de crainte pour les pursers-commissaires et transforma la plupart des mayordomos en bêtes fauves acharnées à sa perte. Ils droguèrent son vin, fourbirent ses fourchettes avec de la coloquinte, délayèrent du cirage dans son café.

Mais il tint bon jusqu'au jour où, ayant rencontré à bord de l'*Araguayo* son ancienne amie la chola Rosa Hueracocha, il parvint à l'emmener à terre en lui promettant des colliers de piastres. Il crut se consoler avec elle pendant trois mois au cours desquels la fille de la vallée amazonienne vida ses armoires, l'injuria, le battit, se grisa en compagnie du péon et scarifia de coups de griffes le visage tanné de la bonne indienne, en des luttes journalières. Elle finit par s'enfuir avec un mercanti chinois et plusieurs sacs de butin.

Benigno un instant comme soulagé — et alangui par une mélancolie calmement désespérée fut, bientôt après son départ, tourmenté de nouveau par le souvenir de Pepa qui s'était, pendant les douze semaines, pour ainsi dire, endormi en lui : Il son-

gea encore à « réaliser » tout ce qu'il possédait et à s'en aller très loin, peut-être à Ténériffe, mais, au bout de quelques jours de réflexions, ce projet s'évanouit pour ne plus reprendre forme. Il était parfaitement certain de ne pas retrouver sa querida aux Canaries. Elle avait manifesté avec netteté son intention de se soustraire à jamais aux commentaires de ses bienveillants compatriotes et, sans Pepa, Ténériffe ne serait plus qu'une sorte de cimetière de ses rêves. Ses parents étaient morts, à présent, dans la jolie finca dont, tout gamin, il avait souhaité la possession et qu'il venait de faire acheter pour eux. Que deviendrait-il, seul, sous l'ombrage comme endeuillé des figuiers et des tamarix, à la musique monotone des rivulets dans les bassins, perdu dans les hauteurs, entre la tache bleue lointaine de l'Océan miroitant tristement sous un lacis de branches et les cimes brunes qui vont rejoindre le massif du Pic ?

Il ne fréquenterait jamais des gens qui pouvaient, un jour ou l'autre, sans méchanceté, par simple désœuvrement, par pénurie d'idées à exprimer, lui raconter sur Pepa telles anecdotes que le lent et presque inconscient travail de deux générations de narrateurs aurait enjolivées de précieuses malpropretés. Or, Benigno, comme beaucoup de bons esprits, de la bonne moyenne, vite fatigués de passer en revue leurs propres pensées, judicieuses sans doute, mais plus remarquables par leur qualité que par leur quantité, avait horreur de la solitude.

Il remit donc son rapatriement aux calendes grecques, se disant que plus tard, à une époque où son chagrin se serait usé par la durée, il se ferait peut-être que — la vieillesse menaçante, un affaiblissement de ses facultés « intellectuelles », qui savait ? pourquoi pas un doux gâtisme ? — l'amèneraient à vouloir terminer son existence dans le décor où s'était écoulée sa vie d'enfant, — à souhaiter de reprendre tout, en quelque sorte, au point de départ, avant les ennuis, les déceptions, les douleurs. Et alors — il y aurait encore des paquebots pour le retransporter chez lui.

En attendant, il était, sans doute, préférable de tenter un nouvel avatar. Il y songea des semaines et des mois et se vit, successivement, dans un laborieux effort d'imagination, marchand de lard à Chicago, squatter en Australie, colon à Bornéo, approvisionneur de navires en Nouvelle-Guinée, époux-acquéreur d'une princesse polynésienne pourvue d'un royaume de quelques milles carrés. Cette dernière vision aimanta de nouveau sa pensée vers la fausse héritière des Incas, toujours disponible malgré les cavernes pleines d'or, les mines de rubis, de saphirs, d'émeraudes et de diamants roses, que lui prêtait l'inépuisable et facile géné-

rosité toboadongaise. Il n'y avait pas à dire : les parents jetaient un froid !

Et Benigno reparut dans le salon vert-bouteille sans que la petite idole s'en aperçût de façon bien positive.

Mais don Prudencio et doña Primitiva n'avaient pas facilement pris leur parti de la désertion d'un gendre présomptif aussi enviable et ne s'étaient lassés de le harceler d'attentions gracieuses que le jour où Benigno avait nettement sommé le chef de la brune communauté d'aller faire trembloter ailleurs les vastes et agaçantes ailes de son inamovible chapeau de Jipijapa.

Ils accueillirent son retour en pleurant et leurs larmes ne leur coûtèrent qu'un effort des moins méritoires.

Reyes devint la consciente et résolue victime de leurs manœuvres matrimoniales. Il en inventa même à leur profit et tomba de l'air le plus innocent que l'on pût rêver dans des panneaux qu'il avait machinés presque tout seul.

C'est eux qui l'épousèrent bien plus que Soledad parfaitement dédaigneuse des conventions sociales et aussi émue par son propre mariage que par la mort d'un chah de Perse ou l'accession de Cayetano Borracho — tout botté — au trône de Chamahuacalpa.

Le lendemain de ces noces trop paisibles, le tinerfeño savait, à ne pouvoir s'y méprendre, qu'il avait lié sa vie à l'existence purement mécanique d'une sorte de joli automate dont il ne possédait même pas la clef.

Jamais Soledad ne le contraria. Jamais elle ne lui fit mauvaise figure ; ne parlant guère qu'à ses parents — et encore ! Jamais elle ne lui exprima, directement du moins, ni un souhait personnel ni une velléité d'opposition. Elle se contentait de le subir avec une exaspérante bonne volonté ennuyée. Elle ne compta bientôt plus pour lui.

En revanche, comme Benigno était devenu à peu près indifférent à tout ce qui pouvait lui arriver après les lamentables dénouements de ses trois histoires d'amour, il tomba sous la coupe de doña Primitiva, qu'il finit par craindre et par aimer comme aiment les chiens battus : parce qu'elle ne le maltraitait pas toujours. Elle se substitua résolument à sa femme, — pas en tout, par bonheur (— bien que les Toboadongais, ces mauvaises langues...) et lui fit connaître, en même temps que les raffinées persécutions de la belle-mère, les sauvages et perpétuels ululements de l'épouse incomprise, réclamatrice, méfiante, odieuse de brutale jalousie... Dame ! puisque Soledad ne voulait pas se défendre et qu'il fallait la protéger malgré elle !

Cette consciencieuse mégère le bouscula, l'ahurit, lui imposa des habitudes, le nourrit à sa guise d'après des systèmes aïmaras et quichuas, rogna sur son argent de poche, le vêtit selon son goût, à elle, le transforma en caricature, en passif et désolé et reconnaissant chien savant qui faisait le beau pour qu'on le laissât dormir après...

Don Prudencio dont le mutisme devenait presque jovial, maintenant qu'il accumulait ses revenus sans en distraire un cuarto (1) et réalisait même une économie chaque fois qu'il fumait un cigare dit « de luxe » ou s'assimilait une copita (2) d'un vitriol « supérieur », dispensait à toute la maisonnée d'éblouissants sourires indiens pleins de significations profondes. Son jipijapa finissait par ressembler à l'auréole d'un saint tropical très laid et un peu canaille, mais joyeux « en dedans ».

Il y eut sur la côte de Tarapaca une famille exemplaire !...

VII

Un jour que Benigno, décidé à dire adieu aux affaires, mais enragé de complaire à doña Primitiva peu désireuse de « laisser des créances en souffrances », avait entrepris le court voyage de Toboadongo à Iquique à seule fin de réclamer des sommes au dernier de ses débiteurs, — il entra, sans trop savoir pourquoi, mais poussé par un instinct dont il ne fut pas le maître, dans le « Grand Bazar Nacional y Parisiano » de don Eulogio Fuencarral y Berrindoagarraga.

Il connaissait un peu le propriétaire de ce pompeux établissement. Toutefois, le besoin de serrer la main loyale et velue de l'industriel n'était pas assez impérieux en lui pour l'attirer seul vers les étalages de vaisselle à fleurs, de pots de pommade, de ceintures de gymnastique, de lunetterie et de pantoufles pseudoturques.

Don Elogio lui parut bizarre, contraint, comme ennuyé de le voir. Reyes ne s'en préoccupa guère et, — pour justifier, en quelque sorte, sa visite parfaitement inutile, — marchanda certain portefeuille, le seul qui fût noir et de fabrication décente au milieu d'une grosse de ces vagues maroquins.

— De vrai, don Benigno ! s'écria le distingué négociant, c'est une chose merveilleuse ! C'est vous qui me fournissez une transition pour vous parler d'une légère, d'une vénielle négligence que j'ai à cœur de réparer. Voyez ! c'est le seul article de seconde

(1) Trois centimes.
(2) Petit verre.

main que renferme mon petit Louvre si connu dans toutes les Amériques pour ne vendre que des articles admirablement établis et neufs ! Mais ce portefeuille était en si bon état que je n'ai pas cru devoir être assez cruel pour en priver l'un de mes innombrables clients, sous le prétexte qu'il avait servi — oh ! si peu, sans doute ! — Regardez : Pas une éraillure ! Et le cuir, de première qualité, n'est terni nulle part. Frais comme l'œil d'un enfant ! Et savez-vous que c'est par une interposition de la divine Providence que l'objet vous plaît ainsi, tout de suite, à peine entrevu ! Car — et la grosse voix gutturale de don Eulogio prit un ton sacerdotalement confidentiel, — car, mon cher ami, ce portefeuille vous était vraiment destiné par cette Providence, à vous, — à vous seul !

Benigno crut le Fuencarral victime d'un subit accès de folie peut-être dangereuse : il fouilla dans sa poche à revolver.

Mais don Eulogio reprit avec beaucoup de calme, non cependant sans une faible, — très faible — nuance d'embarras :

— Je l'ai acheté, ce portefeuille, au Callao, à l'Agence des « Patagons », avec tout un lot de robes, de bijoux et autres babioles de l'équipage d'une señora passagère décédée, il y a quelque six mois, entre Guayaquil et Payta, — sans héritiers connus. Or, j'avais retiré distraitement de ce portefeuille une enveloppe et un paquet de photographies que j'avais placées dans le premier tiroir venu, sans les regarder. Mais, voici peu de semaines de cela, cherchant un jour une vieille facture ou un compte de frais, j'ai remis la main sur l'enveloppe et quelle n'a pas été ma stupéfaction en la trouvant adressée à don Benigno Reyes de Toboadongo ! J'aurais dû vous l'envoyer immédiatement, mais... j'ai craint... ou plutôt je me suis dit : « Don Benigno ne sera pas sans nous favoriser de l'une de ses bienvenues et flatteuses visites avant qu'il soit longtemps. Et j'ai attendu. Tenez, je vais vous chercher l'enveloppe et le paquet de portraits.

... Développant un papier de soie, Reyes découvrit une dizaine de portraits de Pepa Ramos, telle qu'il l'avait vue à leur dernière et inoubliable rencontre.

Puis, tout angoissé, il ouvrit l'enveloppe qui portait son nom et son adresse. Elle renfermait une autre photographie de Pepa, mais de Pepa à seize ans, de la niña qui lui avait si cruellement ri au nez par un soir rose, là-bas, à Ténériffe !

Il retourna la carte : Rien, pas un mot d'écrit ! Qu'avait-il désiré lire là ?

Et il s'absorba dans la contemplation des traits adorables de

celle qui avait empoisonné sa vie, — inconscient de la curiosité de Fuencarral y Berrindoagarraga.

Brusquement, il s'imagina que le portrait s'animait. Un rire joli et féroce distendit la bouche exquise, le rire du soir détesté ! Les mignonnes dents apparurent, lumineusement blanches. Mais la face s'émacia, les joues se creusèrent, les yeux s'éteignirent, puis se fermèrent — et Benigno n'eut plus en face de lui qu'un beau visage de morte un peu défiguré par un rictus douloureux.

. . . .

... Quand don Eulogio lui eût suffisamment bassiné les tempes de vinaigre et d'alccol, Reyes se leva d'un bond, et voulut s'enfuir dans la rue avec le portefeuille et les portraits. Il allait dépasser le seuil du Gran'Bazar quand la voix de Fuencarral s'éleva, psalmodiant d'un ton de plaintif reproche :

— Hombre ! Le porte-cartes vaut trois pesos !

Benigno revint sur ses pas.

— ... Et les retratos, voyons ! Je ne veux pas surfaire, disons trois autres pesos ! Les éminentissimes photographes de Lima ou de Santiago de Chile ne livrent jamais la douzaine à moins de trois piastres fortes. J'y perds ! Mais qui ne ferait un sacrifice pour vous obliger? Allons! Nous dirons en tout sept pesos, les cartes étant dorées sur tranche !

— C'est trop juste ! ricana le tinerfeño qui paya et courut se réfugier à l'hôtel qu'il ne quitta plus jusqu'au départ du vapeur chilien. Il ne voulait, de sa vie, remettre le pied sur un « patagon ».

. . . .

... Sa gratitude pour les sévères gâteries de doña Primitiva grandit encore et son chagrin se mua bientôt en abrutissement : Il battit, d'abord par ordre, puis pour son propre plaisir, les gamins à faces de sous neufs qui disloquaient la sonnette, s'intéressa aux légendes quichuas de sa belle-mère, but du pisco, voire de la chicha avec elle, — l'aida bientôt à perpétrer de hideux travaux prétendus artistiques où des plumes multicolores se combinaient avec des graines desséchées, des perles de verre, de petits coquillages et même avec des écailles nacrées et translucides provenant de certains poissons rares et haut-cotés.

A le voir si raisonnable, Soledad le prit jusqu'à un certain point en affection, peut-être un peu tard.

Il ne sortait presque plus, et, dans la pénombre d'une grande pièce nue où le soleil n'entrait que sous forme de minces nappes

jaunes tombantes, pulvérulentes d'atomes, glissant des interstices des jalousies, s'étiola doucement entre les éternels vieillards et la sournoise petite idole, — toujours occupé de minutieuses et niaises besognes.

Il en vint à oublier l'espagnol, à ne plus employer en d'interminables bavardages pleins d'étrangetés saugrenues que le dialecte quichua cher à sa belle-mère, s'imprégna du sens occulte de tels contes de l'autre monde, où des dieux de cuivre rouge, aux chevelures d'astres, aux claquantes ailes de bêtes antédiluviennes, tourmentent avec une profonde et naïve méchanceté d'inquiétants microcéphales ahuris de frayeur et finit par ressembler grotesquement au souriant, placide et grimaçant don Prudencio, — ce dont les deux femmes lui furent reconnaissantes comme d'une preuve d'amitié.

Que ce fût lente infiltration des trois âmes qui cernaient la sienne, ou atavisme de vieil Atlante, plus vieux que les Guanches et secrètement apparenté aur races brunes de l'hémisphère occidental, il éprouva de plus en plus la bizarre et obscure impression de sentir s'éveiller au fond de son être une nature mystérieusement indienne. Il se complut en de longues songeries fantasques dont il n'eut plus bientôt aucune honte, entrevit des soleils qui parlaient, faisaient des moues sauvages en débitant des prédictions horribles et sibyllines, chevaucha des vautours d'or qui l'emportaient vers des cieux aveuglants, tout flaves, mais rouges aussi du sang... de quelles hécatombes ? — s'anéantit à demi en des océans de lumière trop forte, trop glorieusement stupéfiante.

Par les après-midi brûlants où l'âcre souffle du port le suffoquait, l'empoisonnait d'une haleine de peste, il rêva aux fraîcheurs ombreuses des nécropoles des hauts plateaux baignés d'un air si violemment bleu que le crépuscule même des voûtes souterraines se teinte de sombre saphir, se vit ridiculement et béatement accroupi dans une grande jarre funéraire comme les bienheureuses momies de Cajamarca et de Huaraz qui sourient depuis trente siècles...

...Et aux rares moments où lui revenait un peu de claire conscience, il comprenait, le cœur serré, que le jour où, sur l'Océan glauque, lui était, de façon si troublante et pour l'unique fois, réapparue sa côte natale, lui annonçant l'approche de l'aimée de ses jeunes années, — avait été le jour de ses adieux à sa terre, à sa race, peut-être même à sa propre personnalité.

JOHN-ANTOINE NAU

Pèlerinages indous

Mathura ou Muttra, très ancien centre religieux qui a donné son nom à Madura, la ville sainte du sud, est située sur la Djumna entre Delhi et Agra, cités de mosquées et de forteresses mogoles comme une enclave de l'art et de la religion indous au milieu de l'Islam.

Muttra et ses environs furent le séjour de Krichna, l'une des incarnations les plus populaires de Vichnou. Krichna est représenté sous la forme d'un berger qui joue de la flûte et beaucoup de ses aventures sentimentales ou comiques ressemblent à celles que les auteurs de pastorales et d'églogues ont dans tous les pays prêté à leurs héros, Krichna fut mis au monde par la sœur du roi de Muttra, mais comme son oncle — tyran auquel on avait prédit qu'il mourrait sous les coups de son neveu — voulait le tuer, on le cacha dans une famille de paysans qui habitaient la « grande forêt » sur les rives de la Djumna. A Gokul on montre encore la maison du père nourrissier de Krichna, dont les musulmans ont fait une mosquée, le berceau du héros, la baratte de sa mère adoptive, et le pilier contre lequel elle s'appuyait quand elle faisait le beurre. Krichna a passé son enfance et sa jeunesse sur les rives de la Djumna, jouant avec les bergers, volant du beurre et du lait, guettant les bergères au bain et cachant leurs habits. Un souvenir de sa légende est attaché à chacun des arbres ou des rochers de la région et c'est ce qui attire à Muttra presque autant de pèlerins qu'à Bénarès.

Chaque matin au lever du soleil, la Djumna est pleine de baigneurs qui se purifient; les tortues effrayées se sont retirées sur la plage de sable blanc qui forme la rive opposée à Muttra. Du côté de la ville, la berge a été recouverte de ces magnifiques escaliers de pierre à terrasses et à kiosques qui bordent toutes les eaux sacrées de l'Inde. Sur la terrasse supérieure du quai, ce sont des pagodes, de grandes maisons destinées à recevoir les pèlerins, des palais peints de vives couleurs élevés aux endroits les plus sacrés par des maharajahs et par de riches marchands. Voici une tour, surmontée d'un riche pavillon, qui marque l'endroit où la veuve du tyran de Muttra, tué par Krichna, s'est brûlée sur le bûcher de son mari; ce monument a été élevé à la suite d'un vœu par une des princesses de Jeypore. Jeypore est le plus considé-

rable des états indigènes situés dans le voisinage, et la famille qui le gouverne a donné à Muttra beaucoup de témoignages de sa piété : le maharajah actuel, sur le conseil d'un devin, fait bâtir à Bindraban un temple pour détourner un présage de mort prochaine qu'il a vu dans un songe. Muttra ne cesse de s'enrichir de nouvelles constructions qui remplacent celles que les musulmans ont renversées. Dans cette ville sainte, comme à Bénarès, les musulmans ont construit une grande mosquée surmontée de minarets pour affirmer la victoire de l'islam, mais, malgré toutes les persécutions, la foi indoue est aujourd'hui plus vivante que jamais.

Les pèlerins arrivent à tout instant, quittent leurs sandales, se prosternent, remettent des offrandes aux brahmanes, font allumer des lampes; l'air est plein de fumée, de l'odeur des fleurs, du bruit des cloches et des tam-tams. De vilains singes à face rouge courent sur les corniches des maisons, glissent sur les rampes, jouent au bord des quais. Ils sont sacrés; du reste la vie de tout animal doit être respectée dans cette cité sainte; des écritures placées par ordre des autorités anglaises préviennent les Européens qu'il est défendu de chasser, et l'interdiction s'étend à Gokul, dont nous avons parlé, et à Bindraban.

Bindraban fut après Gokul le séjour de Krichna. C'est là qu'il surprit les bergères au bain et leur enleva leurs habits. Entre Bindraban et Muttra, la campagne est couverte de monticules rougeâtres et poudreux, restes d'anciens temples et couvents bouddhistes car la région était sacrée à l'époque du bouddhisme et peut-être avant lui. Les archéologues européens ont éventré ces décombres, ils en ont retiré des statues imitées de l'art grec, des bacchantes, des centaures, des harpies; c'est tout ce qui reste des énormes constructions qu'admiraient, au IVe et au VIe siècle de notre ère, les pèlerins chinois dont nous avons les relations.

Bindraban est une cité de temples; le plus beau de tous, une énorme construction de grès rouge, domine la petite ville grise ; son plan en forme de croix, ses rangées de fenêtres cintrées, ses voûtes massives, évoquent l'idée d'une église romane : ce n'est qu'un porche qui servait d'entrée à un sanctuaire. Les musulmans ont détruit tout ce qui l'entourait, ont mutilé ses sculptures et ne lui ont laissé que trois étages sur sept. Abandonné des fidèles, il sert de refuge à des milliers d'oiseaux qui s'envolent en criant quand les pas des touristes résonnent sous la voûte. Partout s'élèvent des sanctuaires modernes construits par de riches Indous : l'un a une façade de style jésuite avec des sculptures pseudo-florentines qui représentent Krichna et les bergères. Un autre construit dans la manière du sud de l'Inde, présente plusieurs enceintes surmontées de pylônes. On compte une douzaine de tem-

ples importants, et il s'en bâtit de nouveaux. Au pied d'un arbre, au coin d'une rue, partout, on trouve de petites chapelles, des autels, des niches, des sanctuaires de tout genre, desservis par une sorte de pénitent accroupi à côté d'eux; les ruelles sont pleines d'ascètes au visage barbouillé de cendre. Des processions précédées de musiciens, sortent des temples. Devant une pagode, un jeune enfant costumé en Krichna avec une couronne de plumes de paon sur la tête, sollicite la générosité des fidèles qui déposent leurs offrandes dans un plateau. Les pèlerins sont toujours nombreux à Bindraban; nous en rencontrons un qui s'attire des grâces en distribuant du grain aux singes tranquillement groupés autour de lui. Les habitants vivent de la religion : tous ont le front peint de la marque de Vichnou, un trident blanc et rouge.

Avec Gokul et Bindraban, le lieu de pèlerinage le plus intéressant de la région est le mont Govardhan. Govardhan est un groupe de constructions entre un petit rocher (le fameux mont) et un grand bassin d'eau entouré de gradins. Le mont est vénéré parce que Krichna l'a soulevé sur son pouce afin de protéger ses compagnons les bergers contre Indra, dieu de la pluie, qui menaçait de les noyer sous un formidable orage. La mémoire du dieu est rappelée par un temple de grès rouge, semblable à celui de Bindraban, mais le véritable intérêt de Govardhan est dans les tombeaux que les maharajahs de Bartpour y ont élevés vers la fin du XVIIe siècle. Ces souverains, comme tous les Indous de marque, ont voulu que leurs corps fussent brûlés dans un lieu sacré et ils ont choisi le mont Govardhan. Sur l'emplacement de leur bûcher, on a construit de magnifiques cénotaphes. Beaucoup d'autres souverains indous ont fait bâtir à la même époque, et dans le même style, des monuments funéraires imités des tombes musulmanes, mais ceux de Govardhan forment le plus bel ensemble que nous ayons vu. Chacun des édifices se compose de plusieurs étages de marbre blanc soutenus par des colonnettes en fuseaux. Le premier étage porte une terrasse où se trouve le monument du rajah et des femmes de son harem qui furent brûlées avec lui; des peintures de combats, des scènes mythologiques, en frises, en médaillons, ornent les panneaux et les plafonds. Le marbre est travaillé, fouillé, ciselé dans le même style qu'à Muttra. Ce ne sont que grilles ajourées, que dentelles de pierre, fines colonnettes surmontées par les coupoles les plus variées, en potiron, en bulbe, en coque de navire renversée. L'ensemble est blanc avec des lignes rouges et bleues qui accusent le relief. Autour de chaque monument, des jardins, de grands arbres pleins d'oiseaux ; par-devant, un profond bassin d'eau entouré de gradins, domaine des bécassines, des sarcelles et des

cygnes. Tombes et jardins sont à l'abandon : personne ne les entretient, personne ne les profane. Les oiseaux et les singes troublent seuls la solitude de ce repos éternel. Rien n'évoque ici l'idée des cortèges lugubres et des cérémonies de deuil, aucune triste image, tout est élégant, clair, presque joyeux, et donne une impression de sérénité profonde.

Ce cadre d'eau et de verdure autour des édifices de pierre est habituel à l'art indou, mais il saisit rarement l'imagination au même point que dans cette magnifique cité des morts à côté d'un temple en ruine et d'une bourgade de terre et de boue.

Les merveilles de Govardhan donnent une grande idée de la richesse de ces rajahs de Bartpour qui tinrent la balance entre les Anglais et les Mahrattes vers la fin du XVIII[e] siècle. Le plus frappant témoignage de leur puissance est la ville de Dig, voisine de Govardhan. La cité de Dig se réduit à quelques maisons de paille perdues dans les arbres avec quatre ou cinq petits temples, mais le groupe des palais et le château-fort demeurent l'un en face de l'autre, également grandioses. Les palais sont des pavillons de marbre blanc à toits dorés, disposées entre des allées de jets d'eau dans un des plus beaux jardins de l'Inde, parmi les massifs de bananiers, d'orangers, d'arbres à fleurs rouges et violettes ; à l'horizon se découpent les collines pointues et bleuâtres du Rajpoutana. En face des palais, et séparé d'eux par un grand bassin d'eau entouré de gradins, se dressent les murailles sombres du château, en schiste noir et gris, sans autre ouverture que des niches à pigeons. La masse est dominée par un grand donjon que surmonte un vieux canon. Malgré ses tours, ses fossés, ses entrées compliquées et tortueuses, le fort a été enlevé par les Anglais qui l'ont démantelé, en 1803.

Le domaine des maharajahs de Bartpour est réduit à un état minuscule, leur puissance est morte depuis un siècle, mais le culte de Krichna et la vieille religion indoue sont toujours bien vivants. Qu'on lise pour s'en convaincre les descriptions si souvent faites des centres de pèlerinages les plus courus, tels que les quais du Gange à Bénarès ou le temple de Djagganât à Pouri. Là plus encore qu'à Madura et à Mittra, les pèlerins affluent tous les jours, en dehors des grandes solennités qui attirent d'innombrables multitudes.

D'autres endroits sacrés sont fréquentés seulement pendant la *Mela* qui est en même temps la fête patronale et la foire périodique. Nous sommes allés à celle qui se tient en janvier et février sous les murs d'Allahabad au confluent de deux rivières sacrées, la Djumna et la mère Gange.

Nous nous levons de bonne heure pour arriver en même temps que les premiers baigneurs et nous commençons par suivre les pèlerins qui se rendent au fort bâti entre les deux rivières. Peu de places jouent un rôle aussi important dans la légende et dans l'histoire de l'Inde. Rama y a passé une partie de sa vie. L'époque bouddhiste y est représentée par un des piliers sur lesquels le sage roi Açoka fit graver ses édits et par l'arbre sacré qui ne périt jamais. Le grand Mogol a construit le fort et les Anglais qui l'ont perdu et repris dans la révolte des cipayes y entretiennent une garnison.

Les pèlerins descendent dans une galerie souterraine, reste d'une construction très ancienne, qui a été bâtie dans ce pays d'alluvion, avec des pierres apportées de fort loin et que le sol, continuellement exhaussé par les ruines des constructions successives a peu à peu couvertes. Elle est éclairée par des lampes ; des piliers sculptés, hauts de deux mètres à peine, qui soutiennent des lingams, des statues placées dans des niches, semblent informes dans cette obscurité, on voit à peine devant ses pas. Un instant la lumière tombe du haut, par une seule ouverture; puis le souterrain se continue par un sanctuaire tout à fait sombre, bas, étroit, orné de nombreux lingams et où se trouve l'arbre qui ne meurt jamais. Un couloir bas, qui s'ouvre sur un côté, passe pour mettre le temple en communication avec Bénarès la ville sainte. Les pèlerins apportent des offrandes disposées sur de larges feuilles, ils se pressent dans le couloir mal éclairé et l'on entend les cris d'effroi des petits enfants portés par les femmes. L'air épais, humide, est plein de l'odeur des fleurs décomposées, de l'huile des lampes, du beurre fondu. Les adorateurs recueillis, dévots, parfois tremblants d'émotion, parfois absorbés dans la contemplation du sanctuaire, s'imaginent assurément sentir le frisson de l'esprit divin dans ces ténèbres fumeuses.

Revenus à l'air libre, nous voyons du haut des remparts la brume blanche qui cache les deux rivières se fondre lentement aux rayons du soleil : on découvre les eaux jaunes du Gange, les eaux bleues de la Djumna et les sables blancs qui remplissent à moitié les deux lits, car nous sommes dans la saison sèche. Le centre de la fête est une grande plage abandonnée par les eaux et située exactement au confluent. La route qui y conduit fourmille de carrioles indigènes et de piétons. Sur l'emplacement consacré s'est élevée toute une ville temporaire de baraques et de tentes. On ne voit que nattes, chaumes, cordes, piquets et le poste de police possède tout un arsenal de faucilles, emmanchées au bout de longs bâtons, pour tailler dans ce fouillis et faire la

part du feu en cas d'incendie. L'avenue centrale est une sorte de bazar où des marchands offrent livres sacrés, textes de prière, amulettes, objets nécessaires au culte ou au bain ; à gauche sont les baraques de pèlerins, à droite les brahmanes avec de petits temples à roulettes et des sanctuaires provisoires indiqués par des drapeaux; on a placé en plusieurs endroits des petits enfants costumés en dieux avec le visage peint ou doré. Sous une tente, un brahmane expose à ses visiteurs l'histoire de la déesse Gange, ailleurs des prêtres rivaux sollicitent une offrande, les pèlerins sont assaillis par des gens qui se disputent l'avantage de prier pour eux ou de les seconder dans les rites de la purification. Il leur faut subir aussi les sollicitations des mendiants qui ne sont toujours pas aussi raisonnable que les singes de Brindraban. Une bousculade se produit autour d'un dévot qui distribue du grain et les policiers indigènes rétablissent l'ordre à coups de trique. La place la moins animée est celle où une société protestante de missions a dressé sa tente et où des prédicateurs indigènes font une propagande méritoire mais sans effet.

On se baigne à l'endroit même où les deux rivières confondent leurs eaux; le signal des ablutions est donné chaque jour par des brahmanes, il est suivi d'une bousculade générale. Mais le premier mouvement passé, les purifications se font avec plus de calme, les bateaux de la police croisent au milieu du fleuve pour porter secours à ceux qui seraient en danger. En payant, les baigneurs peuvent faire usage de planches portées sur des piquets qui s'avancent dans la rivière, ils peuvent aussi louer l'un des grands parasols qui se dressent de tous côtés. Des toiles sont tendues à certains endroits sur des poteaux plantés dans l'eau pour permettre aux dames de qualité de prendre leur bain à l'abri des regards. La plupart des baigneurs entrent tout bonnement dans l'eau avec leurs vêtements; les uns récitent tout seuls les formules prescrites en puisant l'eau pour la boire, les autres se font accompagner d'un brahmane dont ils répètent les paroles et imitent les gestes. Tous en s'en allant emportent de l'eau dans leurs pots en cuivre. Pour chacune de ces opérations il faut payer une redevance.

Dans cette foire les distractions ne manquent pas, les charmeurs de serpents avec leurs paniers et leurs quelques mauvais flageolets essaient d'attirer la curiosité, des prestidigitateurs, accroupis sur le sol, font avec les moyens les plus élémentaires les célèbres tours de l'Inde : c'est le noyau de mangue planté dans un tas de sable et qui se développe après quelques secondes en un petit arbre garni de feuilles; c'est une femme qui s'enfonce

dans une manne d'osier et dont la voix semble s'éloigner de plus en plus comme si elle s'enfonçait sous terre, ce sont de petits soldats de bois qui tirent de l'arc sans qu'on les touche, nous ne parlons pas des muscades que l'Indou escamote aussi adroitement qu'un Européen. La fête d'Allahabad, n'a pas l'importance commerciale de certaines autres, celle de Pouchkar, dans un pays de rochers et de sable, qui est un grand marché de chameaux: celle de Hardwar au pied des montagnes où l'administration anglaise achète une partie de ses chevaux. Il peut y avoir des solennités religieuses sans foire, mais la réciproque ne se rencontre jamais.

On ne saurait appliquer aux Indous la formule occidentale suivant laquelle les affaires sont les affaires. Chez eux, comme chez les anciens et les gens du moyen âge, la religion a sa part dans tous les actes de l'individu ou de la société. L'industrie, le commerce, la politique ne sont pas encore laïcisés comme en Occident et d'ailleurs ils n'ont d'importance que pour une petite partie de la population. Les préoccupations religieuses, cérémonies, pèlerinages, dominent l'existence de la majorité.

Albert Métin

Le Décorateur

Le décorateur Kostovski se mit à boire au moment juste où il ne fallait pas. On montait une féerie : le succès dépendait absolument de la splendeur du décor. Les affiches les plus persuasives par toute la ville avaient été placardées ; la première représentation était imminente, on achevait les derniers préparatifs, et le personnel entier, chacun selon son emploi, s'y adonnait avec fièvre. Les plus importants décors étaient sur le chantier, quand voilà que tout à coup éclata la catastrophe que le régisseur redoutait par-dessus tout : Kostovski abominablement ivre.

Ces accès d'ivrognerie tombaient toujours au moment précis où l'on était dans le plus pressant besoin de ses services. On eût dit qu'un démon le guettait et le poussait alors irrésistiblement vers le liquide défendu. Dans cet état, Kostovski subissait comme une crise de malice, de perversité, une démangeaison de tout contrarier, même en se causant du tort à lui-même : il ne se possédait plus, il appartenait au démon.

Les sensations les plus violentes devenaient alors une nécessite pour cette nature impétueuse et génialement désordonnée. et il les trouvait dans un surcroît de griserie. Ces jours-là étaient remplis pour lui de rencontres invraisemblables et d'aventures qui n'arrivaient qu'à lui.

En revanche, une fois dégrisé il se remettait au travail avec frénésie : tout brûlait et craquait autour de lui, et lui-même flambait sous l'inspiration.

Aussi, on ne le chassait pas, car c'était de plus un décorateur admirable, incomparable dans sa spécialité.

Il compromettait la bonne réputation de la troupe par les scandales qu'il soulevait, aussi bien que par sa mise négligée, malpropre même, et un extérieur bassement plébéien ; mais de ses brosses sortaient des décorations tellement belles et d'une si étonnante valeur artistique, que le public le réclamait pour l'applaudir, et que tous les comptes rendus des journaux le citaient ni plus ni moins que les auteurs et les autres interprètes. Mais tous les gens du théâtre le tenaient à l'écart, personne ne se souciait de lier connaissance avec lui ; les choristes buvaient aussi. mais eux se considéraient comme des personnages très supérieurs à cet ouvrier-décorateur, dont ils évitaient avec soin la

compagnie. Quant aux danseuses du corps de ballet, elles le traitaient comme un être sans sexe, et même le fuyaient avec répugnance. De son côté, il ne s'intéressait pas à elles.

Une pourtant lui plaisait, Julie, une toute jeune ballerine ; encore ne l'aimait-il qu'en artiste, quand il la considérait voltigeant sur la scène, illuminée par les rayons électriques du réflecteur, qu'il manœuvrait. Certaines inclinaisons de la jolie petite tête, certaines attitudes l'enchantaient, et il ajoutait des aliments à son plaisir en la faisant ressortir au milieu des autres danseuses, par le jet de quelque rayon plus éclatant. Hors de la scène, il ne lui parlait point, et elle de son côté affectait de ne pas le remarquer.

Vivant dans une étrange solitude, sans amours et sans amis, rouage « indispensable », mais à qui personne ne s'intéressait, il éprouvait le sentiment d'une vague et latente insulte, et chaque fois que ce sentiment s'accumulait au-delà d'une certaine limite, il se rejetait à la boisson. Et c'est ce qui venait de se produire à ce moment précis où il était au plus haut degré « indispensable ».

Après la répétition, le gros régisseur demeuré sur la scène entretint de sa peine le chargé d'affaires de la troupe, un élégant brun, au type sémite.

La large et grasse face du régisseur exprimait la préoccupation, l'inquiétude et une colère à peine contenue.

— Non, mais dites-moi, répétait-il avec presque des larmes dans la voix, cependant que la tempête s'amassait dans son cœur — qu'allons-nous faire maintenant ? Qu'allons-nous faire maintenant ?

Et, croisant ses vastes mains sur son ventre énorme, il dévisageait furieusement son interlocuteur.

— Quelle brute, ce Kostovski ! répondit le chargé d'affaires ; la dernière fois que cela lui prit, nous étions en mer, c'était pendant notre voyage... (et ce n'est pas fini, cela lui est bien égal!) Donc, savez-vous que, pendant la traversée, voilà qu'il tombe à la mer? C'était amusant! Je dormais. Tout d'un coup un vacarme me réveille. Nous étions en panne, près d'Yalta, à cause d'une tempête. On crie : « Un homme vient de tomber à la mer ! » Je sautai à bas du lit .« Qui ? — Kostovski ! — Comment, Kostovski ! » J'attendais tout autre nom : aussi me suis-je immédiatement recouché, car Kostovski n'est pas un homme, c'est un cochon.

— Comment était-il tombé ? Etait-il ivre ?

— Mais naturellement ! Il s'était endormi sur le pont, et on ne

pensait plus à lui ; voilà que le bateau penche et la mer enlève mon Kostovski !

— Ho-ho-ho-ho ! s'éclata le régisseur.

— Hé-hé-hé-hé! fit chorus le chargé d'affaires. — Mais le plus merveilleux, c'est que la mer n'a pas voulu de lui : l'eau n'avait pas eu le temps de le dégriser, qu'il se retrouvait sur le pont. Un phénomène absolument incroyable : la mer elle-même rejetait un pareil détritus !

Le régisseur partit d'un nouvel éclat de rire, qui de nouveau secoua l'énormité de son ventre.

— Et où est-il, maintenant ? A-t-on pu mettre la main sur lui ? demanda-t-il quelque peu radouci par le récit de l'accident arrivé à Kostovski.

— Il est ici, il cuve son eau-de-vie. Après l'avoir cherché partout, on l'a enfin repêché dans un bouge, aux prises avec des ouvriers, et transporté ici comme un colis. Il a un œil poché.

— Faites-le venir, ce pochard !

Le jeune homme traversa rapidement la scène et disparut derrière les coulisses. Du fond de leur solitude muette, on entendit sa voix qui appelait :

— Kostovski! Kostovski!

Presque aussitôt il rejoignit le régisseur, clignant des yeux comme pour dire : voilà la comédie qui va commencer.

— Il vient tout de suite. Il a honte, il n'ose plus se montrer.

Des pas lents s'approchèrent, et sur la scène apparut l'homme dont la mer n'avait pas voulu.

C'était un gaillard de taille moyenne, solidement bâti, musclé, quelque peu voûté : Kostovski portait une blouse bleue, entièrement illustrée d'éclaboussures de couleur et de taches d'huile, et qu'une large ceinture de cuir serrait à la taille ; son pantalon crasseux disparaissait dans de hautes bottes. En somme, il donnait l'impression d'un ouvrier quelconque. En revanche, de ses mains longues comme celles d'un gorille et nerveuses, de sa face assez laide et vulgaire mais pleine de caractère avec ses pommettes proéminentes et ses longues moustaches rousses pendantes, l'idée d'une force terrible mais contenue émanait. Sous ses gros sourcils froncés, ses yeux bleus projetaient un regard à la fois taciturne et doux. Une autre particularité de cette physionomie était son expression de fougue et d'énergie extraordinaire : sous l'œil gauche un énorme « bleu », témoignage de quelque coup rudement appliqué, s'étalait. Au-dessus du front, une tignasse de cheveux raides se hérissait, et de la personne en-

tière de Kostovski se dégageait la notion d'une nature fruste, tumultueuse, ingouvernable.

Il salua timidement et en même temps avec fierté, sans donner la main à personne.

— Que faites-vous, Kostovski, hein ? lui demanda le régisseur ; la représentation est pour demain et nous voilà forcés de la remettre. Pourquoi me causez-vous du tort, dites ? Est-ce honnête de votre part ? Pourquoi vous grisez-vous ? Et cette décoration que vous portez sous l'œil, en êtes-vous fier?

Kostovski recula, plongea ses cinq doigts dans la toison de ses cheveux, puis, comme prenant feu, avec un élan passionné :

— Marc Loukitch ! s'exclama-t-il d'une voix rauque mais pénétrante, j'ai bu ! Mais c'est fini. Je ferai tout ce qu'il faut ! C'est samedi aujourd'hui, donc pas de représentation ; je ne bouge pas d'ici jusqu'à demain. Je travaillerai la nuit entière ! Je... je... Ah, mon Dieu !

Kostovski brandit ses deux mains en l'air et sembla envahi soudain d'une énergie sauvage. Il aspirait au travail comme à une expiation.

— Saisissez-vous ce qu'il faut faire ? Il s'agit d'établir une décoration de la grandeur de la scène. Et quelque chose de tout à fait beau ! Comprenez-vous ? Tout à fait beau !

— Je le ferai ! Je le ferai ! s'écria Kostovski, s'animant à mesure et enfouissant dans sa crinière ses dix doigts, cette fois. S'oubliant, il commença d'arpenter la scène, puis, revenant s'arrêter devant le régisseur :

— Redites-moi le motif de la décoration, à quoi doit-elle servir ? demanda-t-il, redevenu plus calme.

— Voilà : C'est, n'est-ce pas, pour le deuxième acte : Les deux hommes se sont égarés dans un steppe pendant la nuit. L'endroit doit être absolument désert et sauvage... Ils sont pris de peur... Des choses terrifiantes doivent s'accomplir ici... Il faut donc que vous représentiez ce steppe avec tous les accessoires, les lointains, la brume, les nuages, dans un sentiment tel que d'avance le public frissonne d'effroi...

— Suffit, interrompit Kostovski, je peindrai le steppe ! Je travaillerai de nuit, sur la scène même, à la clarté des lampes. Tout est bien préparé ?

— Eh oui, travaillez seulement ! fit le chargé d'affaires.

Kostovski sentait déjà le tourmenter son génie de décorateur. Il se détourna de ses chefs, il ne les voyait plus, ne les entendait plus, il les oubliait. Il se planta au milieu de la scène et appela d'une voix puissante de commandement :

— Hé ! Paul ! Hé, Jean, arrive ! Vite ! Mais dépêchez-vous, enfants du diable, Kostovski travaille !

Paul, l'ouvrier attaché au théâtre, et Jean son aide, un passionné pour la scène, s'affairèrent, étalant une vaste toile, apportant les brosses et les pots de couleurs.

— Eh bien, dit le chargé d'affaires au régisseur, Dieu merci, il se ressaisit : on n'aura pas à contremander la représentation ! Partons dîner, il ne faut pas le déranger maintenant.

Ils s'en allèrent.

La scène resta éclairée toute la nuit. Le théâtre vide était silencieux comme un sépulcre. On n'entendait que les pas de Kostovski, lequel, armé de ses longues brosses, s'éloignait ou se rapprochait de la toile. Tout autour de lui, des seaux et des pots de couleur.

Le travail avançait. Kostovski, l'œil meurtri, le visage tout maculé de couleur, les cheveux et les poils des moustaches hérissés, surmontait avec ses pinceaux une œuvre de Titan. Ses yeux luisaient, sa figure flambait sous l'inspiration.

Il créait.

A onze heures du matin la troupe entière, réunie pour la dernière répétition, s'attroupait devant l'œuvre. Artistes, choristes, ballerines, contemplaient l'énorme décoration, tantôt à la scène, tantôt du parterre, et exprimaient à haute voix leur admiration. Au fond de la scène, dont il occupait toute la largeur, s'étalait le gigantesque tableau, représentant un steppe.

Au premier plan, un emmêlement de hautes et épaisses herbes, bardanes et gypsophiles. Plus loin, un tombeau délaissé, tout couvert de mousses et de graminées, et plus loin encore, le steppe, morne, lugubre, sinistre, rien qu'une étendue infinie, menaçante et fantastique, une steppe des temps légendaires et héroïques, où aucune route n'était tracée, qu'aucun être vivant ne foula jamais. Il semblait à tout instant qu'allait surgir Ilia Mourowitz (1) criant à haute voix :

— Se trouve-t-il quelqu'un dans ces plaines ?

Mais le steppe sombre garde le silence, un silence terrifiant, et sur l'horizon se découpent des tumulus funéraires, et au-dessus, les nuages d'aspect fantômal et maléfique. Et ces nuages et ces sépulcres semblaient se multiplier sans fin ; tout ce paysage dégageait une impression de fatalité funèbre. Il oppressait le cœur ; il semblait que quelque chose d'épouvantable devait nécessairement s'y fomenter, et la multitude de ces tertres et le couvercle de nuages prenaient une signification symbolique, ils apparaissaient vivants, de quelque vie tragiquement surnaturelle.

(1) Héros légendaires.

De près, on ne distinguait qu'une mêlée de taches de toutes couleurs sabrées de zig-zags convulsifs, comme sous la frénésie de quelque balai ivre.

Mais plus on s'éloignait, et plus despotiquement s'imposait l'obsession de l'immense steppe que le génie créateur faisait vivre. Plus on regardait, plus on subissait ce sentiment d'oppression dominatrice.

Tous comblèrent d'éloges l'ouvrier.

— Oh, ce Kostovski ! criait-on. Bravo ! Quel talent ! Quelle sorcellerie !

— Eh bien, quoi ! répondait-il naïvement, nous ne sommes que des ouvriers : s'il faut travailler, nous travaillons ; si l'on peut s'amuser, nous nous amusons ! nous sommes comme ça !

Tous le plaisantèrent, mais pourtant ils parlèrent de lui toute la journée, car, en vérité, jamais encore, il ne s'était distingué à ce point.

Pour lui, il se remit à son labeur avec un entrain qui ne faisait que grandir.

Pendant la répétition il peignit le « temple indien », pestant contre ses aides, et dans le feu de l'inspiration il accommoda vertement le régisseur lui-même qui voulait lui faire une observation. Bref il se conduisait selon son habitude, en indomptable et en irresponsable, et gardant toujours une manière de fierté. Il allait et venait dans son atelier, plus ébouriffé et plus crasseux que jamais. Il brossa le temple le plus superbement fantastique ; il planait dans l'extase de la création. Tout son être, défait par une nuit d'insomnie, exprimait la force et l'énergie exaltée; son visage blafard avec son « bleu », les mèches ébouriffées de ses cheveux, la flamme de ses yeux d'où jaillissaient des rayons azurés, tout manifestait la persévérance de sa fièvre créatrice.

Il était complètement absorbé par son « temple », lorsqu'il perçut des pas légers et respira un parfum délicat. Il se retourna : Julie était devant lui.

Elle portait encore son costume de danseuse qui la déshabillait toute. C'était une mignonne petite brune, en brassière rose, en souliers blancs, avec une courte jupe de mousseline. Sa gorge ferme se soulevait régulièrement et paisiblement, son visage frais, au teint d'or bruni, souriait; ses yeux en amande, noirs et humides, regardaient tendrement Kostovski et semblaient lui faire toutes les promesses. Elle semblait une fée des contes. Il était difficile de s'imaginer un petit être plus dissemblable du décorateur, elle, toute beauté et tout charme, et lui, intimidé et gauche, avec ses gestes dégingandés, qui se tenait devant elle sans

savoir que dire, et la contemplant avec admiration. Kostovski ne songeait plus à son œuvre, et le long pinceau que tenait sa main glissa jusqu'aux menus pieds de la fée... Elle éclata d'un rire cristallin qui découvrit ses luisantes petites dents aiguës, s'approcha de lui, légère et gracieuse, et lui tendant sa petite main, dit hardiment :

— Bonjour Kostovski !

Plusieurs mois s'écoulèrent.

Le public emplissait la salle du grand théâtre d'opéra. Derrière la toile on travaillait avec fièvre, on se heurtait, dans un tumulte extraordinaire.

A travers le rideau, on percevait le bruit de la foule en même temps que les harmonies majestueuses de l'orchestre attaquant l'ouverture.

Les ouvriers se pressaient de planter les décorations ; les poulies criaient ; des ténèbres du cintre, descendaient ou montaient les vastes toiles sur lesquelles on entrevoyait des palais, des coupoles, des forêts, et les vagues de la mer.

Tout l'équipage des machinistes était commandée par Kostovski. Il était méconnaissable, son visage semblait rajeuni, illuminé : ses yeux bleu luisaient d'allégresse : ses chaussures étaient exactement cirées, un veston de velours moulait fidèlement son torse, et plus de mèches hérissées.

— Abaissez le fond de la mer ! cria-t-il d'une voix retentissante. Et descendit une gigantesque toile représentant le fond de la mer. Le décorateur recula et la regarda avec amour. C'était sa nouvelle œuvre.

— Ecoute, Paul ! clama-t-il de nouveau, quand les sirènes commenceront à nager, fais en sorte que Julie soit contre le fond même.

— C'est entendu !

Le metteur en scène passa en courant, un vétéran de qui le masque usé révélait la longue expérience de tout ce qui se passait derrière les coulisses.

— Ho ! les anges ! que le diable vous emporte, hurla sa voix enrouée ! les sirènes, à vos places, les sirènes !

Enfin, tout se trouva prêt pour que les sirènes pussent traverser le fond de la mer en nageant, supendues à l'aide de poulies.

Kostovski se tenait déjà posté aux combles, le réflecteur électrique braqué sur la scène : c'est lui qui était chargé de l'éclairage des décors et des acteurs.

« Le fond de la mer » s'imprégna d'une clarté douce et poétique. Une lueur d'un vert argenté semblait traverser l'eau de bas

en haut, vers la lumière vive du jour, tandis qu'au fond tout vivait dans un perpétuel crépuscule. A la limite de la perspective, surgissait un rocher de corail autour duquel des plantes étranges, presque vivantes, faisaient rayonner leur végétation paradoxale, et se soutenaient les méduses gélatineuses. Au milieu de ce monde primordial et difforme, subitement apparut un être féminin, beau miraculeusement, à la chevelure flottante, aux épaules nues ; son corps s'achevait en apparence de poisson sous une brasillante armure d'écailles argentées. La monstruosité du paysage sous-marin soulignait la splendeur de sa figure et de son buste. Elle évolua avec l'aisance d'un poisson en faisant étinceler sa parure d'écailles. Tout un essaim d'autres sirènes la suivirent. Baignées par les rayons du réflecteur, elles prenaient toutes une beauté surnaturelle, de par la volonté de Kostovski. Une surtout, immergée tout au fond, captait l'œil par l'éclat étrange dont sa beauté rayonnait : de caressants éclairs électriques auréolaient tout son corps ondoyant, l'enveloppant d'un charme magique, et ses yeux scintillaient pareils à deux étoiles. Elle semblait pétrie de lumière, d'une lumière perpétuellement changeante et qui faisait d'elle comme la reine de la mer.

Elle n'ignorait pas quel enchanteur la favorisait de cette splendeur éblouissante, enchantement des spectateurs, et quand elle passa auprès du décorateur, elle fit mouvoir en signe de reconnaissance son étincelante nageoire, et une averse de reflets endiamantés la couvrit, nouvelle munificence de son amoureux artiste. Puis elle disparut derrière les frises, et lui, sur la pointe des pieds se soulevant, lui répondit par un baiser.

Cet amour n'était un secret pour personne dans la troupe ; Julie ne sortait du théâtre qu'accompagnée de Kostovski, ils logeaient dans le même hôtel et leurs chambres étaient contiguës. Kostovski ne la quittait jamais et vivait dans l'adoration de la belle qui lui permettait de lui faire la cour. Il la suivait comme un chien fidèle, il l'attendait patiemment à la porte de sa loge, pendant qu'elle enlevait ses fards et s'habillait tout en babillant avec ses camarades.

Ce soir là surtout, il lui fallut longtemps demeurer en sentinelle devant l'escalier des artistes. Des femmes emmitouflées descendaient au bras de leurs cavaliers. Les coulisses achevaient de se vider, et «elle » n'apparaissait toujours pas. Kostovski devenait triste et soucieux sans prêter attention à rien qu'à la porte, qui à présent ne s'ouvrait qu'à de rares intervalles, presque toutes les femmes étant sorties, quand parut la choriste Rose, une juive qui ne passait pas pour timide.

— Pourquoi restez-vous là, demanda-t-elle, en relevant les sourcils et esquissant une moue malicieuse. C'est moi la dernière, il n'y a plus personne ; quant à Julie, elle est partie depuis longtemps.

— Comment, partie? fit Kostovski dont la figure exprima un vif chagrin.

— Ha ! ha ! ha ! se mit à rire Rose, de son rire argentin ; mais elle est partie avant la fin du spectacle, avec son soupirant ! Et voilà longtemps qu'elle s'est lassée de vous, mon pauvre ami !

Le décorateur fit quelques pas et saisit ses toupets.

— Cela n'est pas vrai ! dit-il sourdement.

— Mais si, voyons ! répondit la juive. Et c'est par votre faute. Elle ne voulait que simplement se faire mettre en évidence, et vous l'avez éclairée si bien que tout l'orchestre est fou d'elle. Oh ! elle arrivera maintenant, elle n'a plus besoin de vous!

Et la choriste dégringola l'escalier en riant.

Kostovski restait immobile à la même place, et dans le silence et le vide du théâtre, il sentait dans son cœur sourdre et croître une douleur inconnue.

Quand il vint frapper à la porte de Julie, elle le reçut froidement. Ses yeux humides luisaient, indifférents et froids, sous ses épais cils noirs ; de sa chevelure négligemment rassemblée, deux boucles tombaient sur ses joues; assise sur son lit elle lisait un livre, un peignoir japonais la vêtait toute, et des mules chaussaient ses menus pieds.

— Julie..., bégaya Kostovski que l'émotion étouffait.

— Assez, vous ! dit-elle d'une voix sèche, et feignant de ne rien remarquer de son trouble, j'ai vraiment autre chose à faire que m'occuper de vous...

— Julie...

Et s'allongeant sur le lit elle se replongea dans sa lecture, comme si rien n'eût dû l'en arracher.

Cette frivole tactique de femme l'irrita. Pourquoi cette feinte insultante quand il est si simple de s'expliquer franchement?

— Julie, tu me parles comme à un visiteur importun dont on veut se débarrasser. Que signifient ces cérémonies?

— Il n'y a pas de cérémonies! — répliqua-t-elle; c'est la simplicité même, comme nos relations : chacun est libre de faire ce qu'il veut, n'est-ce pas? Moi je lis... Faites aussi quelque chose. Si vous vous ennuyez, allez chez vous.

Elle le chassait.

Cette « simplicité de relations », ce « vous » au lieu du « tu » l'exaspérèrent.

— Écoutez! fit-il avec emportement et à son tour ne la tutoyant plus. Il faut que je vous parle, et j'attendrai la fin de votre lecture...

Elle ne répondit rien et demeura étendue sur le lit, considérant le livre ouvert. Un lourd silence pesa.

Kostovski s'était assis près de la table et regardait Julie. Accoudée sur les oreillers, elle prit une pose gracieuse de chatte, et s'occupa de cacher sous sa robe ses petits pieds chaussés de mules; cela agaça Kostovski. A travers la légère étoffe du peignoir se dessinaient les formes de son corps, les larges manches laissaient voir jusqu'aux coudes ses menus bras potelés; tant de grâce et de charme sortait d'elle toute que Kostovski, à travers la haine qui lui montait au cœur, sentait sourdre un appétit de la saisir et l'enlacer... Il détourna les yeux. La chambre était misérable : une mesquine chambre d'hôtel à bas prix, éclairée à l'électricité. Près de la porte, l'armoire aux costumes; près de la table, une commode, puis une glace... Au porte-manteau était pendue sa jaquette en peluche avec des pattes de chat. Il contemplait avec irritation et cette jaquette et ces pattes. Il se rappela avec quelle tendresse naguère elle l'accueillait, caressant ses cheveux drus de sa petite main. Et combien cette caresse était douce...

Elle jeta furieusement le livre et sauta à bas du lit.

— Nous n'avons rien à nous dire! s'écria-t-elle, toute rouge de colère. Tout est déjà dit! Il est temps d'en finir avec toute cette comédie sentimentale!

Kostovski, tremblant, se leva.

— Comédie sentimentale... répétait-il amèrement ; Julie ! que s'est-il passé entre nous?

— Rien ne pouvait se passer entre nous! dit-elle avec emportement. Nous sommes trop différents l'un de l'autre... nous n'avons rien de commun... et... et il faut rompre nos relations!

Elle bouscula une chaise et allant s'asseoir dans un coin obscur elle le fixa de ses grands yeux noirs. Ces yeux gardaient toujours, sans que s'en doutât leur maîtresse, leur expression inviteuse et prometteuse. En vous repoussant elle vous appelait.

— Je vois, fit tristement Kostovski, s'asseyant près d'elle. Tu veux me quitter, on raconte que tu en as un autre, un abonné des premiers rangs... Eh bien, quittons-nous ! Seulement, pourquoi toutes ces ruses et cette querelle ? Je ne veux pas que cela finisse ainsi... Je veux que nous gardions un bon souvenir pour plus tard... Mais, Julie, tâche de comprendre que ceux... des premiers rangs... ne te considèrent que comme... une chair... Tandis que moi... je t'aime, que le diable te prenne, maudite!

Il l'avait saisie au-dessus des coudes et la secouait de ses bras énormes.

— Oh ! que vous êtes brutal ! vous m'injuriez ! laissez-moi ! Vous allez me démettre les bras! Quelle brute!

Elle cherchait toujours un prétexte de querelle. Lui, de son côté, sentit bouillonner en lui la colère, un désir brûlant de la battre, de la déchirer, de la jeter à la porte... Il lui serra plus durement encore les bras. Ses yeux verdirent, il grinça des dents et les muscles de sa face se contractèrent.

— Aïe! fit-elle.

Mais il était déjà à ses genoux.

— Chérie, adorée, mon trésor, mon bonheur ! Tu es tout pour moi! Tous mes sentiments, toutes mes pensées, tout pour toi! Oui, je suis une brute, mais je t'aime! Je ne peux pas vivre sans toi! Si tu me repousses, je sombrerai de nouveau! Ecoute, chérie, mon bonheur... Je te demande pardon!... Tu vois : je baise tes mains, ta robe... je pleure... pardon!...

Et, agenouillé devant elle, ce grand et robuste homme prenait les mains de la frêle créature, y versait des baisers et pleurait...

Lorsqu'il releva la tête, il rencontra son regard étrange et double; ce regard des grands yeux noirs humides n'exprimait ni amour, ni compassion, ni mépris, mais quelque chose d'affreusement humiliant, semblable à de la curiosité, mais plus impitoyable encore : la curiosité d'un naturaliste quand il procède à ses expériences sur un lapin vivant ou d'un collectionneur qui épingle un insecte de rare espèce. Kostovski intéressait cette femme : il l'intéressait par son excentricité et sa spontanéité. Tout lui paraissait intéressant : les transitions soudaines de la brutalité à la tendresse, l'étrangeté de l'explication, cet accès de fureur suivi d'une si parfaite humiliation devant elle, et les larmes... Kostovski vit comme par inspiration le fond du cœur de Julie... Il se comprit, lui blessé mortellement, il distingua que Julie ne pouvait l'aimer, qu'elle était un être d'un tout autre monde... qu'ils étaient miraculeusement étrangers l'un à l'autre...

Toutes paroles moururent dans sa gorge. Il ne dit rien, il saisit son chapeau et sans même la regarder s'enfuit de l'hôtel.

Presque inconsciemment il se retrouva dans un ignoble cabaret fréquenté par des cochers de fiacre. Depuis longtemps il n'avait bu, mais en ce moment il sentit que le cabaret lui était indispensable ; il lui fallait entendre le bruit des voix autour de lui, humer la senteur de l'eau-de-vie.

Il s'assit auprès d'une petite table isolée, dans un coin. Il se fit

servir une bouteille d'eau-de-vie, avec quelques mauvais hors-d'œuvre. La nappe était tachée de bière; les lampes éclairaient à peine le cabaret bondé d'individus ivres. Tous buvaient, criaient, faisaient tinter la vaisselle; les garçons aux figures blafardes s'empressaient de servir les boissons, et dans la pièce voisine claquaient les billes de billard, et un des joueurs chantonnait les couplets d'une romance comique :

« Que je marche ou que sans but, j'erre.
Toujours à ma Julie, je pense. »

— Oh, démon! gronda Kostovski en se versant un deuxième petit verre d'eau-de-vie et il avala d'un trait le liquide brûlant.

Il s'encolérait; même ici, dans ce bouge, « elle » venait le poursuivre! Il décida de l'oublier pour toujours; il l'exécra, la méprisa et ne voulut plus se souvenir d'elle.

Mais peu à peu ses pensées s'éloignaient du cabaret, et de nouveau « elle » s'emparait de lui.

Il la voyait en costume de sirène. Son corps finissant en poisson, recouverte d'une écaille argentée, éclairée par des rayons de toutes couleurs, et si admirablement belle! Son sourire irrésistible l'appelait tandis qu'elle s'effaçait dans les profondeurs immenses de la mer. Et l'homme amoureux de la « sirène » comprenait qu'il était perdu, que jamais il ne recouvrerait ni son insouciance, ni la force et la santé de son cœur. Il se rappela quelle était sa vie avant d'avoir connu la sirène et ses baisers. Il buvait, oui. Mais ce n'était point l'ivrognerie; rien que la bravoure, le vagabondage de la force, le cœur assoiffé de gaieté et de mouvement...

Ensuite, tel que le pêcheur légendaire, dans le filet il trouva sa sirène. Il la prit dans ses bras, il se mit à la couvrir de baisers et... adieu la belle vie insouciante et libre : l'homme était perdu par la sirène.

— Oh, démon! rugit-il, achevant de vider la bouteille d'eau-de-vie et acharné à se débarrasser de même des cauchemars qui l'assiégeaient. Mais « elle » le tourmentait impitoyablement, elle lui apparaissait tantôt «fée », tantôt « bergère »; d'autres fois « naïade », ou encore elle s'approchait de lui drapée dans la vaste robe d'intérieur, et des boucles brunes tombaient sur ses joues roses. Un halo palpitant l'entourait, elle était l'inondée de rayons.

Dans la salle de billard on chantait toujours les mêmes couplets. Peu à peu le cabaret se remplit d'une sorte de brouillard que

perçait à peine la lumière des lampes, le tumulte des buveurs semblait s'éloigner et n'arriver plus que par ondes, comme un écho.

La sirène apparaissait au milieu de ces ondes, souriait et faisait signe à Kostovski. Par moments il levait la tête, voyait la bouteille et continuait de boire. Le brouillard devenait plus dense et tourbillonnait devant ses yeux. Mais à travers il retrouvait toujours l'image poétique et chère.

Quand après plusieurs jours de recherche dans tous les cabarets on retrouva Kostovski et qu'on l'eut dégrisé, il recommença de diriger la manœuvre du « fond de la mer » et des sirènes. Il avait repris son extérieur d'autrefois : malpropre, négligé, plus taciturne que jamais et les touffes de ses cheveux encore plus en tumulte.

Il revint se poster derrière les coulisses, près du cintre, pour illuminer les sirènes. Son cœur semblait plongé dans le froid et la nuit, la rage le dévorait. Cette fois il évitait résolument toute la troupe, la haïssait et se confinait dans son isolement.

Les « sirènes » nageaient au « fond de la mer ». Il les éclaira. Seulement ce n'était plus la même lueur poétique; c'était un brouillard verdâtre et triste et les sirènes paraissaient au travers, souffreteuses, privées de vie, et pareilles à des cadavres voguant.

Et lorsque Julie à son tour traversa la scène en nageant, tout au fond comme à son ordinaire, de lugubres rayons glauques l'ensevelirent, et la sirène ressemblait à un spectre, à une larve. Sa face était devenue bleue, livide, horrible, avec des lèvres noires, des fosses sans couleur à la place des yeux, et son corps de poisson devint quelque chose d'innomablement mucilagineux. Un frisson de dégoût passa parmi tous les spectateurs; le corps bleui de Julie flottait à même un amas phosphorescent, il se confondit enfin avec lui, composa un on ne sait quoi d'informe, de monstrueux, et comble de l'horrible, de diaboliquement vivant.

Et le décorateur tournait lentement le réflecteur, il contemplait la funèbre féerie qu'il créait à mesure, il se sentait à mesure faire s'effondrer le charme: il lui apparaissait que la femme dont il adora la beauté n'avait jamais été belle, qu'il la restituait enfin à sa réalité, elle qui de beauté n'avait reçu, que lorsqu'il l'illuminait des rayonnements de son amour.

Skitaletz

Traduit du russe par S. N. Yelenkowska et F. Fagus.

Un Socialiste de 1848

François Vidal

I. — Depuis quelques années, les ancêtres du socialisme contemporain sont mieux étudiés. On se préoccupe davantage de rechercher dans les écrits du commencement et du milieu du siècle, l'origine des thèses qui se sont depuis imposées à la démocratie prolétarienne sous une forme quelque peu dogmatique. On s'est aperçu qu'avant les maîtres de la pensée révolutionnaire moderne, les Marx, les Engels, les Henry George, les De Paepe, d'autres avaient déjà scruté les angoissants problèmes posés en toute leur ampleur par l'expansion de l'industrialisme. On a restitué à Fourier, à Saint-Simon, à Proudhon, à Pecqueur, le rôle qui leur appartient dans la formation des doctrines nouvelles. Même les précurseurs allemands de l'auteur du *Capital* ont obtenu justice.

La génération française de 1840-1848 a été peut-être moins bien traitée dans son ensemble que celle qui l'a précédée. L'œuvre des fouriéristes et des saint-simoniens est aujourd'hui suffisamment connue. Celle des écrivains qui ont exercé leur action sur le mouvement républicain et socialiste de février n'a pas encore été examinée avec tout le soin nécessaire. Il faut attribuer cette négligence des critiques et des historiens à deux facteurs : d'abord cette génération a été exceptionnellement féconde en publicistes sociaux, de tempéraments divers, de Louis Blanc à Proudhon, et de Pierre Leroux à Cabet, et, par suite, l'abondance de la production a pu paraître exagérée à d'aucuns ; d'autre part, les hommes de premier plan, ont été assez nombreux, en cet âge, pour rejeter dans une ombre totale des philosophes et des économistes de moindre envergure, mais de valeur encore notable.

Parmi ceux qui ont souffert du recul des années et aussi de leur infériorité relative, il en est qui méritent plutôt que d'autres, d'être restaurés à leur vraie place ; nous signalerons en première ligne François Vidal.

Vidal ne s'est pas borné à la théorie. Il lui est advenu d'être mêlé directement à la politique d'action, en sa qualité de secrétaire général de la Commission pour les Travailleurs, qui siégeait

au Luxembourg. Il lui a été donné non seulement d'exposer ses conceptions dans les livres, mais encore de les défendre devant une façon de Parlement ouvrier. Il s'est affirmé ainsi l'un des inspirateurs principaux, avec Louis Blanc, d'une assemblée qui, en pleine crise révolutionnaire, et à une heure où tout était permis, à la condition qu'on fût prompt, a discuté académiquement le problème social. Enfin, il a été chargé avec Pecqueur dont les idées abstraites étaient cependant beaucoup plus avancées, de coordonner les délibérations des représentants patronaux ou ouvriers. Rappeler ce rôle de Vidal, c'est donc évoquer l'œuvre ébauchée par la démocratie française en une phase presque décisive de son histoire.

Si l'on examine en Vidal, non plus le politique, mais l'écrivain, il mérite encore qu'on s'attache à lui. Fouriériste d'abord, puis partisan de l'Organisation du Travail, il nous montre, non sans certaine difficulté, comment la pensée socialiste a pu passer, en vingt ou trente ans, de la négation de l'Etat à l'exaltation de l'Etat.

Et enfin, si l'on veut rendre à cette étude quelque actualité, il suffit de dire que Vidal, interventionniste résolu, et convaincu que les transformations sociales peuvent s'opérer d'en haut, par une initiative des pouvoirs publics bourgeois, apparaît comme le précurseur de nombre de socialistes modernes. Avec Louis Blanc, (qui en fut au reste le principal bénéficiaire, avant de sombrer dans une catastrophe), il a esquissé une théorie dont les adeptes, et en France et en Allemagne, et en Belgique et en Italie, recommencent à jour un rôle considérable.

II. — La biographie de Vidal n'offre aucun trait particulièrement saillant. Né à Coutras, en 1814, il mourut en 1872, — mais son existence militante s'est restreinte tout entière à la période 1848-1851 Dans sa jeunesse, il compta parmi les phalanstériens, puis il collabora, sous Juillet à diverses publications de tendances nouvelles, la *Revue Indépendante* et la *Démocratie Pacifique* entre autres. En 1845, il termina une étude sur les caisses d'épargne ; en 1846, il fit éditer son œuvre maîtresse, celle qui résume sa pensée et dont le titre est fort long : *De la Répartition des richesses ou De la justice distributive en économie sociale* (*critique des théories exposées soit par des économistes, soit par les socialistes*).

Ce volume attira si bien l'attention, à une époque où les questions sociales passionnaient les foules, qu'au lendemain de Février, Vidal se trouvait tout désigné pour un poste important,

Aussi Louis Blanc l'appela-t-il à la Commission du Luxembourg, où, suivant le témoignage de l'auteur de l'*Organisation du Travail*, il accomplit une besogne énorme.

Après juin, Vidal rentra dans l'ombre, mais pour peu de temps. En 1849, il publia son *Travail affranchi*. Au 10 mars 1850, il fut élu représentant à la fois par Paris et par le Bas-Rhin. Il opta pour la Seine, et siégea sur les bancs de la Montagne. Louis-Bonaparte n'eut pas d'adversaire plus résolu que ce républicain de haute conscience. Au 2 décembre enfin, Vidal quitta Paris.

III. — C'est dans le traité *De la Répartition des richesses* que nous allons essayer de saisir le système ou tout au moins le corps d'idées de notre auteur. Aussi bien, sa date même — il a été imprimé deux ans avant Février — devait lui assigner une influence sur les événements qui suivirent presque immédiatement.

Par ses concepts fondamentaux, Vidal apparaît bien de son temps. Nous retrouvons chez lui les éléments qui prévalurent dans toute la littérature socialiste de Juillet, Proudhon excepté, et qui, en dépit de certaines tendances divergentes, ont formé l'armatures des œuvres de Considérant, de Leroux, de Louis Blanc, de Pecqueur, de Cabet pour s'en tenir aux hommes de premier plan. Ajoutons tout de suite que ces éléments étaient un legs de la génération immédiatement antérieure, fouriériste et saint-simonienne.

Vidal est tout le contraitre d'un matérialiste (le matérialisme ne surgira dans l'histoire du socialisme qu'avec le manifeste des communistes). Il ne songe guère à évoquer les faits économiques comme substruction de l'évolution. Tout au rebours, il attribue aux idées — à l'idéal — une autorité capitale et une puissance de fermentation sans réserve. Comme ses contemporains, il est déiste, quoiqu'il n'apporte pas sur la divinité les affirmations mystiques qui étaient alors de règle, mais il assigne à la Providence une action et une volonté, et à l'imitation de Fourier, il cherche à tout le moins à déterminer les vues providentielles. L'optimisme se déduit tout naturellement d'un pareil tempérament intellectuel.

La marche dialectique de Vidal n'a rien d'original non plus, pour qui a vu ou parcouru les écrits de cette période. Elle est dominée par trois notions : d'abord l'homme est né pour une fin, qui est le bonheur. Ensuite la science sociale, qui est la science du bonheur, se subdivise en trois sections : la philosophie sociale, vouée aux besoins moraux, l'économie sociale, attachée aux besoins matériels, et enfin la politique, mais ces sections sont loin d'être indépendantes les unes des autres. Vidal s'élève contre la doctrine qui, distinguant entre l'économie et la morale, sépare

l'utilité du bien et du droit. « L'économie est la science qui enseigne comment il faut organiser l'industrie et répartir les richesses conformément aux principes de l'utilité générale et de la justice distributive. »

Quant aux relations, à l'importance comparée, des débats purement politiques et des discussions proprement sociales, Vidal s'exprime comme tous ses contemporains. C'est même avec une force et une clarté singulières qu'au début de son livre, il dit leur fait aux sophistes du droit public. « Le beau temps de la scolastique constitutionnelle est passé et passé sans retour. On a assez discuté sur l'équilibre des trois pouvoirs, sur l'essence du gouvernement représentatif, etc... Il est temps de laisser un peu de côté les questions de personnes pour aborder franchement les véritables questions, les questions économiques et sociales. »

Or, ces problèmes qui priment tous autres, se ramènent en réalité à deux points : l'organisation du travail et la répartition des richesses. Notons tout de suite que Vidal, comme Louis Blanc, ne sera sollicité que très indirectement par le problème de la propriété — problème, que Proudhon placera en son rang légitime.

Deux écoles se trouvent en présence : d'une part les économistes, qui se bornent à décrire des faits, sans se demander s'ils sont justes, de l'autres les socialistes, qui ont voulu réaliser un idéal, mais auxquels Vidal reproche de n'avoir point suffisamment étudié la répartition. Il ne dissimule pas d'ailleurs son intention d'élaborer un système : il la proclame même expressément ; mais il ne cache pas non plus, dès les premières pages, sa sympathie, ses préférences pour le socialisme. Elles ressortent avec une incontestable netteté des quelques affirmations qu'il pose avant d'examiner dans leurs détails et de critiquer les conclusions des deux partis.

Vidal remarque que la misère de la classe laborieuse croît en proportion de la richesse. Cette constatation, que Henry George résumera plus tard sous forme lapidaire, se retrouve dans toute la littérature de Juillet. Et il continue : « Il n'y a ni dignité, ni moralité, ni indépendance possibles, pour l'homme qui n'a point l'existence garantie, qui n'est pas assuré de pouvoir toujours gagner par son travail de quoi suffire aux besoins de la vie. » Voilà une sévère appréciation du dogme libéral qui s'attache à la liberté théorique et non à la liberté de fait. Vidal insiste en flétrissant la concurrence et le désordre et en déduisant de l'absence de liberté réelle la nécessité de l'organisation. Il se lance ensuite dans une diatribe contre le laissez-faire et l'individualisme, et dans une apologie de l'interventionnisme qui seul peut protéger

les faibles contre les forts. Il nous permet enfin, dès ce préambule, de deviner les grandes lignes de son système en réclamant l'abolition du salariat, l'institution d'une solidarité effective, l'association intégrale et en invitant l'économie à changer de route, et à « entrer plus ou moins dans la voie battue par le socialisme ».

Nous sommes donc fixés, mais cet aperçu général du début ne peut que nous inciter davantage à accompagner Vidal dans l'analyse de doctrines adverses à laquelle il nous convie.

IV. — Notre auteur a fait la mesure large aux économistes. Il examine longuement leurs idées et le régime qu'ils défendent avec tant d'imperturbable acharnement. Il s'agit bien entendu de ces économistes qui, se qualifiant d'orthodoxes et de libéraux, prétendent accaparer pour eux l'économie tout entière.

Vidal discerne parmi eux l'école agricole dont Quesnay est le chef, puis l'école libérale proprement dite qui lui a succédé en ses deux branches, la descriptive, (les choses se passent ainsi) et la fataliste (les choses doivent se passer ainsi), puis l'école critique qui réfute sans conclure, puis l'éclectique qui puise dans tous les systèmes pour se dispenser d'innover, et enfin la chrétienne qui asseoit tout sur la charité. Il est en général sévère pour toutes ces sectes, quoiqu'il ait déjà discerné les tendances différentes et plus généreuses de Sismondi et des critiques.

Mais c'est surtout aux disciples d'Adam Smith et spécialement à J.-B. Say qu'il s'en prend. Ceux-là en effet, suivant leurs propres déclarations, ont éludé la justice, s'attachant au fait et non au droit. Adam Smith au contraire, a évité de légitimer ce qui n'était point légitime et s'est contenté de décrire le phénomène qu'il apercevait.

Vidal, avec une remarquable sagacité, bat tous ces « soutiens de la société », avec leurs propres armes, retournant contre eux-mêmes les analyses où ils se complaisent. Say, par exemple, n'a-t-il pas montré toutes les défectuosités du salariat, tous les vices de la concurrence, en attestant que le minimum du salaire en était à la fois le taux normal ? Et ne saurait-on dégager de Smith cette vérité, qu'en stricte justice, l'ouvrier, avec la rémunération de son labeur, devrait pouvoir en racheter le produit. Or, il n'en est rien, puisque ce produit se vend 4, 10, 100 fois plus cher. Et c'est la condamnation du régime tout entier.

De même, Vidal détruit les sophismes de la rente avec une lucidité singulière, toujours en s'appuyant sur les écrivains soi-disant libéraux. Il étudie cette rente à travers son évolution historique, depuis les temps barbares jusqu'au servage et au salariat. Tribut

prélevé sur le travail, elle empêche le salaire d'égaler le produit. Elle grandit, comme Smith l'a reconnu, avec tous les progrès matériels. Et c'est pour cette raison que l'agriculture devient impossible, le seul intérêt du capital absorbant les produits.

Smith encore, par sa théorie du profit industriel, permet de conclure que l'entrepreneur, le capitaliste doivent fatalement entrer en lutte avec l'ouvrier, et qu'ils vivent à ses dépens. Malthus enfin a eu raison de pousser un cri d'alarme en voyant le monde glisser sur la pente du paupérisme ; seulement cet écrivain conservateur, s'il a rendu le service de dénoncer un péril profond, n'a trouvé que des remèdes appropriés à la petitesse d'un esprit rétrograde : la contrainte morale pour les uns et le luxe pour les autres.

Au total, de la lecture des économistes, il est facile de déduire un réquisitoire en règle contre la société capitaliste, et l'on retrouve chez Vidal les mêmes diatribes que chez tous les publicistes de sa génération : par bien des points, il se rapproche de Louis Blanc.

Le tableau qu'il présente du paupérisme, distingué fort clairement de la misère antique, est judicieux et complet. Le paupérisme résulte du salariat et apparaît comme l'état normal du salarié. Il était infiniment moins douloureux et moins répandu au temps où les corporations existaient encore. Non que le régime industriel d'avant 1789 fût parfait où même tolérable, mais il eût été bon de séparer le principe du mode d'application et à tout le moins, la corporation avait évité l'accaparement, la dépréciation des produits, la concurrence exagérée, l'invasion des villes par les ruraux et tous les maux qui s'en suivent.

A beaucoup d'égards, le salarié pourrait envier le serf d'autrefois, car celui-ci, assimilé au bétail qui périt pour le propriétaire, suivant la vieille formule, jouissait d'une sécurité refusée à celui-là. Il est vrai, affirment les philosophes, que le salarié d'aujourd'hui est libre ; seulement, il y a liberté et liberté, et la liberté abstraite, la seule qui soit, n'est que vaine fumée. « Le salariat, c'est encore la dépendance et l'humiliation de la servitude, moins le pacte assuré de la servitude. » Comme l'on voit, Vidal a trouvé des pensées très fortes et des termes lapidaires.

Il n'a pas montré par des expressions moins virulentes, les conséquences sociales et économiques de l'expansion du machinisme. Ici, il se rencontre avec Proudhon, qui dans ses *Contradictions* a si admirablement développé ce sujet. « La mécanique, s'écrient les manufacturiers avec exaltation, a délivré le capital des exigences du travail. La mécanique, disent les philanthropes

avec tristesse, a mis le travailleur à la merci des entrepreneurs d'industrie. » Les deux assertions se complètent et se vérifient l'une l'autre. Le travail devient ainsi un privilège pour les uns, soustraits au chômage, un châtiment pour les autres. Mais ceux mêmes qui arrivent à louer leurs bras se vouent et vouent leurs descendants à toutes les déchéances physiques. « La race humaine s'appauvrit et dégénère pendant que l'on encourage à grands frais l'amélioration des races chevaline, ovine et bovine ». L'alcoolisme et l'abrutissement sont des tares consécutives au triomphe de l'industrialisme.

La machine n'a pas seulement dans l'ordre social et aussi physiologique, refoulé plus bas la classe ouvrière, elle a désorganisé toute l'économie en rompant l'équilibre entre la production et la consommation. Fatalement, elle entraîne la production illimitée, à l'aventure, puisqu'elle doit être sans relâche utilisée. De là les crises qui tous les dix ans dépriment l'activité manufacturière ; de là tous les palliatifs, pires encore que le mal, inventés pour réagir : protectionnisme, colonialisme. Et ainsi, de l'ensemble des faits, de la concurrence meurtrière, de l'exploitation humaine, se dégage cette vérité sinistre que la misère est le résultat nécessaire de notre état de civilisation. Cette vérité, les économistes se gardent bien de la proclamer, mais malgré eux, elle éclate à chaque ligne de leurs ouvrages. Vidal leur demande ce qu'ils proposent pour remédier à un état de choses aussi cruel. Il ne rencontre chez eux qu'indifférence, dureté ou impuissance de pensée.

V. — Vidal s'adresse maintenant aux socialistes, comptant trouver chez eux plus d'ouverture d'esprit et de cœur. Mais il faut s'entendre sur la valeur du mot « socialiste » et notre auteur affecte de le rétrécir singulièrement — tout comme Louis Blanc après son entrée au gouvernement provisoire de 1848. Soucieux de rendre son socialisme aimable, acceptable, de le dépouiller de tout ce qui peut contrecarrer une évolution officielle, il distingue « entre les hommes d'étude qui s'en remettent pleinement aux progrès de la raison, et les esprits ardents et généreux, mais impatients de révolution, qui voudraient imposer leurs convictions par la violence. » Il ne faut point s'étonner de cette différenciation un peu subtile qui était acceptée alors par les trois quarts de l'extrême-gauche et dont rien n'avait démontré l'inanité. On s'imaginait couramment que la bourgeoisie, pourvu qu'elle fût un peu poussée par les événements, ferait volontiers sa nuit du 4 Août. L'endosmose socialiste, qui s'affirmait en ce temps (il y aurait une curieuse histoire à écrire de cette endosmose si peu féconde

en résultats, à travers le siècle écoulé), fortifiait cette confiance. Enfin, la conviction de Vidal et la distinction qu'il échafaudait sur elle, s'expliquaient surtout par la notion imparfaite et presque nulle qu'on avait de la lutte des classes, laquelle ne sera réellement mise en lumière, que par Proudhon, surtout dans ses derniers ouvrages.

Quoi qu'il en soit, Vidal, socialiste théorique et idéaliste, ne craint point d'aller à peu près aux extrêmes de la pensée. Passant en revue les publicistes sociaux du XIX[e] siècle, il marque toute sa faveur aux communistes et ne laisse pas que d'adresser de vives critiques à leurs prédécesseurs.

Il reconnaît la grandeur du rôle assumé par Saint-Simon. Le maître et ses disciples ont eu raison de réhabiliter l'ordre, la hiérarchie, l'autorité, au-dessus de l'anarchie régnante, car la libre concurrence et le désordre ne servent que les forts et les grands. Mais immense a été leur tort, quand ils ont, en érigeant une loi vivante, un pape omnipotent, foulé la démocratie et restauré un intolérable despotisme. Enorme a été leur erreur, lorsqu'attribuant à cette loi vivante le droit de mesurer les capacités et les œuvres, ils ont installé l'arbitraire à la base de la répartition.

De même Vidal vante Fourier, qui, lui, a respecté la liberté et qui a évité de constituer une tyrannie. Il fait ressortir, avec une complaisance marquée, les avantages de la phalange et du phalansthère, l'allocation d'un minimum décent à tous, la prescription de l'éducation intégrale — et en vérité, nous verrons que Vidal, fouriériste à l'origine, n'a jamais complètement rejeté l'influence de sa première école, — mais la formule de répartition du système ne le satisfait pas totalement.

Il en vient donc aux communistes, pour lesquels il exprime tout de suite ses préférences. Il estime qu'ils s'éloignent de la réalité, qu'ils voguent dans les régions de l'idée pure, mais il ajoute que l'utopie d'aujourd'hui peut être le fait de demain, et dans son for intérieur, il a la conviction d'un triomphe prochain.

Ce qui le séduit dans le communisme, c'est qu'il repose sur l'égalité des droits. La distribution se fera par portions qui ne seront pas uniformes, mais qui répondront aux besoins de chacun. Notre auteur compare une société fondée sur ce mode à une famille ou à une table d'hôte où chacun se sert à sa guise, tout en se préoccupant de laisser des aliments à ses parents où à ses commensaux. Il est exact que, généralisé, un pareil système exige la similitude d'éducation et l'abondance des produits. Mais il est facile d'obtenir l'une et l'autre, et avec l'expansion du machi-

nisme, « deux heures de travail suffiront pour doubler ou tripler la production » des utilités.

Sans doute, tous les travaux ne seront pas également attrayants, et il est probable que les vocations n'entraîneront pas les citoyens vers les besognes répugnantes ; mais ou bien celles-ci seront accomplies par les machines, ou bien, à défaut, on établira à leur intention un recrutement spécial, comme aujourd'hui pour l'armée. Remarquons, à ce propos, que cette idée choque toujours nos contemporains : ils acceptent bien qu'on force un individu à tuer ses semblables ou même à se faire bourreau en figurant dans un peloton d'exécution, mais ils jugent monstrueux et déshonorant pour un homme d'être contraint à balayer les rues, ou à curer les égouts, pour le bien commun.

Vidal, au reste, n'ignore pas les attaques qu'on dirige contre le communisme et qu'il regarde comme calomnieuses. On prétend d'abord que ce système confisque la liberté individuelle. Or, au contraire, il admet toutes les libertés, sauf celle de ne point travailler, et pour que les diverses libertés fussent violées, il serait nécessaire que la majorité des sociétaires y renonçât volontairement. On lui reproche d'abolir la famille, en instituant la mise en commun des femmes. Ce n'est là qu'une boutade sans portée. Les femmes ne sont pas des choses, du moins, elles ne seront plus des choses dans la société nouvelle, et, par suite, s'appartenant, ne pourront être appropriées. Enfin, les socialistes, dit-on, entendent tout bouleverser : mais, pourquoi défendraient-ils le monde actuel, où tout est mauvais ? Celui-ci ne subsiste guère que par les quelques embryons de communauté qui s'y sont établis. Et lorsque les économistes attachent la liberté à la propriété, ils ne voient pas que les communistes sont leurs meilleurs disciples, puisqu'ils veulent universaliser la liberté par l'universalisation de la propriété. Seulement, il est nécessaire que celle-ci, pour répondre aux fins cherchées, devienne homogène et collective, car le morcellement indéfini organiserait la misère pour tous.

« Ceux qui dans mille ans, liront notre code de procédure, notre bulletin des lois, qui compteront les millions d'arrêts, de jugements, de délits et de crimes, causés par la division de la propriété, par les débats d'intérêt, se demanderont avec étonnement comment une telle société a pu subsister : mais ils s'étonneront bien davantage encore d'apprendre que l'association, cette chose si simple, si naturelle, si facile à réaliser, a été considérée comme une chimère, comme une folie par les grands esprits du XIX[e] siècle. » Ce n'est point là le ton hautain et prophétique de

Marx, mais c'est bien le langage optimiste, pétri de sentimentalité, de la génération de 1848.

VI. — Nous connaissons les vues théoriques de Vidal : il incline fortement vers le communisme. Les partisans de cette doctrine ont raison à ses yeux ; non parce qu'elle consacre la marche même des phénomènes économiques dans la nation moderne — le matérialisme historique ne pouvait recevoir une telle adhésion d'un penseur aussi soucieux d'idéalisme —, mais parce qu'elle s'étaie sur la fraternité. En remontant en arrière, on remarque au surplus, et c'est une démonstration de sa valeur pour un homme de 1848, qu'elle évoque le christianisme primitif, et il n'est point de motif de croire qu'elle heurte les commandedements de Dieu. Voilà donc le communisme de droit divin. En poussant un peu Vidal, on aboutit à cette conclusion, qui a pu faire impression sur l'époque.

D'ailleurs, la science sociale, mais l'auteur ne précise pas, nous conduit à la même solution du grand problème humain. La réconciliation de la science et de la religion s'opère ainsi comme chez SaintSimon, comme chez Fourier. En ce temps-là, le dogme et la raison n'étaient ni surpris, ni scandalisés de voisiner de la sorte. Le réveil fut cruel, au moins pour celle-ci.

Que si le communisme intégral doit ajourner son triomphe à une date lointaine, le fouriérisme fournirait une excellente transition, à condition qu'on le retouchât légèrement. Vidal est un esprit conciliant, qui croit l'entente possible entre tous les hommes, et qui s'efforce de trouver le juste milieu entre les conservateurs et les révolutionnaires. Surtout il veut conjurer de nouvelles révolutions qui lui apparaîtraient, au milieu du XIXe siècle, un anachronisme. Babeuf qui vivait pourtant cinquante ans plus comme un anachronisme. Babeuf qui vivait pourtant cinquante ans plus tôt, et qui n'avait pas vu grandir, avec l'industrialisme et le machinisme, l'opposition inévitable des classes, prédisait un supplément à la grande subversion de 1789. Mais le socialisme de 1848 était infiniment plus adouci que celui des Egaux, au moins dans les écrits qu'il alimentait. Et, par un contraste étrange, l'une des plus sanglantes révolutions sociales, l'une des plus terribles luttes de classes qui aient jusqu'ici surgi dans l'histoire, — Juin — est sortie de cette propagande en apparence si atténuée.

Si Vidal n'attend rien d'un soulèvement populaire, il attend tout des pouvoirs publics, qui, eux, doivent régulariser le courant des idées et organiser méthodiquement le travail. Il est vrai qu'à certains moments, il se décourage et leur reproche d'être

aux mains des marchands, mais son optimisme reprend le dessus. Au total, il se montre de moins en moins exigeant. Du communisme pur, il est descendu au fouriérisme, il finit par rétrograder jusqu'à des solutions beaucoup moins avancées encore, et qu'il donne comme des palliatifs momentanément très suffisants.

Nous arrivons ainsi au programme pratique, au plan de réformes immédiates, qui a été conçu par la plupart des écrivains politiques de la démocratie de 1848, et qui a été partiellement éprouvé au lendemain de Février. Nous allons le résumer ; mais il faut tout d'abord signaler son importance et dire qu'il a formé la substance même des délibérations de la Commission du Luxembourg et la matière du rapport que Vidal inséra au *Moniteur officiel*. Le publiciste auquel s'attache cette étude a donc eu la fortune si rare de pouvoir faire prévaloir, appelé à une fonction considérable, — celle de secrétaire général de ce Parlement ouvrier, les idées qu'il avait coordonnées dans le plus considérable de ses livres. Car le programme pratique se dégage tout aussi bien du volume de Vidal que de l'*Organisation du Travail* de Louis Blanc.

Puisqu'il est malaisé de supprimer sur le champ les causes du paupérisme, il convient d'agir au moins sur ses effets. Or, il y a plusieurs catégories de pauvres. D'abord, les invalides, c'est-à-dire les enfants, les malades, les infirmes, les vieillards : à ceux-là, Vidal réserve la charité privée et les établissements d'assistance actuels. Ensuite, les fainéants valides : il les renvoie aux tribunaux. Enfin, les ouvriers valides réduits au chômage malgré eux : pour eux, l'on créera des ateliers permanents, à condition qu'ils ne fassent pas concurrence aux autres ateliers. Les produits y seront autant que possible, consommés, en vertu d'un équilibre préétabli entre la production et les besoins. Ce seront des colonies agricoles fondées sur l'association.

Le principe admis, l'institution grandira régulièrement. Elle recourra à des capitaux prêtés, qu'elle remunérera à raison de 4 0/0. Pour le reste des revenus, ils seront répartis, à titre transitoire, de la façon suivante : allocation d'un salaire minimum, constitution dun fonds de réserve, distribution du reste entre les associés, au prorata de la production de chacun.

En dehors de cette innovation, qui n'a rien de bien subversif, et qui n'est que la coopération pure et simple, exclusive de toute participation de l'Etat, Vidal invite le gouvernement à faire construire des maisons ouvrières à bon marché et à instituer des retraites. En somme, il combine avec le coopératisme libre, l'interventionnisme, allant un peu moins loin que Louis Blanc, qui,

lui, voulait mettre plus franchement la puissance publique au service des salariés.

Ainsi, partant de prémisses très hautes, d'une condamnation très rationnelle, et fort nette de la société capitaliste Vidal sombrait dans les réformes de détail, s'accommodant finalement de mesures que la monarchie légitimiste même eût pu avouer et qui n'avaient plus le moindre rapport avec le socialisme. N'est-ce point là toute l'histoire de la Révolution de 1848, envisagée sous son aspect social ?

VII.— Apprécier l'œuvre de Vidal, c'est donc apprécier l'action pratique et politique qu'ont exercée les socialistes admis, après Février, soit au gouvernement provisoire de la République, soit à la Commission du Luxembourg pour les travailleurs. Cette action, nous l'avons discutée longuement ailleurs (1). Nous ne nous y attacherons donc point. Il nous suffira de dire qu'elle fut néfaste, qu'elle eût été criminelle, si ceux qui s'y résignèrent eussent pu discerner le sens des événements, qu'en tout cas elle influa lamentablement sur vingt années de l'histoire prolétarienne.

Vidal, dans ses écrits, Louis Blanc, au gouvernement provisoire, ont eu le tort de ne croire ni à la puissance des révolutions, ni à l'égoïsme logique, naturel, inéluctable d'un régime qui se défend, et qui prétend se conserver. L'un et l'autre avaient la même conception du socialisme : un idéalisme intégral qui s'accordait sur le terrain des faits avec les pires conpromissions et les abdications les plus inattendues, — une philosophie d'autant plus prête à restreindre ses conclusions qu'elle s'était mieux satisfaire dans le noble jeu des idées, — le dédain de la classe prolétarienne, digne de compassion, de charité, appelée peut-être dans l'avenir à se régénérer et à prendre son rang, incapable pour le présent de régler sa destinée ; — en conséquence aussi, la haine des mouvements partis d'en bas qui ne peuvent être que chaotiques, informes et inféconds, l'admiration des actes inspirés d'en haut, même par la caste supérieure des penseurs et des politiques, seuls capables de pousser le monde dans des voies nouvelles.

L'un et l'autre ont été ainsi non point les serviteurs du prolétariat, — qu'ils aimaient d'un amour plus sentimental que raisonné et plus déprimant qu'égalitaire, — mais les médiateurs entre le prolétariat et la bourgeoisie. Le prolétariat espérait en eux avec la confiance trop aveugle qu'il accorde souvent à ceux qui,

(1 Histoire du Socialisme Français, de février à juin.

ne sortant pas de ses profondeurs, gardent avec lui des attaches fictives et ténues. La bourgeoisie, forte des souvenirs du passé, était certaine d'avance que ces champions du peuple feraient besogne conservatrice. Elle a beau protester, aujourd'hui comme il y a cinquante ans, contre les réglementations sociales nouvelles, elle sait bien que ces lois, que ces décrets, contre lesquels elle s'élève un peu pour la forme, aboutissent à prolonger les temps.

Vidal et Louis Blanc, qui méprisaient et redoutaient la force populaire, ont été ainsi au premier rang parmi ceux qui ont fait dévier 48, et l'ont aiguillé vers la réaction politique et sociale. La Commission du Luxembourg, où l'un et l'autre se sont exercés, n'a été qu'une duperie pour les prolétaires, un objet de railleries pour les conservateurs. Qu'en est-il sorti ? Rien, sinon des projets mort-nés, inapplicables à l'heure même où ils se produisaient, et qui n'avaient plus rien de commun avec le socialisme. Nous avons voulu montrer que l'un des principaux écrivains de Juillet — si complet pourtant, et si bien armé dans ses déductions théoriques, avait préparé cet avortement. Nous nous defendrons d'avoir même ébauché une condamnation. Et puis il sied de tenir compte de l'inexpérience de l'époque, de la nouveauté des situations. Mais quelle leçon pour la classe ouvrière, et quel enseignement pour les politiciens professionnels !

PAUL LOUIS

La Quinzaine

GAZETTE D'ART

Les nouvelles couleurs Raffaëlli. — Nombre de chefs-d'œuvre parmi les peintures du XIXe siècle sont voués à une destruction certaine, par suite de la mauvaise qualité des couleurs employées. La Médée, de Delacroix, le portrait de Chérubini, par Ingres, le Radeau de la Méduse, sont de ce nombre. Aussi, ces dernières années, les artistes se sont-ils préoccupés d'employer des produits plus fixes. On a eu les couleurs à l'ambre, celles à la cire, M. Raffaëlli, qui est un homme actif, à la fois peintre, théoricien, aquafortiste, vient de se révéler chimiste, en mettant à la disposition de ses confrères des couleurs solides à l'huile, présentées en petits bâtonnets semblables à des crayons de pastel et qui, comme ceux-ci, se frottent sans le secours de pinceaux sur la toile ou le papier.

Donc deux intermédiaires de supprimés et une rapidité plus grande dans le travail, puisque la tonalité s'accuse au moindre frottement et que les couleurs peuvent être étendues et mélangées en cas de besoin, presque simultanément, avec le doigt. Cette rapidité dans leur emploi en fait un procédé précieux pour tous les artistes curieux de notations rapides. Et de fait, c'est merveille de voir le parti qu'en tire, en dehors de Raffaelli qui, naturellement, en joue avec maîtrise, un virtuose comme Albert Besnard. Il y a là une Source et un portrait de jeune homme qui ont une franchise, une fraîcheur qui enchantent. Et Chéret donc, et Mangeant, et un nouveau venu, Cesbron fils, qui se spécialise dans d'extraordinaires notations d'intérieurs de cathédrale où rutilent ors et vitraux parmi les lueurs mystérieuses des cierges. C'est merveille de voir comme, malgré le procédé identique, la personnalité de chacun demeure. Thaulow conserve ses tons complexes, et Louis Legrand les nuances de ses fards, tandis que Steinlen, avec des moyens à lui, rien qu'à lui, évoque une extraordinaire, mouvante et hurlante émeute.

Charles Saunier

Louis Hayet (1). — Ininterrompue suite, de 1879 à 1902. De la première époque, des dessins, des croquis; des passants, des morceaux de la foule parisienne, hardiment, sommairement jetés, où des traits

(1) Exposition rue Geoffroy-Marie, 1

particuliers sont fixés rien qu'en ce qu'ils donnent de significatif d'un caractère collectif, d'une expression générale. Puis des peintures, sites urbains ou de banlieue, traités selon un pointillisme qui se rapproche de celui de Seurat mais garde sa personnalité. De l'éclat, du mouvement, beaucoup d'air, et cependant un effet un peu friable et trouble. Le morceau capital serait une étude de violoncelliste, plus grande que nature; c'est puissant, têtu, aéré, et avec cela creux et sec par endroits. Il mène alors (vers 1899) son tour de France, oublie toute « technique » et devant la campagne se refait écolier. Cette dernière période est la plus riche et la plus féconde; la fougue semble croître, perdant à la fois, délibérement, ce qu'elle présentait de diffus et de brutal, qui se fait franchise et lucidité; arbres ou architectures s'ordonnent en silhouettes lumineuses, solides, isolées à la fois qu'enchaînées par une atmosphère limpide et mobile.

FAGUS

Les origines de l'exotisme, d'après « la Madone » de Venturi (1). — Tout en peinture a plus ou moins une origine religieuse; mais particulièrement l'exotisme, souci de vérité, de couleur locale que pouvait vait seul nécessiter l'ardeur de représenter avec fidélité certaines scènes du Nouveau Testament, a une origine étroitement chrétienne, le christianisme venu d'Orient. Ce point fut négligé par Alexandre de Humboldt dans ses très intéressantes études sur la peinture, mais les nombreuses reproductions des œuvres italiennes réunies par Gaultier et Magnier dans la belle édition française de *La Madone* et Venturi qui vient de paraître permettent de s'en rendre compte avec assez de netteté objective.

Les personnages principaux des scènes évangéliques se présentent presque toujours avec le caractère de large humanité « catholique » que l'artiste réalise instinctivement dans sa volonté d'idéalisation, qui est toujours généralisation; et même les naïfs qui copient leurs contemporains pour peindre les saints, embellissent d'une telle perfection les modèles, déjà choisis avec soin, pour la Vierge que les traits romains ou florentins de ceux-ci s'atténuent, s'effaçent, s'émacient dans un élan vers la perfection de la grâce. C'est seulement aux époques raffinées que la Vierge accuse un peu le charme chaleureux de la jeune fille juive.

Au contraire *L'Adoration des Mages* exige chez les plus naïfs, sinon d'abord un décor asiatique qui se précisera dans la suite, des personnages orientaux : il ne leur vient pas à l'idée que le mot exotique de Mage puisse se satisfaire d'une figuration italienne. Au palais Barberini, à Rome, à la cathédrale de Braga, au baptistère de Pise, les bas-reliefs remontant au XIIIe siècle font saillir des lions ninivites,

(1) A. Venturi : *La Madone* (Gaultier et Magnier, in-4° de 422 pp., 400 illustrations dans le texte, 17 planches hors texte, 40 fr.).

des défenses d'éléphants, une architecture mauresque, des mages cambrés sur des chevaux emportés selon le mouvement connu des fresques, ou des profils géométriques à yeux et barbes assyriens, Giotto, obligé par les textes sacrés à dessiner un chameau, dresse une manière d'âne apocalyptique à grandes pattes et suranimé de ces yeux humains qu'ont les bêtes dans les sculptures orientales. Lorenzo Monaco, à Florence, introduit des Arabes à burnous et robes traînantes zébrées de yatagan (à côté, très significativement, les valets ont des costumes italiens). Non plus que Ghirlandajo, Luini n'oublie les nègres; et il multiplie les girafes et les chameaux aux flancs serpentants des collines. Y ajoute la gazelle, familière près d'un rabbin à habit d'astrologue oriental, Carpaccio qui, dans un tableau du Louvre a recomposé la Jérusalem antique en la peuplant d'authentiques mamamouchis. Corrège qui a vu des Turcs à Venise donne des têtes ottomanes et des turbans à ses mages.

De même encore *La Fuite en Egypte*, évoquant chaque fois le mot très représentatif d'Egypte, oblige à varier les paysages, partout ailleur italiens. Ainsi Giotto, d'ordinaire, copie la réalité immédiate et son génie géométrique se borne à choisir parmi les architectures de la péninsule celles qui se rapprochent le plus de la mauresque, comme parmi les types romains il prend ceux qui ressemblent le plus aux sémites; mais ce peintre, qui, en outre, exprime une délicieuse poésie nomade restée de son enfance (maisons portatives, tentes, troupeaux, bergers, etc.) s'attache, lorsqu'il arrive à cette scène, à dessiner des sortes d'aloès, à imaginer une végétation désertique. Angelico lui-même fait onduler les dunes, et avec une symétrie vraiment arabe dispose en flammes ardentes des cyprès modifiés pour d'adapter plus étroitement au symbole arabe de ferveur qui est lié à cet arbre religieux; — dans *La Mise au Tombeau*, il miniaturera d'autres plantes exotiques, semblables à des lataniers et offrant de belles analogies avec les plumes d'autruche. — Peruzzi et Luini connaissent le dattier. Taddeo Gaddi avait composé pour le mariage de la Vierge un bosquet de sagoutiers et de feuillages en queue d'oiseau-de-paradis. C'est touchant la végétation que l'imagination se donne plus naturellement libre cours, évoquant les arbres de l'Eden, de même que Gozzoli rêvera le Paradis planté de cypès, de palmiers et de dattiers; et on assiste ici au même émerveillement naïf qui, plus tard, après la découverte de l'Amérique, travaillera les cerveaux des artistes flamands devant les feuilles, rameaux et fleurs desséchées que les navigateurs rapportaient dans les ports : ce qui sera le second stade de l'exotisme.

MARIUS-ARY LEBLOND

GESTES

Le privilège des piqueurs de fûts. — Nous soumettons à MM. les députés qui ont pris à cœur les intérêts des bouilleurs de cru, les reven-

dications d'une autre corporation non moins sympathique, les piqueurs de fûts. Il n'y a, en effet, point de différence de nature entre ces deux catégories de travailleurs; il n'y a qu'une différence de degré, ou, en d'autres termes, de température : les bouilleurs de cru instrumentent à chaud, comme leur nom l'indique, ils portent à l'ébullition des produits non cuits; les piqueurs de fûts, au contraire, opèrent à froid. Cette méthode écarte tout danger d'incendie, on n'a donc point à s'étonner de la louche animosité des Compagnies d'assurances.

Au temps où l'homme ne connaissait point encore de plus noble conquête que le cheval, personne n'était choqué de voir pratiquer des soupapes sur les flancs de ce moteur animal, au moyen d'appareils perforateurs spéciaux. Il est aussi naturel de stimuler les récipients contenant cette force motrice nouvelle, l'alcool, par l'usage d'éperons de modèles inédits.

L'Etat, d'ailleurs, protège déjà certains piqueurs de fûts, les honorant, à l'égal des académiciens, des « piqueurs » proprement dits et des gardes-chasse, par le port d'un uniforme vert : les douaniers, puisqu'il faut tout dire, sont autorisés à s'immiscer, par le canal — si nous osons cette incorrection, vu que la tringle métallique, dont on leur tolère l'abus n'est point perforée — par le canal d'une sonde en fer dans toute propriété d'autrui qu'il leur plaît. Cette sonde, constatons-nous, n'est point percée au bout, ce qui assure l'Etat contre toute absorption par aspiration des liquides contrôlés par ces fonctionnaires. Ainsi musèle-t-on la sangsue et le fourmilier. Mais n'est-il pas probable, bien au contraire, qu'un tuyau creux leur servirait, à l'exemple de tous les engins similaires, « à en remettre »?

Comme le privilège du Piqueur Vert néanmoins, choque l'équité et le sens commun, une mesure serait raisonnable : l'impôt sur ce privilégié, ou, si l'on veut, *l'impôt sur l'impôt*. Ce système économique ferait refluer une partie de la richesse vers sa source, pour le plus grand bien-être du contribuable et sa stupéfaction.

Quoi qu'il en soit, la tâche du piqueur de fûts est louable, et comparable de tous points à celle du militaire: celui-ci a pour mission de soulager par une ponction hygiénique, la pléthore de l'humanité vivante : de même celui-là se dévoue à obvier à la mévente des vins.

Alfred Jarry

LES LIVRES

Charles-Louis Philippe : **Le Père Perdrix** (Fasquelle, in-18 de 276 pp., 3 fr. 50). — Tous ceux qui liront *le Père Perdrix* en garderont l'impression d'une force tranquille et sûre : Désormais Charles-Louis Philippe sait ce qu'il veut, et fait ce qu'il veut. Et ce qu'il veut apparaissait déjà dans son premier livre, *la Mère et l'Enfant* : c'est de nous

faire voir la vie avec les yeux des pauvres et de nous la faire sentir avec les yeux des pauvres. Mais la vision, sans rien perdre de sa finesse est devenue plus directe et plus large; le sentiment, qui parfois tournait à la sensiblerie, a pris un accent plus viril. *Bubu de Montparnasse*, qui parut l'an dernier, était comme une œuvre de transition; je me reproche de n'en avoir pas fait assez valoir la vigueur et la nouveauté. Ce n'est pas que le sujet me gênât; mais il ne me semblait pas traité avec une franchise entière. A ne trouver chez le souteneur Bubu qu'une saine brutalité, sans rien de fuyant ni de louche, je soupçonnais un parti pris de simplification et d'embellissement. De plus je me laissais agacer par quelques attendrissements trop faciles. Certainement *Bubu* m'est plus cher, maintenant que je connais *le Père Perdrix*.

Un vieux forgeron, aux yeux malades, est forcé de renoncer au travail de la forge. Il tombe à la charge de la commune, à la charge de sa vieille, et se traîne en des repos coupés d'humbles besognes où s'usent lentement sa force et son courage. Son neveu, le fils du charron, a contenté l'ambition paternelle en devenant un ingénieur, presque un bourgeois. Mais pour s'être senti du peuple au contact des ouvriers, il lâche son patron, se brouille avec son père, et, réfugié chez le vieux, il partage ses repas, son lit, ses flâneries. Il trouve enfin une petite place à Paris, et garde avec lui son vieil enfant, jusqu'à ce que le père Perdrix, ahuri par la grande ville et las d'une vie qui « devient le pain des autres », sorte un soir pour se jeter dans la Seine, où il tombe comme par hasard, ses lunettes sur le nez... Un tel argument ne se distingue pas de maint sujet de roman réaliste; c'est, une fois de plus, l'histoire d'une « âme simple ». Si pourtant ce livre ne ressemble à nul autre, c'est queles événements n'y sont plus montrés du dehors, mais *du dedans*.

Faut-il rappeler les lignes où Flaubert déclare qu'il voit la vie « transposée comme pour l'emploi d'une illusion à décrire »? Naguère M. Hugues Rebell, en sa sincère et clairvoyante injustice, ne reprochait rien tant à Flaubert que son indifférence, ou plutôt sa répugnance morose pour les sujets par lui-même choisis. Les plus chauds admirateurs de *Bouvard et Pécuchet* accepteraient cette critique, si M. Rebell ne semblait par ailleurs en rétrécir le sens, en ne cherchant de pâture à son amour de la vie qu'en des cas exceptionnels de luxure et de cruauté. Qu'après les romans de Flaubert on ouvre ceux de Zola : ce n'est plus le même dédain ni le même détachement d'artiste, la même distance entre l'auteur et son sujet; la vie du peuple se révèle plus proche de nous, est plus familière. Encore la saisissons-nous moins dans les individus que dans les masses; et non point par une participation immédiate, mais par l'obsession qui se forme de mille détails accu-

mulés. En somme, M. Brunetière, dans son livre sur *le Roman réaliste*, n'avait point tort de regretter, chez les réalistes français, certaine absence d'intelligence et de sympathie. Ces dons précieux éclatent dans *le Père Perdrix;* mais je gage que le critique ne les y reconnaîtra pas,

Il ne les y reconnaîtra pas parce qu'il a peine à les concevoir séparés d'une façon d'idéalisme moralisant et raisonneur. C'est en un tel alliage qu'ils se présentent dans les meilleurs romans de George Sand, dans ceux encore de George Eliot, dont vous ne me ferez point dire de mal. Le propre de ces écrivains est de peindre la vie inculte du point de vue d'une culture supérieure; ce qui ne va pas sans la dénaturer. Pour eux, s'intéresser aux pauvres, les comprendre, c'est discerner en eux l'ébauche de notre âme, l'image rudimentaire de nos faiblesses et de nos vertus; c'est les faire semblables à nous, au lieu de nous faire semblables à eux. Au mépris succède une condescendance affable, et souvent exquise; la *distance* subsiste toujours... Charles-Louis Philippe se couche dans les draps sales du père Perdrix, boit le vin bleu dans son gros verre, casse avec lui les cailloux de la route, puis avec lui s'acagnarde, au soleil, sur le vieux banc; partage avec lui sa misère, ses rhumatismes, sa paresse, son labeur, sa courte sagesse, ses préjugés et ses étonnements, comme on partage un morceau de pain bis. Il sait qu'en art l'amour exclut toute apparence de charité, et se confond avec la justice dans une simple et totale sympathie. Sympathiser, c'est s'identifier à autrui, se perdre en lui, vivre en lui, ne plus aimer que ce qu'il aime, ne plus sentir que ce qu'il sent. Qu'il s'agisse de peindre des êtres humains ou les fauves chers à Kipling, cette substitution de personne permet seule un réalisme authentique, un art vraiment impersonnel.

Paul Fort : **Paris sentimental ou le Roman de nos vingt ans** (Mercure de France, in-18 de 212 pp., 3 fr. 50). — Baudelaire voyait dans la ballade en prose un moyen d'expression poétique plus souple que l'alexandrin. En la contraignant à des rythmes plus nets, à de plus nombreuses assonances, Paul Fort en a fait une forme d'art plus précise, plus stricte, et sans doute moins naturelle que le vers libre des Kahn et des Griffin. Elle est devenue son langage quotidien, si bien qu'après l'avoir consacrée à célébrer la figure historique de Louis XI, curieux homme, il l'emploie à présent à la peinture de la jeunesse et de l'amour contemporains. La tentative n'est pas, d'un bout à l'autre, également réussie. Parmi de petites pièces, alertes et chantantes, un long chapitre comme *le Moulin d'Orgemont* déconcerte le lecteur par ces vers, sans cesse interrompus et sans cesse repris, qui claquent au vent et flottent et se mêlent, n'étant point retenus aux

clous d'or de la rime. Mais l'impression d'ensemble est neuve — toute de tendresse nerveuse et crispée.

MICHEL ARNAULD

J. C. MARDRUS, trad.: **Le Livre des Mille Nuits et une Nuit;** Tome XII : *la Parabole de la vraie science de la vie; Farizade au sourire de rose; Histoire de Kamar et de l'experte Fatima; Histoire de la jambe de mouton; les Clefs du Destin; le Divân des faciles facéties et de la gaie sagesse; Histoire de la princesse Nourennahar et de la belle Gennia* (Eugène Fasquelle, in-8° de 324 pp., 7 fr.).— Il nous manquait une satisfaction due aux Mille Nuits et Une, encore qu'elles nous en aient procuré de nombreuses, dont nous n'avons que faiblement remercié l'auteur en glorifiant dans cette revue quatre ou cinq tomes. Notre jubilation est complète, le docteur Mardrus ayant bien voulu nous lire, si nous osons nous exprimer ainsi, *en arabe* le texte *français* du volume qui va paraître. Soyons plus clair : le traducteur des *Mille Nuits et une Nuit* possède si également les langues arabe et française, disons mieux : parlait si nativement l'arabe avant de savoir qu'il y eût d'autres idiomes que l'arabe et que le français existât que, malgré l'exactitude scrupuleuse, la version française des *Nuits* conserve intégralement le rythme musical de l'original.

Pour peu que vous possédiez une mosquée dans votre maison, ou, si vous avez négligé ce soin domestique, pour peu que vous ayez entendu, à l'aube, un muezzin sur un minaret, ou, à d'autres heures, un croyant psalmodiant le chapitre de la Vache, le souvenir vous sera demeuré, sans oubli possible, de ces mètres de longueur à peu près identique à celle des hexamètres latins, terminés presque tous par des *i* longs et dont la lecture est comme un chant liturgique.

Faites l'expérience de reprendre, pour le repasser à voix haute et grave, l'un de vos tomes des *Mille Nuits*, ayant versé, en remerciant le Rétributeur pour ses bienfaits, dans le raki des croyants, qui est l'absinthe blanche, une goutte ou deux de l'eau d'Allah, mais pas plus... « gardant, car Allah est plus savant, le reste pour la prière ». Nous ouvrons notre tome nouveau à un passage de « Farizade au sourire de rose », et nous nous permettons de préciser par des tirets les coupes naturelles de ce poème en prose :

O mes sœurs ! — je souhaiterais de devenir l'épouse de notre maître le sultan ! — Et je lui donnerais une postérité bénie. — Et les fils qu'Allah ferait naître de notre union seraient dignes de leur père. — Et la fille que j'aimerais avoir devant mes yeux — serait un sourire du ciel même ; — ses cheveux seraient d'or d'un côté et d'argent de l'autre ; — ses larmes, si elle pleurait, seraient autant de perles qui tomberaient ; — ses rires, si elle riait, seraient des dinars d'or qui tinteraient : — et ses sourires, si seulement elle souriait, — seraient autant de boutons de rose qui sur ses lèvres écloraient. — Tout cela !

Quant aux infidèles qui ne sont documentés que par Galland, ils verront leurs yeux s'ouvrir — littérairement parlant — à la lumière de l'Islam, par la chanson de l'Oiseau, devant laquelle se tairaient les luths et les cithares.

Et entre les mille choses — et une! — extraordinaires qui sont dans le tome, nous citerons, pour abréger, le fruit d'angoisse que rongent les insectes dans la bouche de Hassân Abdallah, au cours du conte alchimique des Clefs du Destin, et la mort sublime du Bédouin, au moment où *il* commence, devant la première adolescente qu'il aime, son « chant du cygne ».

G. Dubois-Desaulle : **Prêtres et Moines non conformistes en amour** (Editions de La Raison, in-18 de 346 pp., 3 p. 50).— «Nous présentons les faits, dit M. Dubois-Desaulle, dans toute leur exactitude documentaire, sans vouloir les apprécier. Aucune théorie morale n'offre de base assez stable et assez universelle pour permettre de juger, en son nom, la moindre action humaine. » Essayons pourtant d'établir une théorie, fondée sur la science moderne et sur... la Bible :

« Au commencement, Dieu créa l'homme: il le créa mâle et femelle,» dit la Genèse. Ce passage a été assurément mal interprété par des hypothèses d'hermaphrodisme primordial. L'homme ne change point si vite — en les quelque six mille ans de l'histoire écrite : il était homme, d'un seul sexe, rigoureusement pareil aux spécimens actuellement conservés, mais il servait — de même que servent sans doute les « non-conformistes », et ainsi que l'impriment au sujet de certains appareils nos herboristes modernes : « pour les deux usages ». Il va sans dire qu'il se reproduisait assez peu dans ces conditions, ainsi qu'il appert de l'histoire de Sodome. Sodome fut détruite : c'est une façon ingénieusement symbolique de rapporter que les procédés, si courants en l'an 1902, de repopulation, n'y trouvaient encore que peu d'adeptes. Quelques individus, spécialement doués, se rapprochaient, avec le temps, par différenciation, du type que nous qualifions « femme », et, par une sélection — n'employons pas, on saura pourquoi, le mot : naturelle — l'homme « né de la femme » eut le pas sur les autres hommes et les supplanta, au cours d'une seule génération, ce qui n'était pas difficile, vu que les autres hommes ne naissaient pas du tout. Donc, l'homme « naturel » subsista seul, et remarquons à ce propos que la « nature » est une création du langage, et qui a la même étymologie que « naissance ». Il y a tant de phénomènes, aussi réels — tous ceux qui sont éternels —, et qui sont aussi bien dans « l'ordre des choses » (sens vulgaire du mot naturel) et qui ne sont point nés! L'expression de Spinosa n'est qu'un pléonasme : *Natura naturans, natura naturata.*

Par suite de cette erreur de langage contre quoi même ceux qui la comprirent n'osèrent réagir, le *Sodomiticum peccatum* ou *Venus praeter naturam* a été traduit généralement par « vice contre nature ». De plus intelligents interprétèrent « hors nature ». Aucun latiniste ne sera choqué — puisque nous ne le sommes nous-mêmes! — si nous paraphrasons « præter naturam » en ces termes : « qui laisse de côté la question de repopulation ». Les Pères de Trévoux ont élucubré onctueusement cette formule : le non-conformisme en amour.

Environ cent cinquante cas de ce « non-conformisme » ecclésiastique ou monacal, sont cités, avec une érudition qui défie toute critique, puisque les documents n'y manquent point, par M. Dubois-Desaulle.

Paul Ranson : **L'abbé Prout**, guignol pour les vieux enfants, préface de Georges Ancey. illustrations de Paul Ranson. — Nous avons eu déjà, voici bientôt un an, la joie de prêcher l'Evangile de l'abbé Prout sur les terres de la gentilité, en l'une des conférences de la *Libre Esthétique* à Bruxelles. Les conversions furent édifiantes et instantanées. Nous goûtâmes une satisfaction plus considérable encore à assister — notamment chez MM. Cyprien-Xavier Godebski et André Fontainas — à des spectacles où Paul Ranson lui-même faisait mouvoir et parler — de combien d'accents inimitables!— ses marionnettes. Aujourd'hui, pour continuer l'œuvre pie de répandre la bonne parole, les événements les plus notoires de la vie de l'abbé Prout sont réunis en un volume. « Eh bien, et bien! dirait l'indulgent, dulcifiant, canonique, paillard un peu, exhilarant et tout charmant abbé; eh bien! voilà qui est bien. » Il faudrait toute une dramaturgie pour expliquer — et approuver — les « tics » irrésistibles — fonds si important de tout théâtre de marionnettes dont Ranson a doté ses fantoches : l'abbé, le marquis de Percefort, Théobald du Cocquebinet, Blandine de Blanc-Bedon, « ce lis dans une sombre vallée », et d'autres. Citons seulement la phrase de l'abbé sur « son invention de la Vaseline de l'Immaculée Conception,ce produit antiseptique, l'adoucissant par excellence des démangeaisons monacales et des cuisantes ardeurs si communes dans les cloîtres... indispensable également dans les maisons laïques. Ce produit est antiseptique, c'est-à-dire qu'il méprise le scepticisme et ne garde que les bonnes qualités chrétiennes. »

Et le propos du Colonel :

Mille escadrons de lurons aux pompons, les bons dragons, patapon, patapon, au trot les canassons ! Vive l'armée, l'abbé au trot ! sabre au clair ! — Hein ? le sabre, modèle de l'homme, c'est clair, net et franc, et ça pénètre tout. Quoi de comparable ?

L'ABBÉ PROUT

Le goupillon, cher colonel, est moins brillant, mais cet objet sacré

répand les bénédictions autour de lui et pénètre pour les purifier les insondables profondeurs du péché : il ouvre les portes du paradis.

LE COLONEL

Vous avez peut-être raison, l'abbé : vivent le sabre et le goupillon !

ALFRED JARRY

Trois livres d'ALPHONSE GERMAIN : I. **Le Sentiment de l'Art et sa formation par l'étude des œuvres.** — II. **L'Art Chrétien en France des origines au XVIe siècle.** — III. **L'influence de Saint François d'Assise sur la Civilisation et les Arts** (Librairie Bloud et Cie). — Alphonse Germain est à la fois érudit et artiste, conditions rares et cependant indispensables pour parler dignement des œuvres d'art. Après des débuts remarqués dans les revues qui apparurent aux environs de 1890, pris comme tant d'autres par les nécessités de l'existence, il dut se taire. Mais voici que les années de recueillement sont passées, et qu'il en sort mieux armé, par conséquent plus apte à parler des questions qu'il aime. En d'autres époques, le fort volume qu'il consacre au Sentiment de l'Art se fût titré « Esthétique ». Les temps ont changé et la personnalité des individus est aujourd'hui trop considérable pour que leur « sentiment » ne soit pas respecte.

Mais encore faut-il que ce sentiment soit dirigé dans la bonne voie et que l'éducateur le libère des anciennes préoccupations qui consistent à savoir qui l'emporte de l'art idéaliste ou de l'art caractériste. « Tous deux sont intéressants », répond Alphonse Germain :

> La préoccupation d'idéaliser témoigne de concepts élevés, de sentiments nobles, d'une vision affinée ; mais il est très artiste aussi, et fort louable, de se vouer à un art plus particulièrement expressif, à un art d'observation qui n'exclut pas l'interprétation large. L'art simplement humain est bien aussi digne d'admiration que l'art qui tend à élever l'esprit au-dessus de la réalité sensible.

Ceci admis, Alphonse Germain définit les formes d'art de tous les pays, les évolutions de toutes les époques, montrant les influences ethniques. Puis, laissant là les généralités, il étudie l'art dans le home, dans le livre; sur les murs des monuments publics ou les parvis d'un temple.

Et au cours de son travail, une foule de noms d'artistes souvent méconnus, sont évoqués, remis à leur rang. Tels les idéalistes lyonnais : Bossand, Borrel, Dufrène et l'extraordinaire luminariste Ravier.

Bref, un beau livre que ce *Sentiment de l'Art*, et sur lequel impressionnistes, caractéristes, symbolistes et autres devront méditer, car ils y trouveront maintes curieuses constatations.

Pour être moins volumineux, les deux opuscules qui suivent : l'*Art chrétien en France*, et l'*Influence de Saint François d'Assise sur la*

Civilisation et les Arts ne méritent pas moins l'attention. Ecrits dans un but de vulgarisation. sous une forme claire qui n'exclut ni les idées spéculatives ni l'éloquence, ils apportent nombre de faits précis, de détails curieux et peu connus. On ne voyagera pas, dorénavant, sans l'*Art Chrétien en France*, énumération aussi condensée que possible de toutes les merveilles laissées par les imagiers et les enlumineurs dans les vieilles villes de France. Quant au *Saint François d'Assise*, il évoque une des plus curieuses physionomies de saints qui soient. Celui-ci commença par connaître les attraits du monde, il en jouit même largement. Et le jour où, las de la trivialité ambiante, il se retirera de la société oisive et galante qu'il avait jusqu'alors exclusivement fréquentée, il le fit sans morgue, mais avec une ironie qui est faite pour plaire aux esprits les plus indépendants.

Felix Régamey : **L'Enseignement du Dessin ce qu'il est ; ce qu'il doit être** (Atelier Félix Régamey, 28 rue Serpente). — M. Félix Régamey est un disciple de Lecocq de Boisbaudran. Comme lui, il préconise le dessin de mémoire, qui seul permet de donner le caractère, grâce au double travail d'accentuation et d'élimination auquel se livre la mémoire de l'artiste. M. Félix Régamey a beaucoup vu, beaucoup voyagé; enfin. il est inspecteur de l'Enseignement du dessin de la Ville de Paris et, comme tel, il a pu se rendre compte de la faiblesse des méthodes officielles : qu'elles soient basés sur des exercices géométriques, comme le veut M. Eug. Guillaume, ou sur l'apparence des choses. comme le souhaiterait M. Ravaisson.

Aussi combat-il les deux méthodes et propose-t-il une nouvelle, la sienne, qui diviserait l'enseignement du dessin en quatre phases : Copie rigoureuse : Interprétation: Dessin de mémoire; Composition.

M. Régamey critique l'usage immodéré et intempestif des plâtres: des motifs décoratifs qui, sans vie, ni vérité, n'intéressent pas la jeune élève. Il combat aussi les moyens qui permettent de donner illusion sur une fausse habileté. Savoir : la sauce, le fusain, l'estompe et le tortillon. L'enseignement préconisé par M. Régamey est honnête, point rebutant. Souhaitons que ses cours de l'Hôtel des Sociétés savantes soient suivis par beaucoup d'élèves. et qu'à l'exemple de son maître Lecocq de Boisbaudran. il nous donne un nouveau Fantin, des Cazin. des Legros, des Bellanger et des Rodin.

Charles Saunier (1)

Frantz Jourdain : **De choses et d'autres** (Simonis Empis, in-18. 268 pp., 3 fr.). — L'esprit alerte. énergique et novateur qui conditionne tous les actes publics de F. Jourdain. vivifie. au cours de ce volume où

(1) La notice sur l'Exposition de W. Degouve de Nuncqnes et sur Mme J. Massin, parue dans *La revue blanche* du 1er décembre 1902 (p. 541) et non signée, est de M. Ch. Saunier.

maintes pages d'origine et de sentiment différents se trouvent réunies, des études âpres ou émues dont quelques grands artistes contemporains, traqués par la meute des médiocres, composent le thème. L'étroitesse du cadre réservé à ces études n'autorisait point les considérations idéologiques qui sont le propre des essais. Frantz Jourdain s'en est abstenu, laissant à d'autres, le soin de définir la personnalité des formes revêtues par l'énergie esthétique de ceux qui sont l'objet de son commentaire amical et pénétrant. Les souvenirs attendris qu'il rappelle, jalonnent avec ferveur la route de son récit, et l'embaument. Il faudrait reproduire maints traits tous délicats et significatifs qui donnent une vigueur d'eau-forte à l'expression des visages et des cœurs dont l'éloge est l'objet de ce livre.

On connaissait l'art acéré, implacable des Goncourt, la joie courageuse et le panthéisme enflammé de Besnard, la grâce alerte et l'odorante féerie de Chéret, l'effort et la vaillance de tant d'autres. Frantz Jourdain a rappelé ce que l'on ne doit pas laisser ignorer chez ces maîtres : toute la part d'humanité intime, que sut évaluer sa ferveur d'ami, et qui composa tant de chefs-d'œuvres jusqu'ici méconnus, assurés à présent de ne point périr, puisque désormais conservés par la mémoire des hommes.

PAUL-LOUIS GARNIER

LUCIEN MUHLFELD: **L'Associée** (Ollendorff, in-18 de 352 pp., 3 fr. 50). — La femme sera-t-elle l'associée du mari ? dans quelle mesure ? La plus vaste, réclame-t-elle : « Je vous devine, Mademoiselle : vous désirez tout réuni. Vous voulez admirer celui que vous aimerez, vous le voulez plus grand que les autres, et vous voulez qu'il soit votre esclave docile... Tenir un géant en laisse, quel rêve pour une petite main! » Mais le géant qui acquiesce à la laisse est infirme par quelque point, ou l'en devient : un faux géant; et toi qui la tiens, par cela te prouves autant infirme. Toute femme l'est; en fait, les épouses à laisse n'ont jamais servi qu'aux maris neutres, « fait arriver » que les imbéciles. L'unique génie des femmes, l'intrigue, guide les génies faibles vers honneurs et titres, les dévie de toute voie noble ; les forts brisent laisse et gardienne, ou mieux passent celle-là à celle-ci, ravie au fond. D'Eve à Mme Michelet, toutes les associées trahirent. L'ouvrier de quelle œuvre que ce soit en doit écarter la femme; s'il veut la paix, qu'il lui procure des poupées : faire des livres ou de l'aquarelle, une fois les enfants nettoyés. — Que mon mari, réplique-t-elle, me délaisse pour une concubine ou pour une œuvre, je suis délaissée, dès que je ne suis plus tout pour lui comme lui tout pour moi! — Despote, égoïste jusqu'en l'abandon de toi, tu veux tout : que ne sais-tu tout pouvoir ? C'est nous, hommes, qui t'avons inventé même ta quenouille ! « On lui a enseigné la géographie, la littérature, le piano, la bienfaisance, la

danse et le maintien... il serait plus avantageux qu'on lui eût enseigné la résignation ». « Elle a besoin de lui. Lui n'a pas besoin d'elle. C'est pourquoi elle s'attache à lui. C'est pourquoi il se détache d'elle. » Qu'y peut-elle, qu'y pouvons-nous ? rien. Béni soit Dieu qui m'a fait homme, priait le Juif, et la Juive: Béni soit Dieu qui m'a faite de qu'il lui a plu. L'auteur de même termine : Qu'elle se souhaite rien « qu'un cœur modeste ». Obéir étant sa vocation, fait aussi sa volupte secrète : ou ménagère, ou courtisane, comme disait Proudhon. — Voilà ce livre : sujet renouvelé de *l'Immortel* de Daudet, et semblables milieux intellectuels et mondains; mais, entre, le « féminisme » a monté : Astier-Réhu était un cuistre, sa femme une ménagère ambitieuse, sans prétentions intellectuelles; le Dr Tellier est un vrai savant, Geneviève, instruite et fine; la question ainsi s'élève et l'exemple prend plus de force. Cette œuvre presque posthume, d'une plume plus parfaite et d'une pensée plus stricte que *le Mauvais Désir* et *la Carrière d'André Tourette*, ensevelit avec elle les espoirs qu'elle gageait en faveur de celui qui fut aussi l'un des fondateurs et le remarqué collaborateur de *La revue blanche* : et qui, douloureusement, meurt à l'âge et à l'heure où les espoirs prennent figure de réalisations.

FAGUS

SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DECEMBRE 1902.

Table

du tome XXIX

Le Gérant : P. Deschamps.

Paris. — Imprimerie C Lamy, 121, bd de La Chapelle. 15756

AP
20
R446
t.29

La Revue blanche

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY